

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

*Volume 65*  
*(1970)*

*Fascicules 1-2*

U. I. C. C.  
APR 14 1975  
LIBRARY

Réimprimé par  
DAWSON - FRANCE, S.A.  
VILLEBON SUR YVETTE



154

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

	fascicule 1
Procès-verbaux des séances (année 1969) . . . . .	i-xxiii
Articles . . . . .	1-227
Index des matières . . . . .	229-230
Table des matières . . . . .	231

	fascicule 2
Comptes rendus bibliographiques . . . . .	1-256
Publications adressées à la société . . . . .	257-261
Table alphabétique des ouvrages recensés . . . . .	262-265
Table des auteurs de comptes rendus . . . . .	266



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE  
DE PARIS

---

TOME SOIXANTE CINQUIÈME  
(1970)

FASCICULE 1

---

*Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique*

---

Reproduit par offset  
avec la permission de la  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS  
pour  
DAWSON - FRANCE, S.A.  
VILLEBON SUR YVETTE  
FRANCE  
1974



# PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

## (ANNÉE 1969)

---

(Les séances de janvier et de mai ont dû être annulées)

SÉANCE DU 22 FÉVRIER 1969

Présidence de M. B. POTTIER, président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Bader, Hocquenghem, Macorig, Nantet, de Sivers ; MM. Benveniste, Decaux, Dodier, Drenovac, Gougenheim, Johannet, Lejeune, Lépissier, Millet, Mirambel, Perrot, Pottier, Sémon.

**Invités :** M<sup>me</sup> Collange-Fourcade, M. Daude.

**Excusé :** M. Ruhlmann.

**Élection.** Sont élus membres de la Société : M. Alain Barthélemy, M. Daniel Hérault, M<sup>me</sup> Catherine Paris ; est également admis le Centre de Linguistique quantitative de la Faculté des Sciences de Paris.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M<sup>me</sup> J. COLLANGE-FOURCADE, professeur au lycée Roger-Verlomme, 21 rue des Kossays, 91 - Savigny-sur-Orge (présenté par M<sup>me</sup> Hocquenghem et M. Gougenheim) ;

M. Jean DAUDE, assistant à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Montpellier, Pioch de Baillos, 34 - Montferrier-sur-Lez (présenté par MM. André et Perrot) ;

M. Oswald SZEMERÉNYI, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, 78 - Fribourg-en-Brisgau (présenté par MM. Benveniste et Perrot) ;

M. Christian TOURATIER, assistant à la Sorbonne, 28, rue du Temple, 95 - Argenteuil (présenté par MM. André et Perrot) ;

La Bibliothèque de la Section de Philologie ancienne de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Besançon, 25 - Besançon (présentée par M<sup>mes</sup> Bader et Kyritsos) ;

Le Centre de Linguistique appliquée de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Besançon, 25 - Besançon (présenté par MM. Gentilhomme et Perrot) ;

L'institut de Linguistique de l'Université de Copenhague, Store Kannikestraede 13, 1169. Copenhague K (Danemark) (présenté par MM. Pottier et Perrot).

**Annonces.** L'Administrateur expose les raisons pour lesquelles la séance de janvier a dû être supprimée (fermeture de l'École Pratique des Hautes Études) et fait approuver par les membres présents le choix de l'Institut de Phonétique comme lieu provisoire des séances. Il annonce le décès de deux membres de la Société : le commandant Chastang et M. Simenschy, professeur émérite de l'Université de Iassy (Roumanie).

Il communique enfin une invitation de l'ATALA aux conférences qu'elle organise à l'École Normale Supérieure en mars et en avril.

**Exposé.** M. Étienne DECAUX, *Les voyelles slaves du nord i et y sont-elles encore deux phonèmes?*

Les voyelles longues slaves communes que l'on représente par *i* et *y* (continuant l'une /ī/, /ej/, /oj/, l'autre /ū/) étaient de toute évidence deux phonèmes, dont l'opposition n'a d'abord été neutralisée qu'en certaines positions, après /j/ et les six consonnes dites palatalisées /ś/, /c/, /ʒ/, /š/, /č/, /ž/. Dans les langues slaves du Nord au moins, c'est-à-dire celles de l'Ouest et de l'Est réunies, en liaison semble-t-il avec l'amuïssement des voyelles dites réduites en position faible, la corrélation de mouillure (ou de palatalisation) intéressant d'abord les voyelles s'est reportée sur les consonnes précédentes, et on a eu une opposition pertinente des labiales et dentales non affriquées mouillées aux labiales et dentales dures, alors qu'auparavant il ne s'agissait que de variantes combinatoires. Les voyelles *i* et *y* se sont alors trouvées en distribution complémentaire : *y* après consonne dure, *i* après



consonne molle et aussi à l'initiale syllabique (ce qui est rare du fait de la prothèse habituelle de /j-/ à /i-/ et de /w-/ à /y-/ dès le slave commun).

Laissant de côté les faits d'ailleurs intéressants de l'ukrainien et du groupe tchéco-slovaque, concentrons notre attention sur ceux des autres langues slaves du Nord, dont les principales sont le russe (grand-russien) et le polonais. La distribution complémentaire n'y a subi historiquement que des modifications de détail, dues à l'amollissement de certaines consonnes et au durcissement de certaines autres, qui ne se sont pas partout produits de la même façon.

La plupart des linguistes sont d'accord sur le fait que cette distribution complémentaire nous force à considérer *i* et *y* comme variantes combinatoires d'un même phonème, que conventionnellement ils écrivent /i/. La chose est un peu compliquée dans les dialectes polonais par le traitement de /è/ (fondu avec /e/ dans la langue commune) : au Nord, /è/ et /i/ sont restés distincts en toute position, ce qui est parallèle à une beaucoup plus grande proximité phonétique des deux variantes de /i/ ; au centre et à l'Est, /è/ et /i/ sont partout confondus, en [i] après molle et [y] après dure ; mais, à l'Ouest et au Sud, /è/ est prononcé [y] en toute position, /i/ [y] après dure et [i] après molle, d'où on conclut habituellement que, quelle que soit leur origine, *i* et *y* sont dans ces dialectes deux phonèmes différents. En fait, la notion de neutralisation combinatoire des oppositions pertinentes dans d'autres positions simplifie grandement les choses, en posant seulement un archiphonème /*(i/é)*/ après dure.

Quelques linguistes polonais maintiennent que [i] et [y] sont les réalisations de deux phonèmes même dans la langue commune. Ils s'appuient sur le fait qu'à l'initiale et après voyelle les deux timbres sont prononçables, quoique le second soit rare, et que d'ailleurs la division d'un même phonème vocalique en deux timbres serait exceptionnelle dans le système polonais. En réalité, dans cette langue du moins, [i] à l'initiale et après voyelle représente phonématiquement /ji/, et les différences combinatoires sont sensibles, bien que moins frappantes, pour d'autres voyelles comme /e/ ou /a/.

En fait, d'autres arguments plus solides nous obligent à considérer [i] et [y] comme des variantes d'un phonème /i/ et en tout cas à adopter ce point de vue dans l'enseignement du système.

On sait qu'une distribution complémentaire ne suffit pas à prouver l'identité phonématique de deux sons, mais on n'a pas le droit de douter de cette identité lorsque à la distribution complémentaire s'ajoutent une proximité phonétique dont l'écart est théoriquement explicable et une égalité fonctionnelle. En ce qui concerne la seconde, rappelons que le concept de l'identité phonématique de ces voyelles permet de réduire considérablement le nombre des paradigmes de la grammaire, et que d'autre part la versification classique polonaise, qui exige à la rime l'identité de la dernière syllabe et de la voyelle précédente (accentuée), a toujours trouvé normale une paire *zakryty* + *obfity*. Lorsque, au cours de l'histoire russe et polonaise, certaines consonnes molles se sont durcies et certaines dures amollies, un [i] suivant les premières est passé à [y], un [y] suivant les secondes est passé à [i], et cela sans exception, ce qu'il est facile d'expliquer si l'on tient que ce sont les variantes d'un seul phonème, qui est resté lui-même.

Il est vrai qu'à une époque de l'histoire de la langue polonaise (fin xvi<sup>e</sup>-début xvii<sup>e</sup>) une modification flexionnelle s'est produite qui semblerait ne pouvoir s'expliquer que par le retour à la pertinence, pour quelque temps, des variantes combinatoires du phonème /i/. Les adjectifs en /-ši/, dont nous avons un exemple dans l'actuel *lepszy* 'meilleur', avaient autrefois un nominatif sing. masculin et un nominatif plur. masculin(-humain), également en [-š'i] et, dans la langue commune du moins, ont d'abord durci l'un et l'autre en [-šy] ; mais actuellement le second est passé à [-ši], c'est-à-dire /-ši/ (écrit *-si*, cf. *lepsi*), évidemment sous l'influence des adjectifs à radical proprement dur comme *brodaty* /-ti/ 'barbu' ∞ nom. plur. masc.-humain *brodaci* /-ci/. On a assuré que la cause de cette modification était le désir d'opposer [-i] final du pluriel à [-y] du singulier, et il faut reconnaître qu'on en a apparemment la preuve dans l'opposition, non relevée jusqu'ici, sing. *lepszy* ∞ plur. *lepszi* dans un ouvrage de 1577 (on retrouve jusqu'en 1682 *gorszy* 'pire' *gorszi*, actuel *-si*). Cette explication n'a cependant rien de nécessaire : si l'on admet que dans *wolny* 'libre' ∞ *wolni*, dans *bosy* 'nu-pieds' ∞ *bosi*, dans *gruby* 'gros' ∞ *grubi* l'alternance graphique des voyelles note d'abord l'alternance phonématique des consonnes précédentes, qu'est-ce qui nous empêche de penser qu'analogiquement avec ces adjectifs on a créé (par dissimilation active ou passive, c'est un autre problème) une alternance /š/ ∞ /š'/, le phonème peu rentable



/š'/ étant par la suite passé au phonème courant le plus proche, /ś/.

Une question peut encore se poser : la quasi unité phonétique du phonème /i/ dans les dialectes polonais septentrionaux est-elle une simplification ou une survivance ? Mais il faut bien se persuader que la différence phonétique des variantes combinatoires est affaire de degré et au fond d'interprétation assez subjective, ce qui rend une réponse impossible. Cela n'empêche qu'on doit envisager les deux possibilités.

Observations de MM. Lejeune, Millet, Johannet, Drenovac, Sémon, Gougenheim, de M<sup>mes</sup> de Sivers, Macorigh et de M. Mirambel — M. Lejeune se demande si les nominatifs masculins singulier et pluriel des adjectifs en *-szy* n'étaient pas différents dès le vieux polonais et alors confondus seulement par une graphie imparfaite, ce que M. Millet met en doute. — M. Drenovac signale que certains dialectes serbo-croates ont conservé des traces de la distinction de *y* et *i* en slave commun. — M. Sémon trouve peu pratique de parler du transfert de corrélation de mouillure sur les consonnes. — M. Gougenheim insiste pour que, dans l'explication des changements comme *lepszy > lepsi*, on tienne bien compte de la possibilité d'analogie morphologique, si importante par exemple en français. — M<sup>me</sup> de Sivers, M<sup>me</sup> Macorigh et M. Mirambel font intervenir les phénomènes d'accentuation, d'intonation et de syllabation.

---

## SÉANCE DU 15 MARS 1969

Présidence de M. B. POTTIER, président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Caillat, Cartier, Catach, Csécsy, Ferry, Paris, Saada, Vildé-Lot ; MM. André, Arveiller, Barthélemy, Benveniste, Bonnard, Campagnolo, M. Cohen, Crépin, Decaux, Dodier, Drenovac, Faublée, Fourquet, Gauthier, Gouffé, Guilbert, Guillermou, Haudricourt, Hiersche, Houis, Humbert, Imbs, Joly, Lampach, Lépissier, L'Hermite, Margueron, Métais, Mirambel, Moignet, Moïnfar, Perrot, Pottier, Tubiana, Zéphyr.

**Invités :** M<sup>me</sup> Gsell, M. et M<sup>me</sup> Hugounet, M<sup>mes</sup> Joly et Veyrenc.



**Excusés :** M. Gougenheim, M. et M<sup>me</sup> Martinet.

**Elections :** Sont élus membres de la Société : M<sup>me</sup> J. Collange-Fourcade, M. Jean Daude, M. Oswald Szemerényi, M. Christian Touratier ; sont également admis la Bibliothèque de la section de Philologie ancienne de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Besançon, le Centre de Linguistique Appliquée de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Besançon, l'Institut de Linguistique de l'Université de Copenhague.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M<sup>me</sup> Monique JOLY, assistante à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Caen (présentée par MM. Guilbert et Moignet ;

Le Centre du Trésor de la langue française, 44 avenue de la Libération, 54 - Nancy (présenté par MM. Benveniste et Pottier).

**Annonces.** L'Administrateur signale le décès d'un membre de la Société, le Dr Le Flamanc.

Le Président donne quelques informations sur le second Congrès international de Linguistique appliquée, qui doit se tenir à Cambridge, en Grande Bretagne, du 8 au 12 septembre 1969.

**Exposé.** M. IMBS ouvre une série d'exposés consacrée au problème général de la structuration du lexique : *Structure grammaticale et structure sémantique du lexique*.

Des travaux récents ont mis en lumière les difficultés d'une structuration sémantique du vocabulaire ; la principale difficulté semble provenir de l'obligation de recourir à des critères externes de classification.

On essaiera dans cette communication d'examiner dans quelle mesure des cadres de classification sémantique peuvent être obtenus à partir d'entités notionnelles inhérentes au système grammatical de la langue ou du moins marginales par rapport à lui.

Tels paraissent être les sous-systèmes que constituent les pronoms, les prépositions (ou adverbes), ainsi que les mots abstraits qui entrent dans la composition des lexies. Il s'agira tantôt d'une sorte de projection de concepts grammaticaux

directement transposables comme concepts classificateurs dans le domaine lexical, tantôt de concepts catégoriels implicites dégagés à partir des emplois des sous-systèmes grammaticaux.

On prend ici comme exemple la langue française moderne.  
*Document* : essai de classification sémantique.

## I : LE MILIEU NATUREL (cosmologie)

### I. *La Nature* : matière, vie esprit

### II. *Le Milieu cosmique ou cosmologie générale*

1. Le ciel (nature céleste) et les ensembles cosmiques (constellations, systèmes de planètes, etc.) (morphologie cosmique)
2. Les habitants du cosmos (les êtres surnaturels)
3. Le devenir du cosmos (mythes et cosmogénèses)

### III. *Le milieu tellurique ou les trois règnes*

#### A. Le règne minéral et les quatre éléments

1. La matière (nature minérale) et ses états
2. Formes et ensembles matériels : l'air et les vents ; les nuages et les formes de l'eau ; les montagnes, plaines, cavernes et formes souterraines
3. Le devenir de la matière et des formes matérielles (déluges, éruptions volcaniques, etc.)

#### B. Le règne végétal

1. De la matière à la vie (nature du végétal)
2. Formes et ensembles végétaux — classes et espèces (morphologie végétale)  
— forêts et prairies
3. Le développement végétal : les saisons

#### C. Le règne animal

1. De la vie végétale à la vie animale (nature de l'animal)
  - a) l'animalité physique
  - b) le psychisme animal
2. Formes et ensembles animaux (morphologie animale)
3. Le développement animal

- a) développement biologique des animaux : les âges de la vie animale
- b) l'exercice spontané des fonctions animales :
  - vie affective, active, cognitive de l'animal
  - « l'industrie » animale ou les œuvres de l'instinct.

## II : L'HOMME NATUREL (anthropologie)

- I. *La nature humaine* : de l'animal à l'homme
  - A. L'animalité humaine
  - B. Le psychisme humain
- II. *Les différenciations humaines*
  - A. Les ensembles humains naturels : races et ethnies
  - B. Typologie des caractères individuels (caractérologie)
- III. *Le développement humain spontané*
  - A. Le développement biologique : les âges de la vie
  - B. L'exercice des fonctions naturelles
    - 1) la vie affective
    - 2) la vie active
    - 3) le langage et la pensée
  - C. L'activité concertée (1) le travail humain : généralités  
(2) les travaux humains. L'univers aménagé par le travail humain.

## III : LE MILIEU AMÉNAGÉ PAR LE TRAVAIL HUMAIN (l'industrie humaine : civilisation)

- I. *Inventaire des besoins d'aménagement* (les besoins humains)
- II. *Inventaire des techniques d'aménagement* (les pouvoirs et médiations humains) Typologie des techniques :
  - A. Les techniques vues du côté du sujet (rationnelles, irrationnelles, etc.)
  - B. Les techniques vues du côté de l'instrument médiateur :
    - a) techniques naturelles
    - b) techniques artificielles
  - C. Les techniques vues du côté de l'objet

### III. *Inventaire des œuvres d'aménagement* (résultat des médiations humaines)

#### A. L'aménagement du milieu tellurique non humain

- 1) de la terre : la terre exploitée (sous-sol, sol, sur-sol)
- 2) du monde animal : les animaux captés, élevés, mis à mort (chasse et domestication)

#### B. L'aménagement de l'existence quotidienne

1. aménagements matériels (nourriture, vêtements, logement)
2. aménagements socio-culturels (les groupes humains)
  - = la société
  - = la société politique
  - = la société économique
  - = la société culturelle

#### C. L'aménagement des connaissances humaines (connaissances empiriques, synthèses et systèmes philosophiques, scientifiques)

#### D. L'aménagement des valeurs (critiques)

- éthiques
- épistémologiques
- esthétiques

#### E. Aménagement du temps humain et de l'éternité

- a) l'homme et les événements (l'histoire)
- b) la destinée humaine : histoire spirituelle des hommes et de l'homme.

Prennent part à la discussion : MM. Pottier, Perrot, Fourquet, Campagnolo, Crépin, Benveniste, M<sup>mes</sup> Catach, Csécsy.

Le Président résume l'exposé pour tenter d'ordonner la discussion autour de quelques thèmes principaux. L'administrateur constate que le temps manque pour envisager chacun des points retenus et propose de réserver à ce débat une deuxième séance, qui serait consacrée plus spécialement à la deuxième partie de l'exposé de M. Imbs ; M. Imbs reprendrait cette 2<sup>e</sup> partie (examen du rendement sémantique des sous-systèmes des pronoms personnels et des prépositions et adverbess en français) et ouvrirait ainsi un nouveau débat.

M. Campagnolo pose le problème de la polysémie, ce qui amène M. Imbs à parler des opérations menées au Centre du Trésor pour réaliser des analyses sémiques et à partir de ces analyses (au troisième niveau des sens, acceptions, emplois) des restrictions anasémiques.

En réponse à une question de M. Crépin, M. Imbs indique comment le Trésor doit intégrer les aspects socio-linguistiques et les indications de vitalité du vocabulaire.

M. Benveniste interroge M. Imbs sur la manière dont il traite les relations entre les termes de l'analyse, sur les concepts logiques auxquels il se réfère pour relier, s'il y a lieu, par exemple *impression* et *imprimer*. M. Imbs précise qu'il y aura des articles pour tous les suffixes et préfixes.

M. Perrot demande comment M. Imbs concilie l'idée que la langue trouve ses classificateurs en elle-même et l'idée que la langue est toujours en retard sur le système sémantique dans ses moyens d'expression. M. Imbs répond que le système considéré est de nature catégorielle.

M. Imbs répond enfin à des questions de M<sup>me</sup> Catach sur les difficultés soulevées par les mots composés et de M<sup>me</sup> Csécsy sur la prise en considération des dictionnaires bilingues dans le découpage des signifiés.

---

#### SÉANCE DU 26 AVRIL 1969

Présidence de M. B. POTTIER, président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Caillat, Cartier, Catach, Collange-Fourcade, Csécsy, Hocquenghem, Meder, Saada ; MM. André, Burnay, Chédeville, Chevalier, D. Cohen, Decaux, Drenovac, Faublée, Fourquet, Gougenheim, Greimas, Haudricourt, Hubert, Humbert, Imbs, Lampach, Lejeune, Lépissier, L'Hermitte, Métais, Moïnfar, Régnier, Serbat, Valentin, Zéphir.

**Invités :** M<sup>mes</sup> Clément, Valentin ; MM. François, Hugounet.

**Excusés :** MM. Benveniste, Lafon, Laroche.



**Élection.** Est élue membre de la Société : M<sup>me</sup> Joly. Est également admis le Centre du Trésor de la Langue française de Nancy.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M<sup>me</sup> Valentine DELAPORTE, inspectrice départementale de l'Éducation Nationale, 9 rue Malakoff, 92 - Asnières (présentée par MM. Eskénazi et Gougenheim) ;

M. Roger LATHUILLÈRE, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris-Sorbonne (présenté par MM. Fourquet et Gougenheim) ;

M. Erich NEU, professeur à l'Université de Göttingen, Wilhelm Weber-Strasse 2, 34 - Göttingen (République Fédérale d'Allemagne) (présenté par M<sup>lle</sup> Kammenhuber et M. Laroche).

**Annonces.** M. Decaux communique le programme des conférences qui seront données à l'Institut d'Études Slaves en mai ; M. Perrot annonce également deux conférences de linguistique finno-ougrienne qui auront lieu à l'Institut de Phonétique.

L'Administrateur indique que la séance de mai devra peut-être être reportée au 31 en raison des obligations de M. Houis, dont l'exposé est inscrit au programme de cette séance.

M. Imbs consulte les membres de la Société sur l'opportunité d'un colloque ou d'une table ronde sur les problèmes posés par les vocabulaires techniques. Ce projet est approuvé.

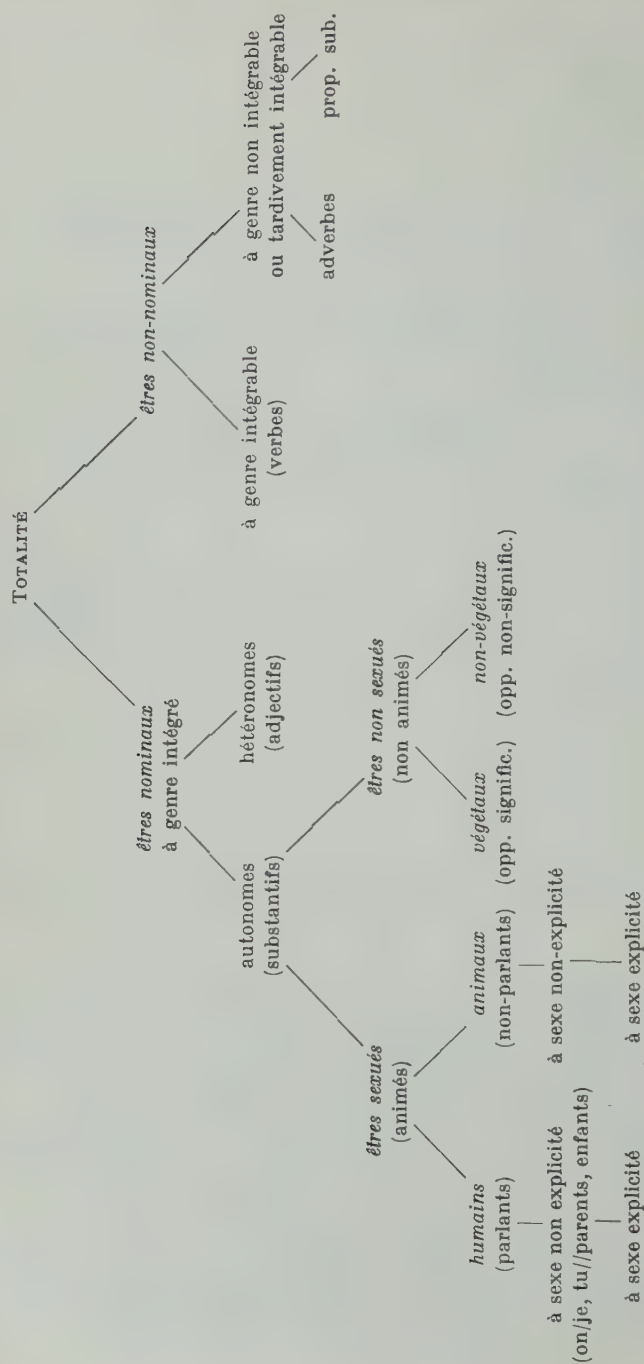
**Exposé.** M. P. IMBS, *Structure grammaticale et structure sémantique du lexique*. Exposé et discussion : 2<sup>e</sup> partie.

Le temps ayant manqué à la précédente séance pour entrer dans le détail des analyses, l'exposé de cette seconde séance est consacré aux rendements sémantiques

1) du système des pronoms personnels du français ;

2) du système des prépositions et adverbess français, l'idée sous-jacente étant qu'une langue naturelle secrète par elle-même les catégories classificatrices dont elle a besoin pour ordonner, selon une rationalité immanente, la masse dispersée des matériaux lexicaux dont elle se compose, et qu'en particulier les catégories grammaticales développent en

## RENDEMENT SÉMANTIQUE DES PRONOMS PERSONNELS CONSIDÉRÉS DU POINT DE VUE DU GENRE





elles-mêmes, ou sur leurs frontières, des catégories sémantiques intermédiaires entre le domaine grammatical et le domaine sémantique proprement dits. (Voir tableau)

Le Président, en résumant les points essentiels de l'exposé, ouvre la discussion, à laquelle prennent part MM. Lejeune, Fourquet, Gougenheim, Decaux, Humbert.

M. Lejeune montre que le principe suivi interdit une classification universelle, la projection des données grammaticales étant une source de difficultés à cet égard. M. Lejeune pose le problème de l'existence d'un neutre en français (*je le sais*) et de la forme d'intégration de cet éventuel neutre ; il fait observer d'autre part que le genre des autonomes (substantifs) ne se reconnaît que parce qu'il y a des hétéronomes (adjectifs) ; il revient enfin sur la distinction parlant/non parlant et sur la non explicitation du genre dans le *je/tu*.

M. Fourquet évoque la manière dont il a abordé ces problèmes dans un article du Journal de Psychologie ; il fait observer qu'au niveau du pronom il y a persistance de certaines oppositions catégorielles alors que le contenu s'en est amoindri. Il reprend le problème de la grammaire à la base, dans le cadre de la dualité syntagmatique/paradigmatique, et la grammaire étant caractérisée par l'existence de petits systèmes clos identifiables par la présence du signe zéro, il pose l'existence de corrélations avec des faits sémantiques plus élevés, au niveau lexical, mais souligne la complexité de ces corrélations.

M. Gougenheim observe la présence d'une distinction entre parlant et non parlant dans les indéfinis (*personne/rien*) et d'autre part signale l'existence de collectifs non pluralisables : *le bétail, le monde* (à côté de *les gens, les bestiaux*). M. Decaux conteste le caractère collectif attribué à *village*. M. Humbert propose le terme *ergologie* pour l'étude du milieu aménagé par le travail humain.

## SÉANCE DU 28 JUIN 1969

Présidence de M. HAUDRICOURT, ancien président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Bader, Cartier, Saada ; MM. Drenovac, Haudricourt, Houis, Millet, Moreau, Perrot, Sindou.

**Invitée :** M<sup>me</sup> Veyrenc.

**Excusés :** MM. Gougenheim, Lafon et Pottier.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : M<sup>lle</sup> Delaporte, M. Lathuillère, M. Neu.

**Présentations et élections.** Sont présentés et élus :

M. Gaston CANU, directeur de l'Institut de Linguistique Appliquée de l'Université Fédérale du Cameroun à Yaoundé (présenté par MM. Manessy et Perrot) ;

M. Patrick RENAUD, assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Fédérale du Cameroun à Yaoundé (présenté par MM. Manessy et Perrot).

**Exposé.** M. M. Houis, Problème de lexicographe en bambara.

Le fait pour la langue bambara d'être tonale, d'avoir une morphologie très économique, d'utiliser largement la composition comme procédé de formation nominale et verbale, pose un certain nombre de problèmes lexicographiques. Seuls sont traités les suivants : les schèmes tonals des lexèmes, la composition en regard du syntagme complétif, le champ sémantique des lexèmes suivant qu'ils sont le complété ou le complétant d'un composé.

(Voir l'article de M. Houis dans ce fascicule).

Prennent part à la discussion : M<sup>me</sup> Bader, MM. Moreau, Haudricourt et Perrot.

M<sup>me</sup> Bader pose le problème syntaxique de l'ordre des constituants dans les différents types de syntagmes. M. Moreau fait préciser à M. Houis qu'il existe en bambara des composés comportant plus de deux éléments et fait des observations sur l'accentuation des composés, en évoquant le cas du hongrois, M. Haudricourt cite d'autres langues : l'éwé, une langue polynésienne de Tonga, où la place de l'accent joue un rôle comparable à ce qui vient d'être décrit dans les noms, mais est également exploitée dans le verbe, qui possède une forme déterminée correspondant au verbe relatif, au verbe dont on a déjà parlé. M. Haudricourt soulève diverses autres questions : celles de l'âge relatif des procédés en cause dans les phénomènes décrits (point difficile à préciser), celui du rapport entre le registre bas et le registre haut (marqué/non

marqué? Il en est ainsi dans certaines langues d'Océanie, mais M. Houis indique qu'ici il y a imbrication du ton et de l'accent). MM. Moreau et Perrot évoquent certains faits des langues finno-ougriennes à propos des cas d'emploi fonctionnalisé et non fonctionnalisé.

---

## SÉANCE DU SAMEDI 22 NOVEMBRE 1969

Présidence de M. B. POTTIER, président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Caillat, Cartier, Csécsy, Galand, Lewitz, Macorigh, Sokoloff, Thomas ; MM. Arveiller, D. Cohen, Colin, Decaux, Gauthier, Gougenheim, Greimas, Guilbert, Haudricourt, Houis, Hubert, Lampach, Michelena, Perrot, Pottier, Rivierre, Rousseau, Ruhlmann, Sauvageot, Veyrenc.

**Invités :** M<sup>mes</sup> Levy, Peeters, Rivière, Varasarin, Verdier ; MM. Guignabel, Métailie.

**Excusés :** M<sup>me</sup> Hocquenghem ; MM. André, Benveniste, Lafon, Lejeune, Masson.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Claude BRIXHE, Chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nancy, 3, rue des Acacias. 57 - Metz-Magny (présenté par MM. Masson et Perrot) ;

M<sup>me</sup> Tamara BUCH, Shnayim Bé'November street 18, flat 1, Haïfa (Israël) (présentée par MM. Decaux et Vaillant) ;

M<sup>me</sup> Simone GSELL, maître-assistante agrégée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Grenoble, 7 place Condorcet, 38 - Grenoble (présentée par MM. Gougenheim et Perrot) ;

M. Guy HAZAEL-MASSIEUX, maître-assistant agrégé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Grenoble (présenté par MM. Gsell et Pottier) ;

M. Jean-Baptiste JUNGLUT, assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nanterre 4, place Bienvenue, Paris 15<sup>e</sup> (présenté par MM. André et Perrot) ;

M. Daniel TRUC, « Le Saint-Louis », bâtiment A, traverse Adoul, 13 - Marseille 15<sup>e</sup>.

**Annonces.** Plusieurs décès de membres de la Société sont signalés ; l'Administrateur exprime les regrets que cause la disparition brutale et prématurée de Pierre Delattre, ainsi que celle de G. Cœdès, membre de l'Institut et ancien Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient ; M. Decaux évoque la mémoire d'Henri Massé, membre de l'Institut et administrateur honoraire de l'École des Langues Orientales, décédé accidentellement. Enfin M. L'Hermitte retrace la carrière du linguiste soviétique Vinogradov.

**Élection de la Commission des finances.** A l'unanimité les membres présents renouvellent le mandat de MM. Gougenheim, Humbert et Mirambel.

**Exposé.** M. A. G. HAUDRICOURT, *Structure des champs sémantiques : la nomenclature végétale.*

La nomenclature végétale en français et en anglais ne constitue pas un champ sémantique unique. Il faut distinguer d'abord le champ traditionnel de la civilisation rurale, *hétérogène*, comportant trois zones :

1. une zone centrale des végétaux les plus utiles et les plus fréquents, zone structurée par emboîtement :

			touzelle			
			poulard			
		blé	amidonniér			
herbe	{	céréale	{	avoine	{	bon-fermier
				orge		vilmorin 22
	{	fourrage				

ou par corrélations : chêne hêtre noyer noisetier cornouiller  
gland faine noix noisette cornouille

Cette zone centrale est à *structure interne* (cf. pour les animaux : Mounin, *La linguist.* 1, 31-54, 1965).

2. Une zone moyenne *non structurée* ; termes spécifiques : troène, buis, bouleau.

3. Une zone périphérique de végétaux rarement nommés et utilisés ; ce sont des termes motivés : bouton d'or, queue de cheval, bouillon blanc. C'est une *structure externe* qui s'engrène sur le vocabulaire non botanique (cf., opinion contraire de Guiraud : *Structure étymolog. du voc. fr.* p. 152-170).

A ce champ, dont les cadres sont stables depuis l'antiquité, s'est ajouté, surtout depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, le vocabulaire horticole des plantes introduites dans les jardins (mots étrangers, surtout latins : langue internationale de communication).

Mais un autre champ, celui des herboristes-apothicaires, d'abord simple traduction de la nomenclature vernaculaire en latin (ou grec latinisé) acquiert son autonomie entre 1650 (Bauhin) et 1753 (Linné) et devient le champ *homogène* des binomes linnéens. Sa structure varie selon les botanistes : système artificiel de Linné, clefs dichotomiques de Lamarck, système naturel de Jussieu.

champ horticole : acacia mimosa sensitive seringa lilas

champ botanique : robinia acacia mimosa philadelphys syringa

L'abandon du latin comme langue de communication scientifique posait le problème de la traduction en vernaculaire. Problème résolu par Lamarck dans sa flore française dès 1778.

A côté de cette diachronie : invasion lexicale d'une langue installée et d'un domaine connu, il y a le cas de l'invasion par une population et sa langue d'un domaine botanique nouveau : ex. anglais et français en Amérique du nord :

américain : pine fir spruce hemlock cedar

québécois : pin sapin épinette pruche cèdre

Prennent part à la discussion : MM. Guilbert, Greimas, Michelena, Colin, M. Cohen, Perrot, Decaux.

M. Guilbert pose le problème des relations entre les types de structuration représentés dans les différentes zones décrites par M. Haudricourt et se demande si la recherche des traits sémantiques pertinents dans les termes spécifiques ne ferait pas apparaître un lien entre la nomenclature horticole et la nomenclature botanique, séparées à première vue par le caractère simple ou complexe (à deux termes) des appellations.

M. Greimas demande un examen plus attentif de la taxinomie populaire ou rurale et des tests de P. Guiraud, dont le fichier comprend surtout des plantes médicinales ; il y a visée taxinomique et médicinale dans l'application des expressions *oreille de* ———, *langue de* ——— à toute une série de plantes.



M. Michelena souligne l'ambiguïté qui se manifeste dans les dictionnaires, où on a tendance à confondre deux types de classification en établissant des équivalences entre nomenclature populaire et nomenclature scientifique, qui offrent en fait deux structurations différentes.

M. Colin montre ce que peuvent produire les efforts pour franchir le fossé qui sépare le vocabulaire savant du vocabulaire courant et cite des faits empruntés à l'Afrique du Nord, où on a fabriqué des appellations latines pour transcrire des mots arabes qui souvent étaient d'origine grecque.

M. M. Cohen insiste sur les aspects sociologiques de la nomenclature botanique, rappelle la simplification pratiquée par Bonnier, qui avait éliminé de sa *Flore* les noms latins, le cas des dénominations tirées des noms propres (dahlia, hortensia, etc.) et l'histoire du terme séquoia. Dans le même ordre d'idées, M. Perrot indique que certaines influences jouent en faveur du vocabulaire savant ou pseudo-savant, entretenu à la fois par des usages administratifs et, de nos jours, par les catalogues des pépiniéristes qui évitent les termes vulgaires.

M. Decaux signale qu'en polonais les noms des champignons et des fruits se comportent linguistiquement comme des noms d'animaux, ce qui suscite des tentatives d'interprétation de MM. Haudricourt et Colin en ce qui concerne les champignons, objets d'une véritable chasse et chargés de vie à un degré tout particulier.

---

#### SÉANCE DU SAMEDI 13 DÉCEMBRE 1969

Président : M. E. DECAUX, vice-président

**Membres présents :** M<sup>mes</sup> Bader, Macorigh, Paris, de Sivers, Sokoloff ; MM. Decaux, Eskénazi, Ferrand, Gauthier, Gougenheim, Gsell, Haudricourt, Hubert, Lorient, Perrot, Rivierre, Ruhlmann.

**Invités :** M<sup>lle</sup> Cessieux, M<sup>me</sup> Veyrenc, M. Hazaël-Massieux.

**Excusés :** M<sup>me</sup> Hocquenghem, MM. Humbert, Lafon, Lejeune, Mirambel, Pottier, Veyrenc.

**Élections.** Sont élus membres de la Société : M. Claude Brixhe, M<sup>me</sup> Tamara Buch, M<sup>me</sup> Simone Gsell, M. Guy Hazaël-Massieux, M. Jean-Baptiste Jungblut, M. Daniel Truc.

**Présentations.** Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M<sup>lle</sup> Nicole GUEUNIER, maître-assistante de linguistique française à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Tours (présentée par MM. Arrivé et Eskénazi) ;

M. François KERLOUÉGAN, chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Besançon (présenté par M<sup>me</sup> Bader et M. P. Monteil) ;

M. Denys LOMBARD, directeur de recherches à l'École Pratique des Hautes Études (VI<sup>e</sup> section), 52 rue Blomet, Paris 15<sup>e</sup> (présenté par MM. Haudricourt et Rigaloff) ;

M<sup>me</sup> Marina POTTIER, chargée de conférences au C.U.L.O.V., master of arts de l'Université de Manille, 14 rue Paul-Valéry (Paris 16<sup>e</sup>) (présentée par M<sup>mes</sup> Bernot et Sokoloff).

**Annonces.** Le Président signale le grave accident de santé de M. Benveniste, actuellement hospitalisé, et se fait l'interprète de tous les membres de la Société en formulant le vœu que le rétablissement de sa santé lui permette de reprendre bientôt ses activités.

### *Assemblée générale*

#### **Élection du Bureau et du Comité de Publication pour 1970 :**

Sont élus à l'unanimité des 16 votant, exception faite de M. Decaux qui recueille 15 voix (1 bulletin blanc) :

#### *Au Bureau*

M. E. Decaux  
1<sup>er</sup> vice-président : M. L. Bazin  
2<sup>e</sup> vice-président : G. Lazard  
Secrétaire : M. E. Benveniste  
Secrétaire-adjoint : M. M. Lejeune  
Administrateur : M. J. Perrot  
Bibliothécaire : M<sup>me</sup> F. Bader  
Trésorier : M. J. Veyrenc.

#### *Au Comité de Publication*

MM. R. Blachère  
P. Chantraine  
Ch. Haguenauer  
A. Vaillant  
L. Wagner



**Rapport financier concernant l'exercice 1969.** M. Gougenheim présente au nom de la Commission des finances le rapport qu'elle a établi le 5 décembre (comptes arrêtés le 30 novembre 1969).

Après avoir pris connaissance des comptes du trésorier, la Commission des Finances a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1969 selon les plans suivants :

## 1. RECETTES

1.1. Vente des publications pour 1969.....	11.132,00
1.2. Cotisations.....	29.782,59
1.3. Droits versés par la Maison Dawson.....	3.297,68
1.4. Droits d'auteurs.....	1.632,00
1.5. Subvention du CNRS.....	8.000,00
1.6. Intérêts versés par la CASDEN.....	7.669,14
1.7. Coupons.....	115,00
1.8. Remboursement d'un bon PTT.....	1.000,00
1.9. Libéralités.....	120,00
Total.....	62.748,41

## 2. DÉPENSES

2.1.	Règlement à l'imprimerie Bontemps (avance).....	36.086,42
2.2.	Règlement à l'imprimerie Servant-Crouzet.....	641,97
2.3.	Indemnités de fonctions.....	2.400,00
2.4.	Cotisation au CIPL.....	750,00
2.5.	Participation aux <i>Acta Linguistica Hafniensia</i> .....	500,00
2.6.	Remboursement de droits d'auteurs.....	1.240,20
2.7.	Taxes et droits de garde.....	23,27
2.8.	Frais de fonctionnement et de secrétariat.....	1.270,00
2.9.	Frais d'administration : frais postaux.....	730,50
	téléphone.....	139,50
	fournitures.....	130,00
2.10.	Frais de bibliothèque.....	397,00
2.11.	Frais de trésorerie.....	314,40
2.12.	Adressographe.....	1.024,07
	<b>Total.....</b>	<b>45.647,33</b>
		62.748,41
		— 45.647,33

Excédent des recettes sur les dépenses : .....	17.101,08
--	-----------

*Balance actuelle des comptes :*

Report de l'exercice précédent.....	31.408,75
Titres et dépôts en banque au 30. XI. 68.....	140.335,91
Excédent des recettes au présent exercice.....	17.101,08

Avoir total au 30.XI.1969..... 188.845,74

Cet avoir se trouve actuellement représenté par :

Espèces.....	463,38
Compte chèques postaux.....	705,17
Compte bancaire à la Société Générale.....	21.051,09
Titres en banque à la Société Générale.....	849,20
Part sociale nominative CASDEN.....	50,00
Dépôt et intérêts CASDEN.....	162.318,38
Solde créditeur chez Klincksieck.....	3.408,52
Avoir total.....	188.845,74

Le bilan financier de l'année 1969 appelle le commentaire suivant. L'excédent des recettes sur les dépenses correspond sensiblement à la somme des articles 1.5 à 1.9. du chapitre des recettes. Ce chiffre, qui est de 17.101,08 F, ne doit pas faire illusion sur les conditions financières du fonctionnement de la Société, qui se sont encore aggravées par rapport à l'exercice précédent. En effet le montant de la facture due à l'imprimerie Bontemps pour 1969 est de 43.064,38 F. Malgré une rentrée exceptionnelle des cotisations, prévisible après le ralentissement observé en 1968, les articles 1.1. et 1.2. du chapitre des recettes ne s'élèvent ensemble qu'à 40.914,59 F, somme qui ne couvre même pas les frais d'impression du Bulletin. Une majoration du taux des cotisations semble donc s'imposer, d'autant plus que la Société doit prévoir de nouvelles réimpressions, et régler dès les prochains mois une première facture de 8.000,00F, représentant le coût de l'édition de l'ouvrage de Tilkov. En conséquence la Commission des Finances propose à l'Assemblée Générale de faire passer de 60 F à 80 F le montant de la cotisation des bibliothèques, qui sera ainsi, selon les statuts, égale au double du montant de la cotisation individuelle, maintenue pour cette année à 40 F.

La Commission des finances tient à exprimer au trésorier ses remerciements et ses félicitations pour le zèle, l'activité et l'exactitude dont il a fait preuve dans la gestion des finances de la Société.

Les membres de la Commission des finances  
Signé :

G. Gougenheim, J. Humbert, A. Mirambel.

Le rapport financier est adopté à l'unanimité.

**Programme des séances de la Société en 1970.** Après un exposé de l'Administrateur et une discussion à laquelle prennent part M<sup>me</sup> Bader et MM. Gauthier, Gsell et Hubert, il est décidé qu'à l'occasion de l'envoi de la circulaire pour 1970, tous les membres seront consultés sur le lieu, le jour et l'heure et sur le contenu des séances ; sur ce dernier point, il s'agit de maintenir ou d'abandonner le principe adopté à titre expérimental en 1968-69 et consistant à réserver plusieurs séances consécutives à des exposés concernant un même domaine général.

*Séance ordinaire*

**Exposé.** M<sup>me</sup> C. PARIS, *Les relations syntaxiques en caucasien du nord-ouest : syntaxe intraverbale et / ou syntaxe de la phrase?*  
(Voir article dans ce *Bulletin*, tome LXIV, 1969, fasc. 1, pp. 104-183).

Le verbe des langues du Caucase du Nord-Ouest (tcherkesse, oubykh, abkhaze) contient obligatoirement la marque, sous forme d'« indices personnels », de toutes les personnes participant à l'action signifiée par la racine verbale. Cette « forme verbale » peut fonctionner à elle seule comme un énoncé minimal, ou encore constituer, avec des « mots » extérieurs (sujet et compléments) présentant des marques formelles, des phrases minimales. Dans ce cas là, les indices personnels feraient, en quelque sorte, écho aux compléments extérieurs.

Si la distribution des fonctions dans la phrase minimale (forme verbale et tous les compléments extérieurs que celle-ci exige) est sujet+objet+forme verbale, cette dernière peut, de son côté, être soumise à un type d'analyse strictement semblable (celle des indices personnels) présentant des résultats différents de ceux dégagés pour la phrase.

S'agit-il de deux niveaux de l'organisation syntaxique : un niveau intraverbal et un niveau de la phrase, ou, implicitement, de deux « logiques » différentes dans la perception de la même réalité ?

Prennent part à la discussion : MM. Hubert, Haudricourt, Decaux, Gougenheim, Hazaël-Massieux, M<sup>me</sup> de Sivers et M. Ruhlmann.

M. Hubert pose la question d'une syntaxe de possession pour les noms et M<sup>me</sup> Paris précise que la possession est rigide là où il n'y a aucune flexion ; elle ajoute qu'en abkhaz les indices personnels sont en même temps des indices de classe.

M. Haudricourt rapproche des faits français : *il le lui a donné* à côté de : *il a donné le livre à Paul* et M. Decaux observe la différence d'ordre dans : *il me le donne* et *il le lui donne*.

M. Gougenheim évoque également le français et son aptitude à cumuler l'indication dans la phrase et l'indication hors phrase dans le type : *tu la lui as prêtée, ta bicyclette, à ton frère*.

M. Hazaël-Massieux et M<sup>me</sup> de Sivers s'attachent aux distinctions d'objet direct et indirect d'une part, de sujet et d'objet direct d'autre part ; M. Hazaël-Massieux montre que la première n'est ni tout à fait formelle, ni tout à fait fonctionnelle, et M<sup>me</sup> de Sivers amène M<sup>me</sup> Paris à préciser, à propos de la seconde, que sujet et objet direct sont traités de la même manière.

---



## SUR LES RELATIONS FRÉQUENCE - RANG

Un article de M. R. Michea, publié dans le dernier « *Bulletin de la Société de Linguistique de PARIS* »<sup>1</sup> a particulièrement retenu notre attention, parce que nous nous sommes intéressé, nous-même, aux problèmes en relation avec la fréquence dans les langues romanes<sup>2</sup>.

C'est ainsi que nous avons fait établir par nos étudiants des lexiques de fréquence de lemmes pour les langues qui en étaient dépourvues (catalan, italien, portugais, provençal)<sup>3</sup>, en nous basant sur des textes de romans ou d'essais du siècle écoulé, qui nous semblaient représenter le *sermo cotidianus* des personnes moyennement cultivées. Dans le but de rendre plus homogène l'ensemble des travaux, nous avons extrait

1. R. MICHEA. Répétition et variété dans l'emploi des mots. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 1969, 64, 1 (reçu en août 1970).

Cet article faisait suite à un article plus bref du même auteur : La relation rang-fréquence. publié dans le même *Bulletin*, 1967, 62, 9.

2. H. GUITER. Corrélations de signifiants et de signifiés dans les langues romanes.

*Travaux de Linguistique et de Littérature*, Strasbourg, 1969, VII, 131.

Situació del català entre les llengües romàniques. *Miscellanea Barcinonensia*, Barcelone, 1970, XXV, 35.

Recherches sur la langue de Mistral. VI<sup>e</sup> Congrès International de Langue et Littérature d'Oc et d'Études Franco-provençales.

Fréquences verbales dans les langues romanes. *Revue de Linguistique Romane* (sous presse).

3. Pour le catalan par M<sup>lle</sup> M. D. SOLA, pour l'italien par M<sup>me</sup> F. CARRIÈRE (1966-67), pour le portugais par M<sup>lle</sup> O. MEISSONNIER (1967-68), pour le provençal par M. G. MONTEILLET (1968-69). Nous demandons au C.N.R.S. l'édition de ces lexiques.



des dictionnaires de fréquence espagnol et roumain<sup>1</sup> les seuls éléments empruntés aux romans et essais.

Nous continuerons à adopter les notations de nos travaux précédents, c'est-à-dire que N représente le « nombre » de vocables, et M, la « masse » des occurrences<sup>2</sup>. En outre, nous désignerons par  $\Phi$  la fréquence la plus élevée, c'est-à-dire celle du vocable de rang  $R = 1$ .

M. Michea apprécie l'expression de la « loi de Zipf »  $F.R = Cste$ , « dont la simplicité fait l'intérêt »; malheureusement cette « loi » est loin de rendre toujours compte des faits expérimentaux, d'où la proposition de formules améliorées :

$$(1) F. R^\alpha = Cste \text{ ou } (2) F. (R+a) = Cste^3$$

La valeur d'une théorie dépend de son aptitude à rendre compte des réalités pratiques; essayons donc de vérifier si, en partant des formules précédentes, il nous est possible de retrouver certaines données numériques connues expérimentalement par ailleurs, comme M ou la fréquence moyenne  $\bar{F}$ .

\*  
\*  
\*

La masse M des occurrences est la *somme* de toutes les fréquences correspondant aux divers vocables, dont le rang R varie entre les valeurs 1 et N.

Son expression mathématique et celle de la fréquence moyenne seront donc :

$$(3) M = \int_1^N F \, dR \quad (4) \bar{F} = \frac{\int_1^N F \, dR}{N-1}$$

1. *Frequency dictionary of spanish words; Frequency dictionary of rumanian words*; par A. JUILLAND et collabor. Les lexiques réduits ont été établis, pour l'espagnol par M<sup>lle</sup> M. MARSON (1967-1968) et pour le roumain par M<sup>lle</sup> J. MARTIN (1969-70). La même opération ne nous a pas été possible pour le français, car la liste de Van der Beke que nous avons utilisée, ne permettait pas cette sélection.

2. En conséquence, dans notre notation, N et M correspondent respectivement à V et N de M. MICHEA. Si l'on représente par V le nombre de vocables, logiquement on devrait représenter celui des occurrences par O, qui a l'inconvénient de se confondre avec le chiffre zéro.

3. La formule donnée par M. GEDO pour le *Français fondamental*  
 $F. (R+10)^{\frac{3}{2}} = 500.000$  est une amalgame des deux formules précédentes.



Appliquons ces relations au cas de l'équation (1). Préalablement déterminons les valeurs de  $\alpha$  et de la *Constante* par les conditions aux extrémités de l'intervalle. Pour  $R = 1$ ,  $F = \Phi$ , d'où  $\Phi \cdot 1^\alpha = Cste = \Phi$ . Pour  $R = N$ ,  $F = 1$ , d'où  $1 \cdot N^\alpha = \Phi$ , c'est-à-dire :

$$\alpha \log N = \log \Phi; \quad \alpha = \frac{\log \Phi}{\log N}.$$

En remplaçant  $F$  par sa valeur de l'équation (1), l'équation (3) devient :

$$\begin{aligned} (5) \quad M &= \int_1^N \frac{\Phi}{R^\alpha} dR = \left[ -\Phi \frac{1}{(\alpha-1) R^{\alpha-1}} \right]_1^N \\ &= -\Phi \left[ \frac{1}{(\alpha-1) N^{\alpha-1}} - \frac{1}{\alpha-1} \right] \end{aligned}$$

Passons maintenant au cas de l'équation (2), et déterminons encore les valeurs de  $a$  et de la *Constante* par les conditions aux extrémités de l'intervalle. Pour  $R = 1$  et  $F = \Phi$ ,  $\Phi (1+a) = Cste$ ; pour  $R = N$  et  $F = 1$   $(N+a) = Cste$ . En divisant membre à membre ces deux égalités, il vient :

$$\frac{\Phi (1+a)}{N+a} = 1 \quad \text{d'où} \quad a = \frac{N - \Phi}{\Phi - 1}$$

et

$$Cste = \frac{\Phi (N-1)}{\Phi-1} \neq N^1.$$

En remplaçant  $F$  par la valeur de l'équation (2), l'équation (3) devient :

$$\begin{aligned} (6) \quad M &= \int_1^N \frac{N}{R+a} dR = \left[ N \operatorname{Log} (R+a) \right]_1^N \\ &= N [\operatorname{Log} (N+a) - \operatorname{Log} (1+a)] \end{aligned}$$

Pour passer des logarithmes népériens (ou naturels) aux logarithmes vulgaires (ou décimaux), nous devons diviser l'expression par  $m = \log e$  ( $e$  étant la base des logarithmes népériens). Notre expression définitive sera donc :

$$(6) \quad M = \frac{N}{m} [\log (N+a) - \log (1+a)]$$

1. Approximation valable parce que  $N$  et  $\Phi$  sont du même ordre de grandeur.

Les équations (5) et (6) deviennent identiques dans les cas particuliers  $\alpha = 1$  ou  $\alpha = 0$ .

Appliquons maintenant ces relations aux matériaux dont nous disposons.  $M_e$  et  $\overline{F}_e$  sont les valeurs expérimentales;  $M_s$  et  $\overline{F}_s$ , les valeurs calculées par la relation (5);  $M_6$  et  $\overline{F}_6$ , les valeurs calculées par la relation (6)<sup>1</sup>.

1. A titre d'exemple, donnons la feuille de calcul relative au provençal.

$$\begin{array}{ll}
 \Phi = 5576 & N = 5932 \\
 \log \Phi = 3,74632 & \log N = 3,77320 \\
 \log \log \Phi = 0,57360 & \log \log N = 0,57671 \\
 \text{colog } \log N = \overline{1},42329 & \log (1 - \alpha) = \overline{3},85733 \\
 \log \alpha = \overline{1},99689 & \log \log N (1 - \alpha) = \overline{2},43404 \\
 \alpha = 0,9928 & \log N (1 - \alpha) = 0,02717 \\
 \alpha - 1 = -0,0072 & \\
 \log \Phi = 3,74632 & \log \frac{\Phi}{1 - \alpha} = 5,88899 \\
 \log (1 - \alpha) = \overline{3},85733 & \log N (1 - \alpha) = 0,02717 \\
 \log \frac{\Phi}{1 - \alpha} = 5,88899 & \log \frac{\Phi}{(1 - \alpha) N (1 - \alpha)} = 5,91616 \\
 - \frac{\Phi}{\alpha - 1} = 774.440 & - \frac{\Phi}{(\alpha - 1) N (\alpha - 1)} = 824.440 \\
 \frac{824.440 - 774.440}{5.931} = \frac{\boxed{50.000}}{5.931} = \boxed{8,4}
 \end{array}$$

$$\begin{array}{ll}
 N - \Phi = 356 & \log N = 3,77320 \\
 \log (N - \Phi) = 2,55145 & \text{colog } m = 0,36221 \\
 \log (\Phi - 1) = 3,74684 & \log \frac{N}{m} = 4,13541 \\
 \log a = \overline{2},80521 & \frac{N}{m} = 13.559 \\
 a = 0,06386 & \\
 1 + a = 1,06386 & \\
 \log (1 + a) = 0,03096 & \\
 \log \frac{N}{m} = 4,13541 & \log \frac{N}{m} = 4,13541 \\
 \log \log (1 + a) = \overline{2},49080 & \log \log N = 0,57671 \\
 \log \left( \frac{N}{m} \log (1 + a) \right) = 2,62621 & \log \left( \frac{N}{m} \log N \right) = 4,71212 \\
 \frac{N}{m} \log (1 + a) = 423 & \frac{N}{m} \log N = 51538 \\
 \frac{51.538 - 423}{5931} = \frac{\boxed{51.115}}{5931} = \boxed{8,6}
 \end{array}$$

Tous les calculs ayant été effectués avec la seule table de logarithmes, et sans l'aide d'aucun ordinateur, nous n'excluons pas qu'une erreur ait pu s'y introduire.

Nous présentons l'ensemble sous la forme du Tableau 1.

TABLEAU 1

Langues	N	$\Phi$	$M_e$	$M_s$	$M_o$	$\bar{F}_e$	$\bar{F}_s$	$\bar{F}_o$
Provençal.....	5.932	5.576	52.451	50.000	51.115	8,8	8,4	8,6
Catalan.....	5.306	6.038	50.494	49.010	46.168	9,5	9,2	8,7
Italien.....	3.429	2.670	24.868	24.680	27.049	7,2	7,2	7,8
Portugais.....	3.548	2.905	25.063	26.290	28.299	7,1	7,4	7,9
Espagnol.....	4.600	14.392	180.107	72.454	44.036	39,1	15,8	9,8
Roumain.....	4.558	7.949	173.487	46.802	40.925	38,0	10,2	9,2

Si ce tableau 1 se limitait à ses quatre premières lignes, nous en concluons volontiers à la validité des équations (1) et (2), et mettrions les différences constatées sur le compte des fluctuations aléatoires. Nous donnerions la préférence à l'équation (1), puisque la somme des écarts qu'elle introduit est égale à 1, tandis que l'équation (2) introduit une somme d'écarts égale à 2,4.

Mais les résultats de l'espagnol et du roumain sont tellement aberrants, que nous devons remettre en cause les équations (1) et (2), en nous demandant si les résultats relatifs aux quatre langues précédentes ne sont pas l'effet du hasard, ou, du moins, d'une heureuse compensation d'erreurs.

En vertu des équations (1) et (2), les produits F.R devraient être des fonctions constamment croissantes ou décroissantes, ne présentant donc ni maxima, ni minima. En effet, les dérivées de F.R par rapport à R ne s'annulent jamais dans l'intervalle de 1 à N.

$$(7) \quad F.R = \frac{\Phi}{R^\alpha - 1} \quad (8) \quad F.R = N \left( 1 - \frac{a}{R+a} \right)$$

$$(9) \quad \frac{d(F.R)}{dR} = \frac{(\alpha-1)\Phi}{R^{\alpha-2}} \quad (9) \quad \frac{d(F.R)}{dR} = \frac{Na}{(R+a)^2}$$

Pour vérifier s'il en est bien ainsi pratiquement, rassemblons dans le Tableau 2 les valeurs principales de F.R pour les diverses langues étudiées.

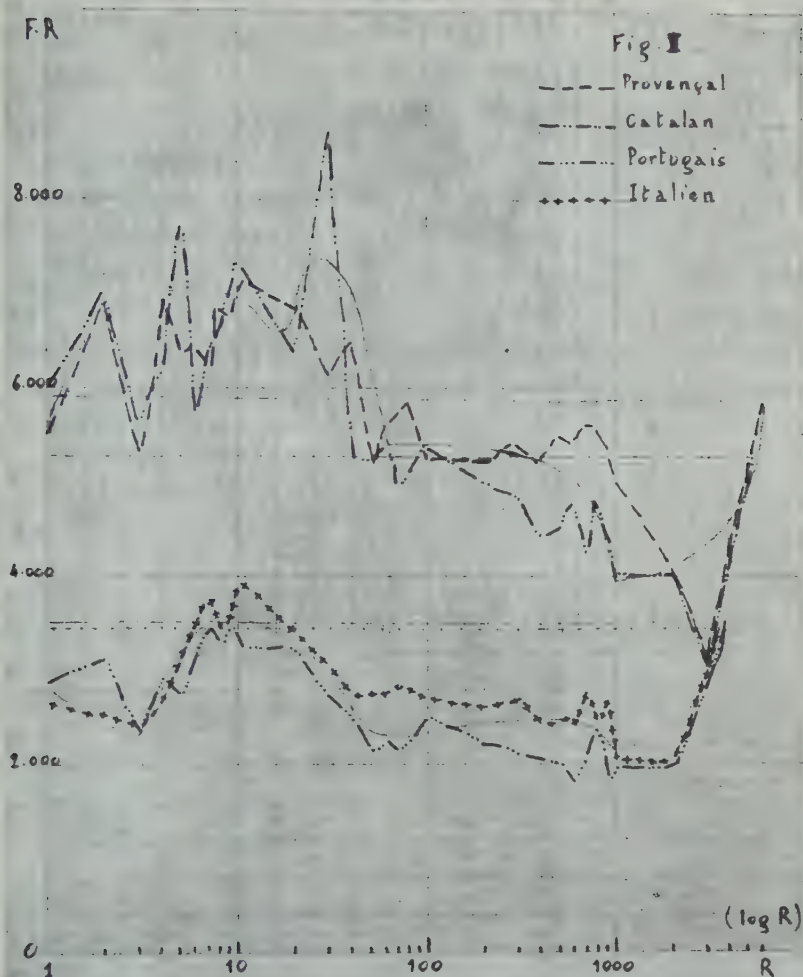
L'observation du Tableau 2 nous montre que nous sommes fort loin, non seulement d'une constance du produit F.R, mais même d'une croissance ou d'une décroissance régulière de ses valeurs.

TABLEAU 2

R	Provençal	Catalan	Italien	Portugais	Espagnol	Roumain
1	5.576	6.038	2.670	2.905	14.392	7.949
2	6.970	7.056	2.502	3.148	24.710	15.250
3	5.430	5.598	2.436	2.301	30.660	21.473
4	7.016	6.276	2.700	2.964	25.292	21.456
5	6.365	7.840	3.170	2.710	28.970	24.325
6	6.438	5.652	3.492	3.204	32.568	27.186
7	6.195	6.461	3.822	3.402	31.002	31.570
8	6.916	6.752	3.264	3.408	38.352	31.024
9	6.714	6.948	3.618	3.429	33.300	31.977
10	7.180	7.380	3.970	3.250	26.540	28.770
20	6.820	6.380	3.360	3.000	21.440	24.280
30	6.090	8.790	3.120	2.640	19.440	22.980
40	6.560	5.280	2.720	2.480	16.720	19.840
50	5.150	5.200	2.750	2.100	17.000	18.400
60	5.580	5.400	2.760	2.220	16.320	19.920
70	5.740	4.970	2.870	2.170	16.170	20.510
80	5.840	5.120	2.800	2.320	16.960	19.840
90	5.580	5.310	2.700	2.430	17.460	19.620
100	5.200	5.400	2.700	2.500	17.500	19.700
200	5.200	5.000	2.600	2.200	16.800	21.200
300	5.400	4.800	2.700	2.100	17.100	19.800
400	5.200	4.400	2.400	2.000	16.800	19.600
500	5.500	4.500	2.500	2.000	17.500	20.000
600	5.400	4.800	2.400	1.800	18.000	19.800
700	5.600	4.200	2.800	2.100	18.200	19.600
800	5.600	4.800	2.400	2.400	18.400	19.200
900	5.400	4.500	2.700	1.800	18.900	19.800
1 000	5.000	4.000	2.000	2.000	19.000	19.000
2 000	4.000	4.000	2.000	2.000	18.000	16.000
3 000	3.000	3.000	3.000	3.000	15.000	15.000
4 000	4.000	4.000			12.000	8.000
5 000	5.000	5.000				

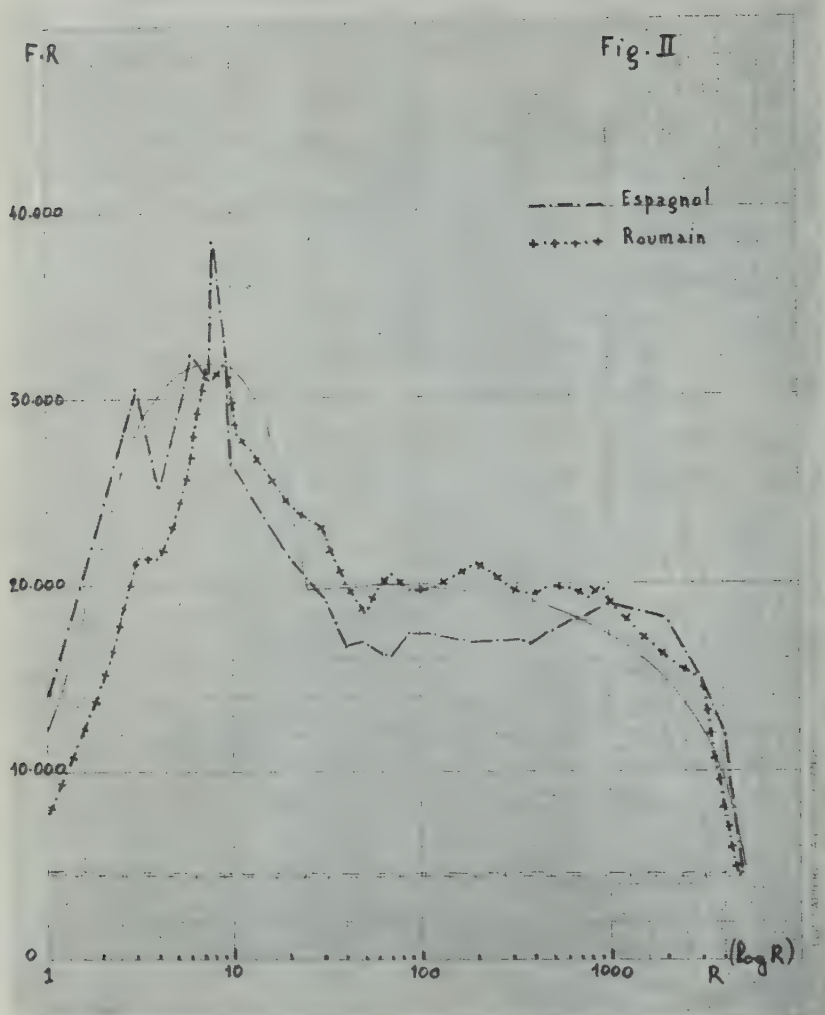
Pour mieux étudier les faits, nous présenterons sous forme de graphiques les résultats du Tableau 2. En abscisse, nous portons les valeurs logarithmiques de R; en ordonnée, les valeurs naturelles du produit F.R.

Les ordres de grandeur de M nous permettent de mettre sur un même graphique (I) le provençal et le catalan (50.000)



ainsi que l'italien et le portugais (25.000). Pour l'espagnol et le roumain (180.000) nous sommes obligés d'adopter une échelle des ordonnées plus petite (graphique II).

Sans nous attacher aux inévitables accidents « en dents de scie », qui manifestent simplement les fluctuations aléatoires, nous constatons, sur toutes les courbes sans exception, un maximum très accusé entre les valeurs 2 et 30 de R. Après ce sommet, les courbes présentent un palier entre



les valeurs 30 et 1000 de  $R$ , palier que la pauvreté relative du vocabulaire situe très au-dessus de  $N$  pour le castillan et le roumain, mais qui est, au contraire au-dessous de  $N$  pour les autres langues.

Pour ces dernières, et plus particulièrement pour le provençal et le catalan, l'abaissement du palier compense à peu près l'élévation du sommet, ce qui a permis aux formules supposant une croissance ou décroissance régulière,



de nous donner des résultats acceptables, mais bien illusoires comme on le voit.

La même compensation ne peut jouer dans le cas de l'espagnol et du roumain, et l'insuffisance des formules (1) et (2) apparaît dès lors de façon très nette dans la présentation comparée des résultats.

Il serait, bien entendu, mal venu d'en rester à une critique négative des solutions proposées. Du moment que nous avons obtenu des courbes, il est toujours possible de leur faire correspondre des équations; mais, les courbes n'étant pas simples, les équations ne peuvent pas être simples non plus.

Un petit jeu de patience relativement facile permet d'épouser les courbes obtenues avec des superpositions de coniques. En augmentant le nombre de celles-ci, on peut s'adapter à tous les caprices. Néanmoins, nous avons une représentation assez adéquate en nous limitant à deux pour le groupe espagnol-roumain, à trois pour chacun des deux autres groupes.

Si nous posons  $\log R = x$ , pour simplifier l'écriture, les courbes ont les équations suivantes :

Espagnol-roumain

$$\text{F.R} = 5.000 + 15.000 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 1,7}{2}\right)^2} + \\ 13.000 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 0,8}{0,6}\right)^2}$$

Provençal-catalan

$$\text{F.R} = 5.600 - 2000 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 1,9}{1,9}\right)^2} + \\ 1800 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 2,1}{0,9}\right)^2} + 3200 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 0,9}{0,9}\right)^2}$$

Italien-portugais

$$\text{F.R} = 3.400 - 1.600 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 1,7}{1,9}\right)^2} \\ + 600 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 2,3}{0,7}\right)^2} + 1.600 \sqrt{1 - \left(\frac{x - 1,1}{0,6}\right)^2}$$

Les courbes représentatives de ces fonctions figurent en traits maigres sur les graphiques I et II<sup>1</sup>. En traits maigres aussi, nous avons tracé les droites correspondant à  $F.R = N$ .

On objectera que ces équations sont compliquées. Reste à savoir si l'on veut tenter de cerner la réalité, qui est elle-même compliquée, ou si l'on accepte de s'en écarter en recherchant à tout prix une simplicité illusoire. Dans ce cas, il n'est rien de mieux que la « loi de Zipf »; mais le tracé des courbes  $F.R = N$ , en particulier sur le graphique II, fait toucher du doigt que l'on a alors résolument abandonné l'interprétation des faits expérimentaux.

\*  
\* \* \*

Il est une autre question qui nous a laissé perplexe, c'est celle des paliers de fréquence. « Le nombre des mots de même fréquence est d'autant plus élevé, nous dit M. Michea (p. 13), que la fréquence est plus faible ... Il en résulte que l'effectif le plus élevé est celui de la fréquence 1. »

A première vue, il semblerait que, le lexique d'une langue n'étant pas illimité, vint un moment, lorsque M augmenterait suffisamment, où les vocables nouveaux se raréfieraient, tandis que ceux déjà rencontrés continueraient à accroître leur nombre : le palier de fréquence 1 serait en voie de disparition ...

Certains faits expérimentaux sembleraient venir à l'appui de cette hypothèse. Pour les six langues dont nous nous occupons, dressons le tableau du nombre des vocables correspondant aux fréquences 1, 2 et 3 (Tableau 3).

TABLEAU 3

Langues	Provençal	Catalan	Italien	Portugais	Espagnol	Roumain
M.....	52.451	50.494	24.868	25.063	180.107	173.487
N.....	5.932	5.306	3.429	3.458	4.600	4.558
F = 3...	518	464	279	270	498	409
F = 2...	1.052	920	578	558	331	428
F = 1...	2.936	2.675	1.865	2.112	149	333

1. Signalons que la construction de ces courbes a été effectuée graphiquement, et que leur tracé n'est pas aussi rigoureusement précisé que par l'emploi des méthodes analytiques.

Les quatre langues dont l'étude repose sur des valeurs de M allant de 25.000 à 50.000, voient triompher le palier de fréquence 1 avec des effectifs atteignant ou dépassant 50 % de la valeur de N. Mais l'espagnol et le roumain, pour lesquels M atteignait 180.000, ont un palier de fréquence 1 qui se resserre par rapport aux paliers précédents. Qu'en conclure ? (Je suis convaincu que mes étudiants ont consciencieusement recueilli les termes des Dictionnaires Juilland, extraits de romans et d'essais, et qu'on ne peut songer à une négligence de leur part).

Une série de faits curieux est également présentée par le dictionnaire de fréquence de l'anglais dû à Thorndike (1944). Il a recensé dix huit millions d'occurrences. Dans l'introduction, il nous donne certaines indications sur les résultats qu'il a obtenus, et j'y relève ceci : lorsque M = 1.000.000, le palier de fréquence 1 est de 5.209 vocables; lorsque M = 18.000.000, il n'est plus que de 1.358 vocables.

Pour tenter d'aborder le problème d'une manière théorique, nous avons voulu établir une relation entre N et M.

D'une part nous possédons les résultats relatifs à cinq langues ayant le statut de langues officielles d'État (français<sup>1</sup>, italien, portugais, espagnol et roumain), avec des textes de prose littéraire, à l'exclusion de tout vocabulaire technique. Dans ces études, nous avons remarqué que les points représentatifs de  $\frac{\log M}{\log N}$  en fonction de  $\log M$  étaient sensiblement alignés. Nous avons pu ainsi préciser la relation :

$$\log N = \frac{\log M}{0,21 \log M + 0,32}$$

Cette relation montre que lorsque M croît indéfiniment, N ne dépasse pas 60.000 mots environ<sup>2</sup>.

1. Pour le français nous nous servons de l'ouvrage de J. D. HAYGOOD, *Le vocabulaire fondamental du français*, qui extrait 3.199 vocables de 21.884 occurrences relevées uniquement dans des romans modernes (*Les Oberlé*, *La mare au diable*, *Mon cher Tommy*, *Le tour du monde en quatre-vingt jours*, *Contes d'A. Daudet*).

2. Le catalan et le provençal ont manifesté une richesse lexicale supérieure. Nous pensons qu'elle est due à l'emploi très large de mots dialectaux. Par exemple, au français *éclore*, le catalan répond par *esbadellar* (barcelonais) et *espellir* (roussillonnais) ; au français *traire* par *mungir* (barcelonais) et *mulsir* (roussill.) au français *lézard vert*, par *llangardaix* (barc.) et *lluert* (roussil.) ; etc. Tous ces mots sont acceptés par la langue littéraire.

D'autre part, l'Introduction de Thorndike nous présente un certain nombre de correspondances entre N et M : 1.069 pour 10.000, 2021 pour 20.000, 6000 pour 100.000, 10.205 pour 250.000, 19.440 pour 1.000.000, 30.000 pour 4.500.000. Ces couples nous permettent d'établir une relation du même type que la précédente, mais avec des constantes différentes :

$$\log N = \frac{\log M}{0,09 \log M + 0,87}$$

Cette relation nous laisse attendre un total de vocables supérieur au million. Précisons bien qu'ici il ne s'agit pas seulement de langue littéraire, mais qu'il y intervient tous les ordres de vocabulaires, des mathématiques à la pêche, ou de la médecine à la technique industrielle.

A partir de ces formules, il nous est possible de calculer l'effectif des paliers de fréquence. Statistiquement, en effet, les mots de fréquence 2 dans un recensement de M occurrences, avaient la fréquence 1 dans un recensement de  $\frac{M}{2}$  occurrences : le palier de fréquence 1 de la masse M est donc égal à la différence des valeurs de N pour M et  $\frac{M}{2}$ . De même, tous les mots de fréquence inférieure à 3 dans le recensement M, ne figuraient pas dans le recensement  $\frac{M}{3}$  ; il en résulte que l'effectif du palier de fréquence 2 dans le recensement M, est égal à la différence des valeurs de N pour  $\frac{M}{2}$  et  $\frac{M}{3}$ .

1. On peut généraliser la détermination des effectifs des paliers de fréquence.

Soit un recensement portant sur une masse d'occurrences M. Nous appelons N (M/F) le nombre de vocables correspondant à une masse d'occurrences M/F. Dans notre recensement M, le palier de fréquence correspondant à la fréquence F, a pour effectif :

$$\begin{aligned} P_F &= N(M/F) - N(M/[F+1]) = \frac{\log(M/F)}{a \log(M/F) + b} - \frac{\log(M/[F+1])}{a \log(M/[F+1]) + b} = \\ &= \frac{\log M - \log F}{a \log M - a \log F + b} - \frac{\log M - \log(F+1)}{a \log M - a \log(F+1) + b} = \\ &= \frac{\log M - \log(F+1)}{a \log M - a \log(F+1) + b} \left[ \frac{\log M - \log F}{a \log M - a \log F + b} \right] \end{aligned}$$

Le calcul appliqué aux 180.000 occurrences de la liste espagnole nous laisserait prévoir 534 mots de fréquence 1, pour 303 de fréquence 2.

Et avec la liste de Thorndike, la deuxième formule appliquée au chiffre énorme de dix millions d'occurrences nous indiquerait 11.070 mots de fréquence 1, pour 5.440 de fréquence 2.

La théorie confirme donc bien l'allongement des paliers lorsque la fréquence diminue, comme l'indiquait M. Michea. Mais nous ne savons comment expliquer les faits d'expérience que nous avons allégués, et qui contredisent ce résultat. Ils nous avaient semblé normaux à première vue, et il nous a fallu le réactif constitué par les publications de M. Michea, pour nous amener à constater leurs anomalies.

Henri GUITER.

$$P_F = N (M/[F+1]) \left[ \frac{\log M - \log (F+1)}{a \log M - a \log (F+1) + b - 1} \right] \left[ \frac{b [\log (F+1) - \log F]}{10 (a \log M - a \log F +) b (a \log M - a \log (F+1) + b) - 1} \right]$$

Bien entendu, cette expression générale nous redonne les valeurs numériques précédemment calculées, si nous faisons  $F = 1$  et  $F = 2$ .

En outre, elle nous permet de nous assurer que les dérivés partielles  $\frac{dP}{dM}$  et  $\frac{dP}{dF}$  sont toujours, la première positive, et la seconde négative, c'est-à-dire que l'effectif du palier correspondant à une fréquence donnée augmente avec  $M$ , et que, pour une valeur donnée de  $M$ , l'effectif du palier diminue lorsque la fréquence augmente.



## CARACTÉRISTIQUES INFORMATIONNELLES DU MOT FRANÇAIS

La structure du langage naturel n'est pas accessible à l'observation directe. Les éléments de cette structure et les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres ne peuvent être répertoriés; ils n'apparaissent ni à la description, ni à l'examen raisonné des faits observables.

Ces éléments et relations peuvent être mis en évidence par voie expérimentale, en particulier au moyen des opérations de mesure utilisées par la sémiotique et la théorie de l'information.

Le langage naturel, comme tout autre système sémiotique porteur d'information, peut être alors considéré sous trois aspects : syntaxique, sémantique et pragmatique. Nous ne disposons pas pour le moment d'une méthode qui nous permette d'obtenir une évaluation quantitative de l'information pragmatique contenue dans un énoncé linguistique. Pour l'information sémantique, des tentatives ont été faites pour mettre au point des procédés de calcul basés sur la probabilité inductive<sup>1</sup>, mais les perspectives d'application de cette théorie sémantique à l'étude du langage naturel demeurent bien imprécises.

Le plus réaliste est de chercher à mesurer l'information syntaxique véhiculée par le langage. La théorie syntaxique a trouvé son expression la plus complète dans la théorie

1. Y. Bar-Hillel, *Semantic Information and its Measures*, Cybernetics-Circular-Causal and Feedback Mechanisms in Biological and Social Systems. Transactions of the Tenth Conference, New York, 1955.



statistique de la communication proposée par C. Shannon<sup>1</sup>. On sait que, d'après cette théorie, la mesure de l'information est fondée sur la fréquence statistique de l'apparition des signes symboles. Abstraction est totalement faite de leur signification et de leur valeur. Les évaluations de Shannon ne peuvent être par suite utilisées pour la mesure directe de la sémantique et de la pragmatique de la langue. On ne saurait cependant oublier que la syntaxique, la sémantique et la pragmatique du langage naturel entretiennent des relations étroites et se conditionnent l'une l'autre. Il y a donc possibilité d'utiliser les résultats des expériences statistiques pour étudier certaines caractéristiques générales de la langue envisagée.

Les rapports entre langue et parole aussi bien que l'organisation du texte représentent les bases objectives qui fondent le recours aux méthodes de la statistique mathématique et de la théorie de l'information.

L'application à la linguistique des mesures et évaluations reprises à l'informatique part des présupposés suivants :

1. L'usage d'une langue est assimilable à un circuit transmettant de l'information à l'aide d'unités linguistiques (lettres, sons, syllabes, morphèmes, mots, etc.).

2. Les unités linguistiques jouent le rôle des symboles d'un code (la langue). La langue-code comporte des règles qui limitent non seulement la possibilité de combiner entre elles les unités, mais aussi la probabilité de l'apparition de ces unités dans un énoncé.

3. L'auteur et le destinataire de la communication, reliés entre eux par le canal du discours (le locuteur et l'auditeur), utilisent le même code au même degré.

Le but de toute recherche concernant la linguistique synchronique est finalement de faire apparaître les limitations qui, dans le code qu'est la langue, règlent l'emploi des unités linguistiques. Ces limitations peuvent faire l'objet d'une évaluation statistique.

Une méthode efficace permettant de calculer, pour une langue considérée en tant que code, des grandeurs statistiques et informationnelles telles que l'entropie, la quantité d'information et la redondance, est celle qui consiste à faire deviner

1. C. Shannon, *Prediction and Entropy of Printed English*, B.S.I.J., XXX, 1, 1951.

les lettres (ou également les mots ou les groupes de mots) d'un texte inconnu. Elle présuppose que la conscience linguistique du sujet porteur de la langue étudiée contient les limitations statistiques et combinatoires propres à cette langue.

De précédents travaux ont décrit le déroulement de l'expérience et donné les méthodes d'analyse mathématique de ses résultats; ils indiquaient également les caractéristiques informationnelles générales des langues russe, anglaise, française et roumaine<sup>1</sup>.

De nouvelles recherches ont été effectuées récemment dans le but :

1. De déterminer la répartition quantitative et qualitative de l'information à l'intérieur du mot français.

2. De préciser l'influence quantitative et qualitative du contexte sémantique et grammatical sur la structure informationnelle du mot français et des unités qui le composent.

3. De comparer nos résultats avec ceux qui ont été recueillis pour le russe par R. Piotrovski, et de donner une explication linguistique des différences de structure informationnelle du mot français et du mot russe<sup>2</sup>.

Les unités analysées : mot, syllabe, morphème, ont été isolées selon les critères suivants :

1. Le mot est la séquence de lettres précédée et suivie par un intervalle ou un signe de ponctuation.

2. La séparation des syllabes a été effectuée conformément aux règles proposées par L. Chtcherba<sup>3</sup>.

1. Voir : A. A. Пиотровская, Р. Г. Пиотровский, К. А. Разживин, *Энтропия русского языка*, ВЯ, 1962, 6.

N. Petrova, R. Piotrovski, R. Giraud, *L'entropie du français écrit*, B.S.L.P., t. 59 (1964), fasc. 1.

Н. В. Петрова, Кодовые характеристики письменного текста, Сб. «Статистика речи», Ленинград, 1968, стр. 5-49.

Г. В. Богуславская, Новый эксперимент по оценке энтропии английского языка, там же, стр. 50-63.

L. Novak, R. Piotrovski, *Experimental de predicție și entropia limbii române*, Studii și cercetări lingvistice, București, An. XIX, n. 3, p. 209-236

2. Voir à ce propos : Н. В. Петрова, Р. Г. Пиотровский, Слово, контекст, морфология, ВЯ, № 2, 1966 г.

3. Л. В. Щерба, Фонетика французского языка, Москва, 1953, стр. 78-79. Voir aussi M. Grévisse, *Le bon usage*, Paris, 1959, p. 55.

3. La décomposition du mot en morphèmes a comporté les étapes suivantes :

- a) mise en évidence du morphème radical,
- b) comparaison de la partie restante avec la liste du système des affixes en français contemporain,
- c) les formes et mots supplétifs dotés d'une flexion interne sont considérés comme un tout,
- d) les affixes formatifs sont isolés.

On a également eu recours au mécanisme d'analyse morphologique automatique mis au point par J. Blois et ses collaborateurs<sup>1</sup> pour le substantif, l'adjectif et le verbe. Si l'on applique ce mécanisme aux mots-outils, il n'est pas difficile de prouver que ces derniers ont eux aussi des affixes formatifs contenant une information grammaticale<sup>2</sup> :

la/le de/du ce $\Delta$ /ces ces/cet

le $\Delta$ /les de $\Delta$ /des ce $\Delta$ /cet cet $\Delta$ /cette

(le sigle  $\Delta$  désignant l'intervalle marquant la fin du mot).

Pour mener à bien notre recherche, nous avons procédé à des expériences psycholinguistiques selon la méthode de Shannon, avec analyse mathématique des résultats obtenus. Un choix de 1000 mots français (pour moitié isolés, pour moitié situés dans un contexte) ont été devinés selon le programme abrégé.

Les résultats obtenus sur les mots dans et hors contexte revêtent trois formes :

1. Celle de la répartition de l'information entre les lettres du mot (fig. 1).

2. Celle de la répartition de l'information entre les syllabes composant le mot (fig. 2a et 2b).

3. Celle de la répartition de l'information entre les morphèmes du mot (fig. 3 et 4).

La répartition par syllabes et morphèmes a été obtenue en faisant deviner la première et la dernière lettre des premières, deuxième, etc. syllabes ou morphèmes de tous les mots contenant la quantité donnée de syllabes ou morphèmes.

En vue de déterminer les principes généraux d'articulation

1. J. Blois, J. Decressy, J. Mommens, *Analyse morphologique du français*, Nancy, 1964.

2. « Nous considérons *du, au, des, aux* non comme de simples combinaisons phonétiques, mais comme des formes fléchies » (J. Damourette et E. Pichon, *Des mots à la pensée*, v. I, Paris, 1911, p. 86).

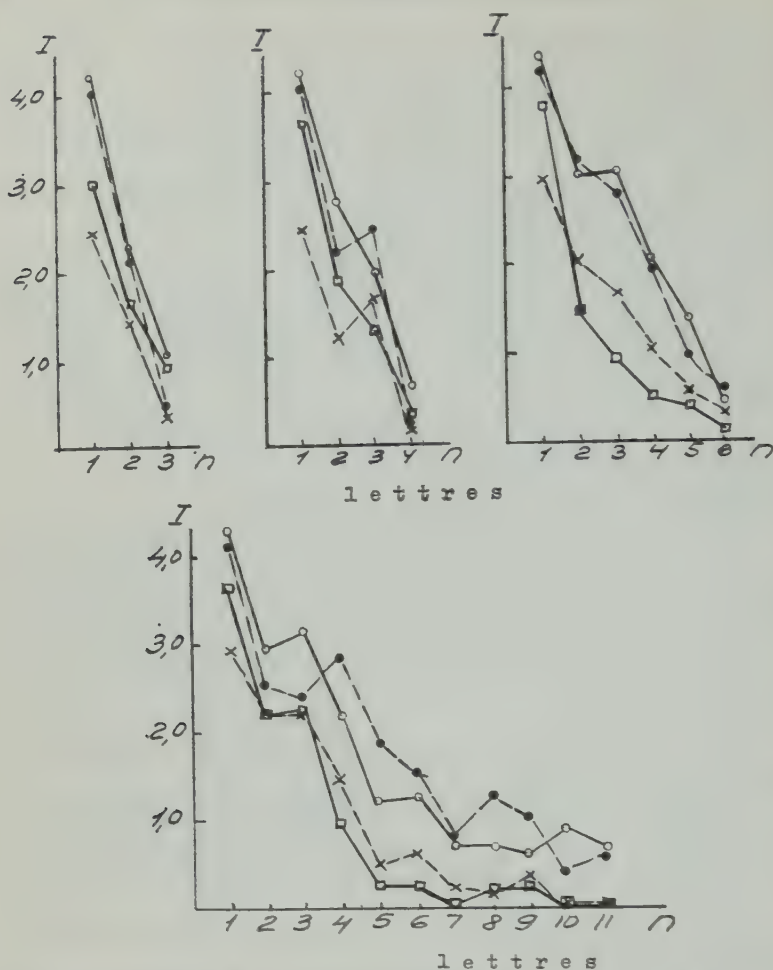


Fig. 1. — Polygones de répartition littérale de l'information dans les mots longs de 3, 4, 6 et 11 lettres.

*Légende:*

- mots russes isolés
- mots russes situés
- mots français isolés
- x— mots français situés

du mot français en syllabes et en morphèmes, on a construit des graphiques informationnels synthétiques du mot français, qui ont été ensuite comparés à ceux de la langue russe.

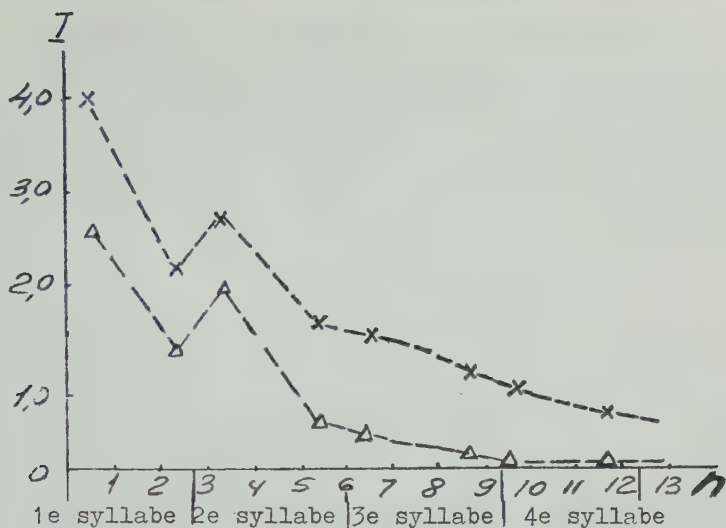


Fig. 2 a. — Polygones de répartition de l'information dans les schémas syllabiques synthétiques du mot français.

Légende:

- x ..... mots isolés
- Δ ..... mots situés

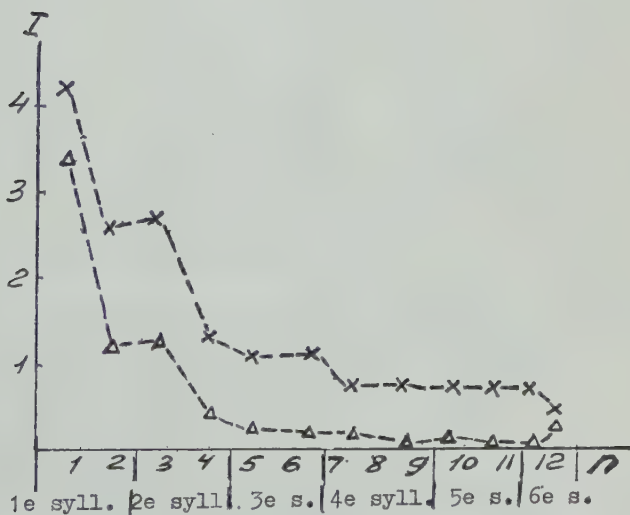


Fig. 2 b. — Polygones de répartition de l'information dans les schémas syllabiques synthétiques du mot russe.

Légende: comme à la fig. précédente.



En outre, comme il a été noté plus haut, ont été obtenues des évaluations quantitatives des relations sémantiques et grammaticales des mots avec leur environnement; la part d'information véhiculée par les affixes grammaticaux dans la structure informationnelle générale du mot français a été précisée, et une comparaison a là aussi été effectuée avec le russe.

\*  
\* \*

La discussion linguistique des données expérimentales a montré que, de même que dans les autres langues, le mot français concentre l'information statistique sur ses premières lettres. Si on voit dans le mot un signe linguistique, il devient clair que l'information qu'il porte (le signifié) peut être transmise non par tout le signifiant (la séquence intégrale des lettres), mais par le début seulement du signifiant (ce que l'on retrouve, d'ailleurs, dans le mécanisme de l'abréviation).

Nous voyons sur les graphiques de la fig. 1 que la répartition littérale de l'information dans les mots isolés de moins de trois lettres diffère nettement en russe et en français. Cette différence s'explique par le fait que la très grande majorité des mots brefs est en russe invariable (для, вот, нет, etc.), alors qu'en français, la troisième lettre d'un mot de trois lettres est chargée d'une information grammaticale assez dense (*les, mes, ils, une*). La répartition de l'information dans les mots moyens (4 à 6 lettres) et longs (8 à 10) isolés est en revanche analogue dans les deux langues.

La répartition par morphèmes fait ressortir une nette structure morphémique aussi bien pour le français que pour le russe (fig. 3 et 4).

La séparation des syllabes n'est perceptible qu'à la limite de la première et de la deuxième, en français comme en russe. A mesure que s'éloigne vers la droite la courbe de répartition de l'information, les frontières syllabiques s'estompent et, à partir de la troisième syllabe, disparaissent totalement (fig. 2a et 2b). La structure morphémique supprime complètement l'organisation syllabique du mot.

Toutes ces particularités trouvent leur explication dans le mécanisme spécifique du langage, dans l'ordre de superposition des limitations probabilistico-statistiques imposées



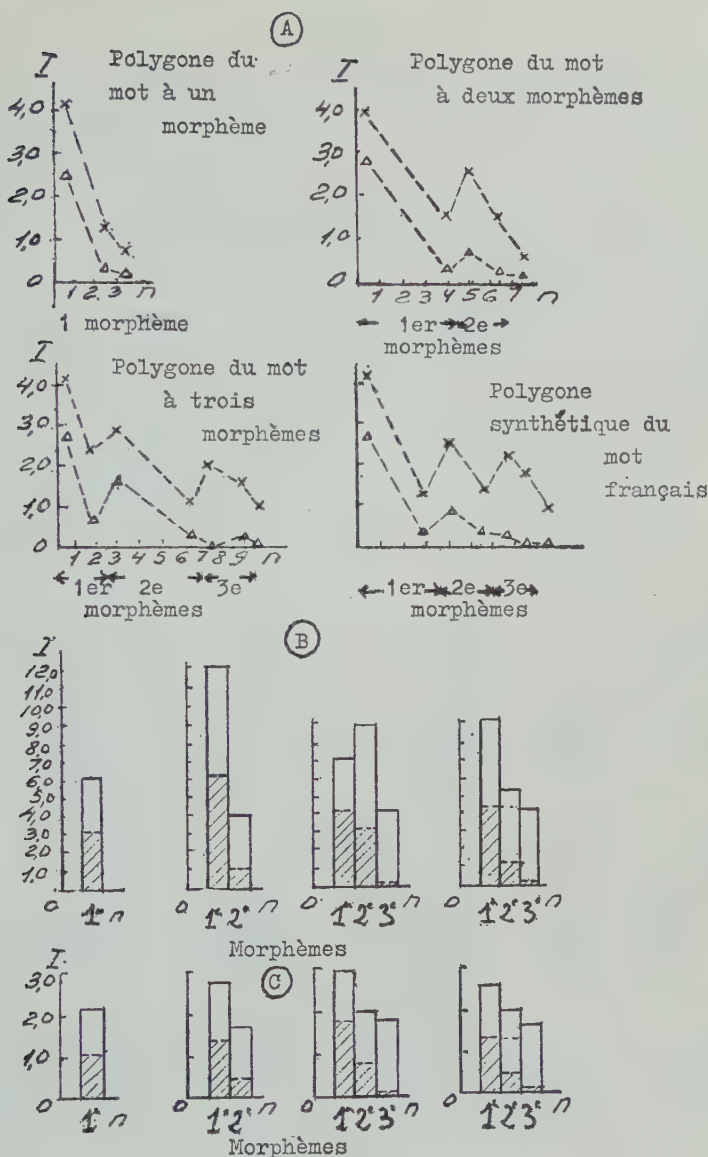


Fig. 3. — Polygones et diagrammes de répartition de l'information dans les schémas morphémiques du mot français : A) polygones de répartition de l'information dans les schémas morphémiques; — x — mots isolés; — Δ — mots situés; B) quantité d'information par morphème : □ mots isolés; ■ mots situés; C) quantité d'information par lettre du morphème : même légende que pour B).

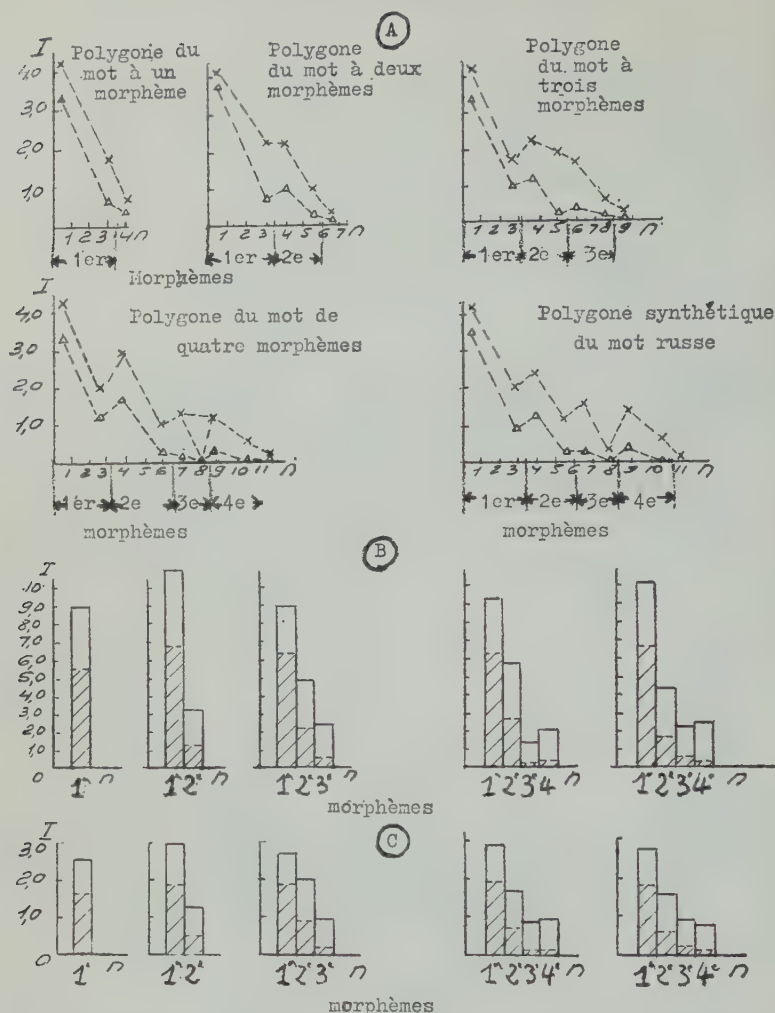


Fig. 4. — Polygones et diagrammes de répartition de l'information dans les schémas morphémiques du mot russe : A) Polygones de répartition de l'information dans les schémas morphémiques ; B) quantité d'information par morphème ; C) quantité d'information par lettre. Mêmes légendes que pour la fig. 3.

à la combinaison des figures et signes de la langue donnée. Ainsi, les combinaisons de figures (lettres, syllabes) sont soumises à des limitations provenant des aptitudes combinatoires des signes élémentaires (les morphèmes), ces der-

nières étant à leur tour limitées par celles des signes d'ordre supérieur (les mots). A mesure que se développe le texte, les associations de mots sont limitées par les règles combinatoires des membres de phrases et propositions, et celles-ci à leur tour subissent la contrainte des limitations thématiques et stylistiques de tout le passage.

Pour déterminer les incidences du contexte sémantique et grammatical sur la structure informationnelle du mot pris dans son contexte, nous partons de la notion de conditionnement contextuel de l'élément linguistique<sup>1</sup>. En distinguant entre le conditionnement général et le conditionnement d'ordre strictement lexico-grammatical, nous trouvons leur rapport quantitatif : la part de l'environnement lexico-grammatical dans l'ensemble des liaisons contextuelles est pour le français de 23,5 %, pour le russe de 22,5 % et pour l'anglais de 35 %.

Il convient de noter que le contexte atténue les maxima d'information caractéristiques des affixes formatifs de fin de mot (voir fig. 3 et 4).

Comparons maintenant la répartition de l'information grammaticale dans les mots hors contexte de longueur diverse du français et du russe (fig. 5). Si, en russe, les mots d'une et deux lettres ne fournissent pratiquement pas d'information grammaticale, les mots d'une lettre donnent déjà en français environ 0,7 bit d'information grammaticale. En ce qui concerne la répartition de l'information grammaticale dans le mot situé, la courbe donne, pour le russe, une valeur presque constante à l'information grammaticale contenue; autrement dit, le contexte annule environ les deux tiers de l'information grammaticale totale du mot. Il est à souligner tout particulièrement qu'à la différence du russe, les mots français isolés d'une, deux, trois et quatre lettres (ce sont dans l'ensemble des mots de structure) perdent du fait du contexte moins de la moitié de leur information grammaticale, alors que celle des mots longs situés dans un contexte tend vers zéro (en moyenne, elle est égale à 0,4 bits).

Nous voyons ainsi que l'insertion dans un contexte fait perdre en moyenne au mot russe 1,60 bits d'information

1. Pour plus de détails sur la méthode de calcul du conditionnement contextuel, voir : Н. В. Петрова, Р. Г. Пиогровский, Слово, контекст, морфология, ВЯ, n° 2, 1966 г.

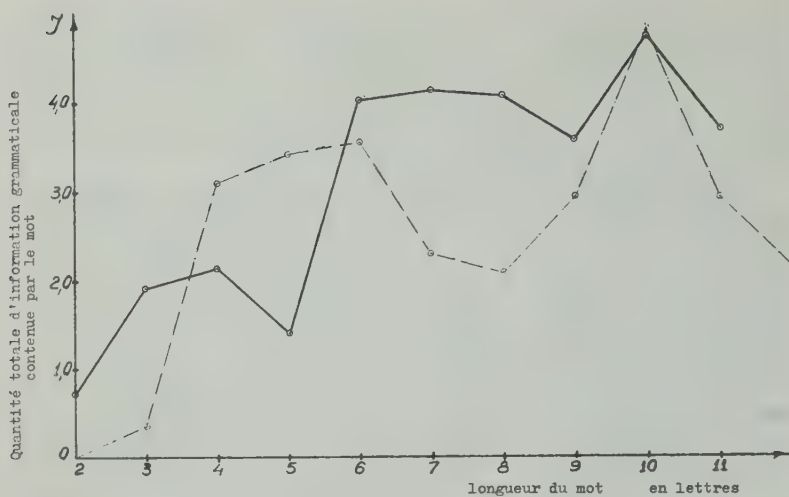


Fig. 5. — Répartition de l'information grammaticale dans les mots russes et français isolés de longueur diverse.

Légende :

———— mots français  
 - - - - - mots russes

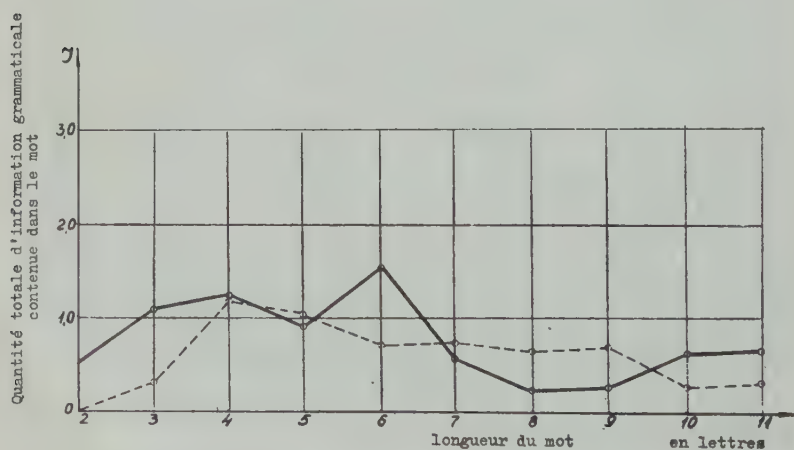


Fig. 6. — Répartition de l'information grammaticale dans les mots russes et français situés de longueur diverse.

Légende :

———— mots français  
 - - - - - mots russes

grammaticale (soit environ 69 % de celle qu'il détenait à l'état isolé).

Le mot français isolé perd, pris dans un contexte, 1,71 bits (soit environ 66 % de toute son information grammaticale). On peut en déduire que, dans un texte suivi, une grande partie des affixes grammaticaux sont redondants. Les mots brefs (mots-outils) étant d'ailleurs moins sensibles à ce phénomène que les mots moyens et longs : en français, les mots brefs perdent de 25 à 30 % de leur valeur informative, contre 62 à 87 % pour les mots moyens et longs (en russe : de 30 à 33 % pour les premiers, de 47 à 50 % pour les seconds).

Relevons également qu'en français, la part de l'information grammaticale, sur la quantité totale d'information structurelle, est quelque peu supérieure à ce qu'elle est en russe : 16 % pour le mot français situé et 8,6 % pour le mot russe situé ; 22 % pour le mot français isolé et 17 % pour le mot russe isolé.

L'expérience psycholinguistique réalisée et l'analyse mathématique de ses résultats ont permis d'obtenir de nouveaux renseignements sur la structure informationnelle et statistique du mot français.

On peut rassembler ces résultats en deux groupes.

Le premier comprend les données qui concordent dans l'ensemble avec les évaluations obtenues pour d'autres langues, à savoir :

1. L'information statistique se concentre sur les premières lettres du mot.

2. Pour le mot français, comme pour les autres langues étudiées, la division en morphèmes est plus typique que la division en syllabes. La division en morphèmes est particulièrement évidente dans les mots isolés.

3. Le contexte lexico-grammatical estompe dans une large mesure les limites des morphèmes.

Un deuxième groupe est représenté par les données quantifiant les traits distinctifs du mot français. Elles concernent au premier chef l'importance fonctionnelle des formes analytiques et flexionnelles.

De l'avis de la majorité des spécialistes, l'économie du français, même sous sa forme écrite, est caractérisée par une prédominance des instruments analytiques, la flexion ne



jouant qu'un rôle limité<sup>1</sup>. Ces affirmations reposent principalement sur l'emploi plus large que fait le français, comparé à d'autres langues, des constructions analytiques. Cependant, s'ils relèvent l'abondance des tours analytiques, les chercheurs ne donnent pas d'appréciation chiffrée de l'importance fonctionnelle de ces constructions ainsi que des cas assez nombreux (surtout dans la langue écrite) de flexion<sup>2</sup>.

L'expérience psycholinguistique permet de chiffrer l'importance fonctionnelle des différentes formes grammaticales. Elle a fait apparaître que dans une langue analytique comme le français, la part d'information contenue dans les affixes flexionnels dépasse à peu près de moitié celle des affixes grammaticaux du russe, langue synthétique.

Comment rendre compte de ce phénomène ?

Dans les deux langues, les mots moyens et longs ne fournissent qu'une toute petite quantité d'information grammaticale; par suite, leurs affixes grammaticaux sont redondants. Or, si on prend les mots brefs, ils sont, en russe, la plupart du temps invariables et ne véhiculent donc pas d'information grammaticale.

On constate ainsi que le russe, avec toute la variété et la fréquence d'emploi de ses affixes grammaticaux, se caractérise par la redondance des moyens d'expression synthétiques des catégories grammaticales.

En français, nous le répétons, les mots brefs (des mots de structure en général), comme : *le, la, ce, au, aux*, etc. ont une flexion, qui n'est que très rarement redondante. Le grand pouvoir informatif de ces mots et leur fréquence exceptionnellement élevée d'emploi<sup>3</sup> expliquent précisément qu'en français, la part d'information grammaticale dans la

1. Ainsi A. Sauvageot (*Français écrit, français parlé*, Paris 1962, p. 178) affirme que « le mot en tant que tel est invariable, s'il est un nom, une particule ou un mot-outil ». De son côté, F. Brunot, s'il constate la survivance de variations de formes qui permettent de mettre les mots en rapports les uns avec les autres, note aussi qu'il s'agit de cas restreints (*La pensée et la langue*, Paris 1953, p. 5).

2. Voir à ce propos les remarques de G. Galichet (*Physiologie de la langue française*, Paris, 1949, p. 116) pour lequel « le mot français est avant tout une unité graphique. Bien des valeurs grammaticales, bien des accords syntaxiques n'apparaissent pas dans la prononciation ».

3. Selon P. Guiraud (*Caractères statistiques du vocabulaire*, Paris, 1954, p. 20), « les mots de structure constituent en moyenne la moitié du nombre total de mots ».

Tableau des relations probabilistiques dans des textes de langues différentes

	FRANÇAIS			RUSSE			ANGLAIS			ROUMAIN			POLONAIS <sub>9</sub>			ARMÉNIEN <sub>9</sub>		
	$\frac{H_{\infty}}{\text{bits}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{R_{\infty}}$	$\overline{R_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{R_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{R_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{R_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{R_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$	$\overline{R_{\infty}}$	$\overline{H_{\infty}}$
Échantillon																		
Ensemble de la langue.....	0.82	1.40	71	83	1.37	0.87	72	83	0.80	1.39	83	0.72	1.34	85	0.76	2.28	85	
Style de conversation.....	0.95	1.47	69	80	1.40	1.00	72	80	0.79	1.32	83	0.71	1.24	84	0.69	1.18	86	
Style littéraire...	0.96	1.38	71	80	1.19	0.87	76	83	0.70	1.34	85	0.78	1.26	86	0.83	1.28	84	75
Style spécialisé...	0.50	1.20	75	89	0.83	0.59	83	88	0.61	0.96	87	0.72	1.34	85	0.53	0.83	89	80

1. Ces résultats ont été obtenus au cours de nouvelles expériences et précisent les valeurs recueillies précédemment (voir N. Petrova, R. Piotrovski, R. Graud, *op. cit.*, p. 154 tabl. 2).

2. A. A. Пиотровская, *op. cit.*, p. 128.

3. Р. Г. Пиотровский, « Информационные измерения печатного текста », сб. « Энтропии языка и статистика речи », Минск, 1966, стр. 79-80.

4. L. Novak, R. Piotrovski, *op. cit.*, p. 218-219.

5. Р. А. Казарьян, Оценка энтропии армянского языка, Изв. АН Арм. ССР, n° 4, 1961, стр. 161-172.

quantité totale d'information transmise est plus élevée que dans la langue synthétique qu'est le russe.

La grande valeur informative de la flexion de ces mots, mise en évidence par l'étude de textes français écrits, confirme que ce sont précisément ces mots accessoires brefs qui, en français, véhiculent l'information grammaticale. C'est là un témoignage supplémentaire de l'analytisme de la langue.

Mais cet analytisme a ses traits originaux. Ce n'est pas, par exemple, celui de la langue anglaise, où les mots accessoires sont invariables. Étant donné qu'en français, les instruments analytiques (les mots-outils) sont très souvent pourvus de flexion, nous pouvons parler ici d'analytisme flexionnel.

N. PETROVA, R. PIOTROVSKI, R. GIRAUD.

---

RECHERCHE QUANTITATIVE  
SUR L'HARMONIE VOCALIQUE  
(APPLICATION AU TURC ET A L'UZBEK)

On sait qu'en turc de Turquie les mots (proprement turcs) sont soumis à une loi dite « harmonie vocalique ». J. DENY<sup>1</sup> énonce cette loi :

« Suivant que la 1<sup>re</sup> voyelle d'un groupe de syllabes est *antérieure* (E, Ĭ, Ö, Ü) ou *postérieure* (A, I, O, U) . . . . les voyelles subséquentes sont respectivement de même nature ».

Si la règle ci-dessus comporte des exceptions, on dit que l'harmonie vocalique est perturbée. On conçoit qu'il n'est plus possible de parler d'harmonie vocalique si cette perturbation est trop importante.

Afin de préciser la place qu'occupe une langue eu égard à l'harmonie vocalique il est souhaitable d'évaluer *quantitativement* ce phénomène.

### 1. Méthode.

Nous allons dans ce but, étudier les *corrélations* entre voyelles appartenant à deux syllabes *consécutives* d'un même mot. Nous effectuerons d'abord, à titre d'exemple, cette étude sur un échantillon de turc de Turquie, (dont on sait déjà qu'il obéit à l'harmonie vocalique), puis nous appliquerons la méthode proposée à l'étude d'un échantillon d'uzbek.

1. J. DENY, L'Osmmanli moderne et le turc de Turquie, Philologiae Turcicae Fundamenta. Vol. I, p. 182 à 239. Wiesbaden, 1959.

### 1.1. *Mise en forme du texte soumis à l'analyse.*

La suite des caractères étudiée est obtenue en supprimant dans le texte original toutes les consonnes et en remplaçant tous les signes de ponctuation par un espace blanc, considéré comme l'un des caractères de la famille à étudier. L'emploi du caractère « blanc » entre deux mots permettra de tenir compte des corrélations éventuelles entre les voyelles et leurs positions au début et à la fin du mot :

(blanc suivi d'une voyelle : cette voyelle est en 1<sup>re</sup> syllabe, voyelle suivie d'un blanc : cette voyelle est en dernière syllabe)

1.2. On appellera probabilité  $p_i$  d'un caractère de type  $i$  le quotient du nombre  $N_i$  de caractères du type  $i$  rencontrés dans le texte, par le nombre total  $N$  de caractères constituant la suite étudiée :

$$p_i = \frac{N_i}{N}$$

On appellera probabilité  $p_{ij}$  du groupe constitué par le caractère de type  $i$  suivi du caractère du type  $j$  le quotient par  $N$  du nombre  $N_{ij}$  de ces groupes.

$$p_{ij} = \frac{N_{ij}}{N}$$

Si les caractères se suivaient au hasard la probabilité du groupe  $i$  suivi de  $j$  serait :  $p_{ij} = p_i \times p_j$ .

En pratique, la probabilité conditionnelle  $p_j$  (si  $i$ ) de rencontrer le caractère  $j$  suivant le caractère  $i$  est différente de sa probabilité  $p_j$ . C'est-à-dire, puisque :

$$p_{ij} = p_i \times p_j \text{ (si } i)$$

on a en général  $p_{ij} \neq p_i \times p_j$ .

On appellera *degré de corrélation*  $C_{ij}$  du groupe constitué par le caractère  $i$  suivi du caractère  $j$  la quantité :

$$C_{ij} = \text{Log}_2 \frac{p_j \text{ (si } i)}{p_j}$$

Le degré de corrélation sera donc positif lorsque le caractère  $i$  favorise l'apparition après lui du caractère  $j$  ( $p_j \text{ (si } i) > p_j$ ) négatif dans le cas contraire. Il est donc une *mesure* de l'influence (« attraction » ou « répulsion ») qu'exercent l'un sur l'autre deux caractères consécutifs.



On appellera degré de corrélation moyen de plusieurs groupes de deux caractères consécutifs, la quantité :

$$\bar{C} = \frac{\sum pij C_{ij}}{\sum pij} = \frac{\text{somme des produits } pij \times C_{ij}}{\text{somme des } pij}$$

Si on calcule  $\bar{C}$  pour l'ensemble des groupes de deux caractères existant dans le texte étudié, alors :

$$\begin{aligned} \sum pij &= 1 \text{ par définition et} \\ \bar{C} &= \sum pij C_{ij}. \end{aligned}$$

### 1.3. Relation avec la théorie de l'information.

Il est classique<sup>1</sup> de définir une quantité d'information  $H$  comme  $\text{Log. de base 2 de l'inverse d'une probabilité } p$ .

La quantité d'information associée au caractère  $j$  considéré indépendamment de ses voisins est :

$$H_j = -\text{Log}_2 p_j$$

La quantité d'information associée au caractère  $j$  compte-tenu du caractère  $i$  qui le précède est :

$$H_j (\text{si } i) = -\text{Log}_2 p_j (\text{si } i)$$

La différence  $H_j - H_j (\text{si } i)$  représente la quantité dont diminue l'information associée au caractère  $j$  du fait de sa corrélation avec le caractère  $i$  qui le précède. On voit facilement que cette différence est précisément le degré de corrélation  $C_{ij}$  défini plus haut.

La quantité moyenne d'information par caractère serait de même en l'absence de corrélations :

$$\bar{H} = -\sum p_j \text{Log}_2 p_j$$

On voit que le degré de corrélation moyen  $\bar{C}$  est la quantité dont diminue  $\bar{H}$  du fait de l'ensemble des corrélations de deux caractères consécutifs.

1.4. Dans la suite de caractères étudiée le caractère blanc, est, par convention, *toujours* précédé et suivi d'une voyelle.

L'expression du paragraphe 1.1 donnant  $p_{ij}$  en l'absence de corrélation devient\* si  $i$  ou  $j$  est un caractère blanc :

1. L. BRILLOUIN, La science et la théorie de l'information, p. 1 à 25, Paris, 1959.

$$p_{ij} = \frac{p_i \times p_j}{1 - pb}$$

où  $pb$  est la probabilité du caractère blanc.

Pour les mêmes raisons, l'expression donnant  $p_{ij}$  en l'absence de corrélation devient<sup>1</sup> pour un groupe de deux voyelles :

$$p_{ij} = \frac{p_i}{1 - pb} \times \frac{p_j}{1 - pb} \times (1 - 2 pb)$$

## 2. Analyse du texte Turc.

2.1. On a analysé un extrait de la préface de M. MUHARREM ERGIN du recueil « Dede Korkut Kitabı » (Ankara 1958).

L'échantillon étudié comprend 5932 caractères dont 1652 blancs et 4280 voyelles.

Le nombre moyen de voyelles (ou syllabes) par mot est donc  $4280/1652 = 2,6$ .

Ce résultat est en parfait accord avec celui donné par M. L. BAZIN<sup>2</sup>.

1. En l'absence de corrélation, la probabilité qu'un blanc suive la voyelle de type  $i$  ne dépend pas du type de voyelle  $i$ , donc :

$$pb \text{ (si } i) = \frac{p_{ib}}{p_i} = \text{nombre constant } k$$

c'est-à-dire :  $p_{ib} = k \times p_i$

La somme des probabilités des groupes voyelle-blanc est égale à  $pb$  puisque pour chaque blanc on a un groupe voyelle-blancs, donc ;

$$\sum_i p_{ib} = k \sum_i p_i = pb$$

La somme des probabilités des différents caractères possibles est par définition égale à 1 donc :

$$\sum_i p_i = 1 - pb$$

d'où  $k (1 - pb) = pb$  soit finalement

$$p_{ib} = \frac{p_i \times pb}{1 - pb}$$

Un raisonnement analogue fournit l'expression de  $p_{ij}$  pour un groupe de deux voyelles en remarquant que la somme des probabilités des groupes de deux voyelles est égale à  $1 - 2 pb$  (1 — la somme des probabilités des groupes  $bV$  et  $Vb$ ).

2. L. BAZIN, Note sur la fréquence des voyelles turques, T.T.K. Ankara, 1962.

Le tableau ci-dessous donne les probabilités des différents caractères.

Caractère	Probabilité
Blanc	0.278
A	0.191
E	0.168
Ī	0.131
I	0.078
U	0.073
O	0.044
Ü	0.026
Ö	0.011

Avec ces probabilités on obtient une quantité d'information moyenne par caractère  $\bar{H} = 2,75$ .

2.2. Le tableau suivant donne pour chaque groupe de deux caractères les probabilités  $p_{ij}$ , les degrés de corrélation  $C_{ij}$  et les produits  $p_{ij} C_{ij}$ .

Dans ce tableau les différents groupes ont été classés par degré de corrélation décroissant.

Les chiffres 1, 2, 3 représentent respectivement les voyelles Ü, I, Ö.

N° groupe	$p_{ij} C_{ij}$	Degré de corrélation $C_{ij}$	Probabilité $p_{ij}$
1 31	0.013795	3.896674	0.003540
2 OU	0.094446	3.354805	0.028152
3 11	0.015693	3.103124	0.005057
4 UU	0.039108	2.071305	0.018881
5 3E	0.012153	2.002583	0.006069
6 A2	0.098412	1.978915	0.049730
7 22	0.036122	1.896238	0.019049
8 EI	0.068246	1.391187	0.049056
9 3	0.014113	1.350310	0.010452
10 O	0.055493	1.306280	0.042481
11 1E	0.011190	1.252456	0.008935
12 IE	0.034192	0.947778	0.036076
13 II	0.026562	0.943492	0.028152

14	OA	0.011709	0.879221	0.013318
15	EE	0.035265	0.830115	0.042481
16	AA	0.037658	0.730018	0.051585
17	I	0.011609	0.702703	0.016521
18	UA	0.009971	0.568731	0.017532
19	2A	0.009969	0.542529	0.018375
20	2	0.016021	0.404423	0.039616
21	U	0.011898	0.336097	0.035401
22	I	0.010269	0.179161	0.057316
23	E	0.007924	0.113262	0.069960
24	A	— 0.000897	— 0.012257	0.073162
25	1A	— 0.000091	— 0.021710	0.004214
26	E	— 0.002558	— 0.040674	0.062879
27	A	— 0.010945	— 0.166479	0.065745
28	I	— 0.011343	— 0.270228	0.041976
29	U	— 0.006858	— 0.301331	0.022758
30	I	— 0.003832	— 0.554453	0.006912
31	AI	— 0.010689	— 1.006510	0.010620
32	AE	— 0.014428	— 1.337264	0.010789
33	IA	— 0.011309	— 1.369080	0.008260
34	IO	— 0.000527	— 1.562754	0.000337
35	3I	— 0.000612	— 1.813864	0.000337
36	2	— 0.015342	— 1.857381	0.008260
37	32	— 0.000347	— 2.055728	0.000169
38	II	— 0.001431	— 2.121986	0.000674
39	U1	— 0.000765	— 2.269904	0.000337
40	O	— 0.007589	— 2.501070	0.003034
41	EA	— 0.011942	— 2.529910	0.004720
42	AJ	— 0.005152	— 2.546743	0.002023
43	I3	— 0.000474	— 2.813864	0.000169
44	IO	— 0.001943	— 2.880978	0.000674
45	E1	— 0.001462	— 2.890499	0.000506
46	3	— 0.001527	— 3.018917	0.000506
47	I1	— 0.001053	— 3.121985	0.000337
48	12	— 0.000567	— 3.363850	0.000169
49	AO	— 0.002309	— 3.424557	0.000674
50	EU	— 0.003051	— 3.619676	0.000843
51	UO	— 0.000679	— 4.028895	0.000169
52	2O	— 0.000695	— 4.122842	0.000169
53	UI	— 0.000942	— 5.588126	0.000169
54	I2	— 0.000958	— 5.682073	0.000169
55	2I	— 0.000958	— 5.682073	0.000169
56	UE	— 0.001002	— 5.941603	0.000169
57	2E	— 0.001017	— 6.035548	0.000169

Le degré de corrélation moyen pour l'ensemble des groupes obtenus à partir de ce tableau est :

$$\bar{C} = \sum p_{ij} C_{ij} = 0.546$$

La quantité moyenne d'information par caractère est réduite, du fait de ces corrélations à :

$$2.75 - 0.546 = 2.204$$

Cette diminution est notable; les corrélations de deux caractères consécutifs jouent donc un rôle important dans la structure du texte étudié.

2.3. Nous allons examiner d'abord les corrélations de *position* c'est-à-dire celle des groupes blanc — voyelle ou voyelle — blanc.

Le tableau ci-dessous donne respectivement les groupes blanc — voyelle (voyelle en 1<sup>re</sup> syllabe) classés par degré de corrélation *décroissant* et les groupes voyelle — blanc (voyelle en dernière syllabe) classés par degré de corrélation *croissant*.

Voyelles en 1 <sup>re</sup> syllabe		Voyelles en dernière syllabe	
	degré de corrélation		degré de corrélation
Ö	1.350	Ö	— 3.019
O	1.306	O	— 2.501
Ü	0.703	Ü	— 0.554
A	— 0.012	A	— 0.166
E	— 0.041	E	— 0.113
I	— 0.270	I	0.179
U	— 0.301	U	0.336
I	— 1.857	I	0.404

Il est remarquable que ces deux classements soient identiques.

Ce tableau signifie que le caractère Ö apparaît de préférence en 1<sup>re</sup> syllabe et très rarement en dernière syllabe (dans le texte analysé on trouve 63 fois le caractère Ö dont 62 fois en 1<sup>re</sup> syllabe).

Réciproquement le caractère I apparaît de préférence en dernière syllabe et rarement en 1<sup>re</sup> (dans le texte analysé on



trouve 460 fois le caractère I dont 235 fois en dernière syllabe et seulement 49 fois en 1<sup>re</sup> syllabe).

Les corrélations de position jouent ici un rôle important. Le degré moyen de corrélation des groupes blanc — voyelle ou voyelle — blanc est en effet de : 0.139.

#### 2.4. *Corrélations voyelle — voyelle.*

Le degré moyen de corrélation des groupes voyelle — voyelle est de 1.084. On peut donc s'attendre à ce que ces corrélations jouent un rôle *très important* dans le texte turc étudié.

Dressons un tableau des groupes ayant un degré de corrélation positif, on trouve les groupes :

Ö Ü, O U, Ü Ü, U U, Ö E, A I, İ I, E İ, Ü E, İ E  
İ İ, O A, E E, A A, U A, I A

Si l'on cherche à classer dans une même catégorie les caractères entre lesquels existe une corrélation positive, on obtient de proche en proche, en partant du 1<sup>er</sup> groupe de la liste, la suite :

Ö→Ü→E→İ (groupes Ö Ü, Ü Ü, Ö E, E İ, Ü E, İ E, İ İ)  
puis avec les groupes restants la suite :

O→U→A→I (groupes O U, U U, A I, I I, O A, A A, U A, I A)

Les voyelles se trouvent ainsi naturellement classées en deux catégories à partir des corrélations positives voyelle — voyelle. On retrouve sans aucune hypothèse préalable le classement en voyelles antérieures et postérieures.

Classons maintenant dans chaque catégorie et par degré de corrélation *décroissant* les groupes constitués de deux voyelles identiques.

On obtient le tableau :

1 <sup>re</sup> catégorie		2 <sup>e</sup> catégorie	
	degré de corrélation		degré de corrélation
Ü Ü	3.10	U U	2.07
İ İ	0.94	I I	1.90
E E	0.83	A A	0.73

qui met en évidence la correspondance :

$\ddot{U} \rightarrow U$ ,  $\dot{I} \rightarrow I$ ,  $E \rightarrow A$  et par déduction  $\ddot{O} \rightarrow O$

On voit ainsi se correspondre respectivement voyelles ouvertes ( $E \rightarrow A$ ,  $\ddot{O} \rightarrow O$ ) ou fermées ( $\ddot{U} \rightarrow U$ ,  $\dot{I} \rightarrow I$ ) et voyelles labiales ( $\ddot{O} \rightarrow O$ ,  $\ddot{U} \rightarrow U$ ) ou non labiales ( $E \rightarrow A$ ,  $\dot{I} \rightarrow I$ ).

Classons maintenant de la même façon par degré de corrélation décroissant les autres groupes de chaque catégorie.

On obtient le tableau :

1 <sup>re</sup> catégorie		2 <sup>e</sup> catégorie	
	degré de corrélation		degré de corrélation
$\ddot{O} \ddot{U}$	3.90	$O U$	3.35
$\ddot{O} E$	2.00	$A I$	1.98
$E \dot{I}$	1.39	$O A$	0.88
$\ddot{U} E$	1.25	$U A$	0.57
$\dot{I} E$	0.95	$I A$	0.54

Il est remarquable qu'à l'exception des groupes  $A I$  et  $O A$  on retrouve dans ces deux classements les correspondances d'aperture et de labialité déjà obtenues ci-dessus :

$\ddot{U} \rightarrow U$ ,  $\ddot{O} \rightarrow O$ ,  $\dot{I} \rightarrow I$ ,  $E \rightarrow A$

On vient de voir que les groupes possédant un degré de corrélation positif sont *toujours* constitués de voyelles d'une même catégorie.

Un examen du tableau général montre que les groupes constitués de deux voyelles de catégorie différente possèdent *tous* un degré de corrélation négatif. Les remarques précédentes constituent une confirmation quantitative de « l'harmonie vocalique ».

Le tableau ci-dessous résume ces observations. Chaque case du tableau contient le degré de corrélation du groupe constitué par la voyelle située sur la même ligne suivie de la voyelle située sur la même colonne, par exemple pour le groupe  $O U$ , le degré de corrélation est 3.35 alors que pour  $U O$  il est est — 4.03.

2 <sup>e</sup> voyelle	Voyelles postérieures				Voyelles antérieures			
	Non labiales		Labiales		Non labiales		Labiales	
	Ouv.	fermée	Ouv.	fermée	Ouv.	fermée	Ouv.	fermée
1 <sup>re</sup> voyelle	A	I	O	U	E	İ	Ö	Ü
A.....	0.73	1.98	-3.42	-2.55	-1.34	-1.01	—	—
I.....	0.54	1.90	-4.12	—	-6.04	-5.68	—	—
O.....	0.88	—	—	3.35	—	—	—	—
U.....	0.57	—	-4.03	2.07	-5.94	-5.59	—	-2.27
E.....	-2.53	—	—	-3.62	0.83	1.39	—	-2.89
İ.....	-1.37	-5.68	-2.88	—	0.95	0.94	-2.81	-3.12
Ö.....	—	-2.06	—	—	2.00	-1.81	—	3.90
Ü.....	-0.02	-3.36	-1.56	—	1.25	-2.12	—	3.10

### 2.5. Exceptions.

On voit facilement sur ce tableau que les 16 groupes A O, A U, I O, I U, O I, O O, U I, U O ont un degré de corrélation négatif bien que constitué de voyelles postérieures.

On retrouve les mêmes exceptions (E Ö, etc. ... Ü Ö) dans la catégorie des voyelles antérieures.

L'étude des corrélations de deux voyelles consécutives nous a donc permis sans *aucune hypothèse préalable* de retrouver pour le turc de Turquie le classement des voyelles en deux catégories qui caractérise l'harmonie vocalique ainsi que les correspondances d'aperture et de labialité.

Nous allons maintenant appliquer cette méthode d'analyse au texte uzbek.

### 3. Analyse du texte Uzbek.

3.1. On a choisi un extrait de la comédie « Maître et Serviteur » de M. Qhamza Qhakimzada Nijazi (1917) du recueil « Qhamza Qhakimzada Nijazy » (Tachkent 1960).

L'original étant écrit en caractères cyrilliques l'étude a été faite sur les voyelles écrites a, i, o, u, ü en transcrivant les graphèmes я → j+a, ё → j+o, ю → j+u, е → j+e en début de mot, e → e sauf en début de mot, э → e (Kononov<sup>1</sup>).

1. KONONOV, Grammatika sovremennogo uzbekskogo literaturnogo jazyka, Moscou, 1960.

On étudie donc 6 voyelles : a, e, i, o, u, ū.

L'échantillon étudié comprend 9601 caractères dont 2805 blancs et 6796 voyelles.

Le nombre moyen de voyelles (ou syllabes) par mot est donc :  $6796/2805 = 2,42$ .

Le tableau ci-dessous donne les probabilités des différents caractères.

Caractère	Probabilité
Blanc	0.292
A	0.248
I	0.221
O	0.102
U	0.053
E	0.042
Ū	0.042

La quantité moyenne d'information par caractère est :

$$H = 2,44$$

3.2. Le tableau suivant donne les  $p_{ij}$ , les  $C_{ij}$  et les produits  $p_{ij} C_{ij}$  de chaque groupe de deux caractères classé par degré de corrélation décroissant. Le chiffre 7 représente la voyelle Ū.

Groupe	$p_{ij}$	$C_{ij}$	$p_{ij} C_{ij}$
1 7	0.051069	1.247610	0.040933
2 E	0.051174	1.240704	0.041246
3 7I	0.022193	1.231648	0.018019
4 EI	0.018881	1.118993	0.016873
5 UU	0.004828	1.029978	0.004687
6 U	0.042944	0.993511	0.043225
7 EA	0.015398	0.929813	0.016561
8 7A	0.011604	0.784554	0.014790
9 OI	0.023520	0.747718	0.031455
10 UA	0.009546	0.587528	0.016248
11 OA	0.018417	0.585505	0.031455
12 UO	0.003470	0.537296	0.006458
13 O	0.026270	0.455262	0.057702
14 I	0.045592	0.382630	0.119154

15 AI	0.017711	0.313148	0.056557
16 OO	0.002832	0.271932	0.010416
17 A	0.025227	0.212829	0.118529
18 II	0.008047	0.175189	0.045933
19 UI	0.001127	0.108196	0.010416
20 IA	0.004491	0.092526	0.048537
21 AA	0.003526	0.066127	0.053328
22 AO	— 0.005859	— 0.358278	0.016352
23 U	— 0.008189	— 0.553707	0.014790
24 A	— 0.040992	— 0.613025	0.066868
25 O	— 0.017226	— 0.636112	0.027081
26 7O	— 0.001655	— 0.836290	0.001979
27 EO	— 0.001748	— 0.932170	0.001875
28 I	— 0.047054	— 1.115461	0.042183
29 7U	— 0.000964	— 1.321836	0.000729
30 IO	— 0.009933	— 1.382160	0.007187
31 E	— 0.009263	— 1.457912	0.006354
32 7	— 0.009148	— 1.463882	0.006249
33 OU	— 0.002324	— 1.716458	0.001354
34 EU	— 0.000895	— 2.147068	0.000417
35 AU	— 0.004622	— 2.610409	0.001771
36 E7	— 0.000586	— 2.814388	0.000208
37 AE	— 0.002819	— 3.383069	0.000833
38 A7	— 0.001819	— 4.365190	0.000417
39 IU	— 0.001890	— 4.535658	0.000417
40 O7	— 0.000530	— 5.084216	0.000104
41 OE	— 0.000531	— 5.102094	0.000104
42 I7	— 0.000646	— 6.202977	0.000104
43 IE	— 0.000648	— 6.220853	0.000104

Le degré de corrélation moyen pour l'ensemble des groupes est :

$$\bar{C} = \sum p_{ij} C_{ij} = 0.238$$

Ce chiffre est nettement inférieur à celui obtenu pour le turc (0.546).

### 3.3. *Corrélations de position.*

Le tableau ci-dessous donne comme pour le turc les voyelles en 1<sup>re</sup> syllabe classées par degré de corrélation *décroissant* et les voyelles en dernière syllabe classées par degré de corrélation *croissant*.



Voyelles en première syllabe		Voyelles en dernière syllabe	
	degré de corrélation		degré de corrélation
Ū	1.248	Ū	— 1.464
E	1.241	E	— 1.458
U	0.994	O	— 0.636
O	0.455	U	— 0.554
A	— 0.613	A	0.213
I	— 1.115	I	0.383

Il est remarquable que, à l'exception de la permutation O, U, ces deux classements soient identiques.

Il faut souligner que le I de l'uzbek et le I du Turc se trouvent de préférence en dernière syllabe de même le Ū de l'uzbek se trouve de préférence en 1<sup>re</sup> syllabe correspondant ainsi au O du turc. Le degré moyen de corrélation des groupes blanc-voyelle ou voyelle-blanc est ici de : 0.188 (turc : 0.139). On voit que les corrélations de position jouent en uzbek un rôle plus important qu'en turc.

### 3.4. *Corrélation voyelle-voyelle.*

Le degré moyen de corrélation des groupes voyelle-voyelle n'est ici que de : 0.308 à comparer à la valeur 1.084 pour le turc.

Contrairement au cas du turc il n'est pas possible de classer<sup>1</sup> les voyelles en deux catégories, telles qu'il y ait en général une corrélation positive à l'intérieur d'une même catégorie et corrélation négative d'une catégorie à l'autre.

L'harmonie vocalique est donc inexistante dans le texte uzbek étudié. On donnera cependant, comme pour le turc, le tableau des degrés de corrélation des différents groupes observés.

1. Voir Annexe.

2 <sup>e</sup> voyelle 1 <sup>re</sup> voyelle	A	I	O	U	E	Û
A	0.07	0.31	—0.36	—2.61	—3.38	—4.37
I	0.09	0.18	—1.38	—4.54	—6.22	—6.20
O	0.59	0.75	0.27	—1.72	—5.10	—5.08
U	0.59	0.11	0.54	1.03	—	—
E	0.93	1.12	—0.93	—2.15	—	—2.81
Û	0.78	1.23	—0.84	—1.32	—	—

## ANNEXE

Dans le § 2.4. nous avons pu classer les voyelles turques en deux catégories en observant les groupes à degré de corrélation positif.

Nous avons pu procéder ainsi grâce à la « pureté » de l'harmonie vocalique dans l'échantillon étudié.

Dans un cas moins simple, par exemple pour le texte *uzbek*, comment déceler l'existence d'une harmonie vocalique et comment trouver le classement des voyelles en deux catégories sans hypothèse *a priori* ?

A.1. Supposons le classement effectué et examinons le degré de corrélation moyen des groupes voyelle-voyelle :

$$\bar{C} = \frac{\sum p_{ij} C_{ij}}{\sum p_{ij}}$$

la somme figurant au numérateur de cette expression peut être décomposée en deux sommes partielles :

a) une somme  $P = \sum' p_{ij} C_{ij}$  dans laquelle tous les groupes  $i, j$  sont constitués de deux voyelles d'une *même* catégorie ;

b) une somme  $N = \sum'' p_{ij} C_{ij}$  dans laquelle tous les groupes  $i, j$  sont constitués de deux voyelles de *catégories différentes*.

Dans la somme  $P$ , les termes *positifs* correspondent aux groupes obéissant à l'harmonie vocalique, les termes *négatifs* correspondent aux exceptions.

Dans la somme N, les termes *négatifs* ou *nuls* correspondent aux groupes *i, j* obéissant à l'harmonie vocalique, les termes positifs correspondent aux exceptions.

L'harmonie vocalique, si elle existe, sera d'autant mieux mise en évidence par le classement choisi que ce classement fournira pour P la valeur la plus grande possible (positive) et pour N la valeur la plus petite (négative ou nulle).

A.2. La somme  $S = P + N$ , numérateur de l'expression donnant le degré de corrélation moyen des groupes voyelle-voyelle, est constante donc indépendante du classement choisi. On peut écrire :

$$2 P = S + (P - N)$$

$$2 N = S - (P - N)$$

Puisque S est une constante, plus la quantité  $P - N$  sera grande plus P sera grand et N petit.

Le meilleur classement « objectif » est donc celui qui donnera à  $(P - N)$  la plus grande valeur possible.

A.3. Il existe  $2^{n-1}$  façons de classer *n* voyelles en deux catégories, c'est-à-dire pour le turc 128 classements différents ( $n = 8$ ) et pour l'uzbek 32 classements différents ( $n = 6$ ).

Pour le texte turc étudié, le classement donnant la plus grande valeur de  $(P - N)$  est évidemment celui obtenu au § 2.4.

Pour le texte uzbek, le classement donnant la plus grande valeur de  $(P - N)$  est celui qui consiste à mettre *toutes les voyelles* dans une même catégorie (alors  $N = 0$ ). On ne peut donc pas mettre en évidence une harmonie vocalique dans ce cas.

A. TRETIKOFF,

Département de Calcul Électronique  
du Centre d'Études Nucléaires  
de Cadarache.

## L'INSTRUMENTAL ET LA STRUCTURE DE LA PHRASE SIMPLE EN INDO-EUROPÉEN

Pour l'étude des cas obliques dont le statut est intermédiaire entre celui des cas grammaticaux et celui des cas purement concrets, une méthode a été proposée dans : « Les emplois doubles du datif et la fonction du datif indo-européen », *BSL* 1968, p. 141 et suiv. A côté de ses emplois concrets bien connus (il doit son nom à l'un d'eux) l'instrumental présente-t-il des emplois grammaticaux ? J. Kuryłowicz, *Infl. Cat.*, p. 189 serait enclin à le penser « si la construction tripartite du passif pouvait être prouvée ancienne ». Comme il est assez aisé de prouver le contraire, il y a lieu de chercher d'autres constructions où il apparaisse « engagé dans un processus transformationnel et par conséquent cas grammatical », pour reprendre ses propres termes (*Infl. Cat.*, p. 188). Comme pour le datif, le caractère grammatical apparaît dans les rapports que le cas entretient avec les fonctions centrales de la phrase, sujet, prédicat, objet. Mais il se trouve que pour l'instrumental l'analyse laisse des résidus suffisants pour que l'on tente une reconstruction ultérieure, qui, appuyée sur des rapports découverts au niveau des syntagmes et au niveau du système, dépasse les problèmes du cas pris isolément pour le situer dans l'ensemble des cas centraux.

Il est en général fait usage d'exemples qui figurent dans les parties consacrées aux cas du *Grundriss der vergleichenden*

*Grammatik der indogermanischen Sprachen*, c'est-à-dire le t. III de la 1<sup>re</sup> éd., par B. Delbrück (cité D.) et le t. II-2 de la 2<sup>e</sup> éd., par K. Brugmann (cité B.) ou, pour chaque langue, dans le manuel le plus courant<sup>1</sup>. On nous reprochera peut-être d'étayer des théories nouvelles sur des faits déjà connus. Il est bon de rappeler à ce propos que les exemples ne sont pas des faits en eux-mêmes, que les véritables faits, ce sont les rapprochements et superpositions de types d'emploi, dégagés eux-mêmes par l'analyse, et les rapports entre cas qu'on découvre au niveau des syntagmes ou du système : on peut ainsi, à partir d'exemples connus et enregistrés, présenter des faits nouveaux.

## I. INSTRUMENTAL DÉPRÉDICATIF

### 1. Les gérondifs.

Le gérondif latin, dans la majorité de ses emplois à l'ablatif non prépositionnel, correspond à l'infinitif instrumental arménien. A ces deux attestations parallèles on joindra les absolutifs indiens en *-lvā*, ancien instrumental d'un nom en *-tu-*, et en *-ya*, s'il faut y voir avec Thumb-Hauschild, *Handbuch des Sanskrits* § 637 une ancienne forme casuelle.

Ces formes, qu'elles soient en synchronie ou seulement à l'origine des formes d'instrumental, servent à ajouter un second prédicat concomitant au premier, représenté par le verbe personnel. Ainsi lat. *Sisyphus versat saxum nitendo* est la synthèse de *S. versat saxum* et de *S. nititur*. Cette analyse vaut pour l'infinitif instrumental de l'arménien classique (Jensen § 482) et moderne (Feydit p. 289).

Elle s'applique également aux absolutifs indiens, bien que la relation d'antériorité soit la plus fréquente. Il s'agit là

1. B. Delbrück, *Altindische Syntax*. H. Reichelt, *Awestisches Elementarbuch*. J. Friedrich, *Helhilisches Elementarbuch*. H. Jensen, *Altarmenische Grammatik*. F. Feydit, *Manuel de langue arménienne*. F. Miklosich, *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen*, IV. Band, Syntax. A. Senn, *Handbuch der litauischen Sprache*. J. Endzelin, *Lettische Grammatik*. J. Humbert, *Syntaxe grecque*. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, t. II, Syntaxe. A. Ernout et F. Thomas, *Syntaxe latine*. B. Delbrück, *Synkretismus*. R. Thurneysen, *A Grammar of Old Irish*.



d'une valeur récente, produit d'une évolution qu'il est facile de restituer : simultanéité > causalité, causalité > antériorité. Sur cette question, voir en dernier lieu Minard 3E2 § 143 et suiv.

Faute de formes superposables, on ne restitue pas de « gérondif indo-européen » ; mais le gérondif n'est que l'emploi régulier, intégré dans le paradigme verbal, de l'instrumental sur abstrait déverbal.

## 2. *L'instrumental sur abstraits déverbaux.*

L'emploi est attesté dans toutes les langues i.-e., cf. D. § 105, B. § 477.

Comme le gérondif, il présente une valeur centrale de simultanéité, mais qui s'étend dans les deux directions opposées, antériorité et postériorité, c'est-à-dire que les rapports logiques qu'il exprime vont de la cause-origine à la conséquence. Parallèle à la valeur de simultanéité, la valeur logique initiale est celle de la cause immanente ou interne. En védique, la cause interne, exprimée à l'instrumental, est distinguée de la cause externe, exprimée à l'ablatif ; par ex. avec les verbes « craindre, trembler » le nom de la peur est à l'instrumental, celui du danger redouté à l'ablatif :

R. V. 5.59.2 *ámād eṣām bhiyāsā bhūmir ejati* « sous l'impétuosité de ces (dieux) la terre bouge de crainte » (Renou).

Ce contraste illustre bien la position de l'instrumental sur thème d'abstrait déverbatif : il exprime ici la cause interne parce qu'il fonctionne comme second prédicat du même sujet, simultané par rapport au premier :

*bhūmir ejati* et *bhūmir bhayate* « la terre bouge » et « la terre craint »

tandis que sur même base, l'ablatif exprime la cause externe, c'est-à-dire un élément rétrospectif, une seconde prédication ayant son sujet propre, le génitif subjectif *eṣām* :

*bhūmir ejati (bhiyāsā)* et *imé amanti* « la terre bouge (de peur) » et « ces (dieux) sont impétueux ».

Le lien causal n'est qu'une possibilité : ce qu'on nomme l'instrumental de la circonstance concomitante représente justement un emploi dépourvu de ce lien logique : par ex. lat. *funera fletu facere* « faire des funérailles en pleurant ». Seul subsiste le lien de simultanéité.

Mais, en l'absence de contraste syntagmatique, ce sémantisme est sujet à des altérations : comme l'absolutif indien, et pour les mêmes raisons, l'instrumental sur abstrait déverbatif s'étend vers l'antériorité et la causalité externe. Selon les langues, la déviation est plus ou moins importante. La distinction ancienne est maintenue en arménien, jusqu'à l'époque moderne. En hittite, où pourtant les deux cas entrent parfois en distribution complémentaire (*kit pantalaz* « dorénavant ») ou en variation libre (*kunnaz kesseraz* ou *kunnit kesserit hark-* « tenir dans la main droite »), les deux cas s'opposent sur base d'abstrait déverbatif. On dit « avertir par un oracle » à l'ablatif (*arisenaz*), mais « par un rêve » à l'instrumental (*teshit*) de même que l'on est malade de telle maladie, instr., du fait de tel dieu, abl. Ainsi, contrairement à l'absolutif indien, qui cumule les fonctions d'infinitif instr. et d'infinitif abl., l'instrumental nominal s'est trouvé limité de ce côté par l'ablatif. Inversement, son domaine d'emploi s'est étendu quelque peu vers la valeur prospective qui appartient en propre au datif. On trouve dans le Véda *gam- ávasā* en face de *gam- ávase*, bien plus fréquent, « venir en aide ». Cette variation se retrouve en iranien ancien, Y. 29.3 *yahmāi zavāng jimā kərədušā* si l'on traduit avec Hinz « auf dessen Rufe ich komme zu seiner Stutze », et en tout cas Yt. 6.1 *fraḍati āšahe gaēθā* « pour l'accroissement des créatures d'Arta » (Benveniste, *Inf. avest.*, p. 33). Les emplois latins, où l'ablatif, ancien instrumental, exprime également un procès ultérieur, permettent de discerner la valeur propre du cas dans cet emploi : *non magna jactura suorum id effecerunt*. Cés. B. G. 7.26.2 « ils l'ont effectué sans perdre beaucoup des leurs », ailleurs *damno duarum cohortium, quanto meo dolore, meo periculo*, etc. Il s'agit partout d'une conséquence involontaire, par opposition à la conséquence volontaire ou fin qui s'exprime par le datif ou ses substituts.

Il convient d'éliminer de la définition de l'instrumental en cette fonction toute valeur temporelle ou logique positive. Reste sa fonction, qui est d'ajouter un second prédicat au sujet, la relation avec le premier n'étant marquée ni comme prospective, ni comme rétrospective, donc potentiellement simultanée.

Le caractère « interne » de la relation instrumentale, en face des relations « externes », ablative et dative, apparaît le plus nettement dans les emplois avec la figure étymologique.

### 3. *L'instrumental « interne ».*

C'est l'emploi que D. § 118, B. § 483 i nomment « *der ausmalende Instrumental* ». B. distingue deux sous-types : 1. l'instrumental du nom verbal accompagné d'un adjectif, 2. l'instrumental du nom verbal seul, ce second sous-type constituant un simple renforcement de la notion verbale. Le premier est bien représenté dans toutes les langues i.-e., le second l'est inégalement.

Il convient d'ajouter un emploi omis dans les manuels, l'instrumental sur base de relatif, représentant le nom verbal de son propre verbe, c'est-à-dire le type védique R. V. I. 112 passim *yābhiḥ* (s. ent. *ūtibhiḥ*) ... *āvatam* « les assistances par lesquelles vous avez assisté ». Bien que la figure étymologique n'apparaisse pas, il s'agit d'une relation interne. Il faut en effet distinguer entre ces deux notions : « figure étymologique » décrit un statut formel, « relation interne », un statut fonctionnel. Bien que souvent liées, elles ne sont pas indissociables : ὕπνῳ εὖδειν « dormir » est une relation interne sans figure étymologique, véd. *dhāyi dhāṭfbiḥ* (R. V. 4.7.1), « il vient d'être mis en place par les placeurs » est, malgré la figure étymologique, une relation externe, la relation d'agent.

Cet emploi, interne sans figure étymologique, remplit une fonction importante dans la construction de la phrase. Le français, qui refuse cette facilité, doit effectuer, dans les situations correspondantes, un choix qui peut être embarrassant. Pour traduire la formule védique citée plus haut, on a le choix entre « les assistances que vous avez apportées, données, prêtées, fournies, etc. »

Dans les traductions occidentales de l'évangile, on note que la formule de Mc. 10.38 Τὸ βάπτισμα ὃ ἐγὼ βαπτίζομαι est calquée partout, mais avec l'instrumental (slave, baltique), ou son représentant (ablatif latin, datif germanique). Seul l'arménien utilise ici, comme le grec, l'accusatif. On ne peut déterminer quel cas recouvre la relative à nasalisation que le vieil-irlandais utilise dans ces mêmes conditions, *iarsint soirad sin rond. soer* « after that delivrance wherewith he delivered him » Thurneysen *G.O.I.* § 499.

Le type qui comporte un adjectif gr. θανεῖν οἰκτίστω θανάτῳ assume lui aussi une fonction importante, qui consiste à donner à un adjectif une fonction nominale. Lorsque le substantif est ellipsé, l'adjectif prend la fonction adverbiale, et si l'ellipse devient la règle, la forme adjectivale devient un adverbe.

En revanche, comme l'a vu B., le tour qui comporte le seul nom verbal n'a qu'une fonction expressive : d'où l'inégalité de ses attestations. Fréquente dans les formes rhétoriques, savantes ou populaires, du type véd. *ūtibhir av-* au *budin̥s* lit. *bēḡtē bēḡa* « il court, il court », il est absent des formes prosaïques de l'expression.

Par-delà les divergences de leurs emplois, ces tours internes et les tours externes précédemment étudiés peuvent se décrire uniformément comme l'addition d'un second prédicat (différent ou identique) au sujet de la phrase. On voit que l'emploi « déprédicatif » de l'instrumental recouvre divers tours ordinairement distingués en considération de la forme (figure étymologique), du contenu sémantique (manière, cause, conséquence), ou de l'appartenance au paradigme verbal (les gérondifs).

## II. INSTRUMENTAL DÉSUBJECTIF

L'instrumental sur abstraits déverbatifs s'emploie librement; au contraire les emplois que nous examinons maintenant, en majorité sur base personnelle, sont soumis dans les langues à diverses limitations, soit par le sémantisme du thème (conditionnement parfois étroit, cf. le « dativus navalis » des grammaires grecques), soit par le régissant (un « comitatif » ne doit s'employer qu'en dépendance d'un verbe de déplacement). Ce qu'ils ont en commun se décrit comme la fonction désubjective, c'est-à-dire que dans tous les emplois considérés, l'instrumental représente un sujet potentiel du verbe de la proposition.

### 1. *L'instrumental « sociatif » ou « comitatif ».*

Cette catégorie d'emplois, attestée dans toutes les langues i.-e., au moins à date ancienne, et par des tours visiblement résiduels, semble par là même importante pour la reconstruction. La structure en est claire : le terme à l'instrumental représente un second sujet, c'est-à-dire du point de vue grammatical un sujet potentiel, et du point de vue de la situation, un second actant du même procès.

Ainsi, l'exemple usuel *Caesar omnibus copiis ... proficiscitur* s'analyse comme la synthèse de deux phrases : *Caesar proficiscitur* et *omnes copiae (Caesaris) proficiscuntur*.



Les difficultés commencent avec la délimitation de ces emplois. La dualité de dénomination (« sociatif », « comitatif ») en est le reflet. D'après les latitudes d'emploi, en védique, où, semble-t-il, tout animé peut s'employer en valeur de comitatif avec l'instrumental seul, R. V. 1.1.5 *devó devébhír á gamat* « que le dieu vienne avec les dieux », on est tenté de considérer comme inessentiellles les limitations connues par ailleurs. Pourtant, elles présentent trop de similitudes pour qu'on puisse y voir l'effet d'une évolution indépendante. Limitation à la langue militaire en grec et latin, et plus précisément à la relation chef-soldats, avec, en grec, extension aux chars, chevaux et bateaux. La mention du chef en grec a dû être une condition grammaticale de l'emploi, puisque le tour avec le pronom αὐτός (qui par ailleurs représente volontiers le chef, le maître) a fourni, après une réfection, un modèle de syntagmes sociatifs très productif dans la langue homérique.

De semblables limitations sont connues par ailleurs. L'emploi « militaire » est attesté dans les mêmes conditions qu'en grec et en latin en arménien, slave, balte et germanique, cf. D. § 104 B. § 476-1. Mais on trouve aussi l'instrumental dans quelques autres situations. En irlandais, nous trouvons un emploi comitatif sur base de numéraux collectifs : *Luid Deicteir siur Concubuir coecait ingen* « D., sœur de C., alla avec 50 filles » (*Compert Conculaind*, début). Cet emploi, qui n'est pas mentionné dans les manuels, doit être distingué de l'emploi des numéraux personnels, qui représente un rapport tout différent, comme on verra. On trouve encore l'instrumental pour décrire la situation d'un maître avec ses disciples par ex. dans la traduction de Mc. 3.7 καὶ ὁ Ἰησοῦς μετὰ τῶν μαθητῶν Instr. comitatif en arménien classique, (maintenu dans les traductions modernes) *իսկ Յիսուս աշակերտաւքն իւրովիք զնայ.* isk Yisus aşakertawk'n iwrovk' gnaç.

Pour un maître de maison avec sa maisonnée : Act. 18.8 σὺν ὅλῳ τῷ οἴκῳ αὐτοῦ.

arm. *ամենայն տանք իւրով* amenayn tamb iwrov

v. sl. *višěmũ domomũ* cf. Sup. 419.10 et 423.8.

Ces considérations engagent à réexaminer les emplois védiques où l'instrumental semble employé plus librement. Assurément, il est inutile de distinguer un emploi comitatif, puisque l'on rencontre aussi bien cet emploi avec des verbes qui n'expriment pas le déplacement cf. Act. 18.8 *supra*, et véd. *devair*



*no devy áditir ní pātu* « qu'Aditi la déesse avec les dieux nous protège » R. V. 1.106.7. Mais on peut retenir comme délimitation de l'emploi la situation générale d'un « couple dissymétrique » constitué d'une part d'un individu, souvent mais non obligatoirement le chef, et d'autre part un groupe plural ou collectif. Ainsi s'éclaire la fonction du tour, en face de la liaison par la particule copulative *\*-k<sup>w</sup>e* : le « second sujet » exprimé à l'instrumental n'est qu'un sujet potentiel et, dans le syntagme, un sujet subordonné.

On rattache d'ordinaire à ce tour les expressions distributives, R. V. 6.20.4, *śatair apadran pañāyaḥ* « les Paṇi sont tombés par centaines » et le type *Albani ingenti exercitu impetum fecerunt*, auquel on donne divers noms. Avant d'examiner ces emplois, il est intéressant de noter que sur base personnelle, on rencontre l'instrumental employé librement, sinon fréquemment, pour désigner un personnage qui agit pour le compte du sujet grammatical.

## 2. L'instrumental de la personne utilisée.

On a tort de classer *Caesar legione ... murum fossamque perducit* « César avec la légion prolonge le mur et le fossé » parmi les emplois « instrumentaux » comme *malleo ferire* « frapper avec un marteau ». Certes, lorsque se sont développés des tours prépositionnels, l'instrumental sur personnels a été réapprécié par rapport à eux et a pris secondairement valeur péjorative. Mais un exemple védique comme *viśvam ... jayati tváyā dhānam*, R. V. 1.36.4, « par toi il gagne tout enjeu », où *tváyā* représente le dieu Agni, suffit à montrer le caractère secondaire de la nuance péjorative en latin.

Si, contrairement à D. § 107 et B. § 479-1 nous isolons cet emploi des emplois médiatifs et instrumentaux pour le rapprocher des emplois sociatifs, c'est qu'ici encore nous pouvons analyser le terme à l'instrumental comme un sujet potentiel du verbe de la proposition. La phrase latine peut en effet être considérée comme la synthèse de : *Caesar ... perducit* et de *legio perducit* ; de même la phrase védique, de (*mártyo*) *jayati dhānam* et de (*agnir*) *jayati dhānam* (*mártyāya*) c'est-à-dire « l'homme gagne » et « Agni gagne (pour l'homme) ». Ce groupe d'emplois, distinct du précédent par les limitations et surtout par le contenu sémantique, sur lequel il faudra revenir, lui est néanmoins analogue par la structure.

### 3. *L'instrumental sociatif-interne.*

On hésite sur la désignation de l'emploi *Albani ingenti exercitu impetum fecerunt* : « sociatif » est évidemment à exclure, bien que le lien avec les tours sociatifs, en particulier ceux de la langue militaire, soit étroit ; la relation paraît pourtant fondamentalement différente. D. § 105, le mêle à divers emplois peu homogènes sous la rubrique des « circonstances concomitantes ». B. § 476.2 le distingue, et le rapproche de l'instrumental distributif. Ici encore, les limites des emplois sont indécises ; pour les fixer, soumettons cet emploi, au même type d'analyse que les précédents : C'est la synthèse de : *Albani impetum fecerunt* et de *ingens exercitus (Albanorum) impetum fecit*. Quelle est donc la différence avec les emplois précédents, en particulier avec *Caesar omnibus copiis* ? C'est, en toute rigueur, celle qui existe entre les valeurs du génitif dans *Caesaris exercitus* et *Albanorum exercitus*, c'est-à-dire entre le génitif d'appartenance et le génitif d'identification (puisque ici, comme souvent en contexte militaire, *Albani* équivaut à *Albanorum exercitus*). Nous sommes donc en présence d'une valeur de sociativité fictive ou interne, équivalent à un dédoublement du sujet. Il est désormais possible de faire l'inventaire des tours auxquels s'applique cette analyse.

Le syntagme étudié *supra* illustre un tour bien représenté dans toutes les langues i.-e. anciennes. C'est en védique, par ex., « les Marut et leur groupe » qui sont fictivement associés, R. V. 9.96.17 *marúto gaṇéna* ou inversement, 7.56.7 *marúdbhir gaṇáḥ*.

De même nature est la relation dans l'emploi des « numéraux personnels » de l'irlandais. Wb. 7c8 *hé-som triuss* « he as third » (Thurneysen, *G.O.I.* § 251.2) représente un fait de sociativité interne, puisque le nombre total des participants est de trois, et non de quatre ; de même, *atrecht Mongán mór fessiur* « M. beeing one of seven », et non : « avec sept autres ».

Ce tour coexiste en irlandais avec un sociatif externe, sur les noms de dizaines, comme on l'a vu plus haut.

Ailleurs, nous trouvons l'instrumental distributif, sur numéraux collectifs, dont B. § 476.2 réunit les exemples (le tour est largement représenté). Si l'on analyse un de ses représentants, par ex. lit. *jīe miré šimtais* « ils ont péri par centaines », il apparaît que le lien entre le sujet et le terme à l'instrumental est un lien partitif (\**šimtai jīu miré* « il en est mort des centaines »).

Il s'est agi jusqu'à présent de la reprise d'un sujet pluriel par un collectif, ou inversement, en irlandais, de l'intégration d'un sujet dans une collectivité; mais le rapport est le même lorsque l'on « associe » fictivement un fleuve et ses eaux R. V. 1.122.6 *sindhur adbhih*, le soma et son jus (*ándhasā*), le feu et ses flammes etc. Que les limites effectives de la sociativité interne et de la sociativité externes soient parfois incertaines (véd. *agni-* étant à la fois le feu et un dieu, transcendant à ses manifestations) relève de l'exégèse et n'affecte en rien la théorie.

L'unité des deux groupes d'emplois apparaît dans les syntagmes appositifs. R. V. 10.148.1 *tmānā lānā sanuyāma* « puissions-nous gagner nous-mêmes (litt. avec notre personne) et notre descendance ». De tels emplois, qui éclairent la genèse du datif d'apposition irlandais, du type *huli laechaib ocus cleirchib* « tous, laïcs et clercs » (cf. Thurneysen *G.O.I.* § 251-2) témoignent en faveur de l'unité des emplois sociatifs, internes et externes.

#### 4. *L'instrumental de qualité.*

Ce qu'on nomme instrumental de qualité c'est-à-dire le tour *serpens immani corpore* « un serpent au corps monstrueux » se rattache directement aux emplois précédents. En effet, comme on l'a vu depuis longtemps, cf. D. § 106, B. § 478, les syntagmes nominaux sont à expliquer à partir de syntagmes verbaux comme *serpens immani corpore volvitur* « le serpent, avec son corps monstrueux, se déroule » donc de syntagmes directement analysables dans les termes proposés :

*serpens volvitur et immane (serpentis) corpus volvitur.*

L'exemple se rattache donc au sociatif interne, et rejoint les nombreux exemples d'association fictive d'un être et de son corps. D'autres relèvent de la sociativité externe; tous illustrent bien la valeur possessive de l'instrumental. L'emploi adnominal est entré en concurrence avec le composé possessif; c'est pourquoi il ne s'est guère développé en indo-iranien. Ailleurs, il se trouve en distribution complémentaire avec l'adjectif possessif, lat. *vir barbatus* / *vir magna barba*.

Comme d'autre part l'emploi sur la base de noms de qualité (abstraits d'adjectivaux) n'est pas fréquent, la dénomination d'instrumental de qualité peut être avantageusement remplacée par celle d'instrumental possessif.

5. *L'instrumental « de relation » (ou plutôt : « de limitation »).*

L'emploi que D. § 126-2 présente comme unitaire est considéré par B. § 485 *f* comme la convergence d'emplois d'origine diverse : lat. *pedibus mobilis* serait un instrumental de moyen, lat. *tremulus toto corpore* un instrumental d'extension spatiale, véd. *śubhā śobhiṣṭhaḥ* « éclatant d'éclat » un instrumental descriptif. En fait, l'emploi est dans l'ensemble unitaire et de structure désubjective : lat. *Hic homo pedibus mobilis est* se ramène à la synthèse de : *Hic homo mobilis est* et de (*ejus*) *pedes mobiles sunt*.

Même structure désubjective et même relation possessive que dans les tours précédents. L'analyse proposée s'applique à un grand nombre de syntagmes regroupés à juste titre sous cette rubrique. Un dieu *apārā ójasā* (R. V. 8.6.26) « infini quant à sa force » est celui « dont la force est infinie », *yásya ójo apārám ásti*. Un homme « faible de jambes », lit. *silpnas kójomis* est celui « dont les jambes sont faibles », *kùrio kójos yrà silpnos*. On comparera aussi lat. *homo ardet oculis* « l'homme a les yeux ardents » et *ardent oculi* « les yeux sont ardents », *homo deficit animo* et *hominis animus deficit* que l'on rendra également par « l'homme défaille », *arbor radicibus haeret* et *arboris radices haerent* « l'arbre tient par ses racines » et « les racines de l'arbre tiennent ». En védique : R. V. 1.68.8 *sám jānata svair dākṣaiḥ* « ils ont accordé leurs forces », litt. « ils se sont accordés quant à leurs forces » et R. V. 10.191.2 *sám vo mánāṃsi jānalām* « que vos esprits s'accordent ».

A côté de ces exemples qui montrent comment l'emploi se rattache à une fonction centrale du cas, d'autres, qui ne s'analysent pas directement, engagent à maintenir comme tour autonome et distinct l'instrumental de limitation.

Il y a d'abord les tours internes, du type *vājena vājīn-* (R. V. 3.61.1) « qui possède le prix de victoire », ce que signifie l'adjectif *vājīn-* seul : cet emploi, qui consiste en la liaison pléonastique d'un adjectif possessif (pour le véd. : dérivé en *-in-* ou *-vant-*, composé bahuvrihi) et d'un instrumental possessif, se rattache plutôt aux tours de la catégorie précédente qu'à ceux-ci.

Il y a surtout les emplois comme lat. *major natu*, « aîné », litt. « plus grand quant à la naissance », qu'on ne peut évidemment pas ramener à *cujus natus major est*. Il faut donc considérer que nous avons là des extensions d'emploi. Le



modèle en a été fourni par la sociativité interne : l'association fictive d'un être et de son corps, son esprit représente un modèle pour des syntagmes comme : lat. *mihi germanus pariter animo et corpore* « qui m'est un frère tant par l'esprit que par le corps », et en général à toute forme de limitation, concrète ou abstraite.

Pour désigner cet emploi, le terme d'instrumental de limitation est convenable, celui d'instrumental de relation est à rejeter comme ceux d'accusatif et de génitif de relation, expressions vides, puisque un cas est par nature un élément de relation.

6. *Emplois adverbiaux régis* : l'instrumental avec les verbes d'union et de séparation.

On ne considérera ici que les intransitifs, « s'unir à », « se séparer de ». Leurs partenaires transitifs « unir qqn. ou qqch. à ... », « séparer ... de » seront examinés au chapitre de l'instrumental déobjectif. Soit une forme passive de la racine \**yewg-* « atteler » : lat. *reda equis jungitur* « on attelle le char de chevaux » : le régime *equis* doit être considéré comme un sujet potentiel de *jungitur*, puisque l'on peut dire *equi junguntur*. Ce fait est général dans les langues i.-e. anciennes : de même en védique, on dit aussi bien *ásvo yujyale* « on attelle le cheval » que *rátho yujyale* « on attelle le char ». Il y a toutefois une dissymétrie dont nous verrons plus loin la raison : quand le sujet est le nom de l'animal, le nom du véhicule est au locatif en védique (*ráthe*), au datif en latin (*redae*).

Un autre exemple manifeste est fourni par les verbes « combattre » : on trouve en parallèle deux nominatifs sujets coordonnés ou un nominatif, sujet principal, et un instrumental, sujet subordonné. R. V. 1.32.13 *índraś ca yád yuyudhâte áhis ca* « quand Indra et le serpent ont combattu (l'un contre l'autre) » et 4.18.2, *yúdhyaí tvena* « je veux combattre un tel ». Les verbes de dissociation, dans la mesure où ils ont conservé cette rection ancienne fournissent des exemples comparables.

7. *Emplois adverbiaux régis ou libres* : l'instrumental avec les verbes « d'émanation ».

Cette rubrique permet de regrouper des emplois parallèles tant par la construction grammaticale que par la situation réelle. On les trouve autrement groupés D. §§ 114, 117, 119.



Il s'agit des verbes couler, sentir, souffler, bruire, briller. Tous admettent comme sujet soit un nom de liquide, d'odeur, de souffle, de bruit, de lumière, soit un autre nom (de chose ou de personne) désignant l'origine de l'émanation ou l'élément affecté par l'émanation; dans ce second cas, le nom du liquide, etc., peut ou doit figurer à l'instrumental. D'où des emplois libres, où l'instrumental est une expansion facultative et des emplois régis, où il est un complément indispensable.

Ainsi, on dit en latin *sudor manat* « la sueur coule » et *homo manat sudore* « l'homme est inondé de sueur ». Le sujet dans cette seconde phrase désigne l'élément affecté par le procès, comme aussi en vieux-slave dans *zemlju tekuštju mlěkomī i medomī* exod. 13.5 γῆν ῥέουσσαν γάλα καὶ μέλι (Miklosich IV, p. 706), tandis qu'il désigne l'origine, la source de l'émanation dans *medomǔ tekęštaago isločnika* « source d'où coule le miel ». On peut faire les mêmes constatations sur les verbes sentir : lat. *sulphur olet (male)* « le soufre sent (mauvais) », et *hoc olet sulphure* « ceci sent le soufre », c'est-à-dire soit la source de l'odeur, soit le lieu où elle s'est répandue. Bien d'autres emplois adverbaux doivent s'analyser de la même façon, mais comme il s'agit de verbes transitifs, ils présentent également la structure déobjective, par ex. *miscere vinum aquā* « additionner le vin d'eau » est un emploi déobjectif (cf. *miscere aquam*), mais son passif *vinum miscetur aquā* « le vin est additionné d'eau » est désubjectif (cf. *aqua miscetur*). Ils seront donc étudiés ensemble.

Il ne reste à étudier comme désubjectif que l'instrumental d'agent avec le causatif et avec le passif.

#### 8. *L'instrumental d'agent complément du causatif.*

L'emploi n'est pas isolé dans les manuels; il se trouve mêlé à des emplois très différents. Bien que formellement le causatif ne soit pas très ancien (le type *\*monéye-* étant d'abord itératif), il est probable que la fonction causative a été assumée antérieurement par d'autres formes. Nous en connaissons déjà une : ce que nous avons nommé l'instrumental de la personne utilisée représente une authentique transformation causative, c'est-à-dire l'addition d'un actant en fonction de sujet. On doit considérer que *Caesar legione ... murum perducit* représente la transformation causative de *legio ... murum perducit*. En effet, si l'on part de *Caesar murum*

*perducit* et que l'on ajoute une expansion *legione*, le rapport sémantique entre le sujet (*Caesar*) et le verbe (*perducit*) change : c'est pourquoi il faut partir de *legio murum perducit*. Comme le causatif marqué (la forme en \*-eye-/\*-ī-) est une forme d'itératif, donc isofonctionnelle au verbe base, qui l'a remplacé dans son emploi causatif, on doit considérer que le complément du causatif à l'instrumental, type skt. *pācayati odanam devadallena* « il fait cuire du riz par Untel » représente le reflet d'un instrumental désubjectif.

### 9. *L'instrumental d'agent complément du passif.*

Le problème qu'il pose est proche du précédent : ici aussi, nous rencontrons un problème morphologique, l'absence de forme commune de passif, et néanmoins il semble probable que l'indo-européen pratiquait la transformation passive, sans doute en utilisant simplement les formes du « moyen ». La transformation passive est le mécanisme inverse de la transformation causative; elle consiste dans la soustraction d'un actant. Le mécanisme de base est : *miles hostem occidit hostis occiditur*. L'addition d'un complément est, historiquement, tardive et, du point de vue du système, est à situer comme un élément marginal annulant l'effet réducteur de la transformation passive. Dans ces conditions, le problème est de trouver l'emploi qui a servi de modèle à cette expansion. D. § 123 et B. § 479-1 affirment, sans doute à juste titre, le caractère récent de l'instrumental d'agent. Il faut cependant rappeler son existence en indo-iranien, en hittite (à côté de l'ablatif), en vieux-slave (à côté de *otŭ* suivi du génitif). On sait que d'autres tours ont été utilisés, en particulier l'ablatif ou ses substituts (lat. *ab*). Ce dernier se justifie par son sémantisme, en tant qu'expression de l'origine de l'action. Rien de tel pour l'instrumental. Si avec D., *loc. cit.*, on considère que l'instrumental complément du passif apparaît d'abord là où il pouvait apparaître à l'actif, l'emploi, en dépit de sa clarté en synchronie, de la facilité avec laquelle il se prête à l'analyse désubjective, pose un problème d'origine, qu'il faudra réexaminer.

## III. INSTRUMENTAL DÉOBJECTIF

### 1. *Le problème du sociatif de l'objet.*

Parallèlement au sociatif du sujet, solidement attesté, on s'attend à trouver un sociatif de l'objet. Mais jusqu'à

présent les exemples allégués sont isolés et suspects ou à interpréter autrement. Ceux que Geldner a rassemblés dans sa note à R. V. 1.7.3.c sont en majorité des instrumentaux déprédicatifs à valeur consécutive *avasā, ūtibhiḥ* « avec aide(s) ». Ailleurs, des exemples isolés, innovations ou emplois irréguliers, sans aucune attestation d'emploi régulier. Pourtant, il existe de bons exemples d'instrumental déobjectif.

## 2. L'instrumental avec les verbes « dire ».

On dit en latin *dicere verba* « dire des paroles » et d'autre part *dicere aliquem* « faire l'éloge de quelqu'un ». Aussi doit-on considérer comme déobjectif l'emploi de l'ablatif-instrumental dans *dicere aliquem verbis* « faire par ses paroles l'éloge de quelqu'un ». Car cet emploi n'est pas isolé : on le retrouve en germanique, got. *qiþ waurda* « dis une parole ».

## 3. L'instrumental avec les verbes « mettre autour » et « mettre au-dessus de ».

Le verbe védique *nīdhā-* signifie « déposer » ; son composé *abhinīdhā-* se traduit par « déposer sur » ou par « recouvrir de », car il se construit soit comme le simple avec l'accusatif de l'objet déposé, soit avec l'accusatif de l'objet recouvert et l'instrumental, que l'on peut nommer déobjectif, de l'objet déposé. Sur ce verbe cf. Minard, 3E2 § 224 a. Même inversion de construction, et corrélativement même dualité de signification, ou tout au moins de traduction, pour *pāridhā-* « mettre autour » et « entourer ». Parallèlement, nous trouvons en latin *circumdare murum (urbi)* « construire un mur autour (d'une ville) » et *circumdare urbem (muro)* « entourer une ville (d'un mur) » ; en slave, des faits identiques dans la rection des verbes préfixés en *o(bŭ)-* ; en lituanien, dans celle des verbes en *ap-* par ex. *sėti linūs* « serere linum », mais *apsėti laūką linais* « conserere agrum lino » : on voit, par cette traduction, que ce type d'inversion de construction n'est pas limitée aux verbes préfixés en *circum-* en latin.

## 4. L'instrumental avec les verbes d'union.

D. § 110, B. § 482, 483 expliquent cet emploi, comme il semble naturel, par la valeur sociative. Toutefois, si l'on examine de près les constructions du verbe latin *miscere* « mélanger », on s'aperçoit que la valeur sociative n'est pour rien dans la construction, avec l'instrumental, qui est à comparer directement aux faits évoqués dans le paragraphe précédent.

Soit à exprimer la situation de « mélanger de l'eau et du vin » : le latin dispose de trois tours ou ensembles de tours distincts non seulement par la forme mais aussi par le sens, c'est-à-dire par la situation précise qu'ils permettent de distinguer. Nous avons d'abord avec *miscere vinum et aquam* (ou *aquam et vinum*) la notation de la situation sans autre précision. Si l'on veut préciser qu'on met le vin dans l'eau, on dira *miscere vinum aquae*. Pour la situation inverse, mettre l'eau dans le vin, ce sera *miscere vinum aqua*. Que la valeur sociative n'ait aucune part dans l'emploi de l'instrumental (que représente l'ablatif latin), c'est ce que montre le tour *miscere vinum cum aqua* qui est l'équivalent exact pour la situation de *miscere vinum aquae*, non de *miscere vinum aqua*. L'existence d'un troisième équivalent, *inter aquam*, nous permet d'apprécier la position syntaxique respective du datif *aquae* et de l'instrumental *aqua*. Le datif, qui a pour équivalents *cum aqua* et *inter aquam* représente comme ces syntagmes prépositionnels, une « expansion » ; que le contenu soit sociatif (*cum aqua*), local (*inter aquam*), prospectif (*aquae*), le statut syntaxique est identique. En revanche, on ne voit pas comment il serait possible d'analyser en termes d'expansion la construction avec l'instrumental : à quelle valeur de l'instrumental faire appel pour rendre compte de la situation, celle de « l'élément apporté » ? Mieux vaut constater que nous avons ici le même rapport qu'entre *circumdare murum urbi* et *circumdare urbem muro* (qui se rapportent à la même situation parce que les termes sont inversés d'un syntagme à l'autre), c'est-à-dire, sur le plan de la situation, l'élément « apporté » à l'instrumental quand l'élément « fixe » est à l'accusatif, et sur le plan de la structure syntaxique deux types radicalement différents : l'un qui se décrit facilement en termes d'expansion *miscere vinum aquae* (ou *cum aqua*, etc.) *circumdare murum urbi* (*legendae*), l'autre comme la substitution d'un nouveau type d'objet (avec modification corrélatrice du sens) à l'ancien : *circumdare* « placer (-dare, i.-e. \*dhē-), autour (*circum*) », devenant « entourer » c'est-à-dire admettant comme complément premier des désignations d'objets fixes, tandis que l'ancien objet l'élément « mobile », « ajouté », est représenté par un instrumental, que l'on doit donc nommer déobjectif.



### 5. *L'instrumental avec les verbes de séparation.*

Avec les verbes de séparation, la construction qui comporte l'instrumental de l'objet séparé, D. § 110, B. § 483 ne peut relever de la notion sociative qu'en vertu de l'analogie des contraires. Telle est l'explication que donnent D. et B. : extension secondaire, attestée en i.-ir., pour les verbes ind. en *vi-*, analogiques des verbes en *sám-*, en slave *raz-*, analogique de *sū-* et en germanique, got. *galausīps is genai* « tu es sans femme », de *gabundans is genai* « tu es uni à une femme » (I. Cor. 7.27). Il n'y aurait pas lieu de mettre en doute cette explication si la construction parallèle des verbes voler n'en montrait la faiblesse. Les verbes voler se construisent fréquemment avec l'accusatif de la personne à qui on vole, et l'instrumental de l'objet volé. Cette construction est particulièrement fréquente en germanique, cf. D., *Synkretismus* p. 176 et suiv. par ex. v. a. *me benam gefean ealle* « il m'a privé de toute joie » (avec forme distincte d'instr.). Elle est attestée en indo-iranien, cf. Mbh. 1.6824 *tejasā lasya divyena cakṣūṃṣi muṣītāni vaḥ* « vos yeux privés de son éclat divin ». Le double accusatif, qui est la construction la plus fréquente de la racine *muṣ-*, est comme toujours secondaire. Pour l'iranien, Yt. 10.84 *apayatō havāiš dātāiš* « privé de ses droits ». On rencontre en latin un ablatif, où l'on voit, à tort, le reflet d'un ablatif i.-e., que ce soit avec *spoliare*, *fraudare*, *privare* ou l'un de leurs nombreux substituts expressifs, *circumducere*, *emungere*, *tondere*, etc. Ce qu'il convient de noter ici, c'est le caractère surprenant de la construction, si l'on suppose un ancien ablatif : comment expliquer que l'on ait l'instrumental de l'objet ôté, et l'accusatif de la personne à qui l'on ôte, dont on éloigne ? Et cette remarque vaut également contre l'interprétation « dissociative » de l'instrumental : l'instrumental de la personne frustrée serait à cet égard plus satisfaisant, mais on ne le rencontre jamais. Enfin, on notera que les verbes perdre se construisent avec l'instrumental comme seul complément, sans qu'il soit possible d'y voir l'effet d'une action analogique. R. V. *mā hāsmahi prajāyā mā tanūbhiḥ* « puissions-nous ne pas perdre notre descendance, ni nos vies ! ». Pour le germanique, got. *jabai fraliusiþ drakmin ainamma* « si tu perds une drachme ». Il est donc préférable de s'en tenir, pour la construction des verbes séparer et voler à dégager la structure « déobjective » : 1 *fraudare aliquem*, 2 *fraudare*



*aliquid* d'où 3 *fraudare aliquem aliqua re*, sans préjuger du contenu sémantique originel du cas.

#### 6. *L'instrumental avec les verbes d'échange.*

Les verbes « acheter » se construisent presque partout avec l'instrumental du prix d'achat, cf. D. § 112, B. § 483a qui l'expliquent comme un complément de moyen. C'est en effet vraisemblable, surtout pour les désignations récentes de ce procès; comme germ. \**bugjan*, si le sens est bien « libérer (en achetant) », comme le pense E. Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, I, p. 135 et suiv. On conçoit que l'emploi s'en soit étendu aux verbes « vendre », qui sont souvent faits sur les verbes « acheter » comme all. *verkaufen* en face de *kaufen*. Toutefois, il faut envisager aussi une autre filière, à partir de la construction des verbes « échanger ». Le fait que d'une même racine on tire des formes signifiant « vendre », d'autres signifiant « acheter », d'autres encore « faire commerce de » rappelle la construction des verbes d'échange, qui leur ont sans doute fourni le modèle initial.

Avec les verbes « échanger » qui conservent la construction ancienne, comme le lat. *mutare* (malgré le caractère récent de sa forme), l'instrumental est à analyser comme déobjectif : *mutare rem re* signifie « prendre ou donner quelque chose en échange de quelque chose » et doit donc s'analyser comme 1 *mutare rem* « donner une chose en échange », 2 *mutare rem* « prendre une chose en échange » d'où 3 *mutare rem re* « prendre... », *re* représentant *rem* de 1, ou « donner ... », *re* représentant cette fois *rem* de 2.

C'est peut-être ce modèle que suivent les verbes « acheter » et « vendre » : Ind. *krī-* avec l'accusatif de l'objet acheté et l'instrumental du prix payé (R. V. 4.24.10 *ká imám daśábhīr māméndraṃ krīṇāti dhenúbhiḥ* « qui échange mon Indra que voici contre dix vaches ? ») serait un emploi comparable à lat. *mutare* dans Pl. Capt. 101 *aliquem invenire qui mutet filium* « trouver quelqu'un en échange de qui il puisse racheter son fils », tandis que R. V. 4.24.9 *bhūyasā vasnám acarāt kánīyaḥ* « il a fait une offre inférieure pour (prendre en échange) quelque chose de supérieur » serait comparable à Liv. 9.12.2 *mutare victoriae possessionem incerta pace* « accepter une paix incertaine en échange d'une victoire acquise ».

Lorsque l'échange se fait avec des objets de même dénomination, on a tantôt l'accusatif lat. *mutare vestem*, tantôt

l'instrumental, lit. *ne keisiu žiedeliais su tavim jauna* (daina, citée Fraenkel § 181-10a) « je n'échangerai pas de bagues avec toi ». Cet emploi de l'instrumental se trouve avec les expressions signifiant « faire du commerce comme lit. *prekiāuti*, russe *torgováti*, et got. *frabugjan* (Mc. 11.15 *þize frabugjande ahakim τῶν πωλούντων τὰς περιστερὰς* où il n'est pas possible de penser à un instrumental de moyen).

### 7. L'instrumental avec les verbes « lancer ».

On connaît la particularité de construction que présente le verbe grec βάλω : βάλω λίθον « je lance une pierre », βάλω τινὰ λίθῳ « j'atteins qqn. d'une pierre ». Mais il ne faudrait pas se laisser abuser par les traductions : si en effet on s'appuie implicitement sur les traductions, le problème disparaît, car en français on dit « lancer une pierre » mais atteindre ou viser quelqu'un « avec une pierre » : simple instrumental médiatif. Les comparatistes ne s'y sont pas mépris : D. § 120, B. § 483-g rangent ces emplois avec ceux des verbes de mouvement corporel, donc y voient tout autre chose qu'un banal médiatif. Mais là s'arrête l'accord : tandis que D., après Miklosich IV, p. 695, considère comme elliptique l'emploi de l'instrumental seul, v. sl. *verže kamenijemī* « jecit lapidibus » (*sic*), B. n'hésite pas à parler pour l'i.-e. d'un instrumental d'objet — terme que D. réservait aux emplois germaniques et slaves, que l'on ne saurait décrire autrement, même si on les croit issus d'une ellipse.

En se limitant provisoirement à ceux qui, comme le grec βάλω ou le védique *ásyati* se construisent avec l'instrumental et l'accusatif, on peut parler de structure déobjective pour leur construction : comme dans les tours précédents, le terme à l'instrumental peut aussi figurer à l'accusatif auprès du même verbe, mais alors le verbe prend « un sens différent », c'est-à-dire que les deux types de syntagmes décrivent deux aspects opposés et complémentaires d'un même procès. Comme dans tous les états de langue utilisés jusqu'à présent dans cette étude, l'objet est normalement exprimé à l'accusatif, cet emploi de l'instrumental apparaît comme une transposition des emplois correspondants de l'accusatif : c'est ce que nous rendons par le terme d'instrumental déobjectif.

Il serait facile de multiplier les exemples de cette structure : les verbes d'émanation étudiés plus haut, 11-7, ont des correspondants transitifs qui offrent des exemples de la structure déobjective, type lat. *suffundere aliquem aqua*

« arroser quelqu'un avec de l'eau », c'est-à-dire *suffundere aquam* « verser de l'eau » et *suffundere aliquem* « arroser quelqu'un ».

#### IV. INSTRUMENTAL ET DATIF

Il est temps de confronter les emplois de l'instrumental ainsi regroupés sous trois rubriques, déprédicatif, désubjectif, déobjectif, avec ceux du datif qui ont été soumis à cette même analyse BSL 63 (1968), 141 et suiv.

La datif déprédicatif (*hántave, pátave*) ajoute un procès ultérieur dont le sujet est soit le même que le sujet du verbe personnel, soit autre; dans ce second cas, il peut être exprimé par un datif désubjectif (*indrāya pátave*), soit demeurer implicite. L'instrumental déprédicatif, que nous symboliserons par des formes d'absolutifs védiques correspondant aux infinitifs-datifs précités, *hatvā, pītvā*, ajoute un procès concomitant, dont le sujet est le même que celui du verbe personnel. Ici, il n'est pas possible de donner, explicitement ou implicitement, un autre sujet à l'élément déprédicatif : il n'y a pas de « double instrumental ».

Le datif désubjectif et le datif déobjectif sont respectivement sujet et objet d'un procès ultérieur, explicite (*indrāya pátave, vṛtrāya hántave*), soit implicite, *indrāya, vṛtrāya* : ce procès implicite est différent, souvent même inverse du procès désigné par le verbe personnel. L'instrumental désubjectif et déobjectif représentent sujet et objet du même procès, ou tout au moins sujet et objet potentiels du même verbe. On comprend pourquoi le double instrumental est impossible, alors que le double datif est fondamental : c'est que le terme à l'instrumental évoque ou détermine un procès actuel, alors que le terme au datif évoque ou détermine un procès ultérieur. Le procès actuel est explicite, le procès ultérieur ne l'est pas de lui-même.

Ces différences de valeur qui apparaissent entre les emplois du datif et de l'instrumental au niveau des grandes fonctions qui leur sont communes pourraient être étudiées dans le détail, c'est-à-dire en comparant des emplois sur base lexicale identique et en contexte identique ou tout au moins analogue, en vue de réunir autant de « paires » distinctives qu'il est possible afin de préciser le contenu sémantique des deux cas. Cette étude serait en fait prématurée, car ces deux cas

ne forment nullement un système clos, isolable du système casuel dans son ensemble. Il n'est pas souhaitable de viser à la précision dans le détail avant d'avoir dégagé les structures fondamentales. Une autre différence entre datif et instrumental, d'un ordre tout différent, consiste en ce que pour le datif l'analyse selon les trois fonctions ne nous a semblé laisser aucun résidu appréciable, en tout cas aucun résidu suffisant pour tenter une reconstruction ultérieure. Au contraire l'analyse laisse en ce qui concerne l'instrumental des résidus importants. En voici la liste : 1. l'instrumental d'instrument, *arare agrum aratro* « labourer un champ avec une charrue » (on ne peut pas dire *aratrum arat*), 2. l'instrumental sujet *pluit sanguine* « il pleut du sang » ou objet *potior urbe* « je m'empare d'une ville ». Ils sont aussi irréductibles que le précédent, mais pour un motif inverse, à savoir qu'ils sont « subjectif » et « objectif », non désubjectif et déobjectif. Or il s'agit là de tours anciens, contrairement à ce que nous avons trouvé en étudiant le datif, où les datifs d'objet comme *noceo alicui* « je nuis à quelqu'un » se révélaient immédiatement comme récents, 3. l'instrumental perlatif, *ibam via sacra* « j'allais par la Voie Sacrée », évidemment irréductible à l'analyse proposée et sans doute à toute analyse fondée sur les fonctions centrales comme celles de sujet et d'objet : nous tenons ici un élément pourvu d'un contenu sémantique accusé, nettement différencié, et qui ne fonctionne qu'en position de complément circonstanciel, sans entretenir de rapports avec les fonctions centrales de la phrase simple. Il y a là un problème, et peut-être le point de départ d'une solution. Le problème est celui de l'unité des emplois : sans prétendre réduire à une signification unique les divers emplois d'un cas, ce qui est une entreprise chimérique, il faut trouver un élément commun au moins en diachronie, qui réunisse un emploi à un autre, et permette de comprendre comment des relations fort différentes ont pu être exprimées uniformément par ce cas. La solution que nous proposons part de l'analyse des emplois perlatifs et de l'application de ses résultats au réexamen des analyses antérieures, qui ont consisté à interpréter des emplois de l'instrumental en termes de sujet et d'objet, c'est-à-dire par référence au nominatif et à l'accusatif. Le principe de la solution est de trouver une proportion entre les trois cas en phrase locale perlative et en phrase quelconque.



## V. LE PERLATIF

D. § 108 et B. § 480-1 nomment « Instrumental der Raumerstreckung » un emploi qu'il vaut mieux nommer perlatif, les exemples de la valeur « extensive » étant rares et toujours secondaires. Mais il faut préciser davantage : « perlatif » ne donne qu'une indication situationnelle vague et globale. Le premier problème à poser est celui du conditionnement : cet emploi est-il libre, c'est-à-dire possible avec tous les verbes, et sur toute base nominale ? La réponse à cette question dépend, en fait, de l'extension que l'on donne au terme de perlatif. Au sens propre, le perlatif est un emploi de l'instrumental en dépendance d'un verbe de déplacement, et sur un nom d'étendue locale (traversée au cours du déplacement). Du point de vue du régissant, il semble que ce soit le cas dans la grande majorité des exemples sur noms d'étendue locale : des emplois comme v.-sl. *pořimř plakati* « pleurer tout au long du chemin » sont à considérer comme des exceptions qui indiquent que l'action est liée à un mouvement, comme dit Miklosich IV, p. 683, et ne le font que par référence à l'emploi majoritaire qui comporte un verbe de déplacement. Plus délicate est la question de la base : faut-il considérer comme essentielles les limitations fréquentes aux noms de chemin, incluant pont, porte, et analogues ? Ou y voir une restriction secondaire par rapport à la liberté d'emploi attestée par ex. en védique, *antārikṣeṇa pa-* « voler à travers l'atmosphère » ? La question est d'importance, en particulier pour l'ancienneté relative de la valeur perlative et de la valeur instrumentale. Quand Renou, *G.L.V.* § 407 parle de « chemin ou durée conçus comme des moyens », il subordonne la valeur perlative à la valeur instrumentale. Cette affirmation ne se vérifie pas en védique : la notion de moyen n'est admissible que sur les thèmes désignant la route, etc. Elle pourrait valoir en diachronie, mais ici un argument extralinguistique s'y oppose : si, dans les langues i.-e. anciennes on utilise le même cas pour dire « passer par une route » et « passer par un champ », c'est forcément que la première a été faite sur la seconde, car il est très peu probable que « passer par un champ » ait été refait secondairement sur « passer par une route ».



Il est donc possible de considérer comme originaire la valeur perlative. A partir de cette valeur s'expliquent directement nombre d'emplois médiatifs, en vertu de l'image si fréquente de la « voie » désignant le moyen. Sur nom verbal (emploi déprédicatif) on conçoit que le contenu initial de *agendo* ait été *inter agendum*. Bien des nuances même s'expliquent directement, comme par ex. la valeur de conformité, *more majorum* « selon la coutume des ancêtres », c'est-à-dire en suivant leur voie, sans s'écarter de leur chemin.

Sur d'autres bases, la valeur perlative se nuance diversement; nous en retiendrons d'abord les emplois sur collectifs et pluriels, où on peut la rendre par « entre » : si R. V. 1.107.2 *indra indriyair marūto marūdbhir adityair no āditiḥ śārma yaṃsat* peut être considéré comme un bon exemple d'emploi sociatif « qu'Indra avec les forces-d'Indra, les Maruts avec les Maruts, Aditi avec les Ādityas nous accordent leur protection » il faut traduire l'instrumental par « entre » dans R.V. 1.100.4 *só āngirobhir āngirastamo bhūl* « il est, entre les Angiras, l'Angiras par excellence ». On voit par là comment le sociatif se rattache au perlative : c'est par l'intermédiaire de ce que nous avons nommé la sociativité fictive ou interne : v. irl. *hé-som triuss* « he as third » reflète directement la valeur de « entre » : « lui entre trois-hommes ». Ce n'est pas un hasard si les emplois sociatifs sont si souvent attestés pour décrire la situation du chef militaire ou du maître de maison ou en général du chef : c'est qu'il est « au milieu » de ses soldats, de ses serviteurs, de ses subordonnés. C'est ainsi qu'on se représente le chef militaire chez les Germains : *Haec dignitas, hae vires, magno semper electorum juvenum globo circumdari, in pace decus, in bello praesidium* (Tac. Germ. XIII 4) et chez les Irlandais, cf. Fled Bricrend VII 6 *tocomlat ass iarom Ulaid o Emain Macha cach drong immá rig cach réim immá rurig cach buden immá túsech* « Puis les Ulates quittent E.M., chaque *drong* autour de son *ri*, chaque *reim* autour de son *rurig*, chaque *buden* autour de son *tusech* » : chaque unité entoure le chef correspondant. Il faut encore rappeler que le serviteur est désigné comme celui qui « tourne autour » du maître : gr. ἀμφίπολος lat. *anculus*, gaul. *ambactus*, etc.

C'est au pluriel, et notamment dans le cas d'un grand nombre que les notions de « entre » et « avec » se rejoignent dans la pratique : et lorsqu'il s'agit de collectifs, les deux

notions sont indiscernables, car en toute situation, « untel au milieu d'un grand nombre » et « untel avec un grand nombre » sont des expressions équivalentes du point de vue de la quantité, alors que « un entre trois » et « un avec trois » expriment des situations faciles à distinguer. On considérera donc comme un archaïsme l'emploi des numéraux personnels de l'irlandais et plus encore la coexistence, ou plus précisément la distribution complémentaire des valeurs « entre » et « avec » en vieil-irlandais : « avec » pour les collectifs (par ex. les noms de dizaines), « entre » pour les unités (les numéraux personnels). Ces relations sémantiques entre les deux notions ont d'ailleurs été relevées déjà par J. Vendryès, La préposition « entre », *Revue Celtique* XLIII, 1926, p. 349 et suiv. (= *Choix d'Études*, p. 175 et suiv.).

On expliquera directement par cette valeur la construction des verbes « gouverner, commander, être maître de » : D. § 111 reprend une interprétation erronée qu'il avait donnée *Ai. Sy.* p. 133 pour ind. *patye* : « Herr sein vermittelt »; meilleure est l'interprétation de B. § 483-f par l'instrumental d'extension (c'est-à-dire le perlatif) : pour nous, l'emploi est à rapprocher du type *Caesar omnibus copiis*, donc par le sens de « entre »; nous trouvons une confirmation de cette interprétation dans les deux autres constructions attestées pour ces verbes : le locatif et le génitif (pluriels), qu'on doit interpréter l'un et l'autre comme signifiant « au milieu de, parmi » (comme on le fait d'ordinaire). Il est probable que ces deux constructions sont des substituts récents (relativement : les deux semblent i.-e.) de l'instrumental, une fois cette valeur disparue.

Il est probable que les très nombreux flottements que l'on constate en lette entre l'instrumental et le locatif, surtout au pluriel, est un reflet indirect de cette valeur ancienne de l'instrumental : un tour comme *cetruos iet* (ou, sur abstrait-collectif, *cetrata iet*) « aller à quatre » (litt. « parmi quatre ») cf. Endzelin, § 451 et § 340 confirme l'interprétation que nous avons donnée des numéraux personnels de l'irlandais. D'autre part, *iet ubaguos* « aller parmi les mendiants, devenir mendiant » (et les tours voisins casuels ou prépositionnels, du lituanien et des langues slaves) montrent comment à partir d'une valeur similaire, mais plus anciennement, l'instrumental a pu évoluer vers la position d'attribut. Ceci pour l'instrumental pluriel : au singulier, la valeur que nous proposons de restituer explique immédiatement l'emploi

de ce cas pour les situations de métamorphoses, que l'on considère comme essentielles dans la genèse des emplois de l'instrumental en position de prédicat avec la valeur essive (être tel) ou progressive (devenir tel). Nous ne rouvrirons pas à ce propos le débat sur l'extension et l'âge de cet emploi : en particulier, nous nous abstiendrons, faute d'éléments nouveaux, de reprendre la question des « entités » gâthiques ; nous disposons d'assez d'exemples incontestables du type véd. *kṛpā*, av. *kāhrpa* « sous la forme de », yt 10.70, *varəθraynō* ... *hū kāhrpa varāzahe* « V. sous la forme d'un sanglier » pour établir le sens originel de l'instrumental dans la situation de la métamorphose : c'est celui de « entre, à l'intérieur de ». Il n'y a donc pas lieu de chercher à expliquer la disparition de la valeur sociative, comitative ou instrumentale dans cet emploi : il se ramène à une valeur plus ancienne, celle de « entre » d'où s'est dégagé ultérieurement celle de « avec ».

Il est sûrement d'autres emplois qui se rattachent directement aussi à cette valeur ; d'autres encore, qui s'y rattachent indirectement, comme tous ceux qui présentent un contenu sociatif. Nous préférons les laisser de côté pour passer immédiatement à ces nombreux emplois analysés plus haut comme désubjectifs et déobjectifs, ainsi qu'aux résidus signalés.

## VI. PERLATIF, NOMINATIF ET ACCUSATIF : LEURS RELATIONS SÉMANTIQUES ANCIENNES

Si la valeur perlative ainsi posée (« à travers » avec les verbes de déplacement, « entre, à l'intérieur de » avec les autres) doit être considérée comme antérieure aux autres valeurs sémantiques connues de l'instrumental, il est intéressant d'examiner les relations sémantiques de ce cas avec ceux auxquels il est directement associé.

Dans une phrase-type de l'emploi perlatif au sens étroit, comme lat. *Carthagine mari Romam ire* « aller par mer de Carthage à Rome », l'instrumental s'emploie en liaison avec un ablatif qui marque l'origine et un accusatif qui marque le terme visé ou atteint du déplacement. Comme on sait d'autre part que pour l'accusatif ces emplois à contenu sémantique plein représentent un état de choses plus ancien que celui de complément d'objet, on peut se demander si l'instrumental déobjectif ne représente pas le résultat d'une évolution parallèle à celle de l'accusatif, et liée à elle.

1. *Réexamen des emplois déobjectifs.*

Nous considérons que la relation sémantique entre l'instrumental de la chose dite et l'accusatif de la personne à qui ou de qui on parle est originellement proportionnelle à celle du perlatif au latif : dans les deux types de syntagmes, la relation du verbe au terme exprimé à l'instrumental est interne, la relation du verbe au terme exprimé à l'accusatif est externe.

*Circumdare urbem muro* présente une situation analogue : ici, l'instrumental désigne l'objet effectué, l'accusatif l'objet affecté, ou, si l'on préfère, le terme du procès. Il suffit de traduire *conserere agrum lino* par « semer du lin dans un champ » pour constater non seulement le parallélisme, mais aussi la proximité avec les emplois locaux. A l'instrumental, l'objet semé, comme l'objet traversé; à l'accusatif, dans les deux types, le terme du procès.

*Miscere vinum aqua* signifie, comme on l'a rappelé, « mettre l'eau dans le vin », et non l'inverse : c'est qu'ici aussi, l'accusatif désigne le terme du déplacement; l'instrumental désigne l'objet déplacé.

Si la construction des verbes d'union et de séparation avec l'accusatif et l'instrumental est ancienne, il n'y a pas lieu de considérer celle des seconds comme analogique de celle des premiers : à l'instrumental, l'objet déplacé, siège du procès d'union ou de séparation, à l'accusatif, l'objet visé ou atteint par le procès, c'est-à-dire la chose ou la personne à laquelle on unit, à laquelle on enlève. Il n'est pas impossible que la construction des verbes de séparation reflète directement le sens le plus ancien du cas « faire une séparation *entre* tel (instr.) et tel (acc.) ».

Avec les verbes d'échange, la démonstration est moins aisée, puisque chacun des deux termes peut être considéré à la fois comme l'objet et comme le but du déplacement. Mais les verbes acheter présentent sans ambiguïté le rapport attendu : accusatif du but du procès (l'objet acheté, but de la transaction) et l'instrumental de l'objet déplacé dans ce but, qui peut aussi être considéré comme le siège du procès, la « monnaie d'échange ».

*Suffundere aliquem aqua* est tout simplement « verser de l'eau (instr. de l'objet versé, siège du procès) sous quelqu'un (acc. du terme du procès, de l'objet visé ou atteint) ». Comme pour *circumdare urbem muro*, nous trouvons avec le verbe



composé une construction qui nous apparaît plus ancienne que celle du verbe simple. Nous reviendrons sur cette situation paradoxale, dont l'étude ne pourra être reprise qu'après une analyse plus poussée de la notion d'objet grammatical, de celle de « sens » d'un verbe, qui déjà nous sont apparues comme essentielles pour l'appréciation exacte des relations casuelles.

## 2. *Le sens et l'objet.*

Nous venons de rencontrer deux exemples où la traduction choisie symbolise l'analyse que l'on fait implicitement. Traduire *conserere* par « semer », *suffundere* par « verser » et *circumdare* par « construire-autour », c'est faire du terme à l'instrumental l'objet premier du verbe, c'est-à-dire le constituant immédiat de ce verbe, par référence auquel le sens du verbe se définit. Le terme à l'accusatif est alors, corrélativement, considéré comme un constituant non immédiat, un complément de but ou similaire. Mais selon quel critère pouvons-nous choisir entre cette interprétation et l'interprétation déobjective que nous avons établie précédemment et qui s'impose dans les diverses langues ? C'est d'abord ce que nous savons par ailleurs de l'accusatif : on répète depuis longtemps que le contenu latif est antérieur à la fonction de complément d'objet, mais il ne semble pas qu'on ait tiré toutes les conséquences de cette idée. Les analyses qui précèdent nous permettent de le faire : l'accusatif désigne le terme ultime du procès, l'instrumental, son objet immédiat, son point d'application, son siège. En ce sens, il nous paraît tout à fait légitime de parler d'un instrumental d'objet.

La liaison indissoluble entre la construction et la définition sémantique d'un verbe a fait qu'il est très facile d'ignorer le problème, puisqu'il suffit de traduire par ex. βάλλω tantôt par « lancer », tantôt par « atteindre » pour le faire disparaître, en trouvant dans les deux constructions le terme à l'accusatif en position de constituant immédiat du verbe. Or ici encore le parallélisme avec les tours avec le perlatif est frappant : à l'instrumental l'objet siège du procès (la pierre), à l'accusatif le terme du procès. Trop souvent dans le passé les linguistes se sont laissés prendre aux illusions du sémantisme, prenant une traduction pour l'équivalent d'une analyse, un sens pour une donnée immédiate, ou un acquis indiscutable de l'étude philologique. C'est ainsi que, dans ce même domaine,



les verbes latins *jaciō* et *īcō* sont ordinairement rattachés à des racines différentes, malgré les avantages que la morphologie et la phonétique trouvent à les réunir : reconstruction d'une alternance *\*yēk-/īk-*, (*jēcī/ictus*), plus ancienne que *jēc-/jac-*, puisque cette seconde forme ne peut d'aucune façon se justifier à époque i.-e. Bien sûr, *jaciō* se traduit par « lancer », *īcō* par « frapper » : mais il suffit de reconstruire pour cette racine *\*yēk-* un « sens » défini par la double régime : instr. de l'objet lancé, accusatif de l'objet atteint comme βάλλω λίθω τινά pour justifier le sens de chacun des deux verbes.

La racine *\*ster-* (et ses élargissements *\*sterə-*, *\*sterw-*), signifie-t-elle « étendre » ou « recouvrir » ? Pour décrire objectivement le sens, et analyser la construction en elle-même, sans s'appuyer sur une traduction arbitraire, il convient de choisir quelques situations claires exprimées par cette racine et de noter à chaque fois le rapport exprimé par chacun des deux cas utilisés, instrumental et accusatif.

Une situation claire est celle qu'expriment lat. *lectum sternere*, gr. σπορέσαι λέχος Il ne s'agit évidemment pas de ce que nous nommons aujourd'hui « recouvrir un lit », mais de « faire une couche » (acc. *lectum*, λέχος) en étendant des étoffes (instr.). C'est qu'à l'origine il n'y avait pas de « lit », c'est-à-dire de cadre de bois qu'on « recouvre », mais seulement des étoffes étendues à terre. Ceci nous donne les relations suivantes : accusatif de l'objet effectué-en-étendant, instrumental de l'objet étendu. Nous trouvons les deux cas en liaison dans *sternere lectum pelliculis* (Cic.) « faire un lit en étendant des peaux de bêtes », et l'instr. (représenté par un datif) seul en got. *wasljom strawidedun* τὰ ἱμάτια ἔστρωσαν Mc 11.8. Avec un tel exemple, on s'aperçoit qu'il n'y a rien à sous-entendre pour rendre compte du « datif d'objet » gotique : si l'objet exprimé est au datif, c'est simplement en tant que reflet d'un instrumental d'objet i.-e.; s'il n'y a pas ici de complément à l'accusatif, c'est que conformément à son caractère ancien de complément de but, constituant médiat, l'accusatif n'est nullement obligatoire en i.-e.

On devra distinguer soigneusement deux expressions comme lat. *sternere viam saxo* « paver une route » et *sternere solum telis* « répandre des armes par terre » : la première relève du même type que *sternere lectum*, l'accusatif de l'objet effectué, la seconde devant se réinterpréter comme constituée d'un instrumental d'objet et d'un accusatif latif du type

*eo Romam*; sinon, on est réduit au subterfuge déjà dénoncé, c'est-à-dire une traduction comme : « joncher le sol d'armes ». Cet exemple nous permet de comprendre comment s'est réalisée l'évolution du sens latif à la fonction objet (affecté) : c'est par l'intermédiaire de l'objet effectué, qui reste proche du complément de but du point de vue de la relation sémantique, puisqu'il n'entre pas dans la définition sémantique du verbe; le sémantisme de l'i.-e. \**ster-* se définit par référence au terme à l'instrumental et non au terme à l'accusatif. C'est « étendre à terre ou sur toute autre surface des objets susceptibles de l'être, comme des étoffes, ou de disposer en forme de couverture, de revêtement des objets non susceptibles d'être « étendus », comme des brindilles, des pierres, ou tout objet. »

La mention de l'endroit sur lequel on dispose ces objets (par ex. *solum*) est originellement facultative; ce n'est que tardivement, et encore incomplètement, que l'accusatif devient à la fois grammaticalement obligatoire et déterminant pour la définition sémantique.

Un exemple plus frappant dès l'abord est fourni par la racine \**pel-*<sup>1</sup>, qui signifie à la fois « emplir » lat. *plenus*, arm. *լնլ* *lnul* et « verser » arm. *Հղլլ* *hetul* lit. *pilti*. Le double sens est attesté dans les emplois de la rac. *par-* en védique et pour les composés de lit. *pilti*. D'après ce qui précède, nous reconstruisons pour la racine i.-e. \**pel-* un instrumental de l'objet « versé », et un accusatif de l'objet « empli » ou « dans lequel on verse ». C'est exactement ce que nous trouvons dans lat. *implere dolium aqua*, avec cette seule différence, essentielle à vrai dire, que le complément indispensable est ici *dolium*, non *aqua* : c'est pourquoi on traduit « emplir d'eau un tonneau » et non « verser de l'eau dans un tonneau » (jusqu'au bord); nous pouvons dire que la substance s'est conservée de l'i.-e. au latin, mais que la forme a été modifiée et même inversée. Il faut restituer une évolution inverse pour lit. *pilti*, arm. *Հղլլ* *hetul* : la *forme* (c'est-à-dire la hiérarchie des constituants) a été conservée : le premier complément est toujours le nom du liquide; mais ceci n'a été possible qu'au

1. Elargie en \*-H, la racine a fourni un présent infixé \**p̥lneHmi*, \**p̥lneHsi*, \**p̥lneHti* qui s'est scindé en deux : \**p̥lñē-* (véd. *pṛñā-*) et \**p̥lnek-* (véd. *pṛnak-*), par suite de l'évolution divergente de \*H. Il serait donc légitime d'utiliser ici la racine *p̥rc-*, qui se construit soit avec l'instr. de l'objet versé et l'acc. du récipient, soit avec l'acc. de l'objet versé et le datif ou le locatif du récipient.

prix d'une modification de la *substance* (on dit en lit. *pilli vādeni*, et non \**pilli vādeniu* pour « verser l'eau ». Cet exemple reflète donc deux types d'évolution opposés, sur lesquels nous aurons à revenir dans la partie prospective de cette étude.

Dernier exemple : la racine \**ten-*. Elle se construit avec l'instrumental de l'objet tendu, l'accusatif de l'objet atteint (latif) ou celui de l'objet réalisé en tendant (accusatif de l'objet effectué) Ex. R. V. 10.178.3 *jyōtisāpās tatāna* « il a atteint les eaux de son rayon » (pour cette valeur, on trouve d'ordinaire *ā-tan-*). L'accusatif de l'objet atteint justifie le sens de lat. *tenere* « atteindre » et « tenir » *manu tenet aliquid* a du signifier « il étend sa main jusqu'à quelque chose ». L'accusatif de l'objet réalisé est représenté en védique par les emplois au sens de « tisser », objet *vāstram* « vêtement », fig. *yajñām* « le sacrifice ».

### 3. Le contenu sémantique originel des cas directs.

Toutes les analyses qui précèdent tendent à montrer le parallélisme entre les emplois locaux et les emplois grammaticaux de l'instrumental et de l'accusatif. Il semble donc que le modèle initial de la relation objective ait été fourni par la relation spatiale du but ou du terme. S'il en est bien ainsi, une conséquence directe est la nécessité de reconsidérer le sémantisme de certaines racines i.-e. en fonction de leur régime instrumental, et non plus de leur régime accusatif. Nous avons donné un bref aperçu de ce réexamen. Une autre conséquence est que le contenu sémantique originel du nominatif devient facilement restituable : si le modèle de la phrase transitive est la phrase à expansion lative, si le procès « arrive à » ou « va vers » (l'élément à l'accusatif) en « passant par » (l'élément à l'instrumental), c'est probablement qu'il « provient de » l'élément au nominatif. Tel serait donc le contenu originel du nominatif<sup>1</sup>. L'évolution vers la valeur

1. Nous rejoignons ici l'hypothèse, maintes fois formulée depuis Uhlenbeck *IF.* XII (1901), p. 170 et suiv., d'un « ergatif » pré-indoeuropéen. Le terme s'applique globalement à diverses formes casuelles, dont le contenu et l'extension varient selon les langues. Pour définir le contenu et l'extension de ce cas dans le système, il convient de l'aborder indirectement, par l'étude d'autres cas i.-e. puisqu'il n'a pas survécu et que d'autre part les langues non i.-e. qu'on utilise comme références fournissent des modèles divers entre lesquels on ne saurait choisir *a priori*. La formulation qui nous semble la plus exacte, et que nous pensons appuyer d'un nouvel argument est celle d'A. Vaillant, *l'ergatif indo-européen BSL.* XXXVII (1936), p. 93 et suiv.

grammaticale serait parallèle à celle qui a mené du latif à l'objet : on aurait eu, parallèlement, une évolution, d'un « ablatif-élatif » au sujet. Nous restituons à ce niveau les relations suivantes : nominatif origine du procès; instrumental siège ou « voie » du procès; accusatif terme (atteint ou seulement visé) du procès. On peut supposer que nombre de constructions réunissaient ces trois cas; mais la possibilité de structures à deux actants, ou même à un seul actant doit être envisagée. Ainsi, la phrase constituée d'un nominatif d'origine et d'un instrumental du siège, en plus du procès lui-même, est reflétée par les nombreux exemples germaniques du « datif de l'objet » (qui représentent, comme Delbrück, *Synkretismus*, l'a bien vu, d'anciens instr. pour la plupart) : il est compréhensible que, faute d'accusatif à époque ancienne, l'ancien instrumental, premier complément, ait tenu ultérieurement le rôle d'un objet. C'est aussi ce que nous avons en latin pour quelques verbes comme *utor* « j'utilise », *fruor* « je jouis de », *nitor* « je m'appuie sur », etc. Beaucoup plus rare, la structure réunissant l'instrumental du siège du procès et l'accusatif de son terme (l'instrumental tendant ici vers le rôle d'un sujet) est peut-être reflétée par le curieux tour russe *dymū otnosilo vëtromū* « le vent rabattait la fumée » (cf. Boyer-Spéranski, p. 247 et suiv.) : l'absence de ce tour en vieux-slave s'explique bien par sa valeur expressive et ne contredit nullement l'hypothèse d'un tour hérité. Quant aux structures à un seul actant, nous en avons de bons exemples avec les impersonnels. C'est le tour *pluit lapidibus* « il pleut des pierres », largement attesté dans les langues i.-e. anciennes. La comparaison avec le tour (bien représenté aussi) *Juppiter pluit* montre clairement le contenu ancien de chacun des deux cas : nominatif exprimant l'origine, instrumental exprimant le siège du procès. Ici, nous pouvons également voir comment a pu s'effectuer le passage du sujet-origine au sujet grammatical : Un tour comme véd. *vāto vāti* « le vent vente » s'explique bien, dans notre hypothèse, dans un état de langue où *vāta-* est un nom d'être animé (dieu du vent), susceptible d'être l'origine du vent, et non le vent lui-même. L'évolution au sens de « vent » est un des nombreux facteurs qui ont pu jouer en faveur de l'évolution mentionnée.

Dans les emplois que nous avons groupés sous la rubrique désubjective le substantif au nominatif peut être considéré comme « origine » du procès. Assurément, cette possibilité



doit être négligée en synchronie, puisque dans un très grand nombre d'autres syntagmes la même forme n'exprime rien de tel : c'est pourquoi dans notre étude nous avons fait porter à l'instrumental seul la signification; nous l'avons nommé désubjectif, parce que dans le syntagme donné il devait être considéré comme le terme marqué, et apprécié par référence au terme non marqué, le nominatif. Tentons maintenant d'attribuer au nominatif la valeur d'origine : origine d'un procès dont le terme à l'instrumental est le siège<sup>1</sup>.

#### 4. Réexamen des emplois désubjectifs.

*Caesar proficiscitur* et *milites proficiscuntur*, pour autant qu'une différence dans le signifiant autorise une distinction, se décrivent aisément comme : *Caesar* sujet-origine (qui agit spontanément) *milites* sujet-siège du procès (qui n'agit pas spontanément). Telle est aussi la situation de la personne utilisée, *Caesar legione ... murum fossamque perducit*. Ici encore le nominatif désigne l'initiateur, l'instrumental le réalisateur non spontané du procès. On a remarqué depuis très longtemps que la relation du sujet au procès pouvait en latin présenter la particularité singulière de désigner non pas celui qui agit, mais celui qui fait agir : ce qu'on nomme dans les grammaires élémentaires « la règle *Caesar pontem fecit* ». Cette particularité (qui est plutôt une exception qu'une règle) a été négligée dans de plus savants travaux pour deux raisons : d'abord, parce que la comparaison nous a révélé que dans d'autres langues i.-e. cette relation particulière d'un sujet à son procès recevait une expression distincte grâce à la diathèse causative; ensuite — peut-être —

1. Cette relation nous semble trouver son expression au niveau du syntagme nominal dans les noms en *-men-*, qu'on ne peut réduire à la fonction de noms verbaux d'action, d'agent ou de résultat (c'est-à-dire à l'équivalent nominal d'un verbe, d'un verbe et de son sujet, d'un verbe et de son objet). « Siège du procès » paraît correspondre assez exactement au contenu de ce suffixe : c'est d'ailleurs une des formules qu'applique J. Perrot aux noms latins en *-men-*; ce qui au niveau du latin ne peut se décrire qu'en termes sémantiques relève, en i.-e., d'une définition syntaxique. Ainsi *\*agmen-* est « id quod agitur » (lat. *agmen* « troupe ») et « id quo agitur (aliquis, aliquid) » que ce soit au sens descriptif (véd. *ájman-* « Ansturm », lat. *agmen* « cours ») ou au sens perlatif (véd. *ájman-* « Rennbahn »). La polyvalence sémantique de ce suffixe reflète celle de l'instr.



par le souci louable de ne pas opérer de distinctions dans les signifiés sans que rien ne leur corresponde dans les signifiants. Nous ne sommes plus arrêtés par ce scrupule en reconstruction puisque nous trouvons une distinction formelle, nominatif pour *Caesar*, instrumental pour celui qui a construit le pont de ses mains, sans que l'un des deux termes puisse être considéré comme grammaticalement indispensable à l'origine. D'autre part, nous ne devons plus voir dans l'emploi causatif du verbe à la voix active une singularité ou une innovation : on sait en effet que le causatif (c'est-à-dire le type \**monéye-*) est issu du remplacement de l'actif dans cette fonction par la forme d'itératif, sans changement dans la construction.

C'est ce que J. Kurylowicz, *Inflexionnal Categories*, p. 85 et suiv. a clairement établi. On peut même dépasser ses conclusions : si à l'époque ancienne un syntagme composé d'un substantif au nominatif et d'un verbe actif pouvait avoir le même contenu qu'un syntagme causatif historique, c'est parce que le nominatif n'exprimait pas n'importe quelle relation entre un être et un procès, et que certaines des fonctions du nominatif historique étaient assumées par un autre cas. A ce niveau, l'instrumental de la personne utilisée prend toute sa signification pour la reconstruction : nous avons sous les yeux, en latin classique, un type extrêmement archaïque de syntagme dont, ici encore, seule la substance nous a été conservée : nous pouvons lire à travers le syntagme latin une structure grammaticale disparue. Nous trouvons en sanskrit classique une importante confirmation de ce fait dans la construction du causatif des verbes transitifs. L'agent est exprimé normalement à l'instrumental, *pācayati odanam devadallena* « il fait cuire du riz par Untel ». Or, cet instrumental (dont les premières attestations apparaissent dans la prose védique Delbrück, *Ai. Sy.*, p. 225) est le continuateur de l'instrumental de la personne utilisée ou agissant pour le compte d'autrui, du type *viśvaṃ jayati tvāyā dhānam* que nous pourrions traduire soit par « par toi il gagne tout enjeu » comme supra, soit par « tu lui fais gagner tout enjeu », pour illustrer la valeur causative potentielle de ce tour. Il semble bien qu'il y ait un rapport étroit entre l'évolution du rapport entre cas et celle du rapport entre diathèses : nous avons insisté sur le rapport avec la genèse du causatif historique ; mais n'oublions pas que la relation d'un actant agissant et d'un actant bénéficiaire est un des sens de la diathèse moyenne à époque historique. Il y aura lieu d'examiner

ultérieurement ce problème. Un tout autre problème est de savoir quel est le rapport entre cette valeur de « actant siège du procès », « agent non spontané », « agissant pour le compte d'autrui » et la valeur précise de « entre, à travers » qui a été posée comme la plus ancienne valeur restituable pour ce cas, celle qui réunit les emplois « concrets » temporels et locaux aux autres emplois. Il n'est pas impossible que la situation concrète du chef « entre » ses hommes, en même temps que son rôle de commandement ait fourni un modèle. Une autre possibilité est offerte par la situation de la métamorphose, où l'actant origine est aussi l'élément « intérieur », l'actant non spontané celui à l'intérieur de qui, à travers qui agit le premier. Quoi qu'il en soit, on notera qu'en vertu de ce sémantisme initial, l'instrumental était à sa place « entre » un nominatif d'origine et un accusatif de but, et pouvait être en rapport avec la « diathèse interne » c.-à-d. le médio-passif.

Il convient de relever une forme remarquable de la relation entre le nominatif et l'instrumental. Pour beaucoup d'exemples d'instrumental désubjectif, on constate un rapport possessif : le plus évident est le tour adnominal *vir magna barba* que nous avons proposé de nommer ainsi (en raison de son équivalence, dans plusieurs langues, avec l'adjectif possessif); mais il s'est révélé secondaire. C'est peut-être du côté du nominatif que la solution apparaîtra. Nous avons parfois glosé un nominatif par un génitif, tandis que nous glosions un instrumental désubjectif par un nominatif. Ainsi, lit. *jīe šimlaĩs* par *šimlaĩ jū*; on peut aussi bien mettre en équivalence véd. *marúto gaṇéna* et *marútāṃ gaṇāḥ*, *sindhur adbhiḥ* et *sindhōr āpaḥ*. Il est tentant de restituer pour le nominatif une valeur symétrique d'appartenance, qui serait la contre-partie de la valeur possessive que manifeste assez souvent l'instrumental historique. On sait que la morphologie, sans l'imposer, ne contredit pas à une relation étymologique entre les désinences du nominatif (\*-s), du génitif et de l'ablatif (\*-e/-os, \*-s) au singulier de la flexion athématique.

## VII. RECONSTRUCTION PROSPECTIVE : DE L'ABLATIF AU SUJET; DE L'ALLATIF A L'OBJET

Les reconstructions que nous proposons permettent, croyons-nous, d'éclairer l'origine du système i.-e. de la phrase

simple. Il reste à montrer comment le contenu sémantique des futurs cas directs s'est perdu, totalement ou en partie. Nous ne chercherons pas à décrire plus précisément le système dans lequel ils fonctionnaient avec les valeurs que nous leur avons attribuées : cette reconstruction exigerait une étude complète du système casuel i.-e. : en particulier, le témoignage du génitif doit permettre de pousser plus avant la reconstruction. Et les données morphologiques devront être examinées. Ainsi, on peut se demander si les limites entre les cas n'ont pas varié : nous serions tentés d'inclure dans l'instrumental du système ancien les formes pronominales en \*-d (nominatif-accusatif neutre historique). Cette hypothèse permettrait de rendre compte d'emplois comme lat. *id gaudeo* « je m'en réjouis » comme aussi l'emploi, fréquent dans la prose védique, de *tát* avec la même valeur et dans les mêmes contextes que l'instrumental neutre *téna*. Enfin, la reconstruction d'un système ancien de la phrase simple exigerait que soit défini le statut du verbe dans cet état de langue : nous avons vu que les diathèses étaient directement concernées par l'évolution du système casuel ; la catégorie de la personne est également en cause dès que l'on veut préciser le statut du sujet, ou de ce qui dans cet état de langue, s'en rapprochait. Nous nous bornerons donc à restituer des portions restreintes de ce système ancien, mais en suivant leur évolution jusqu'aux emplois historiques.

### 1. *Du sujet-origine au sujet grammatical.*

La reconstruction de l'évolution du nominatif est entièrement conjecturale, puisqu'il ne nous reste plus de vestiges directement utilisables d'un contenu sémantique positif de ce cas dans les langues. Mais si l'on accepte la reconstruction d'un contenu ablatif, une fonction de sujet-origine, il est facile d'imaginer le processus de généralisation de ce cas d'après des faits de nature stylistique constatés. Lorsque nous lisons R. V. 9.68.7 *ṣṣibhir matibhir dhītibhir hitām*, faut-il considérer que l'actif correspondant est *ṣṣayo matibhir dhītibhir hinvanti tām* « les poètes, avec leurs pensées et leurs visions, l'incitent » ou *ṣṣayo matāyo dhītāyo hinvanti tām* « les poètes, les pensées, les visions l'incitent » ? C'est qu'en effet nous trouvons à la fois *tvām hinvanti cittibhiḥ* « ils (les hommes) t'incitent avec leurs réflexions » 8.44.19 et *tvā ... hinvanti dhītāyaḥ* 9.8.4 « les visions t'incitent ». Comme le sujet du verbe *hi-* est d'ordinaire un nom de personne,

rarement un abstrait, ce second syntagme peut être considéré comme une variante expressive du premier. Cette observation d'un fait stylistique permet de reconstruire une évolution analogue dans le domaine grammatical : il est fort probable que pour des raisons stylistiques, comme la recherche de l'expressivité, le domaine du sujet-origine ait tendu à empiéter sur celui du siège du procès. Tout ce qu'on nomme « personification » avait pour effet d'élargir l'emploi du nominatif en l'appliquant à des éléments qui ne pouvaient par nature être employés à ce cas. Cette observation permet également de rendre compte de l'emploi surprenant de l'instrumental en fonction d'agent du passif. Cet emploi qui nous était apparu tel dès l'abord peut être désormais considéré comme en contradiction totale avec la valeur centrale du cas : au passif, le nominatif désigne le siège ou le terme du procès, l'instrumental désigne le sujet-origine. Il ne peut s'agir que d'un emploi récent, qui se justifie dans un état de langue où le nominatif est devenu le cas sujet général et où les habitudes stylistiques ont permis de réinterpréter un syntagme *dhīlibhir hitām* comme le correspondant de *dhītāyo hinvanī tām*. Dans une langue comme le latin où des habitudes stylistiques bien connues s'opposent à ce que le sujet d'un verbe donné soit librement choisi parmi les diverses classes grammaticalement susceptibles d'en fournir, où par ex. un abstrait est évité si le verbe a une valeur concrète, on constate que le complément d'agent a une expression distincte : ce n'est pas un hasard. On notera de plus qu'en latin, avec *ab*, comme en slave avec *otŭ*, en arménien et en hittite avec l'ablatif seul l'agent est, sous nos yeux, désigné comme *l'origine du procès* : on peut dire que, malgré sa constitution assez récente, le type lat. *hostis a milite occiditur* est le reflet indirect de rapports sémantiques et syntaxiques anciens. Le contraste qu'il offre avec le tour *maerore conficior* reflète un état de langue où les possibilités syntaxiques d'un terme comme *maeror* n'étaient pas identiques à celles d'un terme comme *miles*. C'est donc au niveau de la parole que nous trouvons le reflet le plus net de l'état reconstruit ; c'est aussi à ce niveau qu'il est possible de trouver un facteur non négligeable d'évolution.

## 2. Du but à l'objet grammatical.

L'évolution est bien plus facile à reconstruire, parce que les faits sont plus récents. Tout d'abord, nous disposons



d'un vestige important de l'état ancien dans le tour *eo Romam*; ensuite, à l'intérieur de la fonction objet, de deux sous-classes qui permettent d'y voir clair : l'emploi *adeo Romam*, qui pour le sens ne se distingue guère de *eo Romam*, mais qui est à ranger dans l'accusatif d'objet, puisque le passif personnel correspondant *Roma aditur* est possible; l'accusatif de l'objet effectué, (*accendere ignem* « allumer du feu »), qui fournit l'intermédiaire sémantique entre les emplois à sémantisme plein et les emplois à sémantisme vide, comme l'accusatif de l'objet affecté. En ce sens, l'accusatif s'est étendu aux dépens de l'instrumental puisqu'il désigne souvent, à époque historique, le siège du procès.

Un élément supplémentaire nous est fourni par les doubles constructions du type lat. *circumdare urbem muro* et *circumdare murum urbi*. Fréquent dans plusieurs langues, le fait, avec quelques variantes (locatif à côté du datif en i.-ir.; des tours prépositionnels de sens voisin ici et là), constitue à nos yeux un élément essentiel d'appréciation. Il nous présente sous forme globale le processus d'évolution : tandis que l'accusatif *murum* prenait la place de l'instrumental *muro*, le datif *urbi* ou un locatif de but (en i.-ir.) ou un tour prépositionnel prenait celle de l'accusatif *urbem*. Il y a là selon nous un exemple éclatant de « mutation » (au sens où l'on emploie ce terme en phonologie) dans l'évolution du sémantisme casuel : l'accusatif évolue de la valeur de but vers celle de siège du procès; parallèlement il est remplacé en cette fonction par un cas à valeur prospective ou illative qui tend à son tour vers un statut grammatical (cf. le « datif déobjectif »). On peut donc superposer, comme représentant deux systèmes successifs :

1. *circumdare muro urbem*.
2. *circumdare murum urbi*.

Leur coexistence dans une même synchronie pose des problèmes au descripteur, qui doit opérer avec une notion d'inversion sémantique pour éviter d'avoir à scinder un verbe en deux unités lexicales différentes.

La fréquence de ce fait dans les préfixés s'explique par l'évolution différente du statut de l'accusatif : si on compare *eo Romam* et *adeo Romam*, on ne peut attribuer la différence de statut de l'accusatif *Romam* — dont le contenu local est à l'origine identique — qu'au maintien du statut ancien auprès du simple et à un changement auprès du préfixé



par *dissimilation sémantique* entre le contenu du cas et celui du préverbe. Après de *circumdare, urbem* est devenu très tôt un véritable objet grammatical; c'est pourquoi il s'est maintenu au lieu d'être remplacé par une expression nouvelle du contenu final ou prospectif; mais tant que le verbe a été analysable comme un préfixé, il a pu prendre aussi la construction du verbe-base. Que d'autre part, et antérieurement, le sémantisme de certains préverbes ait favorisé l'évolution est, comme on l'a vu, probable.

Un second facteur de l'évolution est à chercher dans l'accusatif de l'objet effectué : Dans le système ancien, une expression comme *βάλλειν βέλος* était normale au sens de « effectuer un tir »; il suffit de la concrétisation de *βέλος* au sens de « arme de jet » pour que se trouve constitué le modèle nouveau *βάλλειν τι* « lancer quelque chose » (par ex. *λίθον* « une pierre »). Ce facteur n'est pas contraignant : la langue pouvait (et elle en offre des exemples) modifier la substance pour conserver la forme, en refaisant le syntagme en *βάλλειν βέλει*.

Un troisième, proche du second, est la création de l'accusatif d'extension : à partir de certains emplois internes (avec ou sans figure étymologique) comme *ire iter* ou *ire viam* la valeur ancienne de but ou d'objet effectué a facilement glissé vers celle d'extension spatiale, tandis que *viam* et *iter* se lexicalisaient. Ainsi *ire viam* pouvait concurrencer *ire via*.

Ces trois facteurs jouent sur l'accusatif, qui en se déplaçant repousse l'instrumental vers une position moins centrale; le suivant affecte l'instrumental, et plus précisément le substantif à l'instrumental. Il s'agit d'ellipses : de bons exemples sont fournis par les verbes de mouvement, qui se construisent à l'origine avec l'instrumental de l'objet siège du mouvement (partie du corps, objet tenu en mains, etc.). Ils peuvent admettre une détermination accusative, qui exprime le but ou le terme de l'action. Que le terme à l'instrumental, par suite de sa fréquence ou de son caractère réel ou apparent de redondance, soit sous-entendu, le lien entre le verbe et le terme à l'accusatif tend à devenir un lien de type objectif, le verbe subissant alors une modification sémantique. La racine *\*g<sup>w</sup>hen-* (qu'on s'abstiendra pour le moment de traduire) se construisait avec l'instrumental de la partie du corps, de l'outil ou de l'arme « heurtant », l'accusatif de l'objet visé ou atteint. Cette valeur ancienne,

non spécialisée, apparaît encore nettement en latin (*offendere genu saxum*) et grec (θείνειν τῷ σκέλει τὴν πέτραν) « heurter le rocher du genou ». Les emplois spécialisés sont issus d'une ellipse du terme à l'instrumental : le sens de « tuer » (véd. *han-*, av. *gan-*, hitt. *kuen-*) représente d'abord l'ellipse du nom de l'arme. Ce qui n'empêche pas qu'ultérieurement une détermination libre (et marginale) à l'instrumental soit réintroduite : « tuer avec telle arme »; mais le sémantisme nouveau est acquis. Avec l'ellipse du nom de la houlette, ou semblable, à l'instrumental, on a le sens de « mener (les bêtes) au pâturage », lit. *giñti*, *ganýti*; ellipse du nom des chiens, si l'on explique v.-sl. *gŭnati* « chasser » par « pousser le gibier dans les filets ». Avec ellipse du nom de la serpe : lit. *geněti* « tailler » (des arbres). Ultérieurement se sont produites d'autres évolutions, comme l'inversion de « repousser » à « défendre » lat. *defendere*, lit. *ginti*. Des écarts sémantiques aussi importants qu'entre lit. *městi* « lancer » et son ancien itératif *matýti* « regarder » s'expliquent aussi par l'ellipse d'un instrumental, en l'occurrence *akimis* « les yeux » (cf. v.-sl. *metati očima*); entre ind. *dīvyati* « lancer » et v.-sl. *divīti se* « s'étonner ».

Ces divers facteurs, et sûrement d'autres qui nous échappent, ont dû contribuer à introduire l'accusatif en position d'objet. On ne doit pas oublier, par-delà les divers conditionnements, le maintien de la symétrie de l'accusatif et du nominatif par rapport au verbe : le maintien de la proportionnalité de leurs rapports doit avoir dominé l'ensemble de l'évolution. Une résistance semble s'être manifestée en germanique, où l'instrumental (puis datif) de l'objet conserve une extension remarquable. Toutefois, on observera que dans la grande majorité des exemples, l'instrumental est la seule construction admise, ou qu'il se trouve en variation libre avec l'accusatif; mais jamais en liaison. Cet archaïsme du germanique ne représente donc pas la conservation pure et simple de l'état ancien, mais comme lat. *utor aliqua re* « se servir de quelque chose » le maintien de la désinence ancienne, mais à titre de variante combinatoire (ou de variante libre) de l'accusatif. Ce type d'évolution n'est pas fréquemment représenté par ailleurs; les deux types normaux d'évolution sont :

a) Le maintien de la substance avec modification de la forme.

C'est le type *conserere agrum lino* où les mêmes cas restent en place, d'un système à l'autre, mais avec inversion dans les

fonctions. S'agissant d'un composé, on constate une « inversion sémantique » par rapport au simple; dans les simples, on trouve plutôt des scissions (lat. *jacio/ico*), mais l'inversion avec maintien de l'unité formelle est possible (gr. βάλλω).

b) Le maintien de la forme au prix d'une modification de la substance.

C'est, dans les préverbes, le type nouveau *conserere linum (in agro)*, ou *circumdare murum urbi*. Dans les simples c'est l'évolution normale et ancienne : Si lit. *pilli* et arm. Հեղուլ *hehul* continuent à signifier « verser », c'est-à-dire à admettre comme premier complément le nom du liquide (et non celui du récipient) c'est parce que l'ancien instrumental attesté ailleurs, mais avec des verbes qu'on traduit par « emplir », a été remplacé par l'accusatif, qui remplit normalement cette fonction. Parfois il est possible de montrer que l'évolution de ce type s'est réalisée selon tel ou tel des facteurs étudiés plus haut : lat. *serere linum* « semer du lin » doit représenter un modèle issu de la réinterprétation de *serere semen* « faire des semailles » (objet effectué) en « semer (telle ou telle) semence ». Si l'ancienne rection (conservée en germanique et, en latin, avec *conserere*) s'était maintenue, *serere* se traduirait par « ensemençer ».

#### CONCLUSION : L'ÉVOLUTION DE L'INSTRUMENTAL

La plus ancienne structure que nous puissions restituer est la liaison d'un nominatif d'origine, d'un accusatif de but et d'un instrumental signifiant « entre, à travers ». Quelle était son importance dans le système, modèle unique de la phrase simple ou modèle limité à quelques emplois, c'est ce que nous ne pouvons pour le moment déterminer. De toute façon, cette structure est importante en ce qu'elle a fourni le modèle de la phrase simple des états de langue plus récents. Dans un premier état, il semble bien que l'instrumental ait marqué le constituant immédiat du prédicat verbal, tandis que, sémantiquement et syntaxiquement symétriques par rapport au verbe, nominatif et accusatif occupaient des positions marginales, indiquant respectivement l'origine et le terme du procès. L'évolution ultérieure, menant à la situation de l'instrumental à époque historique, consiste essentiellement en un « rapprochement » des futurs cas directs qui, en empiétant sur le domaine de l'instrumental,

le réduisent soit à l'état subordonné que nous avons proposé de nommer déobjectif et désubjectif — emplois où un ancien constituant central est réinterprété par référence à d'anciens constituants marginaux, soit à l'état de vestige comme *pluit lapidibus*, soit — et c'est la majorité des emplois historiques — à l'état de constituant marginal, avec des valeurs sémantiques assez diverses, mais dont on peut tenter de rétablir ainsi la filiation : la valeur sociative se relie directement à celle de « entre » ; les emplois instrumentaux, à la valeur possessive qui doit être considérée comme ancienne et en relation avec la valeur d'appartenance que nous avons reconstruite pour le nominatif. Quant à la valeur essive (qui aboutit à l'emploi attribut) elle a des origines très diverses, mais on peut dans l'ensemble y voir la contrepartie « interne » de la valeur possessive, de même que la valeur sociative est la contrepartie « externe » de l'une des valeurs les plus anciennes de l'instrumental que nous avons nommée « sociativité fictive ou interne », et qui n'est qu'un aspect du sens de « entre ». Il semble donc possible de tenter une reconstruction structurale du contenu de ce cas non seulement au niveau des syntagmes, et au niveau du système casuel, mais encore dans le développement de ses significations.

Jean HAUDRY.

## NEUTRES GRECS EN *-ti* : ABSOLUTIFS ET PRIVATIFS VERBAUX

*Résumé* : le grec possède, à l'état adverbialisé, une vieille catégorie de neutres indo-européens en *\*-li*, qui se présentent sous forme *-τι* en simple avec valeur d'adjectif (*ἐγερτι*) ou de substantif (*ἄρτι*, *ὄνομαστί*), en composition avec valeur uniquement d'adjectifs au cas indéfini (*ἄστακτι*), et à l'instrumental en *-τι* avec valeur uniquement de substantif verbal (*ἄστακτί*). Les composés sont tous des privatifs verbaux, fonctionnant à côté de formes nominales du verbe qui, en tant que verbales, devaient comporter la négation de phrase. La déviation du neutre au féminin qui caractérise les abstraits a rejeté hors flexion les adjectifs qui deviennent des absolutifs, et l'expansion de noms d'action composés à second membre *-ti-* (*ἐξέγερσις*) a refoulé au premier membre les noms d'agent munis du même suffixe (*ἐγερσί-μοθος*).

1 Le grec possède une série d'adverbes en *-τι*<sup>1</sup>, qui font doublement difficulté, et pour leur finale, le plus souvent en *-τι* (*ἄρτι*, *ἄστακτι*), mais parfois aussi en *-τί* (*ἄστακτί*), avec ou sans variante *-εῖ* (*ἄωρεῖ*, *ἄστακτεῖ*), et pour leur origine. En effet, si les adverbes du type *ἄρτι* ont depuis longtemps été interprétés comme de vieux thèmes en *\*-i* dans lesquels *\*-i* est un morphème de composition<sup>2</sup>, on n'a guère, à notre connaissance, tenu compte du fait qu'il y a en réalité deux

1. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, p. 623.

2. Voir la bibliographie donnée par Schwyzer, p. 623, note 2. Cette explication remonte à G. H. Mahlow, *Die langen Vocale A E O in den europaischen Sprachen...*, Berlin 1879, p. 120-122. Pour Mahlow (p. 122) *-i* est le neutre, *-εῖ* le locatif d'un adjectif thème en *\*-i-* sorti de l'usage, et remplacé par un thème en *-ιο-* : on a *πανδήμιος* à côté de *πανδημεί*, et ce dernier est à *πάνδημος* ce qu'est lat. *sublimis* à *sublimus*, got. *ganuogi* à *ganohs*. Aux formes latines, celtiques, slaves rapprochées par Mahlow, ajouter les formes tokhariennes (dénominatives comme *ἄμισθι*) du type *okta-puklyi* « de huit ans » (voir Sieg-Siegling-Schulze, *Tocharische Grammatik*, Göttingen 1931, p. 235) ; et voir, pour les formes baltes, E. Fraenkel, *M.S.L.* 19, 1916, p. 34 sq.



séries distinctes de formes, les unes anciennement en *-i* ou *-εί*, attestées sous forme *-ί* de manière exceptionnelle et en général avec des flottements dans la tradition manuscrite entre cet *-ί* et *-εί*, et qui, lorsqu'elles sont composées, le sont le plus souvent sur un *substantif* (ἄωρί, αὐτοδοσί : ὥρα, βόη), les autres en *-τι* ou *-τί*, rarement et non anciennement en *-τεί* et cela sous l'influence du type αὐτοδοσί. Ces dernières, bâties en général sur des *verbes* (ἀνωίστι : οἶμαι) sont des thèmes en *\*-li*, qui synchroniquement se comportent en grec comme des adverbes, mais dont on peut chercher à retrouver les valeurs casuelles anciennes, et qui fonctionnent tantôt comme des nominatifs-accusatifs (*-τί*), tantôt comme des instrumentaux-comitatifs (*-τί*); du point de vue de la dérivation, ils représentent une catégorie archaïque, disparue des formes nominales vivantes : de vieux neutres en *\*-ti*, parallèles aux neutres en *\*-tu* dont quelques-uns subsistent en grec (ἄστν), et qui, par opposition à ces derniers, offrent la même propension à la composition que les animés en *\*-ti-* par opposition aux animés en *\*-tu-*. Il est donc indispensable de distinguer deux types d'adverbes, les uns en *-ί*, *-εί* (*-ί* ?), à côté desquels apparaissent des formes en *-ία* (cf. πανδημί, πανδημεί, πανδημία), les autres en *-τι*, *-τί*, que nous étudierons seuls ici<sup>3</sup>.

2 Un certain nombre d'adverbes en *-τι* ont une brève attestée métriquement. Les uns sont des composés, tous privatifs, à l'exception de ἐγκονητί « en se fatiguant », Pd. N. 3, 36, tiré de ἐγκονέω<sup>4</sup>. L'hom. ἀέκητι « contre la volonté de »

3. Seul Kissling a présenté séparément les deux séries d'adverbes, en *-τί* et *-ί* (KZ 17, 1868, 213-214). Nous consacrerons une autre étude aux adverbes en *-ί/-εί*. Indiquons ici, à titre d'exemple, que les formes en *-ί* (mais non en *-τί* : § 6) ont des variantes en *-εί* chez Homère : ἀσπουδί en X 304 (mais non Θ 512 ni O 476) [Hérodien donne ἀσπουδεί, *Epim.* 254]; τριστοιχί K 473 (et Hes., *Th.* 727, a τριστοιχεί); μεταστοιχί ψ 358 757 (cf. τετραστοιχεί Ph. 2, 152); αὐτονυχί Θ 197. En revanche, une finale *-εί* est assurée pour ἀθεί σ 353, pour lequel n'existe ni chez Homère, ni après lui, de finale *-ί* (et sur lequel voir note 22). Cette finale *-εί* est en général interprétée comme une désinence de locatif (Mahlow, *A E O*, p. 122; Schulze, *Kl. Schr.*, p. 656-657; Fraenkel, *M.S.L.* 19, 1916, p. 34-35; Wackernagel, *Vorles. über Syntax II*, p. 290). P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 250, formule des réserves sur cette interprétation.

4. Je ne tiens pas compte ici de ἀνάτι, ni de ἐγκυτί (qui a une brève chez Call. *Fr.* 311, et une longue chez Archil. 37), formés sur des simples eux-mêmes en *-i-* (ἄτη; cf. κύτος, lat. *culis*), n'ont pas le suffixe *-ti-* du type ἀδοατί; ni, pour la même raison, de αὐτονυχτί, J. A.J. 17, 9, 5 (cf. νυχτ-ός).

(d'où a été tiré un simple *ἐκητῖ*)<sup>5</sup>, bâti sur *ἐκών* ou sur sa racine, n'est pas clair dans le détail en raison de son -η- qu'on retrouve d'ailleurs dans *ἐκηδόλος* et *ἐκηλος*<sup>6</sup>, mais il a la valeur participiale d'autres privatifs en -τῖ (§ 20). Les autres privatifs ont en général à leurs côtés un adjectif privatif en -το- (qui ne leur préexiste pas nécessairement).

Le suffixe -ti peut avoir — mais rarement — le même emploi dénominatif que le suffixe -το- lui-même : *ἀμαχητῖ* (cf. *ἀμάχητος* Soph.) dont la quantité finale est ambiguë, puisqu'il se trouve en fin de vers en Φ 437 (et ailleurs en prose, notamment chez Hérodote et Xénophon, avec parfois une variante -τεῖ : § 7) est fait sur le substantif *μάχη* ; *ἀδοατῖ* Pd., N. 8, 9 « sans cri, sans appel » (*ἀδόατος*, *Epigr. Gr.* 240 (Smyrne), *I.G.* II/3, 4174) peut être bâti soit sur *βοή* soit sur le dénominatif *βοάομαι* ; *ἀστακτῖ* mot à mot « non goutte à goutte », Soph. *O.C.* 1251 (pour *ἀστακτί*, cf. § 6), cf. *ἀστακτος* Eur., doit être fait, non sur \**στάξ*, moribond (*αἱ στάγες*, A.R. 4. 626), mais sur le verbe dérivé *στάζω*. Certains adverbes en -τῖ sont en effet tirés de dénominatifs : *ἀμογητῖ* « sans se fatiguer » (cf. *μογέω*, *ἀμόγητος* H.H. 8, 3), dont la quantité brève est assurée chez Callimaque, *H. Art.* 25, mais non en Λ 637<sup>7</sup>, où le terme est devant voyelle (fin de vers : *ἀμογητῖ ἄειρεν*) ; *ἀπονητῖ* « sans peine » Eur., *Fr. Lyr.* 3 (*πονέω*, *ἀπόνητος*, Hdt., Soph.) ; et *ἀστενακτῖ* « sans gémir » (*ἀστένακτος*, Trag.), Eur., *Fr.* 307, Ar., *Ec.* 464, Plat., est fait sur un verbe dérivé (*στενάζω*). Quant à *ἀκλητῖ*, Com. ap. Zen. 2, 46, « sans être appelé », il est bâti sur la même forme radicale que *ἄκλητος*, Trag.

5. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, s.u.

6. Voir Schwyzer I, p. 550, n. 8, pour les interprétations proposées (instrumental \**Ἑκᾱ + τῖ* = skr. *cid*, Osthoff ; transformation d'un locatif \**ἀεκᾱ*τῖ de *ἀέκων*, Pisani ; haplogie de \**Ἑκᾱτᾱ*τῖ, Brugmann). M. Leumann (*Hom. Wörter*, p. 251-258) le suppose bâti sur l'expression de sens contraire *ἰότητι* « par la volonté de » ; mais la construction est celle d'un adjectif, non d'un substantif (§ 20). Une explication séduisante est celle de H. Jacobsohn, *Glotta* 16, 1928, p. 55, qui pose un substantif \**Ἑκᾱ* qui serait à véd. *vas'a-* ce que *γονή* est à *γόνος*. Il ne faudrait pas faire intervenir, à côté de *ἀέκητι* et de *ἐκηδόλος* l'adjectif *ἐκηλος*, si le -η- appartenait au suffixe (cf. P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.), et non, d'une manière ou d'une autre, au radical.

7. Pfeiffer, dans son édition de Callimaque (Oxford 1949) cite, dans son commentaire au *frag.* 298.2, *ἀμογητῖ* avec une longue chez Homère, mais je ne vois pas pourquoi.

**3** D'autres adverbes en -τί dont la brève est attestée métriquement sont simples. Lorsqu'ils présentent une connexion morphologique avec une autre forme nominale du grec, celle-ci est, non plus un composé en -το-, mais un adjectif d'obligation en -τέο- (§ 22)<sup>8</sup>.

On a ἐγερτί « en éveillant », Soph. *Ant.* 413; Eur., *Rh.* 524, Heraclit. 63 (ἐγερτέον, Eur.), sur verbe non dénominatif, et de plus nombreuses formes bâties sur des dénominatifs, en général en -ζω. Les uns sont des dénominatifs d'appellatifs : ὀνομαστί « par son nom » (ὀνομάζω; ὀνομαστός Hom.; ὀνομαστέον, Plat.), le plus souvent en prose (Hdt. Thc., Isoc., Dem., etc.), mais dont les rares exemples poétiques (Critias 6.3 D; Call. *Aet. Oxy.* 2080.81) assurent le -ί (et cf. avec -ι *I.G.* I<sup>2</sup> 57.44 [-ve s.]; *Berl. Sitz.* 1927.167 [écrit -νυμ-]; pour ὀνομαστέι, voir § 8); ἀνδριτί « en homme » (ἀνδρίζω; ἀνδριστέον, Plat.), Ar. *Ec.* 149; Crates Com. 3 D; Thcr. 18, 23; D. Chrys.; ἀνθρωπιστί « dans la langue des hommes » (ἀνθρωπίζω), Soph. *Fr.* 827; cf. Sch. Od. 6, 125; Ps. Callisth. 3, 17. La même finale -ιστί, en rapport dans ces formes avec un verbe en -ίζω, apparaît dans le plus ancien de ces termes, le verbe correspondant étant attesté (par hasard ?) beaucoup plus tard : μελείστί « par membres » (μελείζω, Apd.; et cf. μελιστί J. *A.J.* 15.8.4; καταμελειστί Arat. 624, où la valeur distributive est soulignée par l'adjonction d'un préverbe), Ω 409; ι 291; σ 339; A.R.; Philostr.<sup>9</sup>.

Beaucoup de ces formes sont bâties sur des dénominatifs de noms propres, et indiquent une mode, ou un mode musical, ou un parler : Δωριστί (δωρίζω) « en langue ionienne », Call. *Iamb.* 1, 354, Str., etc.; « à la mode ionienne », Plat.; « sur le mode ionien », Ar., *Eq.* 989 (lyr.), Plat., Aristot. (et cf. ὑποδωριστί, Aristot.; et δωροδοκιστί, Ar., *Eq.* 996, avec un jeu de mots sur Δωριστί [δωροδοκέω Plat.]); Ἀργολιστί, Soph., *Fr.* 462 (ἀργολίζω); Ἰαστί (ιάζω, tardif) « sur le mode ionien », Com. *Adesp.* 415; Plat., etc.; « en langue ionienne », Call. *Iamb.* 1, 354; Str., etc.; Λυδιστί (λυδίζω) « à la mode lydienne », Cratin. 256, et « sur le mode lydien », Plat., Aristot., etc. (et cf. pour indiquer un mode musical συντονολυδιστί et

8. Je ne tiens pas compte ici de ἐθελοντί ou de ἐκοντί, formes casuelles des participes ἐθέλων, ἐκών, ni des adverbes en -ωστί (μεγαλωστί, etc.), où l'on considère que -τί est une particule indéfinie comparable à skr. *cid* (Schwyzer I, 624).

9. L'explication de Schulze, *Kl. Schr.* 363, par \*μελε-*Fiδ*-τι cf. skr. *vidā* « morceler, diviser », n'est pas convaincante.

μιζολυδιστί, Plat. *R.* 398 *e*, etc.); Σκυθιστί (σκυθίζω) « à la mode scythe », Soph., *Fr.* 473; « en langue scythe », Hdt. 4, 27, 59; Θρακιστί (θρακίζω) « à la mode thrace », Thcr. 14.46; « en langue thrace », Str. 7, 1, etc.; et sans verbe en -ίζω attesté, Μαιωτιστί « à la mode Méotide », Thcr. 13, 56, Πελοποννασιστί « en langue du Péloponnèse », Thcr. 15, 92.

Ces deux séries d'adverbes, privatifs d'une part, et de l'autre simples bâtis le plus souvent sur des dénominatifs de noms propres, sont nombreux en prose. En l'absence d'attestation métrique, leur quantité finale fait théoriquement problème puisque certains adverbes en -τί ont une longue métriquement assurée (§ 6). En pratique, le problème n'est pas le même pour les deux séries de formes : tous les adverbes en -τί sont des privatifs — ce qui doit être ancien (§ 28) —, à l'exception de ἐρηγορτί, hapax homérique dans le chant K qui présente des anomalies, et isolé en tant que bâti sur un thème de parfait radical. Il y a donc une très grande présomption de vraisemblance pour que, même attestés seulement en prose, les simples du type Ἑλληνιστί aient la brève. En revanche, c'est seulement sous bénéfice d'inventaire que nous rangeons ceux des composés du type ἀνωμοτί qui ne se présentent qu'en prose parmi les formes à brève, car il doit se cacher parmi eux des formes à longue. En réalité, tous les privatifs à brève métriquement attestée ayant fonction d'adjectifs, ce sont les emplois adjectivaux qui devraient servir de critère pour décider de la quantité de la finale; mais procéder ainsi reviendrait à prendre les conclusions comme principe de raisonnement, et serait de mauvaise méthode.

4 Parmi les composés privatifs, deux n'ont pas à leur côté d'adjectif en -to- : ἀνιδιτί « sans transpirer », Plat. *Lg.* 718 *e* (ἰδίω), ἀμυστί « sans fermer la bouche » (μύω), Pherecr. 202, *Anacreont.* 8, prob. in Hp. *Int.* 12, Luc. *Lex.* 8<sup>10</sup>. Les autres apparaissent parallèlement à un adjectif en -to-. Certains, comme ἀνιδιτί, ἀμυστί, sont formés sur des verbes non dénominatifs : ἀνωμοτί « sans jurer » (ῥμνῡμι; ἀνώματος Trag.,

10. Je ne vois pas sur quel texte se fondent L.S.J. pour attribuer une longue à ἀμυστί : le vers de Phérécrate est incomplet, et dans les *Anacreontea* 8, la fin du second colon d'un *dicataleotum* iambique peut en théorie être brève ou longue : "Αφες με τοὺς θεοῦς σοι | πιεῖν πιεῖν ἀμυστί.



Dem.), Hdt.; ἀσκαρδαμυκτί « sans cligner des yeux », Xen., *Cyr.* 1, 4, 28 (σκαρδαμύσσω, ἀσκαρδάμυκτος Ar.); ἀψαυστί « sans toucher », Plu. 2.665 f (ψάω; ἄψαυστος Hdt., etc.); ἀπαυστί « sans s'arrêter », D.C. 37.46 (παύομαι; ἄπαυστος, Parm., Trag., etc.); ἀγνωστί « sans connaître », Ps. Callisth. 3.19 (γινώσκω; ἄγνωστος hom.); ἀμηνυτί « sans annoncer », Steph. in Hp. 1, 100, etc. (μηνύω, ἀμήνυτος, Hld.). Ces formes sont assez nombreuses à n'être attestées que chez des lexicographes et des grammairiens : Hérodien a ἀπταιστί « sans faire de faux pas », *Epim.* 256 (πταίω, ἄπταιστος et -τως att.), ἀνοικτί « sans pitié » (cf. ἀνοικτος et -τως, Trag.), *Epim.* 257, Pollux 5, 147 ἀφθεγκτί « sans parler » (φθέγγομαι; ἄφθεγκτος et -τως Jambl.), Hésychius ἀγευστί qu'il glose ἀπαστί « à jeun » (γεύω, πατέω; ἄγευστος Plat., ἄπαστος hom.), la Suda ἀδαμαστί (ἀδάμαστος hom.), ἀδυναστί (ἀδύναστος Gloss.; la forme attique est ἀδύνατος), αἰστί (ἄϊστος « invisible », hom.), ἀνεκδαρτί « sans écorcher » (δέρω, ἀνέκδαρτος Suda).

D'autres privatifs sont formés sur des dénominatifs. Mais, au contraire de ce qui a lieu pour les simples (type ὀνομαστί : ὀνομάζω), ces verbes sont exceptionnellement en -ζω, et les formes en -τί sont alors tardives : ἀφροντιστί Ath. 14.632 d (φροντίζω; ἀφρόντιστος att.), ἀθαυμαστί Suda (θαυμάζω; ἀθαύμαστος, Zen., M. Ant.; -τως, Soph.). Les plus anciens sont ici ἀγελαστί « sans rire », Plat., Thphr., Plu. (γελάω, ἀγέλαστος H. Cer., Esch., Heracl.) et son contraire ἀδακρυτί, Isoc., Plat., Plu. (δακρύω, ἀδάκρυτος hom.). Les plus nombreux se trouvent à côté de verbes en -έω : ἀμελητί « sans soin », Luc. *Tim.* 12 (ἀμελέω hom.; ἀμέλητος et -τως, att.), ἀθεωρητί, Hdn. *Gr.* 2, 934, Suda (θεωρέω, ἀθεώρητος, Antiph., Arist., Plu., etc.), et, tardifs comme ce dernier, ἀκονητί ἄνευ πόνου *E.M.* 50, 29 (cf. ἐγκονητί sur ἐγκονέω : § 2; ἀκόνητος Sch. Opp. *H.* 2, 354), ἀμαρτυρητί, *P. Oxy.* 1852.10 [+VI<sup>e</sup> s.] (μαρτυρέω; ἀμαρτύρητος, Eur., Antiph.); ἀκολλητί « sans cohésion », Herm. ap. Stob. 1, 49, 68, se trouve à côté d'un verbe en -άω, κολλάω (et cf. ἀκόλλητος Gal., D.H.). Aucune de ces formes n'est antérieure à l'adjectif en -το- correspondant; au contraire ἀπροσφωνητί « sans se faire entendre » (προσφωνέω), Esop. 35, doit être antérieur à ἀπροσφώνητος, Sch. *Od.* 4, 727, et on a, sans \*ἀκόπητος, peut-être ἀκοπητί « sans fatigue » (\*κοπέω, κόπος), *Lib. Decl.* 29.6, si ce n'est pas une faute pour ἀκονητί.

Sur verbes non dénominatifs, mais avec un -η- analogique, on a, tardivement, ἀμελλητί « sans tarder », Jos., Them.,



Jambl. (μέλλω; ἀμέλλητος Luc., Pol.) et ἀμελειστί, Suda, qui peut en être une faute; ἀμενητί « sans rester », Suda (ἀμένητος Hdt.); et, sans \*-πόδητος, à côté des composés attendus en -ιστί (cf. ποδίζω) : τετραποδητί « à quatre pattes », Plb. 5, 60, 7, cf. τετραποδιστί Plu., Luc., ἀκροποδητί, Luc., *Prom.* 1, *D. Mar.* 14, 3, etc.; αὐτοποδητί, Luc., *Lex.* 2 (cf. αὐτοποδί, D.C. 50.5).

**5** Les simples en -τί sont exceptionnellement formés sur un verbe non dénominatif : ἀμυντί « en se défendant » (ἀμύνω), A.D. *Adv.* 161.8 (dub.), ἔρρεντί, Alc. 130, adverbe de sens inconnu<sup>11</sup>.

Les plus anciens sont tirés de noms propres et appartiennent au type Δωριστί (§ 3), qu'ils désignent une mode (Μηδιστί, Str. 11.3.3), ou un mode musical (Φρυγιστί, Plat., Aristot. [φρυγίζω], Ὑποφρυγιστί, Aristot.), ou un langage : Ἀττικιστί (ἀττικίζω), Dem., Antiph., etc.; Ἑλληνιστί (-ίζω), Plat. Xen., etc. (écrit -τί P. Taur. IV 4 [-II<sup>e</sup> s.]); Περσιστί (-ίζω), Hdt., Xen., Aristid. *Or.* 34 (50) 56; Συριστί (-ίζω), Xen., Plut., etc. (écrit -τι P. Petr. 3, p. 14 [-III<sup>e</sup> s.]); puis Ἑβραϊστί (-ίζω), Ἰουδαιστί (-ίζω), Χαλδιστί (-ίζω), LXX; Φοινικιστί (-ίζω), Plb.; Αἰολιστί (-ίζω), Καριστί (-ίζω), Str.; Μακεδονιστί Plu. (-ίζω), Ῥωμαϊστί (-ίζω), Plu., App., Ἴωνιστί, A.D. *Adv.* 162.8 (-ίζω), Μεγαριστί (-ίζω), Hdn *Gr.* 1, 506; Ἰλλυριστί St. Byz. (-ίζω), Γραικιστί (-ίζω) *E.M.* 239.19; Ἀραβιστί (-ίζω) Eust.; Χιαστί Hsch., Eust.

Le type est productif même en l'absence de verbe en -ίζω, pour désigner un mode musical (ἡ Λοκριστί ἀρμονία Ath. 14.625 e), ou une mode : Ἀρμενιστί ἐσκεύασθαι, Str.; Ἀχαιστί « graeco ritu », Orac. ap. Phleg. *Mir.* 10; Γαλλιστί τεμείν, proverbe « couper le nœud gordien », Macar. 2, 92; ou, plus anciennement, une langue : Ἰνδιστί, Ctes., Παρθιστί, Plu.; Διαστί « dans la langue de Zeus », prob. in D. Chr. 11.23; Κελτιστί, Arr.; Λυκαονιστί, Act. Ap. 14.11. Les adverbess à sens linguistique sont formés parfois aussi sur des appellatifs, depuis le βαρβαριστί d'Ar., *Fr.* 79, etc. : βοῖστί (λαλεῖν) « en langage de bœuf » (sans verbe en -ίζω), Porph.; et, dans le P. Mag. Leid. W. ἱερᾶκιστί, 2.42, « en langage d'épervier » (ἱερᾶκίζω), ὄρνεο- et ἱερο-γλυφιστί (cf. ἱερογλυφέω, et γλυφίς, ἶδος); χυδαιστί (χυδαίζομαι), Eust., « en langue commune ».

11. \*said to be formed from a part. ἔρρεῖς as if from ἔρρω (\*ἔρρημι) = ἔρρω : L.S.J.

Les simples en -τί sont formés de manière générale plus tard sur des appellatifs que sur des noms propres, et le matériel en est un peu hétéroclite. Les dénominatifs sont ici en -ζω et les adverbes se terminent en -στί à l'exception de ἀρπακτί, *C.I.G.* 8470 (vase). On a ici quelques composés qui, à la différence des privatifs du type ἀμογητί ont un second membre formé sur un substantif, et se trouvent à côté d'un verbe en -ίζω : τετραποδιστί Plu., Luc. (cf. τετραποδίζω et ποδιστί, donné comme adverbe de ποδίζω sans explication, *An. Ox.* 2.313), τριγωνιστί « à la manière d'un triangle », Nicom. *Ar.* 2; 8 (-ίζω), κυνοκεφαλιστί, *P. Mag. Lond.* 46.27 (cf. κυνοκέφαλος et κεφαλίζω *BGU* 341.9).

Le type ἀνδριστί est représenté par γυναικιστί, *Ath.* 12.528 f (-ίζω); κυνιστί *Posidon.* 5 J. (-ίζω et cf. κυνιστέον *Jul.*), ιππαστί *Hsch.* (ιππάζω), πυγιστί<sup>12</sup>, *Hippon. Frg.* 92 (πυγίζω « paedico » *Ar.*). Un sens distributif est attesté dans les papyrus pour κοτυλιστί « par cotyle », *UPZ* 94.4 [-II<sup>e</sup> s.], cf. κοτυλίζω, ποκιστί (πωλεῖν) « par toison » (-ίζω), σταθμιστί « par poids » (-ίζω) *PSI* 5.459.11 [+I<sup>er</sup> s.]; μοναδιστί « par unités », *Nicom., Ar.* 2, 8, est tiré non de μονάζω, mais de l'adverbe μοναδόν (attesté sous sa forme ionienne μουν- chez *Opp.*, *H.* 1, 444); de même, on a, formé sur ὀκλαδόν, ὀκλαδιστί « en s'accroupissant », *Babr.* 25.7 (écrit ὀκλαστί, *Suda*, cf. ὀκλάζω) et ὀκλάδιστις, *Hdn. Gr.* 1.512; sans verbe en -ίζω, on trouve πατριστί = πατρόθεν, *OGI* 46.7 [*Halicarn.*, -III<sup>e</sup> s.], *Bull. Soc. royale des Lettres de Lund* 1928/29, IV 3.

6 D'autres adverbes ont une finale longue -τί bien attestée par la tradition chez Homère, dans un simple ἐγρηγορτί *K* 182 (cf. § 3), bâti sur le thème du parfait correspondant à ἐγερτί factitif, et auquel correspond, comme pour les simples du type ἐγερτί, une forme en -τεο-, ἐγρηγορτέον, mais tardive, *Antyll. ap. Orib.* 6, 6, 3.

Les formes les plus nombreuses sont ici des privatifs auxquels peuvent correspondre, comme pour le type ἀμογητί des adjectifs en -το-, mais dont l'existence n'est ni nécessaire, ni nécessairement antérieure : ἀνωιστί, δ 92 « de manière inopinée » (οἶομαι; ἀνώιστος *Φ* 39 etc.); ἀνουτητί « sans porter

12. *Frg.* 92 (14 A D<sup>3</sup>) v. 2 : πυγιστί τὸν πυγεῶνα avec allitération et rapprochement étymologique. Le mot ne peut signifier que « à la manière des pédérastes » : O. Masson, *Les fragments du poète Hipponax*, Paris 1962, p. 151.

un coup » X 371 (οὐτάω cf. ἀνούητος Nic. *Th.* 719, mais la forme homérique a une brève, ἀνούητος, Δ 540); ἀνιδρωτί « sans sueur » (ιδρώω hom.; ἀνιδρωτος Hp., Xén.) O 228, etc.; ἀναιμωτί « sans saigner » P 363, 497, σ 149, ω 532, Gal., etc., à côté de ἀναιμων, sans qu'il soit besoin de se demander, comme Schwyzer<sup>13</sup> s'il ne s'agit pas d'une réfection de \*ἀναιμί : une telle forme appartiendrait au type dénominatif de ἀμισθί, et ἀναιμωτί peut être simplement fait sur ἀνιδρωτί, au lieu du dérivé attendu mais amétrique \*ἀναιματωτί (αἵματόω). Dans toutes ces formes homériques, la syllabe finale -τί est au temps fort, ce qui empêchera de l'analyser en \*-τι-ι comparable à πόλι <πόλι-ι (cf. § 12).

La forme en -τί semble donc assurée au moins chez Homère, et, en l'absence de variante, on a d'autant moins de raisons d'y voir une graphie pour -τεί qu'Homère a par ailleurs des formes en -εί sans variante -ῖ (ἀθειεί), mais qui sont d'une autre structure (cf. § 9). Mais certaines formes posthomériques font difficulté parce qu'elles offrent une variante -τεί. Il est vrai que l'autorité des mss. est faible. Mais on peut montrer que -τεί est une variante, en réalité rare, de -τί, et apparaît à l'origine dans des conditions morphologiques précises, non pas, comme on pourrait le penser, comme variante de -τί, puisqu'on a aussi des exemples de doublets -τεί/-τί (§ 7), mais lorsque le composé se trouve à côté d'un substantif féminin (ἀκονιτεί/ἀκονιτί : § 8), donc dans le cas même où apparaissent anciennement les composés du type αὐτοβοεί, qui ont pu exercer ici une influence analogique.

Le texte d'un même auteur peut donner tantôt seulement la forme en -τί, tantôt la forme en -τεί et celle en -τί comme variantes l'une de l'autre. Sophocle a, à côté de ἀστακτί (§ 2), ἀστακτί<sup>14</sup>, *O.C.* 1646 (cf. πολυστακτί Sch. Soph., *O.C.* 1646), mais ἀνοιμωκτί, *Aj.* 1227 « sans lamentation », avec une variante -τεί<sup>15</sup> (cf. οἰμωγή, οἰμώζω, ἀνοιμωκτος); Callimaque a ἀφρικτί « sans frissonner », *H. Art.* 65, sans variante, et, chez lui, ἀκλαυτί « sans pleurer » se présente également sans variante dans le *frag.* 298.2, mais non dans l'*H. Art.* 267, où un ms. donne ἀκλαυτεί, rejeté, après Blomfield, par

13. *Gr. Gr.* I, 623.

14. Aucune variante n'étant indiquée par les éditions que j'ai consultées (Jebb, Dain-Mazon), je ne sais pas pourquoi Schwyzer donne ἀστακτεί.

15. Adoptée par exemple par les éditions Stanford; Dain-Mazon.

Pfeiffer<sup>16</sup> : non seulement en effet les grammairiens anciens indiquent que -τι doit s'écrire avec -ι et non -ει<sup>17</sup>, mais de plus, dans le cas particulier de ἀκλαυτί (et ἀκλαυστί), les autres textes — qui sont en prose — donnent la forme en -τί sans variante (Sor. 1, 79; Longus 1, 5; A. D., *Adv.* 133, 19).

7 Si la variante -τεί ne se trouvait qu'à côté de la forme à longue -τί, on pourrait, peut-être, en déduire des conclusions morphologiques (-τεί pourrait être, p. ex., une forme de cas oblique différent de -τί). Mais il est inutile de s'engager dans cette voie : -τεί se trouve aussi bien comme variante d'une forme en -τί dont la brève est attestée métriquement.

On a ainsi ἀφορητί, avec -ί chez Men. 298, et donné par Hésychius ἀφορητί · ἡρέμα, ἡσύχως, par la tradition ms. de Plat. *Thl.* 144 b οἶον ἐλαίου ῥεῦμα ἀφορητί ῥέοντος, dont s'est inspiré D. H., *Dem.* 20 λέξις ὥσπερ ἔλαιον ἀφορητὶ ῥέουσα, par celle d'Arist., *H.A.* 533 b 32; la forme en -τεί ne semble finalement attestée que chez Dem. 25, 90, par un seul ms., tous les autres donnant -τί. Même situation pour ἀπνευστί « sans respirer », transmis sous la forme -τί chez Plat. *Smp.* 185 d, Hp. *Int.* 12, Antiph. 74.14, Plu. 2.642 d, et sous forme -τεί chez Dem. 18.308. De rares autres formes présentent la même variation dans des textes attiques : ἀμεταστρεπτί, Xen., *Smp.* 4, 50 mais attesté avec une variante -τεί chez Plat., *Lg.* 854 c (cf. Ph. 1, 517; M. Ant. 8, 5, v. 1. -τρεπτί); ἀμαχητεί Xen., *Cyr.* 4, 2, 28 (cf. § 9) à côté de ἀμαχητί. Hdt. 1, 174, dont la quantité finale est malheureusement ambiguë chez Homère (§ 2); ἀνεγκλητί est chez Plat. *Com.* 231, mais ce fragment sans contexte n'apprend rien sur la quantité et ἀνεγκλητεί se trouve chez Isoc. 15, 28.

Ailleurs, la forme en -τεί n'est donnée par aucun texte attique : ἀκηρυκτί Thc. 2, 1, apparaît dans la tradition avant ἀκηρυκτεί donné par Hdn., *Epim.* 257, et qu'on trouve comme variante de la forme en -τί chez D. C. 50.7; de même ἀκριτί « sans jugement », Lys. *Fr.* 88, se rencontre avant ἀκριτεί, Aq. *Je.* 17.11; ἀκληρωτί « sans partage » est chez Lys. 16, 16,

16. Voir la note de l'édition Pfeiffer au *frag.* 298.

17. Voir les grammairiens anciens cités par Pfeiffer, *l.c.*, et par le Thesaurus s.u. ἀκλαυτί.



Arist. *Ath.* 30, 5, ἀκκληρωτεί CIG 2880 (Milet)<sup>18</sup>. Certains doublets sont tardifs, et postérieurs à l'adverbe en -τως fait sur l'adjectif correspondant : ἀκινήτι Poll. 3, 89 et ἀκινήτει Poll. 9, 115; ἀτιμωρητί E.M. 664, 37, Schol. Eur. *Med.* 1357, et peut-être ἀτιμωρητεί dans une Schol. Soph. *Aj.* 1227, mais il faut probablement lire ἀτιμωρήτως.

Il arrive que la forme en -τεί soit la seule attestée, mais c'est toujours à époque tardive : en prose ἀνοητεί AB 1327, *An. Oxy.* 2, 313 (-τως, att.), ἀπληστεί et ἀφετεί, Hdn., *Epim.* 257, ἀντεπισκεπτέι, Diog. Oen. 24 (-τως Hdt., etc.), ἀτιμητεί OGI 218, 69 (Ilion, -III<sup>e</sup> s.), cf. ἀτίμητος et ἀτιμητέον (et ἀδαιτη § 8); en poésie (donc substitut de -τί) ἀστρεπτέι A.P. 7.436; 103; 6.71; Lyc. 813 (cf. ἀμεταστρεπτί Xen.); peut-être αὐτοματί variante de αὐτομάτη chez Nonn. *D.* 4.153 (-τως Hdt., etc.).

L'existence des formes en -τεί doit donc être tenue pour marginale, et n'altère en rien le système ancien à deux formes, -τι et -τί. Non seulement en effet elles sont rares dans les textes attiques en regard du grand nombre de formes en -τι sans variante -τεί, et n'ont connu qu'une expansion, d'ailleurs modérée, qu'assez tard, mais, de plus, aucune forme posthomériques non plus (ἀστακτί, Soph. ἀφρικτί, Call.), et, surtout, -τεί est une variante non seulement de -τί (cf. ἀκλαυτί/-τεί, Call. ἀνοιμωκτί/-τεί, Soph.), mais aussi de -τι (ἀψοφητί/-τεί, ἀμαχητί/-τεί si l'on était assuré qu'il eût une brève, et cf. ὀνομαστί/-τεί § 8), de sorte que cette variation ne peut être morphologique, mais seulement soit orthographique (iotacisme) soit analogique.

On pourrait penser, en effet, que, dans un ms. de Sophocle ou de Démosthène datant du Moyen Age, -ει pourrait être une simple notation de -ι ou inversement. Mais, de manière notable, alors que le même problème orthographique se pose théoriquement pour les papyrus, ces derniers ont toujours -τι et non -τει (cf. ἀμαρτυρητί, κυνοκεφαλιστί, ἱππιστί, ποκιστί, κοτυλιστί, σταθμιστί, ἱερακιστί, Συριστί, Ἑλλη-

18. L'éditeur, A. Boeckh, n'indique malheureusement pas de date, et je n'ai pas réussi à moderniser cette référence : l'inscription du C.I.G. est naturellement antérieure à l'année 1899, à partir de laquelle ont été éditées par Th. Wiegand les fouilles de Milet (*Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899* [1906-1936]), et ne figure pas parmi les textes retenus par Collitz-Bechtel au tome III/2 du *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*.



νιστί, ἱερο- et ὀρνεο-γλυφιστί), mais pour les formes du type ἄωρί, ils offrent souvent le doublet en -εῖ (ἄωρεῖ, P. Fay 19.2 [+II<sup>e</sup> s.], πανοικεῖ, P. Giss. 75.10 [+II<sup>e</sup> s.], BGU 450.27 [+II<sup>e</sup>/III<sup>e</sup> s.], πανδημεῖ, BGU 646.20 [+II<sup>e</sup> s.], ἀσυνθηκεῖ P. Oxy. 904.2 [+V<sup>e</sup> s.] αὐτοψεῖ, PSI 3.238.11 [+VI<sup>e</sup> s.], ἀσπερμεῖ, P. Amh. 2.90.6 [+II<sup>e</sup> s.], etc.). L'orthographe -τί des papyrus n'est pas l'effet d'un hasard : les grammairiens anciens enseignent que ces adverbes doivent s'écrire avec -τί, non -τεῖ<sup>19</sup>, ce qui va dans le sens de notre interprétation de -τεῖ comme n'étant pas partie intégrante du système ancien, mais ce qui donne à penser que certaines formes en -τεῖ existaient, même « incorrectes », dans la langue.

8 Les formes épigraphiques, en permettant de les dater, nous montrent comment elles sont nées. Si tous les exemples de formes en -τεῖ que nous avons donnés jusqu'ici étaient des privatifs, la raison en est que les simples en -τεῖ, qu'on ne rencontre pas dans les textes attiques, sont exceptionnels. Les rares formes qu'on peut citer ici sont en -τί avant d'être en -τεῖ : ὀνομαστί (dont la brève est attesté métriquement : § 3), *I.G.* I<sup>2</sup> 57.44 (-V<sup>e</sup> s.), *Berl. Sitz.* 1927.167 [-vum-], est antérieur à ὀνομαστέῖ, SIG 355.18 (Ilion, -IV<sup>e</sup>/-III<sup>e</sup> s.), OGI 218.27 (Ilion, -III<sup>e</sup> s.). De même πατριαστί « avec le nom du père » est attesté sous forme -τί (P. Hal. 1, 248 [-III<sup>e</sup> s.], SIG 1023.32 [Cos, -III<sup>e</sup>/-II<sup>e</sup> s.]), avant de l'être sous forme -τεῖ — à Cos même, SIG 793.13 [+I<sup>er</sup> s.]. Comme autre simple, on peut citer, en prose, νομιστί, Gal. 1.417, νομιστέῖ, Diog. Oen. 6 II 8, etc., qui offre avec νομιστέον, Plat., etc., la même connexion que ἐγερτί avec ἐγερτέον.

Or le plus ancien de ces rares exemples de simples, ὀνομαστέῖ, date de la fin du IV<sup>e</sup> ou du début du III<sup>e</sup> siècle. Au contraire, les privatifs, qui de toute façon sont beaucoup plus nombreux que les simples, commencent à être attestés dès le début du V<sup>e</sup> s., à en juger par la variante ἀκονιτέῖ de ἀκονιτί.

19. Voir note 17. Je citerai à titre d'exemple Hérodien, dans les *Epimerismo* duquel on trouve des règles d'orthographe concernant les adverbes en -(τ)εῖ et -(τ)ι. S'écrivent selon lui διὰ τοῦ ἰῶτα : ἀτρεπτί, ἀμετατρεπτί, ἀνιδιτί, ἀπονητί, ἀμογητί, ἀναιμωτί, ἀκονιτί, ἀκροποδιτί, ἀκονιτί, ἐλληνιστί, ῥωμαιστί, μελιστί, ἀπταιστί, αἰολιστί, ἰαστί, ἀνωιστί, ἀστακτί, ἀσκαρδαμυκτί, ἀστενακτί, ἀμυκτί, ἀνοικτί ; mais διὰ διφθόγγου : ἀγλαστέῖ, ἀπληστέῖ, ἀκηρυκτέῖ, δακτυλοδεικτέῖ. Il donne des exemples bien plus nombreux d'adverbes en -εῖ à côté de -ι.

Et il est très significatif que ἀκονιτέι soit attesté épigraphiquement aussi anciennement que ἀκονιτί : les deux formes se trouvent sur deux inscriptions jumelées qui célèbrent, l'une à Delphes, l'autre à Olympie, les victoires d'un certain Theogenes de Thasos entre —480 et —476. L'inscription d'Olympie (SIG 36 B) a la forme en -τέι, l'inscription correspondante de Delphes (SIG 36 A) celle en -τί<sup>20</sup>. Ce n'est donc pas par hasard si les mss. hésitent entre les deux (-τέι Dem. 19, 77, mais -τί, Dem. 18, 200, Thc. 4, 73, 2, etc.). On a un quart de siècle plus tard ἀδαίτηι, avec graphie -ηι pour -ει<sup>21</sup>, Del. 179 a 13 (lois de Gortyne, —450).

9 Il importe que des formes en -τέι soient attestées par des inscriptions dès le v<sup>e</sup> siècle, car cela montre que -τέι n'est pas une variante orthographique (tardive) de -τί, et que ces formes soient des composés, les simples comme ὀνομαστέι ou πατρίαστέι étant attestés plus tard (respectivement aux iv<sup>e</sup> et iii<sup>e</sup> siècles, cf. ci-dessus). En effet, parmi les formes qui offrent un doublet -τί/-τέι, formes au total peu nombreuses en regard de celles qui ne nous sont transmises qu'avec la finale -τί, la plupart sont composées. Or ces composés en -τέι ne commencent à apparaître qu'au v<sup>e</sup> siècle, à l'époque même où l'on voit -εῖ se répandre, à côté de -ί, dans les composés du type πανοικεῖ, πανδημεῖ, sous l'influence des composés en -εῖ faits sur un substantif féminin (ἀθροεῖ<sup>22</sup>; αὐτοβοεῖ, νηποινεῖ : βοή, ποινή)<sup>23</sup>. La création analogique de formes en -τέι à côté des vieilles formes en

20. A propos de laquelle l'apparat de Dittenberger note : « postea additum uidetur ».

21. Schwyzer, *Gr. Gr.* I, 623.

22. ἀθροεῖ σ 353 (et Hdn., *Epim.* 254) semble fait, non sur θεός, mais sur θεά : il est dit à propos d'Ulysse qui rentre chez lui « avec le secours de la déesse » (Athéna).

23. Nous pensons pour notre part qu'il s'agit d'une désinence de datif-instrumental utilisée dans des composés formés sur des féminins. Blomfield (*ap. Jebb, Soph. O.C.* 1251 [Amsterdam 1965]) avait déjà remarqué que la finale -εῖ est propre aux adverbes formés sur un substantif en -ᾱ, -η ; mais la finale -ί qu'il attribue aux composés de noms en -ος se trouve aussi auprès de composés de féminins : on a ἀωρί comme πανστρατί. Ce qui correspond au -εῖ des composés formés sur un féminin, c'est, pour les composés formés sur un masculin, -ίᾱ (πανστρατίᾱ), probablement ancienne désinence d'instrumental de thème en \*-i- (cf. skr. -yā) affublée en désinence de datif d'abstrait en -ίᾱ en grec. On sait que l'instrumental des thèmes en -i- a en sanskrit plusieurs désinences réparties en fonction du genre grammatical : voir § 11 et Wackernagel, *Aind. Gr.* III (Göttingen 1930), p. 145-148.

-τί a pu être entraînée par la variation morphologique entre cas direct en -ί et datif-instrumental en -εί qu'on observe par exemple entre αὔθειμερι *I.G.* III/1, 73.24 et αὐθιμερεῖ, *I.G.* II/1, 471.71, ou dans le privatif de ἄτη entre ἀνατί *Soph. Ant.* 485, etc., qui a le -ί des composés dénominatifs comme ἀμισθί, et ἀνατεί, qu'on trouve comme variante de ἀνατί chez Eur., *Med.* 1357, au premier pied d'une syzygie iambique, où l'on pourrait avoir soit une longue soit une brève, ainsi que chez Plat., *Lg.* 871 e, et qui est donné par Hdn., *Epim.* 256.

Il n'est pas indifférent que la plus vieille forme en -τεί soit justement ἀκονιτεί, qui peut être tiré soit du dénominatif κονίω soit du substantif féminin κόνις, et a pu de toute façon être senti dans la langue comme formé sur ce substantif féminin, comme αὐτοδοεῖ, νηποινεῖ sur βοή, ποινή, ni que le seul autre adverbe de ce type à offrir souvent, dans les mss. des textes attiques, la même variation, ait exactement la même structure : ἀμαχητί, -τεί formé sur μάχη (§ 2) : ἀκονιτί, ἀμαχητί sont (avec l'hapax ἄδοῶτί) les seules formations en -τί à n'être pas sûrement déverbatives comme toutes les autres.

Ainsi, parce que la variation -τεί/-τί commence à apparaître dès le premier quart du cinquième siècle dans une *inscription*, on doit la tenir pour un trait morphologiquement pertinent, et non pour une notation orthographique d'un son dont la prononciation était de toute façon la même, que la graphie fût -εί ou -ί. Mais, parce que les adverbes en -τεί sont postérieurs aux adverbes en -εί du type νηποινεῖ et que, comme ces derniers, les plus anciens d'entre eux, ἀκονιτεί et ἀμαχητεί sont (ou sont sentis comme) bâtis sur un substantif féminin (κόνις, μάχη), on doit considérer cette variation comme un épiphénomène, d'autant plus que, loin de s'être largement répandus, ils ne figurent jamais dans les papyri, malgré leurs quelques attestations tardives.

La finale -τεί résulte d'une simple transformation analogique de -τί, qui n'est pas plus étroitement liée à la forme longue du suffixe qu'à sa forme brève, puisque si ἀστρεπτεῖ, *A.P.* 7, 436, se substitue à un \*ἀστρεπτί (et cf. ἀτρεπτί Hdn., *Epim.* 256), on trouve ἀψοφητεῖ (Dem.) à côté de ἀψοφητί (§ 7). Cette influence est celle des vieux adverbes dénominatifs comme αὐθιμερεῖ qui, *mutatis mutandis*, est à αὐθειμερεῖ ce qu'est πανστρατιά à πανστρατί, ou ἀστακτί à ἀστακτί : ce sont là des formes de cas obliques en -εί, -ία, -ί, dont la

diversité ne saurait surprendre pour des thèmes en *-i-*, quand on sait quelles difficultés le datif, le locatif et surtout l'instrumental de ces derniers soulèvent par exemple en sanskrit (§ 12), et auxquelles correspond une forme unique de cas direct en *-i*.

C'est ce que va montrer, une fois admis le caractère récent de *-τεῖ*, l'analyse *syntactique* des vieilles formes de nominatif-accusatif en *-τι* et d'instrumental en *-τί*, qui nous permettra de retrouver une série de dérivés moins connus que leurs homologues en *\*-tu* (type ἄστυ), les neutres en *\*-ti*.

10 Il y a en gros deux interprétations traditionnelles des formes en *-τι*. De ces deux interprétations, toutes deux rejetées par H. Jacobsohn<sup>24</sup>, qui pose un invraisemblable changement de *\*-lo-* en *\*-li-*, l'une fait de *-τι* un locatif de thème consonantique, l'autre un instrumental de thème en *-i-*.

Pour certains, en effet<sup>25</sup>, *-τι* est le locatif d'un de ces thèmes en *\*-l-* qui ont été élargis en grec le plus souvent, mais non toujours<sup>26</sup>, en *-τα-*, si bien qu'on peut rapprocher ἐγεῖρτι du nom de chien Ἐγέρτης, ἄβοατι du féminin ἀμφιδῶτις qu'on doit retrouver dans la glose d'Hésychius ἀμφιδῶτις · περιδόητος en rapprochant ἄδῶς · ἄφθογγος. Le rapport étymologique entre ἐγεῖρτι et Ἐγέρτης est certain (cf. ἄρτι, ἄρτίπους, πύλαρτης § 29), car finalement tous les suffixes de noms d'agent et d'action en *\*-l...* procèdent de *\*-l-* lui-même, notamment *\*-li-* et *\*-lā-*<sup>27</sup>. Mais l'interprétation de Schulze se heurte à plusieurs difficultés. Deux d'entre elles sont relativement mineures : d'une part, en composition, un nom en *\*-l-* a normalement valeur de nom d'agent, ce que peut être ἄβοατι (§ 20), mais non, p. ex., ἀνουτήτι « fait de ne pas

24. Jacobsohn, *Glotta* 16, 1928, p. 54.

25. Kissling, *K.Z.* 17, 1868, 213-214 ; Kretschmer, *K.Z.* 30, p. 586 ; Fraenkel, *Nom. ag.* I, p. 11 ; Debrunner, *Wortbildung*, § 352 ; W. Schulze, *Kl. Schriften*, p. 656 (= C.R. de Delbrück, *Syntax*, dans la Berl. Phil. Wochenschrift 1896) ; et cf. *Kl. Schr.*, p. 314, n. 1 (= *K.Z.* 33, 1895, p. 394 sq.).

26. *Kl. Schr.* 299-300 (= *K.Z.* 33, 1895, p. 224 sq.).

27. Voir P. Chantraine, *Formation*, p. 310 pour *-lā-* ; p. 276 pour *-li-*. Nous montrerons ailleurs que la confusion des thèmes en *-i-* et des thèmes consonantiques en latin a des fondements étymologiques, notamment mais non seulement [cf. les thèmes en *-l* comme *animal(ia)*] dans les noms d'action : le type *mēns mentis* a au singulier une flexion en *-l-* comme *dōs* ; seul le pluriel y a une flexion en *-ti-*.



frapper», qui a valeur de nom d'action. D'autre part, si la finale était celle d'un locatif en -τ-ι, on ne saurait que faire de -τῖ, que Schulze passe d'ailleurs sous silence. Mais, surtout, cette interprétation pose une question de méthode : a-t-on le droit d'expliquer une finale par un locatif qui n'a aucun support syntaxique dans les emplois où on la trouve ? Reprenons les exemples donnés par Schulze. On pourrait comprendre ἐγερτί comme locatif temporel, certes, mais cela seulement en le détachant de son contexte : Soph., *Ant.* 413 :

ἐγερτὶ κινῶν ἄνδρ' ἄνῃρ ἐπιρρόθοις | κακοῖσι

« chacun tient son voisin en éveil » « avec un fracas de gros mots »<sup>28</sup>. Dans cet exemple, ἐγερτί équivaut pratiquement à un participe (« en l'éveillant ») en asyndète avec le participe suivant, κινῶν. De même, dans l'exemple de Pindare, *N.* 8, 9 :

ἄδοατὶ γὰρ ἡρώων ἄω|τοι περιναϊεταόντων |  
ἤθελον κείνου γε πείθεσθ' | ἀναξίαις ἐκόντες |

« même sans être appelée, la fleur des héros d'alentour voulait obéir de plein gré à son autorité », la phrase est enserrée entre deux termes parallèles, de même valeur, dont l'un, ἐκόντες, a une forme de participe, et dont l'autre, ἄδοατὶ, n'est pas fléchi : c'est un *absolutif*, comme ἐγερτί (§ 21).

**11** D'autres auteurs ont, il est vrai, cherché à interpréter les formes à brève comme d'anciens nominatifs-accusatifs neutres, mais sans distinguer les formes en -τί de celles en -ί, par ex. Delbrück<sup>29</sup>, ou Brugmann<sup>30</sup>. Ce dernier cite incidemment, à propos des adverbes du type ἀμυσθί, av. *apailibusti*, et ajoute : « der letztere Kasus kann wenigstens bei den Komposita schon von voreinzelsprachlicher Zeit her adverbial gewesen sein », et l'on verra plus loin quel rôle la composition (privative) a joué dans le développement des formes en \*-ti. Cette explication constitue un progrès sur la précédente, mais ne tient, pas plus qu'elle, compte de la forme à longue.

Seul, Wackernagel a pris en considération les deux formes -τί et -τῖ, en établissant un parallélisme formellement satisfaisant entre ces formes grecques et les formes indiennes

28. Traduction Mazon (Belles-Lettres).

29. *Syntax*, I, 614.

30. Brugmann, *I.F.* 27, 1910, p. 270.



de noms à l'instrumental en *-ti* comme *mālti*<sup>31</sup>, et d'adverbes en *-ti* du type *prayukti*. En effet, pour lui, des trois désinences d'instrumental singulier de thèmes en *-i-*, *-(i)yā*, qui fonctionne aux trois genres, *-inā*, employée aux masculin et neutre, *-ī*, limitée au féminin dans le Rig-Véda, mais valant en avestique pour les trois genres, c'est la dernière, *-ī*, qui doit être la plus ancienne, et indo-européenne, « hauptsächlich wegen der griechischen Adverbien auf *-ti*, *-tī*, die dem v. *-tī* und dem daraus verkürzten v. *-ti* entsprechend »<sup>32</sup>. Bien qu'il ait formulé ailleurs une autre hypothèse à propos des privatifs en *-τί* du grec — « Diese *-τι-* Bildungen funktionieren nach Art der einst allgemein indogermanischen Absolutiv »<sup>33</sup>, hypothèse que personne, pas même lui, ne semble malheureusement avoir retenue, il établit donc entre la forme à longue et la forme à brève un rapport non pas morphologique, mais phonétique, puisque, pour lui, celle-ci résulte d'un abrègement de celle-là<sup>34</sup>. Nous verrons qu'au contraire les deux explications de Wackernagel peuvent être conciliées et entre elles et avec l'explication de Delbrück et Brugmann, puisque chacune d'elles peut être étayée par une série bien définie de formes, les unes, composées à longue, étant des instrumentaux de substantifs verbaux privatifs (type *ἀνουτητί*), les autres, à brève, soit des absolutifs, en général lorsqu'elles sont composées (type *ἀβοατί*), soit, quand elles sont simples, en général des accusatifs de substantifs neutres (type *ὀνομαστί*).

C'est que l'explication de *-τί* comme forme abrégée de *-τῖ* ne paraît pas satisfaisante. On n'a, en effet, aucun autre exemple d'un abrègement de ce genre au niveau du grec, et, à ce niveau, le problème est double. Il faut savoir, d'abord, si la désinence *-ī* d'instrumental de thèmes en *-i-*, qui ne se trouve en védique qu'auprès de *féminins*, est attestée en grec ailleurs que dans les formes du type *ἀνουτητί*, car on pourrait retourner les données du problème, et voir dans *-τί*, sinon une graphie pour *-τεί*, du moins un allongement

31. Cf. *μήτι*, § 12.

32. *Aind. Gr.* I (1957), p. 103, etc., cf. I, p. 95.

33. *Vorlesungen über Syntax* II (Bâle 1957), p. 288.

34. *Aind. Gr.* III (1930), p. 146 et I, p. 95 : « In diesem Fall hat nicht vortoniges, sondern betontes auf Kontraktion... beruhendes durch Versetzung in den Nachton Kürzung erlitten » (la contraction en question est, selon lui [I, p. 103 ; III, p. 147] celle d'une désinence d'instrumental *\*-ə* avec le *\*-i-* du thème).

métrique pour -τί, encore que -τί, chez Homère, ne se trouve naturellement jamais dans un στίχος ἀκέφαλος, puisqu'il ne peut être initial de premier pied, ni dans un στίχος λαγαρός, puisqu'il est toujours au temps fort, ni dans un στίχος μείουρος, puisqu'il n'est jamais au temps fort du sixième pied. Mais, comme il arrive parfois qu'en dehors de ces places particulières, une syllabe brève compte pour longue au temps fort, notamment des troisième et cinquième pieds, où l'on trouve précisément -τί (troisième pied : ἐγρηγορτί K 182; ἀναιμωτί σ 149, ω 532; ἀνωϊστί δ 92; cinquième pied : ἀνδρωτί O 228; ἀναιμωτί P 363, P 497; ἀνουτητί X 371), on pourrait théoriquement se poser la question<sup>35</sup>.

12 En grec, où le datif syncrétise les emplois des anciens datif, locatif, instrumental, on a le droit de rechercher une désinence d'instrumental parmi les désinences de datif. Mais dans cette quête, on se heurte aux graves problèmes que posent les thèmes en -i- par la diversité de leurs désinences. Outre la vieille désinence de locatif -ηι qu'on a, p. ex., dans πόλῃ Γ 50, on a chez Homère d'une part une désinence -ει, qui est celle de l'attique et, en partie, de l'ionien, et est tantôt disyllabique (μάντει N 69), tantôt monosyllabique (πόλει E 686, etc.), et qui pourrait soit recouvrir une graphie -ι ou -ī, soit être réellement ancienne<sup>36</sup>, ce que semble indiquer le mycénien où le datif des thèmes consonantiques est en -i ou en -e (notant -ei), et d'autre part des exemples de -ī pouvant soit recouvrir lui-même -ι (μήτι, κνήστι, κόνι), soit être exigé par la métrique (Θέτι, νεμέσσι, παρακοίτι)<sup>37</sup> et s'accorder alors avec la désinence -ī des dialectes autres que l'attique et une partie de l'ionien.

Si on laisse de côté le problème difficile de la désinence -ει qui ne nous concerne pas ici, il est remarquable que toutes les formes en -ī soient des *féminins*, comme les instrumentaux védiques en -ī. Du point de vue du système casuel i.e., ces « datifs » en -ī se répartissent, pour la valeur, chez Homère, comme suit.

Trois des six exemples cités valent un *instrumental* (κνήστῃ, μήτῃ, νεμέσσῃ) :

35. Sur les allongements métriques qui ne résultent pas de la structure du mot (crétique ou tribraque), voir p. ex. P. Chantraine, *Grammaire homérique* I, p. 103-104.

36. Schwyzer, *Gr. Gr.*, p. 572.

37. P. Chantraine, *G.H.*, p. 217.

— Λ 639-640 ἐπὶ δ' αἴγειον κνή τυρόν | κνήστι χαλκείῃ  
« elle râpe un fromage de chèvre au moyen d'une râpe en bronze ».

— Ψ 315 μήτι τοι δρύτομος μέγ' ἀμείνων ἢ βίηφι  
« un bûcheron est meilleur par la μῆτις que par la force »  
(même valeur de μῆτι aux vers 316 et 318).

— Ζ 335 οὐ τοι ἐγὼ Τρώων τόσσον χόλῳ οὐδὲ νεμέσσι | ἤμην...  
« ce n'était pas tant par colère ou par dépit envers les Troyens que je restais (dans ma chambre) ». La valeur instrumentale de μῆτι est soulignée par le parallèle βίηφι, celle de νεμέσσι par χόλῳ.

Parmi les trois exemples, il y a deux *datifs* :

— Σ 407 Θέτι ... τίνειν

— γ 301 (δίδωθι) παρακοίτι.

Ces exemples de datifs ne font pas obstacle à l'analyse de ces formes comme contenant une vieille désinence -ī, car en sanskrit aussi il y a des exemples de -ī en fonction de datif<sup>38</sup>, et on ignore si ces exemples résultent d'une extension en cette langue de l'emploi instrumental, ou témoignent d'un état de langue plus ancien ayant connu -i en fonction de datif<sup>39</sup>. Le même problème est posé par les formes de datif en -ī qu'ont l'arcado-cypriote, le lesbien, le thessalien, le grec du Nord-Ouest (l'ionien connaissant -ει et -ī<sup>40</sup>, et l'attique n'ayant que -ει) et qui peuvent contenir cette vieille désinence -i, bien que certains les aient analysées comme résultant d'une contraction de -ui<sup>41</sup>.

Le sixième exemple homérique de forme en -ī n'est pas à mettre sur le même plan que les cinq autres : il a valeur de *locatif* (Ω 18 ἐν κόνι ἐκτανύσας), et là, la désinence n'est pas -ī mais certainement -ui (avec élision : κόνι'), puisque c'est un \*κόνι(σ)<sup>42</sup>, le nom de la « poussière » étant un thème en -s<sup>43</sup>. Cet unique exemple de locatif, et de finale dont l'analyse -ui soit assurée par l'élision, est aussi le seul à n'être pas un nom en \*-ti-, avec assibilation (νεμέσσι) ou sans (κνήστι,

38. Wackernagel, *Aind. Gr.* III, p. 149-150 (avec bibliographie).

39. Pour Brugmann, *Grundriss*<sup>1</sup> II, p. 602, l'emploi de \*-ī en fonction de datif pourrait être indo-européen, mais cette hypothèse est donnée pour incertaine *Grundr.*<sup>2</sup> II, p. 170.

40. Bechtel, *Griechische Dialekte* III, p. 145-146.

41. -ī Osthoff, *Morph. Unters.* 4, 385, 1 ; Brugmann, *Grundriss* II, p. 620, 631. Mais -ui Brugmann-Thumb, § 262, 2.

42. Voir Schwyzer, p. 572, n. 2.

43. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

μήτι, Θέτι, παρακοίτι), fait d'autant plus intéressant pour nos adverbes en -τί (où -τί, toujours au temps fort, ne peut admettre -ι) que, en indo-iranien<sup>44</sup>, la désinence longue est bien attestée pour -ī.

On ne saurait donc prétendre que -ī est clairement une désinence d'instrumental par opposition à -ηι locatif ou -ει, datif. On peut, néanmoins, du parallélisme des faits grecs et indiens, pour ce qui est de l'emploi instrumental, mais aussi datif, de -ι, de l'existence de cette désinence dans des féminins exclusivement en védique (mais non en indo-iranien) et chez Homère (mais non dans l'ensemble des parlers grecs), de sa fréquence particulière, parmi les féminins, dans les noms en \*-ti-, conclure à la possibilité morphologique d'interpréter la finale des adverbes en -τί comme instrumentale.

**13** La valeur instrumentale de cette désinence, dont la fréquence, parmi les noms en \*-ti-, peut tenir à la richesse de cette dérivation, et au caractère féminin, à époque historique (§ 26) des substantifs munis de ce suffixe, est en tout cas très claire pour tous les exemples homériques en -τί, dans lesquels, de plus, -τί étant toujours au temps fort n'admet pas l'analyse \*-ti-i<sup>45</sup>.

Ἐγρηγορτί n'est pas plus un locatif temporel que le factitif ἔγερτι : K 181-182

οὐδὲ μὲν εὖδοντας φυλάκων ἡγήτορας εὔρον  
ἀλλ' ἔγρηγορτί σὺν τεύχεσιν εἶατο πάντες<sup>46</sup>.

« Les chefs des gardes se trouvent tous sans dormir, avec leurs armes, en veillant » : ἔγρηγορτί indique une modalité d'accompagnement de l'action, ce qui est le principal des emplois de l'instrumental-comitatif, et sa valeur est soulignée par le comitatif σὺν τεύχεσιν. De même, ἀνωϊστί a la valeur instrumentale des deux noms qui l'encadrent, § 91-92 :

ἀδελφόν ἄλλος ἔπεφνε | λάθρη, ἀνωϊστί, δόλῳ οὐλομένης ἀλόχοιο.

44. Voir Bartholomae, *B.B.* 15, 1889, p. 245 sq. pour -ī instrumental en fonction d'infinitif en indo-iranien. Pour Meillet, *B.S.L.* 25, 1924, 131-2, les adverbes en -tim ont une désinence d'instrumental, qui est à védique -ī ce que sl. -p, lit. -q sont à l'instrumental i.ir. en -ā.

45. Nous nous limitons aux formes homériques, parce qu'aucune variante en -τεί n'est attestée à côté de ces dernières, au contraire de ce qui se passe parfois pour des formes de Sophocle ou de Callimaque (§ 6).

46. Sur le parallélisme de l'adverbe en -τί et d'un participe en -ντ-, voir § 20.



Sauf ἀνωϊστί, toutes ces formes se trouvent à côté de verbes intransitifs, au contraire des formes simples en -τί (§ 18), et sont généralement employées en litote après une négation :

— O 228 οὐ κεν ἀνιδρωτί γ' ἐτελέσθη « l'affaire est achevée non sans peine » (= « avec de la peine », instrumental), et, de même ἀναιμωτί « non sans sang = avec du sang » :

— P 497 οὐδ' ἄρ' ἔμελλον ἀναιμωτί γε νεέσθαι.

— σ 149-150 οὐ γὰρ ἀναιμωτί γε διακρινέσθαι οἶω | μνηστῆρας καὶ κεῖνος « c'est au moyen du sang qu'il faudra partager, je pense, entre les prétendants et celui-ci ».

— ω 531-532 Ἴσχεσθε πτόλεμον, Ἴθακήσιοι, ἀργαλέοιο | ὥς κεν ἀναιμωτί γε διακρινθῆτε offre un emploi comparable, mais sans négation. En P 363, on a :

οὐδ' οἱ γὰρ ἀναιμωτί γ' ἐμάχοντο

et en X 371, οὐδ' ἄρα οἷ τις ἀνουτητί γε παρέστη

« personne ne s'approche du cadavre d'Hector sans lui porter un coup ».

Si -τί qui, du point de vue *morphologique*, contient clairement une désinence d'instrumental, peut avoir chez Homère un emploi syntaxique d'instrumental-comitatif, il faut en conclure que ce cas oblique appartient à un paradigme, qui a dû comporter d'autres formes, au nombre desquelles certainement au moins un cas direct. On peut concevoir ce paradigme comme soit animé soit neutre. Les noms d'action animés en *\*-ti-* étant largement connus<sup>47</sup>, c'est naturellement à eux qu'on songerait si, en regard de ἀστακτί, ἀστακτί n'évoquait, de prime abord, un neutre. Le problème se pose donc de savoir s'il est possible d'interpréter la finale -τί comme neutre.

**14** M. Benveniste a montré<sup>48</sup> que, même si « la préhistoire du suffixe *\*-ti-* est obscurcie par le développement énorme que cette formation a pris dès la période commune surtout en fin de composés ... la formation de neutres en *\*-ty-* était une réalité et comptait bon nombre de représentants »,

47. Mais non dans toutes les langues : le hittite les ignore (voir E. Benveniste, *Hittite et Indo-européen*, p. 123).

48. *Origines de la formation des noms...*, p. 81-84.



et dans des dérivés adverbiaux comme skr. *káli* ... *táti*, lat. *quot* ... *tot* « aussi nombreux que », et dans des adjectifs postadverbiaux en *\*-tyo-* du type skr. *nitya-*, got. *niþjis*<sup>49</sup> étudiés par Schulze<sup>50</sup>.

Nous devons remarquer ici que la préhistoire de ces deux séries de dérivés n'est pas nécessairement la même. Les dérivés adverbiaux sont très anciennement attestés, et la finale *\*-ti* semble avoir servi à tirer un adverbe d'un thème de pronom quelconque, non seulement relatif et corrélatif (*quot* ... *tot*), mais anaphorique et démonstratif : *\*eli* (gr. ἔτι, skr. *ati*, lat. *et*, etc.), cf. *\*e-* dans *a(sau)*, ἐ(κεῖνος), etc.<sup>51</sup>; *\*iti* (skr. *iti*) : *\*i-*<sup>52</sup>; *\*auli* (lat. *aut*, osq. *aut*, gr. \*αὖτιι: ion. αὖτις, gort. αὖτιν), cf. skr. (*am*)*u-m*<sup>53</sup>; et même réfléchi : lit. *swēčias* < *\*swelyo-*<sup>54</sup> (pour ἴδιος, cf. § 21). Au contraire, les adjectifs postadverbiaux du type de *nitya-* sont bâtis sur des thèmes d'adverbes qui, à l'origine, ne sont pas nécessairement en *\*-ti-* mais en *\*-t-*<sup>55</sup> : *πρό(σ)ω* par exemple peut être une forme casuelle d'un adjectif thématisé de *\*proti* bien connu ailleurs (skr. *prāti*, etc.), et qui, en regard d'un *\*pro* non moins bien attesté, s'analyse en *\*pro-+ti*<sup>56</sup>, et de même l'existence connue d'un préverbe *\*po-* (lat. *pōnō* < *\*po-sino*, etc.)<sup>57</sup> engage à analyser en *\*po-ti* le prototype d'où sont issus av. *paiti*, hom. béot. lac. *πῶτι*, etc.<sup>58</sup>. Mais il n'en est pas forcément ainsi pour *\*kati* ou *\*anti*.

En effet, à côté de *\*kati* (gr. *κασί(γνήτος)*<sup>59</sup>, hitt. *kalli* « avec ») qui pourrait être analysé de la même façon en

49. Mais ce dernier, qui traduit συγγενής, est un *\*neptio-*, cf. av. *naplya-* « descendant », gr. ἀ-νεψιός, etc., pour S. Feist, *Vergleichendes Wörterbuch der gotischen Sprache*, s.u.

50. *Kl. Schr.* 69-74 = *K.Z.* 40, 1907. Ces adjectifs postadverbiaux sont bien représentés en grec, dans des appellatifs comme *ἐπισσα* « fille puinée », *μέτασσα* « brebis d'âge moyen », des toponymes comme *Ἀντισσα*, *Ἀμφισσα*, des formes casuelles d'adjectifs adverbialisés comme *πρό(σ)ω*, *ὀπί(σ)ω*.

51. Pokorny, *I.E.W.*, p. 344.

52. Sur *\*iti*, voir Pokorny, p. 285.

53. Pokorny, p. 74.

54. E. Benveniste, *Origines*, p. 82.

55. Dans ces adjectifs, le suffixe a en hittite concurremment les deux formes *\*-ti-* et *\*-tyo-* : *hantezziš* et *hantezziyaš* « de devant » ; *appezziš* et *appezziyaš* : voir Friedrich, *Hethitisches Elementarbuch*, Heidelberg 1940, § 96 ; E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen*, p. 102-105.

56. Pokorny, p. 815.

57. Pokorny, p. 54.

58. Pokorny, p. 842.

59. M. Lejeune, *B.S.L.* 55, 1960, p. 20-26.

\**kṃ-ti*, si on l'apparentait à \**kom* (lat. *cum*, etc.)<sup>60</sup>, existent d'autres formes, hitt. *kalla* et gr. *κάτω*, hitt. *kallan*<sup>61</sup> et gr. *κατά*, qui ont l'air d'être d'autres formes de la flexion à laquelle appartient \**kali*; de même, à côté de \**a<sub>2</sub>enti* (où aucun vestige de \**a<sub>2</sub>en*<sup>62</sup> ne permet d'isoler \**-li*) (hitt. *ḫanti*, skr. *anti*, lat. *anti-*, gr. *ἀντί*, etc.), on a, comparable à \**kat-ṇ* (hitt. *kattan*, gr. *κατά*) à côté de \**kali*, gr. *ἄντα*, qui se présente comme l'accusatif d'un thème dont le nominatif est attesté par hitt. *ḫanza* (= *ḫant-s*)<sup>63</sup>. Ces adverbes apparaissent donc comme des formes casuelles de thèmes en \**-t-* et, dans ces conditions, \**kali* ou \**anti* sont des locatifs de thèmes consonantiques, et non des nominatifs-accusatifs neutres de thèmes en \**-i-*. Ils sont donc à séparer des dérivés de pronoms comme \**to-ti*, \**e-ti*, \**swe-ti*, à moins qu'on ne suppose, ce qui est indémontrable, que, de même que dans les noms d'action *-ti-* a concurrencé \**-t-* qu'il a fini par éliminer<sup>64</sup>, de même un \**anti* peut représenter, comme peut-être p. ex. *πέρουσι* en regard de skr *parut*, un élargissement par \**-i-* d'un \**ant-* fonctionnant à côté d'un locatif homophone. L'analyse par un tel élargissement est rendue probable par l'existence de dérivés adjectifs comme \**nityo-* ou substantifs comme lat. *pretium*, s'il résultait d'une thématisation de \**preti*<sup>65</sup> : on ne voit guère comment de tels dérivés seraient faits sur une forme casuelle comme le locatif.

**15** En laissant de côté le problème de l'analyse exacte des formes en \**-ti-* tirées de thèmes d'adverbes, on peut en tout cas se demander s'il est bien vrai que les seuls vestiges de neutres en *-ti-* tirés de racines verbales soient, comme le pense M. Benveniste<sup>66</sup>, un \**μάντι* « divination »<sup>67</sup>, attesté

60. Pokorny, p. 613.

61. En hittite ce qui est noté par *a* peut représenter \**ō*, et *-an* < \**ṇ*.

62. *ἀντά* est loin pour le sens.

63. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. *ἄντα*.

64. Rappelons ici qu'aux noms d'action en *-ti-* du grec, du sanskrit, ou de celtique, etc., le hittite répond par *-t-* (cf. n. 47); que dans les noms du type lat. *mēns*, la flexion est en *-t-* au singulier, en *-ti-* au pluriel (cf. n. 27); qu'en sanskrit même, on a pour *-t-/ti-* des doublets, non pas flexionnels comme en latin, mais lexicaux, type *stut-/stuti-* « louange » (Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 45).

65. Voir Walde-Hofmann, *Lat. etym. Wb.*, s.u. Hypothèse non acceptée par Ernout-Meillet.

66. *Origines*, p. 83.

67. Nous l'accentuerions plus volontiers \**μάντι* oxyton comme *ἀμυστί*, etc. Sur l'accent de *-ti-*, voir § 16.

directement par le premier membre de composé *μαντι-πόλος* « qui s'occupe de divination » et indirectement par *μάντις* qui en est tiré, ainsi que, peut-être, la barytonaison des abstraits indiens en *\*-ti-*, ou bien si, au contraire, les « adverbess » grecs du type *ἄμυστί*, *ἐγερτί* ne nous restituent pas ces neutres : *ἄμυστις* serait alors un nom d'action fait sur *ἄμυστί*, comme le nom d'agent *μάντις* sur *\*μαντί* (§ 27), et pourrait lui-même contenir un neutre *\*μυστί* comparable à *\*μαντί*, si *μυστιπολος* *I.G. XIV*, 1018, 1020, etc., était ancien, et non pas fait sur *μαντιπόλος*. En ce cas, les adverbess indo-iraniens comme véd. *prayukti* ou av. *apailibusti* résulteraient, non d'un abrègement de formes en *-tī*, comme le pense Wackernagel (cf. n. 34), mais pourraient être anciens<sup>68</sup>.

Hors des formes que nous étudions, deux neutres en *\*-ti-* au moins peuvent être restitués par la comparaison, *\*sati* et *\*arti*. En latin, *sat* remonte à un ancien neutre *\*sati* (d'où sont dérivés *satielās*, *satiāre*), parallèlement auquel a pu exister un neutre en *\*-lu-*, *\*salu*, d'où a été tiré l'adjectif *salu-r(o)*-<sup>69</sup>, thèmes en *\*-ti-* et en *\*-lu-* attestés ailleurs, mais dans des animés : irl. *sáith* (*\*sati-*), lit. *sólis* « satiété », *sólūs* « rassasié »<sup>70</sup>. Le *-s* de *satis* peut être adverbial, et c'est à juste titre que Ernout-Meillet rapprochent du couple *sat/satis* le couple *χωρί/χωρίς* pour la finale (cf. encore, de ce point de vue, lat. *sine* (*\*sini*)/még. *ἄνις*). La racine est celle du gr. *ἄ-ατος* « insatiable »<sup>71</sup>, c'est-à-dire *\*se₂-*/*sa₂-*<sup>72</sup>. En d'autres termes, *\*sati* offre le degré zéro radical des noms d'action en *\*-ti-* (le degré plein de l'irlandais faisant à cet égard difficulté), et ce doit être un nom d'action en *\*-ti* neutre<sup>73</sup>.

Un exemple grec comparable est *ἄρτι*, qui a été expliqué certes comme locatif de thème en *-t-* « adaptation », mais

68. Ludwig, *Der Infinitiv im Rig-Veda*, Prague 1871, p. 11.

69. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, s.u. *satis*.

70. Les formes lituanienness sont considérées comme postverbales par Pokorny, *I.E.W.*, p. 876.

71. L'adverbe gr. *ἄδην* « à satiété » offre une sonore en regard de la sourde de *satis*, de même que *πανσυδί* ou *ἰδίος* en regard des adverbess en *-ti* et de lit. *swēčias* < *\*swe-tyo-* (§ 21).

72. P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

73. *Satis* est un substantif pour Lindsay-Nohl, p. 641 sq.; Solmsen, *Beitr. zur griech. Wortforsch.* I (Strasbourg 1909), p. 167 sq.; mais c'est un adjectif pour Brugmann (*I.F.* 27, 1910, p. 251-253), qui y voit un nominatif singulier animé dont l'emploi s'expliquerait à partir de tours prédicatifs comme *haec pecunia (mihi) satis est*.

aussi comme neutre en -*i*<sup>74</sup>. Dans la chapitre des *Origines* qui traite des thèmes en -*i*-, M. Benveniste donne comme exemple de neutre en \*-*i* (sans faire de place particulière à \*-*ti*) \**arty*, s'opposant à un animé en -*ei*-, \**art-ei* (lat. *arti*)<sup>75</sup>. On aurait alors de la racine \**ar-* de ἀραρίσκω (ici au degré zéro comme dans *satis*) un neutre en \*-*ti*-, représenté en grec dans des dérivés dénominatifs comme ἄρτιος, ἀρτίζω, au premier membre de composés comme ἀρτί-πους (§ 29), dans l'adverbe ἄρτι, auquel correspondent lit. *arti* « près de » arm. *ard* « récemment », et, sous forme animée, dans l'abstrait lat. *arti*-, skr. *ṛti*-. La forme en -*tu*- correspondante a donné véd. *ṛtú*- « moment fixé, ordre », arm. *ard* (gén. -*u*) « ordre », lat. *artus*, gr. ἀρτύς, qui n'est connu que par des gloses : les vieux verbes (homériques) ἀρτύω et ἀρτύνω pourraient être dérivés d'un neutre \**artu* (cf. φιτύω sur φῆτυ).

On trouverait davantage de neutres en \*-*ti*- en grec, si, à ἄρτι, on joignait des formes en -ξ comme ἄπαξ, ὁδᾶξ, en les interprétant comme formes de sandhi antévocaliques comparables à πρὸς<\*πρωτυ, en regard de πρῶτι antéconsonantique. Plutôt que des locatifs de thèmes en -*t*<sup>76</sup>, nous préférons y voir des nominatifs-accusatifs neutres : les adverbes du type ἄπαξ n'ont ni morphologiquement ni syntaxiquement à être séparés des adverbes comme ὑπό-δρα(κ) ou skr. *sa-kṛt* « une fois », qui sont des thèmes de neutres adverbialisés, et il est surprenant que Brugmann, dans l'article même<sup>77</sup> où il donne de ces derniers une interprétation correcte, fasse des adverbes du type ἄπαξ<sup>78</sup> des nominatifs masculins singuliers, dont l'emploi adverbial s'expliquerait à partir de tours prédicatifs (cf. note 73). Il nous semble que, pour expliquer ἄπαξ, on n'a le choix qu'entre deux interprétations, qui supposent toutes deux un neutre (comme le sont les adverbes du type πύκα, ἄφαρ, etc.) : neutre en \*-*ti*, généralisé sous

74. Sur les deux explications, voir P. Chantraine, *Dict. étym. s.u.*

75. *Origines*, p. 79. Naturellement, si le singulier de la forme latine était à poser sous forme \**art*- et non \**arti*- (cf. n. 27), la forme alternante \*-*ei*-, posée en partie pour expliquer un génitif singulier du type skr. -*eh* < -*eis*, qui n'existe pas en latin, devrait être considérée comme de beaucoup postérieure au vieil \**arti*-.

76. Interprétation de W. Schulze, *Kl. Schr.*, p. 314, n. 1 (= *K.Z.* 33, 1895).

77. *I.F.* 27, 1910, 259-265, avec bibliographie.

78. Auxquels il ajoute ἀναμίξ; ἀμφιπλήξ; ἐπι-θλύξ; δι-αμ-πάξ; ἐπιπάξ · συντόμως Hsch.; ἀπόπαξ · ξύμπαν Hsch.; ἀλλάξ, ἐναλλάξ, παραλλάξ; πύξ; μάψ s'il est en rapport avec μαπέειν, ἐμμαπέως.



sa forme antévocalique, \*ἀπακτυ, ou neutre radical muni d'un -s adverbial (\*ἀ-παγ-ς)<sup>79</sup>. Le moyen de choisir entre les deux nous est peut-être offert par le dénominatif λακτίζω « frapper du talon », en regard de l'adverbe λάξ « avec le talon », dénominatif qui semble supposer un \*λακτί, et pourrait être fait comme ἀμυστίζω sur ἀμυστί, ἀρτίζω sur ἄρτι<sup>80</sup>.

**16** Il a donc pu exister, à côté des animés en -li-, des neutres en \*-ti parallèles aux neutres en \*-tu. Le grec possède en effet, à côté d'un suffixe \*-tu- animé<sup>81</sup>, un suffixe \*-tu- neutre, moribond, mais qui survit dans quelques substantifs : au premier chef ἄστυ, dont les correspondants étymologiques (véd. *vástu*, etc.), garantissent l'ancienneté<sup>82</sup>, mais également φῖτυ, simple, Ar., Soph., « rejeton », qu'on trouve en premier membre du composé φιτυ-ποιμήν « jardinier », Esch., et qui a donné naissance à φῖτύω (cf. ἀρτύω); le nom d'agent animé correspondant φῖτυς « qui engendre », Lyc., s'il n'est pas tiré du dénominatif, pourrait être au neutre ce qu'est μάντις à \*μαντί (§ 27). La valeur adjectivale du suffixe se retrouverait dans βριτύ γλυκύ Κρηῆτες, Hsch., si la forme était authentique, et non inventée pour expliquer le nom crétois d'Artémis Βριτόμαρπις<sup>83</sup>. Il y a, par ailleurs, en regard de l'usuel δίκτυον, un neutre δίκτυ, qui, tout donné par un grammairien (E.M. 275.27) qu'il soit, peut être authentifié par le premier membre de composé, comparable à ἀστύ(οχος), ou à φιτυ(ποιμήν), δίκτυ- : on pourrait, il est vrai, interpréter δίκτυ-βέλος, Opp., comme analogique d'une forme élidée devant voyelle, qu'on aurait p. ex. dans δίκτυ-αρχέω, *I.G. Rom.* 1.817. Mais, au second millénaire, où l'on ne peut donner aucun exemple sûr d'élision d'une finale de premier membre de composé devant voyelle

79. Dans l'une et l'autre hypothèses, ὀδᾶξ fait difficulté : d'un thème \*odpi-, on attend \*odati ou \*odat-s > \*ὀδάς. Il faut remarquer que le dérivé \*odal-went-, s'appliquant à une roue dentée, s'écrit en mycénien *odatiweta* KN So 894.4, avec la dentale attendue, mais aussi avec -k-, qui a été expliqué par une dissimilation (M. Lejeune, *Minos* 9, 1968, p. 35, n. 61) : *odakweta*, KN So 4446.1, etc.; et *odakweta*, KN So 4435.

80. Voir Schwyzler, p. 620, sur ces adverbes.

81. P. Chantraine, *Formation*, p. 290-292.

82. P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u.

83. Voir P. Chantraine, *Dict. étym. s.u.* L'élément d'anthroponymie celtique Brito- (cf. K. H. Schmidt, *Die Komposition in gallischen Personennamen*, Tübingen 1957, p. 156-157) pourrait-il en être rapproché ?



initiale du second membre, hors des composés à préverbe<sup>84</sup>, on a *dekutuwo* \*δεικτυ-φοργός « fabricant de filets »; *dekutu-*, qui doit avoir le degré plein \**deiktu-* attendu pour un dérivé en *-tu* de δεικνύω, et dont δείκτω doit être une réfection<sup>85</sup>, n'a guère de chances d'être autre chose qu'un athématique en \**-tu*, une forme analogique d'un \**deiktu(o)-* élidé n'ayant aucune vraisemblance à cette époque.

La situation respective de \**-ti-* et de \**-tu-* neutres est la même que celle de \**-ti-* et de \**-tu-* animés. Ils s'opposent clairement du point de vue morphologique par leur accent, radical dans les noms en \**-tu-* (ἄστυ, *vástu*), suffixal dans les noms en \**-ti-*. Il est en effet remarquable que les formes grecques en *-τί-* aient la même oxytonaison que les dérivés en *-ti-* du védique<sup>86</sup>, et non moins remarquable que cette oxytonèse ait cédé la place de manière obscure, certes, mais parallèle, à la barytonèse en sanskrit classique<sup>87</sup> comme en grec, où, à côté de ἄμυστί, oxyton comme p. ex. RV *kṣīli-* « résidence », ἄμυστις présente la même remontée de ton que AV *kṣīli-*.

En revanche, pour le degré radical, les vestiges laissés par ces deux catégories suffixales ne s'opposent pas clairement : ἄστυ a un vocalisme difficile<sup>88</sup>; φῑτυ est tiré de la forme en *-ĩ-* de la racine \**bhew-ə-* bien connue par ailleurs (lit. *bit(i)* « il était », etc.)<sup>89</sup>, mais en elle-même difficile. Seul le myc. *dekutu-* témoigne de l'existence d'une forme à vocalisme plein attendu<sup>90</sup>. Le degré zéro normal pour un nom en *-ti-* se trouve dans lat. *sat(i)* (\**seə₂-*/*\*sə₂-*), mais jamais de manière sûre dans les formes grecques : ἄρτι comme toutes les formes de \**ə₂(e)r-* est ambigu; on n'a pas le moyen de savoir si ἄμυστί a la brève de μύσαι ou la longue de μέμυχα (qui ne constitue d'ailleurs pas un degré plein proprement dit, qui serait en \**-eu-*)<sup>91</sup>. Et la majorité des autres formes sont

84. Nous avons traité ce problème au Colloque mycénien de Salamanque (Pâques 1970).

85. Voir P. Chantraine, *R.E.G.* 80, 1967, 1-5.

86. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 631.

87. Wackernagel-Debrunner, II/2, p. 632.

88. P. Chantraine, *Dict. étym., s.u.*

89. Pokorny, *I.E.W.*, p. 150.

90. Sur ce vocalisme, voir p. ex. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 665-666; A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* III (Paris 1966), p. 127-128.

91. Sur μύω, voir Pokorny, p. 752; Frisk II, 280.

tirées de dénominatifs, y compris peut-être ἀνωϊστί, puisqu'on a fait de οἶμαι un \*ὀφισ-γο<sup>92</sup>.

En tout cas, à l'égard de la composition, les neutres en -*ti*- et -*tu*- se comportent comme les animés correspondants : ἄστυ, φῖτυ, δίκτυ sont tous simples; au contraire, on a à la fois ἐγερεῖ simple et ἀδοατί, ἀνωϊστί composés : dans les neutres comme dans les animés, \*-*tu*- est limité aux simples, alors que \*-*ti*- est capable de former des simples et des composés<sup>93</sup>. C'est cette aptitude à former des composés qui rend compte du principal emploi de \*-*ti* neutre en grec, qui fournit des privatifs, substantifs en -τί et adjectifs en -τί (absolutifs).

17 Il faut rendre compte en effet de l'opposition de forme entre ἀστακτί et ἀστακτί qui est d'abord une opposition entre formes casuelles différentes. Si en effet des neutres en \*-*ti* dérivés de racines verbales ont pu exister en indo-européen, on a le droit de leur imaginer un paradigme de thèmes en -*i*-, ayant dû comporter au premier chef un nominatif-accusatif en \*-*ti* à côté de l'instrumental en \*-*tī* dont témoignent les formes du type ἀνωϊστί. C'est le lieu de rappeler qu'un tel instrumental, pour être exclusivement réservé au féminin dans le RgVeda et chez Homère (§ 12), a dû être anciennement celui des trois genres, comme il l'est encore en iranien<sup>94</sup>, et de suggérer que, parmi les formes adverbiales qui apparaissent comme instrumentaux de féminins en -*tī* en védique, il y en a qui peuvent recouvrir de plus anciens neutres.

A ce niveau, les problèmes sont divers. Il s'agit, d'abord d'étudier le ou les emplois syntaxiques des formes grecques en -τί. Nous verrons qu'il y en a deux séries : dans l'une, la forme en -τί joue, comme on peut s'y attendre, le rôle d'un accusatif de substantif complément de verbe (type Ἑλληνιστὶ ξυνιέναι, Xen. An. 7, 6, 8, « comprendre le parler grec »). Dans l'autre, de manière surprenante, la forme en -τί s'oppose

92. Frisk II, 366.

93. Voir « sur le rôle et l'origine des noms d'action indo-européens en -*ti* », A. Meillet, *M.S.L.* 25, 1924, p. 123-145 (qui a tendance à exagérer l'importance de la composition dans la formation de ces noms, tendance qu'on retrouve, *passim*, dans le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* de Ernout-Meillet); et E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, p. 110-111.

94. Chr. Bartholomae, *Handbuch der altiranischen Dialekte*, Leipzig, 1883 [Wiesbaden 1968], p. 88-89.

à un participe (type *μογέων... ἀμογητί*), et a donc, au contraire, valeur d'adjectif : c'est un véritable *absolutif* au sens indien du terme. Un autre fait joue en contrepoint : les « adjectifs » (restés hors flexion) en *-τί* sont en général des composés privatifs, tandis que les formes à valeur de substantif sont à l'instrumental en *-τί* lorsqu'elles sont composées (type *ἀνωιστί*), mais au cas direct en *-τί* lorsqu'elles sont simples (type *Ἑλληνιστί*). Mais l'opposition pertinente joue ici, non pas entre substantifs simples en *-τί* et privatifs en *-τί* (*Ἑλληνιστί/ἀνωιστί*) mais entre privatifs adjectifs en *-τί* et substantifs en *-τί* (*ἄστακτί/ἄστακτί*). Les simples ont en effet les deux valeurs : on dit *Δωριστί λαλεῖν*, Call. *Iamb.* 1, 354 (substantif, accusatif) et *ἡ Δωριστί ἁρμονία* (« adjectif », hors flexion), Plat., *R.* 399 *a*, et nous avons vu *ἐγερτί* en asyndète à *κινῶν* (§ 10).

Cette situation étrange pose deux sortes de questions. En premier lieu, l'existence de deux cas seulement pour ces neutres en *-τι/-τί* nous met-elle en présence d'un paradigme en voie de fossilisation, ou de développement ? A cette question est liée celle-ci : l'interprétation des formes en *-τί* et *-τί* comme représentant, respectivement, le cas direct et l'instrumental de neutres en *\*-ti*, n'est-elle pas en contradiction avec la théorie selon laquelle ce qu'on nomme par commodité « accusatif adverbial » est en réalité une fonction antérieure à l'établissement des cas<sup>95</sup> ? Nous voudrions montrer que cette dialectique peut être surmontée : ces « neutres » en *\*-ti* ne nous apparaîtront comme tels que par un anachronisme de notre terminologie. Ce sont à l'origine des formes complètement indifférenciées, et quant au cas, véritablement « indéfini », et quant au genre, animé ou inanimé, et quant à la fonction, d'adjectif ou de substantif.

On les voit se distinguer, d'abord, dans une période pré-flexionnelle, en simples, indifféremment adjectifs (*ἐγερτί*) ou substantifs (*ὀνομαστί*), et composés, toujours adjectifs (*ἄστακτί*) selon un principe de différenciation bien connu par ailleurs. La naissance de la flexion permet la création de substantifs composés eux aussi, qui se distinguent des adjectifs privatifs correspondants par l'acquisition d'un instrumental (*ἄστακτί*), cependant que les adjectifs en *\*-ti*, refoulés hors flexion parce que c'est sous d'autres formes

95. E. Benveniste, *Origines*, p. 78.

suffixales qu'ils sont alors productifs (\*-*te/or* en simple, \*-*t-(ā)-*, \*-*to-* en composition), sont adverbialisés lorsqu'ils se trouvent en simple ou au second membre (ἐγερτί), mais restent vivants avec valeur de noms d'agent au premier membre des composés progressifs (ἐγερσι-). La flexion des noms d'action neutres ne se développera jamais au-delà des deux cas conservés par les « adverbess » grecs, car ces neutres seront submergés par des animés, féminins en valeur d'abstrais, parmi lesquels les composés à second membre en \*-*ti-* seront nombreux.

A l'opposition originelle entre simples noms d'agent ou d'action et composés seulement noms d'agent succédera donc, par une série d'étapes successives, marquées, notamment, par l'acquisition d'une flexion et d'un genre grammatical, une opposition tout à fait originale — et qui n'a pas de correspondant ailleurs, parce que \*-*ti-* est le seul morphème ancien de noms d'action composés —, entre noms d'action dans lesquels \*-*ti-* se trouve au second membre, et noms d'agent dans lesquels il figure au premier (type ἐξέγερσις/ἐγερσί-νοος). On observe clairement qu'un suffixe donné n'a par lui-même ni valeur de nom d'agent, ni valeur de nom d'action, mais reçoit l'une ou l'autre, l'une *et* l'autre, des conditions de son fonctionnement.

**18** Dans une première série d'emplois, les formes en -*τι*, comme celles en -*τί*, ont valeur de substantifs, mais, contrairement à ces dernières qui, composés privatifs (sauf ἐργηγορτί), figurent à côté de verbes intransitifs, elles se présentent, à l'état simple, à côté d'un verbe transitif, auquel elles fournissent une sorte de complément à l'accusatif.

Elles jouent le rôle d'un *accusatif d'objet interne* dans les exemples nombreux que fournissent les formes bâties sur des noms propres : Πελοποννασιστί λαλεῦμες, Thcr. 15, 92, Δωριστί λαλοῦσι, Call., *Iamb.* 1.354 (cf. en emploi comique μαθεῖν ... Δωροδοκιστί Ar., *Cav.* 995-6). L'emploi en valeur d'accusatif d'un neutre tel que Δωριστί comme complément d'un verbe s'accorde avec ce que nous savons de la syntaxe historique : Δωριστί ζῆν (Plat., *Ep.* 336 c) n'est pas, dans son essence, différent de ζῶεις δ' ἀγαθὸν βίον, O 491, ni le ξυνιέναι Ἑλληνιστί de Xen., *An.* 7, 6, 8 de ξυνίει ἔπος, ζ 289, etc. La seule question qui se pose ici — mais il est significatif qu'elle se pose — est de définir le rapport entre les expressions comme Δωριστί λαλεῖν, où la forme en -*τι* joue le rôle d'un substantif



à l'accusatif, et des expressions comme ἡ Δωριστί ἀρμονία, Arist., *Pol.* 1340 b 4, ou même ἡ Δωριστί seul, Plat., *R.* 399 a (et cf. τὴν Δωριστί μόνην... ἀρμόττεσθαι... τὴν λύραν Ar., *Cav.* 989-990), où la forme en -τί (simple) se comporte comme un adjectif sans accord, comme dans le type ἀμογητί.

Dans les autres exemples, les formes en -τί, bâties sur des appellatifs, entrent dans des constructions à double accusatif. Ainsi en est-il pour la plus ancienne d'entre elles, μελεῖστί *accusatif de la partie* en Ω 409 (ἡέ μιν ἤδη) | ἦσι κυσὶν μελεῖστί ταμὼν προὔθηκεν Ἀχιλλεύς | « ou A., l'ayant découpé membre par membre, l'a-t-il donné en pâture à ses chiens ? ». Cet accusatif de la partie a en même temps une valeur distributive, comme les formes du type ποικιστί qu'ont à époque tardive les papyrus (§ 5). Dans d'autres constructions à double accusatif, la forme en -τί peut être considérée comme un *accusatif de relation*, ainsi dans le type ὀνομαστί λέγειν (καλεῖν) τινά, p. ex. Hdt. 6, 79 ὀνομαστί λέγων τῶν Ἀργείων τοὺς ἐν τῷ ἱρῷ ἀπεργμένους ; cf. encore Hdt. 5, 1 ἐπικαλέσωνται σφεας οἱ Περὶνθιοι ὀνομαστί βώσαντες. Dans ces exemples, ὀνομαστί équivaut fonctionnellement à la forme nominale qui, en même emploi, se présente tantôt à l'accusatif, ὄνομα (e. g. καλοῦσί με τοῦτο τὸ ὄνομα Xen., *Oec.* 7, 3), tantôt à l'instrumental ὀνοματί (e. g. Antiph. 6,40 ὀνόματί τινα προσαγορεύειν), c'est-à-dire avec la même concurrence du cas direct et de l'instrumental, qu'on retrouve pour les formes en -τί/-τί.

**19** Il est à peine besoin de justifier l'accusatif ὀνομαστί dans des tours comme ceux-là : on connaît la liberté et la souplesse des emplois de l'accusatif<sup>96</sup>, qui se manifestent en particulier par l'usage de l'accusatif de relation, notamment en ses nombreux emplois quasi-adverbiaux, du type de μῆκος, εὖρος, πλῆθος, ou pour prendre des expressions non quantitatives, γένος ou ὄνομα<sup>97</sup>. Le tour ποταμὸς Κύδνος ὄνομα, Xen., *An.* 1, 2, 23, n'est pas, il est vrai, attesté dans la langue épique. Mais à des tours où figure son quasi-synonyme ἐπίκλησις, e. g. H 138

τὸν ἐπὶ κλησὶν κορυνήτην | ἄνδρες κίκλησκον

96. Pour les faits homériques en particulier, voir P. Chantraine, *Grammaire homérique* II, p. 48-49.

97. Voir Schwyzler-Debrunner, *Gr. Gr.* II, p. 84-88.



on comparera, par exemple, Hdt. 4, 27 καὶ ὀνομάζομεν αὐτοὺς Σκυθιστὶ Ἀριμάσπους.

On connaît aussi l'interprétation de tels emplois comme phrases nominales parenthétiques : « dans le tour gr. Κύκλωπες δ' ὄνομ' ἦσαν, skr. *ko nāmāsi (nāma asi)* « quel est ton nom ? », v. perse *ka(n)bujiya nāma* « un nommé Cambyse », le mot « nom » est un nominatif apposé »<sup>98</sup> senti ensuite comme accusatif<sup>99</sup>. L'emploi du neutre ὀνομαστί dérivé du verbe ὀνομάζω n'est pas différent, syntaxiquement, de celui du neutre primaire ὄνομα, et s'explique d'autant mieux qu'on a observé qu'au neutre l'accusatif était volontiers employé là où l'on attendrait un autre cas<sup>100</sup>. Par ailleurs, pour le sens, ὀνομαστί est proche de l'instrumental, la concurrence entre l'accusatif de relation et l'instrumental étant elle aussi bien connue<sup>101</sup>. Chez Homère, en A 404 ὁ γὰρ αὖτε βίην οὗ πατρὸς ἀμείνων, βίην est la leçon d'Aristarque, mais la plupart des mss. ont βίη, et un tour comme πόλις ὄνομα Καίμαι (Xen., *An.* 2, 4, 28) rivalise avec le tour (plus récent) Θάψακος ὀνόματι (Xen., *An.* 1, 4, 11 [*v. l.*])<sup>102</sup>.

Ainsi semble s'expliquer à première vue la concurrence entre formes en -τί (accusatif de relation) et en -τί (instrumental). On a :

— ἀστακτί λείβων δάκρυον, Soph., *O.C.* 1251 « c'est à flots que tu as versé des pleurs »,

— ἐγερτί κινῶν ἄνδρα, Soph., *Ant.* 413 « c'est en le tenant éveillé qu'il remue son voisin »,  
avec deux accusatifs comme par exemple I 115

οὗ τι ψεῦδος ἐμὰς ἄτας κατέλεξας,

« c'est sans mentir que tu as énuméré mes erreurs », mais, avec une sorte de double datif (instrumental), dont le second,

98. Voir Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 345 (réimpr. 1964).

99. « Direkt durch Kasusassimilation in den Akkusativ umgesetzt worden sei », Brugmann, *I.F.* 27, 1910, p. 144 (article intitulé « Der sogenannte Akkusativ der Beziehung im Arischen, Griechischen, Lateinischen, Germanischen », p. 121-151).

100. Wackernagel, *Vorles. über Syntax*, I<sup>a</sup>, p. 294 ; W. Havers, *Glotta* 13, p. 171-189.

101. P. Chantraine, *Gramm. hom.* II, p. 47-48.

102. Voir Brugmann, *I.F.* 27, 1910, p. 146 sur le passage du type *nāma*, ὄνομα à *nāmnd*, ὀνόματι (auquel répond lat. *nomine*) ; et J. Humbert, *Syntaxe Grecque*, § 489, p. 291 *Rem.*, sur le développement de l'instrumental aux dépens de l'accusatif de relation. J'ai connu trop tard le livre de E. A. Hahn, *Naming construction in some Indo-European Languages* (Princeton University 1969) pour l'utiliser ici.

introduit par σύν, souligne la valeur comitative du premier :

— ἀστακτὶ δὲ σύν ταῖς παρθένοις στένοντες ὠμαρτοῦμεν, Soph., O.C. 1646.

— ἐγρηγορτὶ σύν τεύχεσιν εἶατο πάντες, K 182.

Mais cette concurrence de l'accusatif de relation (-τὶ) et de l'instrumental (-τί), qui ne masque pas les anciennes valeurs dans deux exemples pertinents, est, à y regarder de près, non pas superficielle, mais au moins restreinte en de certaines limites : d'une part, sauf dans le cas de ἐγρηγορτί, isolé en ce qu'il est tiré d'un thème de parfait, toutes les formes à l'instrumental sont composées. Aucune n'est simple, si bien qu'on a, par exemple : κρούων Ἴαστί, Com. Adesp. 415; Θρακιστὶ κέκαρμαι, Thcr. 14, 46 (avec une forme de parfait intransitif qui n'admet pas de construction à l'accusatif); ἀνδριστὶ καὶ καλῶς ἐρεῖς, Ar., Ec. 149, où ἀνδριστὶ, qui pourrait être interprété comme accusatif d'objet interne, est coordonné à l'instrumental καλῶς. D'autre part, ἀστακτὶ ou ἐγερετὶ ne sont pas en vérité des accusatifs de relation, puisqu'ils sont apposés aux participes λείβων, κινῶν.

20 Et en effet, dans l'autre des deux séries d'exemples à brève, la forme en -τὶ est apposée à un substantif, dans quelques exemples de simples du type de ἡ Δωριστὶ ἀρμονία (§ 18), ou à un participe (type ἐγερετὶ : § 10), et cela surtout, depuis Homère, dans le cas des privatifs fonctionnant à côté d'un participe en -nt-.

Certains de ces privatifs sont employés, en figure étymologique, par opposition au participe de même radical. C'est le cas en Λ 636-7

ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασκε τραπέζης  
πλεῖον ἔόν, Νέστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν

« tout autre repousserait *en peinant* (la corbeille de bronze) loin de la table, mais Nestor, tout vieux qu'il est, la soulevait *sans peiner* » : ἀμογητὶ a la valeur d'un adjectif se rapportant à Nestor. Hérodote offre un exemple du même ordre, 2, 118 (dans une proposition infinitive) τοὺς δὲ Τευκροὺς τὸν αὐτὸν λέγειν τότε καὶ μετέπειτα, καὶ ὁμνύοντας καὶ ἀνωμοσί « les Teucriens tinrent alors le même langage que par la suite, *avec serment et sans serment* ». Ici la forme en -τί, coordonnée par καὶ au participe, n'est pas en construction adverbiale.

Dans d'autres emplois, participe en -nt- et privatif en -ti- n'ont pas de rapport étymologique, ainsi ἀστακτὶ λείβων δάκρυον,

Soph., *O.C.* 1251. Il est inutile de chercher à comprendre ici ἀστακτί comme une sorte d'adjectif prédicat se rapportant à δάκρυον en comparant Eur., *I.T.* 1242 ἀστάκτων... ὑδάτων, car cet emploi serait isolé. Comme dans les exemples déjà vus, la forme en *-li-* s'oppose à un participe en *-nl-* : στάζω et λείβω ont des sens très voisins (« verser goutte à goutte »), si bien que, sans figure étymologique, l'emploi est du même ordre (mais avec asyndète) que celui de μογέων... ἀμογητί. La forme à longue correspondante, Soph., *O.C.* 1646 :

ἀστακτὶ δὲ σὺν ταῖς παρθένοις στένοντες ὠμαρτοῦμεν  
semble présenter un emploi analogue. Mais elle se trouve aux côtés non seulement d'un participe, στένοντες, mais d'un comitatif, σὺν ταῖς παρθένοις. Se manifeste ici une contamination de deux constructions, celle du type ἀστακτὶ λείβων, où la forme en *-τί* sans détermination casuelle s'oppose avec valeur adjectivale à un participe, et celle du type ἐργηγορτί σὺν τεύχεσιν, où la forme en *-τί*, caractérisée morphologiquement comme instrumental, fonctionne dans la phrase, avec valeur de substantif, parallèlement à un comitatif (cf. § 13).

Ailleurs, la forme en *-τί* ne fait que souligner la valeur du participe qu'elle accompagne. C'est le cas de l'exemple de Pindare cité § 10, dans lequel les héros viennent de leur plein gré (ἐκόντες), sans être appelés (ἀδοατί). Ou bien le privatif ne fait qu'apparaître à côté d'un participe avec lequel il n'a pas de rapport de sens particulier : Hdt. 6, 24, 2 Σάμιοι δὲ ἀπαλλαχθέντες Μήδων ἀπονητὶ πόλιν... περιεβεβλέατο « les Samiens s'étant mis à l'abri des Mèdes s'emparèrent sans peine de la ville »<sup>103</sup>. On trouve en outre chez Platon, p. ex. *Smp.* 185 d ἐὰν μὲν σοὶ ἐθέλῃ ἀπνευστὶ ἔχοντι πολὺν χρόνον, παύεσθαι ἢ λύγξ « retiens ton souffle, et ton hoquet cessera »; ou *Eulhd.* 278 e ἀνάσχεσθον οὖν ἀγελαστὶ ἀκούοντες αὐτοὶ. Rarement, la forme est juxtaposée à un participe en *-meno-*, à côté duquel on attend un adjectif en *-lo-* : Luc., *Tim.* 12 οἱ δεκαταλάντους δωρεὰς ἀμελητὶ προϊέμενοι. Ou bien le privatif se rapporte au sujet d'une infinitive, sans autre participe exprimé : Plat., *Lg.* 718 e ἡ μὲν ἐπὶ τὴν κακότητα ὁδός...

103. En 2,4, Hérodote emploie ἀπονήτως en opposition au substantif πόνος et à la forme personnelle πονέουσι; mais comme cet adverbe se trouve là au superlatif ἀπονητότατα, et que les formes en *-τί* n'ont pas de superlatif, il n'y a aucune conclusion particulière à tirer de l'opposition ἀπονητὶ/ἀπονήτως.

ἀνιδιτὶ παρέχει πορεύεσθαι ; ou Xen., *Cyr.* 1, 4, 28 ὥστε ὁρᾶν ἐξέσται κἂν βούληται ἀσκαρδαμυκτί.

Un emploi particulièrement intéressant serait celui de ἀέκητι, si l'on était assuré de pouvoir en faire une forme bâtie comme ἀμογητί (cf. § 2). Il est, chez Homère, accompagné d'un génitif : θεῶν ἀέκητι (et ἀέκητι θεῶν) M 8, O 720, α 79, γ 28, δ 504, ζ 240, μ 290, ω 444; Ἀργειῶν ἀέκητι, Λ 666; τοσσῶν δ' ἀέκητι, δ 665; ἀέκητι σέθεν, ε 177; π 94; σεῦ ἀέκητι, ο 19; ἐμεῦ ἀέκητι, ρ 43. Tout se passe ici comme si l'on avait des génitifs absolus, dans lesquels la forme participiale en -τί ne serait pas plus accordée ou fléchie que dans une expression comme ὁμύνοντας καὶ ἀνωμοτί. Cette forme entre en tout cas clairement dans une construction de génitif absolu en ζ 287, ἡδ' ἀέκητι φίλων πατρὸς καὶ μητρὸς ἐόντων, où ἀέκητι est prédictatif. Et ἀέκητι s'oppose à ἐκῶν, comme ἀμογητί à μογέων, en γ 213-214, où la figure étymologique est soulignée par le fait que ἀέκητι et ἐκῶν se trouvent à la même place dans leurs vers respectifs :

ἐν μεγάροις ἀέκητι σέθεν κακὰ μηχανάσθαι ·  
εἰπέ μοι ἡὲ ἐκῶν ὑποδάμνασαι...

21 Mais même si, pour des raisons morphologiques qui tiennent à l'obscurité du -η-, on refuse de mettre ἀέκητι sur le même plan que les privatifs du type ἀμογητί, avec lequel il a pourtant en commun l'emploi participial, il n'en reste pas moins que, de manière curieuse, tous les privatifs en -τί fonctionnent comme des sortes d'adjectifs. On évoque alors le type bien connu ὅσα κεκινήμενα καὶ ἀκίνητα, Plat. *Sph.* 249 d. Mais, tandis qu'au participe simple en -meno- s'oppose un privatif en \*-to- fléchi, au participe en -nt- s'oppose un privatif également en dentale, mais non fléchi, en -τί : cette forme préflexionnelle (§ 27) peut être qualifiée d'*absolutif*.

Il existe en grec d'autres formes qui sont interprétées comme des absolutifs, les « adverbes » en -δα, -δον, -δην (e. g. μίγδα, σχεδόν, παρακλιδόν, κλήδην, ἐξονομακλήδην)<sup>104</sup>. Ils ne fournissent pas de privatifs : au contraire, à ἀστακτί s'oppose στάδην, Hp. *Epid.* 6, 3, 1, Aret., à l'hom. κλήδην, ἀκλήτι. On ne peut établir de lien étymologique direct entre le suffixe à dentale sonore de ces absolutifs, et le suffixe en sourde des privatifs en -τί, et l'on doit se contenter d'observer

104. Schwyzer, *Gr. Gr.* I, p. 626-627 ; II, p. 410.



une variation analogue ailleurs : p. ex. entre les suffixes de participes *\*-nt-* et *\*-nd-* (du « gérondif » latin), entre les suffixes d'adjectifs verbaux *\*-to-* et *\*-do-* (type lat. *timēo* : *timidus*), entre skr. *daśat(i)-* et gr. *δεκαδ-*, entre lit. *swėčias* < *\*swe-tyo-* (§ 14) et gr. *ἴδιος* < *\*swe-dyo-*<sup>105</sup>. Le suffixe en sonore correspondant exactement à *-τί* se trouve en grec dans les adverbes en *-δής* du type hom. *ἀμοιβηδής*<sup>106</sup>, oxyton comme les adverbes en *-τί*, et sans *-s* adverbial dans le composé tiré de la racine de *σέβομαι*, *πανσυδί* Xen., *Cyr.* 1, 4, 18, etc., *πανσυδεί* Thc. 8, 1, *πανσυδία* hom., où les variations de finales sont les mêmes que dans les adverbes du type *πανδημί* (cf. § 9). Tout se passe donc comme si à des absolutifs grecs en *-δ-* à l'état simple (*στάδην*, *κλήδην*), ou en composition non privative (*πανσυδί*, *ἐξονομακλήδην*) répondaient des privatifs en *-τί* (*ἀστακτί*, *ἀκλήτί*). En tout cas, la valeur de noms d'agent des privatifs en *-τί* est nette (*ἀπονητί* « qui ne peine pas », etc.).

Le problème est alors de savoir si — et comment — on peut réduire à l'unité ces emplois divergents où morphologie (simples et composés) et syntaxe (emplois adjectifs et substantifs, cas direct et instrumental) tissent un réseau de fils enchevêtrés, puisqu'on a :

1<sup>o</sup> des simples en *-τί*, généralement substantifs, exceptionnellement adjectifs (type *ἐγερτί*, *ἡ Δωριστί ἀρμονία*);

2<sup>o</sup> des composés également substantifs, mais en *-τί* (*ἀστακτί*);

3<sup>o</sup> des formes en *-τί* également composées, mais ayant valeur de noms d'agent, fonctionnant parallèlement à des participes (*δυνύντας καὶ ἀνωμοτί*). On peut trouver des éléments de solution à deux niveaux, grec et comparatif.

**22** En grec même en effet, il y a des connexions morphologiques possibles entre privatifs absolutifs en *-τί* et adjectifs en *-to-* d'une part, entre simples en *-τί* et adjectif d'obligation en *-τέο-* de l'autre.

Les adjectifs en *-τέο-* dont on peut rapprocher des formes en *-τί* sont en général des simples (liés au système verbal). Cela tient à ce qu'ils sont employés, non pas comme adjectifs

105. Analyse par un élargissement du thème de réfléchi *\*swe-d-* chez Schwyzer, *Rh. M.* 79, 1930, p. 321-325, adoptée par M. Lejeune, *B.S.L.* 58, 1963, p. 84, qui cite, comme autre forme munie de cet « élargissement » lat. *sodālis*, en regard des formes à sourde comme *ἐτης*, *ἐταρος*.

106. Schwyzer, *Gr. Gr.* I, p. 631.



attributifs, mais au neutre, en valeur prédicative, *e. g.* Plat. *Phd.* 90 *e*, ἀνδριστέον καὶ προθυμητέον ὑγιῶς ἔχειν, et qu'en un tel emploi, la négation est normalement la négation de phrase, et non celle du mot, préfixe privatif (cf. § 25), ainsi Thc. 8, 65, 3 οὔτε μεθεκτέον τῶν πραγμάτων πλείοσιν ἢ πεντακισχίλοις. Des privatifs comme ἀμελητέον, Isoc., ἀτιμητέον, Isoc., sont rares et ont chance d'avoir été faits d'après les emplois adjectifs (cf. ἀμελητέος, Luc, *Tim.* 9, etc.).

On a donc ἐγερτὶ Soph. et ἐγερτέον Eur.; ἀνδριστὶ Ar. et ἀνδριστέον Plat.; ὀνομαστὶ Hdt., et ὀνομαστέον Plat.; κυνιστὶ Posidon. et κυνιστέον Jul.; la forme en -τί peut être attestée après la forme thématique; νομιστὶ D. Oen. et νομιστέον Plat. (-τέος Plat. *R.* 608 *b*); et c'est le cas pour les rares formes composées qui entrent dans ce schéma : ἀμελητὶ Luc. et ἀμελητέον; ἀτιμηται OGI 218.69 (-III<sup>e</sup> s.) et ἀτιμητέον; à ἀστενακτὶ correspond στενακτέον Eur.; à côté de la forme à longue hom. ἐργηγορτί, on a ἐργηγορτέον Antyll.

Or l'explication traditionnelle de l'adjectif en -τέο- comme résultant de la thématisation \*-*tew-o-* d'un nom en \*-*teu-/tu-* a été mise en cause en raison des données mycéniennes : la meilleure interprétation du *qetejo* de PY Fr 1206, auquel paraissent équivaloir à Knossos sans notation de -j- *qeteo* Fh 348.2, J 693.1, L 513 *a*, *qetea* Fp 363.1, et à Pylos avec *a*<sub>2</sub>, qui peut être une graphie de *a* en hiatus<sup>107</sup>, *qetea*<sub>2</sub> Un 138.1, est celle d'un adjectif d'obligation de la racine \**k<sup>w</sup>ei-* « payer », attestée en mycénien dans le participe aoriste moyen *qejameno*. Et ce *qetejo* incite à rendre compte de l'adjectif verbal du grec alphabétique, connu à partir d'Hésiode, qui a φατειός (*Theog.* 310, *Boucl.* 144, 160) comme d'un dérivé en -*o-* d'un nom en \*-*tei-/ti-*, plutôt que \*-*teu-/tu-*. L'accent, en tout cas, favorise cette analyse : les adjectifs en -τέο-, éventuellement -τέ(γ)ο-, ont l'accent suffixal comme les absolutifs en -τί grecs, et les noms en -τι- du RgVeda, alors que dans les noms en -tu- l'accent est en général radical (φατειός, isolé par sa paroxytonèse, a cependant l'accent suffixal). Le lien entre absolutifs en -τί et adjectif d'obligation est en tout cas apparent en grec, bien que les deux formations ne soient pas synchrones.

Nous laissons de côté le problème de savoir si l'adjectif verbal d'obligation du vieil irlandais, type *is bu(i)thi* « it

107. Voir M. Lejeune, *Mycenaean Studies Wingspread* 1961 (Madison 1964), p. 90-91 pour l'adjectif en -τέο-; cf. p. 152 pour la graphie *a*<sub>2</sub>.

has to be », pourrait être rapproché de celui du grec. R. Thurneysen<sup>108</sup>, il est vrai, en fait un vieux datif de substantif verbal en emploi prédicatif, en comparant skr. *pītāye* « pour boire », etc., mais on pourrait se demander si, en dernière analyse, la forme irlandaise n'est pas un adjectif ancien. Il faut en tout cas remarquer qu'un même morphème peut fournir à la fois un substantif et des adjectifs, au nombre desquels et un absolutif et un adjectif verbal d'obligation : en sanskrit, *-ya-* est suffixe d'abstrait (*-yā*) et fournit comme adjectifs des absolutifs (§ 24) et un « gérondif »<sup>109</sup> (et en latin *-nd-* est suffixe de substantif verbal, sorte de déclinaison de l'infinitif, et d'adjectif d'obligation), et on pourra comparer au skr. *-ya-* le gr. *-li-*, morphème d'abstrait verbaux (*ἀνδρωτί*, *ὀνομαστί*), d'absolutifs (*ἀμογητί*), et d'adjectif d'obligation en *-τέο-*.

C'est un rapport d'une toute autre nature qui unit aux privatifs en *-τί* les privatifs en *-το-*. Ce rapport n'est pas nécessaire : aucun *\*ἄμυστος* ne répond à *ἀμυστί*, ni aucun *\*ἄβατί* à *ἄβατος*. Les deux formes peuvent être contemporaines : *ἀνώιστος* et *ἀνωιστί* sont tous deux homériques; mais cela n'est pas nécessaire non plus : *ἀνδρωτί* est homérique, mais *ἀνιδρωτος* est employé par Hippocrate et Xénophon, et, inversement, si *ἄμελητί* n'est que chez Lucien, *ἄμέλητος* est déjà chez Théognis. Si les deux formations sont liées, ce n'est pas parce que l'une est tirée de l'autre, mais parce que les deux suffixes *\*-ti-* et *\*-to-* montrent la même prédilection pour la composition, prédilection qui n'est pas une exclusivité : formes en *-to-* et en *-ti-* existent en simple aussi bien qu'en composition<sup>110</sup>. Mais la grande fréquence des privatifs et parmi les adjectifs en *-to-* et parmi les formes en *-ti-*, qui tient à la place particulière occupée par les privatifs dans le système des formes nominales du verbe (§ 25), est la raison d'être profonde de la relation entre les uns et les autres, et donne la clé des divergences d'emplois (substantifs/adjectifs) et de formes (finale longue ou brève) qu'offrent les « adverbes » en *-τί/-τι*.

108. *A Grammar of old Irish* (traduction Binchy-Bergin), Dublin 1966, § 717, p. 443.

109. Voir Wackernagel, *Aind. Gr.* III, 789-803, et II/1, p. 188 sur la composition au gérondif.

110. E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 164-165 pour *-to-*, 110-111 pour *-ti-*.

23 En effet, la donnée à utiliser immédiatement est fournie par l'opposition qui joue, au niveau formel, non pas entre simples et composés, puisque les formes en *-τῖ* peuvent être l'un ou l'autre (*ὀνομαστῖ/ἄδοατῖ*), ni entre adjectifs ou substantifs, puisque — outre qu'il ne s'agit pas d'une opposition formelle — les substantifs peuvent être en *-τῖ* (*ὀνομαστῖ*) ou *-τῖ* (*ἀνουτητῖ*), mais entre les deux types de privatifs, l'un à longue et valeur substantive accompagnant un verbe (*ἀνιδρωτῖ γ' ἐτελέσθη*), l'autre à brève et valeur adjective apposé ou opposé à un participe (*ὀμνύντας καὶ ἀνωμοστῖ*). La contradiction entre ces deux types d'emplois, l'un de substantif verbal servant de privatif à un infinitif (*ἀνουτητῖ : οὐτάμεναι*), l'autre d'adjectif verbal, servant de privatif à un participe en *-nt-* (*ἀμογητῖ : μογέων*) perd de son étrangeté si l'on fait intervenir les données comparatives concernant l'emploi de *\*-ti-* et de *\*-tu-* dans des formes nominales du verbe.

Un usage fréquent de *\*-ti-* est de fournir un substantif verbal, un « infinitif », à des formes casuelles variées, qui sont toutes en réalité des formes de cas obliques, locatif, datif, instrumental, si bien qu'à partir du moment où l'on pose l'existence d'un paradigme de neutre en *\*-ti*, on ne peut savoir si ces infinitifs appartiennent à ce paradigme, ou à celui des noms d'action féminins, bien connus à l'époque historique. Les formes slaves (r. *nesti* « porter ») semblent répondre à un locatif en *\*-tēi*, les formes baltes les unes au même locatif (lit. *nėsti*), les autres, en *-tie*, à un datif en *\*-tei*<sup>111</sup>. En indo-iranien, seul le datif est ancien : skr. *-taye* < *\*-tayai*, plus récent *-tyai* (*pitāye* « boire », *ityai* « aller »)<sup>112</sup> av. *\*-tyāi* (*uzuiθyōi* = *\*uz-ū-θyai* « pour sauver »), et, en alternance, *\*-layai* comme en sanskrit > *-lāe*, *-layaēča*, qui, forme la plus fréquente, est aussi la plus récente, se localisant dans l'Avesta récent, et plus précisément dans le Vidēvdāt<sup>113</sup>. M. Benveniste a montré que les autres formes retenues par Bartholomae<sup>114</sup> étaient à écarter pour des raisons de critique textuelle ou d'interprétation, l'accusatif et le génitif complètement<sup>115</sup>, le locatif faisant problème<sup>116</sup> :

111. A. Vaillant, *Gramm. comparée des langues slaves* III, p. 127.

112. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 634-635.

113. Sur ces formes, voir E. Benveniste, *Les infinitifs avestiques*, Paris 1935, p. 68-70.

114. *Awestisches Elementarbuch*, Heidelberg 1909, p. 198-200.

115. E. Benveniste, *Infinitifs avestiques*, p. 11-13 ; 25-27.

116. E. Benveniste, *Infinitifs*, p. 31-40.

sur les quatre exemples de locatif qui sembleraient pouvoir être retenus, il en est deux anciens, gâthiques, qui se laissent mieux interpréter comme datifs, et deux autres qui se trouvent dans des passages tardifs et sans autorité<sup>117</sup>.

L'*instrumental* en *-lī* est la seule forme qui ait, en tant qu'infinitif, quelque réalité en indo-iranien à côté du datif : en védique, *śruṣṭī* est à lui seul employé presque autant de fois que le datif<sup>118</sup>, et l'*instrumental* se trouve parfois impliqué dans des figures étymologiques (R. V. 7, 1, 21 *b su-dīlī* ... *didīhi* « glänze mit hellem Glanz »<sup>119</sup>), tout comme l'absolutif du grec. Mais cet *instrumental* est rare : un seul exemple peut en être cité en avestique, exemple qui est en réalité la transposition en infinitif d'un *instrumental* nominal<sup>120</sup>; les autres exemples d'*instrumental* prétendument en fonction d'infinitif gardent leur valeur nominale<sup>121</sup>, et, à cet égard, on comparera p. ex. *Vidēvdāt* 3, 32 *iḍa miθnāt daēva aipi.jaiti* « il repoussera les démons en les frappant » et X 37 οὐδ' ἄρα οἱ τις ἀνοῦτητὶ γε παρέστη « tous s'approchèrent de lui en lui portant un coup ».

Locatif comme en balto-slave, datif comme en indo-iranien et en balte, ou *instrumental* comme en indo-iranien, on ne peut savoir lequel des trois cas a abouti en tokharien à l'infinitif en *-tsi*<sup>122</sup> : *-i* pouvant — mais ne devant pas nécessairement — reposer sur une diphtongue, *-tsi* peut être issu de *\*-lēi*, *\*-tei* ou *\*-lī*<sup>123</sup>.

**24** Un nom verbal peut, par ailleurs, être formé au moyen du suffixe *\*-tu-*. Celui-ci peut fournir un nom verbal, soit en l'absence de *\*-ti-* (ce qui est le cas du supin latin), soit en concurrence avec lui. La répartition entre les deux est alors, en balto-slave, celle d'un infinitif (*-ti-*) et d'un supin complément de verbes de mouvement (sl. *-tŭ*, lit. *-tu*, lette *-tu*, v. pr. *-tun* (*-ton*) et *-twei*<sup>124</sup>). Cette formation, qui n'est pas

117. E. Benveniste, *Infinitifs*, p. 62-63.

118. A. Meillet, *B.S.L.* 25, 1924, p. 131 sq.

119. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 635.

120. E. Benveniste, *Infinitifs*, p. 102.

121. E. Benveniste, *Infinitifs*, p. 28-31.

122. Lévi-Meillet, *M.S.L.* 18, 1913-1914, p. 23-24.

123. H. Pedersen, *Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleichung*, Copenhague 1941, p. 217.

124. A. Vaillant, *Gramm. comparée des langues slaves* III, p. 127.



attestée en avestique, n'est pas indo-iranienne, mais seulement indienne. De plus, en sanskrit même, où elle a connu une grande extension en fonction d'infinitifs, à l'accusatif (*dātum*), au datif (*dātave*, *dātavai*), au génitif-ablatif (*dātoḥ*)<sup>125</sup>, elle n'est pas, comme on pourrait l'attendre pour un nom en -tu-, exclue des composés, puisqu'elle se rencontre après préverbe et même après préfixe privatif<sup>126</sup> : on n'a pas ici l'opposition qu'on eût pu imaginer entre infinitifs en -ti- simples ou composés, et en -tu-, seulement simples<sup>127</sup>.

A cet égard, l'autre nom verbal en -tu- qui, ayant valeur de participe, est un *absolutif*, paraît plus ancien, puisqu'il ne se rencontre qu'exceptionnellement avec préverbe avant l'époque classique, et cela surtout dans des formes causatives, et ne se compose qu'avec le préfixe privatif<sup>128</sup>. Cet absolutif, participe sans accord, a plusieurs formes<sup>129</sup>, dont la plus ancienne est celle d'un instrumental en -tvā, concurrencé par une forme en -tvī et une forme en -tvāya<sup>130</sup>. Comme il est restreint aux simples, c'est une autre formation qu'on trouve en composition, -ya<sup>131</sup>, parfois<sup>132</sup> attesté sous forme -yā<sup>133</sup>. De ce doublet -ya/-yā, on donne plusieurs types d'explications, qui rappellent les explications données pour -ṛī/-ṛī̄ : on considère ou bien que la forme originelle est celle

125. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 645-652.

126. Wackernagel-Debrunner II/2, p. 651.

127. Pour G. Liebert, *Das Nominalsuffix -ti- im Altindischen*, Lund 1949, p. 167, les exemples de correspondances entre formes nominales en -tu- simples et en -ti- composées sont purement formels, puisque la forme en -tu- joue le rôle d'un infinitif, celle en -ti- d'un substantif quelconque dans les couples du type *kārtu-/niṣkṛti-*.

128. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 661.

129. Wackernagel-Debrunner, II/2, p. 652-663.

130. -tvī est expliqué par « Angleichung » de -tvā sur -tī, instrumental de l'infinitif en -ti par Wackernagel, *Aind. Gr.* III, p. 654, mais comme locatif de thème en ū par L. Renou, *Grammaire de la langue védique* (Paris 1952), § 373 ; -tvāya résulte de la contamination de la forme en -tvā des simples et de celle en -ya des composés pour Wackernagel-Debrunner, II/2, p. 654.

131. Wackernagel-Debrunner, II/2, p. 781-788.

132. Wackernagel-Debrunner, II/2, p. 781.

133. Il existe par ailleurs un absolutif en -am, qui peut être issu de l'infinitif, et que nous n'avons pas à faire intervenir ici : voir L. Renou, *M.S.L.* 23, 1935, p. 359-392. Il doit être rapporté à une innovation de l'indien, car il n'a pas de correspondant avestique : E. Benveniste, *M.S.L.* 23, 1935, p. 393-402, élimine, pour des raisons philologiques, tous les exemples d'« absolutif » en -am relevés par Bartholomae (*I.F.* 12, p. 141 sq.) et recueillis par Reichelt, *Awest. Elementarbuch*, p. 335 sq.



d'un instrumental *-yā*, abrégé en *-ya*<sup>134</sup>, ou bien que *-ya* peut être ancien; dans cette hypothèse, deux analyses s'offrent pour *-yā*, tenu soit pour analogique de *-tvā*, soit pour un instrumental fonctionnant à côté du vieux cas indéfini en *-ya*<sup>135</sup>. C'est évidemment à cette dernière hypothèse, qui permet un parallélisme avec les formes en *-ṛī/-ṛī* telles que nous les avons expliquées, que va notre préférence.

25 Plusieurs données se dégagent des faits indiens qui permettent d'y voir plus clair dans les formes grecques du type *ὄνομαστί*, *ἄστακτί*, *ἄστακτί* : l'opposition dans les absolutifs entre simples et composés, due à la répugnance de *-tu-* pour la composition<sup>136</sup>; la possibilité qu'un même morphème comme *-tu-* ait les deux emplois différents de substantif et d'adjectif<sup>137</sup>; le fait que ces emplois puissent être distingués par les finales casuelles (instrumental [*-tvā*] à l'absolutif; accusatif, datif, génitif-ablatif à l'infinitif); le fait qu'à certains égards la flexion de l'adjectif paraisse plus archaïque que celle du substantif, non seulement parce que l'adjectif — mais non le substantif — peut se présenter au cas indéfini (*-ya*), mais parce que seul le substantif présente une finale typiquement animée (acc. *-tum*), alors que dans les noms de ce type, les animés sont plus récents que les neutres; le fait, enfin, qu'il y ait pour l'infinitif privatif une forme spécifique qui n'est pas toujours celle qu'on attend, puisque les privatifs en *-ti-*, assez nombreux en sanskrit<sup>138</sup>, n'entrent pas dans le système de l'infinitif; en effet, lorsqu'il est privatif, ce dernier prend le suffixe *-tu-*, dont l'ancienneté, en composition privative, peut être appuyée par les formes latines du type *iniussū*<sup>139</sup>.

Qu'un même morphème puisse fonctionner à la fois dans des abstraits et dans des absolutifs, c'est ce dont témoignent

134. L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, § 374.

135. Wackernagel-Debrunner, II/2, p. 788.

136. Voir L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, p. 314.

137. Sur le rapport entre substantif et adjectif verbal, voir E. Benveniste, *Origines*, p. 143-144, et sur le rapport étroit entre absolutif et infinitif, L. Renou, *M.S.L.* 23, 1935, p. 390-391.

138. Voir H. Frisk, *Substantiva privativa im Indogermanischen*, Göteborg 1948, p. 45-49.

139. Les formes latines de ce type correspondent aux privatifs en *-ti* du grec pour Wackernagel, *Vorles. über Syntax* II, 288.

non seulement skr. *-ya* ou *-lu-*, mais gr. *-τῖ*. Que ce morphème soit non pas *-lu-* comme à l'infinitif et à l'absolutif (simple) du sanskrit, c'est un autre phénomène qui s'explique par la fréquence des formes composées en *-τῖ*, et l'aptitude de *\*-ti* à entrer en composition. Que l'usage de *-ti-* dans ces formes nominales du verbe composées soit associé uniquement à des privatifs, en d'autres termes qu'il existe des *privatifs verbaux* de forme spécifique s'explique par la place particulière qu'occupent ces derniers dans le système des formes nominales du verbe.

Une forme verbale en tant que telle est en effet normalement accompagnée de la négation de phrase. Mais une forme nominale du verbe ne peut théoriquement s'adjoindre cette dernière qu'en ses emplois prédicatifs, tandis qu'en ses emplois nominaux, elle devrait se composer avec le préfixe privatif. Au doublet syntaxique négation de phrase + forme nominale du verbe prédicative/négation de mot + participe ou infinitif en emploi nominal, a été préféré un doublet morphologique : le caractère verbal des formes agrégées à la conjugaison que sont l'infinitif et le participe fait qu'ils comportent la négation de phrase ; en leurs emplois nominaux, les formes nominales du verbe sont munies du préfixe privatif, mais ont alors des formations suffixales différentes ; *-meno-/ -to-* (κεκινημένα καὶ ἀκίνητα)<sup>140</sup> ; *-nt-/ -ti* (μογέων... ἀμογητῖ ; ὁμύνοντας καὶ ἀνωμοτῖ) ; et à l'infinitif οὐτάμεν E 132, οὐτάμεναι Φ 68, correspond le substantif verbal (à l'instrumental) ἀνουτητῖ.

La création, à l'intérieur du système des formes nominales du verbe, de formes spécifiquement privatives s'observe en tokharien : le préfixe privatif n'apparaît dans cette langue que dans des privatifs verbaux<sup>141</sup>, fléchis en tokharien B (type *alālalte* « sans fatigue ») mais non en A, où ils ont une forme unique en *-t* (*apālkāt* « sans souci », *alānkāt* « qui n'est pas caché », etc.)<sup>142</sup>. Le *-tt-* du dialecte B a été interprété comme pouvant remonter à *\*-tw-*, et être rapproché de l'absolutif skr. en *-tvā* (on pourrait, en ce cas, rapprocher aussi les infinitifs privatifs en *-tu-* indiens et le type latin

140. Voir, p. ex., E. Benveniste, *Noms d'agent*, p. 166.

141. Voir Lévi-Meillet, *M.S.L.* 18, 1913-1914, p. 20 ; Sieg-Siegling-Schulze, *Tocharische Grammatik*, Göttingen 1931, p. 247-248.

142. Voir Krause-Thomas, *Tocharisches Elementarbuch*, Heidelberg 1960, § 380, p. 188, qui rapprochent aussi le type grec δοτέος, mais cf. § 22.

*iniussū* : cf. ci-dessus)<sup>143</sup>. L'interprétation de la forme « figée » en *-t* du dialecte A par un absolutif n'a pas, à notre connaissance, été proposée<sup>144</sup>. Mais l'important pour notre propos est l'existence même de formes propres aux privatifs verbaux, car ce n'est pas autrement qu'il faut interpréter les privatifs grecs en *-τι*, *-τί*, noms d'agent (absolutifs) et noms d'action (quasi-infinitifs).

26 Encore faut-il pour cela justifier la coexistence de ces deux valeurs pour un même suffixe, car l'emploi de *-ti-*, bien connu pour les noms d'action, est, pour les noms d'agent, controversé<sup>145</sup>.

Il est clair que le suffixe *-t*, dont procède *-ti-* en dernière analyse, a bien les deux valeurs. Mais celles-ci sont fonctionnellement distinguées à deux niveaux, celui de l'emploi en simple ou en composé, et celui du genre grammatical.

Le nom d'agent est marqué comme tel par son emploi en composition : un nom simple, radical ou élargi par *-t-*, peut en théorie être soit nom d'agent (skr. *rāj-*, lat. *rēx*), soit nom d'action (*sad-*, *stut-*) mais son entrée en composition lui confère automatiquement valeur de nom d'agent (adjectif) : on a, p. ex., en regard de *sad-* « séjour », ou de *stut-* « louange », substantifs, des adjectifs *apsu-sad-*, « qui séjourne dans l'eau », *deva-stut-* « qui loue les dieux ». C'est là un fait bien connu<sup>146</sup>, et qui a empêché ces formations ambivalentes

143. H. Pedersen, *Tocharisch*, p. 218, suggère que la géminée *-ti-* pourrait être d'origine phonétique.

144. Le tokharien possède des absolutifs (en *-r*) étroitement associés au participe prétérit : Pedersen, *Tocharisch*, p. 213-216.

145. Nous reprendrons ailleurs le problème de *-ti-* suffixe de nom d'agent. Voir p. ex. Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 636-638 (avec bibliographie) ; P. Chantraine, *Formation*, p. 275 ; Frisk, *G.E.W. s.u.* μάντις. Pour certains (ainsi Brugmann, *Grundriss* II /1, p. 428, suivi par Gershwitsch, *S.I.F.C.*, N.S. 15, 1938, p. 176), les termes comme μάντις ou comme skr. *jñāti-* « parent » sont d'anciens noms d'action personnifiés. Nous posons au contraire une ambivalence première du suffixe, les deux valeurs étant distinguées par leurs emplois. On ne semble pas avoir assez remarqué qu'en fonction de suffixe de noms d'agent fléchis, *-ti-* ne se trouve que dans des simples comme μάντις (sur νῆστις, voir § 27), les composés adjectifs étant tous des composés possessifs (type πολύμητις) et non des noms d'agent à proprement parler, parce que les formations à sens verbal en *-ti-* sont toutes des substantifs.

146. Voir Meillet, *M.S.L.* 25, 1924, p. 137-141 ; J. Duchesne-Guillemin, *Les composés de l'Avesta*, Paris-Liège 1936, p. 51-58 ; Wackernagel-Debrunner, *Aind. Gr.* II/2, p. 44-45.

d'être productives en valeur de noms d'agent simples, puisque ces derniers sont caractérisés par leur emploi compositionnel. Quant au *nom d'action*, il est marqué par son genre grammatical, féminin, car il y a un lien particulièrement étroit entre le caractère de substantif abstrait d'un nom, et son genre féminin, lien qui apparaît en sémitique aussi bien qu'en indo-européen<sup>147</sup>.

Ces deux marques formelles appartiennent à des niveaux chronologiques successifs. La valeur de nom d'agent qui découle de l'emploi au second membre de composé appartient à l'époque préflexionnelle, comme en témoignent les absolutifs en -ya du sanskrit, ou en -ṭi du grec (§ 27). La féminisation des abstraits est au contraire tributaire du développement de la flexion. Meillet a montré<sup>148</sup> que la différence morphologique entre animé et inanimé était avant tout une différence dans la flexion, ce qui présuppose nécessairement cette dernière, et comme l'opposition entre masculin et féminin est postérieure à l'opposition entre neutres et animés, la spécification d'un nom d'action comme tel au moyen du genre féminin est nécessairement postérieure à celle du nom d'agent par son emploi compositionnel.

Mais cette caractérisation des abstraits au moyen du genre grammatical féminin a de graves conséquences pour les noms d'agent. Dans ces derniers, en effet, la distinction entre masculin et féminin sexués — le genre naturel — a une si grande importance qu'il est des langues, comme le latin, où le vieux suffixe de féminin athématique \*-yā<sub>2</sub> n'est pratiquement utilisé que pour former des noms d'agent féminins (-trī-c-) sur des masculins (-tor)<sup>149</sup>. En grec, la différence entre noms d'agent masculin et féminin est soigneusement marquée dans les formes à suffixe en dentale, -τωρ -τήρ mais -τρία, -τᾶ- mais -τι-<sup>150</sup>, qui ne subit pas l'assibilation, au contraire des suffixes de noms d'action parce

147. Voir P. Kretschmer, *Glotta* 13, 1924, p. 107 ; J. Kuryłowicz, *Apophonie en sémitique* (1962), p. 147 sq. ; *Inflectional Categories*, 1964. p. 211.

148. *M.S.L.* 13, 1905-1906.

149. Hors de quelques termes isolés comme *rēgina*, où la différence sexuelle jouait également. Nous pensons que les adjectifs latins du type *suāis* n'ont pas le -i- du féminin, mais le -i- qu'on trouve dans les adjectifs hittites du type *parkui-* « propre » (voir E. Sturtevant, *Adjectival i-stems in Hittite and Indo-European*, *Language* 1934, p. 266-275).

150. Sur l'emploi de -ti- comme suffixe de nom d'agent à côté de -tā-, voir I. Gershwitsch, *S.I.F.C.* 15, 1938, p. 182-183.



qu'il reste en rapport avec le suffixe de masculin correspondant. Et cette différence est si importante que, alors que les composés thématiques restent normalement épiciens en grec hors des noms propres, les composés en *-to-* peuvent dès le mycénien, comporter un féminin distinct du masculin<sup>151</sup>, et les adjectifs féminins en *-τη* sont assez nombreux chez Homère : cf. ἀγακλειτή Σ 45, ἀδμήτη K 293, etc., ἀθανάτη K 404, etc., ἀμφιρύτη α 50, etc., ἀριγνώτη ζ 108, ἀσδέστη Π 123 (mais ἄσθεστος féminin Λ 50, etc.), αὐτομάτη E 749, etc., δουρικτητή I 343, περιζέστη μ 79, etc., ἐυζέστη K 576, etc. (mais ἐυζεστος féminin Σ 276), κασιγνήτη I 580, etc., πολυμνήστη δ 770, etc., τηλυγέτη Γ 175.

27 On est alors mieux en mesure de définir les rapports entre substantifs et adjectifs, simples et composés dans les formations en *-ti-*.

Celles-ci nous renvoient à une époque où non seulement la flexion n'est pas constituée, puisqu'elles se présentent sous forme de « cas indéfini »<sup>152</sup>, mais où, de plus, la notion même de « neutre » est un anachronisme : on a une finale unique, qui ne se présente comme « inanimée » que par référence à ce qui sera caractérisé plus tard comme animé au moyen de procédés flexionnels divers, désinences distinctes aux nominatif et accusatif, alternances opposant des neutres en *\*-y* et des animés en *\*-ei*.<sup>153</sup> A cette époque préflexionnelle, le dérivé en *\*-ti*, sous forme de thème nu, fournit un nom ambivalent, substantif ou adjectif, et cette ambivalence se perpétue dans les deux emplois des simples grecs, substantif (Δωριστὶ λαλεῖν) et adjectif (ἡ Δωριστὶ ἀρμονία). Cette forme unique en *\*-ti* donne naissance à des adjectifs caractérisés comme tels par leur emploi en composition : de là viennent les composés du type ἀμογητὶ, privatifs verbaux, dont l'emploi est en rapport avec les problèmes soulevés par l'emploi de la négation dans les formes nominales du verbe (§ 25).

Le développement de la flexion entraîne évidemment des phénomènes divers : acquisition d'une flexion, notamment d'un instrumental en *\*-ti*, dont témoignent entre autres les formes de substantif verbal que sont certains infinitifs indo-

151. *anata* (où l'on a vu le contraire de *ajamena* « ornée ») est épithète de *igija* « char », KN Sf 4420.b.

152. E. Benveniste, *Origines*, p. 95.

153. E. Benveniste, *Origines*, p. 60.



iraniens, ou des formes grecques comme ἐγρηγορέτι; passage du neutre à des animés, substantif féminin et adjectif épïcène, les deux étant exclusifs l'un de l'autre : on a (sans \*ὁ ἄμυστις) ἡ ἄμυστις (acc. -ιν, Anacr. 63, Eur. *Cyc.* 417, Call. *Aet.* 1.1.11, Epich. 34, Ar. *Ach.* 1229, etc.), fait sur ἄμυστι, sans autre témoignage direct d'un neutre coexistant avec un féminin parce que la féminisation des abstraits étant acquise avant l'époque historique, les neutres non adverbialisés sont déjà passés au féminin en valeur de nom d'action; et ὁ, ἡ μάντις sans \*ἡ μάντις nom d'action, mais, en cette valeur, seulement le neutre conservé en premier membre de composition, μαντι(πόλος).

Si l'on n'a guère ici d'autres traces d'une déviation de genre grammatical permettant de créer un adjectif sur un neutre, c'est précisément parce que cette déviation est caractéristique des substantifs, si bien que c'est sous d'autres formes suffixales que les adjectifs ont reçu une flexion, \*-*te/or* au simple, \*-*l(ā)-* en composition. Le seul nom d'agent composé en -*ti-* fléchi en grec est νῆστις, composé de \**æd-* « manger » (\**n-æd-ti-*)<sup>154</sup>, qui, en regard du suffixe -*tā-* des composés à premier membre nominal (ὠμηστής) d'âge plus récent, proprement grec, a le suffixe -*ti-* des composés du type ἀμογγετί, privatifs comme lui, mais a reçu la flexion dont sont démunis ces derniers, parce que la forme phonétique de son préfixe devant racine à initiale vocalique, le rendant inanalysable, l'en dissociait. Mais son emploi peut être comparable. On le trouve en asyndète avec un participe, T 156/157 :

νῆστις ὅτρυνε πρὸς Ἴλιον υἷας Ἀχαιῶν | Τρωσὶ μαχησομένους.

Si le type ἀμογγετί est resté hors flexion, à l'état d'absolutif, c'est en raison de la spécification féminine des abstraits : à partir du moment où -*ti-* devenu particulièrement productif comme suffixe de nom d'action a été caractérisé par le féminin, il n'a plus pu, à ce titre, fonctionner comme suffixe de nom d'agent, une même forme ne pouvant fonctionner à la fois comme masculin sexué en fonction de nom d'agent, et comme féminin grammatical en fonction de nom d'action. C'est alors que les noms d'agent sont « fossilisés » : quand un

154. P. Chantraine, *Formation*, p. 113, pose un « élargissement » -*l-*; Frisk II 318 penche pour l'interprétation qu'a donnée du terme Wackernagel : substantivation d'une troisième p. du singulier (à négation de phrase) \*νῆστι « il ne mange pas » ; mais on n'a pas d'autre exemple d'une telle substantivation de forme verbale personnelle en grec, et on ne voit pas pourquoi l'on aurait à séparer νῆστις de μάντις.

neutre \**egerti*<sup>155</sup>, originellement ambivalent, nom d'agent et nom d'action, est transféré au féminin en tant qu'abstrait, ἡ ἔγερσις, un agent \*ὁ ἔγερσις, qui aurait pu à la rigueur se distinguer morphologiquement du précédent par la place de son accent, mais par elle seule, devient fonctionnellement difficile, et c'est pourquoi, s'il subsiste, c'est sous sa forme préflexionnelle. Pour être fléchi en cette valeur, il recevra d'autres formes suffixales, *-ter* ou *-tor* (cf. ἐγερτήριον). Sous sa forme en *-ti*, il sera adverbialisé : ἐγερτί, ἀμογητί.

**28** Du moins cela est-il vrai lorsque dans le nom d'agent \**-ti* est suffixe de simples ou de second membre. Une autre ligne de force intervient en effet ici : le développement considérable des abstraits en *-ti-*, notamment en emploi compositionnel, puisque *-ti-* est le seul suffixe vivant de noms d'action composés. Qu'il n'y en ait pas d'autre vient de ce que les substantifs composés constituent une anomalie dans le système des composés i. e. les plus anciens, qui, composés possessifs ou composés de dépendance (à valeur de noms d'agent), sont tous en fin de compte à l'origine des adjectifs<sup>156</sup>. La création et le succès des substantifs composés en *-ti-* tient évidemment au lien qui unit ces noms d'action aux verbes, et à la nécessité de former à côté d'un verbe composé un abstrait qui l'est lui-même (ἀναθαίνω : ἀνάθασις, etc.). Le rapport entre les verbes et les noms d'action en *-ti-* pourrait, en grec même, expliquer la récessivité secondaire du ton dans ces noms : \**egerti* a pu devenir ἔγερσις sous l'influence de ἐγείρω.

Ce grand développement des abstraits en *-ti-* a lui-même, en matière de composition, deux conséquences, l'une au niveau des noms d'action, l'autre au niveau des noms d'agent.

D'une part, un nom d'action en *-ti-* peut devenir apte à se composer avec un élément de composé proprement nominal comme le préfixe privatif. En d'autres termes, on aura des privatifs en *-ti-* noms d'agent *et* noms d'action. Mais les noms d'agent étant à cette époque déjà rejetés hors flexion

155. Nous prenons cet exemple parce que, ayant le mérite d'exister en grec, il est commode pour la démonstration ; cela ne veut pas dire que nous le considérons comme i.e. Un exemple meilleur de ce point de vue serait \**arti* ; malheureusement, il ne fournit pas de nom d'action animé au grec.

156. E. Risch, *I.F.* 59, 1944, 1-61 a montré que les composés de détermination (type ἀκρόπολις) étaient partout récents.

(ἄστακτι), les noms d'action, par opposition à eux, seront caractérisés par une forme flexionnelle, d'où ἄστακτί en regard de ἄστακτι. L'abstrait à l'instrumental est très proche pour la valeur de l'adjectif à l'absolutif<sup>157</sup>. L'absolutif indique une action accessoire par rapport à l'action principale, l'instrumental une modalité d'accompagnement de cette dernière<sup>158</sup>, et les deux peuvent paraître interchangeables. En K 181/183, nous avons interprété (§ 13) ἐγρηγορτί comme un comitatif, dont la valeur était soulignée par le comitatif qui suit :

οὐδὲ μὲν εὐδοντας φυλάκων ἡγήτορας εὖρον  
ἀλλ' ἐγρηγορτὶ σύν τεύχεσιν εἶατο πάντες.

Mais on aurait pu, aussi, le mettre en rapport avec οὐδὲ ... εὐδοντας, et le rapprocher des exemples du type ἄδοατὶ ... ἐκόντες, s'il n'avait eu une désinence d'instrumental, qui ne peut se rapporter au sujet de l'action, et si l'interprétation par une telle désinence n'était pas la seule qu'on puisse retenir dans d'autres exemples, comme O 228 ἀνιδρωτὶ γ' ἐτελέσθη, ou σ 149, ω 532 ἀναιμωτὶ ... διακρινέσθαι, où ce n'est ni l'affaire qui est en sueur, ni le jugement qui est ensanglanté. Dans des locutions de ce type, l'instrumental de l'abstrait est d'emploi plus souple que l'adjectif à l'absolutif, d'où son développement, qui peut être ancien, à en juger par l'accord du grec et du sanskrit.

En effet, les substantifs privatifs n'ont connu un certain développement qu'en sanskrit, celtique, germanique<sup>159</sup>. En grec même ils sont exceptionnels. H. Frisk, qui passe sous silence le type ἄστακτί, et ne cite pas ἄμυστις, n'en donne comme exemple sûr que le ἀνυπόστασις d'une scholie à Eur., *Hec.* 702 (Flor. 59)<sup>160</sup>. Or s'il y a un désaccord significatif ici entre le grec, où les abstraits privatifs en -ti- sont exceptionnels, et le sanskrit, qui les connaît bien<sup>161</sup>, ces deux langues s'entendent, au contraire, dans l'emploi qu'elles font des

157. Phénomène analogue, toutes proportions gardées, en avestique, où participe présent et accusatif du nom d'action tendent à se fixer comme appositions adverbiales : voir E. Benveniste, *M.S.L.* 23, 1935, p. 401.

158. Cf. e.g. L. Renou, *M.S.L.* 23, 1935, p. 390 : « l'instrumental... marque par nature l'accompagnement ».

159. H. Frisk, *Substantiva privativa im Indogermanischen. Eine morphologisch-stilistische Studie*, Göteborg 1948.

160. Il montre que la négation d'un nom en -σις est la négation de phrase, en citant (*Subst. priv.* p. 10) des passages de Thucydide où l'on trouve οὐ δικάσιν (1, 137, 4), οὐκ ἀπόδοσιν (5, 35, 2), οὐ περιτείχισιν (3, 95, 2).

161. Frisk, *Subst. priv.* p. 45-50.

formes « adverbiales » en *-lī*; les formes indiennes comme *ānūlī* « sans aide », *āprabhūlī* « ohne Gewalt anzuwenden » rappellent trop les formes grecques comme *ἀνωῦστί* ou *ἀνιδρωτί*, et par leur forme et par leur emploi figé en fonction adverbiale, pour qu'il s'agisse d'autre chose que d'un archaïsme conservé en commun : *ānūlī* n'est pas plus un adverbe que le *ūlī* auquel il s'oppose (*ūlī ānūlī* E. V. 6, 29, 6), et qui est un instrumental de substantif, instrumental d'où pourront — mais rarement — sortir des infinitifs (type skr. *śruṣṭī*).

29 D'autre part, à partir du moment où en second membre de composé *-li-* devient productif comme suffixe de substantif, il est, à ce titre, exclu des adjectifs<sup>162</sup>. Mais, exclus du second membre, les noms d'agent en *-li-* ne sont pas pour autant exclus de la composition : ils trouvent place au premier membre des composés progressifs, eux aussi, comme les noms d'action, anomaux dans le système le plus ancien de la composition indo-européenne. Tandis que de vieux neutres, comme *\*egerli* ou *\*arti* subsistent à l'état simple comme adverbes, *ἐγερτί*, *ἄρτι*, et ne reçoivent de flexion que spécialisés comme abstraits féminins, simples (*ἡ ἔγερσις*) ou composés (*ἡ ἐξέγερσις*), ils gardent clairement leur autre valeur, celle de noms d'agent, dans des composés comme *ἐγερσίμοθος* « qui réveille les combattants » (où *ἐγερσι-* a la même valeur factitive que *ἐγερτί*), ou *ἀρτί-πους*<sup>163</sup>. Dans celui-ci, le premier membre, identique pour la forme au neutre conservé dans l'adverbe *ἄρτι*, n'a évidemment pas le sens « récemment » de ce dernier, mais est un nom d'agent de la racine de *ἀραρίσκω* régissant le second membre : « qui agence bien ses pas ».

L'emploi du suffixe *\*-li-*, rejeté au premier membre des composés noms d'agent par la valeur substantive qu'il prend lorsqu'il est au second membre, entre alors dans le cadre de la loi de Caland-Wackernagel<sup>164</sup>, qu'il élargit. Lui

162. Mis à part les composés possessifs du type *iners* ou *πολύμητις* (cf. n. 145).

163. Nous reprendrons ailleurs le problème des composés à premier membre en *-ti-*, déjà exposé *R.E.G.* 81, 1968, p. xvii-xix.

164. Caland, *K.Z.* 31, 267 ; 32, 292, Wackernagel, *Verm. Beiträge*, p. 8 sq., ont montré qu'à un simple en *-ro-* (type *χυδρός*) se substitue en premier membre de composé un thème en *-i-* (*χυδι-άνειρα*). Cette substitution ne se limite pas à celle-ci : outre que *-li-* remplace au premier membre un suffixe *-lā-* de second membre, ou un suffixe *-i°/or* de simple, *-i-* prend la place de *-s-* (type *δρι-/δρος*) : voir P. Chantraine, *Mélanges Pokorny* (Innsbruck 1967), p. 21-24. Il me semble que l'explication de telles formes comme adjectifs, qui est celle de E. Benveniste, *Origines*, p. 80, prévaut sur celle qui y voit des substantifs (W. Schulze, *Kl. Schr.* 79 = *K.Z.* 42, 1909), du fait de l'existence, en regard de *ἀργι-* (*κέραινος*) de l'adjectif hittite *harki-* « blanc ».



répond, au second membre, en valeur de nom d'agent, une autre forme, élargissement du plus ancien *\*-t-*, *-tā-* : à ἀρτί(πους) répond (πυλ)άρτης, à ἐγερσί(μοθος), (ἐξ)εγέρτης. On voit au passage qu'au moins dans ce cas particulier, la forme prétendument de « thème » qu'a le premier membre de composé n'est pas un thème à proprement parler, mais une vieille forme préflexionnelle, adverbialisée au simple, et conserve sa valeur de nom d'agent virtuellement possible à l'époque préflexionnelle : ἐγερσι- n'est un « thème » que par référence à un état flexionnel où ἐγερσις a des désinences et s'est caractérisé comme abstrait par son genre féminin qui suppose le développement de la flexion; mais ἐγερτί, à désinence zéro et emploi adjectival, existe en simple, et la forme de premier membre n'en diffère en rien.

**30** C'est donc une série de réactions en chaîne qui explique le double emploi, substantif et adjectif, et la double forme, *-τί* (cas indéfini d'absolutif et nominatif-accusatif de substantifs neutres), et *-τί* (instrumental de substantif) des « adverbes » étudiées.

La forme archaïque préflexionnelle — donc unique —, indifférenciée quant au cas (indéfini), au genre (« neutre »), à la valeur, substantive (ἄρτι) ou adjective (ἐγερτί), est en *\*-tī*. Émergeant de la masse commune, les premiers à se spécialiser sont les noms d'agent, qui reçoivent leur valeur adjectivale de leur emploi compositionnel, selon le principe qui fait de *apsu-šad-* un adjectif en regard de *sad-* substantif. Puis la féminisation grammaticale, qui caractérise morphologiquement les substantifs abstraits en général, et ceux en *-ti-* en particulier, s'opère dans le cadre du développement du genre, lui-même en rapport avec le développement de la flexion, et limite la déviation théoriquement possible du neutre vers un nom d'agent animé au cas exceptionnel où le neutre ne donne pas naissance à un substantif (*\*τὸ μαντί* > ὁ, ἡ μάντις, sans abstrait correspondant à l'état simple). En effet, la distinction entre un masculin et un féminin sexués est pertinente pour un nom d'agent, et il est difficile pour le bon fonctionnement du système qu'un même suffixe comme *-ti-* soit à la fois un féminin grammatical dans les noms d'action et un masculin sexué dans les noms d'agent.

De plus, la grande expansion de *-ti-* transféré au féminin comme suffixe de nom d'action (ἐγερσις), notamment dans des composés en rapport avec des verbes composés (ἐξέγερσις),



permet la création de substantifs privatifs. Alors, tandis que les adjectifs sont rejetés hors flexion, ce qui explique leur état historique d'absolutifs non fléchis, les substantifs prennent en leur emploi privatif la forme casuelle de l'instrumental (ἄστακτί). Mais le développement même des substantifs composés à second membre en *-ti-* freine la possibilité d'emploi de *-ti-* au second membre de noms d'agent. Avec valeur de nom d'agent, le nom en *-ti-* est alors rejeté au premier membre de composés progressifs (ἐγερσίμοθος, ἀρτί-πους).

Ainsi, les précieux « adverbess » grecs en *-τί*, *-τί* doivent être à séparer très nettement des adverbess dont la finale ne présente pas de suffixe en dentale (ἀμισθί, νηποινεί). Utilisés de façon vivante dans des simples qui fonctionnent en général comme accusatifs de substantifs (type ὀνομαστί), ils demeurent à titre d'archaïsmes comme privatifs verbaux, correspondant à des formes nominales du verbe qui, en tant que verbales, devaient s'adjoindre la négation de phrase et non de mot : tout comme à un participe en *-meno-* correspond un adjectif privatif en *-to-* (κεκινημένα καὶ ἀκίνητα), à un participe en *-nt-* correspond un absolutif en *-ti* (ὀμνύοντας καὶ ἀνωμοτί), à un infinitif en *\*-men-* un substantif verbal fléchi à l'instrumental (ἀνουτητί en regard de οὐτάμεν(αι), etc.). Ces adverbess nous restituent donc une vieille catégorie suffixale de neutres en *\*-ti*, dont l'histoire est riche en péripéties.

Françoise BADER.

## SEMI-VOYELLES EN GREC MODERNE

[*André Mirambel destinait au volume de 1970 du Bulletin cet article, que la mort l'a empêché d'achever. Il devait comporter quatre parties ; les trois premières étaient écrites ; de la quatrième, la plan seul était établi. Le Bulletin publie son manuscrit, tel qu'il l'a laissé*].

On lit dans le *Traité de Phonétique* de Maurice Grammont<sup>1</sup> cette définition des semi-voyelles : « [Elles] sont encore éminemment des spirantes et aussi bien des fricatives que des constrictives. On leur a donné ce nom de semi-voyelles [*en note* : τὰ ἡμίφωνα dans la classification des Grecs] parce qu'on y a vu des phonèmes intermédiaires [*en note* : *antaḥstha* dans la classification des Hindous] entre les voyelles et les consonnes. On entend, en effet, dans le son qu'elles produisent, à la fois le timbre d'une voyelle et le frottement d'une consonne spirante. Ajoutons que phonétiquement elles deviennent des voyelles, ou bien certaines voyelles deviennent des semi-voyelles, selon la position qu'elles occupent dans la syllabe. Mais phonologiquement elles sont et restent des spirantes... Les semi-voyelles correspondent à chacune des voyelles les plus fermées ». Suit une description<sup>2</sup> des « deux semi-voyelles les plus connues... le *y* et le *w* ... on y ajoutera le *ü* », accompagnée des tracés obtenus par la méthode expérimentale. La définition concerne les semi-voyelles en général. Dans quelle mesure le grec moderne se trouve-t-il intéressé ? Les lignes qui suivent voudraient le montrer, étant donné que, dans le grec actuel, la nature, l'origine, l'extension et le rendement de l'élément « semi-vocalique », donnent lieu à des remarques propres à cette langue, et permettant, pensons-nous, de mieux saisir le caractère du système phonétique néo-grec.

1. Edition de 1933, p. 77.

2. *Ibidem*, p. 77-78 et, pour les tracés, p. 76.

## I

Si l'on considère, en effet, l'ensemble des phonèmes du grec moderne<sup>1</sup>, on constate que la série « semi-vocalique » (ou « semi-consonantique ») se situe sensiblement à part des séries « vocaliques » et des séries « consonantiques » selon lesquelles s'ordonnent ces phonèmes<sup>2</sup>. La différence entre ces deux dernières séries et la série « semi-vocalique » se marque ici par plusieurs traits :

1<sup>o</sup> Le vocalisme et le consonantisme — en dépit de réductions et d'altérations, soit générales et survenues au cours de l'histoire, soit dialectales et apparues aux époques médiévale ou moderne — offrent chacun une suffisante diversité de phonèmes (ainsi, en grec commun, cinq voyelles et vingt consonnes).

2<sup>o</sup> Voyelles et consonnes se présentent en « systèmes », c'est-à-dire que les phonèmes ne sont pas isolés, mais que tout en attestant une corrélation, ils se distinguent les uns des autres et s'opposent par diverses marques (par exemple : pour les voyelles, localisation antérieure ou postérieure, ouverture ou fermeture; et pour les consonnes, sonorité ou non, mode articulaire spirant ou occlusif, zone d'articulation, c'est-à-dire répartition en labiales, dentales, gutturales, liquides, nasales).

3<sup>o</sup> Voyelles et consonnes témoignent de la continuité de la langue d'une manière générale, non seulement de la langue commune, mais aussi en large partie des dialectes, — la situation du domaine hellénique se trouvant, à cet

1. Pour la description du système phonique grec moderne en général, on peut se reporter aux études suivantes : H. PERNOT, *Grammaire du Grec Moderne*, Première partie (Langue parlée), 3<sup>e</sup> édition, 1917, p. 10-27 ; L. ROUSSEL, *Grammaire descriptive du roméique littéraire*, 1921, p. 1-34 ; M. PHILINDAS, *Γραμματική τῆς ρωμαϊτικῆς γλώσσας*, 1907, t. I, p. 24-46 ; A. MIRAMBEL, *Grammaire du Grec Moderne*, 4<sup>e</sup> tirage, 1969, p. 1-4 ; *La langue grecque moderne, description et analyse*, 1959, p. 19-24 ; M. TRIANDAPHYLIDIS, *Γραμματική τῆς Νεοελληνικῆς*, 1941, p. 27 et 28, ainsi que l'abrégé du même ouvrage *Μικρὴ νεοελληνικὴ γραμματικὴ*, 1949, p. 1-5 ; J. T. PRING, *A grammar of Modern Greek on a Phonetic basis*, 1950, p. 11-18 ; N. CATONE, *Grammatica neoellenica*, 1960, p. 18-34.

2. Grammairiens et linguistes Grecs utilisent aujourd'hui encore les termes dont se servaient les Anciens pour désigner les *voyelles* (φωνήεντα), les *consonnes* (σύμφωνα) et les *semi-voyelles* (ἡμίφωνα).

égard, bien différente de celle du domaine roman par rapport au domaine latin, ou même du domaine roman lui-même dans sa propre évolution et ses différenciations.

Or, en regard de ces séries vocaliques et consonantiques, la série semi-vocalique — tout en maintenant une relation avec telles voyelles et telles consonnes, et tout en se distinguant d'elles — ne se trouve représentée que par un seul phonème, le *yod*, qui se définit par les caractères suivants :

1° Son *articulation est antérieure* (palatale ou prépalatale)<sup>1</sup>.

2° Il est toujours un *phonème spirant* ; jamais il ne comporte d'occlusion au cours de son émission, comme c'est, par exemple, le cas pour les consonnes affriquées (*tʃ*, *dʒ* ou *ts*, *dz*), occlusives au début de leur articulation.

3° Il est normalement *sonore*, avec, néanmoins, des possibilités d'assourdissement au contact de consonnes sourdes<sup>2</sup>, ainsi dans *σιωπή* (*syopí*), *θειάφι* (*thyáfi*), *χρόνι* (*xyóni*), *χωράφια* (*xoráfyia*), *μάτια* (*mátyia*), *πιάνω* (*pyáno*), *κιάλια* (*kyályia*), *κατσιαζώ* (*katýázo* ou *katsyázo*), où le *yod* perd sa sonorité après les consonnes sourdes *s*, *þ*, *x*, *f*, *t*, *p*, *k*, *ʃ* (*ts*) ; dans *κιάλια* (*kyályia*), on peut distinguer le *yod* normalement sonore après *l* du *yod* assourdi après *k*.

1. Pour le détail de la description et l'analyse de ce phonème d'après les méthodes de la phonétique expérimentale, voir principalement : H. PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, 1907, p. 273 et suiv. ; *Introduction à l'étude du dialecte Isakionien*, 1934, p. 59 et suiv. Les observations concernent les dialectes et la langue commune. Naturellement, ce que Maurice Grammont dit du *yod* en général quant à l'articulation dans son *Traité* précité (cf. plus haut) vaut également pour le *yod* en grec moderne. Les remarques de H. Pernot, appuyées sur l'expérimentation, peuvent être complétées par celles de L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 4-5, A. THUMB-J. KALITSUNAKIS, *Grammatik der neugriechischen Volkssprache*, 1928, p. 18 et 20-21, et de MARIA MOSER-PHILTSOU, *Lehrbuch der neugriechischen Volkssprache*, 2<sup>e</sup> éd., 1962, p. 3. — Par ailleurs, on doit constater que, dans plusieurs des ouvrages où se trouvent un inventaire et une description des phonèmes du grec moderne, les remarques concernant le *yod* sont souvent très sommaires ; parfois même, il n'est pas fait mention de la « série semi-vocalique » distincte des séries vocaliques et consonantiques. On trouvera, néanmoins, quelques indications précises sur le *yod* dans la récente étude de N. KONDOPOULOS consacrée à l'analyse kymographique et spectrographique des phonèmes du grec moderne (langue commune), *Κυμογραφικαὶ καὶ φασματογραφικαὶ ἔρευναι ἐπὶ τῶν ἐλληνικῶν φθόγγων* (Ἀθηνᾶ, τόμος Ο', 1968, p. 280-313).

2. Sur la possibilité et les conditions d'assourdissement du *yod* en général (et non pas seulement en grec moderne), voir M. GRAMMONT, *op. cit.*, p. 77 et p. 80.

4° Dans la série à laquelle il appartient, le *yod* ne s'oppose à aucune autre semi-voyelle, et il n'est susceptible d'aucune corrélation (par exemple du type *y/w*, ou *y/w/ŵ*); en effet, — sans parler des labiales, des dentales ou des gutturales, déjà distinctes les unes des autres par la zone de localisation, et présentant des oppositions de spirantes à occlusives et de sourdes à sonores —, on constate que les liquides et les nasales, spirantes et sonores, comportent respectivement une opposition *latérale / vibrante* pour les premières (*l/r*) et une opposition *labiale / dentale* pour les secondes (*m/n*), de sorte qu'il existe toujours, pour ces deux catégories de consonnes, une marque différenciatrice, qui réside, ici, dans le point d'articulation. Le *yod* étant, en grec moderne, le seul phonème à appartenir à la série semi-vocalique, ne peut se différencier que de la série vocalique et de la série consonantique, dans la mesure où son articulation est voisine tout en se distinguant de la voyelle la plus palatale (c'est-à-dire *i*) et de la consonne capable d'aboutir à une palatalisation complète (c'est-à-dire *g*). Ce trait ressort, au surplus, de l'origine du *yod* dans la langue que nous considérons.

5° *L'origine du yod est complexe*. Elle peut, d'une part, être due à la mutation d'un phonème aboutissant à un *yod* après une évolution phonétique, et, d'autre part, procéder du développement d'un phonème semi-vocalique *y* entre deux voyelles en contact, dont la seconde est d'articulation antérieure.

Dans le premier cas, l'origine du *yod* est double : consonantique ou vocalique. Ce phonème provient, en effet :

a) soit de la consonne gutturale *γ*, spirante (issue d'un *g* occlusif ancien), devant les timbres vocaliques antérieurs *e* et *i*, quelle que soit la provenance de ces voyelles (*ε* ou *αι*, et *ι* aussi bien que *η*, *υ*, *ει*, *οι*, *υι*, *ηι*, *ιει*, *υι*, *οιη*, *οιει*, *υει*, *υοι*, *υιη*, *υιηι*, *υιει*, *υιοι*)<sup>1</sup>.

— En ce cas la graphie *γ* est conservée;

b) soit de la voyelle *i* en hiatus, quelle que soit l'origine de ce *i* et quelle qu'en soit la graphie, cette voyelle pouvant, par conséquent, être représentée par les graphies qui viennent d'être indiquées, ou encore remonter à un *e* en hiatus ayant

1. Il arrive que, dans les graphies complexes du *i* (p. ex. *οιη*, *οιει*, etc.), parfois les deux *i* (*οι* et *η*, *οι* et *ει*) soient articulés distinctement ((*ποι-η-της*, *ἀρτοποι-ει-ον*), mais souvent les deux *i* se contractent en un seul (*pi-tis*, *artopi-on*, au lieu de *pi-i-tis*, *artopi-i-on*).



évolué vers *i* puis vers *yod* (ἐννέα > ἐννεά > ἐννιά > *enyá*)<sup>1</sup>. Il n'existe aucune différence, quant à l'articulation et à la prononciation du *yod*, entre, par exemple, γεῖναι, βγαίνω, γίνουμαι, γῆ, γυνάικα, γείτονας, μάγοι, ἀγυιόπαιδο, ὑγιεινός, ὑγιής, ἄγιοι, νεῖατα ou νιᾶτα, νιός, ἥλιος, παιδιοῦ, μοιάζω, ἀλήθεια, δυό, γυιός (comme γιός), ὑιοθετῶ, etc. (*yemátos, vyéno, yinume, yi, yinéka, yítonas, máyi, ayópedo, iyinós, iyís, ayí, nyáta, nyós, ilyos, pedyú, myázo, alíþya, dyó, yós, yoþeló*).

Dans le second cas, il s'agit du développement d'un *yod* entre deux voyelles dont la seconde est de timbre antérieur. C'est ce que jadis Karl Krumbacher avait appelé « ein irrationaler Spirant im Griechischen »<sup>2</sup>, entendons un phonème qui ne provient pas de l'évolution d'un autre phonème, mais qui s'est développé en position intervocalique, de sorte que les deux voyelles en contact, au lieu de se réduire par contraction à un seul timbre ( $a + e > a$ , cf. τὰ ἔλεγε > τᾶλεγε) ou de former diphtongue ( $a + e > \bar{ae}$ ) — dans ces deux cas il y a réduction de deux syllabes à une seule — se trouvent maintenues dans deux syllabes distinctes ( $a + e > a-y-e$ , ou  $a + o > a-g-o$ ). Le phonème spirant ainsi développé prend une articulation vélaire ou palatale selon la voyelle qui le suit : dans ἀγῶρι (<\*ἰῶριον), le *γ* est vélaire devant le timbre *o* (ω), mais dans ἀγέρας (<ἰέρας) le *γ* est palatal et s'articule *yod* devant le timbre *e* (ε)<sup>3</sup>. Comme dans le traitement de *γ* spirant (issu du *g* occlusif ancien), l'articulation du phonème développé est entièrement dépendante de la voyelle qui le suit. C'est lorsque cette voyelle est antérieure que le phonème spirant qui le précède prend le timbre d'une semi-voyelle palatale *y*<sup>4</sup>. Cette possibilité pour le même phonème (gutturale au départ) d'être soit consonne vélaire soit semi-voyelle palatale, confirme une fois de plus qu'il n'y a pas de limite

1. Pour le détail et la bibliographie, voir M. PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, p. 113 et suiv.

2. *Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften*, Munich, 1886, III, p. 359-444.

3. Les parlers grecs connaissent ce phénomène beaucoup plus que la langue commune. Nous aurons à examiner le fait quand il s'agira, plus bas, de l'aspect dialectologique du problème.

4. Sur le développement de ce phonème en position intervocalique, voir en outre : J. BOUUAËRT, *Le gamma irrationnel*, in *Byzantina-Meta byzantina*, vol. I (1946), 1<sup>re</sup> partie, p. 55 et suiv. ; plus anciennement, A. N. JANNARIS, *An historical greek grammar* (1897), p. 87, § 155 b.

franche entre consonnes et semi-voyelles — non plus, si l'on considère la provenance vocalique du *yod* (cf. plus haut), qu'entre semi-voyelle et voyelle antérieure (*i*) —. Les provenances diverses du *yod* posent le problème de la chronologie. Évolution et développement ne sont pas d'une même époque, et il y a lieu de replacer ces faits dans la réalité historique. La palatalisation de la consonne gutturale sonore qui aboutit à une semi-voyelle *y* (*yod*) est un phénomène bien antérieur à la palatalisation du *i* en hiatus, qui, elle, est postérieure au développement du *y* intervocalique (dit « irrationnel »).

6° Le *yod* en grec moderne se situe en dehors de la continuité qui caractérise historiquement les autres séries de phonèmes, ceci en raison de la rupture qui s'est effectuée, au cours du temps — et à des époques différentes selon les phonèmes — à l'intérieur du système phonétique de la langue entre les sonantes semi-voyelles et les autres sonantes<sup>1</sup>.

Pareille situation est remarquable dans la phonétique d'une langue qui, à travers les changements de l'histoire, a toujours attesté et même développé certaine homogénéité à l'intérieur des séries entre lesquelles se répartissent ses phonèmes : ainsi les occlusives sonores sont toutes les trois devenues des spirantes, et l'action d'une nasale précédente qui a gardé à ces phonèmes le caractère occlusif, s'est exercée sur les trois occlusives en même temps ; quant aux occlusives sourdes aspirées, elles ont abouti toutes les trois à des spirantes. Dans ces évolutions, ni la sonorité ni la zone articulaire n'ont été atteintes ; seul a été touché le mode d'articulation, mais les degrés d'opposition se sont maintenus. Le *yod*, au contraire, ne s'est constitué — ou reconstitué — en grec que postérieurement et indépendamment du système des sonantes. Jadis, c'est des sonantes semi-vocaliques

1. Cf. Michel LEJEUNE, *Traité de phonétique grecque*, 2<sup>e</sup> éd., 1955, p. 140 : « A date historique, les semi-voyelles indo-européennes se conservent dans la plupart des langues... En revanche les deux semi-voyelles indo-européennes ont tendu à disparaître en grec : la *yoivh* n'a plus trace ni de l'une ni de l'autre ». Voir aussi, *ibidem*, p. 167. On pourra aussi se reporter à : A. MEILLET, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 7<sup>e</sup> éd., 1965, p. 22-25 (à propos de la structure du « grec commun », c'est-à-dire du « proto-grec ») ; A. MEILLET-J. VENDRYES, *Traité de Grammaire comparée des langues classiques*, 2<sup>e</sup> éd., 1948, p. 41-48 ; M. GRAMMONT, *Phonétique du grec ancien*, 1948, p. 291-296. Pour l'indo-européen, voir A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 7<sup>e</sup> édition, p. 105-126, en particulier les pages 108-109.

(*y*, *w*) qu'à date très ancienne sont issues tantôt des voyelles tantôt des consonnes, ces sonantes ayant elles-mêmes disparu. En grec postclassique et moderne, le *yod* est dû à des traitements particuliers — selon certaines conditions — de telle consonne et de telle voyelle qui, par ailleurs, subsistent. On se trouve ici essentiellement en présence d'un traitement de position dans des circonstances et à des époques que l'on peut déterminer. Voyelles et consonnes actuelles représentent, à travers des évolutions diverses, un héritage de phonèmes. L'existence de certains d'entre eux a été nécessaire pour donner naissance secondairement au *yod* qui se trouve ainsi dans un rapport de dépendance limitant en quelque sorte son autonomie quant à son origine. Entre le *b* ancien et le *v* actuel (notés β), il y a, certes, la différence — qui est une innovation — de l'occlusive à la spirante, mais la continuité est assurée par la sonorité et le point d'articulation (ce sont toujours deux labiales sonores). Tandis que le *yod* actuel ne représente et ne continue directement rien de l'ancien système phonique de la langue. Par ailleurs, la consonne labiale *v* (issue de *b* ancien ou du second élément des anciennes diphtongues αv, εv), et même la consonne gutturale spirante vélaire *g*, toujours demeurées consonnes, ont évolué tout autrement que la gutturale sonore spirante palatale et n'ont abouti à aucune semi-voyelle : c'est de la place du γ devant voyelles antérieures et de l'articulation qui en résulte pour ce phonème — exclusivement —, que le *yod* est issu (cf. plus haut), rejoint plus tard par le *yod* provenant de *e* et de *i* en hiatus —. Les conditions qui, à des époques très éloignées les unes des autres (proto-grec, antérieur même aux dialectes anciens, puis grec de basse époque), ont abouti dans le domaine hellénique à la présence d'un *yod* dans le système phonique, sont donc bien différentes, comme sont bien différents aussi les traitements de ce phonème ainsi que ses rapports avec les voyelles et les consonnes. Dans la série « semi-vocalique » où il se situe, le *yod* actuel ne peut admettre à la rigueur qu'une seule opposition, celle de sonore à sourde (cf. plus haut); or, il s'agit là de l'assourdissement d'un phonème normalement sonore; c'est encore un fait de position (influence d'une consonne sourde précédente par assimilation progressive de sonorité), nullement un fait phonologique, ce que seraient, par exemple, les oppositions de phonème sonore à phonème sourd dans les séries consonantiques : *z/s* dans ζάλη/σάλι, *v/f* dans

βράζω/φράζω, *d/t* dans ντύνω/τείνω, *d/b* dans δόλος/θόλος, *d/ʃ* dans τζάμι/τσάμι, *g/x* dans γαλλί/χαλί, etc., soit *záli/sáli*, *vrázo/frázo*, *dino/tino*, *dólos/bólos*, *ǵámi/ǵámi*, *galí/xalí*. Si le *yod*, par son isolement — qui le fait échapper aux corrélations et oppositions que présentent habituellement (en grec notamment) les divers phonèmes — ne peut donner lieu à des remarques analogues touchant les rapports ou les différences qu'offrent entre eux ces phonèmes, il pose en revanche plusieurs autres problèmes, compte tenu des caractères par lesquels, ainsi qu'on vient de le voir, il se définit.

## II

Quel est, dans la langue commune, le comportement du *yod* ? — On répondra à cette question en examinant successivement :

- 1<sup>o</sup> la *place* que ce phonème peut occuper dans le mot ;
- 2<sup>o</sup> sa *fréquence* ;
- 3<sup>o</sup> ses *relations* avec les autres phonèmes, vocaliques et consonantiques ;
- 4<sup>o</sup> enfin son *utilisation* dans l'économie de la langue (éventuellement la morphologie, surtout le vocabulaire).

I. Le *yod* peut, à l'intérieur du mot grec moderne, occuper n'importe quelle *place* dans la suite des phonèmes, à l'exception toutefois de la dernière, ce qui revient à dire qu'il ne peut jamais être une « fin de mot »<sup>1</sup> : par conséquent, il ne peut d'aucune façon assumer un rôle de « désinence flexionnelle » dans le verbe comme dans le nom, de même que dans les mots invariables. Les flexions nominales ou verbales admettent en position finale du mot une voyelle ou un *s* (dans certains cas un *n*) combiné avec la voyelle, mais jamais un *yod*.

Le *yod* se rencontre à l'initiale du mot, quelle que soit sa provenance, et tout d'abord là où il représente le traitement de la spirante γ devant voyelle antérieure. Ainsi, pour les mots venus du fonds ancien : γελῶ (*yeló*), γαῖα (*yéa*),

1. Cf. B.S.L., LXIII, 1968, fascicule 1, La « fin de mot » en grec moderne, p. 21.



γεῖσο (*yíso*), γητεύω (*yitévo*), γιγαντεύω (*yigandévo*), γυμνός (*yimnós*), etc. Dans les mots empruntés à d'autres langues et commençant par un *yod*, ce *yod* est naturellement demeuré en grec et a été noté par γ : γελέκι (*yeléki*) du turc *yelek*, γιπί (*yapí*) du turc *yapí*, γιορτάνι (*yordáni*) du turc *yordan*, γιουρούσι (*yurúsi*) du turc *yürüs*, γιούχα (*yúxa*) du turc *yuha*, etc. Parfois, dans certains emprunts, la graphie d'origine a été transcrite arbitrairement — non phonétiquement — par un γ prononcé ensuite *y* s'il se trouvait devant voyelle antérieure : c'est ainsi que le *gh* de l'italien *ghirlanda*, représenté par γ, a valeur de *yod* dans γιρλάντα (*yirlándta*); de même le *g* français notant *ž* de *Girondins*, *gigue*, a été transcrit par γ et a abouti à Γιρονδῖνοι (*yirondini*), γίγα (*yíga*). D'autre part, un *yod* provenant d'un *e* ou d'un *i* en hiatus, peut se rencontrer à l'initiale devant les voyelles *a*, *o*, *u*, la graphie étant alors normalement γι; ainsi dans les mots du fonds grec commençant jadis par *e* et par *i* et en hiatus : γιατρός de ιατρός (*yatrós*), γιορτάζω de ἑορτάζω (*yortázo*), γιούλι de ιούλιον (*yúli*). Un *yod* s'est également trouvé en début de mot par suite de l'aphérèse d'une voyelle atone qui le précédait : par exemple υῖός aboutit à \*ἰός, noté γιός (*yós*), ainsi ὑγεία aboutit à γειά (*yá*), ὑγειαίνω à γειαίνω ou γιαινώ (*yéno*). Ou encore un δ initial devant un *yod* tombe dans δια > \*ιά noté γιά (*yà*), et en composition dans διάβολος > \*ιάβολος, noté γιάβολος (*yávolos*), avec les formes, plus vulgaires stylistiquement, γιάολος et γιάλος.

A l'intérieur du mot, le *yod* n'est pas rare, soit dans les mots du fonds hellénique, avec origine vocalique ou consonantique (les principes de graphie demeurent les mêmes), soit dans des mots empruntés. Ainsi, en grec : ἀγέραςτος (*ayérastos*), πήγαινα (*piyena*), ἀφήγηση (*afiyisi*), μαγειρεύω (*mayirévo*), ξεναγοί (*ksenayí*), quand le *yod* provient d'un ancien γ; également quand il est issu d'un *i* (ou d'un *e*) en hiatus : πιέζω (*pyézo*), ἀφομοιώνω (*afomyóno*), μειώνω (*myóno*), λυώνω (*lyóno*), νηοπομπή (*nyorombí*), παλιός < παλαιός (*palyós*), λιοντάρι < λεοντάρι (*lyondári*). Dans les mots d'emprunt, on rencontre : ἀλιάδα (*alyáda*) de l'italien *agliata*, τζιέρι (*ǵéri*) du turc *ciger*, τσίλιες (*ǵilyes*) de l'italien *ciglia*, φουριόζος (*furyózos*) de l'italien *furioso*, χιούμορ (*xyúmor*) de l'anglais *humour*, etc.

En finale, avons-nous dit, le *yod* n'est pas admis, tant dans les formes nominales ou verbales héritées de l'ancienne langue ou créées postérieurement que dans les mots d'emprunt.



Ainsi, du grec ancien viennent les formes actuelles, après divers traitements phonétiques, comme ρολοῖ (parfois ρολόγι) (de ὠρολόγιον), πάει (de ὑπάγει), λέει (de λέγει), φάει (de φάγει), τρώει (de τρώγει), etc. où un *γ* s'est amuï, laissant en contact deux voyelles : *o + i*, *a + i*, *e + i*; en ce cas, le *i* reste toujours voyelle et n'aboutit jamais à *yod* (rolói, pái, léi, fái, trói, et non \*rolóy, \*páy, \*léy, \*fáy, \*tróy); à plus forte raison, dans les formes telles que ἀκούει (akúei), λύει (líi) et en composition ἀπολύει (apolíi), διαλύει (dýalii), où on n'a jamais \*akúy, \*líy, \*apolíy, \*dýaliy, etc. Dans les mots empruntés, même si la langue d'origine comporte en finale un *yod*, le grec « vocalise » cette semi-voyelle qui aboutit à une voyelle *i* : ainsi turc *huy* donne en grec χοῦι (xúí), boy donne μπόι (bói), soy donne σόι (sói), etc. Le grec exclut ainsi des formes du type anglais *coy*, *soy*, *boy*, *hoy*, *toy*, *buy*, du français *travaille*, *paille*, *veille*, *vrille*, *fouille*, *cueille*, *seuil*, etc., où la fin du mot est constituée d'une voyelle suivie d'un *yod* (l'anglais hésite ici entre *i* et *y*, mais le cas du français est plus net).

Une conséquence importante sur la structure du mot grec et de la syllabe<sup>1</sup> est que le *yod* ne saurait être une fin de

1. Cf. F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, p. 79-98; M. GRAMMONT, *op. cit.*, p. 97-104, en particulier p. 99 et 100, avec référence à l'ouvrage de JESPERSEN, *Articulations of Speech Sounds represented by means of an alphabetic symbols*, Marburg, 1889. Les auteurs de ces travaux ont eu avant tout le souci de déterminer la syllabe en fonction du « point vocalique » (ce qui représenterait le centre de la syllabe), plutôt que d'approfondir le problème des limites. La situation du grec moderne dans son ensemble, — car certains dialectes, notamment ceux du Nord de la Grèce, offrent une situation particulière (cf. nos études sur *La fin de mot en grec moderne* dans le précédent fascicule du B.S.L., en particulier la seconde partie, et sur les *Monosyllabes en grec moderne*, B.S.L., t. XLIX, fasc. 1, 1953, p. 52-66) — permet, d'une part, de mieux saisir la différence entre la voyelle fermée *i* et la semi-voyelle correspondante *y* (cf. GRAMMONT, *ibid.*, p. 90, n. 1, sur l'opportunité de séparer « les semi-voyelles *y*, *w*, *ü* et les voyelles *i*, *u*, *ü* », le grec moderne n'étant concerné que par *i* et *y*), et, d'autre part, même sous un aspect un peu négatif, d'apporter une précision aux notions de « début de syllabe » et de « fin de syllabe ». Le *yod* n'est, jamais dans cette langue un « centre de syllabe », ni une « fin de syllabe ». — Les travaux des néohellénistes renseignent peu sur la syllabe (cf. L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 182 et M. TRIANDAPHYLIDIS, *op. cit.*, p. 38-40). — On se reportera avec profit à ce que N. S. Troubetzkoy dit de la syllabe à propos de la prosodie (*Principes de Phonologie*, traduction de J. Cantineau, p. 99 et p. 196-212, avec indications bibliographiques, surtout p. 99, n. 1, en particulier l'étude de Raymond Herbert STETSON, résumée sous le titre *The relation of the phonem and the syllable*, in : *Proceedings of the Second International Congress of Phonetic Sciences*, p. 245 et suiv.). Voir aussi ce qui

syllabe (voir plus loin). C'est dire que, dans une suite syllabique où se trouve le phonème *yod*, et qui constitue un « mot », la coupe syllabique tombe toujours avant le *yod*, mais jamais immédiatement après. Ainsi des mots tels que λόγια, σουγιάς, αναγέννηση, ἀγύριστος, ἀγιάζω, πηγαίνω, μπαγιάτικος, etc., se coupent de la manière suivante : *ló-ya*, *su-yás*, *a-na-yé-ni-si*, *a-yi-ris-tos*, *a-yá-zo*, *pi-yé-no*, *ba-yá-li-kos*, etc., mais jamais \**lôy-a*, \**suy-as*, \**piy-é-no*, etc. Peu importe, d'ailleurs, qu'à l'intérieur du mot, le *yod* se trouve précéder ou suivre une voyelle atone ou une voyelle tonique : ἄγιος (*á-yos*) mais ἁγιασμός (*a-yas-mós*), πηγαίνω (*pi-yé-no*) mais πήγαινα (*pi-ye-na*). Peu importe aussi le timbre de la voyelle qui suit le *yod* : *a* (παλιά, *palyá*), *e* (παλιές, *palyés*), *i* (ἀγωγή, *agoyí*)<sup>1</sup>, *o* (παλιό, *palyó*), *u* (παλιοῦ, *palyú*), que ce timbre (comme on vient de le voir) soit atone ou tonique. De même, par rapport à une syllabe qui le précède, le *yod* peut se trouver après tout timbre vocalique portant ou non l'accent : *a* dans πάγοι (*pá-yi*), ἀγύριστος (*ayíristos*), *e* dans κλαίγεσαι (*klé-ye-se*), ἔκλαιγε (*é-kle-ye*), *i* dans πηγαίνω (*pi-yé-no*), πῆγε (*pi-ye*), *o* dans τρώγεται (*tró-ye-te*), ἔτρωγε (*é-tro-ye*), *u* dans μπούγιο (*bú-yo*), σουγιάς (*su-yás*). Le *yod* ne précède jamais une consonne, c'est dire que, non seulement (on le verra plus loin) tout groupe qui serait constitué de *yod* et de consonne (\**yp*, \**yk*, \**yf*, etc.) est exclu, mais que, même dans la suite des phonèmes composant le « mot », un *yod* n'est jamais en grec suivi de consonne (le *γ* devant consonne a toujours une articulation vélaire et n'est donc pas un *yod* : γρ, γν, γμ, γλ, dans γράφω, γνώμη, τάγμα, γλῶσσα, sont des groupes de consonne *gutturale postérieure* suivie d'une autre consonne). En revanche, le *yod* peut se rencontrer après toutes les consonnes de la langue, sourdes ou sonores, occlusives ou spirantes, ainsi :

est dit de la syllabe dans les ouvrages de A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 126-136, et de M. LEJEUNE, *Traité de phonétique grecque*, 2<sup>e</sup> éd., p. 256-264.

1. La voyelle *i* (ι, η, υ) se maintient intégralement devant un *yod* : ainsi συγή (*siyi*), πηγαίνω (*piyéno*), λυγίζω (*liyizo*), que cet *i* soit tonique ou atone ; c'est dire que l'on n'a jamais le traitement \**syi*, \**pyéno*, \**luizo*, mais que la division syllabique est toujours *si-yi*, *pi-yé-no*, *li-yi-zo*, le *i* formant toujours syllabe. L'action du *yod*, ainsi qu'on le voit par ces exemples, ne s'exerce pas sur la voyelle qui le précède (voir plus loin pour l'action du *yod* sur les consonnes et les voyelles dans les cas qui seront définis).

labiales, *p* (πιάνω, *pyáno*), *b* (ἐμπυο, *émbyo*), *f* (ράφια, *ráfyā*), *v* (βιάζω, *vyázo*), dentales, *t* (μάτια, *mátya*), *d* (δόντια, *dóndya*), *s* (σιάζω, *syázo*), *z* (γαλάζιος, *galázyos*), *þ* (θειάφι, *þyáfi*), *ð* (ἄδεια, *áðya*), *ʃ* (κλωτσιά, *klotsyá*), *ɖ* (τζιέρι, *ɖyéri*), gutturales *k* (κιόλας, *kyólas*), *g* (γκιώνης, *gyónis*), *x* (χιόνι, *xyóni*)<sup>1</sup>, *l* (ἴλιος, *ilyos*), *r* (μαριόλος, *maryólos*), *m* (μειώνω, *myóno*), *n* (νοιάζω, *nyázo*). En position intérieure, comme en début de mot, le *yod* précède d'une consonne forme groupe avec elle pour constituer un début de syllabe devant une voyelle. C'est ainsi que, dans ἴλιος, ἔσιαξα, ἀδειάζω, ἐφιάλτης, κούνια, etc., les syllabes se coupent de la façon suivante : *i-lyos*, *é-sya-ksa*, *a-ðyá-zo*, *e-fyál-tis*, *kú-nya*, et non : *\*il-yos*, *\*és-yaksa*, *\*ad-yá-zo*, *\*ef-yál-tis*, *\*kún-ya*. Les groupes *ly*, *sy*, *dy*, *fy*, *ny*, devant voyelle, qui sont ici en position intérieure, peuvent se rencontrer au commencement du mot : ἴλιος/λυώνω (*ilyos/lyóno*), ἔσιαξα/σιάζω (*ésyaksā/syázo*), ἀδειάζω/διαφορά (*adyázo/dya-forá*), ἐφιάλτης/φιάλη (*efyáltis/fyáli*), κούνια/νοιάζω (*kúnya/nyázo*), etc. Le *yod*, qui peut se trouver entre deux voyelles et appartient alors à la seconde syllabe (ἀγιάζω, *ayázo*, coupé *a-yá-zo*), ne peut jamais se situer entre deux consonnes. Il s'appuie toujours sur une voyelle qui le suit.

II. En regard de la fréquence d'autres phonèmes, celle du *yod* en grec commun est moyenne<sup>2</sup>. Les relevés font apparaître, que, parmi les phonèmes simples, le *yod* vient après le *u* qui est, de beaucoup, la voyelle la moins fréquente si on la compare aux quatre autres pour lesquelles sont attestées les plus hautes fréquences du grec commun<sup>3</sup>. L'impossibilité d'un *yod* en fin de mot limite la fréquence de ce phonème : la fin de mot, admettant toutes les voyelles et le *s*, accroît au contraire la fréquence de ces phonèmes. Le *yod* est, dans l'échelle des fréquences, le dernier phonème « moyen », avant que l'on tombe dans les fréquences faibles et

1. *g* vélaire ne peut se maintenir devant un *yod*, qui est d'articulation antérieure ; le *g*, en ce cas, se confond avec lui (ἄγιος > *ayos*, ὕγεια > *iyia* > *ya* ; γειά).

2. Cf. *La langue grecque moderne*, op. cit., p. 56-57.

3. Rappel des résultats obtenus par l'analyse de textes (*ibid.*, p. 56-7) : Le *yod* atteint 451, le *u* 491, le *a* 2.250, le *i* 2.192, le *e* 1.679, le *o* 1.567. Le *yod*, dans ces relevés, est issu d'un *e* ou d'un *i*, comme d'un *γ* antérieur. Le *γ* vélaire ne représente que .149. Le *yod* est seul en face de 8.179 voyelles et 9.060 consonnes, qui comprennent, les unes et les autres, une variété notable de phonèmes.

très faibles<sup>1</sup>. Si on examine, maintenant les groupes constitués par le *yod* avec d'une part les voyelles (*yod*+*voyelle*), et d'autre part, les consonnes (*consonne*+*yod*), les rapports de fréquences entre *ya, ye, yo, yu* sont ceux qui existent entre les voyelles *a, e, o, u* non précédées de *yod*. Quant aux fréquences des groupes de consonnes suivies de *yod*, *by*+*voyelle*, *py*+*voyelle*, *ly*+*voyelle*, *sy*+*voyelle*, etc., elles rejoignent celles des consonnes simples, c'est-à-dire que, par exemple, *s* et *t* simples ayant les fréquences les plus élevées, en regard de *þ, g, v, d, b, g*, qui offrent les plus faibles, les groupes *s*+*yod* (*sy*+*voyelle*), *t*+*yod* (*ty*+*voyelle*) se rencontreront beaucoup plus souvent que *þ*+*yod* (*þy*+*voyelle*), *v*+*yod* (*vy*+*voyelle*), etc. Toutefois, il convient de remarquer (ainsi qu'on l'a indiqué précédemment) qu'il existe une différence entre la relation de position du *yod* avec, d'un côté, les voyelles, et, de l'autre, les consonnes. Le *yod* précédant toujours la voyelle dans une syllabe, le groupement réel est *yod*+*voyelle*, et non \**voyelle*+*yod* : en ce dernier cas, le *yod* appartient à la syllabe qui le suit immédiatement et dont il est le premier élément (voir plus haut). Au contraire, avec une consonne, le *yod* suit immédiatement la consonne, et constitue avec elle un début de syllabe, dont le centre est la voyelle qui suit le groupe *consonne*+*yod* (ainsi *lya, nya, pya*, etc., mais jamais \**yla, \*yna, \*ypa*, etc.). Si le *yod* disparaît après un *s* dans certains cas (σιωπαίνω > σωπαίνω, ἴσια > ἴσα, διακόσιες > διακόσες, διακόσια > διακόσα, σιαγόνι > σαγόνι, etc.), ces cas sont assez limités. En revanche, la fréquence du *yod* s'est accrue du fait de la palatalisation des voyelles *e* et *i* en hiatus. Ce phénomène s'est produit postérieurement à la palatalisation du *γ* devenu spirant devant les voyelles antérieures *i* et *e*, et ayant abouti à un *yod*. Le passage de *e* à *i* puis à *yod* dans γιορτή (<έορτή), νιός (<νέος), έννιά (<έννέα), βασιλιᾶς (<βασιλέας), le passage de -ία à -ιά (έκκλησιά <έκκλησία), qui appartiennent au grec postérieur, ont eu pour résultat — là où ils se sont produits (langue commune, et une partie notable des dialectes), — d'augmenter très sensiblement la fréquence de la semi-voyelle. Cette fréquence s'est accrue et s'accroît encore par les emprunts (cf. plus haut) à des langues étrangères qui déjà comportent un *yod*, le grec conservant ce phonème dans les mots allogènes qu'il adapte à sa phonétique et à sa morphologie. Bref,

1. Si le *yod* atteint 451, la première consonne après lui, le *ð*, tombe à 282.



si on embrasse d'un coup d'œil l'évolution du grec dans son ensemble, on constate que le *yod*, jadis éliminé, se reconstitue à partir du moment où un *γ* ancien (occlusif) s'est palatalisé dans certaines conditions, — le fait se produit dès le <sup>iv</sup>e siècle avant l'ère chrétienne et est généralisé au <sup>ii</sup>e de notre ère, — couvrant ainsi un long espace de temps et un très large domaine (malgré un amuïssement localisé, — Cyclades et Sporades — dès cette époque); il connaît ensuite, vers le milieu du Moyen-Age, un nouveau développement avec la palatalisation des voyelles antérieures en hiatus. En début de mot, en outre, le *yod* est plus fréquent non seulement là où d'anciens *e* et *i* en hiatus se sont palatalisés pour aboutir à une semi-voyelle (έορτή > γιορτή, ιατρός > γιατρός, etc.), mais encore là où s'est produite l'aphérèse d'une voyelle atone située devant un *γ* devenu *yod* (ainsi γίδι < αἰγίδιον, avec toute la dérivation γίδα, γιδήσιος, γιδάρης, γιδιά, γιδοβοσκός, γιδोटόμαρο, γιδοπρόβατα, ainsi γιαλός < αἰγιαλός, ainsi γειαίνω < ὑγειαίνω, etc.). Enfin, les voyelles qui précèdent ou suivent le *yod* peuvent, ou non, être accentuées, ainsi qu'on l'a vu précédemment : μάγια et μαγιά (*máya*, *mayá*), ἀδειάζω et ἀδειασα (*adyázo*, *ádyasa*), σπιούνος et σπιουνιά (*spyúnos*, *spyunyá*), βγαίνω et ἐβγαίνα (*vyéno*, *évgena*), ὅποια et πιάνω (*ópva*, *pyáno*), ζύγι et ζυγίζω (*zíyi*, *zígizo*), ὄκιο et κιόλας (*ókyo*, *kyólas*), etc. Ainsi, la fréquence (et l'existence) du *yod* n'est normalement pas mise en cause par le voisinage d'une voyelle accentuée. Par exemple, considérons les trois mots βάγια, βαγιά, βαγιανία (*váya*, *vayá*, *vayania*). Tous trois présentent un *yod* devant une voyelle *a* (*ya*, noté *γ*α dans chacun d'eux), les syllabes s'analysent *vá-ya*, *va-yá*, *va-ya-ni-a*. Dans le premier de ces mots, le *yod* est précédé d'une voyelle tonique; dans le second, c'est le *yod* qui précède une voyelle accentuée; enfin, dans la troisième, la voyelle qui précède le *yod* et celle qui le suit sont toutes deux atones. Mais, en aucun cas, le *yod* ne se trouve menacé d'altération. On en peut conclure à une certaine stabilité de ce phonème et à une certaine indépendance à l'égard des phonèmes environnants (voir ci-dessous). C'est du moins la situation que présente aujourd'hui le grec commun.

III. Quelles sont les *relations* du *yod* avec les voyelles et les consonnes dans le mot ? — En langue commune, il n'existe aucune action des voyelles ni des consonnes sur le *yod* — la situation est autre, on le verra, dans les dialectes —. Ce



qui a été dit antérieurement de la place du *yod* dans le mot, suffit à montrer que, quelle que soit sa position, ce phonème se maintient de manière assez solide pour demeurer distinct, d'une part du *i* voyelle, de l'autre du *γ* vélaire (ainsi τριῶ(ν) et λυώνω, *trió(n)*, *lyóno*, avec, dans le premier mot, *i* et non *y*, mais, dans le second, *y* et non *i*). Le *yod* constitue donc quant à sa nature, un phonème suffisamment autonome, capable de se maintenir intact à côté d'autres phonèmes. De plus, il conserve la même articulation devant et après toutes les voyelles, de même qu'après toutes les consonnes de la langue commune. Ainsi devant voyelles : *a* (γαλίζω, *galízo*), *e* (γιέ, *yé*, vocatif de γιός, *yós*), *o* (ἄγιος, *áyos*), *u* (γιουχαῖζω, *yuxaízo*), *i* (ἄγιοι, *áyì*), le *yod* offre toujours une même articulation *y*. Il en est de même après voyelles lorsque le *yod*, début de syllabe, fait suite dans le mot, à une syllabe terminée par l'une des cinq voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, ainsi : μάγια (*máya*), μέγεθος (*méyēthos*), ρίγες (*ríyes*), λόγιοι (*lóyi*), σουγιάς (*suyás*). Après les consonnes — sous la seule réserve des assourdissements après sourde (cf. plus haut), — le *yod* ne présente également qu'une seule et même articulation : ποίος (*pyós*), ἥλιος (*ilyos*), νάζια (*názya*), ἄδεια (*ádyà*), μοιάζω (*myázo*), βαριά (*varyá*), μάτια (*mátya*), βιάζω (*vyázo*), etc. n'attestent aucune différence dans l'articulation du *yod*, quels que soient le mode articuloire et le point de localisation de la consonne qui le précède. Avant consonne, la question, on l'a indiqué, n'a pas lieu de se poser.

En revanche, le *yod* exerce une action sur les voyelles et sur les consonnes. Cette action n'est pas uniforme si l'on considère l'ensemble du domaine grec. Pour l'instant, nous ne tiendrons compte que du grec commun.

Sur les voyelles, la seule action du *yod* concerne la voyelle *a*, qui, lorsqu'elle suit ce phonème, présente une ouverture plus grande. Ainsi, dans des mots μάτια, παλιά, πιάτα, καμιά, νιάτα, etc., qui attestent deux *a* dans deux syllabes consécutives, le *a* précédé du *yod* (*tya* dans μάτια *lya* dans παλιά, *pya* dans πιάτα, *mya* dans καμιά, *nya* dans νιάτα) est plus ouvert que le *a* précédé de *m*, de *p*, de *t* et de *k*. La différence, particulièrement en finale, est nette entre le *a* de μάτια et celui de πιάτα, νιάτα. Mais il s'agit là d'une modification d'articulation due à une position du *a* après la semi-voyelle. Par ailleurs, le grec n'offre pas de différence, pour les autres timbres vocaliques, entre *e* et *ye*, *o* et *yo*, *u* et *yu* : καλές et παλιές (*kalés*, *palyés*), κάλλιο et καλό (*kályo*, *kaló*), καλοῦ

et καλιοῦ (*kalú, kalyú*) présentent le même *e*, le même *o*, le même *u*.

Plus étendue et plus importante est l'action du *yod* sur la consonne qui le précède. Plus étendue, car elle ne se trouve pas, comme pour les voyelles, limitée à un seul phonème, mais s'étend à l'ensemble des consonnes, spirantes ou occlusives, sourdes ou sonores, et quelle que soit la zone articulatoire. Plus importante, car sous l'action du *yod*, il se constitue une série de consonnes « mouillées » ou « palatalisées »<sup>1</sup> parallèle aux consonnes simples. La « mouillure » n'exerce aucune action sur la semi-voyelle elle-même<sup>2</sup>, mais les consonnes peuvent être affectées par elle à différents degrés. Sans doute les phonéticiens distinguent-ils entre « consonne mouillée » et « consonne dure suivie de *yod*<sup>3</sup> », mais, en grec moderne, la limite n'est guère nette entre les deux. Certes, on perçoit une différence entre :

εἶπα (*ípa*) et ἦπια (*ípya*) (*p/py*)  
 νὰ μῶ (*na bó*) et ἔμῃ (*émbyo*) (*b/by*)  
 φόρος (*fóros*) et φορίνι (*fyorini*) (*f/fy*)  
 βάζω (*vázo*) et βιάζω (*vyázo*) (*v/vy*)  
 τάρα (*tára*) et τιάρα (*tyára*) (*t/ty*)  
 ντόμπρος (*dómbros*) et κάντιο (*kándyo*) (*d/dy*)  
 λιθάρι (*liþári*) et λιθιά (*liþyá*) (*þ/þy*)  
 δάκρυ (*dákri*) et διάκριση (*dyákrisi*) (*d/dy*)  
 ἴσαμε (*ísame*) et ἴσια (*ísyá*) (*s/sy*)  
 μάζα (*máza*) et νάζια (*názya*) (*z/zy*)  
 βίτσα (*viþa*) et βιτσιά (*viþyá*) (*þ/þy*)  
 ἄντζα (*ándþa*) et νεραντζιά (*nerándþya*) (*þ/þy*)  
 μαλλί (*mali*) et μυαλό (*myaló*) (*m/my*)  
 μανάβης (*manávis*) et μανιακός (*manyakós*) (*n/ny*)  
 λανάρι (*lanári*) et λιανός (*lyanós*) (*l/ly*)  
 παλλικαρᾶς (*palikarás*) et παλλικαριά (*palikaryá*) (*r/ry*)  
 μαλακά (*malaká*) et μαλακιά (*malakyá*) (*k/ky*)  
 γκοῦσα (*gúsa*) et γκιόσα (*gyósa*) (*g/gy*).

Les consonnes *x* et *g*, gutturales vélares, ne se maintiennent comme telles qu'en l'absence de *yod* et devant les voyelles *a*, *o*, *u*. Il n'existe pas en grec moderne de gutturale vélaire, sourde ou sonore, qui soit suivie d'un *yod* et conserve son

1. Cf. M. GRAMMONT, *op. cit.*, p. 79-81, *Les consonnes mouillées*.

2. *Ibid.*, p. 79.

3. *Ibid.*; voir aussi N. S. TROUBETZKOY, *op. cit.*, p. 145-146.

articulation postérieure; en ce cas, elle se palatalise, et on distingue, par exemple :

χώνει (*xóni*) de χiónι (*xyóni*) (*x/xy*)  
 et γάλα (*gála*) de γνάλα (*yála*) (*g/y*),

En ce dernier cas, la gutturale palatale s'identifie avec le *yod*, comme on l'a vu .

Si, en grec commun, toutes les consonnes peuvent être palatalisées, cette palatalisation comporte en quelque sorte des « degrés »<sup>1</sup>. On peut, en effet, distinguer :

1° une *palatalisation extrême*, qui crée l'écart le plus grand entre la consonne non palatalisée et la consonne palatalisée : c'est le cas des gutturales spirantes, *x* et *g*, dont il vient d'être question, et qui se traduit par une différenciation entre, d'une part, *x*<sup>1</sup> et *g*<sup>1</sup> (vélares) et *x*<sup>2</sup> et *g*<sup>2</sup> ou *y* (antérieurs), au point qu'on a pu se demander s'il ne s'agissait pas de deux phonèmes distincts;

2° une *palatalisation moyenne* des gutturales occlusives, *k* et *g*, qui, sans atteindre le degré de différenciation des précédentes, distingue cependant un *k*<sup>1</sup> et un *g*<sup>1</sup> postérieurs (καλά, κόμμα, κούνια, *k*<sup>1</sup>alá, *k*<sup>1</sup>óma, *k*<sup>1</sup>únya, et γκαρίζω, γκόφι, γκοῦσα, *g*<sup>1</sup>arízo, *g*<sup>1</sup>ólfí, *g*<sup>1</sup>úsa) d'un *k*<sup>2</sup> et d'un *g*<sup>2</sup> antérieurs (κενός, κοινός, *k*<sup>2</sup>enós, *k*<sup>2</sup>inós, et γκέμι, γκίνια, *g*<sup>2</sup>émi, *g*<sup>2</sup>inya);

3° une *palatalisation particulière* de la liquide *l* et de la nasale *n* (*l'*, *n'*), qui a parfois fait considérer ces phonèmes comme autonomes<sup>2</sup> : ἥλιος (*il'os*) mais ἄϊλος (*áilos*), ἐννοία (*én'a*) mais ἔνα (*éna*). Cependant il faut remarquer que, normalement, c'est devant un *yod* que *l* et *n* se palatalisent. Moins fréquents sont les cas où ces consonnes deviennent mouillées devant un *i* voyelle ou encore un *e* : λεῖος, ἐκκλησιά, Ἀγγλία, μανία, παννί, etc. (*l'ios*, *ekl'isiá*, *angl'ia*, *man'ia*, *pan'i*). Mais il n'est pas certain que tout *l* ou tout *n* devant un *i* passe toujours à *l'* et à *n'*. Les faits sont incontestablement plus nets, quand *l* et *n* précèdent un *yod*;

4° une *palatalisation partielle* de toutes autres consonnes, qui ne les éloigne pas sensiblement des articulations ordinaires.

1. On se reportera avec profit, sur ce point, à l'exposé de GRAMMONT, *op. cit.*, p. 79-81.

2. Cf. H. PERNOT et L. ROUSSEL, *op. cit.* (notamment, chez ce dernier auteur, p. 30-33).

Le problème de la *palatalisation des consonnes* en grec commun apparaît donc comme très complexe. Le phénomène est fonction, ici, de trois conditions :

a) La *nature même de la consonne*, qui est plus ou moins apte à le subir. Des éléments par lesquels se définit la consonne, c'est, d'une manière générale, la zone de localisation qui en premier lieu importe, d'où les différences entre, par exemple, les gutturales et les dentales, les premières étant plus profondément affectées par le *yod* que les secondes. En second lieu seulement intervient le mode articulaire : dans la série des gutturales, il convient, on l'a vu, de distinguer entre occlusives et spirantes. La sonorité, par ailleurs, ne pose aucun problème : on a pu constater que, sur ce point, les gutturales, dentales, labiales sourdes (*k, x, t, s, p, f*, etc.) sont tout autant atteintes que les sonores (*g, q, d, z, b, v*, etc.).

b) L'*influence des phonèmes qui suivent la consonne*, et dont l'action dépend tant de leur nature que de leur possibilité d'action sur la consonne. Les consonnes, on l'a vu, ne se prêtent pas d'une manière uniforme à la palatalisation. Par ailleurs, les facteurs de palatalisation ne sont pas identiques. De la conjonction de ces deux éléments résultent les divers modes et les diverses manifestations de la palatalisation :

α) un *yod* exerce sur la consonne qui le précède une palatalisation plus ou moins complète, mais toutes les consonnes en subissent l'influence, à des degrés différents;

β) une *voyelle antérieure* exerce une palatalisation sur les gutturales qui la précèdent, à l'exclusion des autres consonnes;

γ) un *i*, en hiatus ou non, palatalise surtout un *l* et un *n* qui le précèdent.

c) La palatalisation consonantique est, en grec, *liée à la structure de la syllabe* : toute consonne palatalisée est toujours un début de syllabe. La consonne *s* qui est véritablement la seule possible en fin de mot (donc en fin de syllabe) n'admet jamais de palatalisation en pareille position : on peut avoir en début de mot ou à l'intérieur *s* ou *sy* (σάκκα et σάκι, *sáka, syáki*), mais en finale on ne peut rencontrer que des formes de type καυγῆς, φῶς, νικητής, παπποῦς, μπερντές, avec *s* (*sy* étant exclu).



Du point de vue des limites de syllabe, le grec présente les possibilités suivantes :

1) une *seule voyelle* peut constituer une syllabe, et par conséquent offrir une tension croissante (commencement de syllabe) suivie d'une tension décroissante (fin de syllabe) (ὁ, ἡ, la première syllabe de ἄδυνατο, soit *o*, *i*, *a-dí-na-to*);

2) il en est de même de la *diphtongue* (deux articulations vocaliques dans la même syllabe) (ἄετός, soit *ae-tós*);

3) on rencontre *consonne + voyelle* (μητέρα, soit *mi-té-ra*);

4) également *consonne + diphtongue* (ρόδι, à côté de ρόδι, soit *rói-dí*);

5) on trouve *consonne + voyelle + s* (en finale, φίλος, soit *fi-los*);

6) à l'initiale, on rencontre *voyelle + consonne* (si la consonne est suivie d'une autre consonne et si ce groupe consonantique n'est qu'intérieur, comme ἀρχαῖος, soit *ar-xé-os*);

7) à l'intérieur, on a aussi *consonne + voyelle + consonne* (dans les mêmes conditions en ce qui concerne la seconde consonne, κάρβουνο, soit *kár-vu-no*);

8) en finale, on rencontre *groupe de consonnes + voyelles + s* (διπλός, soit *dí-plós*);

9) à l'initiale et à l'intérieur, on trouve *groupe de consonnes + voyelle* (τραβῶ, soit *tra-vó*);

10) à l'initiale et à l'intérieur, la syllabe peut comprendre *groupe de consonnes + voyelle + consonne* (si cette dernière consonne est suivie d'une autre avec laquelle elle ne peut constituer un début de mot, τσαρλατάνος, soit *tsar-la-tá-nos*).

Comment peut, maintenant, se situer le *yod* dans toutes ces combinaisons ? — On rencontre les possibilités suivantes :

1° *yod + voyelle* (début de mot, intérieur et finale : γελῶ, ἀγελάδα, πάγιο soit *ye-ló*, *a-ye-lá-da*, *pá-yo*);

2° *yod + voyelle + s* (fin de mot, πάγιος, soit *pá-yos*);

3° *yod + voyelle + consonne* (à l'initiale ou à l'intérieur, la consonne étant suivie d'une autre avec laquelle elle ne peut former un début de mot, γερτός, soit *yer-tós*);

4° *consonne + yod + voyelle* (μυαλό, soit *mya-ló*);

5° *consonne + yod + voyelle + s* (γυλιός, soit *yi-lyós*);

6° *consonne + yod + voyelle + consonne* (cette dernière suivie d'une autre consonne avec laquelle elle ne peut commencer un mot, κυῶρτος, soit *kyúr-tos*);



7<sup>o</sup> groupe de consonnes + *yod* + *voyelle* (φτείνω, soit *flyá-no*);

8<sup>o</sup> groupe de consonnes + *yod* + *voyelle* + *consonne*, cette dernière consonne étant en position finale, un *s* (πυροστιᾶς, génitif de πυροστιά, soit *pi-ro-styás*), ou, dans le mot, une consonne suivie d'une autre avec laquelle elle ne peut constituer un début de mot (τζειρτζής, soit *tzyer-tzis*).

Il apparaît ainsi, d'après l'analyse qui vient d'être faite, qu'en grec commun actuel, le *yod* ne se situe dans la syllabe qu'au début, c'est-à-dire là où la tension est croissante. Il joue dans l'ouverture de la syllabe, mais là se borne son action. En ce qui concerne *les limites syllabiques*, le *yod* se distingue des autres phonèmes de la langue par les traits suivants :

1) Toute voyelle peut être un début de syllabe, aussi bien qu'une fin de syllabe, — le *yod* agit seulement comme phonème croissant, dans le mouvement d'articulation syllabique, mais il a besoin, pour que la syllabe puisse se réaliser, d'être immédiatement suivi d'une voyelle (le « point vocalique », cf. plus haut).

2) Toute consonne peut se trouver en début de syllabe; en outre, le *s* peut être fin de syllabe en fin de mot. Les autres consonnes, quand elles sont groupées, peuvent, pour certains groupes, constituer un commencement de syllabe; aucun groupe de consonnes n'est fin de syllabe; certains groupes consonantiques (cf. plus haut) admettent que la coupe syllabique tombe entre les deux consonnes, la première formant ainsi fin de syllabe. Le *yod* est exclu de tout mouvement de tension décroissante : il ne peut que suivre une consonne ou précéder une voyelle et dans un mouvement de tension croissante vers le centre de la syllabe où le rôle essentiel est joué par l'élément vocalique. Dans le début de syllabe (limite initiale), le *yod* est un élément d'aperture croissante, moindre que celle de la voyelle qui le suit nécessairement (et immédiatement), mais supérieure à celle d'une consonne ou d'un groupe de consonnes qui éventuellement le précèdent. Le *yod* s'inscrit donc ici dans une hiérarchie de croissance, la syllabe pouvant se réaliser soit immédiatement par un seul élément vocalique, soit progressivement, — progression rapide, toutefois ordonnée, car les éléments qui entrent en jeu n'interviennent pas arbitrairement, mais vont de la semi-voyelle à la voyelle, ou de

la consonne (ou groupe consonantique) à la semi-voyelle et à la voyelle. On en peut conclure que le grec ne présente pas les limites de syllabe initiales et terminales sur un plan d'égalité : plus complexes sont les limites initiales, celles où le *yod* peut intervenir, alors que les limites terminales sont plus simples, excluant le *yod* ainsi que les groupes consonantiques.

On voit aussi, dans les relations qui se créent entre le *yod* et les autres phonèmes, que la palatalisation ou mouillure des phonèmes sous l'action du *yod* ne s'applique en grec (on en a examiné précédemment les manifestations) qu'aux séries consonantiques. Les voyelles, en effet, échappent à la constitution de séries « molles » comparables au système vocalique des langues slaves, qui, en opposant *voyelles molles* à *voyelles dures*, rejoint les *séries consonantiques dures* et *molles*, en unifiant le système phonique dans son ensemble. En grec, la palatalisation se présente moins comme un système véritable, homogène et complet, que comme une différenciation éventuelle et variable des séries consonantiques : comme la nasalisation dans l'ensemble vocalique, elle s'arrête au seuil de la systématisation. La situation du grec commun éclaire, en une certaine mesure, les notions de « corrélation », de « marque corrélative », de « phonème apparié » et « non apparié »<sup>1</sup>, en montrant le rôle que joue la palatalisation dans cette langue.

Les remarques qui précèdent touchant la nature, la position et les effets du *yod* sur les consonnes et les voyelles se trouvent confirmées par la considération de la morphologie et du lexique.

IV. Pour ce qui est de la *morphologie*, l'exclusion du *yod* de la fin de mot a pour résultat que ce phonème ne saurait constituer aucune désinence proprement dite, verbale ou nominale. Tout ce qui peut se produire, c'est que le *yod* se trouve, dans les conditions phonétiques définies plus haut, associé en syllabe finale à un élément désinentiel vocalique, suivi ou non de la consonne *s* (la seule pouvant jouer un rôle morphologique). Et, de fait, le *yod* se rencontre dans certaines désinences, mais il n'apporte au système flexionnel aucune modification essentielle de structure,

1. Cf. N. S. TROUBETZKOY, *op. cit.*, p. 89-90, et note 1 de la page 89.

comme c'est le cas, par exemple, pour la morphologie slave où des noms et adjectifs à signe mou s'opposent à des noms et adjectifs à signe dur, de même pour les verbes (en *-u* et en *-yu*). En grec, le système nominal présente un assez grand nombre de substantifs et d'adjectifs dont le désinence comporte un *yod* précédant la voyelle finale.

Ainsi, dans les divers types de substantifs, on trouve, pour les masculins :

βασιλῆς (*vasilyás*), κορτάκιος (*kortákyas*),  
à côté de μελῆς (*belás*), φύλακας (*filakas*),  
καπετάνιος (*kapetányos*), à côté de νάνος (*nános*),  
χαφῆς (*xafyés*), à côté de καφές (*kafés*), etc.

pour les féminins :

καρδιά (*kardýa*), à côté de χαρά (*xará*),  
βοήθεια (*voíþya*), à côté de πέτρα (*pétrá*),  
Μαριό (*maryó*), à côté de Μαργαρό (*margaró*), etc.

pour les neutres :

χωριό (*xoryó*), à côté de λουτρό (*lutró*),  
χτίριο (*xtíryo*), à côté de σῆκο (*síko*), etc.

Quant aux adjectifs on rencontre :

πλούσιος, πλούσια, πλούσιο (*plúsyos, plúsya, plúsyo*) ou  
παλιός, παλιά, παλιό (*palyós, palyá, palyó*), à côté de : ἴσος,  
ἴση, ἴσο (*isos, isi, iso*) ou καλός, καλή, καλό (*kalós, kali, kaló*), etc.

Certes, la flexion de noms neutres comme παιδί, μάτι, comporte un génitif παιδιοῦ, ματιοῦ (*pedyú, matyú*) et un pluriel παιδιά, μάτια (*pedyá, mátya*), mais la présence du *yod* est due ici à un traitement phonétique παιδίου > παιδιοῦ, ματιού > ματιοῦ, soit *pediu > pedyú, maliu > matyú*, et au pluriel *pedia > pedyá, mália > mátya*). On ne peut guère voir là une alternance *i/y*, qui caractériserait un système morphologique : plusieurs dialectes conservent le *i* voyelle (παιδία, παιδίου). De même, dans les adjectifs en -υς (-ης), tels que βαθύς, βαθιά, βαθύ (*vaþis, vaþyá, vaþi*), le féminin a une finale -yá, issue d'un plus ancien βαθεῖα. Là encore, c'est moins un système d'alternance *i* (masculin, neutre) / *y* (dans la désinence du féminin), que le résultat d'une évolution phonétique. Les adjectifs en -κός ont eux aussi, au féminin, à côté de la finale -κή, une désinence -κιά (μαλακός, μαλακία ou μαλακή, μαλακό, *malakós, malakyá* ou *malaki, malakó*), mais il s'agit ici d'une analogie des adjectifs du type τίμιος, παλιός, etc.

(féminin τίμια, παλιά), qui n'atteint d'ailleurs que le féminin (on n'a jamais \*μαλακιάς). Au surplus, la coexistence de μαλακία, γλυκιά, αγαπητική et de μαλακιά, γλυκιά, αγαπητικιά empêche de considérer les formes en -ιά (-yá) comme relevant d'une structure morphologique particulière. Nulle part, le principe de la flexion ne se trouve modifié.

Dans le verbe, les désinences qui comportent un *yod* se présentent comme des doublets d'autres formes; ainsi, au passif des verbes périspomènes, on rencontre :

présent : ἀγαπειέμαι ou ἀγαπειοῦμαι (*agapyéme*, *agapyúme*), ἀγαπειέσαι (*agapyése*), ἀγαπειέται (*agapyéte*), ἀγαπειούμαστε (*agapyúμαστε*), ἀγαπειέστε (*agapyéseste*), ἀγαπειοῦνται (*agapyúnde*), à côté de ἀγαποῦμαι, ἀγαπᾶσαι, ἀγαπᾶται, ἀγαπούμαστε, ἀγαπᾶστε, ἀγαποῦνται (*agapúme*, *agapása*, *agapáte*, *agapúμαστε*, *agapástete*, *agapúnde*). Il en est de même à l'imparfait : ἀγαπειόμουνα à côté de ἀγαπόμουνα (*agapyómouna*, *agapómouna*), ἀγαπειόσουνα à côté de ἀγαπόσουνα (*agapyósouna*, *agapósouna*), etc., et à l'impératif : ἀγαπειοῦ ou ἀγαποῦ (*agapyú*, *agapú*), ἀγαπειέστε ou ἀγαπᾶστε (*agapyéseste*, *agapástete*).

Si on considère le *vocabulaire*, on constate que, dans le système nominal, le *yod* apparaît dans certaines terminaisons, soit simples désinences :

féminins en -ια (-ya) : γδύμνια (de γδυμός), à côté de mots en -α (*a*) (ἀνάσα),

neutres en -ιο (-yo) : καταφρόνιο (de καταφρονῶ), à côté de mots en -ι (*i*) (ζύγι),

soit suffixes :

masculins en -άριος (-áryos) : βιβλιοθηκάριος, à côté de noms en -άρης (-áris) (περιβολάρης),

masculins en -ιέρης (-yéris) : τιμονιέρης

féminins en -ιά (-yá) : κουταλιά, à côté de noms en -ία (-ía) (ἀτιμία),

féminins en -εια (-ya) : συνέπεια, à côté de -εία (-ía) (θεραπεία),

féminins en -αριά (-aryá) : δεκαριά, à côté de -άρα (-ára) (δεκάρα),

neutres en -αρειό (-aryó) : πλυσταρειό, à côté de -άρι (-ári) (ζευγάρι),

neutres en -ιό (-yó) : σκολειό, à côté de -εῖο (-ío) (γραφεῖο),

neutres en -ήσιο (-ísyo) : ἀρνήσιο,



adjectifs, en -ιος, -ια, -ιο (-yos, -ya, -yo) : σάπιος, σάπια, σάπιο, à côté de -ος, -η, -ο (-os, -i, -o) (ἄσπερος, ἄσπερη, ἄσπερο),

adjectifs en -ιμιός, -ιμιά, -ιμιό (-imyós, -imyá, -imyó) : ριζιμιός, ριζιμιά, ριζιμιό, à côté de -ιμος (-imos) (ὄψιμος),

adjectifs en -ένιος, -ένια, -ένιο (-ényos, -énya, -énya) : σιδερένιος, σιδερένια, σιδερένιο, à côté de -ινός, -ινή, -ινό ου -ινος, -ινη, -ινο (-ínos, -iní, -inó, -ínos, iní-, -ino) (περσινός, περσινή, περσινό, κόκκινος, κόκκινη, κόκκινο).

Dans le verbe, il se rencontre un suffixe de dérivation répandu -ιάζω (-yázo) : πλαγιάζω, à côté de -άζω (-ázo) (χοιτάζω) et de -ίζω (-ízo) (μυρίζω) avec les substantifs verbaux qui en sont tirés, masculins en -ιασμός (-yazmós), féminin en -ιαση (-yasi), neutres en -ιασμα (-yazma).

Toutefois, dans aucun des systèmes, la suffixation ne se trouve modifiée par la présence d'un *yod* (issu d'un ancien *i*) dans le suffixe. Ce qui est alors possible, c'est d'étudier le rendement des suffixes nominaux et verbaux qui comportent un *yod*, et de les comparer à ceux où le *yod* n'apparaît pas : il s'agit d'établir le bilan des fréquences<sup>1</sup>. On ne doit pas s'étonner du nombre élevé des mots pourvus des suffixes comportant un *yod*, bien que les suffixes où le *yod* n'apparaît pas soient beaucoup plus nombreux, car tous sont productifs, à des degrés différents sans doute, mais d'une manière sensible. Il est certain que -ία (-yá) se rencontre bien plus que le simple -α (-a) en raison de la multiplicité de ses emplois, et que -ία (-ia), beaucoup plus fréquent dans l'ancienne langue, est concurrencé fortement par -ιά (-yá) qui représente un traitement phonétique postérieur très répandu que certains dialectes (voir plus loin) ne connaissent pas.

En définitive, en grec commun, le *yod* a une importance plus grande dans le domaine de la phonétique que dans tout autre domaine. Il est le seul phonème à représenter les semi-voyelles entre la série des voyelles et celle des consonnes, toutes deux beaucoup plus riches et différenciées. Au début du mot et devant une voyelle atone, le *yod* (on l'a vu) stabilise la syllabe, la voyelle n'étant pas soumise à l'aphérèse (ἐμετός est devenu μετός, mais γεμίζω n'a jamais pu devenir \*μίζω). Dans le domaine de la morphologie, l'exclusion du *yod* de la fin de mot en limite singulièrement le rôle :

1. Cf. G. I. KOURMOULIS, 'Αντίστροφον Λεξικὸν τῆς νέας ἑλληνικῆς ; cet ouvrage, le plus complet en ce genre, sera utilement consulté.



c'est au contact d'autres phonèmes, dans les possibilités de combinaison, qu'il convient de le considérer. On verra plus loin comment, sans donner lieu à des types formels propres, la morphologie peut, notamment dans le verbe, utiliser le *yod* pour certaines différenciations. Le vocabulaire, par la présence ou l'absence du *yod* dans la syllabe finale et en combinaison avec la désinence, distingue non seulement, par exemple, des noms en *-εια* ou *-ιά* (*-ya*, *-yá*), de noms en *-ία* ou *-εία* (*-ia*), mais des valeurs sémantiques (ainsi *δουλεία* « servitude » et *δουλειά* « travail », soit *ḡulia* et *dulyá*). Toutefois, il s'agit là d'un phénomène secondaire, car le *yod* est un développement postérieur, qui succède à un état où la terminaison *-ειά* était une diphtongue (*-iá*).

### III

Dans les lignes qui précèdent, on s'est efforcé non seulement de distinguer, en grec moderne, la semi-voyelle des voyelles et des consonnes, mais aussi de montrer les relations du *yod* avec les phonèmes des deux autres séries. Ceci nous amène à considérer un autre aspect qui se rattache, en le complétant, à ce qui a été dit : *le rapport de la semi-voyelle avec le phénomène de diphtongaison*. Notre exposé, jusqu'ici, traite du *yod* — quelle qu'en soit l'origine — comme d'un phonème simple, qui, dans la syllabe, ne peut que précéder une voyelle ou suivre une consonne — le contraire se trouvant exclu. Or, l'élément vocalique, qui détermine essentiellement la syllabe, peut être complexe et comporter deux éléments : alors se pose la question de la « diphtongaison ».

Il n'y a pas lieu ici d'examiner d'une manière générale les problèmes de la diphtongue — origine, structure, place et fréquence, traitement dans les langues — tel qu'il a été exposé par les phonéticiens, les comparatistes et les historiens de tel domaine<sup>1</sup>. C'est seulement dans la mesure où il confine

1. Cf. M. GRAMMONT, *op. cit.*, p. 109-110 et 222-224 ; A. MEILLET, *Introduction* p. 110-116 ; M. LEJEUNE, *Traité*, p. 164-166 ; H. PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, p. 195-201 ; M. TRIANDAPHYLIDIS, Γραμματική, *op. cit.*, p. 18-20. — Les auteurs des ouvrages qui viennent d'être indiqués, et où il est question de la « diphtongaison », ont signalé la relation de la diphtongue et de la syllabe. Notamment, M. Triandaphyllidis écrit (*op. cit.*, p. 18) : « Δίφθογγος είναι ή γρήγορη προφορά δύο φωνηέντων σέ μιá συλλαβή ». Ici

aux problèmes du *yod* qu'il peut présentement nous intéresser. On entend par « diphtongues » des associations de phonèmes non seulement de nature distincte en dépit de leurs affinités, mais encore groupés selon un ordre différent. En bref, les diphtongues sont définies comme étant soit une union de deux voyelles, soit l'union d'une voyelle et d'une semi-voyelle ou l'inverse (semi-voyelle et voyelle), chaque élément, dans les deux cas, conservant son articulation propre<sup>1</sup> — et cela dans les limites de la syllabe; la diphtongue est « mono-syllabique »; dès que les éléments qui la constituent se répartissent sur deux syllabes, il n'y a plus de diphtongue. Pour le grec actuel, la seule définition de la diphtongue qui convienne est la première, c'est-à-dire l'association de deux timbres vocaliques. Ici, deux remarques sont à faire :

1<sup>o</sup> Nous rappellerons qu'en grec la diphtongue ne provient jamais de la dégradation d'une voyelle, comme c'est le cas en anglais et comme ce le fut souvent dans les langues romanes, notamment dans le passage du latin vulgaire à l'ancien français (type *ē* > *ei* > *oi*, etc., ou *ě* > *ie*, etc.<sup>2</sup>). En grec le timbre de la voyelle se maintient au cours de l'émission, de sorte que la diphtongue provient, non d'une voyelle unique au départ qui s'altère au point d'aboutir à deux timbres distincts, mais de deux voyelles dans deux

apparaît la différence, au point de la diphtongue, entre le grec actuel et l'ancienne langue, quant à la quantité de la syllabe : aujourd'hui la diphtongue, si elle ne comporte aucun élément accentué, n'allonge aucunement la syllabe (cf. *Remarques de phonétique néo-grecque : accent et diphthongaison*, B.S.L., t. XL, 1939, fasc. 1, p. 55-57, et *La quantité vocalique*, *ibid.*, p. 58-61). Il est à noter qu'en ce qui concerne la quantité, la diphthongaison se comporte en grec moderne comme la contraction : aucun allongement quantitatif ne se produit en dehors de l'accent qui affecterait l'une des voyelles au départ : τὸ ὠραῖο > τῶραῖο (= *tórēō*) mais τὸ ἔλεγα > τῶλεγα (= *tōlēgá*), βοηθῶ (= *vōipō*) mais βοήθησα (= *vōipísā*).

1. Dans sa *Grammaire du Grec Moderne* (op. cit.), H. Pernot ajoute à ces deux définitions, celle de la « diphtongue graphique » (« deux lettres prononcées comme une voyelle simple », et il donne pour exemple *mère* et *maire*). Il ne s'agit là que de *graphie* dans un état d'actualité d'une langue, où, historiquement, des faits distincts ont abouti à une même réalisation, mais où la tradition orthographique a tenu à garder une différence qui n'a plus aujourd'hui de réalité phonétique. Quelques grammaires du grec actuel parlent de αἰ, εἰ, οἰ, υἰ, αὐ, εὐ, ηὐ, οὐ, comme de δίφθογγοι, malgré l'évolution phonétique et l'actuelle prononciation (par exemple, A. TZARTZANOS, *Γραμματικὴ τῆς νέας ἑλληνικῆς γλώσσης*, p. 17). — Seule, pour nous, importe ici la réalité phonétique de la diphtongue, non sa graphie.

2. *Le grec moderne, description et analyse*, op. cit., p. 42-43.

syllabes différentes, qui, par réduction de la quantité déjà brève de chacune à une quantité plus brève encore<sup>1</sup>, se réunissent en une syllabe unique. Le cas le plus net est, notamment, celui des formes actuelles du type *πάει*, *λέει*, *τρώει*, etc., où, par suite de l'amuïssement d'un *γ* qui jadis séparait ces mots en deux syllabes : (*ύ*)*πά-γει*, *λέ-γει*, *τρώ-γει*, les deux voyelles de chacune des deux syllabes se sont trouvées en présence et constituent aujourd'hui, en une syllabe, une diphtongue : *pái*, *léi*, *trói*<sup>2</sup>. Ailleurs, deux voyelles distinctes peuvent se trouver en hiatus et former diphtongue, ainsi : *βοηθῶ*, où les sons *o* et *i* (*ο*, *η*) peuvent appartenir à une même syllabe. La syllabe qui possède une diphtongue, c'est-à-dire deux voyelles, n'est pas de ce fait allongée, chaque voyelle se réduisant de quantité. Si l'un des éléments est accentué, il s'allonge, mais l'économie quantitative de la syllabe n'est pas modifiée, et, dans une syllabe, que la voyelle accentuée soit seule ou en diphtongue, la syllabe conserve sensiblement la même longueur; autrement dit, la langue ne connaît pas, sous l'accent, l'opposition : *syllabe à une voyelle* / *syllabe à deux voyelles (diphtongue)*, au moyen d'une différence de quantité. La versification, en particulier, aujourd'hui reposant essentiellement sur le nombre des syllabes, apporte à ce qui vient d'être dit son témoignage en ce sens que le poète peut traiter les hiatus vocaliques tantôt comme des diphtongues (provisaires), tantôt comme deux voyelles en deux syllabes séparées<sup>3</sup>. C'est ainsi que, dans les vers que voici, deux voyelles en hiatus appartiennent à la même syllabe, sans que celle-ci soit, par là même, allongée :

κορμὶ ἔδωκά σου καὶ ψυχὴ ποὺ δὲν τὰ παίρνει ὁ Χάρος  
(κορ-μὶ ἔ-δω-κα..., etc.) (Palamas)

ἡ μαύρη πέτρα ὁλόχρυση καὶ τὸ ξερὸ χορτάρι  
(ἡ-μά-βρη-πέ-τραό-λό-χρυ-ση..., etc.) (Solomos)

1. Cf. l'article précité du *BSL*, 1939, t. XL, fasc. 1, p. 58-61, *La quantité vocalique*. — Le *god* lui-même, d'ailleurs, demeure le même au cours de son émission, sans aucune altération. Le grec maintient l'homogénéité de ses phonèmes.

2. Cf. M. TRIANDAPHYLIDIS, *op. cit.*, p. 18-19.

3. Cf. les remarques concernant la *χασμωδία* et la *συνίζηση* dans les traités suivants : E. VOUTIÉRIDIS, *Νεοελληνικὴ Στιχομετρικὴ*, p. 141-147 ; Th. STAVROU, *Νεοελληνικὴ Μετρικὴ*, p. 27-35 ; G. SPATALAS, *Συμβολὴ στὴ μελέτῃ τῆς νεοελληνικῆς Μετρικῆς*, p. 11-112 ; N. P. CHIONIDIS, *Στιχομετρικὴ*, p. 15-17.

ἐκεῖ στήν ἔρμη ἀκρογιαλιά πού σκά' στο βράχο  
(ἐ-κεῖ-στήν-ἐρ-μη-ἀ-κρο-για-λιά..., etc.) (Mavilis)

ὁ τί ναι γραφτό ἀπ' τῇ Μοῖρα, θὲ νὰ γένη  
(ὅ-τι-ναι-γρα-φτο-ἀπ'-τῇ..., etc.) (Gryparsi)

τώρα οἱ πέρδικες γλυκολοῦν...  
(τῶ-ραοῖ-πέρ-δι-κες-γλυ-κο-λα-λοῦν..., etc.) (Chanson populaire)

Au contraire, dans les vers suivants, les deux voyelles en hiatus se répartissent selon deux syllabes consécutives :

διαμάντι ἔπесе στὴ γῆ·στά χῶματα ἐχάθη  
(δια-μάν-τι-ἐ-πε-σε..., etc.) (Paraschos)

κρυφομαζώνουν τὰ χαρτιά οἱ δυὸ μεγάλοι ἀρχόντοι  
(... οἱ-δυὸ-με-γά-λοι-ἀρ-χόν-τοι) (Eftaliotis)

τοῦ εἶναι μας ἐξύπναες μιὰ λαχτάρια  
(τοῦ-εἶ-ναι-μας..., etc.) (Mavilis).

On trouve fréquemment les deux traitements dans le même vers :

κάποιο βουνὸ πού ὕστερο σ' ἐκείνη ἀντιστεκότουν  
(κά-ποιο-βου-νὸ-πού-ὑ-στε-ρο-σ' ἐ-κεῖ-νη-ἀν-τι-στε-κό-τουν)  
(Mavilis)

2<sup>o</sup> Une autre remarque est que, le grec, ayant éliminé en tant que « semi-voyelles » les anciennes sonantes *r*, *l*, *m*, *n*, *w*, *y* comme éléments de diphtongues, son syllabisme s'est trouvé modifié, et, lorsque le *y* a été seul reconstitué, il n'a plus été qu'un premier élément de syllabe. Si, aujourd'hui, on rencontre *ar* et *ra*, *al* et *la*, *am* et *ma*, *an* et *na* dans une même syllabe (à condition que *ar*, *al*, *am*, *an* soient à l'initiale ou à l'intérieur du mot, — et non en finale —, et suivis d'une consonne début d'une syllabe suivante), au contraire dans une même syllabe *ya* seul se rencontre. Ici, la semi-voyelle impose un ordre des phonèmes dans la séquence syllabique du mot : le *yod* est toujours le premier élément. Les anciennes diphtongues *av*, *ev*, *iv*, où la deuxième voyelle est devenue consonne (*av*, *ev*, *iv*), ne sauraient plus aujourd'hui être tenues pour des diphtongues, car la consonne issue du second élément se détache en quelque sorte de la voyelle à laquelle elle se trouvait jadis associée en tant qu'élément vocalique, pour devenir l'initiale de la syllabe suivante : jadis *αὐ-τός*,



εὔ-ρη-μα, (*au-lós, éu-re-ma*), etc., aujourd'hui *pá-vo* (παύω) *du-lé-vo* (δουλεύω)<sup>1</sup>. Par sa consonantisation, l'élément vocalique de jadis a été éliminé de la diphtongue devenue voyelle simple, comme dans les anciennes diphtongues *αι*, *ει*, *οι*, où le *i* a été absorbé par le premier élément, ne laissant subsister qu'un seul timbre.

La conséquence des remarques qui précèdent est que la diphtongue néohellénique se réduit à une association de deux timbres vocaliques différents dans les limites d'une unique syllabe qui conserve sa quantité — brève si les deux éléments sont atones, longue si l'un des deux est tonique —. En outre, toutes les combinaisons sont possibles des voyelles entre elles pour former une diphtongue, chaque voyelle pouvant ainsi en être le premier ou le second élément (*ae* et *ea*, *ai* et *ia*, *ao* et *oa*, *au* et *ua*, etc.), ce qui, avec les possibilités d'accent frappant soit le premier élément, soit le second (*á e*, *a é*, etc.), porte à soixante le nombre des diphtongues attestées actuellement par le grec commun. Rappelons que dans les combinaisons *ai*, *ei*, *oi*, *ui*, et, avec l'accent sur la première voyelle, *ái*, *éi*, *ói*, *úi*, le *i* reste toujours voyelle, sans jamais passer à *y* (cf. plus haut)<sup>2</sup>. Ajoutons qu'au contraire, dans les séries où le *i* est premier élément (*ia*, *ie*, *io*, *iu*), il évolue en *yod* lorsqu'il est atone, la seconde voyelle pouvant être atone ou tonique : *ya*, *ye*, *yo*, *yu*, et *yá*, *yé*, *yó*, *yú*, tandis que l'accent lui maintient son caractère vocalique (*ia*, *ie*, *io*, *iu*). En revanche, lorsque la première voyelle est accentuée, il arrive souvent qu'elle forme à elle seule syllabe, et qu'il n'y ait pas diphtongaison : en ce cas, la seconde voyelle constitue une syllabe et on se trouve en présence de deux syllabes successives. Il est certain que dans des formes comme *γραφεῖο*, *γραφείου*, *γραφεῖα*, les voyelles finales *ο*, *ου*, *α* (*o*, *u*, *a*) n'appartiennent pas à la syllabe où se trouve le *i* accentué

1. On se reportera utilement ici aux observations de S. KARANTINOS, *Ἡ ἀγωγή τοῦ λόγου* (\*L'éducation de la parole\*), p. 63-64. — Notons que *παύω*, *δουλεύω*, etc. sont, dans une orthographe réformée, notés *πάβω*, *δουλέβω* (cf. les Grecs de l'Union soviétique, qui ont adopté, une orthographe phonétique et par exemple, transcrivent *χαιδέβουν* la forme traditionnelle *χαϊδεύουν*, voir M. TRIANDAPHYLIDIS, *Τὸ πρόβλημα τῆς ὀρθογραφίας μας*, 1932, p. 51).

2. Si l'accent frappe la seconde voyelle de la diphtongue, en ce cas, on a *ai*, *ei*, *oi*, *ui*, où l'accent maintient le caractère vocalique du phonème.



(εῖ, εῖ), et qu'il y a là deux syllabes consécutives : γραφεῖ-ο, γραφεῖ-ου, γραφεῖ-α. La versification, là encore, peut être invoquée. C'est ainsi qu'on rencontre — parmi de multiples exemples — :

πάει ἡ γουλέτα στὸ καλὸ (Pétimézas-Lavias)

où πάει ne compte que pour une seule syllabe, mais, au contraire :

ἀργὰ νὰ πάει στὸ γιόμα (Chanson populaire)

où πάει se répartit sur deux syllabes :

(πά-ει-στὸ-γιο-μα).

On a signalé plus haut la place que le *yod* occupe dans la morphologie du démotique commun ainsi que dans le lexique. Par ailleurs, on a pu constater qu'à l'intérieur du mot, de même que dans la relation entre deux mots, le comportement des voyelles en contact est loin d'être uniforme. D'une manière générale, on sait que la langue présente trois traitements :

1<sup>o</sup> maintien de chacune des voyelles dans deux syllabes distinctes : τὸ ἔφερε (*to - é-fe - re*, en quatre syllabes), νόημα (*nó-i-ma*, trois).

2<sup>o</sup> diphtongaison, les deux voyelles appartenant à la même syllabe : γάιδαρος (*gái-da-ros*) en trois syllabes (il existe également la forme γάδαρος);

3<sup>o</sup> contraction, les deux voyelles aboutissant à un seul timbre dans une même syllabe : μοῦ ἄρέσει > μ' ἄρέσει (*mu-a-ré-si* > *ma-ré-si*) en trois syllabes<sup>1</sup>.

De ces traitements bien connus, on tirera la double conclusion que :

a) la langue tend vers le vocalisme simple, le second des traitements indiqués s'opposant, sur ce point, aux deux autres, mais (on l'a vu plus haut) étant susceptible d'être ramené au vocalisme simple par la répartition des deux voyelles en deux syllabes;

b) à cette extension syllabique s'oppose, dans les 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> cas, la réduction syllabique, qui peut revêtir des formes variées si on en rapproche le phénomène de l'aphérèse.

1. Ces faits ont été décrits et analysés dans tous les traités ; il est superflu de donner ici des références bibliographiques.

La réduction syllabique est le résultat d'une part de la diphthongaison, de l'autre de la contraction, qui toutes les deux aboutissent soit à réunir deux voyelles en une seule syllabe au lieu de les laisser réparties sur deux syllabes, soit à ramener deux timbres vocaliques à un seul; c'est ainsi que l'on peut avoir tantôt un groupe vocalique, tantôt une voyelle simple, c'est-à-dire, dans le premier cas,  $\beta\omicron-\eta-\theta\tilde{\omega} > \beta\omicron\eta-\theta\tilde{\omega}$  (*vo-i-pó > voi-pó*), et, dans le second,  $\check{\alpha}-\kappa\omicron\upsilon-\epsilon > \check{\alpha}-\kappa\omicron\upsilon$  (*á-ku-e > á-ku*). En ce dernier cas, l'unité de la syllabe se confond avec l'unité vocalique.

Ceci nous conduit à des remarques par lesquelles nous rejoignons les problèmes du *yod*. Elles ont maintenant leur place car elles complètent, sur des points non encore abordés, les développements antérieurs. Plus précisément, nous avons à tenir compte de certains rôles que le *yod* est amené à jouer d'abord dans la structure générale du mot, puis dans l'économie du système morphologique. Sans doute — on l'a signalé précédemment — le rendement morphologique et lexical de ce phonème est-il limité pour la raison qu'il ne peut constituer une « finale » et qu'en outre il n'est normalement pas un élément d'alternance selon un fonctionnement régulier. Ici, cependant, le *yod* est à considérer dans la mesure où il intéresse le syllabisme. Selon qu'on l'envisage dans sa relation avec la répartition du mot en un nombre donné de syllabes, ou dans certains aspects de la morphologie, on lui reconnaîtra un double rôle : 1° *conservation de la structure du mot*, et 2° *différenciation de certaines formes du verbe*.

1° C'est à l'intérieur du mot et seulement dans la succession des syllabes que le *yod* peut être amené à jouer un rôle que la fin du mot lui refuse, et qui n'a pas lieu non plus de s'exercer au début du mot<sup>1</sup>. Ce rôle consiste à *protéger le syllabisme interne* en maintenant à chaque voyelle, simple ou éven-

1. Il est évident que le *yod* n'est pas nécessaire pour assurer le maintien de la première syllabe du mot : on a, sous l'accent, γέρος et έρωτας (*yéros, érotas*) et, en dehors de l'accent, γητιά et ιτιά (*yilyá, ityá*). Mais, hors de l'accent, là où l'aphérèse ne se produit pas, une voyelle atone initiale peut fort bien constituer la première syllabe d'un mot : έλιά (*elyá*), άφρίζω (*afrizo*), ήλικία (*ilikia*), όμάδα (*omáda*), ούρανός (*uranós*); on ne rencontre jamais \*λιά (\**lyá*), \*φρίζω (\**frizo*), \*λικία (\**likia*), \*μάδα (\**máda*), \*ρανός (\**ranós*).

tuellement en diphtongue, son autonomie. Trois possibilités peuvent, en effet, se présenter pour le *yod* intérieur<sup>1</sup> :

a) disparition du *yod* intervocalique (cas, rappelé plus haut, de λέγει > λέει);

b) maintien du *yod* intervocalique (cas de ἀγελάδα);

c) développement d'un *yod* intervocalique (cas de ἀέρας > ἀγέρας).

On conçoit que, d'après ce qui a été dit plus haut, le syllabisme du mot se trouve, en ces cas, dépendre de la présence ou de l'absence du *yod* entre voyelles.

a) Le phénomène d'amuissement du *yod* intervocalique<sup>2</sup>, attesté par la langue commune, mais beaucoup plus développé dans certaines dialectes, a eu pour conséquence d'amener en contact deux voyelles qui auparavant se répartissaient sur deux syllabes séparées par le *yod* : τρώ-γει (*tró-yi*), νά φά-γει (*na fá-yi*), λέ-γει (*lé-yi*), ὑπά-γει (*ipá-yi*), etc. On a désormais : τρώ-ει (*tró-i*), νά φά-ει (*na fá-i*), λέ-ει (*lé-i*), πά-ει (*pá-i*), etc. Dès lors, les deux voyelles en contact sont amenées ou bien à constituer une diphtongue, ou bien à se contracter en un seul timbre conformément aux lois de contraction qui régissent les voyelles en hiatus<sup>3</sup>. Le premier traitement est celui qui vient d'être indiqué. Il apparaît — pour ce qui nous intéresse ici — dans les formes verbales de troisième personne du présent au singulier. Ces formes rejoignent ainsi les formes verbales dans lesquelles la désinence s'ajoute à un thème vocalique, du type (à la même personne) : καίει (*kéi*), κλαίει (*kléi*), κρούει (*krú-i*), ἀκούει (*akú-i*), φταίει (*fléi*), φυλάει (*filái*). Le deuxième traitement est celui qui se rencontre à la seconde personne du singulier du présent des mêmes verbes : τρώγεις, après disparition du *yod*, devient \*τρώεις, puis τρώς, par contraction de *o* et de *i* en *o* (cf. τὸ εἶπα > τὸπα, τοῖρα > τόρα); il en est de même pour λέγεις, devenu \*λέεις, puis λές, φάγεις > \*φάεις > φᾶς, (ὁ)πάγεις > \*πάεις > πᾶς<sup>4</sup> ces formes rejoignent celles du type καίεις > καῖς,

1. Cf. ma *Grammaire du Grec Moderne*, 4<sup>e</sup> tirage, 1969, p. 28-29 et p. 30, sur les phénomènes, soit d'amuissement, soit de développement du *yod* entre voyelles.

2. Cf. H. PERNOT, *Phonétique des parlers de Chio*, p. 508-510.

3. *Grammaire du grec moderne*, op. cit., p. 27.

4. On a même à la 3<sup>e</sup> personne πᾶ, au lieu de πάει, dans l'expression πᾶ νὰ πεῖ « cela veut dire ».

κλαίεις > κλαῖς, κρούεις > κρούς, ἀκούεις > ἀκούς, φταίεις > φταῖς, φυλάεις > φυλάς. On remarquera ici que la langue a le souci, malgré les réductions du vocalisme, de maintenir ses marques morphologiques dans le verbe comme dans le nom. Par exemple, l'élément suffixal \*-λόγιον (cf. ὠρολόγιον, ἡμερολόγιον, etc.) aboutit par amuïssement du *yod* (s'ajoutant aux autres réductions de la finale) à \*-λόϊ (ρολόϊ). Mais on n'a jamais \*ρολό, \*σκυλλολό, \*ἡμερολό, etc. Pour le verbe, la contraction vocalique se produit à la seconde personne (λέεις > λές), car le *s* final est une marque suffisante; à la troisième personne, au contraire, où seule la voyelle est la désinence, la réduction vocalique ne va pas jusqu'à la contraction, mais s'arrête à la diphtongaison (λέει, πάει, φάει, τρώει)<sup>1</sup>.

b) Le maintien du *yod* intervocalique est un fait courant qui résulte, comme il a été dit, de l'évolution de la gutturale sonore occlusive (παγίδα, μαγεύω, *payida*, *mayévo*). De toute façon, le *yod* étant, à l'intérieur du mot (de même qu'au début), un commencement de syllabe, ne peut que marquer une limite entre deux syllabes : *pa-yi-da*, *ma-yé-vo*; les voyelles *a* et *i*, *a* et *é* des mots παγίδα, μαγεύω appartiennent chacune à des syllabes différentes. Dans les formes verbales, en regard de celles dans lesquelles, par suite de l'amuïssement du *yod*, se produisent des phénomènes de diphtongaison ou de contraction ayant pour conséquence une réduction syllabique, il y a celles où le *yod* intervocalique se maintient et où, par conséquent, les syllabes se conservent : dans τρώγεται (*tró-ye-te*), λέγεται (*lé-ye-te*), là encore, le *ω* et le *ε*, le *é* et le *ε* appartiennent à deux syllabes distinctes que sépare le *yod*. Les composés de certains verbes qui, simples, sont d'un emploi très fréquent, font apparaître une différence dans le traitement des voyelles, et, par suite, des syllabes intérieures selon que le *yod* demeure ou disparaît. Aux formes simples, λές, λέει, λέτε, qui constituent une flexion verbale réduite, s'opposent en grec commun les formes composées dans lesquelles le *yod* maintient la division syllabique διαλέγεις, διαλέγει, διαλέγετε, ἐπιλέγεις, ἐπιλέγει, ἐπιλέγετε, συλλέγεις, συλλέγει, συλλέγετε, ἐκλέγεις, ἐκλέγει, ἐκλέγετε, etc. On ne rencontre jamais \*διαλές, \*ἐπιλέει, \*ἐκλέει, etc. Mais de la flexion διαλέγεις, διαλέγει, qui conserve le *yod*, se distingue celle du type λές, λέει, qui l'a éliminé.

1. Cependant, familièrement, on peut entendre λέ pour λέει, et on a πᾶν πει (= πάει νάπει).



c) Le développement d'un *y* intervocalique, en supprimant le hiatus de deux voyelles, a pour résultat d'empêcher toute contraction ou toute diphtongaison. Le grec commun présente plusieurs cas de ce phénomène que les dialectes attestent beaucoup plus largement. Un mot tel que *ἀέρας* se présente également sous la forme *ἀγέρας* (*aéras* / *ayéras*). Le développement du *yod* maintient le trisyllabisme du mot en séparant le *á* du *é* et en les répartissant selon deux syllabes distinctes. Plusieurs verbes dans lesquels la désinence se trouve attachée à un thème terminé par une voyelle (type *καίω*, *ἀκούω*, *ké-o*, *akú-o*), présentent dans certaines formes, notamment à l'imparfait de l'indicatif, le développement d'un *g* qui prend l'articulation d'un *yod* devant les voyelles palatales : ainsi *ἄκουγε* (*áku-ye*), *ἔφταιγε* (*é-fte-ye*), *ἔκαιγε* (*é-ke-ye*), *φύλαγε* (*fi-la-ye*). Ces formes rejoignent les formes *ἔτρωγε* (*é-tro-ye*), *ἔφαγε* (*é-fa-ye*), *πῆγε* (*pí-ye*), *ἔλεγε* (*é-le-ye*), dans lesquelles le *y* intervocalique s'est maintenu (alors qu'il a disparu dans les présents *λέγω*, *λέγεις* > *λέω*, *λές*, *τρώω*, *τρώεις* > *τρώω*, *τῶς*, etc.). En conséquence, tant par son développement que par son maintien, le *yod* assure la stabilité syllabique du mot en même temps qu'il protège le marque morphologique.

2<sup>o</sup> Dans le jeu de la flexion verbale — pour quelques verbes du moins —, certaines différenciations s'établissent du fait de la présence ou de l'absence du *yod*. Déjà, conformément aux remarques qui viennent d'être présentées à propos des formes du type *λέει*, *τρώτε*, etc., on voit le grec commun opposer des formes sans *yod* à des formes avec *yod* :

*λές*, *λέει* mais *ἔλεγες*, *ἔλεγε* (*lés*, *léi* / *éleyes*, *éleye*),  
*τῶς*, *τρώει* mais *ἔτρωγες*, *ἔτρωγε* (*trós*, *trói* / *étroyes*, *étroye*)  
 (θᾶ) *φᾶς*, (θᾶ) *φάει* mais *ἔφαγες*, *ἔφαγε* (*fás*, *fái* / *éfayes*, *éfaye*),  
*πᾶς*, *πάει* mais *πῆγες*, *πῆγε* (*pás*, *pái* / *piyes*, *piye*).

Il se trouve ainsi que les formes sans *yod* (l'analogie les étend à toutes les personnes, d'où la flexion connue *λέω*, *λές*, *λέει*, *λέμε*, *λέτε*, *λένε*, *τρώω*, etc., *φᾶω*, etc., *πᾶω*, etc.) sont celles du présent de l'indicatif et du subjonctif, ainsi que de l'indicatif futur, tandis que les formes avec *yod* restent celles des temps passés (indicatif imparfait et aoriste, *ἔτρωγες*, etc., *ἔφαγες*, etc., dans l'ensemble *ἔτρωγα*, etc., *ἔφαγα*, etc.).

Une autre différenciation plus nette encore apparaît dans les modes (car les formes de passé ont des désinences



et une accentuation qui les distingue de celles du présent). L'impératif des verbes λέω, τρώω, φάω conserve le *yod* : λέγε (*léye*), etc., Et, au pluriel, la langue oppose λέτε, présent de l'indicatif, à λέγετε, impératif; pareille distinction ne peut se faire pour les autres verbes : πιστεύετε, νομίζετε, κάνετε, πείθετε, γράφετε, κόβετε, πλέκετε, etc., sont soit des indicatifs présents, soit des impératifs présents.

Signalons enfin que les verbes du type λέω, τρώω, etc., n'attestent la disparition du *yod* qu'à la voix active. Au médio-passif (on l'a rappelé plus haut), on rencontre les formes λέγεσαι, λέγεται (*léyese, léyete*), τρώγεσαι, τρώγεται (*tróyese, tróyete*), de sorte que, pour certaines formes, le *yod* se trouve lié à l'expression de la voix médio-passive<sup>1</sup>. On ajoutera que l'amuïssement du *yod* à la seconde personne du pluriel de l'indicatif présent actif, et son maintien à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent médio-passif permettent de distinguer λέτε (<λέγετε) de λέγεται, qui sans cela se confondraient en *léyete* (la confusion se produit dans les verbes composés de λέω, ainsi διαλέγετε et διαλέγεται, επιλέγετε et επιλέγεται)<sup>2</sup>.

Il reste à se demander quelles entraves le grec commun apporte soit au fonctionnement du *yod*, soit à son développement, et, en particulier, comment la semi-vocalisation se trouve limitée aux seules articulations palatales.

A. La première question peut trouver, dans l'ensemble, sa réponse si on se réfère à ce qui a été dit précédemment, d'une part de la disparition du *yod* intervocalique, de l'autre de la diphtongaison, éventuellement de la contraction, ainsi que du maintien de l'accent sur une voyelle *i* : μανία en regard de δροσιά (*mania, drosyá*), τελείωσα à côté de τέλειωσα

1. Dans les verbes tels que άκούω, καίω, κλαίω, φταίω, φυλάω, s'il se développe au présent entre le radical et la désinence un γ qui prend la valeur d'un *yod* devant *e, i* (άκούγεις, κλαίγεις, etc., *akúyis, kléyis*), le médio-passif atteste ce γ plus régulièrement (άκούγεσαι, κλαίγεσαι, etc., *akúyese, kléyese*). Dans άκούω, l'impératif présent άκουε se confond avec l'indicatif imparfait. Toutefois, à l'impératif la contraction des deux voyelles en hiatus (*u, e*) est courante, de sorte que la langue oppose άκου impératif à άκουε, imparfait. Le développement d'un *yod* (άκουγε) amène, au contraire, la confusion des deux formes.

2. En conséquence, une forme *dyaléyete* peut représenter : 1°) une deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent actif (διαλέγετε), 2°) une deuxième personne du pluriel de l'impératif actif (διαλέγετε), 3°) une troisième personne du singulier de l'indicatif présent médio-passif (διαλέγεται).

(*teliosa* / *télyosa*), le premier comportant quatre syllabes, le second trois et, par suite, ἀτελείωτος / ἀτέλειωτος, ἀνίατος, πολεοδομή (à côté de πολιοῦχος) et toute la composition issue de παλαιός (*paleós*, en trois syllabes) à côté de παλιός (*palyós*), ainsi παλαιόκαστρο, παλαιοντολογία, παλαιοπωλεῖο, παλαιότητα, etc. Le développement du *yod* ne constitue donc pas un phénomène automatique; il est un fait important, qui a, ici, affecté le vocalisme mais sans le transformer complètement. Au surplus, la langue tire parti d'une dualité de traitement, par exemple avec παλαιός «ancien, vieux» et παλιός (valeur péjorative). Mais on rencontre également le maintien du *i* atone en hiatus (au lieu de l'évolution en *yod*) dans deux cas :

1<sup>o</sup> le premier est un fait de vocabulaire : ἱερός «sacré» ne devient jamais *yerós* (*yerós* existe, mais distinct, γερός «solide, bien portant»); il en est de même pour tous ses dérivés et composés : ἱεραρχία, ἱεραπόστολος, ἱεράρχης, ἱερατεύω, ἱερατεῖο, ἱερεξεταστής, ἱερογλυφικός, ἱεροκήρυκας, ἱεροπραξία, ἱεροσυλεία, ἱεροτελεστία, ἱερωσύνη, πανιερώτατος, etc.;

2<sup>o</sup> le second cas est celui où un *i* en hiatus est précédé d'un groupe de consonnes dont la seconde est une liquide<sup>1</sup> : γριά n'est jamais prononcé \**gryá*, mais toujours *gríá*, le *i* faisant position et demeurant voyelle. On a de même *i* après les groupes :

βλ (βιβλιῶν, génitif de βιβλία) (*viulíon*)

βρ (βρυάζω) (*vriázo*)

γλ (γλοιός) (*gliós*)

γρ (ἄγριος) (*ágrios*)

δρ (δρυάδα) (*driáda*)

θλ (ἄθλιος) (*áþlios*)

θρ (θριαμπεύω) (*þriambévo*)

κλ (κλοιός) (*kliós*)

κρ (κρυάδα) (*kriáda*)

πλ (πλοιαρχία) (*pliarxía*)

πρ (πριόνι) (*prióni*)

τρ (τριῶν, génitif de τρία) (*trión*)

φλ (φλυαρία) (*fliaríá*)

1. Cf. L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 4-5.

χλ (χλιαρός) (*xliarós*)

χρ (χρειάζομαι) (*xriázome*), etc.

Il ne se produit jamais de retour du *yod* à la voyelle *i*. C'est toujours en partant du *i* que le *yod* se développe, du moins pour ce qui est de son origine vocalique. Si, dans le premier cas signalé, le caractère très particulier du mot, appartenant au vocabulaire religieux, a contribué à le préserver de toute altération, dans le second, la succession des deux consonnes a conservé au *i* son timbre et l'a empêché d'évoluer en un *yod*. C'est là une loi de phonétique néohellénique qu'il importe de dégager. Un groupe de consonnes dont la seconde est une liquide — groupe qui est un début de syllabe —, en raison même de l'articulation de la liquide (*l* ou *r*)<sup>1</sup> après une consonne, fait obstacle à la production d'un *yod* entre ce groupe et la voyelle suivante, de sorte qu'après le groupe en question les deux voyelles se maintiennent consécutivement. A ce traitement, on opposerait d'abord celui où le *l* en hiatus, précédé d'une seule consonne, passe à *yod* : ἥλιος > *ilyos* (et non \**ilios*), ρυάκι > *ryáki* (et non \**riáki*)<sup>2</sup>. On opposera ensuite le traitement du *i* en hiatus devenant *yod* après un groupe de consonnes dont la seconde n'est pas une liquide : φτειάνω > *flyáno*, κλαψιάρης > *klapsyáris*, ἄγνοια > *ágnya*, ἄξιος > *áksyos*, ἀράμνια > *arámnya*, etc.

B. En grec post-classique et moderne, la semi-vocalisation, d'origine vocalique ou consonantique, ne s'est manifestée que dans la région articuloire antérieure, palatale ou prépalatale. C'est dire (cf. plus haut) qu'entre la voyelle *u* (ου) et la consonne labiale *v* (β) le grec commun ne possède pas de phonème semi-vocalique. Nulle comparaison n'est possible

1. Cf. M. GRAMMONT, *op. cit.*, p. 71-77 et p. 207-212. — En grec, on remarque la stabilité des groupes consonantiques dont le second élément est une liquide. A cette stabilité correspond la stabilité de la voyelle *i* en hiatus. Les liquides seules sont atteintes plus facilement par le *i* qui provoque une mouillure (*l*, *r*, cf. plus haut). Cette mouillure provoque le passage du *i* à *yod* devant voyelle. Les deux processus sont les suivants : 1° φλιαρός > *fli-a-ros* (maintien du *i* en hiatus, le *l* ne subit pas la mouillure après consonne, le *l* et le *r* se trouvant en quelque protégés par la consonne précédente ; 2° λιανός > *l'i-a-nós* > *l'ia-nós* > *l'ya-nós* (dans ce dernier cas, il y a eu successivement mouillure du *l* par le *i* voyelle, puis diphtongaison du *i* et du *a*, enfin passage de *i* à *yod*).

2. Pour le *yod* après les consonnes *v*, *g*, *d*, *b*, *k*, *p*, *t*, *f*, *x*, etc., voir ce qui a été exposé précédemment.

avec les phonèmes antérieurs *i* (ι, η, υ, ει, οι, etc.) et *g* (γ palatal, c'est-à-dire *y*).

Ici encore, deux cas sont à envisager :

1<sup>o</sup> Le premier est celui de la voyelle la plus fermée et la plus vélaire *u* (ου). Ce phonème reste toujours vocalique, c'est dire qu'il est toujours l'élément essentiel dans une syllabe. Il peut, en effet, former syllabe à lui seul : οὐρανός (*u-ra-nós*). Il peut aussi être précédé, en début de syllabe, d'une consonne ou d'un groupe consonantique : λοῦω (*lú-o*), πλουμίζω (*plu-mi-zo*). Il peut également être suivi (en finale notamment) d'une consonne *s* : νοῦς (*nús*). Il peut être précédé d'un *yod* : πλούσιους (*plú-syus*), etc. La voyelle *u*, enfin, peut se trouver en hiatus soit dans deux syllabes consécutives, soit dans la même syllabe (diphthongaison), avec toutes les combinaisons vocaliques possibles. l'accent pouvant, ou non, frapper l'une des voyelles :

*ua*, *ue*, *ui*, *uo* (τουαλέττα, βουερός, βουτζω, κρούω, soit *tualéta*, *vuérós*, *vuízo*, *krúo*),

ou encore : *au*, *eu*, *iu*, *ou* (λαοῦ, θεοῦ, θείου, ἄθωου, soit *laú*, *þeú*, *þiu*, *áþou*).

Dans ces conditions, trois traitements sont possibles :

a) *Maintien des deux voyelles* dans deux syllabes distinctes : c'est ce qu'attestent les exemples qui viennent d'être cités (type : βουερός, *vu-e-rós*, en trois syllabes).

b) *Diphthongaison* des deux voyelles en hiatus, n'appartenant plus qu'à une seule syllabe.

La versification, là encore, apporte son témoignage. C'est ainsi que dans ce vers de Palamas, le *u* appartient à une syllabe distincte de la syllabe suivante occupée par une voyelle :

εἶναι πουλιὰ ποῦ ἀλαφρά καὶ τρελλὰ παιγνιδίζουν καὶ πλάνη  
(εἶ-ναι-που-λιὰ-ποῦ-ἀ-λα-φρά-καὶ-τρε-λλά, etc.)

Au contraire le *u* et une voyelle suivante forment diphthongue en une seule syllabe dans les vers que voici :

χάμου ὁ ξένος νὰ κάθεται στὴν στάκτῃ τῆς γωνίστρας  
(χά-μου ὁ-ξέ-νος-νὰ-κά-θε-ται, etc.) (Polyas)

κοιμήσου, αὐγή, κοιμήσου, ἄστρι, κοιμήσου, νιὸ φεγγάρι  
(κοι-μή-σου-αὐ-γή-κοι-μή-σου-α-στρί, etc.) (Polyas)

σκληρὲ κιἀνάμελε, τοῦεῖπα, σαπίζεις καὶ σθύνεις τοῦ κάκου  
(σκλη-ρὲ-κιἀ-νά-με-λε-τοῦεῖ-πα-σα-πί-ζεις, etc.) (Palamas)

c) *Contraction*. Le *u* en hiatus aboutit à une contradiction selon les lois de ce phénomène rappelées plus haut. La contraction, d'ailleurs, se produit moins à l'intérieur du mot (ἄκουε > ἄκου, *ákue* > *áku*) que dans le rapport de deux mots étroitement liés (article et substantif, pronom personnel proclitique et verbe) : τοῦ ἀλόγου > τάλόγου (*tu alógu* > *talógu*), μοῦ ἀρέσει > μ' ἀρέσει (*mu arési* > *marési*), τοῦ εἴπα > τοῦπα (*tu ípa* > *túpa*), etc.

Mais on ne rencontre jamais, en démotique commun, de semi-voyelle *w*, issue de la voyelle postérieure *u*, comme on voit un *yod* se développer en partant d'une voyelle antérieure *i*.

2º Le second cas est celui de la labiale spirante sonore *v* (β). On sait qu'elle provient — c'est le cas le plus courant — de l'ancienne occlusive *b*, dont l'articulation s'est relâchée et a abouti à une continue. Elle peut aussi être le traitement des anciennes diphtongues *au*, *eu*, *ηυ*, où le second élément est devenu un *v* — les faits sont bien connus —. Mais le grec commun n'atteste pas l'étape intermédiaire que serait une semi-voyelle vélaire du type *\*aw*, *\*ew*, *\*iw*, — pas plus que *\*wa*, *\*we*, *\*wi*, *\*wo*, *\*wu* qui seraient issus de *oua*, *oue*, *oui*, *ouo*, *ouou* (*ua*, *ue*, *ui*, *uo*, *uu*),

Cette semi-voyelle étant exclue de tout traitement survenu à l'intérieur du grec commun actuel, la question qui se pose est de savoir comment, dans les mots qu'il emprunte à des langues étrangères et qui possèdent un *w*, le grec traite ce phonème<sup>1</sup>. En ce cas, il y a hésitation entre *v* (noté β) et *u* (noté ου).

a) A l'intérieur d'un vocable emprunté, le *w* de la langue d'origine est perçu comme un élément vocalique qui forme diphtongue avec la voyelle qui le suit (car il précède toujours une voyelle) : c'est ainsi que les mots français *aquarelle*, *toilette* (*akwarel*, *twalet*), qui sont en grec d'un usage courant sont notés et prononcés ἀκουαρέλλα, τουαλέττα<sup>2</sup>, soit avec

1. Cf. L. ROUSSEL, *op. cit.*, p. 13 : « Inconnu au roméique sauf syntactiquement, et encore la langue ne l'admet-elle qu'avec répugnance ».

2. Parfois τουαλέττα, *ibidem*.



deux syllabes (ου-α), soit en une seule syllabe mais avec diphtongaison (ουα).

b) A l'initiale, tant dans les noms propres que dans les noms communs, les deux traitements (*v* et *u*) sont attestés : ainsi *watt* (l'unité de mesure en électricité) est prononcés et transcrit βάτ (έκτοβάτ, κιλοβάτ, *ektovát*, *kilovát*), mais on rencontre aussi, bien que rarement, ούάτ (*uát*). Le mot français *ouale* a été emprunté par le grec pour désigner, dans le lexique de la confection du vêtement, le bourrelet par lequel le tailleur rehausse une épaule; le mot adapté en grec est βάτα (*váta*). Quant aux noms propres, ils se présentent avec le double traitement : Ούϊστούλας et Βιστούλας (*uistúlas*, *vistúlas*) « Vistule », Ούεσπασσιανός et Βεσπασσιανός (*uespasyanós*, *vespasyanós*) « Vespasien », Ουαλεντίνος et Βαλεντίνος (*ualendinos*, *valendinos*) « Valentin », Ουεργίλιος et Βεργίλιος ou Βιργίλιος le plus fréquent (*ueryilyos*, *veryilyos*) « Virgile », Ουάσιγγτον et Βάσιγγτον (*uásington*, *vásington*) « Washington », mais Ουάλλια « Galles » et Βατερλώ « Waterloo ».

c) Parfois, dans l'adaptation et la transcription de mots allemands et anglais, le son *w* est noté γου : ainsi γούμεν « woman » (*gúmen*), Γουέλφοι (également Βέλφοι) « Guelfes » (*guélfi*), Γουλιέλμος « Wilhelm » (*gulyéłmos*), γουῶτερ-πόλο « water-polo » (*guóter-pólo*), etc. Il s'agit là, comme on le voit, d'approximations, du point de vue phonétique comme de celui de la graphie.

Ainsi se marque, dans la série semi-vocalique, la différence profonde à laquelle le grec est parvenu entre les articulations vélaires et les articulations palatales en ce domaine, ce qui oppose la situation présente à l'état archaïque qui connaissait une double articulation semi-vocalique. Est-il possible d'en donner des raisons ? Les conditions dans lesquelles, en grec postérieur et moderne, se sont trouvées, d'une part les voyelles *i* et *u*, de l'autre les consonnes γ et β (*g* et *v*) sont d'abord de nature à apporter quelques éclaircissements. C'est le *i* qui a permis au *g* qui le précédait d'admettre deux articulations, alors que le *u* n'a jamais exercé pareille action sur un *v* précédent : la gutturale a un point d'articulation qui est normalement déterminé par la voyelle qui la suit, ce qui n'est pas le cas pour la labiale dont le processus d'articulation détermine le point articuloire. En outre, il faut tenir compte du jeu des fréquences : le *i* est (avec le *a*) la voyelle la plus

fréquente (2.192 d'après les relevés<sup>1</sup> effectués sur 3000 mots); le *u* atteint 499, le *γ* 600, et le *v* 143. La fréquence de *i* fait que le *γ* palatal l'emporte sur le *γ* vélaire (451 contre 149). La fréquence des voyelles en hiatus avec *i* premier élément a pour effet de favoriser la palatalisation que seul l'accent, dans une certaine mesure, peut empêcher : *ia*, mais *ia* > *ya* (voir plus haut). Enfin, c'est la fréquence des articulations antérieures, et leur prédominance sur les autres, qui a conféré au *yod* un rôle, quoique limité, dans la morphologie et le vocabulaire. Rien de comparable ne se présentait pour *u* : en grec commun, on peut opposer *ia* à *ya*, mais non *ua* à \**wa*; *úa*, à l'accent près, rejoint entièrement *ua*; la parallélisme n'existe que pour *ai* et *au* où *i* et *u* sont toujours voyelles.

#### IV

La situation *dialectale* néo-grecque pose à son tour des problèmes en ce qui concerne la série semi-vocalique. Un aperçu montrera dans quelle mesure les dialectes s'écartent du grec commun sur ce point, en même temps qu'il permettra de tirer quelques conclusions sur l'ensemble du problème.

Une remarque préliminaire est que les faits dialectaux présentent ici une notable dispersion, sans relever d'une loi générale qui pourrait orienter la recherche. Jusqu'ici, semble-t-il, ce sont les aspects accessoires et marginaux du problème qui ont été signalés plutôt que le problème lui-même n'a été envisagé. On a fait porter l'étude phonétique soit sur le vocalisme, soit sur le consonantisme, comme étant l'essentiel<sup>2</sup>; or c'est de la diversité et des particularités des traitements dialectaux qu'il faut dégager les éléments

1. *La langue grecque moderne*, op. cit., p. 56 et suiv. (cf. plus haut, fréquence de *yod*).

2. Dans les diverses classifications dialectales qui ont été proposées (Hatzidakis, Atkinson, Semenov, Triandaphyllidis, etc.; pour le détail, cf. *Les tendances actuelles de la dialectologie néohellénique*, in *Orbis* II, 2, 1953, p. 489-491), les traitements dialectaux du *yod*, en tant que tels, sont rarement signalés comme traits spécifiques caractérisant tel dialecte ou tel groupe de dialectes, et, là où il en est fait mention, c'est seulement un traitement particulier qui est mentionné, non l'ensemble des traitements qui affectent le semi-vocalisme.

qui justifieront un intérêt porté au semi-vocalisme dans les parlers néohelléniques. L'origine complexe du *yod*, qui a été signalée au début de cette étude, est, notamment, la raison et de la dispersion et de la diversité des faits. Par ailleurs, les lacunes (plus d'une fois mentionnées) dans notre connaissance de la dialectologie grecque moderne, ne permettent guère de traiter le problème avec toute la rigueur souhaitable. Néanmoins, dans l'état actuel de notre connaissance, les divergences entre les dialectes grecs modernes et la langue commune portent sur les points suivants :

- 1<sup>o</sup> maintien du *e* et du *i* en hiatus sans l'accent;
- 2<sup>o</sup> disparition du *yod* en certaines positions;
- 3<sup>o</sup> évolution du *yod* en certaines positions;
- 4<sup>o</sup> actions des consonnes sur le *yod*;
- 5<sup>o</sup> développement ou production d'un *w*.

. . . . .  
 . . . . .

† André MIRAMBEL.

## LE STATUT PHONÉMATIQUE DE [i] ET [ɨ] EN POLONAIS CONTEMPORAIN

La question de la valeur phonématique de ces deux éléments du système phonique du polonais a été soulevée à plusieurs reprises par divers linguistes en Pologne et à l'étranger. A notre connaissance, la dernière fois, la question a été traitée par É. Decaux, dans son exposé présenté à la Société de Linguistique de Paris, le 22 février 1969. Le conférencier avait étudié le problème d'une façon plus complexe, aussi bien sur le plan diachronique que diatopique, tout en présentant l'évolution et le statut actuel de ces sons, sur tout le territoire des langues slaves du nord, mais tout spécialement sur le territoire polonais, dans divers dialectes et dans la langue commune.

Notre étude se bornera à la situation qui existe dans la langue commune d'aujourd'hui. Nous envisageons donc le problème d'un point de vue strictement synchronique et syntopique.

Comme point de départ, il ne serait pas mauvais de prendre l'hypothèse de Z. Stieber<sup>1</sup>, qui se résume à peu près ainsi : [i] et [ɨ] constituent deux variantes du phonème /i/, étant en distribution complémentaire — [i] après les « molles » et [ɨ] après les « dures », dans les limites du même « morphème ». L'hypothèse nous paraît séduisante, mais malheureusement elle n'est pas prouvée et reste toujours une hypothèse. Seule l'analyse minutieuse du système consonantique du

1. *Historyczna i współczesna fonologia języka polskiego*, Warszawa, 1966, cz. II, § 19-20, pp. 101-102.

polonais contemporain nous permettra de caractériser les éléments en question.

La langue polonaise commune présente un inventaire de 32 phonèmes consonantiques indiscutables, dont dix (les labiales) entrent dans la corrélation de palatalisation, opposant les non palatalisées /p/, /b/, /f/, /v/, /m/ aux palatalisées /p̣/, /ḅ/, /f̣/, /ṿ/, /ṃ/. D'autre part il existe une série des consonnes non palatales /s/, /z/, /l/, /ʒ/, /ts/, /dz/, /tʃ/, /dʒ/, /n/ s'opposant à une série des palatales /ç/, /ʒ̣/, /tʃ̣/, /dʒ̣/, /ɲ/.

En dehors de ces grands groupes, il existe un groupe qui n'a pas de correspondants palatalisés ou palataux /t/, /d/, /r/, /l/, /w/ et un groupe sur le statut phonématique duquel les linguistes ne sont pas d'accord, celui des consonnes vélaires et de la semi-consonne [j]. En ce qui concerne [j], nous pouvons l'écarter de notre discussion, étant donné que son autonomie phonématique n'a aucune influence sur la question qui nous intéresse ici.

Les vélaires, selon certains, présentent l'inventaire de 5 phonèmes, /k/, /g/, /ḳ/, /g̣/, /x/, dont /ḳ/ et /g̣/ seraient des phonèmes en germes ou en voie de développement<sup>1</sup>; selon d'autres, cette série présenterait 6 unités phonématiques /k/, /g/, /ḳ/, /g̣/, /x/, /x̣/<sup>2</sup>.

Le traitement de [ḳ] et de [x̣] comme phonèmes autonomes nous paraît sans fondement, étant donné que ces sons n'apparaissent que devant les voyelles antérieures /i/ et /e/, par exemple [ḳino] « cinéma »; [ḳelix] « coupe »; [x̣eropim] « Jérôme »; [x̣ini] « Chine ». Il est vrai qu'on trouve en polonais des [k] devant /e/ — [kelner] « garçon de restaurant » — et des [x] devant /i/ et /e/ — [xiba] « peut-être »; [xemja] « chimie » — mais la substitution de la palatalisée à la non palatalisée ne change rien au sens du mot, car celle-là existe normalement dans la prononciation populaire, où elle est normale. Ce fait n'est donc pas un fait de langue, mais de style.

Dans la prononciation populaire, la situation est nette : [ḳ] et [x̣] apparaissent devant les voyelles orales antérieures, et même chez certains locuteurs devant la nasale /ẽ/; [k] et [x] devant toutes les autres voyelles. Dans la

1. Cf. Z. Stieber, *op. cit.*, § 40-41, pp. 113-114.

2. Cf. É. Decaux, *BSL*, LXI (1966), 1, § 21, p. 61.



prononciation des gens cultivés, le phénomène est en pleine évolution vers le résultat qu'on observe dans le langage populaire; la prononciation [xigena] « hygiène » est établie depuis plus de 40 ans, [inteligentni] « intelligent » ne choque plus une oreille cultivée.

D'après ce que nous venons de dire [k] et [x] constituent donc respectivement des variantes combinatoires de /k/ et de /x/.

La situation est plus délicate quand il s'agit des deux sons [g] et [q], car à côté de la même distribution et des mêmes tendances que pour les vélaires traitées ci-dessus, il existe un seul monème dans la langue polonaise, où le son [q] apparaît devant /ō/, sans parler de sa variante où [g] apparaît devant la nasale /ē/. Il s'agit du monème /-qō-/ et sa variante /-qē-/ « idée de plier un corps raide », qui, surtout dans sa variante fondamentale, ne peut s'expliquer autrement que par l'existence d'un phonème indépendant /q/, surtout que le monème en question n'est pas un emprunt comme /gawr/ « giaour », ni récent<sup>1</sup>. Mais un seul monème, même productif et assez fréquent, ne peut ébranler la cohérence du système phonématique d'une langue, surtout que la tendance actuelle de la langue commune est de laisser les vélaires palatalisées en distribution complémentaire avec leurs partenaires non palatalisées. Nous allons traiter ledit monème comme un cas isolé; c'est lui sûrement qui a donné à Z. Stieber l'idée des phonèmes en germes.

D'après ce qui vient d'être dit, il s'avère que le polonais ne présente que trois vélaires non palatalisées, dont chacune peut avoir une variante combinatoire palatalisée en distribution complémentaire avec la variante fondamentale non palatalisée.

Nous pouvons voir maintenant comment se présente la distribution des sons [i] et [ĩ] qui font l'objet de notre étude.

Le [i] peut être caractérisé comme variante fondamentale du phonème /i/, étant donné que lui seul est possible à l'initiale absolue, [ĩ] n'apparaissant jamais dans cette posi-

1. Le mot /gōt̪c̪/ « plier un corps raide » est attesté vers la fin du xiv<sup>e</sup> s. dans le Psautier de Saint-Florian, provenant d'une forme plus ancienne \* /gnōt̪c̪/, même sens. La forme /qōt̪c̪/ est probablement analogique d'une forme du type /t̪c̪ōt̪c̪/ « couper », selon la proportion /tnē/ « je coupe » : /t̪c̪ōt̪c̪/ = /gnē/ « je plie un corps raide » : X.

tion. En outre la variante fermée [i] apparaît après les phonèmes et variantes palatalisés ou palataux ([j] y compris), la variante ouverte [i] après les non palatales et non palatalisées.

Ici il faut dire quelques mots des deux variantes après les 3 sonantes /l/, /r/, /w/, phonèmes qui n'ont pas de correspondants palatalisés ni palataux. Théoriquement la variante fondamentale devrait les suivre tous, mais il n'en est pas ainsi, là c'est la variante ouverte [i] qui emporte, même après /l/, qui jusqu'à présent chez la plupart des polonophones est suivi de la variante fermée.

La question est ambiguë quand il s'agit du phonème /x/. Dans la prononciation des gens cultivés, il peut être suivi tantôt de [i], tantôt de [i], selon des règles qui relèvent de l'orthoépie; dans la prononciation populaire, il n'est suivi que de la variante fermée, fondamentale, qui paraît normale.

Il reste la question des mots d'emprunt et leur intégration dans le système phonématique du polonais. Là, seule la variante fermée [i] apparaît après différents phonèmes consonantiques, mais dès que le mot est fréquemment utilisé et s'intègre dans le système du polonais, on remarque le passage de [i] à [i]. Il en est ainsi avec les mots [re'zim], mot péjoratif pour dire « régime politique » et [plastik] « (matière) plastique », qui sont normalement devenus actuellement [re'zim] et [plastik], bien que le dernier ait formé une paire minimale avec le mot déjà existant avant [plastik] « artiste peintre ou sculpteur », dont il est devenu l'homonyme; [trik] « truc » évolue actuellement vers [trik], en dépit de [trik] « béliet » avec lequel il constitue une paire minimale, et on entend de plus en plus l'expression [zdjēt̪ɕa trikove] « photos truquées » avec la variante ouverte [i].

Le mot [maksimum] « maximum » conserve encore la variante fermée, étant senti comme étranger, tandis que l'adjectif [maksimalni] « maximal », bien intégré dans le système du polonais avec son suffixe de dérivation [-ni] se prononce normalement avec la variante ouverte [i]. Les trois mots très fréquents : [tik] « tic — mouvement convulsif », [sinus] « sinus (math.) » et [kosinus] « cosinus », gardent la variante fermée [i], les deux derniers étant prononcés en classe par des élèves peu intelligents respectivement [çinus] et [koçinus], c'est-à-dire bien intégrés dans le système du polonais. Malheureusement nous n'avons pas entendu la prononciation populaire de [tik], mais il est douteux qu'il soit utilisé par le peuple.

Il reste quelques emprunts qui conservent régulièrement la variante fermée [i] après les consonnes non palatales et n'ayant pas de variantes palatalisées, par exemple [sinologja] « sinologie » d'une part et [siroko] « sirocco », [dingo] « dingo d'Australie », [diva] « diva »; mais le premier n'est utilisé que par les universitaires et méconnu de sens et de forme de la plupart des polonophones cultivés et les autres ne sont pratiquement pas utilisés.

Pour illustrer la tendance de la réalisation ouverte du phonème /i/ après les non palatales et les non palatalisées, il suffit de citer la prononciation des noms propres étrangers par les polonophones cultivés, comme celui d'André Gide, qui est normalement réalisé comme [ʒit], bien que se confondant avec le mot polonais [ʒit] « juif », par exemple dans la phrase [ʧʃitawem ʒida] « J'ai lu du Gide ».

Néanmoins la variante fermée [i] est réalisée à la limite des monèmes, après n'importe quel phonème consonantique : [odizolovatɕ] « isoler », [ziɕtɕitɕ ɕɛ̃<sup>1</sup>] « se réaliser », [v indjax] « en Inde ».

Le phonème /i/ n'apparaît jamais directement après voyelle, étant donné que voyelles en contact en polonais sont séparées tantôt par un coup de glotte [ko'operatsja] « coopération », tantôt par un élément consonantique [ko'ope-ratsja] « coopération », [za'istnetɕ] « apparaître ». Il apparaît donc dans ces situations après [j].

En somme l'hypothèse de Z. Stieber est juste : les deux sons [i] et [ɨ] constituent deux variantes combinatoires du phonème /i/, se trouvant en distribution complémentaire dans les limites du même monème. La variante [i] est fondamentale, car elle seule peut se trouver à l'initiale du mot et à l'initiale du monème; son apparition après n'importe quel phonème consonantique, les emprunts mis à part, constitue le signal de la limite entre monèmes. Telle est la situation actuelle, l'affluence des mots étrangers pourrait peut-être changer cette situation en faisant scinder le phonème /i/.

Sławomir BAZYŁKO.

## LE SUFFIXE *-ke*, *-te* DANS LA CONJUGAISON BASQUE

### FORMES VERBALES SIMPLES

Les suffixes verbaux *-ke*, *-te* sont parmi les plus originaux des morphèmes basques. Nous les avons étudiés dans *Le système du verbe basque au XVI<sup>e</sup> siècle* (1943, I, p. 29-33, 446-454, 498-499, et II, à propos de chaque type de forme où on les rencontre). Nous voulons ici compléter ces exposés sur quelques points et définir avec plus de précision la place que les formes verbales à suffixe *-ke*, *-te* occupent dans le système de la conjugaison.

Les formes personnelles d'un grand nombre de verbes basques, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles, et d'un nombre beaucoup plus petit aujourd'hui, peuvent être réparties en deux ensembles qui, pour une assez grande part, se correspondent terme à terme, celles du second différant de celles du premier par l'addition d'un suffixe qui se présente sous trois formes de même valeur, *-ke*, *-te*, *-teke*. Nous l'avons appelé suffixe d'indétermination. Pour abrégé, nous le désignerons sous l'appellation « suffixe *-ke* », à moins qu'il n'y ait une raison, que nous indiquerons, de le distinguer de *-te* ou de *-teke*.

Les formes à suffixe *-ke* et les formes sans le suffixe ne se correspondent pas toujours terme à terme avec une régularité absolue. En fait, toutes les formes personnelles théoriquement possibles selon la structure du système ne sont pas attestées pour un verbe donné dans un dialecte donné. Certaines, sans doute, n'ont eu qu'une existence

virtuelle dans l'esprit des sujets parlants; d'autres, même pas. Parfois les formes sans le suffixe existent, mais non les formes pourvues du suffixe. Parfois c'est l'inverse qui a lieu. Le tableau des formes réellement existantes, soit sans suffixe *-ke*, soit avec suffixe *-ke*, n'est pas le même pour tous les verbes, dans tous les dialectes, surtout quand il s'agit de formes contenant plusieurs indices personnels ou des marques syntaxiques. Enfin, trois verbes transitifs, dont un sert uniquement d'auxiliaire, ont des formes sans suffixe *-ke* et des formes à suffixe *-ke* qui ont la même valeur. Ils signifient « pouvoir faire; faire; donner ». Les formes à suffixe *-ke* y sont notablement plus rares que les autres.

On peut ajouter le suffixe *-ke* à des formes du premier groupe et à des formes du second. L'addition de ce suffixe n'a pas pour effet de faire changer les formes verbales de structure ni de groupe. L'opposition des formes à suffixe *-ke* et des formes sans suffixe *-ke* n'est pas une opposition de structure. Elle relève du discours, de la phrase, parfois du vocabulaire. Elle est transcendée par celle des indices personnels du réel et du non-réel, qui, elle, est fondamentale.

Un travail complet sur les formes à suffixe d'indétermination et leurs diverses valeurs devrait porter, tant pour les dialectes actuels que pour ceux de la vieille langue, sur les points suivants :

#### A) *Formes simples* :

a) formes nues, c'est-à-dire sans marques syntaxiques ou modales;

b) formes à marques syntaxiques (*-n*, *-la*, *ba-*, *bait-*); les formes à préfixe *albait-* et *ai-* ne reçoivent jamais le suffixe *-ke*.

#### B) *Formes composées* (à auxiliaire) :

a) 1<sup>re</sup> classe :

à auxiliaire « être »;

à auxiliaire « devenir »;

b) 2<sup>e</sup> classe :

à auxiliaire « avoir »;

à auxiliaire « faire, pouvoir faire ».



Nous étudierons ici surtout les formes et les emplois attestés dans la vieille langue, dans les textes du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle et dans quelques-uns du <sup>xvii</sup><sup>e</sup>. Pour la langue actuelle, plus précisément pour le navarro-labourdin littéraire, qui conserve, d'ailleurs, des formes anciennes, on se reportera à la Grammaire du chanoine P. Lafitte, § 417, 543, 695, 699.

### 1. Formes des suffixes

Schuchardt était d'avis (*Baskische Studien*, 1893, p. 51) que *-ke* et *-te* étaient deux signes de « potentiel », qui, à l'origine, n'étaient identiques « ni pour le son ni pour le sens ». Que faut-il en penser ? Il ne nous semble pas que l'un provienne de l'autre par suite de phénomènes phonétiques. En tout cas, dès le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, ils ont exactement la même valeur, qui n'est pas toujours, il s'en faut de beaucoup, celle du potentiel. Le plus fréquemment employé est *-ke*; *-te* ne figure que dans les formes des verbes « être » et *di-* « devenir » qui ne contiennent pas d'indice à valeur de datif. Dans les formes de ces deux verbes qui contiennent un indice à valeur de datif et dans tous les autres verbes des deux classes, c'est uniquement *-ke* qui est employé. Dans certains textes, *-ke* s'ajoute facultativement aux formes déjà pourvues du suffixe *-te*. On ne rencontre pas de formes en *-teke* chez Dechepare, ni dans les proverbes biscayens de 1596. On en trouve une, composée, dans le catéchisme biscayen de 1596. Elles sont assez fréquentes chez Liçarrague, très rares chez Oihenart. Aujourd'hui, les formes en *-te* et celles en *-teke* s'emploient avec la même valeur, en souletin, dans des formes d'emploi courant; mais *-teke* est beaucoup moins fréquent que *-te*. Par contre, le labourdin n'a plus aujourd'hui de formes en *-te*, mais seulement des formes en *-teke*.

Enfin, dans une grande partie du domaine basque-français, on emploie souvent des formes en *-take* de la racine *di-* « devenir », réduite à *i* ou même à zéro.

Nous n'essaierons pas ici d'expliquer les finales de potentiel et de futur en *-kaio*, que l'on rencontre dans Axular et sans doute aussi chez d'autres écrivains du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Elles sont souvent le produit d'une histoire complexe où diverses constructions se sont mêlées. Ainsi, Axular emploie l'expression *ezin dadukaio* « il ne peut (pourra) pas le contenir »,

et aussi « il ne peut pas se retenir, il ne peut pas y tenir ». Cette forme appartient au verbe *eduki* « tenir », qui est dérivé de *du-* « avoir ». *Dadukaio* présente ce double trait bizarre qu'il ne contient pas de marque de potentiel ni de futur, mais qu'il contient par contre deux suffixes d'objet de référence de 3<sup>e</sup> du sg., à valeur de datif, *-ka* et *-io*, dont la signification s'est le plus souvent effacée. Cette forme a dû signifier à l'origine « il (agent) tient quelque chose ou quelqu'un (attaché) à quelque chose (qui peut être indéterminé) ». Parfois, seul l'agent désigne quelque chose ou quelqu'un de déterminé et peut varier selon la personne et être exprimé en dehors de la forme verbale par un nom ou un pronom à l'ergatif. Il en est ainsi dans le passage suivant d'Axular (ch. IX, § 2) : *Zoaz, eta galdegiozu emazte izorrari, ea bederatzi hillabetheak belhez gero eduki ahal dezakeienz haurra sabelean, Ihardetsiko derazut ezetz. Ez eta berak Jainkoak ere bekhatuen neurria belhez gero, ezin dadukaio, bere juztiziaren arauaz, bere kolera agertu gabe*, « Allez, et demandez à la femme enceinte si, les neuf mois une fois accomplis, elle peut (pourra) retenir l'enfant dans son ventre. Elle vous répondra que non. Dieu lui non plus, une fois que la mesure des péchés est (sera) comble, ne peut (pourra) pas se retenir, selon sa justice, sans manifester sa colère ». Le potentiel composé *eduki ahal dezakeienz* est un présent-futur : « s'il peut (pourra) le retenir ». Axular cite ici une phrase d'Esdras où il y a un futur : « adhuc poterit matrix eius retinere partum in semetipsa ». *Dadukaio* peut aussi être un présent ou un futur. Mais tandis que *eduki ahal dezakeienz* se réfère à un patient et à un agent déterminés, *dadukaio* se réfère seulement à un agent déterminé (*Jainkoak*, à l'ergatif; suffixe zéro dans le verbe); le patient et l'objet de référence sont indéterminés : « se retenir ». *Dadukaio* provient-il d'une contamination de *dadukake* et de *dadukeio* signifiant l'un et l'autre « il peut l'y tenir » ? Nous ne pouvons ici que poser la question.

Nous avons utilisé les formes et les textes cités dans notre *Système du verbe basque* et qui proviennent d'un dépouillement complet des œuvres de Dechepare (1545), de Liçarrague (1571), de Garibay et des *Refranes* (1596). Nous avons en outre, dans ces dernières années, dépouillé complètement le catéchisme biscayen de Betolaza (1596), les proverbes et les poésies d'Oihenart (1657), et les textes rassemblés par Luis Michelena dans son précieux recueil *Textos arcaicos vascos* (1964, en abrégé *TAV*).

Nous avons dit dans *Syst.*, I, 157 et 446, que Liçarrague avait employé une forme de *egon* « rester » pourvue du suffixe double *-teke* : *non ... ezin baikinauteke fermu* (A 4-r 1) « (nous sommes si débiles) que nous ne pourrions demeurer fermes (une minute de temps) ». Nous pensons aujourd'hui que *-te* indique le pluriel comme dans *bailauteke*, forme de présent à suffixe *-ke* qu'on trouve dans Liç., *Abc*, B 4v 1 : *non gure arimák bethi hiregana iralzarri bailauteke* « de sorte que nos âmes soient toujours éveillées envers toi » (cité dans *Syst.*, I, 155). Ce *dauteke*, 3<sup>e</sup> pers. du pl., se distingue de *dauke*, 3<sup>e</sup> pers. du sg., que l'on rencontre notamment dans le prov. 228 d'Oihenart avec la valeur d'un présent intemporel, « il se trouve », par la présence du suffixe de pluriel *-te*. Ce *-te* peut avoir été étendu à d'autres formes, comme *baikinauteke*, cité plus haut, et *gauteke* « nous pouvons rester » qu'on lit dans Axular (p. 369) : *gure gogo ezin dagoke gogoeta gabe; ezin gauteke zerbaitetan pensatu gabe*, « notre esprit ne peut pas rester sans pensées ; nous ne pouvons rester sans penser à quelque chose » ; *dagoke* est la forme pleine qui est devenue ailleurs *dauke*. S'il en est ainsi, le suffixe double *-teke* ne se rencontre pas en dehors des verbes « être » et « devenir ».

Cela étant, pourquoi a-t-on, dans certaines régions, ajouté le suffixe *-ke* au suffixe *-te*, qui marquait déjà l'indétermination, alors que l'inverse ne se produit jamais ? A notre avis, parce que *-te* a deux fonctions : exprimer le pluriel, ou, comme *-ke*, l'indétermination, tandis que *-ke* n'en a qu'une, exprimer l'indétermination, et parce que la syllabe *-te* ne se redouble pas. Le pluriel des formes à suffixe *-ke* s'obtient par contre sans difficulté. On ajoute à *-ke*, qui est à la fin du mot dans les formes à agent de 3<sup>e</sup> pers. du sg. (suffixe zéro), une marque de pluriel qui est *-te* ou *-e*. Il en résulte des finales de type *-keke*, *-keite*, *-keie*, *-ké* (accentué en souletin, de *-kée*, et qui s'oppose à *-ke* non accentué du sg. : *dúke* « il l'aura », *dúké* « ils l'auront »). Mais on a dû autrefois rencontrer une difficulté pour exprimer le pluriel dans les formes du verbe *di-* (d'où *i-*) « devenir », où l'indétermination et le pluriel devaient être marqués tous deux par le suffixe *-te*. En effet, partons de formes de 3<sup>e</sup> du sg. comme *\*d-a-di-te* « il peut devenir », *\*l-e-di-te* « il deviendrait », d'où *daite*, *leite*. Pour obtenir la 3<sup>e</sup> du pl., il faudrait ajouter un deuxième *-te*, marquant, celui-là, le pluriel. Or le basque n'admet pas la séquence *-tete* au pluriel. (Uhlenbeck, *Phonétique*

*comparative des dialectes basques*, § 22, p. 94-95). Il l'a évitée en employant divers moyens. Ainsi, de *dio* « il le lui a », on tire, par addition du suffixe *-te*, qui exprime la 3<sup>e</sup> pers. du pl. de l'agent ou de l'objet de référence, *diote*, qui peut signifier « ils le lui ont » ou « il le leur a ». Pour dire « ils le leur ont » il faudrait ajouter un autre *-te*. Mais on ne le fait pas; on se sert du même *diote*. Pour former le pluriel de *daite*, *leite* de manière à exprimer aussi sans équivoque l'indétermination, on a procédé autrement. Comme on ne pouvait pas ajouter un autre *-te*, on a ajouté l'autre suffixe d'indétermination, *-ke*, qui n'est pas équivoque, et l'on a obtenu des formes de pluriel *\*daiteke*, *\*leiteke*, qui sont souvent devenues *\*diteke*, *\*liteke*. Mais, sans doute parce que le pluriel n'y était pas marqué assez nettement, ces formes, dans beaucoup de régions, n'ont pas été employées telles quelles avec valeur de pluriel. On a alors inséré entre *-te* et *-ke* un indice *z* de pluriel. Car le basque aime à redoubler dans ses formes verbales l'expression du pluriel du sujet. Une fois que le pluriel a été exprimé par *ditezke* et *litezke*, *diteke* et *liteke* ont été fixés dans l'usage comme formes du singulier, et le suffixe *-teke* est devenu une variante du suffixe d'indétermination *-te* dans la conjugaison des verbes « être » et « devenir ». Il a même fini, dans certains parlers, par le supplanter complètement. Les choses se sont donc passées, dans certaines régions, selon le schéma suivant :

3<sup>e</sup> sg. *\*d-a-di-te*, d'où *daite*;

[d'où 3<sup>e</sup> pl. *\*daitete*, *\*ditete*, impossibles à conserver à cause de la séquence *\*-tete*;

d'où *\*daiteke*, *\*diteke*;

d'où, pour exprimer plus nettement le pluriel, *daitezke*, *ditezke*;

d'où une nouvelle forme de 3<sup>e</sup> sg., *daiteke*, *diteke*, avec un *-teke* qui paraît être un double suffixe d'indétermination et constitue parfois une variante facultative de *-te*.

Dans d'autres régions, les formes de pluriel *\*diteke*, *\*liteke* ont connu un sort différent. Elles sont restées des formes de pluriel, mais le premier *e* est devenu *a*, sans doute par un phénomène de dissimilation, auquel s'ajoutait peut-être l'influence des formes à suffixe *-te* du verbe « être » où l'on observe la séquence *i a e*, par exemple *dirate* « ils seront », *lirate* « ils seraient ». On rencontre des formes de pluriel



en *-take* dans deux passages de Liçarrague et dans quelques proverbes recueillis par Oihenart. Elles s'emploient régulièrement dans le souletin actuel (v. Larrasquet, *Le basque de la Basse-Soule orientale*, p. 34).

On trouve dans les textes du xvi<sup>e</sup> siècle les formes suivantes de présent-futur, d'éventuel et de prétérit du potentiel auxiliaire : Dechepare, *naite*, *aite*, *daite*; *nainde* (de \**nan-di-te*); *zaiteien*; Liçarrague, *naite*, *daite*, *neinde* (de \**nen-di-te*); *leite*; *zeiten*; Refranes, *aite*. On ne trouve de formes de pluriel que dans Liçarrague et (une seule) dans Betolaza : Liç., *daitezke*, *litezke* et (une fois) *litake*, *zitakeen* (une fois); Bet., *leitekean* (avec le suffixe relatif *-an*). Nous examinerons les formes *litake* et *zitakeen*, qui se trouvent, chacune une fois, dans Liçarrague.

On lit dans *Act.*, 4, 14; *ezin deuselan kontrastla zitakeen* « ils ne pouvaient en rien contredire ». Schuchardt a signalé ce *zitakeen* dans l'introduction à sa réédition de Liçarrague (p. XLIV). Mais il se contente de dire que « à côté de *daiteke* on trouve aussi dans les dialectes basques *daiteke* et surtout *ditake*, sans doute par suite d'une dissimilation ». Il omet de dire que *zitakeen* est un pluriel. Liçarrague s'est servi d'une autre forme de pluriel en *-take* que Schuchardt ne signale pas : *zeren baitirade Testamendu berrian zembait hiltz eta minzatzeko manera, usanzatan komunzki ez izanez, guziéz adi ezlitakenik* (ā 1r 8-10), « pour ce qu'il y a quelques mots et manière de parler au Nouveau Testament, qui ne seraient point entendus d'un chacun, d'autant qu'ils ne sont en usage commun du peuple ». *Litakenik* est un éventuel de 3<sup>e</sup> pers. du pl. pourvu du suffixe relatif et du suffixe du partitif. Aux lignes 13 et 14 de la même page, Liçarrague emploie les formes qui lui sont habituelles, en *-tezke* : *jende jakinsuén artean trakla ahal litezken puntuén* « des points qui pourraient être traités parmi les gens instruits », *luzaki erran ahal litezken razoin guzién* « de toutes les raisons qui pourraient être données longuement ».

Dans le recueil d'Oihenart et dans l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Bayonne, on ne trouve au singulier que des formes en *-te*, comme *naite*, *daite*, *enainte*, *laite*; au pluriel, trois formes en *tezke* (2<sup>e</sup> pers. *etzintezke*, *etzindezke*; 3<sup>e</sup> pers. *zaitezkiela*) et une en *-take* (1<sup>re</sup> pers. *ezgitakek guduka*, prov. 553, « nous ne nous battons pas »). On trouve en outre deux formes de 3<sup>e</sup> du pl. en *-take* dans des proverbes qu'Oihenart avait recueillis, mais non publiés, et dont la



publication, préparée par J. de Urquijo, a été enfin réalisée par L. Michelena dans *Anuario del Seminario de filologia vasca* « *Julio de Urquijo* » en 1967. Notre confrère les tient pour fautives, les formes correctes étant à ses yeux en *-lazke*. Pr. 252 (p. 23, Soule et Basse-Navarre) : *Mendiak ezlitake rencontra, bai jentia*k ; « les montagnes ne peuvent pas se rencontrer, mais les gens, oui » ; en 344 (p. 36, Soule), on lit *Mendiak ezlitazke bat, bai jendia*k, « id. » ; *Sendo ditake zauri ezpatazkoak, bana nekez mihizkoak* (prov. 347, p. 36, Soule), « les blessures d'épée peuvent se guérir, celles de langue difficilement ». En réalité, ces formes de pluriel en *-take* étaient et sont encore correctes en Soule.

Voici comment s'explique ce mélange de formes de pluriel en *-take* et en *-lazke*. Il est arrivé aux formes *ditake*, *litake*, *zitakeen* la même chose qu'aux formes correspondantes en *-leke*. Comme le pluriel n'y était pas exprimé par une marque propre, et qu'elles n'avaient valeur de pluriel que par leur opposition aux formes de singulier *daite*, *leite*, *zeiteen*, on les a prises pour des formes de singulier, variantes des formes en *-teke*. Après quoi on a inséré un suffixe *z* de pluriel : d'où *ditazke*, *litazke*, *zilazkeen*. On en est ainsi arrivé, dans plusieurs dialectes, à la situation suivante :

3 <sup>e</sup> sg.	<i>daiteke, dileke, ditake</i> ;
3 <sup>e</sup> pl.	<i>daitezke, ditezke, ditazke</i> ;
1 <sup>re</sup> sg.	<i>naiteke, niteke, nitake</i> ;
1 <sup>re</sup> pl.	<i>gaitezke, gitezke, gitalazke</i> .

Il en a été de même à l'éventuel et au prétérit. Presque partout les formes en *-teke*, *-take* ont été affectées au singulier, celles en *-tezke*, *-tazke* au pluriel (cf. Lafitte, *Grammaire*, § 542, p. 268). Mais il est un dialecte où les formes en *-take* ont conservé leur valeur de pluriel : c'est le souletin : 3<sup>e</sup> pers. *ditake*, *litake*, *zitakien*, ou *zitakén* (v. Inchauspe et Larrasquet). En Haute-Soule, les formes de présent-futur et plus encore celles de prétérit à suffixe *-ke* ont complètement ou presque complètement disparu. Mais les formes du conditionnel sont toujours de type *sar leite* « il entrerait », *sar litake* « ils entreraient ». A Larrau, nous avons noté les formes suivantes, qui sont seules employées au conditionnel et qui sont courantes :

1 <sup>re</sup> sg.	<i>néinte</i>	<i>nintétzū, nintek, ninten</i> ;
2 <sup>e</sup>	<i>héinte</i>	
3 <sup>e</sup>	<i>léite</i>	<i>litézū, liték, liten</i> ;

1 <sup>re</sup> pl.	<i>gintáke</i>	<i>gintakétzü, gintákek, gintáken;</i>
2 <sup>e</sup> resp.	<i>zintáke</i>	
2 <sup>e</sup> pl.	<i>zintaké</i>	
3 <sup>e</sup>	<i>litáke</i>	<i>litakétzü, litákek, litáken.</i>

La présence de deux formes de 3<sup>e</sup> pers. du pl. en *-take* chez Liçarrague n'a rien qui doive surprendre, si l'on se rappelle qu'il a eu quatre collaborateurs dont deux au moins étaient souletins (*Syst.*, I, 58). D'autre part, le souletin, qui est conservateur à bien des égards, peut avoir maintenu sur ce point jusqu'aujourd'hui un usage qui a existé autrefois sur une aire plus étendue.

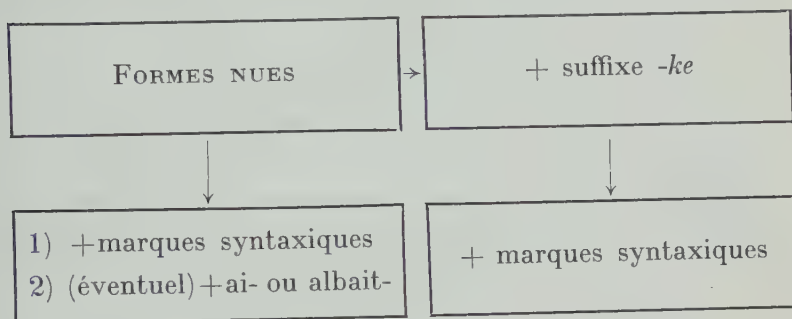
## 2. Principes de la génération des formes simples à suffixe *-ke*

En basque, au point de vue synchronique, on peut, théoriquement, tirer toutes les séries de formes qu'un verbe peut avoir de quatre séries fondamentales, dont les formes ne contiennent, outre la racine ou le radical, que des indices exprimant la ou les personnes, et, s'il y a lieu, le pluriel et le passé. Elles servent, sauf celles d'impératif, à exprimer des assertions, c'est-à-dire des affirmations ou des négations que l'on donne pour vraies. On peut les appeler formes nues. Elles ne s'emploient que dans les propositions indépendantes ou principales. Elles peuvent recevoir en outre la particule affirmative *ba* et la particule négative *ez*.

Les rapports de subordination d'une proposition à une autre sont marquées par des suffixes ou des préfixes qui s'ajoutent aux formes verbales personnelles et font corps avec elles. Le suffixe *-ke* n'a pas de rôle syntaxique; il ne sert pas à exprimer les rapports de dépendance entre propositions. C'est pourquoi on peut, en principe, ajouter aux formes à suffixe *-ke*, sauf à celles d'impératif, les mêmes marques syntaxiques qu'aux formes nues : les suffixes *-n* et *-la*, qui peuvent être eux-mêmes suivis d'autres suffixes; les préfixes *ba-* (et *alba-*) et *bait-*. Les préfixes *albait-* et *ai-* sont à part. Ils s'ajoutent à l'éventuel nu, et à lui seul. Ils servent à former respectivement le prescriptif et le votif. Ils n'ont pas de rôle syntaxique. Les formes qui les contiennent ne s'emploient, comme les formes nues, que dans les propositions indépendantes ou principales. On ne peut leur ajouter ni le suffixe *-ke* ni aucune marque syntaxique. On ne trouve

dans les textes du *xvi<sup>e</sup>* siècle que deux formes simples de votif, du verbe « être », l'une dans Liçarrague, l'autre dans un proverbe de Garibay. Les formes de prescriptif sont plus nombreuses. Le prescriptif a disparu de la langue; quelques formes de votif se sont conservées en souletin, mais ce sont des formes composées.

Les diverses séries de formes verbales personnelles simples en usage dans les textes du *xvi<sup>e</sup>* siècle et dans Oihenart se tirent des formes nues selon le schéma suivant :



Si l'on dispose en tenant compte de ce schéma la liste des types de formes verbales simples présentée dans *Syst.*, I, 497-499, on aura une vue plus claire du système qu'elles forment.

Dans les tableaux ci-dessous, un blanc (espace vide) représente une série de formes qui n'a jamais existé, dans aucun dialecte, sinon virtuellement dans l'esprit des sujets parlants; (n. a.), c'est-à-dire « non attesté », signifie que ce type de formes ne se rencontre ni dans les textes du *xvi<sup>e</sup>* siècle ni dans Oihenart, mais se rencontre ailleurs; (r.) et (t. r.) signifient respectivement que ce type de formes est rare ou très rare.

1<sup>re</sup> classeFormes nues, sans suffixe *-ke*

réel	non-réel		
présent	présent-futur		passé (ex-réel)
assertion	commandement	assertion	assertion
indicatif présent	impér. 3 <sup>e</sup> sg.		indic. imparf. ou aoriste

Formes nues plus suffixe *-ke*

réel	non-réel		
présent-futur	présent-futur		passé
pot. prés.-fut. ; indic. futur ; indic. présent intemporel	impér. 3 <sup>e</sup> sg. (n. a.)	éventuel ; assertion atténuée	imparf. du pot. ; évent. passé (conditionnel passé du fr.)

2<sup>e</sup> classeFormes nues, sans suffixe *-ke*

réel	non-réel		
présent-futur	présent-futur		passé
indic. présent ou (r.) futur	impér. 3 <sup>e</sup> pers. du patient	éventuel nu (r.) ; éventualité prés. ou future ; assertion attén.	indic. imparf. ou (r.) aor.

Formes nues plus suffixe *-ke*

réel	non-réel		
présent-futur	présent-futur		passé
pot. prés.-fut. ; indic. futur ; indic. présent intemporel	impér. futur 3 <sup>e</sup> pers. pat.	comme l'éventuel nu	pot. imparf. ; évent. passé (condit. passé du français)

*Remarques.* 1<sup>o</sup> Les formes simples d'indicatif présent des verbes de la 1<sup>re</sup> classe à sujet de 2<sup>e</sup> pers. servent aussi, régulièrement, d'impératif. Il a dû en être de même pour certaines formes simples d'indicatif présent-futur à patient de 1<sup>re</sup> pers. du sg. ; mais nous n'en connaissons personnellement qu'un exemple, dans Oihenart.

2<sup>o</sup> Sur l'impératif à suffixe *-ke*, v. Lafon, *L'impératif en basque au XVI<sup>e</sup> siècle* (BSL, t. LXIII, 1968, p. 124-127). Il n'a jamais dû être employé couramment. Il est même fort douteux que des formes simples d'impératif à agent et patient de 3<sup>e</sup> pers. aient jamais reçu le suffixe *-ke*, en d'autres termes que *\*begike*, *\*beike* « qu'il le fasse dans l'ave-

nir ! » ait existé à côté de *eikek* « fais-le dans l'avenir », qui est attesté, et de *begi* « qu'il le fasse ! », qui est courant.

Les marques qui peuvent s'ajouter aux formes précédentes sont les suivantes :

1<sup>o</sup> Marques non-syntaxiques, à valeur modale, s'ajoutant seulement à l'éventuel nu : *ai-*, *albait-*.

2<sup>o</sup> Marques à rôle syntaxique, pouvant s'ajouter soit aux formes nues soit aux formes à suffixe *-ke*, sauf à celles d'impératif (et de votif et de prescriptif) :

*-n*, qui peut être suivi d'autres suffixes, notamment des suffixes casuels de la déclinaison ;

*-la*, qui peut être suivi des suffixes *-r-ik* et *-ko*, *-kotz* ;

*ba-*, qui peut être précédé de *al-* « possible » ;

*bait-*.

Les formes verbales personnelles sans marques syntaxiques qui peuvent être employées dans les propositions indépendantes et principales sont des types suivants :

1<sup>o</sup> formes nues { d'indicatif présent-futur,  
d'impératif,  
d'éventuel,  
de prétérît ;

2<sup>o</sup> les mêmes, plus suffixe *-ke* ;

3<sup>o</sup> éventuel nu plus préfixes *ai-* et *albait-*.

Les formes verbales de propositions subordonnées sont obtenues en ajoutant les marques syntaxiques aux formes des deux premiers types ci-dessus.

Les formes obtenues en ajoutant des marques syntaxiques aux formes nues ont pris parfois, dès avant le xvi<sup>e</sup> siècle, des valeurs différentes de leurs valeurs originelles, et elles peuvent s'employer dans des propositions indépendantes ou principales.

Il importe de signaler qu'à date historique aucun verbe, dans aucun dialecte, ne possède tous les types de formes simples théoriquement possibles, soit sans suffixe *-ke*, soit à suffixe *-ke*. Ainsi, on ne connaît aucun exemple d'éventuel nu dans les verbes de la 1<sup>re</sup> classe. Dans la 2<sup>e</sup>, seul un petit nombre de verbes qui signifient « faire », « pouvoir faire », « donner », possèdent un éventuel nu. Là où ce dernier manque, il est remplacé par des formes à suffixe *-ke*, ou par des formes tirées d'autres racines, ou par des formes à auxiliaire.



Le seul verbe qui possède les quatre types fondamentaux, au xvi<sup>e</sup> siècle, est *egin*, en biscayen. On trouve dans les Refranes et dans TAV *dai* (de \**dagi*) « il le fera »; *begi* « qu'il le fasse ! », *egik* « fais-le »; *lei* (de \**legi*) « il le ferait »; *nengian* « il me fit », *egian* « il le fit ». Mais on ne trouve dans les deux recueils qu'une forme à suffixe *-ke*: *eikek* « fais-le (dans l'avenir) ». L'indicatif présent est de type composé, à auxiliaire « avoir », comme dans les autres dialectes.

Dechepare, Liçarrague et Oihenart emploient les impératifs *egik*, *begi* et le prétérit *zegian*. Mais à la place de *dai* et de *lei* ils emploient des formes tirées d'une racine *aidi*- « pouvoir faire » : *daidi* « il peut (pourra) le faire, il le fera », *laidi* « il le ferait », *zaidian* « il pouvait le faire ». Dechepare n'ajoute jamais à ces formes le suffixe *-ke*; Liçarrague et Oihenart le font parfois, mais rarement. On trouve dans le prov. 153 d'Oihenart *eztegik* « il ne te le fera pas », qui est par sa structure un présent-futur nu à indice de datif. C'est la seule forme nue de présent ou de futur du verbe *egin* que l'on trouve dans les textes basques-français du xvi<sup>e</sup> siècle et dans Oihenart. Nous n'en avons noté aucune dans Axular.

L'indicatif présent nu et l'éventuel nu occupent une place importante dans le système, parce que, même quand ils ne sont pas attestés, ce qui est le cas le plus fréquent pour l'éventuel nu et certains présents-futurs, ils ont servi, ayant existé réellement ou virtuellement, à produire des formes qui jouent un rôle morphologique ou syntaxique important. Ainsi, \**liza*, éventuel nu de *izan* « être », qui devrait signifier « il serait », n'est attesté nulle part, à aucune époque. Mais il a servi à former *lizén* (de \**lizén*) « qui fût », *lizela* « qu'il fût », *baliz* « s'il était », et enfin, avec le suffixe *-te(ke)*, *lizáte* et *lizateke*, qui sont les formes employées effectivement pour dire « il serait ». Dans nos textes du xvi<sup>e</sup> siècle on ne trouve aucune forme simple de présent nu de *erran* « dire » : on trouve à la place soit des formes composées comme *erraiten du* « il le dit », soit des formes simples tirées d'une autre racine, *dio* « id. ». Mais Dechepare emploie *derrana* « celui qui le dit », et Liçarrague *ezterralla* « qu'il ne le dise pas ! », *badarra* « s'il vient à le dire », qui reposent sur \**darra*, \**derra* « il le dit », qui a existé au moins virtuellement dans l'esprit des sujets parlants.

Liste des verbes qui possèdent des formes simples à suffixe  
*-ke* dans les textes du XVI<sup>e</sup> siècle

1<sup>re</sup> classe

*izan* « être » : s'emploie aussi comme auxiliaire;

*di-* « devenir » : s'emploie surtout comme auxiliaire.

2<sup>e</sup> classe

*du-* « avoir » : s'emploie aussi comme auxiliaire;

*egin* « faire » : s'emploie aussi comme auxiliaire en biscayen;

*za-* et *(i)ro-* « pouvoir faire » s'emploient presque uniquement comme auxiliaires; l'addition du suffixe *-ke* à *(i)ro-* est facultative; les formes sans le suffixe sont plus fréquentes que les autres.

Verbes à sens plein qui ne s'emploient pas comme auxiliaires :

1<sup>re</sup> classe

*egon* « rester; se trouver »;

*etorri* « venir » : *enendorke*, « je ne viendrais pas », attesté en biscayen en 1443, est la plus ancienne forme à suffixe *-ke* que nous connaissons (*TAV*, p. 79);

*jarraiki* « suivre »;

*joan* « aller ».

2<sup>e</sup> classe

*aidi-* « pouvoir faire » (l'addition de *-ke* est facultative et peu fréquente);

*eduki* « tenir »;

*ekharri* « apporter, porter »;

*eman* « donner »; *demake* dans une poésie de 1609 en haut-navarrais septentrional (*TAV*, p. 114, v. 64);

*erran* « dire »;

*i-* « donner », forme réduite de *egin* « faire »; et *(n)guz-* « donner plusieurs objets à quelqu'un »;

*ikhusi* « voir »;

*jakin* « savoir ».

Verbes (tous de la 2<sup>e</sup> classe) qui ont des formes à suffixe *-ke* dans Oihenart (proverbes et poésies), mais non dans les textes du xvi<sup>e</sup> siècle :

*edasi* « bavarder; raconter »;

*egotzi* « jeter »;

*erakarri* « amener » ;  
*erakutsi* « faire voir, montrer ; enseigner » ;  
*erosi* « acheter » ;  
*ezagun* « connaître » ;  
*ikhasi* « apprendre » (in *Anuario*, n° 261) ;  
*ikhuzi* « laver » ;  
*iraun* « supporter » ;  
*utzi* « laisser ».

### 3. Valeurs diverses et valeur fondamentale du suffixe *-ke*

Il est impossible de faire entrer dans une formule simple et brève toutes les significations que peut avoir le suffixe *-ke*. Elles ne sont d'ailleurs pas les mêmes dans tous les dialectes ni à toutes les époques. Elles relèvent du discours. L'une d'elles est particulière à deux verbes. Toutefois on peut dire que les formes où il figure donnent une information moins précise, moins certaine et moins pressante que les autres. D'autre part, certaines formes ont la même signification, qu'elles contiennent ou non ce suffixe.

Nous indiquons ci-dessous les différences de signification qui existent entre chacun des types de formes nues et les formes correspondantes à suffixe *-ke*.

#### A. Groupe du réel (présent et futur)

sans le suffixe <i>-ke</i>	avec le suffixe <i>-ke</i>
Indicatif présent ou intemp.	Indicatif intemporel
Indicatif futur (quelques verbes transitifs).	Indicatif futur.
Impératif : identique à l'indicatif à la 2 <sup>e</sup> pers. du sujet (1 <sup>re</sup> classe). De même, mais très rarement, pour des formes transitives à patient de 1 <sup>re</sup> pers.	Potentiel présent-futur <sup>1</sup> :

1. Le basque ne distingue pas le futur du présent au potentiel ni à l'éventuel. Les formes simples à suffixe *-ke* du 1<sup>er</sup> groupe expriment soit l'indicatif intemporel, soit l'indicatif futur, soit le potentiel présent, soit le potentiel futur. Le basque ne possède pas dans sa conjugaison simple une marque propre

possibilité présente ou future,  
envisagée d'une façon ferme.

L'indicatif présent *dakarke*  
sera étudié plus bas.

### B. Groupe du non-réel

a) Commandement concernant la 3<sup>e</sup> personne  
(sujet de 3<sup>e</sup> pers.; patient de 3<sup>e</sup>, agent de 2<sup>e</sup>)

Commandement, sans distinction de date.

Commandement qui n'est pas à exécuter tout de suite et une fois pour toutes : impératif futur ou intemporel.

Ces formes ne se rencontrent pas dans Dechepare, Ligarrague et Oihenart. On trouve, rarement, dans les Refr. et dans Etcheberri (poète labourdin de la 1<sup>re</sup> moitié du xvii<sup>e</sup> s.), des formes à patient de 3<sup>e</sup> pers. et agent de 2<sup>e</sup>.

### b) Éventuel

On ne peut pas définir nettement la valeur du suffixe *-ke* dans les formes d'éventuel, car les formes nues manquent le plus souvent, et là où des formes à suffixe *-ke* coexistent avec elles, elles ont la même valeur; l'addition de *-ke* y est facultative (v. plus bas, p. 208). Toutes ces formes expriment soit une éventualité présente ou future, soit une assertion atténuée. L'éventuel basque présent-futur, sans suffixe *-ke* ou à suffixe *-ke*, correspond souvent au conditionnel français.

### c) Passé (ex-réel)

sans *-ke*

Indicatif imparfait, plus rarement aoriste : réalité

servant à distinguer le futur du présent. Les formes qui servent à exprimer l'indicatif futur, et uniquement ce temps, sont, au xvi<sup>e</sup> siècle comme aujourd'hui, des formes composées du type *egonen da* « il restera », *hariuren* ou *hariuko* du « il le prendra ».

passée, procès qui a été réel,  
mais a cessé de l'être :  
ex-réel.

à suffixe *-ke*

Procès passé, qui n'a  
jamais été réel :

a) possibilité passée, qui  
a cessé d'être (ex-possible) :  
imparfait du potentiel.

b) éventualité passée, qui  
a cessé d'être (ex-éventuel) :  
imparfait de l'éventuel; cor-  
respond souvent au condi-  
tionnel passé du français.

L'indicatif imparfait *zakar-*  
*ken* « il le portait » sera étudié  
plus bas.

Sauf dans le cas de *dakarke*, que nous examinerons plus loin, le présent à suffixe *-ke* n'exprime jamais la réalité présente dans son sens le plus précis, la réalité du *nunc*. Le futur est moins précis que le présent : il est une perspective, non une date. Le potentiel présent-futur est, à un double point de vue, moins précis et moins ferme que l'indicatif présent : une possibilité, même envisagée sur le plan du réel, est moins qu'une réalité; de plus, le potentiel exprime indistinctement le présent et le futur; c'est le contexte qui permet — et encore pas toujours — de savoir si l'on a à faire à l'un ou à l'autre. Les formes à suffixe *-ke* qui ont valeur de potentiel sont souvent précédées de *ahal* « possible » ou de *ezin*, négation qui marque l'impossibilité.

Le présent intemporel à suffixe *-ke*, à notre connaissance, ne se trouve que dans les textes basques-français. Il y en a beaucoup dans les proverbes d'Oihenart, qui ont été recueillis au *xvii<sup>e</sup>* siècle; il n'y en a pas dans les *Refranes* de 1596. Ces formes sont des formes de non-personne (3<sup>e</sup> du sg. du sujet; 3<sup>e</sup> d'agent et de patient). Elles sont à la fois non-personnelles et non-temporelles; elles expriment des assertions qui n'ont pas de caractère personnel ni temporel, comme il sied à des « vérités » reconnues, qui s'imposent à tous les esprits et que chacun peut invoquer à tout moment.

Quant aux formes verbales simples, pourvues ou non du suffixe *-ke*, qui contiennent le suffixe *-n* du passé, elles expri-



ment toutes, si l'on peut dire, des «ex-» : ex-réel (sans suffixe *-ke*), ex-possible, ex-éventuel, les deux avec suffixe *-ke*. C'est l'ex-éventuel qui représente le maximum de non-réalité, car ce qu'il exprime n'a jamais été réel ni même possible. *Zakarken* « il le portait », indicatif imparfait à suffixe *-ke*, constitue un cas particulier que nous étudierons plus bas.

Pour bien saisir la valeur des formes qui contiennent à la fois le suffixe *-ke* et le suffixe du passé *-n*, il faut les comparer aux formes correspondantes qui contiennent l'un des suffixes, mais non l'autre. Les unes appartiennent au groupe du réel, les autres à celui du non-réel (passé); Ainsi, dans la vieille langue, *zukeen* s'oppose d'une part à *zuen*, d'autre part à *duke*, de la façon suivante :

<i>zuen</i>	<i>zukeen</i>	<i>duke</i>
« il l'avait »;	« il pouvait l'avoir »;	« il l'a » (intemp.);
	« il l'aurait eu »;	« il l'aura »;
		« il peut (pourra) l'avoir ».

On voit que la symétrie est loin d'être parfaite, quant aux significations, entre les trois séries.

Dans les textes du *xvii<sup>e</sup>* siècle, dans Oihenart et dans *TAV*, le prétérit simple se rencontre très rarement en dehors de la conjugaison du verbe « être » et du verbe « avoir ».

Exemples de formes simples à suffixe *-ke* :

*Nahi nuke* « je voudrais » est moins brutal et plus poli que *nahi dut* « je veux ».

*Pot bat niri eginagatik etzinduke laidorik* (Dech., VIII, 12) « pour un baiser à moi donné vous ne seriez pas déshonorée » : l'assertion atténuée répond au souci de ménager la pudeur de la jeune fille; le baiser est envisagé comme une simple éventualité. L'indicatif futur, *etzukezu laidorik* « vous ne serez pas déshonorée », serait brutal; il impliquerait que le baiser sera effectivement donné.

*Ni errege balinbaninz, erregina lizate* (Dech., V, 14), « si j'étais roi, elle serait reine » : éventualité contraire à la réalité du moment.

Éventuel passé à suffixe *-ke* : *on zukeen gizon hark sorthu ezipaliz* (Liç., Mth, 26, 24) « il eût été bon à cet homme s'il n'était pas né », litt. « cet homme aurait eu du profit s'il n'était pas né ». *Haren menian ezpanengo, nik nukeien zuzena* (Dech., XIII, 21), « si je n'étais pas en son pouvoir, j'aurais

eu mon droit (ce qui me revient en toute justice) ». Les conditions n'ayant pas été réalisées, ces deux éventualités ne l'ont pas été et sont restées dans le domaine du néant.

Il est impossible de prévoir à coup sûr quelles formes simples à suffixe *-ke* un verbe possède dans la vieille langue et quelles sont leurs significations.

*Formes simples d'indicatif présent ou prétérît à suffixe -ke.* — Un très petit nombre de verbes possède ou a possédé des formes simples d'indicatif présent ou de prétérît à suffixe *-ke*. Les plus nombreuses appartiennent au verbe *ekarri*, où certains ont vu un emprunt au latin, ou au celtique, ou au gallo-roman, et que nous avons étudié dans *Syst.*, I, 29-33 et 423-424. Dans Liçarrague, les formes de présent et de prétérît à suffixe *-ke* de ce verbe n'ont jamais valeur de potentiel, de futur ni de conditionnel : *dakarke* signifie « il le porte », et *zakarken* « il le portait ». Chez cet auteur, toutes les formes simples de ce verbe contiennent le suffixe *-ke*, sauf celles d'impératif et une forme de présent à suffixe relatif, *dakarrazuen* « que vous l'apportiez », qui traduit un subjonctif français. Les formes composées signifient indifféremment « apporter, porter, amener, produire ». Le présent simple à suffixe *-ke*, chez lui, ne sert à exprimer ni une réalité future, ni une vérité intemporelle, ni une possibilité présente ou future. Il signifie « porter » (sans terme envisagé) et aussi « entraîner comme conséquence, comporter, impliquer ». Le prétérît *zakarken* signifie « il le portait ». L'assertion est ferme; mais elle est moins précise que « il l'apporte », « il l'apportait », en ce sens que le procès est alors considéré comme n'aboutissant pas à un terme. Elle comporte donc une indétermination.

Dechepare n'a pas de formes à suffixe *-ke* de *ekarri*. Les Refranes ne contiennent qu'une forme à suffixe *-ke*, l'éventuel *lekarke*, où le suffixe est de rigueur : *larrak gitxitara lekarke* (186) « lo demasiado podría traer a poco », « le trop pourrait amener à peu » (affirmation atténuée).

Dans les proverbes d'Oihenart, l'addition de *-ke* à *dakar* « il l'apporte, il le produit » lui donne presque toujours une valeur intemporelle (*Syst.*, I, 31-32). Dans le prov. 160, *diakarken*, forme allocutive féminine, signifie « il le porte », sans terme envisagé et sans considération de date : *Ez holla, Usmena, handiki gorapenak soinean diakarken beherapena*, « ne prends point vanité, Usmène (c'est le nom d'une femme), de ta fortune; car souvent le croissant porte le déclin sur ses épaules ».

Nous avons cité dans *Syst.*, I, 32-33 et 441, des exemples de *dakarke* « il le porte » et de *zakarken* « il le portait », tirés de divers ouvrages écrit en labourdin, et qui montrent que ces formes se rencontrent avec ces significations chez des écrivains labourdins du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans le labourdin littéraire et courant du XIX<sup>e</sup>.

Nous pouvons ajouter trois exemples tirés de la traduction des Évangiles faite par le labourdin Haraneder, né vers 1669. *Hok heldu dira gizon batzu, dakhartela ohe batean gizon hebain bat* (Lc, 5, 18), « ecce uiri portantes in lecto hominem qui erat paralyticus », cité par Azkue, Dict., s.v. *hebain*; Lic. *dakarkeitela*; *dakharkenetik ageri da zuhailza zerik den* (Mth, 12, 33) « ex fructu arbor agnoscitur » (Lic. *fructutik*), assertion intemporelle, cité par Azkue, s. v. *zerik*; *galdegilen ziolen ... zer zakharken iduripen hark* (Mc, 4, 10) « ils lui demandaient ce que signifiait la comparaison (Azkue, s.v. *ekarri*, 5<sup>o</sup>); « interrogauerunt eum ... parabolam »; Lic. *interroga zezaten ... komparazioneaz* « sur la comparaison ».

Ithurry, dans son excellente *Grammaire labourdine*, p. 290-291, cite les formes suivantes : *dakhar* « il porte », *dakharke* « il peut porter », *zakharren* « il portait », *zekharkeen* « il pouvait porter », *lekharke* « il porterait ». Il faudrait dépouiller des textes labourdins de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour savoir si l'on y trouve effectivement des formes simples de *ekharri* à suffixe *-ke* ayant valeur de potentiel. Nous avons comparé la traduction des Évangiles par Liçarrague à celle que Duvoisin en a faite en labourdin au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce dernier emploie assez souvent des formes simples de *ekharri*. Elles signifient tantôt « porter », tantôt « apporter, produire ». Il ne se sert qu'une fois d'une forme à suffixe *-ke*, et c'est un potentiel : dans Mth, 7, 18, pour traduire « le bon arbre ne peut faire mauvais fruits, ni le mauvais arbre faire bons fruits » (« non potest ... facere »), Liçarrague emploie *ezin daidi*, et Duvoisin *ez dakharke* (qu'il ne répète pas dans le second membre de phrase).

P. Lafitte écrit dans la 2<sup>e</sup> édition de sa *Grammaire* (1962, § 619) : « Le verbe *ekarri* « porter » est de moins en moins employé sous ses formes fortes, sauf à l'impératif ... Pourtant ce verbe était encore bien vivant il y a peu d'années ... On utilisait d'ailleurs surtout les formes *dakarke*, *zekarken*, *dakarkete*, *zekarketen*, *dakarzke*, *zekarzketen*, auxquelles on ne donnait pas la valeur d'un potentiel, mais la valeur de *dakar*, *zekarren*, etc. ». Et il ajoute en note : « M. René Lafon

a montré que dans les vieux textes les formes en *ke* signifiaient souvent *porter*, et les formes sans *ke* *apporter*. »

Oihenart emploie dans une de ses poésies une forme à suffixe *-ke* du verbe *erakutsi* pour exprimer un procès qui n'aboutit pas à un terme. Ce verbe est le causatif de *ikusi* « voir » (v. *Syst.*, I, 267-269 et 427). Il signifie « faire voir, montrer, démontrer, déclarer, faire savoir, renseigner ». Enseigner est un procès qui, en principe, aboutit à un terme; il n'en est pas de même de « faire voir, montrer ». Les formes simples sans suffixe *-ke* expriment indistinctement un procès sans terme ou un procès à terme. *Erakutsu* (XIV, 28) « montrez (que vous avez pitié des pauvres amoureux) »; « montrez (la flamme qui est en vous) » (XV, 59); *erakustazu* « montrez-moi (où est le droit) » (App., II, 43); *Joan' enea zembail hil-errik, Lupean, air' edo zeruan Derakustano den lekuan* (XVII, 126-128), « (Je ne puis avoir de satisfaction) jusqu'à ce que quelque pays des morts, sous terre, dans les airs ou au ciel, me fasse voir ma chère Jeanne à l'endroit où elle est »; *Begir' etzak jei-egunak Elizak derakutskunak* (XIX, 1-2) « observe les jours de fête que l'Église nous indique ». Mais dans App., II, 17, le présent à suffixe *-ke* exprime un procès sans terme (« faire voir ») et permanent. Le poète s'adresse en ces termes à une personne qu'il aime, mais qui repousse ses avances : *Nik gorhasun, zuk gorrtasun, Derakuskegu elkarri*, « je me montre ardent, et vous sourde : telle est notre attitude mutuelle », litt. « nous montrons l'un à l'autre moi de l'ardeur, vous de la surdité ». Par contre, dans les prov. 329 et 498, les présents à suffixe *-ke* expriment des vérités intemporelles : *Nekez irabazteak derakuske ongi begiratzea* « en gagnant avec peine, on apprend à bien garder ce qu'on a »; *egileak egiten derakuske* « en faisant on apprend à faire ».

Mais le basque ne s'est pas attaché à exprimer systématiquement des nuances comme celles qui distinguent « apporter » et « porter », « enseigner » et « faire voir ». Il n'a pas développé l'emploi de formes simples à suffixe *-ke* pour exprimer le procès sans terme envisagé.

#### 4. Addition de marques syntaxiques aux formes à suffixe *-ke*

Nous avons touché à cette question dans *BSL*, t. LXII, 1968, p. 146-147. Nous voulons ajouter quelques précisions.



Il est évident que l'on ne peut pas ajouter de marques syntaxiques à l'impératif, qu'il soit ou non pourvu du suffixe *-ke*; d'autre part, ce suffixe ne s'ajoute pas au prescriptif et au votif.

On ne trouve aucun exemple de suppositif à suffixe *-ke* au xvi<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui même, le suppositif à suffixe *-ke* s'emploie rarement. Au lieu de dire *badoake* « s'il peut venir », *har badezake* « s'il peut le prendre », on ajoute plutôt *ahal* « possible » à des suppositifs ordinaires : *joaiten ahal bada*, *hartzen ahal badu*. Dechepare, pour exprimer une hypothèse qui porte sur une possibilité, fait précéder le préfixe *ba-* de *al-*, forme réduite de *ahal* : *albadagik* « si tu peux le faire », *albanerra* « si je pouvais le dire », en regard de *badagit* « si je le fais », *banerro* « si je le lui disais ». Dans une chanson biscayenne de 1443 (TAV, 3.1.6, v. 6), on trouve une forme composée de suppositif éventuel, *albanegi empara* « si je pouvais le sauver », en relation avec *enendorke* « je ne viendrais pas ».

En principe, quand on ajoute les autres marques syntaxiques, *-n*, *-la*, *bait-*, à des formes pourvues du suffixe *-ke*, elles gardent une valeur assertive, celle d'un indicatif ou d'un potentiel. *Erraiten du dakikela* « il dit qu'il peut (pourra) le savoir, qu'il le saura ». Mais comme des formes à suffixe *-ke* pourvues d'une de ces marques ont servi autrefois à des écrivains basques à traduire des subjonctifs du latin ou du français ou se traduisent en français par des subjonctifs, il convient de chercher si de telles formes peuvent ou non être considérées comme des subjonctifs à suffixe *-ke* exprimant une fin ou un souhait. Nous verrons qu'en réalité c'est le contexte, où se trouve un verbe principal exprimant un ordre ou une nécessité, qui leur confère une valeur finale.

Dans la phrase *egin ietzaguk gure aitzinean dohazken Jainkoak* (Liç., Act., 7, 40), « fais-nous des Dieux qui aillent devant nous », « fac nobis deos qui praecedant nos », *dohazken* signifie proprement « qui peuvent (pourront) aller ». Cette forme prend ici une valeur finale parce qu'elle est, selon la vieille construction basque, le déterminant d'un substantif qui est le patient d'un verbe à l'impératif.

Un texte biscayen du xvi<sup>e</sup> siècle que je n'ai pas étudié dans *Syst.* contient une forme simple de présent pourvue des suffixes *-ke* et *-la*. On lit dans la « chanson de Perucho » (1539) une phrase qui doit être restituée de la façon suivante : *esok amoreari gaxo nasala y penaz nazala, jatorkedala* (TAV,



p. 105), « dis à mon aimée que je suis malade et que je gis dans la peine ». *Jatorkedala* peut signifier, comme Michelena le dit (p. 196, s. v. *etorri*), « que me venga » ou « que me puede venir ». La première interprétation nous paraît préférable : « qu'elle vienne auprès de moi » (mais pas forcément tout de suite). Cette nuance de futur ne serait pas exprimée par *jatordala*, sans suffixe *-ke*, « qu'elle vienne à moi », sans indication de temps.

En tout cas, on n'a pas à hésiter sur la signification d'une forme composée, à suffixe *-ke-la*, que l'on trouve chez le poète labourdin Jean Etcheberri (xvii<sup>e</sup> siècle), dans une proposition principale. Le poète dit que lorsqu'on a prié pour un enfant malade et qu'il a guéri, il faut remercier Dieu, et il ajoute tout de suite après (Anthologie basque de P. Lafitte, p. 24) : *Berak ere lauda egun batean zaitzakela, Zeren guardatu zinduen hilltzelik haurtxo zela*, « puisse-t-il lui-même aussi vous louer un jour parce que vous l'avez gardé de la mort alors qu'il était un petit enfant ! » Il s'agit d'un acte à accomplir plus tard. La langue moderne ne connaît pas cet emploi d'une forme à suffixe *-ke-la* pour exprimer un ordre ou un vœu qui doit être accompli plus tard. Cette forme correspond, comme le dit P. Lafitte dans une note, à un subjonctif futur.

L'emploi de formes en *-ken* et en *-kela* pour exprimer une fin ou un ordre, qui était très rare au xvi<sup>e</sup> siècle, a disparu de la langue, sans doute au cours du xvii<sup>e</sup>.

On lit dans Dechepare (XII, 54) : *Oroz elsi behar dizit non baitate hobena* « il faut, pour faire au mieux, que je renonce à toutes (les femmes) », litt. « il faut, de sorte que cela sera le meilleur ». *Baitate*, c'est-à-dire *dait* « il sera, il peut ou pourra être », plus le préfixe *bait-*, a ici une valeur finale, parce que la principale exprime une obligation. Liçarrague, de son côté, se sert assez souvent de formes à suffixe *-ke* et préfixe *bait-*, en relation avec l'adverbe *non* « où ? » employé comme conjonction de subordination signifiant « de sorte que », pour rendre fr. *de sorte que* construit avec le subjonctif, et aussi, parfois, fr. *pour que*, *afin que*. Il emploie cette construction, avec des formes simples et avec des formes à auxiliaire *di-* ou *za-* transitif, lorsque la principale exprime un ordre, un souhait, une nécessité, une obligation. Les phrases suivantes de Liçarrague ont été traduites du français. *Egiguk othoi grazia gure gorputzak ... repausa ditezten, non ... hire ontasunaren eta graziaren memoria imprimitua eta*

*engrabatua baitauke gure bihotzetan* (Abc, B 4v 8), « veuille nous faire la grâce de tellement reposer que la souvenance de ta bonté et grâce demeure toujours imprimée en notre mémoire ». Le passage qui suit contient une forme simple et une composée, à suffixe *-ke* et préfixe *bait-* : *Jainkoak bere Spirituaz hala gobernatzen gaituenean, non ungiari eta harenganako eginbideari baikarreizkeo, eta gaizkiari eta bekhatuari ihes egin baitezakeogu* (E 7r 36), texte français « quand Dieu nous gouverne pour nous faire aimer le bien et pour nous faire fuir le péché », litt. « quand Dieu nous gouverne pour nous faire aimer le bien et pour nous faire fuir le péché », litt. « quand Dieu nous gouverne par son esprit de telle façon que nous suivrons (suivions) le bien et le devoir envers lui, et que nous fuirons (fuyions) le mal et le péché ». Dans 1 *Cor.*, 9, 24, la version française utilisée par Liçarrague porte « courez tellement que vous l'empoigniez » ; Liçarrague dit *hala laster egizue non har baitezakezue*, litt. « que vous l'empoignerez » ou « que vous puissiez l'empoigner ». Par contre, *Hebr.*, 13, 6, l'addition de *bait-* à *erran ahal dezakegu* « nous pouvons dire » n'introduit aucune idée de fin : *hala non seguranzarekin erran ahal baitezakegu* « de telle sorte que nous pouvons dire avec assurance ». C'est que les phrases qui précèdent expriment un fait, mais non une fin ou un ordre : « Dieu lui-même a dit : je ne te laisserai pas, je ne t'abandonnerai pas. »

Cet emploi simultané du préfixe *bait-* et du suffixe *-ke* pour exprimer une conséquence voulue ou une fin en relation avec *non* fonctionnant comme conjonction de subordination relève d'une tendance à distinguer l'expression du vouloir, de la fin, de celle du fait. Elle s'est manifestée en basque sous diverses formes. Elle a abouti notamment à la constitution d'un subjonctif, toujours composé, distinct de l'indicatif. Elle a dû être plus marquée chez les Basques pratiquant ou connaissant des langues qui distinguent un subjonctif et un indicatif.

Exemples de formes simples à suffixe *-ke* de *ethorri* « venir » employées par Dechepare et par Liçarrague (références indiquées dans *Syst.*, I, 160, 166).

Dechepare : *nator zugana* « je viens vous trouver » ; *ni zugana niatorkezu* (forme allocutive respectueuse) « je viendrai vous trouver ».

Liçarrague traduit « je viens » (« uenio ») par la forme composée *ethorten naiz*, mais « je viens bientôt » (« uenio

cito») par *banatorke sarri*; «bientôt» (*sarri*) n'est pas «à l'instant même» et est moins précis; *ba-* est la particule affirmative. *Datorke* exprime une assertion intemporelle dans deux passages : *badatorke gaua noiz nehork ezin obrarik baitaidi* «la nuit vient que nul ne peut œuvrer» («après le jour vient la nuit, où nul ne peut travailler», «uenit nox, quando nemo potest operari»); *zein Juduren laudorioa ezpailatorke gizonetarik, baina Jainkoaganik* «de laquelle la louange ne vient point des hommes, mais de Dieu» (version française suivie par Liçarrague). *Juduren* et *ezpailatorke* (forme négative à préfixe *bait-*) ont été ajoutés par le traducteur au texte latin, qui porte «cuius laus non ex hominibus, sed ex Deo est». L'idée exprimée (*Rom.*, 2, 29) est que le vrai Juif est celui qui l'est intérieurement, et la vraie circoncision, celle du cœur, dépendant de l'esprit et non de la lettre. «Cuius» peut se rapporter à *Iudaeus* ou à «circumcisio». Le vrai Juif (ou la vraie circoncision) tient sa louange non des hommes, mais de Dieu. Selon la version française suivie par Liçarrague, «cuius» se rapporte à «circumcisio»; mais Liçarrague a ajouté *Juduren*. *Ezin zatozkete* signifie «vous ne pouvez venir», «non potestis uenire». Le présent à suffixe *-ke* pourvu de la marque syntaxique *-la* exprime une circonstance future dans *ikhusiren dute gizonaren Semea datorkela zeruko hodeietan* «ils verront le Fils de l'homme venir des nuées du ciel», litt. «tandis qu'il viendra»; «uidebunt Filium hominis uenientem in nubibus caeli».

### 5. *-ke* facultatif

L'addition du suffixe *-ke* est facultative dans la conjugaison de deux verbes de la 2<sup>e</sup> classe qui signifient tous les deux «pouvoir faire» : *aidi-* et *-iro-*. Ils ne sont employés qu'au présent-futur, à l'éventuel et au prétérit. Le second n'est employé que comme auxiliaire, sauf dans des cas très rares (v. *Syst.*, 199-200), le premier que comme verbe à sens plein. Toutefois les Proverbes biscayens de 1596 contiennent deux formes d'éventuel composées à l'aide de *aidi-*, de type *artu leidi* «il le prendrait» (v. *Syst.*, II, 83). Le verbe *aidi-* a disparu de la langue; le verbe *iro-* est encore employé couramment comme auxiliaire dans la partie orientale du domaine basque, surtout en souletin.

Par contre, l'addition du suffixe *-te* (verbes « être » et « devenir ») n'est jamais facultative. Ou il n'y a pas lieu de la faire, ou elle est obligatoire.

Nous avons fait un relevé complet des formes de *aidi-* qui se trouvent dans Dechepare, Liçarrague et Oihenart. Il conviendrait de faire au moins des sondages dans d'autres textes du xvii<sup>e</sup> siècle. Ce verbe a existé en guipuzcoan, et Axular l'a employé. *Daidi* figure dans deux des proverbes recueillis par Ysasti vers 1620 (TAV, p. 178 et 179, n<sup>o</sup> 23 et 41); l'éventuel *zeneidike* « vous le feriez » se trouve dans Axular.

Notre relevé s'exprime dans le tableau ci-dessous. Pour chacun des écrivains, la première colonne indique le nombre des formes sans le suffixe *-ke*, la deuxième celui des formes à suffixe *-ke*.

	Dech.	Liç.	Oih.
présent-futur.....	7 0	23 4	5 2
éventuel.....	3 0	3 1	1 0
prétérit.....	0 0	1 1	1 0
	10 0	27 6	7 2

Au total, 52 formes; 44 sans le suffixe, 8 avec le suffixe.

On voit que les formes de *aidi-* sans suffixe *-ke* sont, au xvii<sup>e</sup> siècle et dans Oihenart, nettement plus nombreuses que les formes à suffixe *-ke*. Il en est de même pour l'auxiliaire *iro-*, tant en souletin du xix<sup>e</sup> et du xx<sup>e</sup> siècles que dans les anciens textes.

Au cours de nos dépouillements, nous n'avons rencontré pour *aidi-* que des formes à patient de 3<sup>e</sup> pers., le plus souvent du sg. On trouve deux formes à patient de 3<sup>e</sup> du pl., toutes deux pourvues du suffixe *-ke*, *daidizke* « il les fera », dans des proverbes d'Oihenart, prov. 557 « il les fera », et n<sup>o</sup> 278 de la liste copiée par Urquijo et publiée par Michelena dans *Anuario*, I, 1967.

Les formes du verbe *aidi-* ont la même valeur, qu'elles soient pourvues ou non du suffixe *-ke*. Les formes de présent-futur signifient « je peux ou pourrai le faire, je le ferai », celles d'éventuel « je pourrais le faire, je le ferais ». Lorsqu'elles expriment la possibilité (ou, avec une négation, l'impossibilité), elles sont souvent, mais non toujours, accompagnées de *ahal* « possible » ou de *ezin*, négation exprimant l'impossibilité. Quant aux formes de prétérit, on en trouve deux dans Liçarrague (citées dans *Syst.*, I, 126)



et une dans les poésies d'Oihenart. Dans Liçarrague, *ezin naidikeen* signifie « je ne pouvais pas le faire », et *deus ezin zaidianeane* « quand il ne pouvait rien faire ». Dans Oihenart, *App.*, IV, 54, *zaidien*, qui a dans cette phrase la valeur d'une forme relative, se traduit en français par un conditionnel; mais c'est un prétérit du futur : *ezpaitzakien*, *ber'egonik zer zaidien*, « comme elle ne savait pas, restée seule, ce qu'elle ferait (= que faire) ». On aurait au présent *ezpailaki ... zer daidien* « comme elle ne sait pas ce qu'elle fera ». *Zaidien* signifie donc au fond « ce qu'elle pouvait faire ». Au vers 91 de la même pièce, Oihenart emploie avec la même valeur une forme composée à l'aide de l'auxiliaire *iro-*, sans suffixe *-ke*, et qui est une forme de prétérit, *egin ziroen* « ce qu'il pouvait faire » : *zer egin ziroen ... egon zedin pensaketan* « il réfléchit à ce qu'il pouvait faire ».

J'ai écrit dans *Syst.*, I, 432, qu'il me semblait difficile de ne pas voir, comme Schuchardt, dans *idi-* un composé de *gi-* « faire », réduit à *i-* et de *di-* « devenir ». Mais je signalais en même temps les difficultés auxquelles se heurte cette idée, que, d'ailleurs, Schuchardt proposait sans donner d'explication ni de justification. Je crois aujourd'hui qu'elle n'est pas valable. La racine est sans doute *aidi-* et non *idi-*. Il y a en basque des racines verbales qui commencent par la diphtongue *ai* : par exemple *aik(i)-* « se lever ». La racine *aidi-* a un causatif, *e-r-aidi-* « faire faire », qui, à notre connaissance, n'a été signalé nulle part. Il a fourni une forme nue du 1<sup>er</sup> groupe, à valeur de futur, qui contient un indice masculin de datif, *deraidik*. On la trouve dans les prov. 37 et 176 d'Oihenart : elle signifie « il te le fera faire ». *Eraidi-* est tiré de *aidi-* comme *eraik-* « lever, relever » de *aik-*. La prudence commande de considérer ces racines à initiale *ai* comme inanalysables jusqu'à plus ample informé et de ne risquer aucune hypothèse sur leur formation.

On peut citer un autre cas où des formes simples à suffixe *-ke* et des formes sans suffixe *-ke* ont la même valeur. Elles paraissent tirées d'une racine *i-* (parfois consonne) qui est une réduction de *gi-* « faire » et qui a pris la signification de « donner ». Toutes les formes de cette racine qui ont été intégrées à la conjugaison de « donner » contiennent un indice à valeur de datif (v. *Syst.*, I, 228 et 428). On est passé de « faire quelque chose pour quelqu'un ou à quelqu'un » à « donner quelque chose à quelqu'un ». Ainsi, *pot egin* « faire un baiser » est, dans Liçarrague, beaucoup plus fréquent



que *pot eman* « donner un baiser »; on dit en gascon *ha un pot* « faire un baiser ». P. Lafitte cite (*Gram.*, § 623) l'exemple suivant : *petentak egin diozka* « il lui a donné (litt. « fait ») des boucles d'oreilles », et la formule *Jainkoak dizula egun on* ! « que Dieu vous fasse (donne) une bonne journée ! » : *dizula* vient de \**dagizula* « qu'il vous le fasse ! » Liçarrague emploie plusieurs fois, pour exprimer un vœu, *dizuela* ... « qu'il (Dieu) vous (à plusieurs personnes) donne ... » (*Syst.*, I, 242). Il est significatif que, dans 2 *Cor.*, 9, 10, Liçarrague rende par *dizuela* le verbe *praestare* à l'indicatif futur : *ogi-ere jaleko dizuela* « panem ad manducandum praestabit », « qu'il donne aussi du pain à manger ». En souletin on dit *Jinko húnak deizúla égün hún* ! « que le bon Dieu vous donne bon jour ! »; *deizúla* vient de \**dagizula* par l'intermédiaire de \**daizula*. *Dizula*, altéré en *dissila*, se trouve dans une courte liste de mots et de formes basques recueillie au Pays basque par un voyageur allemand entre 1496 et 1499 (*TAV*, 2.2.18, p. 63) : *Gangon* (sic) *dissila* « qu'il (Dieu) vous donne une bonne nuit ! »; voir aussi le glossaire de *TAV*, p. 194, s. v. *diçula*.

Dans les Refranes, on trouve employées avec la même valeur deux formes de présent-futur de cette racine *i-* sans le suffixe *-ke* et deux formes pourvues de ce suffixe (*Syst.*, I, 252 et 253) : *deik* « et *dikek* « il te le donnera »; *diada* et *dikeada* « je te le donnerai », formes relatives à valeur finale qui ont pris une valeur d'indicatif futur et qui ont perdu leur *-n* (L. Michelena). *Astoagaz adi kirolan ta deik buztanaz bizarrean* « regozijate con el asno, y dar te ha con el rabo » (116) « amuse-toi avec l'âne, et il te donnera de la queue sur la barbe »; *ondo egiok landerrari, Jainkoak dikek donari* « haz bien al pobre, dara te ha Dios galardón » (265), « fais du bien au pauvre, Dieu te donnera récompense »; *indak mika bat orban бага, diada neskea gajpaga* « damé una picaza sin mancha, dar te he la moza sin mal » (174), « donne-moi une pie sans tache, je te donnerai la jeune fille sans défaut »; *ikedak ta dikeada* « darasme y darte he » (233), « donne-moi et je te donnerai » (*ikedak* est un impératif futur correspondant à *indak*, cf. *idazu* chez Dechepare; *dikeada* a perdu un *n* final, cf. plus haut).

Ces formes où la racine *gi-* « faire » a été réduite à *i-* et a pris la signification de « donner à », toujours avec un indice à valeur de datif, ne sont certainement pas très anciennes.

## Conclusion

1<sup>o</sup> Le suffixe *-te* ne s'emploie qu'avec les formes uni-personnelles des verbes *za-/a-* « être » et *di-* « devenir », c'est-à-dire avec leurs formes qui ne contiennent qu'un indice personnel, celui du sujet. Leurs formes à deux indices de personne, un de sujet et un de datif ou un allocutif, n'admettent pas le suffixe *-te*, mais seulement le suffixe *-ke*.

2<sup>o</sup> Le suffixe *-ke* s'emploie avec toutes les autres formes verbales, tant de la 1<sup>re</sup> classe que de la 2<sup>e</sup>.

3<sup>o</sup> L'emploi du suffixe *-te* n'est jamais facultatif. Celui du suffixe *-ke* l'est avec certains verbes de la 2<sup>e</sup> classe, qui signifient « faire », « pouvoir faire », « donner » (ce dernier sens n'étant pas primitif).

4<sup>o</sup> Les suffixes *-te* et *-ke* ont des valeurs identiques, mais variées. Toutefois, seul le suffixe *-ke* indique une action dont aucun terme n'est envisagé. Ils servent à exprimer une indétermination, ou peut-être une diminution dans la force ou la précision de l'expression : possibilité au lieu de réalité; ex-possibilité ou ex-éventualité au lieu d'ex-réalité; futur, ou présent intemporel, au lieu du présent au sens ordinaire du mot.

Dès l'époque des plus anciens textes, les suffixes *-te*, *-ke* font partie intégrante de la conjugaison. On ne voit pas d'où ils peuvent venir. La seule remarque que l'on puisse faire est que *t* et *k* figurent dans les suffixes *-to* et *-ko* qui servaient autrefois à former des diminutifs de noms. Le suffixe *-to*, qui s'emploie aujourd'hui sous la forme *-tlo* (avec *t* mouillé), existait déjà dans la langue aquitaine, forme ancienne de la langue basque : *Neskato* est un nom de femme qui figure dans une inscription latine des Hautes-Pyrénées. *Neska* s'emploie aujourd'hui avec les significations de « fille, jeune fille, fillette, servante »; *neskato*, ancien diminutif, est devenu un synonyme de *neska*. De *mando* « mulet », *idi* « bœuf », on a tiré les diminutifs *mandoko*, *idiko*. Y a-t-il un lien entre les suffixes verbaux *-te*, *-ke* et les suffixes nominaux à valeur diminutive *-to*, *-ko* ? On peut poser la question; on n'a, pour le moment, aucun moyen d'y répondre.

René LAFON.

## PROBLÈMES DE LEXICOGRAPHIE EN BAMBARA

Bambara est le terme officiellement accrédité pour désigner un peuple de l'Afrique occidentale qui se nomme lui-même *bánmáná*. La langue est littéralement « langue de Bambara », à savoir *bánmánákán*.

Il est admis que le bambara appartient au sous-groupe manding, avec le malinké (*mà̀ninkàkán*) et le jula (*jùlákán*). Ce sous-groupe appartient lui-même à un ensemble plus vaste, le groupe Mandé, selon une terminologie de Maurice Delafosse, reprise par tous les auteurs contemporains. Il y a lieu de préciser que la parenté des langues qui entrent dans ce groupe n'a pas encore donné lieu à un travail comparatif précis.

Il est incontestable que le sous-groupe manding est assez homogène et que l'intercompréhension existe généralement entre les locuteurs des différents parlers. Les intéressés ont d'ailleurs un terme pour désigner cet ensemble, à savoir *kókán* « la langue ko », reconnaissant ainsi à tout cet ensemble l'usage de *kó* « dire ». Ce lexème est en effet très employé, et manifeste dans le discours une fonction démarcative importante.

Nous ne saurions donner de chiffres rigoureusement précis car les parlers manding sont langue seconde pour de nombreux Africains. Disons, grosso modo, qu'il y a environ 3 millions de locuteurs dont un parler manding est langue première.

Ce chiffre peut être porté à 5 millions si l'on y ajoute les bilingues dont le manding est langue seconde. Il y a environ un million et demi de Bambara localisés au Mali entre le Macina et Bamako, entre Bougouni et une limite passant au nord de Kolokani. Nous ne nous étendrons pas sur les différenciations dialectales du bambara qui sont sans doute minimales, quoique certaines. Il semblerait que l'intercompréhension générale à l'intérieur du domaine manding existe moins à cause des affinités interdialectales que par le truchement d'un manding commun qui s'est forgé dans les milieux urbains et grâce au développement des relations commerciales. Bamako, capitale politique du Mali, est un facteur important dans le fait que ce manding commun est fortement marqué par le bambara. Pendant longtemps le parler des Bambara de Ségou, capitale d'un ancien État avant la colonisation, s'est affirmé pendant longtemps comme une référence de prestige. Aujourd'hui le ton général est donné par le bambara de Bamako, lequel semblerait être assez largement imprégné de malinké.

Il n'y a pas à proprement parler de traditions écrites en bambara. Il faut noter toutefois, qu'à la suite de la conférence UNESCO sur les orthographes qui s'est déroulée à Bamako en février 1965, le gouvernement malien a lancé une expérience d'alphabétisation en bambara, ce qui l'a amené à officialiser l'orthographe de quelques langues nationales. Nous la suivons, pour l'ensemble, avec cette différence que nous adoptons les lettres *ε* et *ο* pour les voyelles d'aperture III, et que nous tenons pour indispensable de noter les tons. Les voyelles nasales sont écrites, conformément au texte officiel, pour la lettre correspondant au timbre vocalique requis, suivies de la lettre N. Cette graphie ne soulève aucune difficulté, étant donné que toutes les syllabes sont ouvertes et qu'en conséquence un mot écrit *nón* « nager » ne saurait se prononcer que [nɔ̃] et jamais [nón].

*Remarques d'ordre phonologique.*

Le système des consonnes est le suivant :

p	t	c	k
b	d	j	g
m	n	ny	ŋ
	f	s	h
		l	
		r	
w		y	

Le phonème *p* est d'occurrence assez faible et il est surtout, mais non exclusivement, attesté dans des idéophones. Le phonème *ŋ* est rare et n'apparaît qu'à l'initiale. Le phonème *h* est réservé à des emprunts à l'arabe. Il existe en outre les occlusives prénasalisées dont les réalisations sont le plus souvent sourdes : *np*, *nt*, *nc*, *nk*. Leur faible occurrence et le fait qu'elles ne soient pas utilisées par tous les locuteurs nous incitent à la réserve quant à leur statut et à leur identité phonique exacte.

Le système des voyelles connaît deux séries en corrélation orale-nasale :

i	e	ɛ	a	ɔ	o	u
in	en	ɛn	an	ɔn	on	un

Les oppositions dans la série nasale, entre les degrés d'aperture II et III, sont rares; elles existent néanmoins dans plusieurs exemples, dont : *dén* « mouche tsé-tsé » et *dén* « enfant », *tóntigi* « chef d'association » et *tóntigi* « propriétaire d'un carquois ». Il n'est pas absolument certain que l'opposition orale-nasale soit toujours pertinente pour les lexèmes comportant une consonne nasale. C'est un point difficile à cerner car il existe, pour des raisons de contexte, mais aussi en vertu des particularités individuelles et régionales, une tendance à la dénasalisation en finale de certains syntagmes.

Nous concluons à l'absence de voyelles longues à titre de phonèmes. En effet, dans la plupart des cas, la longueur vocalique s'explique par la disparition d'un *g* intervocalique. Si de nombreux locuteurs disent à *táará* « il est parti », d'autres emploient couramment à *tágárá*. L'exemple du mot pour « termite » est également suggestif puisque nous trouvons, sans qu'on puisse le référer à des zones dialectales précises, *bágábágá*, *báábáá*, *búábúá*, *búúbágá*. Il nous est donc apparu plus cohérent de considérer comme biphonématiques les voyelles longues et d'interpréter par exemple *fúúlá* « le bonnet » comme CVVCV, eu égard à *fúgúlá* également attesté. Nous considérons *míiri* « penser » également comme un lexème de schème CVVCV, bien que nous n'ayons pas trouvé de formes correspondantes avec un *g* intervocalique.

Le bambara est une langue à deux tons ponctuels fonctionnels et un accent d'intensité dont la réalisation est principalement tonale et dont le statut, dans l'économie de la langue, est celui d'un morphème nominal à valeur de défini. Cet accent correspond à un suffixe vocalique -ó dans les parlers malinké occidentaux.



*Remarques d'ordre grammatical.*

Nous n'insisterons pas sur les faits grammaticaux dans leur ensemble. Nous nous contenterons de deux remarques générales qui nous semblent pertinentes pour la problématique lexicographique.

Le bambara est une langue éminemment *économique*. Nous signifions par là, d'une part, que sa morphématique grammaticale est très restreinte, que, d'autre part, le mot, c'est-à-dire l'unité lexicale telle qu'elle est formalisée pour assumer une fonction syntaxique, peut être le lexème lui-même.

Un second fait sur lequel il importe d'insister est celui de la composition et de la dérivation. Toutes les langues africaines qui nous sont connues utilisent largement la dérivation. Le problème n'est donc pas spécifique sur ce point. Il n'en est pas de même de la composition. On peut dire d'une façon générale que les langues économiques privilégient la composition comme procédé de formation nominale. Nous reviendrons ultérieurement sur des exemples car la composition ne s'éclaire qu'à la lumière du système tonal. Il importe seulement de signaler que les noms composés sont un syntagme complétif dont le complétant (toujours le premier terme) a valeur d'indéfini (ou générique) et se trouve par là même réduit à sa tonalité lexématique : *mùsòtógó* « nom de femme », *jàmànilígi* « chef de région » ; il s'agit de n'importe quelle femme, de n'importe quelle région.

La caractéristique principale d'un dictionnaire bambara sera d'être un dictionnaire de lexèmes. La première question qui se pose est donc celle de leur identification. La seconde caractéristique sera d'opérer des groupements, à la suite des lexèmes, afin de donner aux lecteurs les formes composées et dérivées où entre ce lexème. Les faits de dérivation et de composition intéressent les constituants nominaux et verbaux. Nous nous limiterons dans cet article à rendre compte de l'identité des noms composés.

*Le système nominal de base.*

Les signifiants des lexèmes bambara comportent des consonnes, des voyelles et des tons. Comment choisir la tonalité des lexèmes ?

Il y a trois classes fondamentales de lexèmes : 1) des lexèmes nominaux qui ne s'intègrent que dans le système

des modalités nominales; 2) des lexèmes verbo-nominaux qui s'intègrent dans le système des modalités verbales (système de conjugaison) et dans celui des modalités nominales; 3) des lexèmes adjectivaux qui s'intègrent dans le système nominal et dans un système restreint de conjugaison qui leur est propre.

Il est nécessaire de commencer par déterminer exactement le système nominal en rapport avec les tons. Soit les couples d'énoncés suivants :

- 1 à *ní musó tágara* [.'...'] lui et la femme sont partis
- 2 à *ní mùso tágara* [.'...'] lui et une femme sont partis
- 3 à *ní kámalén tágara* [...'] lui et le jeune homme sont partis
- 4 à *ní kámalen tágara* [.'...'] lui et un jeune homme sont partis
- 5 à *ní musó tèmenna* [.'...'] lui et la femme sont passés
- 6 à *ní mùso tèmenna* [.'...'] lui et une femme sont passés
- 7 à *ní kámalén tèmenna* [...'] lui et le jeune homme sont passés
- 8 à *ní kámalen tèmenna* [...'] lui et un jeune homme sont passés.

Ces exemples font apparaître une opposition défini-indéfini. Des recherches ultérieures devront nous permettre de cerner de plus près le champ sémantique impliqué; il serait peut-être plus exact d'y voir une opposition générique-particulier, mais là n'est pas notre problème.

La valeur de défini est aisément mise en évidence par l'apparition d'un suffixe nominal, que nous appelons l'accent nominal, et qui est représenté par une élévation de hauteur, souvent corrélatrice d'une accentuation au sens phonétique de ce mot.

En 1 et 2, un nom dont le lexème est à tons bas précède un verbe à tons hauts. L'accent nominal est représenté par un ton haut plus haut que les tons hauts du verbe. La corrélation défini-indéfini est la suivante :

B H H H H [.'...']—B B H H H [...']

En 5 et 6, le même nom précède un verbe à tons bas. La différence de registres entre le ton haut représentant l'accent nominal et les tons bas du verbe est plus grande que celle qui apparaît dans 1. De plus, en l'absence de l'accent

nominal, la succession des tonèmes bas du nom et du verbe aboutit, au niveau du verbe, à une dissimulation tonale telle que le ton de la première syllabe est remonté

B H B B B [·'...]—B B B B B [...]

En 3 et 4, un nom dont le lexème est à tons hauts précède un verbe à tons hauts. L'accent nominal est représenté par un ton haut plus haut que les tons hauts du verbe. Le nom est trisyllabique mais ce fait est sans conséquence, comme nous le verrons plus loin.

H H H H H H [·'····] H H H H H H [······]

En 7 et 8, le même nom précède un verbe à tons bas. Les tons du verbe sont franchement bas par rapport au ton haut, final du nom, cela pour le défini. Pour l'indéfini, on retrouve, au niveau du verbe, une dissimulation tonale et le ton de la syllabe initiale est plus haut que les tons hauts du nom.

H H H B B B [·'····] H H H B B B [······]

Nous attendons qu'une étude en laboratoire soit faite pour déterminer exactement la nature phonétique de l'accent nominal. Nous observons à l'oreille que les réalisations varient selon les individus; chez certains il y a franchement une accentuation articulatoire en même temps qu'une élévation de la voix, chez d'autres nous ne percevons qu'une élévation vocale.

Il ressort de l'examen de notre documentation que nous devons poser un système nominal de base, lequel se définit par le croisement de deux oppositions. D'une part une opposition zéro / accent correspondant à une corrélation indéfini / défini. D'autre part une opposition schèmes tonals Haut / Bas. Celle-ci n'est pas motivée et relève du lexique. Elle comprend trois groupes selon la distribution syllabique : monosyllabe, disyllabe, trisyllabe. Il apparaît en outre, au niveau des trisyllabes, une particularité sur laquelle nous allons revenir après les deux tableaux suivants, l'un présenté à travers des exemples typiques, l'autre donnant le système abstrait des noms.

zéro	accent
<i>kú</i> <i>kóno</i> <i>súruku</i>	<i>kû</i> (igname) <i>kónó</i> (oiseau) <i>súrukú</i> (hyène)
haut	
<i>sò</i> <i>dàga</i> <i>jàbibi</i> <i>jàmani</i>	<i>sǒ</i> (cheval) <i>dagá</i> (récipient) <i>jabibi</i> (ananas) <i>jamani</i> (région)
bas	

zéro	accent
<i>ˊ</i> <i>ˊ -</i> <i>ˊ - -</i>	<i>ˆ</i> <i>ˊ ˊ</i> <i>ˊ - ˊ</i>
haut	
<i>ˊ</i> <i>ˊ -</i> <i>ˊ - -</i>	<i>ˆ</i> <i>- ˊ</i> <i>- ˊ ˊ</i> <i>- - ˊ</i>
bas	

Les trisyllabes à tons bas se subdivisent en deux groupes complémentaires quand ils sont définis; les uns ont un accent tonal précédé d'un ton haut sur la seconde syllabe, les autres n'ont pas cette particularité. Cette distinction n'apparaît pas quand les noms trisyllabiques sont indéfinis; ils sont toujours représentés par des tons bas. Citons quelques exemples :

*fitirí dò* c'est le soir                      *banankú dò* c'est le manioc  
*nanbára dò* c'est le paralysé              *forontó dò* c'est le piment

*kangári* dò c'est l'avertissement    *filiné* dò c'est la lampe  
*funteni* dò c'est la chaleur    *karafé* dò c'est le mors.

Nous adoptons les conventions orthographiques suivantes. En valeur indéfinie, la première syllabe est marquée d'un accent aigu (ton haut) ou grave (ton bas); les autres syllabes, non marquées, sont à la même hauteur. En valeur définie, il importe d'informer à la fois sur le fait que le nom est défini (accent aigu en finale) et qu'il est de tel schème tonal : accent aigu initial s'il est haut, absence d'accent initial s'il est bas. Les principes orthographiques sont donc les suivants : toutes les syllabes qui suivent un ton marqué sont de la même hauteur que celle de la syllabe marquée; toutes celles qui précèdent un ton marqué sont basses.

*Les lexèmes verbo-nominaux et adjectivaux.*

Il est plusieurs procédés pour dégager les schèmes tonals des lexèmes verbo-nominaux. Le plus utile dans l'enquête est de faire précéder le lexème du morphème *kà*. Celui-ci est à ton bas et les tons des lexèmes apparaissent par contraste.

<i>kà kò</i>	[..]	laver	<i>kà sí</i>	[.]	écraser
<i>kà sigi</i>	[...]	poser	<i>kà sébe</i>	[."]	écrire
<i>kà sónye</i>	[...]	voler	<i>kà tága</i>	[."]	partir
<i>kà nyininka</i>	[....]	interroger	<i>kà kórotó</i>	[.""]	se presser.

On peut encore, quand c'est sémantiquement compatible, utiliser un suffixe de dérivation nominale qui porte l'accent tonal, par exemple *-li*, *-lan*, *-la* :

<i>dúmunni tumá</i>	dò	[..".]	c'est le moment du manger
<i>sónyeli</i>	dò	[..".]	c'est le vol
<i>sigilán</i>	dò	[..".]	c'est le siège
<i>sébelilá</i>	dò	[...".]	c'est l'écrivain public.

Il y a d'autres procédés sur lesquels nous ne nous étendrons pas. Il est certain que les lexèmes verbo-nominaux présentent, comme les lexèmes nominaux, deux ensembles de schèmes tonals, selon que la tonalité est haute ou basse, et autant de possibilités qu'il y a de distributions syllabiques.

Il en est de même avec les lexèmes adjectivaux. Le procédé qui les révèle le mieux est de les intégrer dans un énoncé avec un morphème prédicatif *ká* spécifique de la conjugaison des lexèmes en question. Nous ne connaissons pas de trisyllabes dans cette classe.



à <i>ká dún</i> [··] il est profond	à <i>ká dí</i> [·''] il est agréable
à <i>ká nyí</i> [··] il est bon	à <i>ká júgu</i> [·'''] il est mauvais
à <i>ká màga</i> [·'..] il est souple	à <i>ká kúnan</i> [·'''] il est amer
à <i>ká sùrun</i> [·'..] il est court	à <i>ká teli</i> [·'''] il est rapide.

Lorsque les lexèmes verbo-nominaux et adjectivaux sont à la base de constituants nominaux, ils suivent le comportement tonal des noms tel qu'il a été identifié plus haut. Ainsi *kà nà* « venir », mais : *sánjí nǎ mènna* [·'·..] la venue de la pluie a duré. Avec *júgu* « être mauvais », nous avons le nom *júgu* « ennemi » :

*mógó júgú dò* [·'···] c'est l'ennemi de la personne

### Présentation des lexèmes.

Nous pouvons maintenant répondre au problème posé. Étant donné que le bambara admet comme constituant syntaxique des unités minimales ou lexèmes, que ceux-ci ont un signifiant dont les tons est l'un des éléments<sup>1</sup>, la solution la plus économique est de faire figurer les lexèmes comme entrées du dictionnaire. Un sigle VN, N, A précisera de quelle classe de lexèmes il s'agit :

<i>só</i>	N maison	<i>dón</i>	VN connaître
<i>só</i>	N cheval	<i>dí</i>	A être agréable
<i>díli</i>	N racine	<i>sì</i>	VN passer la nuit
<i>dùgu</i>	N village	<i>nyí</i>	A être bon
<i>kámalen</i>	N jeune homme	<i>tága</i>	VN partir
<i>jàbibí</i>	N ananas	<i>dógó</i>	A être petit
<i>jàmàni</i>	N région	<i>tìge</i>	VN couper
		<i>sùrun</i>	A être court
		<i>fóròto</i>	VN se presser
		<i>nyininka</i>	VN interroger

Dans l'état actuel de notre documentation, nous n'avons pas relevé la dichotomie signalée en regard des lexèmes nominaux trisyllabiques. Nous ne pouvons pas affirmer qu'elle n'existe pas, et le nombre assez restreint des lexèmes VN trisyllabiques peut être seul responsable de cette imprécision.

1. La tonalité donnée avec le lexème est appelée la tonalité inhérente.

*Les noms composés.*

Les noms composés relèvent du traitement du syntagme complétif. Ce syntagme est caractérisé par : 1) Une séquence immédiate ou médiate (connectif *ká*) telle que l'expansion complétante précède le complété, centre de syntagme : *musó tógó dò* « de la femme/le nom/ c'est ». *jamaní ká tigi dò* « de la région/le chef/c'est ». 2) La possibilité de jouer sur la corrélation défini/indéfini. Dans les exemples précédents, le complétant est défini. Dans ceux-ci, il est indéfini : *jamanitigi dò* « c'est le chef de région » (de n'importe quelle région), *musótógó dò* « c'est un nom de femme » (de n'importe quelle femme). Donnons encore cet exemple très suggestif : *musó tógó kó Fátù* « le nom de la femme est Fatu », *Fátù yé musótógó yé* ['. . . . .'] « Fatu est un nom de femme »<sup>1</sup>.

Lorsque le complétant est défini, que la séquence soit médiate ou immédiate<sup>2</sup>, tous les constituants du syntagme sont marqués de l'accent nominal. La réalisation tonale du syntagme se ramène à la succession des tonalités propres à chacun des constituants. Par contre lorsque le complétant est indéfini, il apparaît un schème tonal syntagmatique tel que le second constituant est toujours à tons hauts, quelle que soit sa tonalité inhérente et que le premier constituant, le complétant, est haut ou bas, conformément à sa tonalité inhérente. Voici des exemples présentant les quatre possibilités :

<i>bólokan</i>	cou de bras (poignet)	<i>de bólo</i> et <i>kán</i>
<i>bólokala</i>	manche de bras (bras)	<i>de bólo</i> et <i>kàla</i>
<i>dabadén</i>	enfant de houe (fer)	<i>de dàba</i> et <i>dén</i>
<i>dabakála</i>	manche de houe	<i>de dàla</i> et <i>kàla</i>

Ce que nous appelons proprement noms composés, ce sont des syntagmes complétifs dont le complétant apparaît avec sa tonalité inhérente et une valeur d'indéfini. Nous retrouvons ce qui a été dégagé dans les énoncés proposés pour l'étude des lexèmes, à savoir que la tonalité inhérente est liée à la valeur d'indéfini, ce qui confirme la justesse du système fondamental que nous avons posé en ce qui concerne

1. Les noms propres, exactement noms individuels ou *tógó*, présentent la propriété, s'ils sont à tons hauts, de se réaliser haut-bas.

2. Cette différence correspond à une différence entre relation contractuelle et relation naturelle, selon une terminologie proposée par plusieurs auteurs.

les noms. Nous retrouvons comme complétant tous les schèmes tonals précédemment dégagés, au nombre de six :

<i>sôtigi</i>	maître de maison
<i>jirifura</i>	feuille d'arbre
<i>súrukuden</i>	petit d'hyène
<i>sotigi</i>	maître de cheval (cavalier)
<i>ligelúma</i>	le moment de couper (récolte)
<i>nafolotigi</i>	maître de biens (riche).

Il s'ensuit que les noms composés sont à la mesure des possibilités que la langue possède de mettre en relation syntagmatique un complétant indéfini et un complété. Nous avons dit que la composition est un procédé très productif puisque pratiquement la liste des composés est ouverte.

Deux problèmes de lexicographie se posent. Où faire figurer les noms composés ? Étant donné qu'ils constituent une liste ouverte, comment la limiter ?

A la seconde question nous n'entrevoions pas de réponse. Le seul critère objectif serait de pouvoir juger de la fréquence des noms composés. Il faudrait donc la calculer sur un vaste corpus. Nous n'en sommes pas là mais l'entreprise est de l'ordre des possibilités quand on sait que le Centre de Linguistique Appliquée de Dakar vient d'élaborer un lexique de base wolof calculé d'après les fréquences. Il reste à le faire pour le bambara.

Ajoutons que les critères sémantiques restent très sujets à caution, du moins dans l'état actuel de la réflexion générale sur les structures sémantiques.

A la première question nous répondrons que le plus cohérent apparaît de faire figurer les noms composés à la suite de l'entrée qui définit le lexème initial puisqu'ils permettent de saisir les différents aspects du champ sémantique de ce lexème. Toutefois, il est également nécessaire de faire figurer, par un système de renvois, les noms composés où le lexème apparaît comme complété, donc comme second constituant. Il se pose en effet un problème de sémantique dont nous allons esquisser une solution.

### *Champ sémantique et composition.*

La liste des noms composés doit permettre de déterminer le champ sémantique des lexèmes proposés. Nous proposons

un exemple. Pratiquement, *bólo*, le lexème proposé, doit comporter quatre rubriques. 1) Une définition de son champ sémantique, présenté ainsi / . . . . /; il se dégage d'exemples que nous ne donnons pas ici par économie. 2) Une liste de noms composés où *bólo* est complétant. Nous présentons ainsi [ . . . . ] la traduction littérale et nous la faisons suivre d'une traduction en clair si la première ne la suggère pas suffisamment. 3) Une liste de noms composés où *bólo* est complété et dont la définition est donnée à l'entrée du lexème initial. 4) Quelques exemples où *bólo* est utilisé comme nom fonctionnalisé. Nous reviendrons sur le champ sémantique après la liste.

<i>bólo</i>	N	/ ensemble main et bras /
<i>bólofa</i>		[remplir de main] poignée (mesure)
<i>bóloḡeḡenya</i>		[état d'avoir la main dure] (avarice)
<i>bólokala</i>		[manche de <i>bólo</i> ] bras sans la main
<i>bólokan</i>		[col de <i>bólo</i> ] poignet
<i>bólokannanegε</i>		[métal de poignet] bracelet
<i>bólokoins</i>		dial cf. <i>bólonkoni</i>
<i>bólokolon</i>		[main vide] un pauvre
<i>bólokolonya</i>		[état d'avoir les mains vides] pauvreté
<i>bólokuru</i>		[courber de main] poing
<i>bólolakənən</i>		[perles de <i>bólo</i> ] bracelet
<i>bólonkoni</i>		[doigt de main]
<i>bólonkonijan</i>		[doigt long] majeur
<i>bólonkonikunba</i>		[gros bout de doigt] pouce
<i>bólonkonineḡε</i>		[métal de doigt] bague
<i>bólonkonisinaba</i>		[ . . . . ? ] doigt mineur
<i>bólosəni</i>		[ongle de main]
<i>bóloteḡε</i>		[paume de la main]

— cf. : *bábolo*, *dəlikobolo*, *jiribolo*, *kələbolo*, *kininbolo* ou *kininbolo*, *kə̀bolo*, *nūmanbolo* ou *númanbolo*.

— fonct. à *bè n bóló* [il est à moi] je le possède  
*sőtigiyà bə̀ à bóló* [l'état d'être maître de maison est à lui] il est le maître de maison

*murú tḕ à bóló* il n'a pas le couteau.

Les rubriques 2 et 3 méritent l'attention. Dans un cas *bólo* est complétant et dans les noms composés il est toujours pris dans son acception concrète de membre supérieur ou d'une partie, en particulier la main, du membre supérieur.

Il n'en est plus de même dans les composés où *bólo* est le complété et qui sont normalement définis aux entrées des lexèmes initiaux. Celles-ci nous livrent les définitions suivantes :

<i>bábolo</i>	[ <i>bólo</i> de rivière]	affluent
<i>dələkibólo</i>	[ <i>bólo</i> de boubou]	manche
<i>jiribolo</i>	[ <i>bólo</i> d'arbre]	branche
<i>kelebólo</i>	[ <i>bólo</i> de guerre]	aile d'une armée
<i>kininbolo</i>	[ <i>bólo</i> de droite]	main droite, la droite
<i>kəbólo</i>	[ <i>bólo</i> de marigot]	affluent
<i>númanbolo</i>	[ <i>bólo</i> de gauche]	main gauche, la gauche.

Dans ces exemples, *bólo* n'a plus son acception concrète de membre supérieur, mais une acception autre (abstraite ? figurée ?). Le 5<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> exemples ne font exception que relativement, étant donné qu'ils répondent également à « droite », « gauche » en tant que directions.

Nous nous arrêtons à la suggestion suivante : il est des lexèmes bambara, *bólo* en étant un exemple, dont le champ sémantique tend vers une acception étroite ou une acception large selon qu'ils sont complétant ou complété d'un nom composé. Citons par exemple *kənə* ventre / intérieur *kùn* tête / sommet, *nún* nez / pointe, *dén* enfant / (valeur d'affiliation), etc.

Si nous symbolisons par  $\boxed{\text{E}}$  l'expansion et  $\boxed{\text{C}}$  le centre de syntagme, les faits relatifs à *bólo* se présentent ainsi :

$\boxed{\text{E}}$ <i>bolo</i>	<i>bolo</i> $\boxed{\text{C}}$
acception large	acception étroite

Cette constatation est également importante pour comprendre la rubrique où *bólo* est présenté comme nom fonctionnalisé. Dans les exemples qui sont donnés, la fonction de circonstant est assumée par ... *n bólo* ... *à bólo* qui ne sont rien d'autre que des syntagmes complétifs dans lesquels *bólo* assume



la fonction de complété. Là encore c'est bien l'acception large du champ sémantique qui prévaut : il serait pour le moins audacieux de voir une référence au membre inférieur. Un nom fonctionnalisé, assimilable au statut d'une postposition, ne peut être identifié comme telle que par le critère sémantique. Formellement c'est un nom en fonction de complété. Il en serait de même dans les exemples suivants : *kóno* « ventre » *kónodimin* « mal de ventre » ; *sókono* « intérieur de maison » ; à *bóra dugú kóno* « il est sorti du village », litt. « de l'intérieur du village ». *kóno* se réfère à une partie du corps, le ventre, dans son acception étroite, comme complété ; comme complétant, il a une acception large, à savoir « l'intérieur », aussi bien dans un nom composé que comme nom fonctionnalisé.

Dans l'état partiel de notre réflexion sur ce problème, nous symbolisons notre hypothèse comme suit :



L'Expansion détermine le Centre de syntagme. En tant qu'expansion complétante, le lexème tend vers une acception étroite et concrète ; en tant que centre complété de syntagme, le lexème tend vers une acception large.

### Conclusion.

Le bambara est, comme nous l'avons dit, une langue éminemment économique. Ceci peut en un sens être un avantage. Au plan tonologique, en effet, on aboutit à un système très cohérent de schèmes tonals selon la distribution syllabique. Ce système, nous l'avons vu, est croisé avec un système grammatical propre aux noms et formulé dans l'opposition zéro-accent. Au plan phonologique, les signifiants restent identiques à eux-mêmes, et, à part quelques exceptions bien déterminées, ne sont pas soumis à des assimilations phonétiques.

Il va de soi qu'un dictionnaire exige une préparation à sa lecture, et cette préparation s'impose d'autant plus que l'organisation de la langue est réductible à un nombre limité de schèmes structuraux qui doivent permettre la génération des énoncés.

Les constituants étant peu marqués, les faits de contraste se trouvent par là-même privilégiés. La langue bambara

impose à l'enquêteur et au descripteur de travailler sur des énoncés et non sur des mots isolés ou sur des segments d'énoncés. Ceci a une conséquence directe au plan sémantique, à plus forte raison si on le manifeste à travers la traduction. Nous l'avons vu à travers l'exemple des noms composés, mais cette caractéristique se vérifierait dans de tout autres syntagmes. Il s'ensuit qu'il y a intérêt à concevoir les entrées du dictionnaire comme des rubriques où les lexèmes sont traités d'après plusieurs contextes. L'exemple de *bólo* est suggestif, puisqu'il impose quatre contextes. Un lexème verbo-nominal doit également être « balayé » en faisant ressortir plusieurs contextes : 1) le lexème simple en emploi verbal ; 2) en emploi nominal ; 3) les noms dérivés et composés ; 4) le lexème dérivé en emploi verbal ; 5) en emploi nominal ; 6) les noms dérivés et composés construits sur la base du lexème dérivé.

Maurice Houis,



## INDEX DES MATIÈRES

---

- Absolutifs grecs 119.
- Adverbes privatifs et adverbes simples en grec 89, 91.
- Analyse d'un texte ouzbek sans « harmonie vocalique », 41.
- Analytisme flexionnel du français 28.
- bambara*, ou langue *ko*. La langue de Bamako 213.
- Champ sémantique des lexèmes *bambara*. Étude du lexème *bolo* 224.
- Comportement du *yod* en grec moderne : sa place, sa fréquence, ses relations avec d'autres phonèmes 144.
- Composition et dérivation des langues africaines 216.
- Degrés de corrélation dans un texte turc de Turquie 30.
- Dictionnaire *bambara* : dictionnaire de lexèmes 216.
- Dictionnaire de fréquence de l'anglais de Thorndike 11.
- Emplois syntaxiques des formes grecques en  $\tau\acute{\iota}$  112.
- Étude quantitative de l'« harmonie vocalique » du turc de Turquie 29.
- Évolution de l'instrumental en indo-européen 83.
- Expériences psycholinguistiques (méthode Shannon) et analyse mathématique des résultats obtenus sur des mots français 17.
- Formes simples à suffixe *-ke* en basque 192.
- Français (le mot) 14 ; /lexique/ XI, XVI.
- Fréquence dans les langues romanes : catalan, italien, portugais, provençal 1.
- Fréquence dans l'espagnol et le roumain 5, 11.
- Hypothèses de Delbrück, Brugmann et Wackernagel (gr.  $-\tau\acute{\iota}$  et  $\tau\acute{\iota}$ ) 100, 109.
- Hypothèses de Schuchardt (basque) 186, 190, 210.
- Hypothèse de Z. Stieber sur la valeur phonématique de *i* et de *ĩ* dans le polonais contemporain 179.
- Instrumental (1') en indo-européen 44 :  
 Instrumental déprédicatif 45.  
 Instrumental désubjectif 49, 75.  
 Instrumental déobjectif 57, 69.  
 Instrumental et datif 63.  
 Instrumental d'extension ou perlatif 65, 67.
- Interprétation des vieilles formes en  $\tau\acute{\iota}$  par H. Jacobsohn et W. Schulze 99.
- ke* (le) facultatif en basque 208.
- Lexique (structure) VI, XI, XVI.
- Loi de Zipf 2, 10.
- Mesure de l'information syntaxique contenue dans le langage 14.
- Morphologie du *yod* en grec commun 161.
- Mots d'emprunt dans le système du polonais 182.
- Neutres grecs anciens en  $\tau\acute{\iota}$  85.
- Nomenclature végétale : structure des champs sémantiques XVI.
- Noms d'action et noms d'agent en grec ancien 128.
- Origines des formes anciennes d'adverbes en  $\tau\epsilon\iota$  (v<sup>e</sup> siècle) 97.
- Origine du système indo-européen de la phrase simple et son évolution jusqu'aux emplois plus récents 78.

- Palatalisation des consonnes en grec commun 153.
- Paliers de fréquence 10.
- Phonème semi-vocalique *yod* en grec moderne; son origine 139.
- Phonème (le) simple *yod* et le phénomène de diphtongaison en grec commun 161.
- Prédominance de la structure morphémique sur l'organisation syllabique du mot en français et en russe 20.
- Pronoms personnels français et catégories classificatrices XI.
- Relations fréquence-rang 1.
- Relations phonématiques de *i* et *y* en slave du Nord (polonais) II.
- Semi-voyelles en grec moderne 137.
- Slave du Nord : (phonologie vocalique) II.
- Souletin (le) et le labourdin (basque) 186, 190, 203, 208, 211.
- Statistique mathématique et informatique appliquées à la linguistique 15.
- Structure informationnelle du mot français et du mot russe 16.
- Structure grammaticale et structure sémantique du lexique VI, XI.
- Suffixes verbaux *-ke*, *-le*, ou suffixes d'indétermination dans le basque des <sup>xvi</sup> et <sup>xvii</sup> siècles 184.
- Théorie de Shannon (fréquence statistique de l'apparition des signes symboles dans le langage) 15.
- Valeur informative du mot français par rapport au russe 25.
- Valeur instrumentale de la finale des adverbes en *тѣ* 104.
- Valeur du suffixe *ke* en basque 198.
-



# TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXV (1970)

---

Procès-verbaux des séances.....	I-XXIII
H. GUITER. Sur les relations fréquence-rang.....	1-13
N. PETROVA, R. PIOTROVSKI, R. GIRAUD. Caractéristiques informationnelles du mot français.....	14-28
A. TRETIAKOFF. Recherche quantitative sur l'harmonie vocalique. Application au ture et à l'uzbek.....	29-43
J. HAUDRY. L'instrumental et la structure de la phrase simple en indo-européen.....	44-84
F. BADER. Neutres grecs en <i>-ti</i> : absolutifs et privatifs verbaux.....	85-136
A. MIRAMBEL. Semi-voyelles en grec moderne.....	137-178
S. BAZYLKO. Le statut phonématique de <i>i</i> et <i>ɛ</i> en polonais contemporain.....	179-183
R. LAFON. Le suffixe <i>-ke</i> , <i>-te</i> dans la conjugaison basque. Formes verbales simples.....	184-212
M. HOUIS. Problèmes de lexicographie en bambara.....	213-227
Index des matières.....	234-256



BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE  
DE PARIS

---

TOME SOIXANTE CINQUIÈME  
(1970)

FASCICULE 2

---

*Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique*

---

Reproduit par offset  
avec la permission de la  
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS  
pour  
DAWSON - FRANCE, S.A.  
VILLEBON SUR YVETTE  
FRANCE  
1974



## COMPTES RENDUS

---

1. *Voprosy Jazykoznanija*, (Questions de Linguistiques), M., 1968, 6 numéros (le n° 5 ne nous est pas parvenu).

Pas d'articles à programme, d'échanges de polémique dans ces numéros de la revue de linguistique de l'Académie des sciences de l'URSS. On notera toutefois le procédé subtil qui consiste, « à titre d'information », à reproduire des articles étrangers, en l'occurrence celui de Herdan « The crisis of modern general linguistics », paru en 1967 dans « la Linguistique » (ici 2, 112-117), et celui d'Uhlenbeck, *Lingua*, 1967, sur la Grammaire transformationnelle (reproduit ici en 3, 94-111 et 4, 107-116), la rédaction des « Voprosy » tenant toutefois à prendre ses distances tant avec certaines thèses des auteurs qu'éventuellement avec leur ton polémique.

A. F. Losev (1, 50-63), dans un article intéressant qui retrace l'histoire de la linguistique soviétique des dix dernières années, entend montrer que l'opposition entre linguistique traditionnelle et structuralisme est à bien des titres illusoire. On s'étonne, au passage, que ce linguiste, après d'autres, ramène les mathématiques au seul quantifiable. Autre opposition, également classique, celle qui concerne « synchronie » et « diachronie » : E. S. Ėubriakova rappelle qu'elle ne saurait avoir qu'un caractère relatif (3, 112-123).

Du 26 au 29 septembre 1967 s'est déroulée à Moscou une Conférence sur le sujet : « Le langage — système sémiotique d'un type particulier » (C. r. en 3, 155-157) ; c'est ce thème que développe R. V. Pazuxin dans une étude dense et intéressante. Pour lui les signes linguistiques constituent une sous-classe particulière de la classe des signes arbitraires (non-motivés) mais tels que le locuteur peut, à partir d'un nombre fini de signifiants, créer un nombre infini de signes (3, 57-65).

Ju. V. Roždestvenskij (2, 3-13) étudie la notion « d'universaux linguistiques » qu'il ramène à quatre types logiques : Universaux absolus (Pour toutes les langues il existe...), Universaux d'implication (si dans une langue donnée A existe, alors B existe aussi), Universaux statistiques (Pour la majorité des langues il existe...) et



enfin Corrélations statistiques (dans la majorité des langues l'existence de A renvoie à celle de B). B. A. Uspenskij (6, 3-15) essaie, quant à lui, de dégager la hiérarchie des rapports qui peuvent être établis entre les différents sous-systèmes d'une langue et généralise la méthode de recherche en ce domaine : études typologiques et mise en évidence « d'universaux ». Application, en quelque sorte, de ce type de problème : l'article de K. E. Majtinskaja (3, 31-40) qui passe en revue les systèmes de pronoms personnels dans de nombreuses langues ; elle conclut qu'on ne peut, dans tous les cas, en ramener l'origine à des particules déictiques et des pronoms démonstratifs.

Deux articles traitent des « niveaux linguistiques », question qui a en outre fait l'objet d'un colloque tenu à Moscou du 4 au 7 avril 1967 (c.r. en 1, 150-152) : le premier de G. V. Kol'sanskij (2, 14-19) pour lequel la notion de « niveaux linguistiques » doit être rapportée à la « structure » d'une langue et non à son « système », le second de Ju. S. Maslov (4, 69-79) qui distingue entre niveaux fondamentaux (ceux des unités minimales) et niveaux intermédiaires.

Problèmes méthodologiques également avec l'étude de B. S. Xajmovič (6, 26-35) qui délimite le domaine de la grammaire, opposé à ceux de la phonologie et de la lexicologie — pour lui les unités grammaticales n'ont pas d'expression matérielle univoque et se définissent par des ensembles de rapports —, et celle de T. A. Bertagaev (2, 106-111), qui discute du rôle de l'harmonie vocalique, de l'accent tonique, des alternances phonétiques, dans la délimitation du mot.

L. A. Čistovič (2, 60-67) présente les résultats de premières expériences sur la perception et la distinction des phonèmes. R. R. Mdivani propose un additif au modèle de calcul général de distribution des phonèmes, proposé par Harary et Paper dans « Language » en 1957 (3, 124-125). V. P. Koneckaja (2, 20-27) distingue et étudie les notions de « supplétisme » et « d'hétéronymie ».

Trois articles relèvent des problèmes de syntaxe générale : D. S. Staniševa (1, 95-102), à propos de l'analyse des « syntaxèmes », polémique contre l'ouvrage d'A. M. Muxin, « Analyse fonctionnelle des éléments syntaxiques », paru en 1964 ; G. G. Počencov adresse à la rédaction des V. Ja une lettre sur la nécessité de distinguer entre « trait obligatoire » et « trait facultatif » dans les structures syntaxiques (1, 145-148) ; enfin N. Ju. Švedova (2, 39-50), en se référant au russe, examine le problème de la distinction entre « compléments » (appelés ici « déterminants ») et « extensions » à l'intérieur de la proposition.

L'intérêt pour les recherches d'ordre statistique semble faiblir ; c'est peut-être pourquoi L. R. Zinder et T. V. Štroeva, critiquant V. G. Admoni qui, dans plusieurs ouvrages, avait opposé la mé-

thode « symptomatique » d'étude des faits linguistiques (qui se limite à l'appréciation relative de l'importance de tel ou tel fait : « moins », « plus », « beaucoup », « peu ») aux méthodes statistico-probabilistes, montrent l'utilité et les avantages de ces dernières (6, 120-123).

Les liens qui unissent la stylistique à la linguistique sont examinés par R. R. Gel'gardt (6, 58-65) qui cerne la notion de « stylèmes » (Connotations stylistiques des lexèmes) ; par E. T. Čerkasova (2, 28-38), qui se propose de définir la « métaphore » en restant sur un plan strictement linguistique ; par A. Ja. Sajnevič enfin qui, à partir d'échantillons tirés d'œuvres variées de la littérature anglaise des <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles, élabore une méthode statistique permettant de distinguer les différents styles sur le plan fonctionnel (1, 64-76). S. I. Gindin présente deux inédits de Valéri Brjusov, l'un, de décembre 1914, sur « Le vers russe et les mètres antiques », l'autre écrit vers 1917-1918 et intitulé « Qu'est-ce qu'un vers ? » (6, 124-129).

Le problème de l'évolution linguistique est envisagé dans deux contributions : l'une de L. M. Skrelina (1, 77-84), qui, à partir de l'histoire du vieux et du moyen-français et opérant sur des exemples empruntés aussi bien à la phonologie qu'à la morphologie et à la syntaxe, essaie de définir l'essence des changements linguistiques ; l'autre de M. I. Steblin-Kamenskij qui pose la question suivante : est-il possible de diriger consciemment l'évolution en matière de langage ? Il estime finalement que l'histoire du mouvement linguistique norvégien depuis un peu plus d'un siècle, histoire dont il retrace les grandes lignes, montre le caractère illusoire de ce dessein (3, 47-56).

A partir de faits, empruntés pour l'essentiel aux langues du Caucase, A. K. Šagirov (2, 96-100), propose des procédés de reconstruction d'unités lexicales disparues.

G. V. Cereteli (3, 3-18) rappelle, en se référant à des exemples surtout sémitiques, la nécessité des études de caractère typologique avant de décider, pour telle ou telle langue, de ce qui doit être rapporté aux facteurs génétiques, de ce qui est à mettre au compte d'éventuels contacts, et, enfin, de ce qui ne représente que des cas d'iso-morphisme, soit fortuits, soit de caractère universel.

Quelques thèmes généraux ont fait l'objet de colloques : l'onomastique, Uljanovzk, 18-22/9/67 (c.r. 1, 155-157) ; histoire de la toponymie en U.R.S.S., Moscou, 18-19/12/67 (c.r. 2, 165-167) ; enseignement des langues étrangères, Moscou, 2-5/10/67 (c.r. 2, 156-158) et Bakou, 7-10/6/67 (c.r. 2, 161-162).

\*  
\* \*

*Langues indo-européennes :*

V. V. Ševeroškin (6, 66-80) propose de nouvelles interprétations d'inscriptions lyciennes (6, 66-80). Avec le c.r. du Colloque qui a réuni à Moscou, du 20 au 22 juin 1967, des germanistes d'U.R.S.S., de Tchécoslovaquie et de R.D.A. (1, 152-155), c'est là la seule étude de détail consacrée à une langue i.-e. autre qu'une langue slave. Le groupe slave et le russe en particulier se taillent pour 1968 la part du lion. Qu'on en juge :

*Langues slaves :*

Deux articles reprennent au fond une question de première importance : la « morphonologie ». Dans son étude le linguiste bulgare V. I. Georgiev (4, 32-42), analysant la flexion des langues slaves, entend démontrer que les désinences ne peuvent s'expliquer uniquement par des transformations phonologiques (phonétiques) des désinences initiales i.-e., mais par des lois qui leur sont propres — en tant que désinences — et qu'il qualifie de « morphonologiques » : les phonèmes constitutifs de ces désinences entrent en effet dans un double système, l'un purement phonologique — avec les autres phonèmes de la langue, l'autre morphologique — dans la mesure même où les phonèmes en question se trouvent porteurs de valeurs grammaticales, d'où le nom de « morphonèmes » qu'il leur donne (après Troubetzkoy et Kuřilowicz). Quant à S. B. Bernštejn, sous le titre « Introduction à la morphonologie slave » (4, 43-59), il reprend la notion d'alternances dont il étudie les différents types selon les langues.

Dans une étude minutieuse S. M. Tolstaja (3, 66-81) étudie la distance phonologique et le degré de combinaison des consonnes dans les différentes langues slaves modernes : elle établit à cet effet des matrices où pour chaque phonème consonantique sont notés ses rapports avec les différents traits pertinents : (+ : le possède, — : non, 0 : le trait n'est pas pertinent pour le phonème en question), puis, à partir des ensembles correspondant à chaque consonne (p. ex. : — + 0 0 + ; etc.) elle calcule la distance qui sépare cette consonne d'une autre (distance 0 si les 2 consonnes présentent le même signe pour le trait pertinent considéré, 2 s'ils sont opposés 1 s'il n'est pas pertinent pour l'une des deux consonnes).

Un bilan des études de dialectologie est donné : pour le tchèque par J. Belič (4, 4-12), pour le slovaque par I. Štolc (4, 13-20) ; pour le sorabe par S. Michalk (4, 21-31). Enfin un c.r. d'une réunion tenue à Saratov du 29 au 31 mai 1968 et relative à l'élaboration de l'Atlas linguistique pan-slave est donné en 6, 152-153.

*Russe :*

Le « Dictionnaire du Vieux-russe », en cours d'élaboration, donne matière au regretté V. V. Vinogradov à un certain nombre de réflexions judicieuses et d'étymologies ou d'explications nouvelles (1, 3-22). Le linguiste polonais S. Rospond rapporte l'étymologie de Kiev à un hypothétique \**Kujava* (1, 103-110). Partant des graphies *u*, *y*, *o*, d'une part, *i*, *e*, d'autre part, employées dans certains documents vieux russes très anciens à la place des *jers* en position faible, V. V. Kolesov (4, 80-86) estime que ces graphies attestent du maintien des ultra-brèves pendant un certain temps dans la mesure où elles déterminaient la qualité de la consonne précédente. S. I. Kotkov (2, 140-143) insiste notamment sur l'utilisation des données d'archives des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> ss. pour l'étude de la langue parlée, vivante, de cette époque.

Depuis quelques années les linguistes et pédagogues soviétiques ont heureusement mis l'accent sur les problèmes d'intonation, notamment dans leur enseignement aux étrangers. T. M. Nikolaeva (6, 49-57) étudie justement d'un point de vue théorique les rapports entre éléments segmentaux et supra-segmentaux et plus particulièrement le choix de ce qu'elle appelle des « intonèmes ». Ju. S. Stepanov (6, 36-48) reprend l'étude contrastive des cas selon les axes paradigmatique et syntagmatique et en propose un nouveau classement. A. V. Bondarko (4, 87-99), qui distingue entre valeurs générales et valeurs particulières des formes grammaticales, applique cette distinction à l'étude des aspects et des temps, les valeurs particulières dans ce cas étant des variantes des valeurs générales, conditionnées par le contexte et le caractère du discours. I. N. Kručmina étudie les constructions avec *koloryj* et leurs équivalents (2, 82-88). Sur la base d'une série d'expériences fondées aussi bien sur l'émission que sur la réception d'énoncés, et destinées à étudier le problème de la délimitation des mots dans la chaîne parlée, L. V. Bondarko, L. R. Zinder et I. D. Svetozarova (2, 68-81) estiment qu'en russe le phonème n'a pas de fonction proprement distinctive.

R. I. Lixtman étudie la formation de mots nouveaux par « conversion » (sans affixes) (2, 51-59). Un article posthume de L. A. Bulaxovskij sur l'analyse morphologique des noms d'oiseaux est donné en 4, 100-106. On trouvera le nécrologe de P. S. Kuznecov (1899-1968) en 3, 158-159.

L. A. Ivaško et O. S. Mžel'skaja analysent (2, 143-147) le premier fascicule du Dictionnaire du russe parlé dans la région de Pskov. V. Ja. Derjagin et L. P. Komjagina (6, 109-119), se fondant sur les atlas linguistiques locaux en cours d'élaboration, et sur les données d'archives, examinent le problème de la délimitation des dialectes dans le Nord de la Russie.



*Autres langues slaves :*

I. K. Beloded (1, 111-117) retrace la vie et l'activité du linguiste ukrainien P. I. Žiteski (1837-1911) ; J. Wójtowicz, de Varsovie, examine les problèmes liés au développement des « mazurismes » (4, 60-68) ; G. P. Klepikova et T. V. Popova (6, 98-108) comparent les données de « l'Atlas dialectologique bulgare » avec un texte du XVIII<sup>e</sup> s. et montrent l'ancienneté et la stabilité des traits dialectaux bulgares.

*Langues ouralo-altaïques :*

M. Räsänen, de Helsinki (1, 43-49), fait un bilan des données syntaxiques et surtout lexicales qui vont dans le sens de l'hypothèse ouralo-altaïque.

V. I. Lytkin étudie, à la fois d'un point de vue synchronique et d'un point de vue diachronique, les phonèmes vocaliques moyens et labialisés et leurs réalisations dans les langues permienne (1, 85-94).

*Langues turkes :*

Elles font l'objet d'un certain nombre de contributions. Deux conférences leur ont été consacrées, toutes deux à Léninegrad, la première en juin 67, la seconde en juin 1968. Sur cette dernière, dont le thème était « l'héritage de Radlov (1837-1911) », on trouvera un c.r. en 6, 153-154. Le rapport que V. M. Žirmunskij avait présenté à la première relevait en fait de la « poétique comparée » : son auteur, procédant éventuellement à des comparaisons avec le français et le russe, y étudiait les structures de la poésie populaire dans les différentes langues turkes et en précisait les traits caractéristiques : isosyllabisme, répétitions lexicales, allitérations... (1, 23-42). L'article de V. I. Aslanov (1, 118-125) s'inscrivait dans les mêmes perspectives : il s'agissait essentiellement de la revue des articles parus en U.R.S.S. au cours des dernières années et consacrés justement à la structure des œuvres poétiques dans les langues turkes.

G. F. Blagova (6, 81-97) envisage ce qu'elle appelle les « affixes pléonastiques » dans les langues turkes : redondance dans l'emploi d'un affixe pour chacun des éléments d'un syntagme ou d'un mot. C'est ce dernier type qu'elle étudie en particulier. Quant à N. Z. Gadzieva (3, 19-30) elle propose quelques modèles de reconstruction de la syntaxe de ces langues.

Deux études « locales » pour conclure sur ce point : J. Németh (2, 89-95) étudie les particularités dialectales du turc parlé en Hongrie pendant l'occupation ottomane (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> ss) ; M. Mollova (3, 82-93) entend classer les langues et dialectes du groupe ogouz selon le traitement des consonnes.



*Autres langues :*

M. A. Korostovcev (2, 101-105) applique les méthodes traditionnelles d'analyse à l'étude du « néo-égyptien » (de —1600 à —800).

G. A. Klimov fait le point (6, 16-25) des hypothèses et des résultats déjà obtenus en ce qui concerne les problèmes de la parenté des trois groupes de langues du Caucase : kvartèle, abkhazo-adyghé et nakh-daghestanais ; ce problème a été également envisagé au Colloque de Tbilisi (du 19 au 24 septembre 1967) dont le c.r. est donné en 2, 158-161.

A. G. Martirosov reconstitue rapidement les archétypes des pronoms personnels dans les langues kvartèles et analyse leur rapport avec les démonstratifs, article (3, 41-46) publié dans le même numéro que celui de Majtinskaja (v. plus haut) dont il constitue en quelque sorte l'illustration. Enfin E. F. Truščenko fait le bilan de l'étude des langues du Daghestan et insiste pour qu'elle soit renforcée et développée (2, 148-149).

R. L'HERMITTE.

2. *Le langage*. Volume publié sous la direction d'André MARTINET. Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1968, xii + 1525 p.

Trente-cinq collaborateurs ont apporté leur concours à cet ouvrage qui a voulu présenter au public cultivé l'ensemble du domaine de la linguistique. Le retard de quelques-uns a entraîné celui de la publication : certaines contributions ont été écrites il y a dix ans. On comprendra ainsi la non-actualité de l'article sur la traduction automatique, et la simple mention de la grammaire générative.

On ne saurait ici résumer les cinquante études réunies dans ce volume. Elles portent sur le langage et la communication, la description linguistique, l'acquisition et les troubles du langage, les relations entre le langage et les groupes humains (variétés de langues, plurilinguisme, enseignement et traduction), l'évolution des langues (histoire, généalogie, glottochronologie). Une seconde partie constitue une anthologie linguistique : (1) présentation de quelques types de langues (en s'inspirant de la terminologie d'A. Martinet) : espagnol, grec ancien, turc, chinois, hébreu contemporain, kalispel, créole de la Dominique, cambodgien, peul ; (2) les langues dans le monde d'aujourd'hui : la situation linguistique dans le monde contemporain, en France, en Allemagne, en Égypte, en Colombie, aux États-Unis ; (3) les familles de langues : l'indo-européen, les

langues chamito-sémitiques, l'ouralien, le bantu, l'euskaro-caucasien.

Plusieurs index rendent ce volume maniable. Il constitue un instrument de travail particulièrement fécond.

B. POTTIER.

3. N. CHOMSKY et G. A. MILLER. — *L'analyse formelle des langues naturelles*. Paris Gauthiers-Villars, Mouton 1968, 1 vol. In-8° de 174 pages.

La diffusion des théories génératives et transformationnelles de N. Chomsky et Z. Harris se poursuit par la traduction des articles les plus importants sortis du M.I.T. depuis dix ans : mais l'évolution de la théorie a été profonde entre la publication de *Syntactic structures* de 1957 (trad. française de 1969 au Seuil) et *Aspects of the theory of Syntax* de 1965. Or le texte traduit, édité sous le titre *Formal properties of grammars* (dans R. D. Luce, R. R. Bush et E. Galanter, *Handbook of Mathematical psychology*) qui est de 1963, est beaucoup plus proche des conceptions premières de Chomsky que de ce qui est connu maintenant comme la théorie standard issue d'*Aspects*. Et si l'on retrouve les principes de base de *Syntactic Structures*, et en particulier la critique de la grammaire des constituants, les deux articles qui composent le livre, beaucoup plus algébriques que proprement linguistiques, permettent de définir les fondements mathématiques de la théorie syntaxique de la grammaire générative : la théorie des automates abstraits fonde la grammaire formelle. L'examen détaillé des grammaires indépendantes du contexte, dépendantes du contexte et grammaire catégorielles (comme celle de Bar Hillel) trouve ses bases dans la nécessité où une théorie linguistique se doit d'abord de caractériser avec précision la classe des phrases possibles, la classe des grammaires possibles et la classe des descriptions structurales à chacune des phrases qu'engendre une grammaire choisie arbitrairement parmi celles qui ont une forme spécifiée (p. 59). C'est donc en fait la deuxième partie du livre (Propriétés formelles des grammaires) qui sous-tend la première partie, celle qui pose les bases de l'analyse formelle des langues naturelles, ce dernier terme étant fondamental pour indiquer que les systèmes construits rendent compte de certaines propriétés reconnues des langages naturels (parenthétisation en syntagmes, catégories, dépendances croisées). La première partie permet de comprendre la relation avec la psychologie dans la mesure où le point de départ est celui de la constatation que tout

individu, si débile soit-il, dispose d'une aptitude à comprendre et à émettre des phrases inédites : axiome de base de la grammaire générative qui débouche sur la question de l'innéité du langage et les problèmes de l'apprentissage, mais axiome relativement ambigu et susceptible d'interprétations multiples ; ici en fait il est seulement posé sans que les implications développées ensuite dans *Aspects* et dans *Cartesian Linguistics* soient dessinées.

Mais si l'ensemble du livre ne fournit que des thèses et des arguments connus, il reste que l'on retrouve avec plaisir la remarquable démonstration sur les règles d'accentuation en anglais (pp. 53-58) données comme exemple des règles phonétiques interprétant la structure de surface et dépendantes d'abord des règles syntaxiques : l'opposition *compensation-condensation* permet d'expliquer par la divergence accentuelle la notion de cycle transformationnel : « Dans un premier cycle nous attribuons l'accent principal à la seconde syllabe de *condense*. Au cycle suivant, les règles s'appliquent à la forme *condensation* qui est le constituant supérieur ? Le suffixe *-ion* attribue toujours l'accent principal à la syllabe qui ne précède immédiatement, dans ce cas *-ale*. L'application de cette règle fait passer l'accent de la syllabe *dens* au degré secondaire. La règle de réduction vocalique ne s'applique pas à la voyelle puisqu'elle est protégée par un accent secondaire ». En revanche *compensation* ne reçoit aucun accent d'aucun cycle avant que ne soit atteint le niveau du mot (ce qui signifie que *compensation* n'est pas dérivé de *compense*). L'intérêt réside dans le caractère automatique des règles appliquées qui, avec un nombre de moyens réduits, rend compte de l'accentuation anglaise. C'est ici le développement initial de ce qui deviendra *Sound patterns of English* (en coll. avec Halle).

J. DUBOIS.

- 
4. Eric BUYSENS. — *La communication et l'articulation linguistique*. PUF, Paris, et PUB, Bruxelles, 1967, 175 p.

En 1943, l'auteur publiait sous le titre *Les langages et le discours. Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, un ouvrage original, plein de suggestions. Le volume actuel reprend le contenu, mais l'actualise, le complète et l'enrichit. La première partie s'intitule « sémiologie » : étude de l'acte sémique, des sémies (attention : « le mot *sème* désignera tout procédé conventionnel dont la réalisation concrète (appelée *acte sémique*) permet la communication »), et des signes en général. Dans la seconde partie, intitulée

« linguistique », sont étudiées les diverses articulations. On remarquera que la terminologie (monème, sème, transformation...) coïncide avec celle d'autres linguistes sans qu'il y ait toujours recouvrement. Les principaux problèmes de l'analyse linguistique sont abordés, et critiqués.

Au moment où l'auteur prend sa retraite, nous sommes heureux de saluer ce livre stimulant, qui est la preuve d'une activité toujours féconde.

B. POTTIER.

---

5. Maurice COYAUD, Nelly SIOT-DECAUVILLE. — *L'analyse automatique des documents*. Mouton, La Haye, 1967, 148 p.

Ce travail constitue une excellente présentation des problèmes de l'analyse documentaire. Dans la première partie, les auteurs exposent les différentes méthodes d'analyse, et les linguistes y retrouveront nombre de leurs préoccupations. En particulier, on notera le parallélisme entre le métalangage descriptif recherché par la documentation, la traduction mécanique (le langage-pivot du CETA), ou la linguistique actuelle préoccupée de sémantique (le niveau profond ou conceptuel) : voir par exemple p. 66, les « relations du réseau notionnel ». La seconde partie rend compte d'une expérience à partir d'un corpus de résumés bibliographiques.

B. POTTIER.

---

6. Luis J. PRIETO. — *Messages et signaux*. P.U.F., Paris, 1966, 170 p.

L'intention de L. J. Prieto a été de présenter clairement le domaine de la sémiologie, comme introduction à un des codes privilégiés, la langue. Les qualités pédagogiques de l'ouvrage sont indiscutables : les exemples sont nombreux, familiers souvent, et bien illustrés. La méthode elle-même peut être utile dans l'analyse linguistique, sémique en particulier. On devra seulement ne pas oublier que les langues naturelles obéissent à une créativité constante, bien distincte des ressources volontairement choisies, limitées, des autres codes.

B. POTTIER.

---



7. Gijsbertha F. Bos. — *Categories and Border-Line Categories — A Synchronic Study in General Linguistics*. Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1967, 75 p.

Élève du regretté A. W. de Groot, dont elle adopte presque intégralement les idées, G. F. Bos essaie de définir avec précision, et en tenant compte d'un certain parallélisme morpho-syntaxactico-sémantique, des catégories fondamentales aperçues à chaque niveau d'analyse de la langue. Au cours d'une assez longue discussion théorique, qui part de considérations sur les thèses de Saussure, l'auteur pose bien les problèmes (malgré quelques confusions, dues peut-être à une formulation malheureuse : ainsi, p. 15, la tendance à tout uniment suggérer l'équation « signe linguistique » = « mot » ; il est vrai que la suite corrige quelque peu l'expression d'abord retenue).

Les exemples sur lesquels se fonde la recherche sont tirés du néerlandais, et accessoirement de l'anglais. Prenant un élément tel que l'ang. *house*, G. F. Bos distingue entre *house*, qu'elle qualifie de « mot », *house-* (comme élément figurant dans *house-s*) qui reçoit ici le nom de « stem morpheme », et *house-* dans *house-door*, qui sera appelé « stem component morpheme ». Le problème est de définir le statut d'éléments comme *de*, *gaf*, et *les*, qui apparaissent par exemple dans un énoncé tel que néerl. *De leraar gaf gisteren les*. L'auteur montre bien que l'article *de* appartient à une catégorie-limite entre le mot et le morphème de flexion ; que *gaf* et *les* sont intermédiaires entre le mot et les morphèmes de composition. D'autres exemples néerlandais sont pris en considération : *te* ; *aanstalten* dans la séquence *aanstalten maken* ; *jacht*, dans *jacht maken op...* ; *door-* dans *doorlopen* ; *óp-* dans *óptillen*). Bien loin de s'en tenir à un critère unique prétendument censé expliquer tout, l'auteur diversifie le plus possible sa méthode d'expérimentation : tous les exemples sont analysés en tenant compte à la fois du sens, du comportement phonétique et accentuel de l'élément considéré, et en appliquant des tests de commutation et de séparabilité. Grâce aux tableaux très clairs donnés en appendice, le statut de chaque terme est fort bien cerné.

A. R. TELLIER.

- 
8. Samuel ABRAHAM, Ferenc KIEFER. — *A Theory of Structural Semantics*. Mouton, La Haye, 1966, 98 p.

Cet ouvrage s'inspire des méthodes de la grammaire transformationnelle, et prend comme objet d'étude le niveau de l'énoncé.



Voulant formaliser la sémantique, les auteurs sont obligés de distinguer entre les traits génériques, communs à plusieurs unités (comme le sexe, le caractère humain, etc.), et les traits spécifiques (« marié », « rond »...). On reconnaît là la distinction classique des sémanticiens. Des critiques sont formulées à l'égard de la présentation de Katz et Fodor. Il est curieux de retrouver l'interférence entre la logique théorique et le critère de validité linguistique (par ex., serait contradictoire un énoncé comme 'Those who play badly play well'). On notera également que ce travail, publié en 1966, admet encore que les présentations *actif-passif* « ont le même sens ». L'exemple portant sur cinq unités combinées demande quatorze catégories identifiables, donc formalisables (*oui* ou *non*). Mais des concepts tels que 'adulte' ou 'contact' s'engagent vers les séries non-finies et instables de ce que nous appelons les « sèmes spécifiques », tributaires des domaines actualisés par l'acte de communication. La démarche est légitime, mais elle ne peut se prolonger bien loin. Considérer comme homogènes des traits comme « nom », « humain », « marié » ne nous semble pas rentable.

B. POTTIER.

- 
9. Richard W. BAILEY, Lubomír DOLEŽEL. — *An annotated bibliography of statistical Stylistics*. Ann Arbor, 1968, 1 vol. gr. 8°, x-97 p. [Department of Slavic Languages and Literatures. The University of Michigan].

Par la force des choses, les auteurs ont recueilli des travaux ayant la stylistique pour objet, mais où la statistique (mieux vaudrait dire les dénombrements) a peu de part, sinon part nulle. On ne s'en plaindra pas car l'ouvrage ménage ainsi un panorama sur le développement actuel de cette discipline et de ces recherches particulières. Les auteurs auraient pu préciser la période que couvre leur dépouillement. Parmi les traités de stylistique qu'ils mentionnent en tête certains remontent à plus de trente ans. Six sections regroupent les références. Elles se succèdent dans un ordre logique 1. *Theory of statistical stylistics*, 2. *Stylistic characteristics*, 3. *Poetics, metrics and prosody*, 4. *Individual Styles and the History of Literary styles*. 5. *Problems of Chronology and disputed Authorship*. 6. *Stylistics and the Computer*. Chacun des titres est suivi d'une courte notice, précise, qui définit l'objet de l'étude. La publication de ce commode instrument de travail sera sans doute poursuivie.

Les auteurs gagneront alors à raffiner les indications bibliographiques et à fournir un répertoire des revues d'où ils tirent leur matière.

R.-L. WAGNER.

---

10. Marcel JOUSSE. — *L'anthropologie du geste*. Resma, Distribution Sedim, Paris [1969], 1 vol. 395 p.

Le P. M. Jousse, de la Compagnie de Jésus, fut à sa manière un indépendant comme devait l'être plus tard le P. Teilhard de Chardin. De la famille de ces esprits qui transgressent d'instinct les normes usuelles ; cela constitue à la fois leur force et leur faiblesse. Tout se règle en matière de science par des procédures méthodiques. Se plaçant au-delà de ce qui est communément admis par les spécialistes, ces gens s'exposent à ce qu'on ne puisse les juger d'après les critères communs. De fait, ils sont souvent tenus à l'écart. Leur langue elle-même trahit l'ambiguïté foncière d'une pensée qui se cherche difficilement. M. M. C. Deckers a étudié un aspect du vocabulaire du P. Teilhard de Chardin. L'œuvre du P. M. Jousse se prêterait à un examen analogue. Elle abonde en termes « sauvages », ni meilleurs ni pires que ceux dont M. M. Rheims a fait moisson dans son dictionnaire. L'index qui suit l'ouvrage en relève quelques-uns (les mots orientaux sont accompagnés d'une traduction). Mais il n'est pas critique. Le lexicologue qui procéderait à cette étude pourrait prendre comme modèle l'ouvrage de M. M. C. Deckers. D'une façon générale d'ailleurs j'observerai que l'éditeur de ce spicilège aurait pu, à peu de frais, servir plus efficacement la mémoire du P. M. Jousse. Ces pages s'ouvrent par un avant-propos dont le Comité des Études M. Jousse revendique la paternité. Il compte au moins, avec M. A. Guillaumont, un spécialiste dont l'autorité en matière biblique est irrécusable. On regrette dès lors que le livre ne soit pas assorti d'une introduction biographique précise qui aurait mis au clair la compétence de l'auteur dans les domaines linguistiques où il s'aventure — car, en passant, il est curieux que celui-ci parlant de prosodie française ne s'appuie sur aucun traité sérieux de versification. Pour le dire net, j'ai l'impression que la personnalité de ce chercheur souffre un peu de la ferveur mystique de ses admirateurs. Ç'aurait été le lieu de la servir ici en munissant l'ouvrage de notes et d'éclaircissements indispensables. S'il est vrai que la pensée du P. M. Jousse demeure actuelle, présente, cette présence s'affirmerait mieux par une publication *critique* de son œuvre.

L'intelligence du P. M. Jousse n'est pas conceptuelle. Intuitive, elle procède d'images en images. L'objet qui l'attache n'a rien de chimérique. L'auteur marque à propos le tour entièrement nouveau que la diffusion de l'écriture fit prendre aux civilisations modernes. Des travaux récents incitent les médiévistes à réexaminer les problèmes que pose la transmission orale d'œuvres qui circulèrent longtemps de bouche à oreille avant de prendre forme dans une transcription interprétable par l'œil. Dans un tel état le trésor d'expériences, de sentences, d'histoires qui composent la « littérature » de caractère narratif s'accommode nécessairement, quant aux formes, aux moyens qui servent à la transmettre. La voix n'est que l'un d'eux et il serait fort insuffisant si on ne concevait la voix comme l'interprète d'un mouvement, d'une mimique de tout le corps ; mouvement dont les gestes des mains et des pieds sont les projections terminales. Les rythmes, les coupes, les antithèses et vraisemblablement les allitérations traduisent dans le débit ces sortes de transes. Il est notable que chez l'enfant, avant qu'il ne lise, comme dans certaines sociétés survivantes, ces mouvements d'abord instinctifs et la prosodie sont l'objet d'une stylisation qui intensifie en la diversifiant leur pouvoir signifiant. C'est autour de cela — qui réclame réflexion — qu'a tourné inlassablement la pensée du P. M. Jousse, comme le prouve ce spicilège. On ne le déchiffre pas sans peine, mais l'effort est récompensé par la découverte soudaine de belles formules et d'hypothèses ingénieuses.

R.-L. WAGNER.

- 
11. Bruno MIGLIORINI. — *Dal nome proprio al nome comune* (Bibl. dell' Archivum Romanicum, serie II, vol. 13), ristampa fotostatica dell'edizione del 1927 con un supplemento, Florence, Olschki, 1968. In-8°, 358-LXXIII p.

A. Meillet, rendant compte ici-même de cet ouvrage lors de sa parution (*BSL* XXVIII, 2, 1928, pp. 27-30), a dit qu'il avait « le mérite de fournir à la fois beaucoup de faits et tous les types d'explication possibles ». Une nouvelle édition est donc la bienvenue, même si elle n'est qu'une simple reproduction. Toutefois, dans un important « Supplément » de 78 pages, l'auteur a complété la bibliographie pour ces quatre dernières décennies, avec l'indication d'un choix de comptes rendus de l'ouvrage parus entre 1927 et 1930, et ajouté une longue série de termes récoltés depuis, grâce en particulier au *FEW* de W. von Wartburg, et grâce au cinéma dont les créations viennent renouveler celles du théâtre : *lollo-*

*brigida* «ragazza formosa» ou *paparazzo* «fotocronista petulante». — P. XIII, s.v. *Bedouce*, ajouter pour *bedoucette* le sens éphémère de «pièce de 5 fr.» créée sur la proposition du personnage, rapporteur ou président de la Commission des finances de la Chambre vers 1936-1937.

Jacques ANDRÉ.

12. A. MARQUES DE OLIVEIRA FILHO. — *Um Ensaio de Paleolinguística*. Rio de Janeiro 1968, 342 p.

L'auteur de ce travail s'est visiblement amusé à jeter un défi, en rappelant que le sujet qu'il aborde, l'origine du langage, est expressément interdit par les statuts de la Société de Linguistique de Paris. Il essaie de réduire la distinction entre langues isolantes et agglutinantes, et langues flexionnelles, en faisant appel, notamment, à l'anthropologie, et aux traces de langage articulé dont on a fait état chez certains singes du Japon (dont la reproduction orne la couverture, de manière fâcheuse en apparence, mais je crois en réalité par humour). Il veut prouver que les langues peuvent évoluer d'un type à l'autre. Dans sa perspective l'indo-européen serait l'aboutissement d'une langue agglutinante dont les éléments de vocabulaire seraient les racines reconstruites par la comparaison, et le point de départ de langues flexionnelles pouvant à leur tour évoluer vers le type agglutinant (p. ex. l'anglais). On accordera à ce livre le crédit qu'on peut prêter à ce genre littéraire éminemment aventureux. Mais l'auteur n'est pas le dernier à connaître les risques de son aventure, dans laquelle il sait bien qu'il n'a pas à espérer nous entraîner.

Françoise BADER.

13. Wolfgang DRESSLER. — *Studien zur verbalen Pluralität* (Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., Sitzungsbr. 259 Bd., 1. Abh.). Vienne, Hermann Böhlau, 1968. In-8°, 253 pages, prix : 220 sh.

Voilà une tentative intéressante et que l'on souhaiterait voir imiter. Cet ouvrage a le grand mérite d'aborder de front une question complexe, qui n'avait jamais été traitée dans son ensemble. Si la pluralité nominale a été bien étudiée dans de nombreuses langues et dans sa théorie générale, la notion de pluralité verbale



figure de façon très insuffisante dans la plupart des descriptions. Il ne s'agit pas, bien entendu, des marques de pluriel que sont les morphèmes portant référence à la pluralité du sujet ; ce qui est en question, c'est la pluralité verbale en soi, la pluralité du procès. La démarche suivie est également digne d'intérêt : une étude de linguistique générale, fondée sur la description et l'analyse des faits dans des langues vivantes, est ensuite mise à l'épreuve des faits dans deux langues mortes.

L'auteur s'est donné pour tâche, dans une première partie (pp. 21-101), d'établir de manière aussi précise que possible une typologie de la pluralité verbale, fondée sur les données d'une quarantaine de langues, dont un grand nombre de langues amérindiennes où la richesse et la variété des faits permettent des distinctions minutieuses.

L'auteur éclaire d'abord le cadre général et les principes théoriques de ses analyses : il indique la nécessité de distinguer plus nettement que l'on ne le fait d'habitude entre l'aspect verbal et des catégories telles que duratif, intensif, itératif (*Aktionsarten*), qui relèvent plutôt du lexique que de la grammaire (p. 40 sv.) et qui ne doivent pas non plus être confondues avec des classifications du type « verbe d'état » (*Verbalcharakter*), qui relèvent de la sémantique. Le caractère trop dogmatique de ces distinctions est atténué ensuite : M. D. admet que ces diverses catégories se combinent facilement et que, par exemple, un ordre de procès duratif a une affinité particulière avec l'aspect imperfectif. (On pourrait ajouter aussi, à titre d'exemple, qu'en slave un ancien thème d'itératif peut constituer un nouveau présent imperfectif). Mais ces considérations théoriques ne sont pas la préoccupation essentielle de l'auteur et, après une courte comparaison entre pluralité nominale et pluralité verbale (p. 51-56), on aborde l'objet principal, la description de la pluralité verbale.

Cette pluralité est, essentiellement, itération ; mais, outre les différences dans la nature même du verbe, les variations pratiquement illimitées du contexte (immédiat ou général) font que cette itération fondamentale peut revêtir une multitude de nuances qu'il importe de reconnaître et d'analyser. L'itératif proprement dit (p. 62) se subdivise en discontinuatif, répétitif, fréquentatif, conatif, alternatif. Les nuances distributives (p. 66 sv.) comprennent le distributif subjectif (à sujet multiple ou complexe), simultané ou successif, selon que le procès est attribué en même temps à tous les éléments du sujet ou non. La distributivité peut porter aussi sur l'objet, avec la même distinction entre simultanité et succession. D'autres variantes encore, la distributivité spatiale par exemple, sont illustrées soigneusement par des exemples tirés de diverses langues.



Les nuances de continuité comprennent fréquentatif, usitatif et, surtout, le duratif, lequel ne s'accompagne pas normalement d'indications précises de durée et correspond, pour le verbe, à ce que serait, pour le nom, un collectif (p. 75). Pour les verbes d'état, le duratif apparaît souvent comme une variante combinatoire de l'itératif — que ces verbes n'admettent pas. Il faut encore ajouter le continuatif.

Les nuances intensives, outre l'intensif proprement dit (cf. le pluriel nominal emphatique, de majesté, etc.), comprennent l'augmentatif, l'accélératif, l'assévératif. Il faut noter que l'itération implique aussi la possibilité inverse, affaiblissement (par morcellement) de l'action : atténuatif ; et, de même que, dans le pluriel nominal emphatique, l'exagération devient péjorative, de même, dans le verbe, un atténuatif-itératif peut être péjoratif (ainsi *critiquailler*, *disputailler*, etc.). Verbe et nom partagent encore certaines des caractéristiques formelles de la pluralité, ainsi le redoublement ou la double suffixation.

L'auteur consacre les dernières pages de cette première partie à une esquisse de la pluralité verbale en hausa, sur laquelle il a mené une enquête personnelle.

Ce rapide résumé ne donne qu'une idée imparfaite de la précision et de la richesse de cette description, qui doit servir, provisoirement, de modèle maximal pour l'examen de questions particulières. En effet, la validité de l'étude typologique se jugera principalement dans les deux dernières parties, où sont considérés deux problèmes qui n'ont joué aucun rôle dans la constitution du modèle maximal : la seconde partie (p. 105-155) est consacrée à l'infinitif historique du latin, la dernière (pp. 159-236) aux verbes en *-šk-* du hittite. Si l'auteur montre, dans tout l'ouvrage, qu'il est rompu aux méthodes de la linguistique générale, on voit ici qu'il sait également être soigneux philologue.

Avec une précision méticuleuse sont abordés tous les aspects des problèmes : discussion des études antérieures, relations de l'infinitif historique et de l'aspect, distinction entre l'infinitif isolé et les infinitifs groupés en série, tableaux statistiques des emplois chez différents auteurs (p. 141 sv. : j'avoue que je préférerais une méthode statistique moins compliquée que la méthode  $\chi^2$  qui pourra paraître obscure à certains ; cette partie de l'étude s'adresse surtout aux philologues, qui ne sont pas nécessairement mathématiciens), esquisse stylistique de l'infinitif historique (148 sv.) ; le tout abondamment illustré d'une multitude de citations.

La partie hittite n'est pas moins fouillée. Outre les formations en *-šk-*, l'auteur étudie les autres formations de fonction analogue (*-ešša-*, *-anna-*, redoublement) et fournit bien des formes nouvelles. Les équivalents des textes ou vocabulaires bilingues sont instruc-

tives aussi : c'est surtout la forme itérative en *-tan-* de l'akkadien qui correspond à une forme en *-šk-* du hittite. M. D. a envisagé aussi (p. 216) la possibilité d'établir, à l'intérieur du hittite, des distinctions chronologiques, mais sans succès : la chronologie des textes est encore trop incertaine. Les distinctions stylistiques sont plus instructives, ainsi la prédilection des textes mythologiques pour les formes en *-šk-* au présent historique (p. 224 sv.). Il ne manque que l'indication claire des rapports des verbes en *-šk-* et de la diathèse. E. Neu (*Das helhitische Mediopassiv und seine indogermanischen Grundlagen*, St. z. d. Bo. T. Heft 6, Wiesbaden, Harrassowitz, 1968) comble en partie cette lacune en citant (p. 86 sv.) un certain nombre de faits intéressants : ainsi *pai-* « aller » et *uwa* « venir » ne montrent de flexion moyenne que dans les formes en *-šk-*, et il en est de même pour la plupart des verbes de devenir en *-eš-*. Ce sont là des faits que l'on aurait aimé voir traiter aussi du point de vue de M. Dressler.

L'auteur ne se borne pas à conclure, à la fin de chaque partie, que les formation envisagées relèvent bien de la pluralité verbale (ce qui suffirait à marquer le succès de sa recherche), mais il fournit, à chaque fois, les restrictions ou précisions nécessaires, situe les fonctions dans le système particulier dont elles font partie ; bref, cette étude devra servir de modèle à d'autres du même genre. Il y aurait, cependant, des réserves à faire, non pas sur le principe général, mais sur les détails de son application. Le « modèle maximal » est obtenu par l'addition de faits tirés de toutes les langues étudiées ; mais tous ces faits appartiennent à des systèmes différents et leur somme ne constitue en aucune manière un système où tout se tient et où tous les éléments sont nécessaires à l'équilibre général. Si la recherche préliminaire a été suffisamment poussée, on peut, assez raisonnablement, penser que peu de variétés nouvelles apparaîtront. Mais l'inverse n'est pas vrai et l'on ne doit pas s'attendre à trouver nécessairement, dans une seule langue, toutes les variétés du modèle maximal. Aussi bien, l'auteur ne cède-t-il pas à cette tentation : les restrictions formulées au § 45 pour l'infinitif historique le montrent bien. Mais la démarche suivie l'entraîne parfois à des excès de subtilité dans l'interprétation philologique des textes. Ainsi, p. 136, dans Plt. *Bac* 289 sq. *Homines remigio sequi | neque aves neque venti cilius*, n'est-ce pas accorder trop d'importance au microcontexte que de définir *sequi* comme « accélérateur » ? S'il existe bien en Tzeltal (p. 81) un accélérateur, caractérisé par une formation particulière, on ne peut poser en latin une classe comparable, ni ériger en sous-catégorie une nuance (due au contexte immédiat) d'une forme qui a d'autres fonctions. P. 174, est-il prudent de classer sous « nuance distributive subjective simultanée » l'action d'un verbe hittite qui décrit,

dans une comparaison, la production d'une portée de porcelets et la production des raisins sur un pied de vigne ? Si la simultanéité peut, à la rigueur, convenir aux raisins, la production des goretts ne peut être que successive. L'auteur traduit « Wie eine Sau viele Ferkel hervorzubringen pflegt (usitativ)... », est-ce à dire qu'il faut séparer ces deux exemples que le style unit ? P. 234 (et cf. § 50) *ānašk* « emphatique » dans un rituel : formules et actions rituelles sont souvent complexes et répétitives, et il semble qu'*ānašk*, plutôt que de marquer l'emphase, décrive l'action humaine de purification comme détaillée ou prolongée ; l'action divine est immédiate (thème simple). Mais ce sont là des critiques de détail, auxquelles un auteur moins scrupuleux et moins soigneux du détail n'aurait pas donné prise, et il faut savoir gré à M. Dressler d'avoir construit avec tant de précision cet édifice linguistique et philologique.

N. VAN BROCK.

---

14. Günter NEUMANN. — *Indogermanische Sprachwissenschaft 1816 und 1966* (Innsbrucker Beitr. z. Kulturwissenschaft, Sonderheft 24). Innsbruck, 1967. In-8°, 35 pages.

Ce fascicule contient deux conférences faites par l'auteur pour marquer le cent-cinquantième de la publication de l'ouvrage de Franz Bopp : *Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache, in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache* ; c'est-à-dire, le cent-cinquantième de la grammaire comparée des langues indo-européennes. La première de ces conférences (*Franz Bopp*, 1816), pourvue de riches notes, d'une abondante bibliographie et, même, d'illustrations, comble une lacune en situant l'œuvre de Bopp dans son milieu et dans les courants de pensée de son temps. Les années d'études au collège et à l'université d'Aschaffenburg sont bien évoquées, ainsi que les diverses influences qui ont pu s'exercer sur le jeune étudiant.

La seconde conférence, *Zum Stand der Hethitologie* (p. 21-35), montre que l'aventure comparative n'est pas terminée et que nous avons la chance d'en vivre un nouvel épisode dans le domaine des langues indo-européennes d'Asie Mineure. L'auteur indique clairement l'état de la question : ce qui est acquis et les problèmes qui restent à résoudre pour établir de manière assurée la relation de ces dialectes entre eux et avec le reste de l'indo-européen. Des mises au point de ce genre sont toujours utiles : le volume consacré aux langues asianiques dans le *Handbuch der Orientalistik* a mis six ans à paraître et demande déjà à être complété sur bien des points.

Les innovations communes aux dialectes asianiques sont clairement classées (p. 24 sv.) ; on peut maintenant ajouter, en ce qui concerne le nom de nombre « quatre », que l'hypothèse de E. Heubeck sur *meiu-* trouve une confirmation si l'on accepte celle de E. Polomé sur *panku-* (*Pratidānam...* Kuiper, 1968, p. 98 sv.). Les principales différences dialectales, dans la phonologie, la morphologie et le lexique sont bien indiquées. Le problème de l'extension géographique de ces dialectes est également évoqué (p. 26), avec l'aide de la toponymie. De l'appartenance du lycien et du lydien à ce groupe, nul ne discute plus ; M. Neumann y accueillerait volontiers le Carien (p. 28), quoique l'anthroponymie et la toponymie ne soient pas des critères très sûrs. En revanche, il estime avec raison que les arguments en faveur d'un substrat louvite en Grèce ou en Crète sont fort pauvres. Touchant brièvement à la question épineuse des relations possibles entre l'étrusque et les langues anatoliennes, il pense que certains éléments, au moins, de l'étrusque sont de provenance asianique, mais que le dialecte dont ils proviennent reste à trouver ; cette attitude d'attente prudente paraît préférable à la fin de non-recevoir du *Handbuch der Orientalistik* (I 2, 2) où A. Kammenhuber expédie le problème dans une parenthèse, p. 338 : « im (nicht-idg.) Etruskischen... »

M. Neumann indique, pour terminer, le travail qui reste à faire en hittite, surtout dans les domaines de la syntaxe, du vocabulaire, et de la chronologie des états de langue. Si j'ajoute que, dans ces douze pages, il trouve encore le moyen de proposer quelques étymologies et interprétations nouvelles, on pourra juger de la nourissante densité de cet exposé.

N. VAN BROCK.

- 
15. George CARDONA. — *On Haplogy in Indo-European*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1968, 87 p.

Selon Grammont, dont les vues sont partagées par Wackernagel et Debrunner, l'haplogogie, ou superposition syllabique, est propre à la composition et à la dérivation. Le propos de G. Cardona est de montrer qu'elle peut apparaître aussi dans la flexion nominale ou verbale. Les exemples choisis sont d'une part celui de l'instrumental des abstraits féminins tirés des dénominatifs en sanskrit, d'autre part celui des formes de perfectum latin du type *dixit* (mais non des formes du type skr. *yákṣi* « sacrifie », où l'A. continue de voir des impératifs en *-si*, bien que Szemerényi en ait fait des subjonctifs en *\*-sasi* à haplogogie).



L'instrumental des abstraits en *-yā-* tirés des dénominatifs en *-ya-* a tantôt la forme pleine *-yāyā*, tantôt la forme *-yā*, qu'on explique par l'haplogogie : p. ex. l'abstrait tiré du dénominatif *vacasya-* de *vacas-* se trouve, à l'instrumental, sous les formes *vacasyāyā* (4.36.5 ; 10.113.8 *a b*) et *vacasyā* (2.10.6 *c d* ; 6.49.8). Or il existe, par ailleurs, un suffixe *-yā* d'adverbe-instrumental, librement ajouté en indo-iranien à des thèmes nominaux divers (e.g. *svapnayā* « en rêve », de *svāpna-*), probablement d'origine pronominale et pouvant être employée aussi en fonction de locatif ou de datif (*tvāyā*). Et l'A. se demande si, loin de présenter une haplogogie, certaines des formes en *-yā* n'offrent pas ce suffixe directement ajouté au substantif sur lequel ont été faits d'abord le dénominatif, ensuite l'abstrait. C'est ainsi qu'en 6.21.1 *rayīr... īyale vacasyā* « wealth is sought v. », ce dernier peut être compris « with eloquence », instrumental à haplogogie de *vacasyā-* (« mit Beredsamkeit », Geldner), mais aussi être analysé en *vacas-yā* équivalant à *vācasā* ou à *vācobhiḥ* (aussi bien est-il glosé en ce passage par Sāyaṇa *slutyā* « with praise »). Et c'est l'interaction de ces dérivés en *-yā* et des formes à haplogogie issues de *-(yā)yā* qui fait que, dans la flexion des abstraits en *-yā*, l'haplogogie ne prédomine statistiquement qu'à l'instrumental singulier et non au datif ou au locatif, où les formes les plus courantes sont, respectivement, en *-yāyai* et *-yāyām*.

L'autre exemple d'haplogogie retenu est très différent : alors qu'en védique les formes en *-yā* l'emportent sur les formes pleines en *-yāyā*, en latin, le type *dixī*, dont l'A. examine des exemples chez Plaute et Térence, a fini par être évincé par le type *dixistī*. C'est ici qu'apparaît le défaut majeur de cette intéressante petite étude. Dans cet ouvrage philologiquement fondé sur des exemples discutés avec minutie, l'A. peut, sans doute, tirer des conclusions de linguistique générale, en insistant sur l'importance des sous-systèmes et des facteurs de fréquence, et en plaidant, après Hoenigswald, pour l'abandon de la distinction traditionnelle entre « major and minor processes of sound change », et conclure, pertinemment, qu'il n'y a pas de contradiction entre le fait que les lois phonétiques sont générales, et que chaque mot a son histoire particulière. Mais comment peut-on inclure le terme d'« indo-européen » dans le titre, comme le fait Cardona, sans se livrer à la moindre étude de grammaire comparée ? Je relèverai quelques exemples d'haplogogie discutables, et particulièrement regrettables du fait qu'ils constituent la majorité des exemples latins cités.

P. 49 nous sont donnés deux exemples d'haplogogie dans des dérivés latins : *nūtrīx*, *uoluntās*. Or il y a longtemps qu'Ernout-Meillet enseignent avec raison que « la chronologie des faits latins montre que *nūtrīx* ne saurait être issu par haplogogie de \**nutrītrīx*,



fém. de *nutrīlor* » et que « *nutrīx* est formé directement sur une racine \**sneu-/snu-* « allaiter », avec le même suffixe qu'on a dans *genetrīx*, *meretrīx*, *obsestrīx* ». Par ailleurs, s'il est vrai que « *uoluntatem* eher haplogisch aus \**uelonti-tatem*... als Nomin. *uoluntas* aus \**uelont-tas* » (Leumann-Hofmann, p. 243), cette dernière analyse n'est pas exclue, parce que de toute façon le *-i-* qu'on réintroduit dans un hypothétique \**uelonti-* n'a rien d'étymologique. Et *cantāre* n'a rien d'une forme haplogisée de *cantitāre* (Leumann-Hofmann, p. 317). Mais, surtout, on n'a pas le droit de considérer, sans la moindre discussion, que *dixlī* est une forme à haplogologie de *dixislī*, puisqu'il peut être fait comme *nōstī*, où il y a longtemps également qu'on sait que rien n'est tombé (Burger, *R.E.L.* 4, 1926, 115-119 ; 212-217), et qu'un *nōstī* ou un *dixlī* peuvent avoir la même finale que les secondes p. du singulier des prétérits tokhariens comme *nekasta* (cf. *noceō*) ou hittites comme *aušt* (de *uḫḫi* « je vois »), si bien qu'il faut finalement inverser les termes du problème : *dixlī* est la forme archaïque qui, comme telle, n'est pas très vivante, mais n'a en tout cas pas été victime du moindre accident phonétique, *dixislī* est au contraire plus récente, par son *-i-* inférieur (analogique du type *dedisti* < \**deda<sub>3</sub> stai*). L'absence de toute analyse étymologique nuit évidemment à un livre intentionnellement consacré à l'indo-européen, et dont on retiendra surtout l'intelligence témoignée dans la partie consacrée à l'instrumental des abstraits féminins du védique.

Françoise BADER.

16. *Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde, Gedenkschrift für Wilhelm Brandenstein (1898-1967)*. - Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, 14. Innsbruck, AMŒ, 1968. 1 vol. entoilé de 411 p. in-8°.

S'ouvrant par un portrait de W. Brandenstein, et s'achevant sur une notice biographique et bibliographique (397-411), ce Mémorial, réalisé sous la direction de M. Mayrhofer, réunit une cinquantaine de courts articles répartis en cinq sections (allgemeine und indogermanische Sprachwissenschaft ; klassische Philologie und Altertumskunde, Etruskologie ; alter Orient und Mittelasien ; Religionswissenschaft und Volkskunde ; Namenforschung).

On signalera ici à part les contributions asianiques et étrusques : discussion de textes parallèles hittites et accadiens par P. Meriggi (259-267) ; publication de nouveaux fragments (assez misérables) d'inscriptions lydiennes par R. Gusmani (49-54) ; discussion de

gloses lydiennes par O. Haas (57-63) et d'une pseudo-glose phrygienne ( $\mu\alpha\nu\acute{\iota}\alpha$ ) par O. Panagl (119-122) ; notes sur des noms paphlagoniens par A. Scherer (377-385), sur un nom cilicien (leçon  $\Sigma\alpha\delta\alpha\sigma\alpha\mu\iota\varsigma$  à rectifier en  $\Sigma\alpha\delta\alpha\zeta\epsilon\mu\iota\varsigma$ ) par L. Zgusta (393-394) ; études de A. J. Pffiffig sur l'expression morphologique et syntaxique du prétérit en étrusque (197-202) et de K. Olscha sur les finales étrusques en *-cva* où il isole un morphème *-v-* de pluriel et un article enclitique *-a* (191-196). — Une note de V. Pisani (123-125) imagine d'une part, que  $\delta\tilde{\alpha}\mu\omicron\varsigma$  et  $\lambda\tilde{\alpha}F\omicron\varsigma$  sont deux formes d'un même mot (la seconde empruntée par le grec à l'Asie Mineure), moyennant flottesments entre *d* et *l*, entre *m* et *w* ; elle attire, d'autre part (justement) l'attention sur la ressemblance entre myc. *rawaketa* =  $\lambda\tilde{\alpha}F\tilde{\alpha}\gamma\epsilon\tau\tilde{\alpha}-$  et v. phryg.  $\lambda\alpha F\alpha\lambda\tau\alpha-$  <  $*\lambda\tilde{\alpha}(F\omicron)F\alpha\lambda\tau\tilde{\alpha}-$ , qui serait un arrangement à la grecque (avec le  $-\tau\tilde{\alpha}-$  de  $\lambda\tilde{\alpha}F\tilde{\alpha}\gamma\epsilon\tau\tilde{\alpha}-$ ) de quelque composé à second terme *\*wallo-* (cf. celt. *vlato-* « Herrscher, König ») ; il propose une variante explicative avec un second terme *\*walli-* également postulé par le celtique (mais le dat. pl. myc. *wonowatisi*, désignant des personnes, et probablement des femmes, doit être un thème en  $-\iota\delta-$  et non un thème en  $-\iota-$ ). Tout ceci repose sur une lecture  $\lambda\alpha F\alpha\lambda\tau\alpha\epsilon\iota$ , traditionnelle, mais probablement fausse ; le rapprochement entre mycénien et phrygien serait bien plus évident si on lisait, comme on doit sans doute le faire,  $\lambda\alpha F\alpha\gamma\tau\alpha\epsilon\iota$  (voir article des *Mélanges Meriggi*, sous presse). — Un important et solide article de H. Rix (213-222), partant d'une étude de Vetter sur les formules de datation par une magistrature que présentent certaines épitaphes étrusques, montre comment l'inscription de Lemnos en présente l'équivalent, et, de proche en proche, propose de ce document une analyse combinatoire convaincante.

Parmi les autres contributions, on citera notamment celles de W. Dressler (39-47 : sur les composés itératifs avec prédominance du locatif redoublé, dont le grec garde trace dans myc. *we-te-i-we-te-i* et dans chypr. *a-ma-ti-a-ma-ti*) ; de A. Heubeck (357-361 : pour  $-\mu\nu-$  <  $*-\nu\mu-$  dans  $\text{'Αγαμέμνων}$ ) ; de J. Kuryłowicz (85-91 : la déclinaison faible féminine est une innovation germanique commune, par addition de  $-n-$  à un  $-\tilde{o}$  issu de  $*-\tilde{a}$ ) ; de H. Schmeja (129-138 : étude des dérivés en  $-\omega\lambda\omicron-$ ,  $-\omega\lambda\tilde{\alpha}-$ , qui résulteraient d'un allongement proprement grec, homérique, d'un  $-\omicron-$  final du thème devant suffixe  $*-lo-/-*l\tilde{a}-$ ) ; de A. Tovar (161-163 : sur le théonyme indigène masc. *Peremusta* en Navarre romaine ; composé *\*peremo-stā-* ?). — O. Szemerényi (139-157) traite des événements attiques concernant  $*\tilde{a}$  ancien, estime que toute construction est vaine qui n'envisage pas, à chaque étape, l'ensemble du système phonologique, et (par modification des vues de Bartoněk) aboutit, pour sa part, à la chronologie suivante : **1**, vers 1000-950,  $\tilde{a} > \tilde{a}$  long ; **2**, chute de *F* intervocalique (*newä* > *neä*, *paräwä* > *parää*) ; **3**, abrè-

gement [en *ě*, faute d'existence phonologique d'un *ä* bref] de *ä* en hiatus (*paräa* > *parěä*) ; 4, vers 800, [introduction dans le système des voyelles longues d'un nouvel *ā*, vélaire, issu d'allongement compensatoire : *pānsä* > *pāsā*, et] réouverture de *ä* long en *ā* [phonologiquement identique à celui de *pāsa*] après *r*, et après *e*, *i* (*hāmerā*, *neā*) ; 5, vers 750 [époque où l'action ouvrante de *r* a cessé de jouer, mais où continue de jouer celle de *e*, *i*], chute de *ʃ* post-consonantique (*korwā* > *korā*, sans altération de *ā*), et contraction de *ea* en un *ā* long [Szemerényi a tort d'écrire, p. 155, pour cette étape, *ěä* > *ē*] qui subsiste (*genea* > *genā*), même après *r* (*orea* > *orā*), mais qui, après *e*, *i*, s'ouvre en *ā* (*endeea* > *endeā*) ; 6, VII<sup>e</sup> s., *rs* > *rr* (*korsä* > *korrā*) ; 7, vers 600, *ū* passe à *ü* long ; 8, V<sup>e</sup> s., *ō* (résultant de contraction ou d'allongement compensatoire) passe à *ū* ; 9, vers 400 [seulement], confusion des *ā* longs subsistants et de *ē* ancien [coalescence phonologique que l'écriture aurait donc anticipée de plus de trois siècles, puisque les voyelles longues issues de *\*ā* et de *\*ē* anciens sont, dès les premières inscriptions attiques, notées par un même signe, qui est **E**, comme elles seront notées, à partir de l'archontat d'Euclide en 403/2, par un même signe, qui sera **H**]. — J. Untermann (pp. 165-171) traite de l'origine des désinences du parfait latin : 1<sup>re</sup> sg. *-ī*, de *\*-ə<sub>2</sub>-e-i* ; 2<sup>e</sup> sg. *(-is)-tī*, de *\*-tə<sub>2</sub>-e-i* ; 3<sup>e</sup> sg. *-ī(-t)*, de *\*-ZERO-e-i* ; 3<sup>e</sup> pl. arch. *-ērī* (d'où *-ērē*), de *\*-eər-i* ; elles présentent toutes un élément morphologique terminal *\*-i* ; ce serait le même *-i* dont l'addition caractérise le présent actif thématique par rapport au parfait actif de type grec ou sanskrit ; ainsi présent thématique 1<sup>re</sup> sg. *\*-o-ə<sub>2</sub>-i* (hitt. *-aḥḥi*, gr. *-ω*), 2<sup>e</sup> sg. *\*-e-tə<sub>2</sub>-i* (hitt. *-atti*), 3<sup>e</sup> sg. *\*-e-ZERO-i* (hitt. *-ai*, gr. *-ει*), en regard du parfait 1<sup>re</sup> sg. *\*-ə<sub>2</sub>-e* (skr. *-a*, gr. *-α*), 2<sup>e</sup> sg. *\*-tə<sub>2</sub>-e* (skr. *-tha*, gr. *-θα*), 3<sup>e</sup> sg. *\*-ZERO-e* (skr. *-a*, gr. *-ε*). Cet élément *\*-i* entrerait donc dans deux systèmes d'oppositions : *\*i/ZERO* pour opposer les désinences primaires athématiques aux désinences secondaires (1<sup>re</sup> sg. *-m-i/-m*), *\*i/\*e* pour opposer le présent thématique au parfait « actif » (1<sup>re</sup> sg. *(-o)-ə<sub>2</sub>-i/\*-ə<sub>2</sub>-e*) ; et, par surcroît, il entrerait dans une opposition *\*i/ZERO* pour opposer le parfait « moyen » (parfait moyen du sanskrit, parfait du latin) au parfait « actif » de type skr. ou gr. (1<sup>re</sup> sg. *-ə<sub>2</sub>-e/\*-ə<sub>2</sub>-e-i* : lat. *-ai* > *-ī*, skr. *e*). Essai de clarification, par J. Untermann, des relations préhistoriques qui, en termes historiques se manifestent ainsi sous formes d'oppositions de temps et d'oppositions de diathèse.

Michel LEJEUNE.

17. *Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie*, Julius POKORNY zum 80. Geburtstag gewidmet, herausgegeben von Wolfgang MEID, Innsbruck 1967 (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Band 13), 332 p.

Ce recueil offert à Julius Pokorny, et que clôt l'imposante bibliographie des œuvres du dédicataire, établie par H. Schmeja, concerne les deux principaux domaines où s'est déployée l'activité du « Professeur de Vienne » que mentionne James Joyce dans son « Ulysse » : langues indo-européennes, celtologie.

Dans cette dernière partie, la plus longue, les contributions, mises à part quelques-unes (S. de Burca : Gobban saer, the crafty artificer ; A. O. H. Jarman : The heroic ideal in early Welsh poetry) traitent de « *Varia linguistica hibernica* », pour reprendre le titre de l'article de V. Hull (qui étudie : 1. Un vers d'un poème d'un codex de Milan ; 2. Le subjonctif présent de *For-Toing* ; 3. Deux passages de *Cáin Adamnáin* ; 4. La syntaxe des propositions finales après un mot indiquant une potentialité). On les groupera pour plus de clarté, mais un peu artificiellement, autour de quelques centres d'intérêt.

Les unes portent sur des dialectes particuliers, anciens (E. Lewy donne une description, posthume, du vieil irlandais), ou modernes, souvent alors influencés par les langues de culture environnantes, soit dans leur vocabulaire (T. S. Ó Máille étudie trois emprunts faits par l'écossais à l'anglais : *feòil réisg* « smoked meat », *pasg* « a bundle », *sèap* « slink off flinch »), même lorsqu'ils sont par ailleurs conservateurs (L. Fleuriot montre comment le conservatisme du dialecte de Vannes complète et confirme les renseignements fournis par les sources écrites anciennes pour le breton armoricain, bien que ce conservatisme soit en partie masqué par les altérations phonétiques (palatalisation) et le grand nombre d'emprunts de vocabulaire au français), soit dans leur phonétisme même (T. A. Watkins étudie quelques traits phonétiques du dialecte gallois de Llansamlet (West Glamorgan) dûs à l'influence de l'anglais). Des problèmes purement phonétiques sont traités dans deux articles : J. Kuryłowicz étudie le mécanisme de la confusion de *e* inaccentué et de *a* devant consonne non palatale en vieil irlandais ; K. Jackson soutient, contre Sommerfelt, que la palatalisation des labiales dans les régions du monde celtique où elle se produit, loin d'être une innovation, est ancienne en gaélique, et s'insère dans le grand mouvement de palatalisation de toutes les consonnes devant voyelle d'avant, qui eut lieu en irlandais primitif, l'apparition de labiales non palatales en écossais, et en Manx, étant due à une dépalatalisation secondaire.

Dans le domaine du style et de la syntaxe sont abordés des problèmes d'ordre comparatif. H. Wagner, en examinant des textes



de poésie et de prose allitérantes du vieil irlandais dégage cinq séquences irrégulières du point de vue de l'ordre des mots, qui se manifestent par des tmèses (copule/prédicat nominal ; préverbe/verbe ; verbe personnel/sujet nominal), par l'antéposition du génitif adnominal, et la postposition du verbe relatif. Il conclut que ces procédés ne constituent pas seulement des archaïsmes, bien qu'on en retrouve l'équivalent dans la poésie germanique, et qu'il faut récuser la loi de Bergin selon laquelle le verbe irlandais se trouvait normalement à époque préhistorique à la fin de la phrase : on a affaire à un procédé de la technique allitérante du vieil irlandais, qui, s'il a des racines préhistoriques, est surtout en rapport avec la place du ton, puisque sont rejetées à la fin du vers, qui porte l'accent, des formes qui normalement ne sont que peu ou point accentuées.

W. Meid consacre une étude d'une vingtaine de pages à l'équatif irlandais, formellement comparable, en gros, au comparatif des autres langues : britt. *\*-is-elo-* (en regard de *\*-is-to-*), irl. *\*-tris* (en regard de *\*-tero-*), e.g. *gel* « blanc »/*gilithir* « aussi blanc que ». L'étude des emplois montre que la fonction de cette forme est d'exprimer, non l'égalité, mais le degré extrême d'une qualité. Mais en irlandais la fonction équative, sémantiquement primaire, de la forme en *-ithir* a fini par être dévolue aux composés en *com-* (type v. irl. *com-móin*, cf. lat. *commūnis*, got. *ga-mains*), tandis que la fonction comparative, secondaire, l'a emporté, selon une évolution comparable à celle qu'on observe en grec pour *-τερο-* dont la fonction comparative est également secondaire, en regard de la fonction primaire contrastive, différentielle : une expression comme *λευκότερος χιόνος* exprime à l'origine la même chose que *gilithir snechta* « weiss wie Schnee », qui peut se comprendre « weisser noch als Schnee ».

D. Greene étudie la naissance d'un « nominatif » *do-* à partir de l'ancienne préposition gouvernant le datif, dans des constructions comme *is... dom* « je suis » (étymologiquement « il est pour moi ») dès le vieil irlandais, l'évolution vers la construction impersonnelle et la dépersonnalisation de *\*esti* ayant déjà commencé à la période commune du celtique insulaire. Le verbe « être » est par ailleurs brièvement examiné par H. Lewis, selon qui gall. *oes* « is » est fait par adjonction de la finale de la vieille forme *is* < *\*esti* à la forme nouvelle *oi*. Une autre étude de morphologie verbale est celle de H. Rix : après plusieurs autres naguère, il se penche à son tour sur la préhistoire des flexions absolue et conjointe du vieil irlandais : le transfert de l'opposition entre désinences primaires et secondaires, qui apparaît comme temporelle dans la plupart des états de langue historiquement connus, à l'opposition qu'on observe en vieil irlandais où le verbe a la forme absolue quand il est simple et en début



de phrase, mais conjointe ailleurs (c'est-à-dire surtout en composition) a pour principale cause formelle, selon lui, la coexistence possible, à époque historique, des deux séries de désinences dans certains thèmes verbaux (injonctif à valeur de présent, mais désinences secondaires, à côté de formes primaires de présents ; futurs en *-a-* et en *-s-* ; subjonctif thématique), certains paradigmes, comme celui du subjonctif en *-s-* pouvant être mixtes à cet égard.

En morphologie nominale sont traités des problèmes de flexion (J. Unterman pense qu'il y a des exemples possibles, en celtibère, dans des inscriptions comprenant un nom individuel + un patronyme au génitif, d'un génitif thématique en *-o* pouvant remonter soit à *\*-so* soit à *\*-syō*), et de formation des mots : B. Ó. Cuív étudie les traces qu'ont pu laisser, au début de la période moderne de l'irlandais, les neutres sigmatiques, notamment dans les variantes de genre grammatical (le neutre du vieil irlandais ayant disparu), et dans des contaminations avec d'autres types de flexion ; *e.g.* un substantif comme *agh* peut être masculin ou féminin, mais même quand il est féminin, il ne présente pas au pluriel toutes les formes attendues pour un thème en *\*-ā*, ce que confirme l'examen des données métriques.

L'évidente importance des noms propres en domaine celtique apparaît bien ici à travers le grand nombre d'articles qui leur sont consacrés. En ce qui concerne les toponymes. M. Richards étudie ceux qui en gallois contiennent l'élément *march* « grand », et F. Falc'hun pose clairement des problèmes de méthode : il montre que les noms de lieux ne sont pas seulement susceptibles d'être expliqués par des noms d'hommes, comme avait tendance à le faire Arbois de Jubainville, mais aussi par des détails géographiques se référant à des aspects du paysage, et que la démarche la plus saine consiste à partir, non pas des noms modernes pour en rechercher l'origine possible (*e.g.* Amblainville), mais des appellatifs celtiques bien connus pour en détecter les successeurs probables en pays celtique (gall. *blaen*, bret. *blein* « sommet »). L'anthroponymie fournit aussi une ample matière à discussion. W. Dressler discute certains noms galates, Βωδορις, \*Αυειορις et quelques autres, en ajoutant un excursus sur les noms brittoniques en *-rīx* et un autre sur la lénition ; H. Schmeja, quelques noms celtiques en *...astlos*, selon lui adjectifs en *-to-* de racines terminées par *-d-* et offrant donc un traitement *-st-* de *-d+t-*, à côté du traitement *-ss-*. Dans un article d'une trentaine de pages, le plus long de ce recueil, H. Birkhan présente, à propos du composant de nom propre *Cassi-* un intéressant essai de géographie linguistique : cet élément ne se trouve au second membre de composé que lorsque ceux-ci sont des noms de peuples, en *-casses* « mit wirrem Kraushaar », dérivé en *\*-ti-* du thème germanique et celtique *\*kazd-* « cheveux »

la chevelure jouant un rôle cultuel chez les guerriers celtes et germains. Au contraire, dans les noms propres individuels, *Cassine* se trouve qu'au premier membre de composés, la plupart en Aquitaine et en Narbonnaise, et n'offre aucune unité sémantique ; dans la région rhénane, *Cassius* est une forme gallo-romanisée de germ. *habþjaz* « Hesse » ; en rapport avec ce dernier est le nom de dieu *Cassis*, qui se trouve presque uniquement en Alsace, au Nord des Vosges et dans la région de Francfort, associé au nom des « Hessen ».

La plupart des contributions de linguistique indo-européenne sont étymologiques. Grâce aux données indo-iraniennes, slaves, grecques, E. Benveniste, à propos du supplétisme lexical qui s'établit un peu partout entre le verbe « dormir » et le substantif « sommeil », type lat. *dormiō/somnus*, exhume les significations respectives en i.e. de *\*der-* « s'endormir involontairement = s'assoupir, sommeiller » et de *\*sweep-* « s'endormir volontairement = dormir, reposer la nuit ». L'i.e. est également concerné par le très peu convaincant article de J. Otrębski, qui, en jouant avec des infixes *\*-n-* ou *\*-r-* et des élargissements divers (*\*-s-*, *\*-t-*, *\*-dh-*, etc.) rattache au thème du réfléchi *\*se*, *\*swe*, *\*sewe* des « noms de parenté » comme non seulement *\*swesor* (qu'il analyse à tort comme *\*swe-s-* + suffixe *-or*), mais *υῖός* et *\*sunu-*, *nurus*, *nūlrīx*, *nouerca*, *seruus*, *νόμφη* et bien d'autres.

Ailleurs, ce sont des langues particulières qui fournissent la matière de l'étude : selon G. Dumézil, une tradition, conservée par Hécatee, et faisant peut-être écho à une authentique légende, conduit une « buveuse de vin », *Σανάπη*, chez un « donneur de bière », *Λυτίδας*, ces deux noms propres scythiques étant des composés, l'un du nom scythique du « vin » (cf. tcherkesse *sáne* « vin ») et de la racine iranienne *\*pā(y)-* « boire », l'autre du nom i.e. de la « bière » attesté par le germ. *\*aluþ* (emprunté par le balte et le finnois), et d'iran. *dā-* « donner ». Autre légende, germanique, celle-là, que celle des *Habergeiss* dont F. Lochner-Huttenbach étaiet l'étymologie traditionnelle par un composé tautologique de deux termes désignant chacun la « chèvre » : *\*kapro-* (lat. *caper*, etc.) qu'on trouve au premier membre s'applique plus particulièrement à une jeune chèvre âgée d'un an, et dans cet emploi mythologique peut être comparé au nom de la Chimère *Χίμαιρα*. P. Thieme analyse *manīśā* en composé de *man-* « penser » et d'un nom verbal *\*īśā* d'un désidératif non attesté de *\*yas-* « bouillir en comprenant le terme védique comme « Geistesaufwallung, Erregtheit, Rausche ». Plusieurs articles portent sur le latin. G. Devoto donne comme exemple de recherche en matière étymologique lat. *imagō*. Il part de la structure formelle (le radical incite à poser un thème *\*yem-*, d'où auraient été tirés un thème d'aoriste *\*ime-*, puis un duratif

*ima-* dont *imitāre* serait l'intensif) ; il approfondit ensuite le sens latin (« reproduire ou copier une réalité) et, à partir de là, cherche une parenté possible, qu'il croit pouvoir établir avec la racine \**yem-* désignant un « produit double », fruit (lette *junis*), jumeau (skr. *yamáḥ*, etc.) ; il justifie enfin ce rapprochement d'un point de vue sémantique : le sens fondamental de ce thème en latin serait figuré : « devenir (aoriste), être (duratif), vouloir être (intensif) semblable (à un fruit double) ». G. R. Solta, pour expliquer lat. *limpidus*, aménage, à l'aide d'Ernout-Meillet, qui suggèrent un rapprochement entre *liqueō* et *linquō*, une hypothèse de Bréal, reprise par Ernout (Éléments dialectaux), selon laquelle *limpidus* serait, avec un *p* dialectal, l'équivalent de *liquidus* ; le verbe \**limpēre* auquel correspondrait *limpidus*, comme *liquidus* à *liquēre*, aurait l'infixe de *linquō* ; *lumpa/limpa* résulterait du croisement d'un mot italique, *limpa*, substantif du verbe supposé par *limpidus*, et d'un emprunt, indiqué par Wackernagel, à *νύμφη*.

Avec ses recherches sur *minium*, A. Tovar dépasse le cadre du latin proprement dit : ce nom de minéral, ainsi que le nom de fleuve *Minius*, ibériques, seraient formés à l'aide du suffixe i.e. *-yo-* sur un radical *min-*, d'un substrat occidental auquel appartiendraient aussi les formes comme lat. *miniaria*, cel. \**meini-*, et les formes romanes du nom de la « mine » (\**mina*, \**mena*). C'est également sur un problème de substrat que débouche A. Heubeck, qui voit dans le nom de divinité myc. *qerasija* un ethnique en *-yo-* d'un nom en *-(s)sos*, lui-même dérivé d'un \**Q<sup>u</sup>hērā*, qui serait à l'origine du nom de *Θήρα*, et appartiendrait à un dialecte préhellénique où les labiovélares auraient le même traitement qu'en grec. L'A. pose ainsi le problème du caractère i.e. du substrat préhellénique, plus étroitement apparenté à l'anatolien (pour *assos* en particulier cf. hitt. *-ass<sup>a</sup>/i-*), et dont le linéaire A pourrait porter témoignage. J. Knobloch emprunte, toutes proportions gardées, la même direction, lorsque, de manière séduisante, il fait de *νέκταρ* un dérivé en *-ταρ* comparable à *θέλκταρ* en regard de *θέλγω*, de la racine \**nek-* attestée dans le présent redoublé à vocalisme zéro hitt. *ni-nk-* « sich satt trinken ».

Pour ce qui est de la phonétique, H. M. Ölberg étudie, en une dizaine de pages suivies d'une bibliographie concernant l'albanais, et d'un index, les échanges entre *r* et *l*, soit *r > l* ou *ll*, soit *l > r*, qui ont pu se produire en albanais, ce qui implique la discussion d'un certain nombre d'étymologies. H. Kronasser pose le problème de la double initiale \**we-* (*wa-*)/*hu-*, celle-ci accompagnée du degré radical zéro, celle-là du degré plein, qu'on rencontre dans des paires de mots hittites qui semblent apparentés (p. ex. *wa-wark-ima* « gond » de \**wer-* « tourner » + *-k-*, et *hurta-* « roue ». Ce phénomène est lié à des problèmes très difficiles, puisque d'une part à hitt. *w-*

répond en arménien tantôt *v-* (*warai-* et *varem* « allumer »), tantôt *g-* (*watar* et *gel* « eau »), et que d'autre part le hittite, où les labio-vélaires sont normalement conservées (cf. *kuiš* « quis ») dit *huiš-* « vivre » là où les autres langues ont \**g<sup>w</sup>i-*. La théorie laryngale ne rend pas compte d'une manière entièrement satisfaisante des doublets de ce type, et le mécanisme en reste inconnu.

La morphologie nominale s'enrichit d'exemples de la loi de Caland apportés par P. Chantraine : des composés de *ῥος* « montagne » d'une part (type *ὀριδάτης*), d'autre part des anthroponymes comme ceux en *Ἀδι-* (*ἄδος*), *Κερδι-* (*κέρδος*) et d'autres confirment qu'il existe un rapport entre premier membre de composé en *-i-* et simple thème en \**-s-*, comparable à celui qu'on connaît depuis longtemps quand le simple est en \**-ro-* (et qui, croyons-nous, devrait être aussi établi quand le simple est en \**-ā-* (cf. *Ἀρχι-/ἀρχή*, *ἀμβολι-/ἀναβολή*) ou un nom d'agent en \**-ir-* (cf. *Δωτι-/δῶτωρ*). En ce qui concerne la morphologie verbale, W. Brandenstein propose en trois pages à peine une théorie discutable sur l'origine des désinences i.e. du singulier actif à partir des pronoms ; et E. Polome établit, à travers la diversité flexionnelle que présentent dans les dialectes germaniques les verbes faibles de la classe III, type v.h.a. *habēm*, got. *haba*, v. sax. *hebbiu*, etc., leur unité originelle, contre Flasdieck qui essaya d'en rendre compte en posant deux types germaniques \**-ja-/ -ai-* et \**-ēj-/ -ai-* : ce sont tous pour lui d'anciens athématiques à désinences primaires, degré radical réduit, suffixe *-ē-*, valeur d'état, apparentés aux présents latins en *-ē-* et aux aoristes grecs en *-η-*, slaves en *-ě-*. Enfin, R. Pittioni, dans un article plus historique que linguistique, lie le problème de l'origine des Illyriens à celui de l'aire de la culture des urnes.

Françoise BADER.

18. Sumitra Mangesh KATRE. — *Problems of Reconstruction in Indo-Aryan*, Indian Institute of advanced Study, Simla, 1968, 14×21, x+98 p., prix 5.50 dollars USA<sup>1</sup>.

Ce volume rassemble six conférences que M. Katre a prononcées en octobre 1967 à l'Indian Institute of advanced Study de Simla.

1. Des problèmes de reconstruction interne font également l'objet des cinquième et sixième conférences de M. A. MEHENDALE, *Some Aspects of Indo-Aryan Linguistics*, University of Bombay, 1968, 17×25, 123 p. Prix, 15 Roupies.



A bien des égards, elles constituent un hommage au grand *Comparative Dictionary of Indo-Aryan Languages* que l'on doit à R. L. Turner (Londres, Oxford University Press, 1962-1966 ; indexes, D. R. Turner, 1969). M. Katre en effet y puise une abondante moisson de faits qu'il utilise pour illustrer quelques-uns des aspects les plus notables de l'indo-aryen.

Après une introduction générale, où quelques assertions appelleraient des retouches (ainsi p. 5), l'auteur définit la méthode de la reconstruction historique interne (II). Ce faisant, il aborde des problèmes d'ampleur diverse ; il rappelle, entre autres, l'importance linguistique qu'ont les langues bordières (p. 23), particulièrement nombreuses et variées sur le domaine indo-aryen : quelques exemples sont empruntés au konkani, où maints archaïsmes sont conservés (cf., du même auteur, *Formation of Koṅkaṇī*, Bombay, 1962).

Il montre ensuite le rôle de la contamination (III) et comment la genèse des formes modernes a été compliquée par de multiples croisements dus tantôt à des rapprochements sémantiques, tantôt à des analogies formelles, en sorte que les archétypes restituables à partir du néo-indien s'écartent des vocables attestés en vieil et moyen indo-aryen.

Depuis longtemps déjà, les linguistes ont souligné qu'« aucune des langues écrites de l'Inde ancienne n'a la valeur d'un témoignage direct » (Jules Bloch, *L'indo-aryen*, p. 12, rappelé dans les présentes conférences pp. 87-88 ; cf. Louis Renou, *Sur l'utilisation linguistique du Rgveda*, BSL 61, 1, 1966, 1-12) : c'est donc à juste titre que certains s'efforcent aujourd'hui systématiquement de restituer les modèles « proto-néo-indo-aryens » des parlers modernes. M. Katre tient assurément cette tentative de reconstruction historique pour légitime à condition qu'elle soit soutenue par un effort accru et concomitant dans le domaine de la philologie (pp. 58-59). Ces considérations font l'objet de la quatrième conférence, intitulée « reconstruction historique contrôlée ».

L'examen (V) des vocables que R. L. Turner appelle « défectifs » parce qu'ils visent des défauts, physiques ou autres, et qu'eux-mêmes présentent de très nombreuses déformations, conduit M. Katre à évoquer le vaste processus de sanskritisation des emprunts faits aux langues dravidiennes et munda, et leur rôle dans la constitution de l'indo-aryen commun (p. 80). Malheureusement cet apport reste difficile à apprécier en l'état actuel de la documentation.

Pour terminer, M. Katre applique les principes de la reconstruction à quelques cas particuliers (VI). Il revient sur des étymologies discutées (*pūjā*, p. 86 sq. ; nom du « cheval », 84 ss.) ; de même, dans sa seconde conférence, il avait soumis à réexamen de prétendues dissimilations de *-l-* (prakrit *maila*, *bailla*, etc., 28), et montré



comment, dans toute une série de mots, l'observation des formes modernes peut conduire, malgré le sanskrit, à restituer \**r* dans l'archétype indo-aryen (25 ss ; cp. l'étude du même auteur, *Treatment of r in Pali, Annals of the Bhandarkar Oriental Research Institute*, 16, 1935, 189-201).

Bref, M. Katre s'efforce de mettre en pleine lumière les processus selon lesquels se sont constitués les parlers néo-indo-aryens contemporains et, plus anciennement, la grande langue de communication pan-indienne qu'a été, et que reste, dans une certaine mesure, le sanskrit. A ses yeux, pareille étude a une double portée : scientifique d'abord, certes ; mais aussi pratique dans un pays qui, comme l'Inde aujourd'hui, cherche à élaborer une ou plusieurs langues nationales modernes, qui dispose d'une richesse linguistique incomparable, et qui peut se référer à un modèle national aussi « raffiné » que le sanskrit, « langue des dieux ».

Colette CAILLAT.

19. R. S. MCGREGOR. — *The Language of Indrajit of Orchā. A Study of Early Braj Bhāṣā Prose*, Cambridge (At the University Press), 1968, 14,5×22, xii+265 p. Prix £ 3.

Dans ses grandes lignes, l'histoire de « l'indo-aryen, du Veda aux temps modernes » est aujourd'hui assez exactement jalonnée. Certains niveaux linguistiques, cependant, sont encore insuffisamment connus, du fait que la documentation est souvent fragmentaire, partielle, ardue d'accès et d'interprétation. Il reste, par exemple, difficile de restituer avec précision la genèse et les débuts des parlers néo-indiens<sup>1</sup> ; en sorte que l'on accueille avec intérêt l'édition et l'analyse linguistique de tout document nouveau, notamment s'il est de quelque étendue, si l'on en sait précisément la date et l'origine.

Le texte retenu par M. McGregor présente ces divers avantages, et en outre, semble-t-il, celui d'être rédigé en une langue qui ne soit

1. Malgré des monographies — certaines excellentes —, qui se font de plus en plus nombreuses. Voir par exemple les références bibliographiques rassemblées, pour le néo-indo-aryen du Sud et de l'Ouest, dans les ouvrages de A. MASTER, *A Grammar of Old Marathi*, 1964, p. xi-xiv ; Ch. VAUDEVILLE, *L'invocation. Le Haripāṭh de Dñyāndev*, 1969, p. 85 ; pour le hindi, par V. MILTNER, *Current Trends in Linguistics* 5, 1969, p. 70-84.

pas littéraire ou passablement factice : fait rare dans l'histoire de l'indo-aryen.

Il s'agit du commentaire d'une « centurie » de Bhartṛhari (poète de langue sanskrite) ; il est rédigé en prose braj (variété de hindi occidentale), à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle de notre ère, par le prince Indrajit d'Orcha (dans le Bundelkhand, au S.-E. de Jhansi ; aujourd'hui à la lisière externe du domaine linguistique braj). Alors que le braj ancien nous est généralement connu par des œuvres en vers inspirées par la dévotion kṛṣṇaïte et fortement marquées par des traditions de genre, voici au contraire un texte qui apporte comme un témoignage direct : non pas certes sur les dialectes braj parlés, mais, du moins, sur la langue couramment écrite dans les milieux cultivés des pays braj et avoisinants : c'était, selon toute vraisemblance, la langue de communication normale entre les différentes cours princières du domaine où se parlaient diverses formes de hindi occidental.

L'interprétation linguistique d'un tel document est naturellement délicate ; elle nécessite conjointement un examen philologique précis : M. McGregor a mené à bien cette double étude. Dans une première partie, le texte est présenté, édité (d'après un ms. de l'India Office Library, Sanskrit ms 3318), littéralement annoté (pp. 17-76 ; 77-107).

La seconde partie (p. 111 ss.) décrit la langue de ce commentaire, en elle-même, en s'abstenant en principe de référence aux formes poétiques mais sans parti-pris ou exclusive. L'étude des formes est menée de pair, et très judicieusement, avec celle des fonctions (mais, p. 128 et *passim* faut-il, pour désigner un élément postérieur à la « termination », garder le terme de « suffix », malgré ce qu'il a de déroutant ?). M. McGregor dégage nettement les traits spécifiques de la langue, dans un exposé nuancé. Il signale les fluctuations (qu'il interprète, pp. 132 ; 162-3), les ambiguïtés (121) ; il note au passage les influences bundeli, en s'inquiétant d'en déterminer l'époque (selon qu'elles paraissent imputables à Indrajit ou à la tradition manuscrite). Quand il le juge utile, il indique les ressemblances et les oppositions entre la langue du texte et les faits modernes, bundeli (122, à propos de phénomènes de déaspiration), braj ou hindi commun (119 ss ; 136 ; 160 ; 180, etc.), ou entre cette braj bhāṣā et d'autres variétés de hindi (187). Il consacre en outre une section spéciale à certains usages typiques, dont la plupart ont aujourd'hui des répondants exacts en hindi.

Un résumé rappelle les traits dominants de la langue d'Indrajit (226-232). Enfin, trois appendices (dont un index des formes grammaticales ; un glossaire choisi) et une bibliographie terminent cette étude précise, claire, commodément présentée ; excellente contribution à la connaissance du hindi à la fin de l'époque médiévale.

Colette CAILLAT.

20. Jack A. DABBS *et al.* — *Glossary of agricultural terms, English-Bengali*, Texas A & M University, 1969 (Department of Modern Languages), 15×22, vi+96 p.

Ce glossaire se propose un but pratique : aider les collaborateurs de langue anglaise et de langue bengalie qui participent au plan de développement agricole. Il est modelé sur deux glossaires antérieurs de même type, et adapté aux conditions spécifiques du Pakistan oriental. Les vocables anglais sont tantôt traduits en bengali tantôt rendus par des essais de définitions.

Colette CAILLAT.

21. K. K. SARKAR. — *Early Indo-cambodian Contacts* (Literary and linguistic), Visva-Bharati, Santiniketan, 1968, in-8°, i-v, 1-76 p.

G. Cœdès, durant les dernières années de sa longue et prodigieuse carrière d'épigraphiste de l'Asie du Sud-Est, en particulier du Cambodge (littérature en sanskrit et en khmer), n'a cessé d'encourager les jeunes chercheurs à dépouiller les textes *originaux* afin de mieux faire connaître le pays khmer sous tous ses aspects. Je précise : ce savant qui a édité un millier de textes, mis au point la traduction d'un certain nombre faite par ses prédécesseurs (Aymonier, Finot) était tout à fait conscient de ses propres lacunes et en toute modestie nous suggérait souvent de reprendre certaines de ses traductions. Ces conseils furent suivis par un petit nombre de jeunes disciples dont le premier fut Kamaleshwar Bhattacharya, connu surtout par sa brillante thèse de doctorat d'État (*Les religions brahmaniques dans l'ancien Cambodge*, d'après l'épigraphie et l'iconographie, 1961). Moi-même j'ai pris ce chemin en disséquant les textes en vieux-khmer à des fins philologiques. Puis deux autres Indiens, Adhir Chakravarti et Sacchidanand Sahai, ont fait parler les textes sur les institutions de l'ancien Cambodge. Deux autres jeunes se sont récemment attelés au vieux-khmer, Hubert de Mestier du Bourg pour l'histoire et le droit anciens et Uraisi Varasarin pour la philologie comparée thai-khmer.

De la liste des chercheurs, j'ai gardé à part le deuxième nom en date, Kalyan Kumar Sarkar, qui fut reçu docteur de l'Université de Paris en 1961 par sa thèse intitulée *Contacts entre l'Inde ancienne et le Cambodge dans le domaine littéraire et linguistique*. M. Sarkar a réussi à faire publier cette thèse, révisée, en langue anglaise sous le titre donné ci-dessus.

C'est donc avec joie que nous accueillons cet ouvrage qui rendra d'utiles services à tous les khmérisants, d'autant que l'auteur, à la fois indianiste et sinologue, nous procure avec facilité d'abondantes références aux sources sanskrites et chinoises. Le chapitre III est précieux puisqu'il est le premier travail d'ensemble, bien que rapide, sur la littérature indienne dans l'ancien Cambodge.

Mais on doit dire que le titre de l'ouvrage est plutôt trompeur. Qui dit « contacts » entre deux choses pense à une réaction bilatérale réciproque de ces choses. Or ici il s'agit de l'influence indienne sur le Cambodge. Certes, cette influence est incontestablement énorme. Certes, l'épigraphie dans sa majeure partie est consacrée à ce sujet, donc laisse peu de place au substrat autochtone et laisse encore moins voir l'influence de ce substrat sur l'élément étranger indien. Nous n'avons donc pas le droit de faire dire aux textes ce qu'ils ne disent pas. Mais M. Sarkar, en revisant sa thèse en 1967-68, aurait dû en modifier le titre pour ne pas décevoir ses lecteurs.

L'auteur nous a aussi extrêmement surpris en parlant de « the absence of a recognised official system of transcription » des mots khmers. A entendre ces paroles, on se croirait transporté à la Chambre dans l'expectative d'un projet de loi qui a du mal à passer. D'une part c'est trop demander à la science des langues ; d'autre part, nous possédons un système de translittération du khmer qui est en usage *pratiquement* depuis des années, en dépit de quelques variantes de détails apportées par certains auteurs. G. Coëdès a pu translittérer tous les signes du vieux-khmer en partant du sanskrit. M. Au Chhieng l'a complété pour les manuscrits ultérieurs (*Catalogue du fonds khmer* de la Bibliothèque Nationale, 1953). F. Martini a enseigné la translittération à l'École des Langues Orientales de Paris. Je l'ai moi-même mise au point dans le *BEFEO* (*Note sur la translittération du Cambodgien*, 1969). Mr. P. N. Jenner, professeur de khmer à Hawaii, s'en sert également dans ses travaux. S'il n'y a donc aucun problème pour les khmérisants habitués à manier les matériaux en khmer, on ne voit pas pourquoi il y en a un pour les autres.

Le Chapitre II qui nous intéresse le plus ici traite des « Sanskrit words in old khmer inscriptions », ce qui promet d'être passionnant. Or, si l'auteur est bon sanskritiste, en revanche il trébuche trop souvent lorsqu'il passe au khmer. En effet, comparer les préfixes khmers avec les préverbes sanskrits (*upasarga*) est plus que maladroit à cause de l'ampleur des fonctions grammaticales des premiers. On regrette que l'auteur n'ait pas eu recours, entre les années 61 et 67-68, à des études spéciales sur la préfixation et l'infexion (et non *inflexion*), problème vital pour le khmer, pour étayer la sienne propre. Il nous faudrait donc rappeler : J. M. Jacob (*Prefixation and infexion in Old Mon, Old Khmer and Modern*



*Khmer*, in *Linguistic Comparison in S. E. Asia and the Pacific*, 1963) Y. A. Gorgoniev (*The Khmer Language*, 1966, pp. 46-50), S. Lewitz (*La dérivation en cambodgien moderne*, 1967).

De la même manière il est regrettable de voir l'auteur appliquer les normes indo-européennes du sanskrit en khmer et déclarer que dans cette dernière langue « les mots composés n'existent pas » (p. 22), au lieu de consulter les travaux des linguistes khmérés actuels.

Ce qu'on pourrait souhaiter, c'est de voir les savants indiens, qui ont énormément contribué aux études khmères par leur science indienne, se rapprocher davantage de la matière khmère, la pétrir de leurs mains. Cet apprentissage, répétons-le, a été rendu facile ces dernières années grâce aux efforts des khmérés de tous les pays. Et nous pouvons ainsi espérer avoir de prochaines études plus approfondies et mieux équilibrées.

Saveros LEWITZ.

22. *Essays in Memory of E. A. Speiser*, ed. W. W. Hallo. American Oriental Series, vol. 53. American Oriental Society. New Haven, Connecticut, 1968 (= JAOS, 88/1). In-4°, VIII-201 pages.

Ce beau volume, dédié à la mémoire d'Ephraïm Speiser, reflète les multiples domaines où s'est manifestée l'activité du savant qu'il honore. Speiser s'est intéressé à tout ce qui touchait, de près ou de loin, à la civilisation et à la littérature du Proche-Orient : linguistique sémitique, études bibliques, textes juridiques, linguistique hourrite, archéologie (fouilles de Tepe Gawra).

La courte notice sur la vie et les travaux de Speiser par M. Greenberg (p. 1 sv.) pourrait faire regretter l'absence d'une biographie plus développée et d'une bibliographie complète ; celles-ci figurent dans d'autres publications (v. p. 1, n. 1). La table des matières pourrait suggérer que la partie linguistique de l'activité de Speiser est faiblement représentée dans cet ouvrage commémoratif, mais cette impression première est trompeuse. Outre le court article de J. Friedrich (pp. 37-39) sur l'interprétation de quelques mots hittites (entre autres, *larra-* et *tariya-* « faire effort, se donner du mal », *šap-* « nettoyer ») et l'étude de M. Held sur la racine *ZBL/SBL* en akkadien, en ougaritique et en hébreu biblique (pp. 90-96), bien d'autres articles offriront au linguiste une abondante moisson. Seule, la linguistique hourrite n'est pas représentée.

L'édition d'un texte sumérien par M. Civil (*Išme-Dagan and Enlil's Chariot*, pp. 3-14) est munie d'un abondant commentaire



lexical ; B. Landsberger ajoute encore une tablette à l'édition des vocabulaires suméro-akkadiens (pp. 133-147) ; une étude d'onomastique constitue une importante partie de l'article de I. J. Gelb (*An Old Babylonian List of Amorites*, pp. 39-46). A. Goetze publie quelques inscriptions de la dynastie d'Akkad trouvées à Nippur (pp. 54-59) ; E. Sollberger, deux inscriptions votives kassites, avec un commentaire soigné. La première partie de l'article de R. de Vaux sur le Pays de Canaan (pp. 23-30) est consacrée au nom même de Canaan. H. G. Güterbock (*Oil Plants in Hittite Anatolia*, pp. 66-71) remet en question l'interprétation de hitt. *ša-ma-ma-*, trop rapidement rapproché de l'akk. *šamaššamu*. D'une étude soigneuse de tous les textes, il ressort que *gišša-ma-ma-* est un fruit que l'on peut briser, dont on jette la coque, et qui fournit de l'huile : on songera, plutôt qu'au sésame, à une espèce de noix. Quant à *gišliti-* dont le produit sert à oindre (*išk-*), ce pourrait être le nom de l'amande. On notera (p. 69) la correction à apporter au texte de KBo X 34 I 14 : *ša-ma-iz-na-aš*, au lieu de *ša-ma-ma-na-aš* que porte l'édition cunéiforme.

Il faut renoncer à mentionner en détail une quinzaine d'études qui ne touchent que de loin à la linguistique, mais il n'est aucun article de ce recueil qui n'ouvre des perspectives intéressantes. E. Laroche (*Notes sur le Panthéon hourrite de Ras Shamra*, pp. 148-150) éclaire les relations complexes de divers mondes divins ; on notera en particulier l'équivalence Kumarbi/Dagan. Enfin, en dépit de son titre plaisant, l'article de G. F. Dales (*Of Dice and Men*, pp. 14-23) contribue sérieusement à la question des relations commerciales entre Mésopotamie et Indus (Harappa).

N. VAN BROCK.

23. R. S. P. BEEKES. — *The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek*, Mouton, La Haye-Paris 1969 (Janua Linguarum, Series practica 42), 324 p.

Cette dissertation de doctorat de Leyde est un état de la question des laryngales en grec, rassemblant les théories auxquelles leurs diverses représentations possibles ont pu donner naissance, de manière commode, avec une prudence louable étant donné le sujet, mais sur un rythme un peu lent.

C'est la position des laryngales dans le mot qui commande le plan. A l'initiale, se posent plusieurs problèmes, que l'existence même des laryngales soit douteuse (problèmes du *s-* mobile, et du double traitement *ζ* et *h-* de *\*y-*), ou que, plus sûres, elles aient

laissé des traces diverses, dans la prothèse vocalique, dans les formes  $\nu\tilde{a}$ -,  $\nu\eta$ -,  $\nu\omega$ - des composés privatifs, dans le redoublement attique, dans la coloration d'un \* $e$  en  $e$ ,  $a$ ,  $o$ , justifiant, notamment, l'absence d'un  $a$  ailleurs que dans des mots isolés, et la présence d'un  $o$  non-apophonique (dans des termes comme  $\delta\sigma\sigma\epsilon$ ). A la fin du mot, le matériel est très pauvre, moins cependant après consonne, où l'on peut invoquer des formes comme la désinence de 1<sup>re</sup> p. du pluriel moyenne  $-\mu\epsilon\theta\alpha$  (-*madhi*), ou de neutres plur. du type  $(\gamma\epsilon\nu\epsilon\sigma-)\alpha$ , qu'après voyelle : certains abrègements de longues seraient dûs à l'amuïssement, en phonétique syntactique, d'une laryngale finale devenue intervocalique (et par là disparaissant régulièrement) devant voyelle initiale du mot suivant (ainsi en grec le vocatif singulier du type  $\nu\epsilon\phi\epsilon\lambda\eta\gamma\epsilon\rho\acute{\epsilon}\tau\tilde{\alpha}$ , selon Beekes, comme selon Kuiper, en védique l'instrumental en  $-\tilde{i}$ , le gérondif en  $-\tilde{y}\tilde{a}$ ,  $-\tilde{t}\tilde{y}\tilde{a}$ , le neutre plur. en  $-\tilde{i}$ ,  $-\tilde{u}$ , le nomin.-acc. duel  $-\tilde{i}$ ,  $-\tilde{u}$  qui peuvent s'abrégéer).

Mais c'est au milieu du mot que l'appréhension des laryngales est la plus difficile, sinon entre voyelles (type gén. sg. de la première déclinaison  $*-e(\epsilon_2)-es$ ), ou après consonne devant voyelle (type  $\pi\lambda\alpha\tau\acute{\upsilon}\varsigma$  en regard de  $p\acute{r}th\acute{u}-$ ), positions où la laryngale disparaît normalement, du moins après voyelle devant consonne ( $\tau\acute{\iota}-\theta\eta-\mu\iota$ ) devant  $*i/\tilde{i}$ , etc. (type  $\pi\tilde{\alpha}\tilde{u}$  en regard de  $\pi\omicron\iota\mu\acute{\eta}\nu < *p\omicron\epsilon_2 i-$ ), entre consonnes, accessoirement dans des termes isolés (type  $\iota\epsilon\rho\acute{\omicron}\varsigma$ ) et dans les racines dites disyllabiques dont le degré zéro offre de nombreux problèmes. L'A. postule un double traitement de  $R +$  laryngale, l'un  $R\epsilon > R\tilde{A}$ , etc. (type  $\sigma\tau\omega\tau\acute{\omicron}\varsigma$ ), l'autre  $eR\epsilon > \alpha\alpha$ , etc. (type  $\xi\mu\omicron\lambda\omicron\nu$ ). Des problèmes particuliers sont posés par la chute des laryngales en composition (type skr.  $st\acute{ir}\eta\alpha/-\acute{a}-st\acute{r}\eta-$ , gr.  $\nu\epsilon\omicron\gamma\acute{\omicron}\nu\acute{\omicron}\varsigma$ ) ; le développement éventuel de  $*R\epsilon$  en  $\rho\tilde{\alpha}$  (type  $\tau\acute{\epsilon}\tau\lambda\alpha\mu\epsilon\nu$ ), que l'A. rejette ; la forme des racines « disyllabiques » en  $-\tilde{i}$ ,  $-\tilde{u}$  devant laryngale ( $\pi\rho\acute{\iota}\alpha\tau\omicron$ ) ; la quasi-absence, en regard des présents en  $*-n\tilde{a}mi$ , de présents en  $*-n\tilde{e}mi$  ou  $*-n\tilde{o}mi$ , l'exemple le moins incertain de ces derniers étant le myc.  $q\epsilon\eta\eta\eta\eta\eta\eta\eta\eta\eta$ , cf.  $\delta\iota\nu\omega\tau\acute{\omicron}\varsigma$ , si l'on posait un  $*g^{wi-n-\epsilon\epsilon}_3$  ; l'explication problématique de l'apocope des prépositions en grec par la chute entre consonnes d'une laryngale non vocalisée ; les possibles différences de traitement des laryngales en grec occidental et dans les autres dialectes ( $\iota\alpha\rho\acute{\omicron}\varsigma$  |  $\iota\epsilon\rho\acute{\omicron}\varsigma$  ;  $\acute{\alpha}\nu\alpha\iota\rho\omicron\varsigma$ ,  $\acute{\alpha}\nu\alpha\rho$  /  $\delta\tilde{\nu}\epsilon\iota\rho\omicron\varsigma$ ,  $\delta\tilde{\nu}\alpha\rho$ ).

La discussion de tous ces problèmes, dégagés à partir d'un dépouillement consciencieux des formes permet d'aborder les conclusions, fort traditionnelles : sur le nombre des laryngales, trois, dont le grec conserve la distinction ancienne  $e/a/o$  ; sur les positions dans le mot où elles sont le plus clairement conservées, à l'initiale devant consonne (voyelle de prothèse), à la finale après consonne (désinence de neutre pluriel) ; sur le problème de savoir

quand la laryngale est consonantique, et quand elle est vocalisée, des différences dialectales étant à cet égard concevables, et le grec vocalisant ici plus volontiers que l'indien ; mais l'A. ne souligne pas le paradoxe qu'entraîne son opinion, qui est très largement partagée, selon laquelle la forme de base des laryngales est consonantique, alors que les seules traces nettes qu'elles laissent à époque historique sont vocaliques (triple coloration, prothèse, désinence *\*-a* ; voyelles longues du type δῶ(ρον)). Des appendices discutent l'un l'opinion de Szemerényi selon laquelle il aurait existé une seule laryngale, mais trois voyelles distinctes à l'origine *a, e, o* ; un second les termes homériques τέλσον et ὄλχα ; le troisième, certains points récents du livre de Kl. Strunk, *Nasalpräsenlia...* Quatre *Indices* terminent l'ouvrage (auteurs modernes ; sujets ; langues autres que le grec ; grec).

De cet exercice assez scolaire, on retiendra une suggestion intéressante, l'explication de la forme de Mycènes Oe 127 *ewepesomena* qualifiant des *pauea*<sub>2</sub> (φάρFeα), et suivi de l'idéogramme LAINE comme forme à prothèse *\*a<sub>1</sub>w-ebh-s-* de la racine de ὤφ(αίνω) [*\*a<sub>1</sub>ubh-*] : « tissus devant être tissés ». On n'insistera pas sur les très nombreux points de détail qui appelleraient une discussion. On remarquera seulement une certaine partialité de la part de l'A. envers quelques-uns des auteurs dont il présente les théories. Élève fervent de Kuiper, il fait siennes toutes les idées, même discutables, de ce dernier, mais rejette la conception selon laquelle toute racine i.e. commençait par une consonne, ce qui le conduit à un certain illogisme puisque, tout en acceptant en gros l'analyse benvenistienne de la racine, il accepte la possibilité d'un double degré plein (type *\*ler-es-*), et rejette l'explication d'une racine comme celle de « être » par une laryngale initiale, laryngale dont pourrait bien témoigner, cependant, myc. *eesi* (*\*a<sub>1</sub>s-enti*), qui serait alors superposable à hitt. *ašanzi*, dont le *a-* peut être considéré comme une voyelle « prothétique » [J. Kuryłowicz, Actes du huitième Congrès International des Linguistes, Oslo 1958, p. 229]. De plus, il montre en général assez peu d'inclination pour les théories de Kuryłowicz, et ne discute pas, en particulier, l'explication que donne ce dernier (*Apophonie*, p. 202) de la triade α ε ο « comme un développement particulier du grec postérieur à l'unité primitive du traitement des *a* vocaliques (= *a*) », alors que cette triade est pour lui l'une des raisons fondamentales de poser trois laryngales, ni plus ni moins.

On souhaiterait, enfin, sur certains points, des essais de synthèse, notamment sur les problèmes de sandhi : il admet par exemple que le vocatif en *-ā* est une variante en phonétique syntactique du nominatif en *-ā*, et non un degré alternant (alors qu'on pourrait lui objecter que le vocatif, précisément, se trouvant toujours à la pause,

n'est jamais susceptible d'offrir une variante combinatoire anté-vocalique d'une forme antéconsonantique), mais non que la forme à prothèse  $\acute{\epsilon}\acute{\epsilon}\rho\sigma\eta$  soit une variante du même type à côté de  $\acute{\epsilon}\rho\sigma\eta$ , et tout cela n'est pas très cohérent. C'est par défaut de synthèse, je crois, qu'un problème particulier, qui touche du reste au sandhi, mais interne, en composition, lui a totalement échappé : il explique judicieusement, après d'autres, par des laryngales, la forme des composés privatifs (type  $\nu\omega < *n\acute{\epsilon}_3-$ ) d'une part, et, de l'autre, l'allongement des composés védiques du type  $s\bar{u}n\acute{a}ra-$  ( $*su- + *a_2ner-$ ), sans d'ailleurs rapprocher ces deux phénomènes l'un de l'autre, mais il ne soulève absolument pas le problème de l'allongement de l'initiale d'un second membre de composé qui, vocalique à époque historique, est à l'origine une laryngale : d'un terme comme  $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\tilde{\omega}\pi\iota\varsigma$ , la longue peut s'expliquer par la fusion de la voyelle finale du premier membre  $\dots o-$ , et de la laryngale initiale d'un second membre  $*a_3k^{-w}$ , de la racine  $*a_3ek^{w-}$  « voir », au degré zéro, qu'ont également lat. *antīcus* ou véd. *nīcāl* ( $*anti-$ ,  $*ni- + *a_3k^{w-o-}$ ). C'est donc aux laryngales qu'est imputable à l'origine, avant de devenir un procédé mécaniquement rythmique dans une langue comme le grec, l'allongement du second membre de composés à initiale vocalique mis en lumière par Wackernagel en 1889. Ce livre, qui pose clairement et avec une bonne bibliographie, des problèmes connus, ne les pose donc pas tous, et le très difficile sujet auquel R. S. P. Beekes a eu le courage de s'attaquer n'est pas épuisé.

Françoise BADER.

24. Lydia BAUMBACH. — *Studies in Mycenaean Inscriptions and Dialect*. 1953-1964. Rome, Éditions dell'Ateneo (= Incunabula Graeca, vol. XX), 1968, 331 pages.

Le sous-titre de cette nouvelle édition des *S.M.I.D.* en définit clairement l'objet : « A complete Bibliography and Index incorporating the contents of volumes I-X published between 1956 and 1965 by the Institute of Classical Studies of the University of London ». On trouvera donc là, rassemblée de matière commode, la matière des dix premiers fascicules annuels de bibliographie mycénienne (mais non des trois derniers : XI, 1965 [1967] ; XII, 1966 [1968] ; XIII, 1967 [1969]), parus sous la direction de M. Ventris ainsi que de J. Chadwick et L.R. Palmer, puis de L. J. D. Richardson après la mort du déchiffreur du mycénien, depuis qu'en fut décidée la publication au premier Colloque d'études mycénien-



nes tenu à Gif en avril 1956. Lydia Baumbach (qui, en collaboration avec J. Chadwick, a donné aux hellénistes l'ouvrage désormais classique qu'est « The Mycenaean Greek Vocabulary » = *Glotta* 41, 1963, 157-271) a conservé ici le plan adopté dès la parution du second volume de la bibliographie de Londres, qui comprend quatre *Index* :

A (pp. 13-125) : Index d'ouvrages de référence et d'auteurs désignés par leurs initiales, prises comme sigles de renvoi pour les trois autres Index ;

B (pp. 127-260) : Index des interprétations de termes mycéniens, y compris les toponymes (auxquels le fascicule I faisait une place à part), mais non les anthroponymes, jugés comme offrant trop de prise à la spéculation.

C (pp. 261-282) : Index des tablettes ou séries de tablettes ayant fait l'objet d'études particulières ;

D (pp. 283-323) : Index des sujets traités.

Une fois de plus, l'actif Centre d'Études mycéniennes de Rome que dirige C. Gallavotti, et auquel les mycénologues doivent, entre autres, une édition des tablettes de Pylos (C. Gallavotti-A. Sacconi : 1961), une *Initiation à l'épigraphie mycénienne* (L. Deroy : 1962), l'indispensable *Mycenaean Graecialis lexicon* (A. Morpurgo : 1963), une importante étude sur *Les Scribes de Cnossos* (J. P. Olivier : 1967), ainsi qu'une revue (*Studi Micenei ed egeo-anatolici* = *S.M.E.A.*) qui paraît à un rythme très rapide, le tome I étant de 1966, et le t. X de 1969, rend service aux hellénistes, comme du reste aux historiens du monde égéen du second millénaire, en leur procurant un ouvrage bibliographique qui était en partie épuisé, et de toute façon d'accès malaisé pour les non-initiés.

Françoise BADER.

25. *Studi Micenei ed Egeo-Anatolici* (Rome, Ed. dell'Ateneo), 8, 1969, 159 p. ; 9, 1969, 158 p. ; 10, 1969, 157 p.

La seconde moitié de *S.M.E.A.* 8 est occupée par un long mémoire de P. Considine, de près de 75 p. sur le thème de la colère divine dans la littérature antique de la Méditerranée orientale. L'autre partie contient des articles d'archéologie : rapport des fouilles, accompagné de douze photographies, effectuées en 1967, sous la direction de P. Meriggi, et de L. Polacco, rédacteur de l'article, à Topakli (en gros dans la région du Kizil Irmak) ; étude de K. Branigan sur l'apparition, au troisième millénaire, de la déesse du foyer et des éléments de culte qui lui sont associés



(essentiellement serpent mais aussi colombes, corne sacrée, double hache, tables d'offrande en pierre).

Des trois études linguistiques de ce fascicule, l'une concerne le mycénien proprement dit. L. Godard, dans un complément à son étude sur « les quantités d'huile de la série Fh de Cnossos » (*Atti e Memorie*, pp. 598-608) réexamine les tablettes de cette série : elles enregistrent des rentrées d'huile, dont les totaux sont donnés en Fh 366+5503, et Fh 5434+5438 (raccord de J. P. Olivier qui est le point de départ de l'article), et des sorties, dont les unes sont des transactions comprenant des termes du vocabulaire économique, et les autres des distributions directement faites soit à des sanctuaires soit à des individus, désignés ou par des noms propres dont la plupart sont des hapax, ou par des noms de métiers divers, parmi lesquels l'A. croit pouvoir reconnaître des « techniciens de l'huile », pour lesquels il ne propose d'ailleurs pas de lecture : *wirinewe*, *loroqa* (qui ne serait pas alors, comme on le pense généralement un nom d'action tel que *τροφή*), *kupirijo*, ces derniers lui donnant à penser que les tablettes d'huile Fh appartenaient au même bureau que le département des épices (Ga, Gg) où on les retrouve.

Les deux autres articles sont phonétiques. R. Arena s'élève contre l'hypothèse de O. Szemerényi (*S.M.E.A.* 1, 1966, 29 sq.) selon laquelle le traitement labial des labiovélares devant *e* en éolien serait analogue du traitement qu'elles ont devant *a*, *o*, et conclut, après réexamen des exemples, que les formes à labiale en lesbien, thessalien, béotien remontent à une période unitaire de l'éolien, qui s'est étendue sur une aire géographiquement bien définissable à l'aide des témoignages anciens. Les divergences qu'on peut observer à l'intérieur de l'éolien seraient dues au contact d'autres dialectes. Il maintient donc une position traditionnelle. S. Levin à partir des emprunts sémitiques que sont en grec les deux formes du nom de la « tunique » *χιτών*, *χιθών*, veut établir qu'avant d'avoir subi l'influence de l'araméen, l'hébreu a connu une dissimilation des aspirées, dans l'ordre inverse de celui qu'on observe en grec, d'où *χιτών*, avec la séquence *χ-τ*, en regard de *χιθών* ; cette application sémitique de la loi de Grassmann s'observerait dans les graphies d'un certain nombre de morphèmes postposés en hébreu.

*S.M.E.A.* 9, qui comprend une part de comptes rendus d'ouvrages divers ainsi que des travaux de l'Institut d'études mycéniennes de Rome, retiendra tout d'abord l'attention par les publications — accompagnées de photographies — qui concernent des objets nouvellement trouvés ou décrits, anépigraphes comme les vases des musées de Venise et de Torcello, cypriotes (R. Tamassia) ou mycéniens (L. Vanetti), ou inscrits : six inscriptions ourar-

téennes sur pierre, dont la plus courte a une ligne et la plus longue seize, trouvées en Arménie Soviétique à Arin-Berd (Ganli-Tapa) (M. Salvini) ; quatre sceaux hiéroglyphiques de Malatya, dont trois inscrits sur les deux faces, et le quatrième sur une seule (P. Meriggi) ; le tesson inscrit du Nerospilios, republié ici après la photographie qu'en avait donné l'auteur (P. Faure) en 1962 (*B.C.H.* 86, p. 47, frg. 8), fragment de vaisselle du Minoen récent 3 *b* (fin *xiii*<sup>e</sup> s.), offrant, comme le fragment de la caverne de Perivolia, distante de quelques kilomètres, une inscription en linéaire B à l'ouest de la Crète ; « un sceau inscrit de l'époque chalcolithique trouvé en Thrace », dans la sixième couche de Karanovo (3600-3700), « vraie sensation scientifique » selon Vl. Georgiev, qui croit y reconnaître l'inscription la plus ancienne d'Europe. Dans un autre article, le même auteur donne une traduction latine de l'une des inscriptions de Pyrgi, moyennant des rapprochements étymologiques, notamment avec le hittite, et des reconstructions internes, qui témoignent d'une solide intrépidité morphologique.

Les deux articles les plus longs concernent le grec. L'un, particulièrement intéressant du point de vue de la méthode et des résultats, cherche à définir le sens exact de myc. *kuwano*, gr. *κύανος*. L'auteur (R. Halleux), constatant le disparate des interprétations possibles au niveau du mycénien comme à celui de l'épopée (lapis-lazuli, pâte de verre bleu qui en est un substitut plus économique, ou nielle ?) essaie de situer *κύανος*, et les composés en *κυανο-* sur la palette des couleurs d'Homère et d'Hésiode, afin d'identifier la matière d'où l'adjectif a été tiré : « sombre » avoisinant le noir est toujours admissible, alors que « bleu » ne convient pas toujours et que le lapis-lazuli est une pierre bleue. Il montre ensuite que la description du *κύανος* que donne Théophraste (*De lap.* 51) ne s'applique pas au lapis-lazuli, dont le nom véritable est *σάπφειρος*, mais à l'azurite, et aborde dans un troisième temps le problème étymologique. L'hypothèse d'un emprunt sémitique, qui date de la fin du *xix*<sup>e</sup> s., est à rejeter, car *κύανος* fait partie du petit stock de mots que le grec et le hittite sont seuls à posséder en commun : il est à rapprocher du thème *kuwan-*, peut-être hourrite, qui apparaît dans des substantifs et des adjectifs en hittite (*kuwanna-*, *kunna-* « cuivre (mélangé) », *kuwaliu-* qui qualifie une vague « bleu sombre », et louvite (*kuwanzu-* « cuivre », *kuwanzuna/i-* « en cuivre »). Le problème est alors sémantique. On s'explique que *κύανος* ait, dès l'époque homérique, et sans doute mycénienne, désigné un verre coloré en bleu par le cuivre, l'extension de sens s'étant faite à partir de l'azurite, et ayant pu englober le nielle, dont la technique est assez proche. Mais le sens de « cuivre », attesté en Asie Mineure est perdu en Grèce, tandis que le sens d'« azurite », minéral de cuivre, n'est certain qu'en grec, et on ne

peut donner de réponse certaine à la question de savoir lequel des deux sens est originel. En tout cas, les *kuwanowoko* de Mycènes étaient des ouvriers « verriers » ou « nielleurs », mais ne travaillaient pas le lapis-lazuli.

H. Mühlestein apporte une contribution intelligente et amusante à la connaissance de l'onomastique épique : un résumé schématique de cet article ne peut malheureusement pas respecter le brio de l'auteur. Ce dernier montre que certains noms propres « parlants » sont forgés par le poète soit en fonction de la composition du récit, comme c'est le cas pour le nom des six héros troyens tués en E 38 sq., dont les noms se laissent interpréter par référence à ceux de leurs adversaires, soit en fonction de leur généalogie. Le prêtre du dieu du feu Héphaistos qu'est *Dares*, « écorcheur » de victimes (δέρειν, cf. myc. *owi-*, *a<sub>3</sub>ki-dela* : -δέπτᾱς) a pour aides ses fils, qui reçoivent leur nom du bois nécessaire au feu du sacrifice, *Phēgeus* (φηγγός) et *Idaios* (l'Ida fournit du bois pour le bûcher funèbre de Patrocle). — *Hekamēdē*, qui lave les blessures de Machaon, reçoit la première partie de son nom de l'épithète ἐκάεργος d'Apollon, grand-père de son patient, et son nom entraîne celui de son père, *Arsinoos*, qui, hapax en tant que masculin, est fait sur le féminin bien attesté, notamment comme nom de la grand-mère de Machaon, *Arsinoë*, *Leukippide* dont le nom fut ensuite, dit Pausanias, donné à une source de Messène (ἄρδω « arroser » et νόα · πηγῇ · Λάκωνες Hsch.). — *Antenor* « Männern entgegentretend » (ἀντομαι) a des fils dont les noms paraphrasent le sien propre, qu'ils « aillent au devant pour combattre », comme *Iphidamas* et *Coon* qui font front (ἀντίον) à *Agamemnon*, et *Agenor* qui se heurte (ἐναντίον) à *Achille*, ou « pour recevoir », continuant l'hospitalité bien connue de leur père, comme *Laodokos* « Krieger aufnehmend ». — *Euryklée* est, non pas « celle qui a une grande gloire », ce qui ne conviendrait pas à sa situation d'esclave, mais « celle qui est largement écoutée, obéie », tandis que son grand-père *Peisēnor* « persuade, fait obéir », et que son père reçoit de ce contexte son nom, qui, attesté seulement au génitif Ὠπος, ne peut, en raison du propérispomène être un ancien monosyllabe, et remonte à \**sm-wok<sup>w</sup>*- > \**A-Fop*- > \**Aop*- avec psilose. — Quant à *Phoinix*, dont le père *Amyntor* « repousse l'ennemi », et *Ormenos* « qui s'élance au combat » ont des noms parlants, c'est par référence à l'analogie que présente son histoire — il fuit la malédiction de son père — avec celle de *Méléagre*, qui fuit la malédiction de sa mère *Althée*, que son nom s'explique peut-être, par rapprochement soit avec le nom du père de *Méléagre* Οἶνεύς, donc avec οἶνος qui se trouve à plusieurs reprises dans la bouche de *Phoinix*, soit avec δαφοινός, épithète (Esch., *Choeph.* 608 sq.) du tison auquel est lié le sort de *Méléagre*.

Enfin, pas plus qu'Euryclée n'est « glorieuse », *Patrocle* n'est

« celui qui possède la gloire de son père », Menoitios n'ayant jamais été célèbre, mais il est « celui qui écoute, obéit à son père », et cela (de même que le nom de Phoinix s'explique par référence à l'épisode de Méléagre), par référence aux faits et gestes de l'autre ami d'Achille qui pleurera celui-ci à sa mort, Antiloque, qui se caractérise par son obéissance à son père Nestor. Et comme le nom de la femme de Méléagre, *Cléopâtre* est fait sur celui de Patrocle dont il n'est qu'un renversement, l'A. en tire des conclusions sur la chronologie relative des épisodes de la mort d'Achille, de sa colère et de Méléagre.

S.M.E.A. 10 comprend des publications archéologiques accompagnées des photographies comme dans les volumes précédents (Collection de sceaux et crétules minoico-mycénienes du Musée archéologique de Florence [Clélia Laviosa, pp. 7-18] ; Rapport de la campagne de fouilles effectuées en 1968 à Topakli [Luigi Polaccio, pp. 54-68]) ; une étude proprement mycénienne où Louis Deroy (pp. 48-53) propose, sans aucun argument linguistique vraisemblable, de voir dans les *ekaraewe* et les *a<sub>3</sub>mirewe* mentionnés dans les tablettes Dm de Cnossos concernant des moutons « deux termes de zootechnie », respectivement « châtreurs » (\*ἐγκλαεύς) et « sélectionneurs » (\*ἀμιλεύς) ; deux longs articles enfin.

Dans l'un, à propos de « Discussions sur l'alphabet phrygien » (pp. 19-47), M. Lejeune donne, en translittération latine (réservant la transcription grecque aux textes du néo-phrygien), et compte non tenu des inscriptions insuffisamment publiées, comme l'inscription rupestre de Germanos trouvée en 1966, un corpus provisoire des inscriptions paléophrygiennes, les unes publiées (notamment dans les recueils existant de Friedrich et de Haas), d'autres encore inédites à l'époque de cet article, comme celles de Gordion (voir maintenant R. S. Young, *Hesperia* 38, 1969, 252-296, et planches 67-74), où se rencontrent les signes étudiés à partir des habitudes individuelles des scribes, et, surtout, de la considération rigoureuse et méthodique des systèmes phonologique et graphique :

↘ dont on a jusqu'ici un seul exemple, et dont on ignore la valeur exacte ;

↑ dont on peut seulement dire que, se trouvant toujours devant *i*, il doit être un signe palatalisé ;

Γ et ʀ, deux lettres distinctes par la forme de leurs angles (droit/aigu), et par leur valeur, l'une équivalant à un *gamma*, l'autre à un *lambda*, avec, à cet égard, des variations possibles d'une région à l'autre du monde phrygien ;

♠ et ʌ, au contraire signe unique, à orientation variable, mais valeur unique, *yod*, et non ζ comme tous l'avaient lu jusqu'à présent sauf F. de Saussure. Cette lecture *j* a des implications linguistiques :



existence en paléophrygien notamment d'un relatif *jo-* (bien connu en néo-phrygien), d'un suffixe de dérivation *-ajo-*, *-ejo-*, de diphthongues finales *-ej*, *-aj*, *-oj* (cette dernière peut-être finale d'optatif thématique). Ce signe aide à voir comment s'est constitué l'alphabet phrygien : si la forme *l* de la voyelle dont il est un dédoublement consonantique rend patent l'emprunt au grec de l'alphabet phrygien (au VIII<sup>e</sup> siècle), l'introduction de *ʌ* semble être une réforme par emprunt, au VI<sup>e</sup> siècle, d'un *yôd* en sémitique, pour noter un phénomène *i* (distinct de *i*) que le grec ne possédait plus. Dans une note additionnelle, l'A. attire l'attention sur un signe de l'alphabet mysien qui pourrait être issu du *j* phrygien et appeler la même translittération.

En un long mémoire (pp. 69-145), Luigi Bottin, à l'aide d'une bibliographie critique détaillée, et d'une étude philologique minutieuse (des relevés complets d'exemples font suite à chaque discussion), essaie de fonder une doctrine cohérente sur l'emploi de l'augment chez Homère. L'absence de l'augment n'est pas une propriété de la langue poétique comme le pensait Wackernagel, car si les témoignages dialectaux du premier millénaire n'apportent à cet égard aucun argument décisif, il n'en est pas de même pour le mycénien, qui offre des exemples certains d'aoristes sans augment. Par ailleurs, le critère de la commodité métrique ne résoud pas le problème. Mais le caractère facultatif de l'augment a une origine stylistique et non grammaticale (dit l'A. un peu maladroitement, car ce qui est spécifiquement poétique est bien affaire de style) : cette ancienne particule déictique *\*e*, qui a fini par servir de marque de prétérit par une innovation indépendante dans les langues qui possèdent l'augment, est liée à l'origine à un certain style, le style narratif comme on peut le voir par-delà les incertitudes textuelles (e.g. A 5 δὲ τελείετο ou δ'ἔτελείετο ?). Influencé avec juste raison par une étude récente de C. Watkins (*Celtica* 6, 1963), qui voit dans l'augment une particule de phrase telle qu'on en rencontre dans les textes de narration en Asie Mineure, l'A. procède, dans sa démonstration, en deux temps.

Dans un premier temps, il montre que la prédominance des formes inaugmentées au prétérit duel et l'absence d'augment dans les formes composées à préverbe apocopé (type *κάβαλε*) témoignent d'une situation linguistique où l'augment ne connaît pas encore de large diffusion : la possibilité d'omettre l'augment est un archaïsme et un trait traditionnel de la langue homérique. La seconde étape consiste à chercher quel est le sens spécifique de ce phénomène. La prédominance des formes inaugmentées dans les parties narratives est due à la parataxe « polysynthétique » (qui fait usage de « particules de liaison » comme *δέ*), parataxe elle-même caractéristique du style narratif : le type *νόησε δὲ* se trouve dans des



phrases paratactiques commençant par le verbe, à des endroits fixes du vers (au début, après césure, après diérèse bucolique), et, aux mêmes endroits, le type ἔσταν δὲ en est une variante métrique nécessaire pour conserver l'extension métrique d'un complexe formulaire traditionnel, tandis que lorsque le verbe suit δὲ, il a l'augment : le type δ'ἔδέξατο, s'il est ambigu chez Homère, a une existence garantie par l'ionien, où on le trouve avec ou sans élision. Il y a par ailleurs deux séries de formes verbales dont l'emploi est lié à des passages narratifs, et qui se présentent le plus souvent sans augment : les itératifs en -σας et le plus-que-parfait. Si à toutes ces formes s'opposent les aoristes gnomiques en ce qu'ils ont presque toujours l'augment, c'est qu'il y a deux types de style narratif, le style narratif de la comparaison auquel appartiennent ces aoristes le style narratif historique normal, où l'on trouve le plus souvent les formes sans augment. Enfin, si après νῦν les formes augmentées prédominent, c'est qu'elles se trouvent dans des parties dialoguées, et non narratives.

On admirera la finesse, la pénétration, la structuration de cette intéressante étude, qui appelle évidemment quelques questions (p. ex. le type ἔσταν δὲ est-il seulement une variante métrique du type νόησε δὲ, ou doit-on en attribuer l'augment au caractère monosyllabique de la forme verbale ? derrière l'emploi de l'augment dans les formules du type νῦν ἐφάμην, ne doit-on pas retrouver des traces de l'emploi i. e. qui consiste à grouper en début de phrase plusieurs particules ? dans quelle mesure, à l'intérieur même du style narratif, la présence ou l'absence de l'augment n'est-elle pas liée à la place du verbe dans la phrase ? etc.)

Le volume s'achève par les index des trois fascicules ici recensés, 8, 9, 10, tous parus en 1969 (auteurs, matières, termes, figures et tables).

Françoise BADER.

- 
26. *Atti e Memorie del 1° Congresso internazionale di Micenologia* (Rome 27 septembre-3 octobre 1967), Rome, Edizioni dell'Ateneo (= Incunabula Graeca XXV, 1-3), 1968, 3 volumes, 1288 p.

On ne peut rendre compte ici dans le détail, en le résumant ou le discutant, de cet énorme et important ouvrage, dont près de la moitié traite de problèmes linguistiques et philologiques (le reste portant sur des questions d'archéologie et d'art, de chronologie et d'histoire, notamment religieuse) : problème des rapports entre mondes grec et anatolien ou sémitique, posés par l'onomastique

d'une part (anthroponymes grecs dans les textes hittites mentionnant l'*Aḫḫijawa* : J. Harmatta ; toponymes témoignant d'un substrat indo-européen préhellénique en Grèce : L. R. Palmer) et l'identification de la langue écrite en linéaire A (écriture qui continue à être l'objet d'investigations méthodiques : D. W. Packard,) langue louvoïde (Palmer) ou hittito-louvite (Vl. Georgiev) pour les uns, sémitique pour d'autres (c. H. Gordon) ; écritures de cette région du monde méditerranéen, avec influences possibles des unes sur les autres (crétois « hiéroglyphique » : S. Davis, M. W. M. Pope, J. J. Reich ; ponctuation étrusque et syllabaires : H. M. Hoenigswald ; écritures chypriotes et chypro-minoennes : O. Masson ; alphabet carien (J. V. Otkupščikov), notamment dans ses rapports avec le lycien : V. V. Ševoroškin).

Le mycénien fournit naturellement une grande partie de la matière avec ses divers domaines d'étude : *épigraphe* (problèmes de paléographie : E. L. Bennett ; d'édition et de translittération : J. Chadwick ; « pinacologie », ou étude matérielle des tablettes et de leurs particularités physiques : J. P. Olivier ; recension des idéogrammes, reposant ou non sur des syllabogrammes seuls ou en groupe : A. Sacconi ; signification des abréviations : H. Geiss ; continuité d'une tradition d'écriture en Grèce : M. Andronicos) ; *philologie* : proposition d'identification du signe 82 : *kwa* : D. de Venuto ; interprétation de textes (quantités d'huile de la série *Fh* de Cnossos : L. Godard ; tablettes *Cn* de Pylos : P. H. Ilievski) ; étude de la structure des formules introductrices de tablettes (E. Risch), de dialectologie (une quatrième isoglosse, *-ti/-si-*, serait à ajouter, selon G. Nagy, aux trois types de divergences dialectales internes du mycénien déjà dégagés par E. Risch) ; interprétation de suffixe (le *-wo* des toponymes serait le suffixe individualisant *-ων* ajouté à des thèmes en *-u-* pour L. Deroy), de premiers membres de composés (*wej-* = *Fej-* « qui tourne » pour C. J. Ruijgh ; *pi-* = *φιλ-* athématique pour H. Mühlestein).

Nombreux sont les termes étudiés, les uns groupés par champ sémantique (les désignations de couleur en grec mycénien : M. D. Petruševski), les autres pris isolément, soit pour leur étymologie (hypothèse de *σολάω* comme emprunt sémitique formulée, à propos de *surate-surase*, par C. Milani), soit que, de lecture connue, ils posent des problèmes d'herméneutique, au niveau institutionnel (*wanaka* et *rawaketa* [F. R. Adrados], et *Λαγέτας* en Crète au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. [H. van Effenterre]), ou dans le détail (*damo-koro* : A. Heubeck ; *zesomeno* : D. M. Jones ; *opi* « chez » : J. T. Killen), soit, encore, que des lectures soient proposées (*kira* Γίλλα cf. νεογιλλός, *keraso* Κερασώ nom de femme peut-être en rapport avec le nom du cerisier : P. Chantraine ; *sapida* σαπίδῶς cf. σαλπίζω : W. Merlingen ; *opisukoqe opikapeeweqe* « les archivistes

[= préposés aux paniers (contenant les tablettes), *ὀπίσκει* cf. *ὀπίσχος*] et les scribes » [*ὀπιγγραφεὶς* *Ἔς*, cf. *γράφω*] : J. Taillardat), ou d'autres remises en cause (*emaa<sub>2</sub> ἔρμαια* « aubaine », et non *Hermes*, pour M. Gérard, *kono*, non pas *σχῶνος* mais *χόννος* pour G. Maddoli).

Dans la partie linguistique sont traités : la position du mycénien, par rapport soit à l'indo-européen, avec ses archaïsmes et ses innovations (O. Szemerényi), soit au grec du premier millénaire (M. Lejeune présente un rapport sur le grec mycénien, où celui-ci est apparenté plus étroitement à l'arcado-cypriote, et M. Durante étudie les vicissitudes qu'a subies la langue entre l'époque mycénienne et le « Moyen-Age grec ») ; des problèmes syntaxiques (M. Doria traite de l'instrumental-ablatif-datif pluriel en mycénien ; pour Y. Duhoux les « fautes » apparentes de syntaxe mycénienne s'expliquent par l'emploi de la parataxe pure), ou phonétiques (l'assibilation de *θ* devant *ι* en mycénien : M. Lejeune ; l'allongement compensatoire en mycénien [A. Bartonek] et chez Homère [P. Wathélet] ; le traitement de *\*r* et de *\*l* en mycénien et en arcado-cypriote [A. Morpurgo-Davies]), ou étymologiques (E. P. Hamp explique *anthrōk<sup>w</sup>os* comme composé de *ἀνὴρ* et de *\*ok<sup>w</sup>*, *Hnr-Hk<sup>w</sup>o-* avec *-ρω-* <*-r-*+ laryngale, et *θ* consonne d'épenthèse aspirée par la laryngale suivante). J. Knobloch pose la question de savoir si lat. *trānsenna* et *libra* ne sont pas des termes de culture méditerranéenne, et R. Stopa examine les rapports entre grec et peul.

Dans une partie réservée à la littérature sont concernés, notamment, les rapports éventuels entre le mycénien et telle forme littéraire du premier millénaire (poésie archaïque : C. Gallavotti ; langue de la lyrique chorale : N. S. Grinbaum ; etc.). Mais l'on sort là du domaine proprement linguistique. De nombreux *Index* terminent cet ouvrage à la belle présentation (matières ; objets et monuments ; lieux antiques mentionnés ; textes mycéniens ; termes étudiés ; figures et planches ; auteurs), en facilitant ainsi la consultation.

Françoise BADER.

- 
27. Pierre CHANTRAINE. — *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, histoire des mots, t. I* (A-Δ). Paris, Klincksieck, 1968. Un vol. grand in-8° de xviii-305 pages.

Le titre (parallèle à celui de l'ouvrage d'A. Ernout et A. Meillet pour le latin) indique déjà, et la préface explicite, ce que s'est proposé l'auteur : insister plus que ne font les ouvrages existants

(en dernier lieu, le *Griechisches Etymologisches Wörterbuch* de H. Frisk, en cours de publication depuis 1954 ; fascicule *σπλάγγνα-τείνω* paru en 1968) sur l'organisation et l'évolution du lexique grec ancien, et ne donner sur les origines pré-grecques ou extra-grecques (emprunts) des mots que les indications essentielles. L'auteur, un des mycénologues de la première heure, ne manque pas de tirer parti, là où elles nous sont connues, des données du second millénaire (que H. Frisk n'a admises que progressivement, à mesure de la parution de ses fascicules, et maintenant encore avec quelque réticence) ; il indique, d'autre part, toujours si, et comment, le mot survit en grec moderne.

Les racines i.-e. ne sont pas systématiquement présentées avec appel aux larynales là où l'éclaircissement des faits grecs n'en tire pas avantage. Mais *\*a<sub>2</sub>eg-* (ἄγω) est ainsi posé (p. 18), pour que devienne clair ὄγμος (avec ὄγ- de *\*a<sub>2</sub>og-*) ; *\*a<sub>2</sub>w-es-* (ἄεσσω) est ainsi posé (p. 24) en alternance avec *\*a<sub>2</sub>eu-s-* (qui justifiera ἰάσω) ; etc. L'auteur, dans ce sens, va, et on s'en félicitera, nettement plus loin que Frisk. Parfois, cependant, sans profit évident pour le grec même : p. 269, une alternance *\*a<sub>1</sub>ed-k-/d-ek-* (*sic*) n'est invoquée, à propos de δέχομαι, que pour quelques termes indo-iraniens et hittites (dont le rapport avec *\*dek-* est loin de s'imposer), et « même » pour ἀσχύς (en tant que « récipient », alors que cette origine de ἀσχύς est donnée comme douteuse p. 125 ; au reste, il faudrait poser *\*a<sub>2</sub>ed-k-/a<sub>2</sub>d-ek-* (avec *\*a<sub>2</sub>*, tant à cause du *h-* de hitt. *halk-* que du *ā-* de gr. ἀσχύς). — Souvent, on le sait, l'origine des mots grecs demeure obscure, et jamais P. Chantraine (non plus que H. Frisk) n'essaie de masquer nos ignorances. A titre anecdotique, on signalera que la page-spécimen qu'avait distribuée l'éditeur lors de la souscription au *Dictionnaire étymologique* se trouvait par hasard, ne comporter aucun mot qui eût une étymologie. Entre diverses explications proposées d'un terme obscur, l'auteur, lorsqu'il marque une préférence, le fait avec prudence (telle hypothèse est « possible », telle autre « seulement ingénieuse »), et en laissant le loisir au lecteur d'avoir, à l'occasion, des préférences différentes ; ainsi (p. 143) pour l'hapax odysseén αὐτόδιον (qui paraît signifier « séance tenante »), P. Chantraine (peut-être parce qu'elle recourt au grec seul) est plus favorable à l'hypothèse d'un composé de αὐτός et ὁδός qu'au rapprochement (W. Schulze) avec skr. *sa-divaḥ* (« aussitôt »), même si l'on devrait (il le marque) attendre αὐθ- ; mais les gloses anciennes invoquées sont elles-mêmes peu satisfaisantes (ἐξ αὐτῆς τῆς ὁδοῦ ἐλθόντα ; on attendrait au contraire : « de ce pas », « sans s'écarter de sa route ») et donnent l'impression d'une (médiocre) étymologie populaire.

Ce qui est le plus nouveau, c'est la richesse et la pertinence de la partie des articles consacrée à l'histoire des mots en grec même,



au développement des significations, à la caractérisation du registre du vocabulaire à laquelle le mot ressortit, à la provignation par dérivation et par composition, etc. Non, bien entendu, que des indications de ce type fassent défaut chez Frisk ; mais elles sont chez lui beaucoup plus rapides et souvent moins complètes. Qu'on, confronte, par exemple, les articles ἀδελφεός / ἀδελφός des deux ouvrages. Pour les formes, c'est chez Chantraine seulement qu'on trouvera des variétés dialectales comme ἀδελφιος, ἀδευπιος, ἀδελφῆρ, avec leurs justifications, et la liste des composés où le mot entre comme premier ou comme second terme ; l'étymologie n'est pas contestée [p. 19, col. 1, l. 34, écrire *gárbhaḥ* ou mieux *gárbha-*, puisque le terme skr. est thématique, non *gárbhaḥ-*], mais la suffixation mérite des explications qu'on trouvera, fournies plus clairement et plus amplement chez Chantraine que chez Frisk ; et surtout, l'élimination de φρατήρ comme terme de parenté proprement dit, non au seul profit de ἀδελφός (comme il semblerait ressortir de l'article de Frisk), mais au profit partie de κασίγνητος, partie de ἀδελφός, est exposée chez Chantraine de façon plus développée, avec référence aux faits sociaux que révèle ici l'histoire des mots. — Autre exemple, l'article ἄναξ, beaucoup plus précis, notamment, chez Chantraine que chez Frisk sur les valeurs du mot en mycénien (Frisk, bizarrement, ne cite, et avec hésitation, que *wanakatero*) et chez Homère ; on eût souhaité ici un renvoi à l'article βασιλεύς (p. 166) où est au moins esquissée l'histoire comparée des deux termes à diverses époques. Le mot *Ἄναξ* ne se retrouve qu'en phrygien ; l'emprunt du phrygien au grec (enseigné par Chantraine comme par Frisk) est une explication possible, mais n'est qu'une des explications possibles, de cet état de fait ; il faudrait, au reste, dans les dictionnaires étymologiques, préciser s'il s'agit du néo-phrygien (survivance, à date impériale, de la vieille langue indigène dans un milieu hellénisé depuis plus de trois siècles) ou du paléo-phrygien (du temps de Midas) ; l'emprunt du phrygien au grec va de soi à date récente, mais n'est pas une évidence à date ancienne ; or *wanaktei* est paléo-phrygien.

L'helléniste trouvera dans Chantraine, comme le latiniste dans Ernout-Meillet, un livre richement et sûrement informé, et un livre qui, non seulement se consulte, mais se lit ; la même présentation matérielle, claire et aérée, invite à cette lecture. Tout le monde souhaitera désormais n'avoir pas à attendre trop longtemps les trois autres fascicules.

Michel LEJEUNE.

28. *Studi e saggi linguistici*, VIII. Pisa, Arti Grafiche Pacini Mariotti, 1968. Un vol. in-8° de 232 p.

T. Bolelli (pp. 1-15) présente une défense et illustration de la grammaire comparée i.-e., discipline qui reste une discipline d'avenir. — R. Lazzeroni (pp. 131-159) s'interroge sur la signification de l'unité indo-iranienne, et enseigne qu'à date préhistorique des propagations d'innovations linguistiques ont, dans un premier temps, fortement rapproché l'iranien de l'indien, mais, dans un second temps, progressivement écarté l'un de l'autre. — R. Ambrosini (pp. 160-172) traite des graffites indigènes (v<sup>e</sup> s. ; alphabet grec) de Ségeste, publiés depuis 1960 par V. Tusa dans *Κώκαλος* et tente d'en définir la langue comme un idiome i.-e. du groupe anatolien ; le matériel est, il faut le dire, restreint et obscur ; l'usage de la scriptio continua, les très fréquentes abréviations, la maladresse de certaines mains, la mutilation des tessons constituent autant de sources d'incertitude ; nous donnons ailleurs (*Rev. Ét. Lat.*, 1969) nos arguments en faveur de la thèse qui, au contraire, définit comme italique ou italoïde la langue des Élymes au v<sup>e</sup> s. — R. Lazzeroni (pp. 173-197) expose ses vues sur la concurrence de *-οισι* et de *-οις* en grec ancien. Pour le mycénien, faisant bon marché de l'opposition de ...*o* (instrum. pl.) et ...*o-i* (dat. loc. pl.), il se range à l'avis (qui n'est pas le nôtre ; en dernier lieu, *Rev. Phil.* XLII, 1968, pp. 219 sv.) de ceux qui lisent ...*o-i* comme *-οις* plutôt que comme *-οι(h)ι*. Pour le grec du premier millénaire, il assigne *-οισι* en propre à l'Ionien d'Asie, *-οις* aux autres groupes dialectaux ; dans la première moitié du I<sup>er</sup> millénaire, propagation de *-οισι* (notamment au lesbien) à partir de cet épicycle ionien ; à partir du milieu du I<sup>er</sup> millénaire, propagation de *-οις*, à partir d'un épicycle attique, aux régions d'où était originaire (ou bien où s'était implantée) la finale *-οισι*. — D. Silvestri (pp. 198-206) publie deux épitaphes pélagiennes (milieu du I<sup>er</sup> s. avant J.-C.) ; d'une part, *L. Anies. Pel. Graec* ; d'autre part, *S. Acaes. L. L.* — E. Campanile (pp. 207-213) réfute avec vivacité les interprétations de l'inscription de Prestino (région de Côme) proposées par M<sup>me</sup> Tibiletti (*Rend. Ist. Lomb. C.*, 1966, p. 279 sv.) et par A. L. Prosdocimi (*St. Etr.* XXXV, 1968, p. 199 sv.), qui, l'un et l'autre, pensent à un texte celtique. Le document (*uvamokozis : plialeθu : uvitiauiopos ariuonepos : siteś : tetu*) demeure obscur.

L'essentiel du fascicule est consacré à un grand mémoire du même E. Campanile (pp. 16-130) : *Studi sulla posizione dialettale del latino*, ainsi ordonné : *Introduction* (pp. 16-34). De la signification des isoglosses (16 sv.). Innovations et conservations (18 sv.) : exemples empruntés au système verbal latin (19 sv.), exemples empruntés au lexique latin (29 sv.). — *Le latin et les parlers celtiques* (pp. 35-84). Que substituer à la défunte hypothèse d'une unité

italo-celtique ? (35 sv.). Discussion sur l'interprétation des isoglosses (41 sv.) : gén. sg. thématique en *-ī* (41 sv.), prétérits à voyelle radicale longue (51 sv.), assimilation régressive pour *\*p...k<sup>w</sup>...* (60 sv.), superlatif en *\*-samo-* (63 sv.), désinences en *-r* (64 sv.), futur en *\*-bh-* (70 sv.), subjonctif en *\*-sē-* (73 sv.), noms d'action en *\*-li-ōn-* (76 sv.), isoglosses lexicales (78 sv.). Conclusions (83 sv.). — *Le latin et les parlers d'Italie* (pp. 85-130). Introduction (85 sv.). Sicule (87 sv.). Falisque (100 sv.). Prénestin (et latin extra-urbain) : 107 sv. Osco-ombrien (116 sv.). Vénète (127 sv.).

C'est, spécifiquement, le latin qui est placé au centre de ces considérations (en sorte, par exemple, que des faits communs à tout ou partie du celtique et à l'osco-ombrien, mais non au latin, n'y ont pas place). On ne peut qu'acquiescer, en général, à la pesée qui est opérée de chaque ordre de faits, compte tenu, toujours, des systèmes où ils s'intègrent ; on notera, en passant, que l'auteur réfute à son tour la thèse malencontreuse à laquelle s'accroche V. Pisani (génitifs en *-ī* issus de *\*-osyo*), et que, d'autre part, ce qu'il trouve de plus propre au latin, à l'osco-ombrien et au celtique dans les désinences en *-r* est leur emploi dans les impersonnels transitifs (lat. *uitam uiuitur, quae mentibitur*, etc. ; osque *censamur... eilumam*, SAKRAFÍR... ÚLTÍUMAM ; ombr. *desua combifiansi* ; et, en irlandais archaïque, des tours comparables jadis signalés par J. Vendryes ; encore observera-t-on : que l'analyse de *combifiansi* comme forme en *\*-r* est incertaine ; que dans les deux passages osques, l'accusatif est séparé du verbe par une conjonction « et », « ou », avec possibilité d'anacoluthie ; qu'une partie des (rares) exemples latins relève de l'Akkusativ des Inhalts). On acquiescera volontiers à la conclusion concernant latin et celtique (p. 84) : « Celtico e latino condividono varie innovazioni... ; esclusa la liceità di postulare una fase comunitaria, questa situazione potrà spiegarsi solo ammentedo una particolare contiguità in sede preetnica. E le innovazioni che, oltre a queste lingue, coinvolgono anche altre lingue occidentali, documentano come l'affinità preistorica tra celtico e latino... si sia sviluppata nell'ambito di stretti e fruttuosi rapporti fra quei dialetti che, in epoca storica, ritroviamo nell'area occidentale del mondo indo-europeo »

Dans cette aire, l'auteur ne paraît pas admettre d'autres unités linguistiques préethniques, postérieures à l'unité i.-e. (il ne fait pas allusion à l'hypothétique « européen » de Krahe), que le celtique commun et l'osco-ombrien commun (à quoi il réserve, selon la nomenclature admise par les comparatistes italiens, le nom d'« italique »). C'est pourquoi la seconde partie du mémoire est constituée par une série de confrontations bilatérales (latin et sicule, etc.). C'est sans doute pourquoi aussi fait défaut une conclusion générale de cette seconde partie (qui se termine abruptement,

p. 130, après les observations sur le vénète); une telle conclusion consisterait à dire que, selon les vues de l'auteur, c'est avec le falisque, et, à un moindre degré avec l'osco-ombrien, que le latin a des connexions étroites (non avec le sicule ou le vénète), ces connexions ne devant impliquer ni un proto-latino-falisque unitaire, ni un proto-latino-osco-ombrien unitaire. On notera que l'auteur ne discute nulle part la légitimité (qui, après tout, mérite, elle aussi, discussion) de la (traditionnelle) hypothèse d'une unité linguistique préethnique osco-ombrienne.

Quelques observations de détail. — Pp. 54-55 (à propos des prétérits à voyelle longue), l'auteur allègue vén. *toler/tular*. Son information philologique est en défaut; \**tular* n'existe nulle part; le verbe est attesté une fois à Gurina (Carinthie), et là sous la forme *tolar*; il est attesté neuf fois à Lâgole (Cadore), dont huit fois sous la forme *toler*, et une fois sous la forme *tuler* (dans une inscription où tous les -o- attendus sont remplacés par -u-: nomin. sg. thématique -us, etc.). Ceci dit rien n'impose de penser que le verbe soit un prétérit, et, s'il en était un, rien ne prouverait que la voyelle fût longue; l'hypothèse d'un prétérit *tōl-*, en regard d'un présent en *tōl-* (avec *ōl* < \**l* dans une formation à nasale du type \**tl̥nā*) demeure arbitraire; cf. *B.S.L.* LXI, 1966, 202 sv. — P. 63, après avoir reconnu que *Auximum* ne contient pas le suffixe -samo-, mais sans avoir, de plus, souligné que *au-* ne peut y être issu de -*ou-*), l'auteur nie, justement, qu'il faille rapprocher *Auximum* de celt. *Uxisama* > *Uxama*; pourquoi ensuite déclare-t-il que le cas de *Auximum* complique, et rend floue, l'étude de l'aire -samo-? — P. 89, il est dit que l'épithaphe archaïque de Licodia Eubea (Sicile du Sud-Est) *αδιομης παροιο* attesterait en sicule l'existence d'un génitif thématique en -οιο < -*osyo* (le père du défunt s'appelant \**Raros*). Mais l'inscription (à onomastique indigène) ne pourrait-elle être de langue (c'est-à-dire de morphologie) grecque? Non point, certes, avec un génitif épique ou thessalien en -οιο; mais avec un génitif en -ο̄, le nom propre en cause étant alors \**Raroios*? [N. B. Une lecture *Bar-* est, épigraphiquement, au moins aussi probable qu'une lecture *Rar-*]. — P. 104. Le timbre *e* de la désinence osque (non plus que l'addition secondaire de -s) n'empêche pas l'auteur d'unir par une même isoglosse osq. FUFENS « fuerunt » et fal. FIFIKOD « finxerunt ». En revanche, p. 105 le pronom personnel falisque UES « uos » est donné comme « del tutto estraneo al mondo linguistico italico e latino », alors qu'il ne diffère du \**wōs* latin (*uōs*) et osco-ombrien (pél. *uus*) que par l'alternance *e/o*.

Michel LEJEUNE.



29. Vittoria CORAZZA. — *Le parole latine in gotico* (Classe di Scienze morali, Serie VIII, Vol. XIV, Fasc. I). Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1969. In-8°, 107 pages.

L'étude du vocabulaire gotique a été jusqu'à présent trop négligée au profit de l'étymologie et de la grammaire ; pourtant rien ne saurait mieux illustrer l'histoire du gotique dans laquelle les échanges avec le latin occupent une place importante. Ce mémoire fournit un relevé minutieux des emprunts au latin et chaque mot a été étudié à son rang avec précision.

L'auteur suit un plan chronologique<sup>1</sup> et distingue quatre périodes qui correspondent chacune à un habitat différent :

I. le 1<sup>er</sup> et le II<sup>e</sup> siècle (Vistule) ; II. le III<sup>e</sup> siècle (Dacie) ; III. le IV<sup>e</sup> siècle (Mésie) ; IV. le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle (Italie). Le rendement de ces synchronies est très inégal : respectivement 25, 16, 6 et 2 mots ou groupes de mots. Les 6 calques et 11 termes chrétiens sont étudiés à part, mais sont rapportés, sauf quelques calques plus anciens, à la période III, celle de Wulfila. Cependant à ces fiches bien classées on aurait préféré une procédure plus synthétique. Il manque une étude systématique des critères de datation ; l'auteur s'intéresse beaucoup à l'histoire et à l'archéologie, mais la preuve ne saurait être ici que linguistique. Il fallait donc commencer par donner un aperçu des caractéristiques phonétiques et morphologiques (flexion, genre, dérivation, composition) qui peuvent fournir une chronologie relative (cf. *Kaisar* et *Agustus*). Ces renseignements sont éparpillés au hasard des termes étudiés ce qui amène inévitablement des redites et des longueurs, car toutes les opinions sont soigneusement discutées. Il n'est pas fait non plus assez usage de la géographie linguistique et pourtant l'extension des emprunts en germanique même et dans les langues voisines : celtique, baltique, slave, finnois, etc. permet de situer et de dater beaucoup d'emprunts (cf. *wein* en face de *kapillon* et *kubitus*). Dernier regret : on attendait une étude précise des « champs sémantiques » ; il en est certes question dans la conclusion « historico-sociale », mais il y a aussi un aspect négatif, celui de la séparation des termes solidaires (cf. *nardus* I et *balsan* II, *faskja* I et *aurali* III) ; là encore le traitement est trop parcellaire.

Une seconde difficulté est posée par l'identification même des emprunts. L'auteur rend au germanique *kustus*, *peikabagms*, *rafio* et *wadi* ; on ajoutera à la liste *aurtigards*, *intrusjan*, *mola*,

1. Le rapport officiel, p. 1, présente cette méthode comme révolutionnaire et prétend que jusqu'ici tous les emprunts latins étaient attribués en bloc à Wulfila ; les copieux renvois bibliographiques et les discussions sur presque chaque mot prouvent expressément le contraire...

*puggs* (cf. frs. *poche*, etc.) et même *marikreilus*, complètement refait (cf. *peikabagms*). Il importe surtout de départager le grec et le latin qui ont échangé de larges portions de vocabulaire : d'une part *barbarus*, *drachma*, *nardus*, *platea*, *purpura*, *saccus*, *sinapi* et de l'autre : ἀσάριον, Καῖσαρ, μεμβράνα, σπεκουλάτωρ, etc. L'auteur ne se résigne à abandonner au grec que de pures transcriptions comme *bussau* ou *prailoriaun*; tout le reste est mis d'office au compte du latin. Ce parti-pris est patent dans la liste du vocabulaire chrétien dont l'origine latine n'est rien moins que sûre (même *daimonareis* est une dérivation gotique, car \**daemonārius* n'existe pas !). On écartera sans hésitation *aipislaule* (*aipistulans* n'est pas pertinent, cf. Streitberg, § 19, 5) et *praufeles* (*praufelja* n'est qu'équivoque), mais aussi *aipiskaupus* solidaire d'*aipiskaupei*; le reste devient très suspect. En effet l'auteur semble croire que tous les mots en *-us* viennent du latin; et *parakletus*? On se demande même si *barbarus*, isolé, n'est pas tout bonnement pris au grec. Wulfila savait certes le latin, mais il traduisait avant tout un texte grec, même s'il semble — peut-être pour des raisons pastorales, car les Gots avaient déjà été évangélisés — s'inspirer aussi de versions latines (cf. *Mc.* 7, 26 où Ἑλλήνις est rendu par *haiþno* « *gentilis* »); il demeure que son vocabulaire religieux est directement tiré du grec.

Voici maintenant quelques remarques de détail. La période I est beaucoup trop longue, car il faut la faire commencer avant l'ère chrétienne (cf. p. 11 à propos de *wein*). Son contenu est donc composite, car tous les emprunts sont forcément indirects, mais échelonnés selon que l'intermédiaire est étranger (étrusque, celtique, « illyrien » ?) ou germanique (ligne Rhin-Danube); les plus anciens : *Kreks*, *Ruma*, *Rumoneis*; *akeil*, *alew*, *lukarn*; *kaupon*, *mes* « plateau » (table, catapulte, pressoir), *pund* ont ainsi subi des déformations; *wein* en revanche est fidèlement reproduit (nt.; cf. aussi *weinnas* < *uīnōsus*?). Il se peut que *paurpura* doive son *-au* au grec (à l'époque où φ n'était pas spirant), mais *paurpuroþs* est calqué sur *purpurātus*. Il est fait état de la diphtongue de *Kaisar* (p. 37), ce n'est vrai qu'en westique, car *ai* note un *e* ouvert<sup>1</sup>; en tout cas *Agustus* est manifestement tardif. On fera aussi passer, au moins dans la synchronie suivante, *kubilus* « table », dont le sens est curieux par rapport à « coude ». On n'a pas vu qu'il reproduit le déverbatif *cubitus* (-ūs) qui peut recevoir le sens de *ac-cubitus* (*dis-*) en latin tardif (la *Vetus Latina* en fait même un nom de la 2<sup>e</sup> déclinaison); il faut donc déplacer aussi *anakumbjan*. *Nardus* n'est pas à sa place non plus, car il fait partie du vocabulaire

1. On sait que Claude, épris d'archaïsme, avait imposé la graphie *Kaisar* sur ses inscriptions.

liturgique (époque III) ; malgré le westique, il se peut qu'il soit simplement transposé du grec.

La période II renferme essentiellement le vocabulaire militaire : les guerres et plus encore le service militaire ont pris la relève du commerce dans l'œuvre de latinisation ; il fallait signaler que lat. *scorpiō* est aussi le nom d'une machine de guerre. On ajoutera à la liste *faskja* et *kapillon* qu'il convient de rajeunir, comme peut-être *katil(u)s* (cf. Vitr. 10, 7, 1). Quant à *karkara*, il est analogique de lat. *camera*, devenu *camara* (Pétrone ; cf. vha. *chamara*, v. sl. *komora*). Mais le commerce n'a pas cessé pour autant, ni le luxe, on l'a vu pour *kubilus* ; l'auteur attribue d'ailleurs à cette époque *assarjus*, *drakma* et *unkja*, sans raisons impératives, il est vrai, car on pourrait les ajouter facilement à la synchronie antérieure ; le fait est sûr pour *arka* qui constitue un emprunt ancien largement attesté. Mais il faut cependant se garder de trop vieillir les emprunts fidèles au latin ; *balsan* montre à quel point la latinisation était encore superficielle, car il trahit une source « orientale » (cf. arm. *balasan*) ; *saban* a peut-être la même origine (cf. aussi plus loin *hundafaps*). Quant à *ulbandus* « chameau », il ne doit rien au nom latin ou grec de l'éléphant, même s'il se ramène, en définitive, au même étymon mystérieux. Cela engagerait peut-être à couper plutôt 150-250 que 200-300 ; en effet la fin du III<sup>e</sup> siècle et le IV<sup>e</sup> siècle sont inséparables.

La période III en recevrait quelque peu de lustre et de substance, car de ses 6 mots, seul *naubaimbair*, qui n'est pas wulfilien, est acceptable. *Aurali* et *sinap* font corps avec la liste précédente, *kintus* est un nom de monnaie (< *centussis* ?) comme *assarjus* ; *mola* et *puggs* sont probablement germaniques. Et pourtant ce fut l'époque de relations étroites entre les deux peuples ; ce vide montre que beaucoup de termes (cf. *Agustus*, *faskja*, *kubilus*, *nardus*, *plapja* etc.) ont été antidatés. La chronologie est donc à reprendre complètement.

Les 2 mots de la période IV n'appellent qu'une remarque phonétique : la disparité de *kawtsjo* et de *laiktjo*, dont les sources sont d'ailleurs différentes, s'explique par la place du suffixe ; un groupe *-\*ktsjo* est imprononçable.

Et les calques ? Le latin ne saurait avoir motivé ni *gudhus* (hébraïsme ?), ni *haiþno* et *skillings* qui s'expliquent dans et par le gotique. En revanche *armhairts* « *misericors* » est sûr et garantit l'ambigu *miþwissei* « *conscientia* » ; c'est le début d'un lent travail d'élaboration du vocabulaire germanique qui se poursuivra jusqu'à nos jours (cf. *Ausdruck*, *Gegenstand*, *Kreislauf*...) ; la connotation morale de ces calques révèle une influence en profondeur qui ne se justifie que par la diffusion du christianisme latin (probablement à l'armée). Il reste *hundafaps* « centurion » ; il ne saurait venir du

latin, car son homologue *pusundifaps* « tribun » n'aurait pas de modèle. Le grec offre de bons parallèles, mais E. Benveniste (*BSL* 58, 1963, pp. 41-57) a donné de forts arguments en faveur d'une origine iranienne (cf. ci-dessus *balsan*). Il n'est rien de plus difficile à déceler et à démontrer que les calques ; on pourrait penser encore à *gagumþs* « *conuentus* (-tio) » ; c'est au contraire *gahlaiba* qui a servi de modèle pour b.-lat. *compāniō*.

En bref, la rigueur chronologique de cette étude est plus spécieuse que réelle et ne résiste pas à un examen attentif, mais cette contribution sérieuse constituera une excellente base de départ pour une étude complète et un jalonnement chronologique serré des emprunts en gotique. L'auteur a eu le tort de sacrifier la linguistique à l'histoire et de trop morceler sa matière : le mot isolé n'a pas plus de réalité en lexicologie qu'en syntaxe ; son découpage chronologique n'était pas le meilleur.

L'information est bonne, mais un peu vieillotte et trop tributaire des grandes synthèses ; l'article cité de E. Benveniste a été oublié, rappelons aussi, entre autres, celui de Velten, *Journ. of Engl. a. Germ. Philology*, 29, 1930, pp. 332-351 et 489-509. Signalons enfin deux coquilles fâcheuses : on lira *pusundifaps*, p. 83 et *I Thess.* 4, 16, p. 87.

P. FLOBERT.

30. Witold MAŃCZAK. — *Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence*, Cracovie, Université Jagellon, 1969. In-8°, 98 pages.

M. W. Mańczak réveille une très vieille question qui depuis longtemps n'attirait plus l'attention des linguistes. Il s'agit de savoir si la fréquence d'emploi d'un mot est susceptible d'agir sur la forme du mot en altérant le jeu normal des lois phonétiques. Diez, Pott et Thurneysen avaient été favorables à cette idée, surtout H. Schuchardt, dans sa brochure de 1892, *Über die Lautgesetze, Gegen die Junggrammatiker*. K. Nyrop et Meyer-Lübke avaient fait une place dans leur phonétique à l'abrègement des mots très usités, puis Meyer-Lübke est revenu sur cette opinion. Plus récemment M. von Wartburg a admis, dans la 3<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire étymologique* d'O. Bloch et W. von Wartburg, que *quia* a été affaibli en *que* par suite de son usage fréquent. En revanche Jespersen et A. Meillet ont refusé toute action à la fréquence.

M. Mańczak attache un grand prix aux recherches de G. K. Zipf, qui a établi un rapport entre le volume des éléments linguistiques



et leur fréquence d'emploi, les plus fréquents étant les plus courts (*The Psycho-Biology of Language*, 1935).

Dans ce fascicule l'auteur fait une synthèse des études que, depuis plusieurs années, il a consacrées à cette question. Un argument important, à ses yeux, est que les mots grammaticaux issus du latin sont loin de se comporter tous comme s'ils étaient le premier élément de l'ensemble qu'ils constituent avec le mot lexical qu'ils précèdent. Parmi les traitements aberrants un des plus frappants est l'évolution des articles et des pronoms personnels issus du latin *ille* (*le, la, les*) où la première syllabe a disparu, bien qu'elle eût dû se maintenir; citons également *chez* < *casa*. Nous constatons aussi le traitement des noms de nombre qui très fréquemment échappe aux lois phonétiques. L'altération d'*ambulare* en *aller* pourrait bien elle aussi s'expliquer par la fréquence de ce verbe, qui s'est substitué à *ire*.

Le rôle de la fréquence pourrait se manifester dans le traitement des termes de politesse (*sire, sieur* et autres) et des noms de parenté, bien que l'influence d'appellations caritatives puisse constituer un facteur important d'abrègement et d'exception aux « lois phonétiques », ainsi dans *consobrinus* > *cousin* et *aviolus* > *aieul*.

M. Mańczak attribue à la fréquence le fait que le traitement des désinences verbales échappe souvent à l'évolution phonétique régulière. Nous nous demandons s'il n'y a pas lieu de prendre en considération le caractère morphologique de ces désinences, qui constituent un système fermé soumis à des actions analogiques ou différenciatrices.

M. Mańczak a utilisé les listes de fréquences françaises et espagnoles de M. Eaton. Il observe justement que *aieul, valet, sire* étaient autrefois beaucoup plus fréquents que ces listes ne le laisseraient supposer.

Nous ne pensons pas qu'on doive rejeter purement et simplement la résurgence d'une ancienne théorie. Il y aurait lieu de la soumettre à de nouvelles vérifications.

Le livre de M. Mańczak est dépourvu d'index. Cette absence n'en facilite pas la consultation.

G. GOUGENHEIM.

31. Konrad EWALD. — *Terminologie einer französischen Geschäfts- und Kanzleisprache von 13 bis 16 Jahrhundert; auf Grund des Cartulaire de l'Abbaye de Flines*. Dissertations zur Erlangung der Würde eines Doktors der Philosophie vorgelegt der Philosophisch-Historischen Fakultät der Universität Basel. Offsetdruck H. Grauwiller, Liestal 1968, 1 vol. gr. 8°, 404 p.

Le titre est ambitieux. L'ouvrage enregistre en somme dans l'ordre alphabétique le butin d'un dépouillement lexicographique des pièces contenues dans le cartulaire ci-dessus nommé. Flines est distant de Lille d'une trentaine de kilomètres. Hauteceur, à qui on doit la publication du cartulaire et qui a fourni à M. K. Ewald presque toute la matière de son introduction, avait observé que la langue des pièces couvre un domaine composite, picard, rouchi, wallon. Elle n'est pas moins composite dans le temps puisque le corpus s'étend du XIII<sup>e</sup> à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

On ne possédera jamais assez de tels dépouillements, quand les mots s'accompagnent, comme ici, d'un contexte suffisamment long. Les médiévistes et en particulier les spécialistes du moyen français accueilleront donc avec reconnaissance l'ouvrage de M. K. Ewald. On doit néanmoins reconnaître que l'auteur s'est montré bien avare de tout ce qui aurait dû épargner de la peine à ceux qui consulteront cet inventaire. Sans doute ses notes éclaircissent-elles quelques cas difficiles. Mais il fallait classer ce vocabulaire en prenant pour base soit la grille de MM. Hallig-Wartburg soit celle dont M. Roques se servait dans ses éditions de textes anciens. La tentative de classement (pp. 12-13) n'est qu'une ébauche. Une table des suffixes n'eût pas été moins utile. Pour les formes singulières ou aberrantes un renvoi systématique au F.E.W. s'imposait. Faute d'une élaboration, qui est indispensable, ce document perd beaucoup de l'efficacité qu'il aurait dû avoir. La date des pièces est fournie, soit ! Mais que d'heures perdues par chacun des utilisateurs de l'ouvrage pour établir une chronologie des mots !

R.-L. WAGNER.

32. Pierre GUIRAUD. — *Le jargon de Villon ou le Gai Savoir de la Coquille*, Paris, N.R.F., Éditions Gallimard [1968], 1 vol. 306 p. [Bibliothèque des Idées].

Comment parler avec mesure d'un livre qui n'offre aucune prise ? Est-ce à dessein que M. P. Guiraud a lancé un défi à la critique ?

On ne peut le croire : « Notre hypothèse, écrit-il p. 303, soulèvera bien des résistances : fantaisiste pour les uns et pour les autres scandaleuse, voire sacrilège. » Non ! Ce n'est pas l'hypothèse mais la manière dont l'auteur la défend qui est irrecevable. Attribuons cette erreur à l'aveuglement d'un nouveau converti. Emporté par la certitude issue d'une soudaine illumination, M. P. Guiraud cherche à la répandre telle qu'elle s'est imposée à lui, sans penser une fois, semble-t-il, à quel point en agissant ainsi il affaiblit ses positions.

On attribue à Villon six ballades en jargon qui suivent *Le grand Testament et le petit, son codicille* dans l'édition de 1489 portant la marque de Pierre Levet. La paternité est vraisemblable, non assurée ; mais ce point est secondaire : même si ces poèmes n'étaient pas de Villon, leur existence n'en serait pas moins réelle. Il faut savoir aussi que des érudits sérieux : P. Champion, L. Foulet et même L. Thuasne l'aventureux, les tenant pour authentiques, en ont estimé la transmission si défectueuse, si corrompue, qu'ils ont renoncé soit à les publier soit à les corriger. On ne peut se débarrasser d'eux, comme le fait M. P. Guiraud (p. 7), car à voir le mal que ces ballades donnent à ceux qui considèrent la version de Levet comme relativement saine, un peu de scepticisme est permis. Mais passons.

En lisant l'ouvrage de M. P. Guiraud dépourvu de notes et de bibliographie, on n'y apprend pas que la dernière tentative en vue d'extraire un sens de ces textes remonte à 1954. A cette date, M. A. Ziwès avec la collaboration de M<sup>me</sup> Anne de Bercy a publié deux volumes (Éd. Marcel Puget) où chacun des poèmes, accompagné d'une traduction, est suivi de gloses qui le commentent vers par vers, parfois mot par mot. Procédé qu'a repris à bon droit M. P. Guiraud. Celui-ci connaît évidemment le travail de son prédécesseur. Il cite le nom de M. A. Ziwès, mais pêle-mêle, avec ceux de Vitu, de M. Schwob, de L. Sainéan, sans référence explicite à son livre. Un lecteur naïf ne peut rapporter aucun de ces noms à une date, à un titre, à une découverte. M. P. Guiraud a-t-il eu connaissance du compte rendu que M. Roques donna du livre de M. A. Ziwès dans *Romania* (LXXVI, 1955, pp. 119-121) ? Comment le savoir ? Or la lecture de ces pages courtes mais denses est indispensable. M. Roques y a fait, très clairement comme à son habitude, l'état de la question. M. P. Guiraud y aurait trouvé toute la matière d'une notice historique et philologique qui fait cruellement défaut à son ouvrage<sup>1</sup>. En manquant à ce devoir non de vaine érudition

1. La composition, la facture de son livre témoignent d'un excès de hâte. Comment un spécialiste de l'argot n'a-t-il pas songé, pour étayer sa thèse, à exploiter le vocabulaire des farces, soties et moralités du Recueil Trepperel ? Le glossaire établi par

mais de simple information il témoigne d'une fâcheuse indifférence à l'égard des lecteurs. La majorité de ceux-ci lui accorderont de bonne foi leur confiance. Quelle raison auraient-ils de mettre en doute la parole de quelqu'un qui vient leur dire : « Plus d'énigmes ! Ces poèmes sont clairs, il suffit d'en détenir la clé, la voilà ! » A ce public là, ignorant des sources, mal averti des problèmes que soulèvent la constitution d'un vocabulaire marginal, l'assignation d'un domaine originel aux termes qui le composent, l'estimation précise de leur signifié, l'utilisation même du F. E. W., on n'offre pas sans mises en garde un livre dont les deux tiers reposent sur des conjectures acrobatiques.

M. P. Guiraud connaît l'argot et l'a prouvé. On lui doit sur la sémantique des travaux dont nous avons été des premiers à reconnaître le haut intérêt, l'originalité. Il était peut-être le seul, à l'heure actuelle, à pouvoir reprendre sérieusement, en connaissance de cause, l'étude de ces ballades au point où les recherches de Sainéan et de M. A. Ziwès l'ont laissée. Mais cela devait se faire dans un autre style, avec des précautions, des réserves, qui n'auraient pas été superflues.

La première tâche — la seule utile dans l'immédiat — était d'améliorer encore, si possible, la lecture du texte. Mais ce projet a semblé mesquin à un homme intimement convaincu que chacune des ballades se prête à *trois* lectures puisqu'elle vise, suppose-t-il, *trois* types de tricheurs : ceux qui trichent avec les lois, ceux qui trichent aux cartes, ceux qui trichent en amour — un amour pédérastique qui est lui-même une contrefaçon de l'amour. En vertu de quoi chaque mot *doit* pouvoir être pris en trois sens qui se superposent. En soi, une telle supposition n'est pas absurde. M. D. Kuhn a défendu l'idée que les *Lais* et le *Testament* impliquent une vaste architecture secrète de thèmes symboliques politico-érotico-religieux. On peut ne pas le suivre. Du moins ce jeune érudit fournit-il de quoi étayer la vraisemblance de son interprétation. M. Ch. Chassé a établi sur de bonnes preuves que certains poèmes de Mallarmé sont lisibles de deux manières. M. Ch. Bruneau a reconnu chez Rimbaud des *faisces* de rosiers là où le texte travestit ce mot en *fesses*. Un long poème qui en vaudrait trois, c'est peu croyable. Que six courtes ballades en représentent dix-huit, c'est moins invraisemblable. Mais à quel prix l'établir ? A coup d'équivalences morphologico-sémantiques. A ce jeu M. P. Guiraud se révèle d'une virtuosité, d'une audace éblouissantes... d'une précision

M<sup>lle</sup> E. Droz et même celui de G. Cohen (passé au crible dans ses comptes rendus notables), les études de M<sup>me</sup> H. Lewicka enfin lui auraient fourni la matière de maintes comparaisons fructueuses.



inquiétante aussi. Dès lors, quand il avance que sa reconstitution demeure en partie conjecturale on est surpris par ce qui pourrait passer pour une clause d'élégante modestie. Or il n'en est rien, M. P. Guiraud est sincère ; mais de la sincérité à rebours des croyants. Au lieu de tirer parti des résistances que le vocabulaire oppose à son « système » pour remettre ce système en cause — ce qui n'a rien de déshonorant de la part d'un chercheur — il maintient envers et contre tout la primauté du système. « Cela dit, écrit-il p. 253, l'essentiel reste dans une structuration plus poussée du système. Ma propre expérience me convainc que — après un premier travail de débrouillage — c'est à partir du moment où j'ai abandonné et oublié le texte (*sic*) pour me consacrer à une reconstruction du système *in abstracto*, que la traduction est venue d'elle-même couler naturellement dans le contexte. »

Il nous est impossible, en toute honnêteté, de suivre l'auteur quand il passe de la première lecture (*A*) à la seconde (*B*) puis à la troisième (*C*). Le fil se rompt, pour nous, chaque fois, faute peut-être d'intelligence. Pour un mot *plaquer*, III, 35, dont l'étymologie est connue, qui admettra que à partir du sens de « rosser » attesté en Franche-Comté (*A*) se déduise aisément celui de « jeter à terre » le pénis (*sic*) en lecture *C* ? *Hurmes* I, 21, est supposé être une forme gasconne de *forma* (comme *hurque*, de « fourcher »). L'intrusion de gasconnismes dans un vocabulaire composé principalement de mots originaires du N.-E., de l'Est, semble étrange ; comme celle de *marine* (forme de *marraine* dans les Deux-Sèvres) dont M. P. Guiraud dit ensuite qu'elle est normanno-picarde ! Songeons surtout que cet hapax n'est pas relevé dans le F.E.W. L'auteur l'interprète en *A* comme « brodequins », en *B* comme « jabot des tricheurs », en *C*, on s'y attendait, comme « testicules » ! I, 16 donne *si gruppées estes bes carirux*. La rime impose de lire le dernier mot en *-eus*. Ce pourrait être un picardisme. Il s'agit d'un hapax. Rien n'autorise à y voir un « dérivé de *carrière* (« espace libre ») sous une forme franco-provençale *carrire* ». Dès lors « être sans possibilité de s'échapper », « être coincé » dans les trois lectures (on devine le sens de celle de *C*) n'a aucun fondement. En I, 6, M. P. Guiraud maintient avec raison le texte *le evaige*. Son idée qu'en lecture *A* le mot signifie « l'exposition du pendu à la pluie » nous semble bonne. A la rigueur l'équivalence « lessivage du joueur » en *B* est plausible. Mais comme il faut bien un troisième sens, on en arrive à *C* à « l'arrosage » du fellateur, ce que rien ne prouve. Peut-être *spelicans*, III, 1 résulte-t-il d'un croisement d'*espeluchier*, *espluquier* « dépouiller » avec *pélican* (mais qu'est-ce qu'un mot « valise » ? p. 271). Cela permettrait d'y voir en jargon le nom de « taverniers malhonnêtes » (*A*) ; on sera plus réticent sur *B* « tricheurs qui épluchent, nettoient de leurs *peaux* (cartes) le jabot de

l'adversaire (?). Quant à *C* « fellateurs qui caressent superficiellement la peau (testicules) », on se prend à rêver...

L'appendice I, *Les structures élémentaires du système* (pp. 247-253) qui aurait dû suivre logiquement le trop court chapitre sur *Les données linguistiques* (pp. 21-28) escamote, comme celui-là, toutes les objections raisonnables tirées de la philologie, de la phonétique, de la géographie dialectale que ne manquerait pas de se faire un incroyant. La foi de l'auteur dans son système les balaye toutes. Ce système n'a-t-il pas le merveilleux pouvoir de donner du piquant aux choses les plus simples ? Dans un prochain ouvrage M. P. Guiraud montrera qu'il s'applique aux *Lais* et au *Testament* comme aux *Ballades* en jargon. Ici même un *Postscript* (?) (pp. 284-305) dévoile la nature allégorique des légataires de Villon, y compris ceux dont le nom comme la personne sont attestés historiquement. Comme on pouvait s'y attendre, « *Marthe*, nom de la « chiere rose », maîtresse du poète, nous est donné en acrostiche ; et c'est ici un « marteau » et donc un « pénis en érection » (p. 285) ». Les médiévistes apprendront que *maistre Ylhier Marchand* « est un homme qui marche », forme primitive de *marquer* « apposer un sceau » et qu'il est *hailié* « bien portant, plein d'ardeur et d'allant » (p. 285). « *Sire Denis Hesselin* est un *seigneur* (*sire*) et comme tous ses congénères un homme qui *seigne* « appose un sceau », ce que précise son nom *Hesselin* homme qui *ensele* « revêt d'un sceau » (p. 286) ».

En voilà assez. Le plus irritant, en l'affaire est que M. P. Guiraud compromet par excès de zèle d'authentiques sous-entendus et jeux de mots. On entend bien que nous ne voulons pas travestir Villon en un auteur pour patronages ! Mais combien l'intuition fine et poétique de M. D. Kuhn est reposante auprès de cette implacable machine qui dans le sommeil de la raison n'enfante que des monstres ! L'imagination a sa part en lexicologie comme dans toutes les sciences ; mais elle n'est féconde que sous contrôle.

Nous n'avons pas écrit ce compte rendu de gaité de cœur. Scrupules, regrets ont été notre lot. En maintes occasions, dès ses débuts et plus tard ici même dans ce bulletin, M. P. Guiraud a mieux exploité ses dons. L'amitié, la sincérité nous obligent à dire qu'il les gaspille à tort dans la présente entreprise.

R.-L. WAGNER.

33. Halina LEWICKA. — *La langue et le style du théâtre comique français des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*. II. Les composés. Varsovie, Éditions Scientifiques de Pologne, Paris, Klincksieck [1968]. In-8°, 225 pages.

M<sup>me</sup> H. Lewicka a trouvé un riche terrain d'étude dans les théâtres comiques des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles. Ces pièces sont riches en mots et en formations expressives, souvent d'origine populaire. L'auteur, qui nous a déjà donné un volume consacré aux dérivés, traite dans celui-ci de la composition, en attendant un troisième volume sur les jurons et les serments.

En présence de ce foisonnement de formations, M<sup>me</sup> H. Lewicka a adopté le principe d'un classement grammatical. Elle commence par les composés nominaux, puis aborde les composés adjectivaux et les composés verbaux. Ce classement peut paraître trop extérieur. En fait, c'est celui qui offre le plus de commodité. D'ailleurs, un chapitre préliminaire réunit les « formations spontanées, artificielles et savantes » qui échappent au classement purement grammatical. De plus, un chapitre terminal, « la composition et le comique verbal », étudie l'effet produit par la répétition d'un même élément, ainsi que des phénomènes que l'auteur appelle la « décomposition secondaire », jeux sur les mots avec création de rimes rares et singulières, et « les fausses unités lexicales », qui provoquent la création de formations nouvelles sur des groupes de mots traités comme des vocables uniques. L'auteur rejoint ainsi l'étude des mécanismes du comique verbal que M. R. Garapon a étudiés dans sa thèse sur la fantaisie verbale et le comique dans le théâtre français du moyen âge à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle.

P. 90, étudiant les noms composés formés avec l'adjectif *mal*, M<sup>me</sup> H. Lewicka relève *mau tac*, qu'elle qualifie de « mot inconnu des dictionnaires » et pour lequel elle propose l'interprétation « male tâche » (?). Le mot, coordonné à des noms de maladie, appartient sans nul doute à cette catégorie sémantique. Or Littré connaît le *tac* pour la langue moderne comme une maladie épidémique du cheval, et pour l'époque ancienne comme une maladie humaine « caractérisée par une forte fièvre et par une toux très fatigante ». Parmi les exemples qu'il cite, il en est un de Rabelais (IV, 52). *Mau tac* apparaît donc comme formé de la même façon que *malle fièvre*, *malle rogne*, *malle toux*, etc., que cite M<sup>me</sup> Lewicka. Le seul problème que pose *mau tac* est que l'adjectif est manifestement masculin, comme le mot *tac* lui-même, mais que l'article *la*, qui précède l'expression dans *Digeste vieille et Digeste neuve* (v. 153), que cite l'auteur, est féminin, par suite peut-être d'un lapsus de l'imprimeur, influencé par les féminins voisins.

J'écarterais moins vite que M<sup>me</sup> Lewicka l'interprétation par

un impératif suivi d'un vocatif de l'origine des types *marchepied*, *gobequinault* (p. 123-124).

G. GOUGENHEIM.

---

34. Jacques du FOUILLOUX. — *La Vénerie et l'Adolescence*, éditées par Gunnar TILANDER, Karlshamm, ABEG Johanssons Boktryckeri, 1967. In-8°, 330 pp. (Cynegetica, XVI).

On sait l'intérêt passionné que M. G. Tilander porte aux textes et à la langue de la vénerie. Dans le présent volume il réédite, avec les cent gravures sur bois de l'édition princeps, l'important traité de vénerie qu'a composé le poitevin Jacques du Fouilloux (1519-1580). *La Vénerie* a été publiée pour la première fois à Paris en 1561. Elle a eu vingt-et-une rééditions, y compris celles du XIX<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage a été traduit en allemand, en anglais et en italien. M. G. Tilander y ajoute deux courts poèmes, joints d'ordinaire à la *Vénerie*, l'*Adolescence*, souvenirs de jeunesse, qui contient quelques propos en parler poitevin, et la *Complainte du cerf*.

Le glossaire est considérable. Il n'occupe pas moins de 140 pages. G. Tilander, qui y a travaillé pendant trente ans, l'a enrichi de références et de citations, pour la plupart empruntées à des textes cynégétiques. Les difficultés sémantiques du texte sont ainsi éclaircies. On devra à M. G. Tilander d'avoir, dans ses *Cynegetica*, élevé un monument à ce vocabulaire de la vénerie, dont l'importance ne saurait être exagérée dans la vie d'autrefois.

G. GOUGENHEIM.

---

35. Gunnar TILANDER. — *Litré et Remigereau comme lexicographes et Miscellanea cynegetica*, Karlshamm, 1968. In-8°, 200 pages (Cynegetica, 17).

François Remigereau avait entrepris en 1925, comme thèse de doctorat, une étude sur la langue de du Fouilloux, dont la *Vénerie* est un important document cynégétique du XVI<sup>e</sup> siècle. Quoique cette étude fût terminée en 1932, F. Remigereau y renonça lorsque M. G. Tilander, dans son édition de *Modus*, texte du XIV<sup>e</sup> siècle, donna un important glossaire du vocabulaire technique de la vénerie. Cependant, après la mort de F. Remigereau (1949), son travail



fut publié dans la collection des Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, en 1963.

M. Tilander relève des erreurs, de fausses interprétations, de fausses étymologies. Il s'insurge surtout contre les critiques sévères, formulées à la légère, que Remigereau a faites de Littré. L'immense érudition cynégétique de M. Tilander lui a permis de pourchasser et de rectifier un grand nombre d'affirmations imprudentes de l'auteur.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Tilander est constituée par ses *Miscellanea cynegetica*, contributions à l'étude de mots et familles de mots du vocabulaire de la chasse, auxquelles s'ajoutent des études sur des manuscrits d'œuvres cynégétiques, suivies d'un index lexicographique et d'une bibliographie. Nous signalerons, en particulier, une étude des mots dérivés de *frayer* (< latin *fricare*) « frotter », qui se rapporte à l'habitude qu'a le cerf, une fois qu'il a mué, de « frayer » sa nouvelle tête contre les arbres. Autre famille qui se rapproche par le sens de la précédente, celle du nom *hardoir* : quand le cerf a « frayé » et détaché la peau velue qui couvre son bois, il continue à « frayer » sa tête. Mais les marques qu'ils laissent alors sur les arbres s'appellent *hardoirs* et non *frayoirs*. Cet exemple montre l'extrême précision du vocabulaire de la chasse et l'étendue de la science cynégétique qu'a acquise M. Tilander.

G. GOUGENHEIM.

- 
36. Jean STEFANINI. — *Un provençaliste marseillais, l'abbé Féraud, 1725-1807*, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence, éd. Ophrys, 1969, 1 vol. 406 p. [Centre d'Histoire de la Grammaire. Documents pour servir à l'histoire de la Renaissance provençale].

Le sort ne prédestina pas J. F. Féraud à une vie éclatante. Il lui permit toutefois de traverser de bout en bout sans malheurs une de ces périodes de l'histoire qui permit aux Français de révéler leur intelligence, leur patience, leur courage quand ils en avaient. J. F. Féraud, marseillais de naissance n'était dépourvu d'aucune de ces qualités. D'origine humble, il fit ses études au collège de Belzunce, entra par vocation dans l'ordre des Jésuites et en suivit les vicissitudes. Ses convictions l'opposèrent aux encyclopédistes et aux philosophes mais dans un antagonisme exempt de vulgarité et de sectarisme. Il s'exila dans les États pontificaux en 1792 et revint en France vers 1795. Ses mérites de lexicographe et de provençaliste lui avaient valu une juste notoriété. L'Institut puis l'Académie de Marseille se l'attachèrent ; mais la piété, la

charité l'emportaient en lui sur le goût des honneurs. Il mourut sans ressources dans sa ville natale en prêtre attaché à ses devoirs.

De ce personnage dont A. Brun avait rappelé l'importance en de pénétrantes études, M. J. Stefanini procure opportunément un dossier complet. Si certaines parties de l'existence de l'abbé Féraud demeurent encore dans l'ombre, l'ouvrage dégage bien, avec grande finesse et justesse, ce qui aide à comprendre la place que cet érudit occupa dans le siècle des lumières. Cette place, il la dut à un art habile de deviner l'avenir dans le présent et d'être un moderniste sans renier pour autant la culture et les leçons d'humanisme que ses maîtres lui avaient inculquées. Par sa vocation maritime et commerciale Marseille était ouverte sur l'occident autant que sur l'orient. Lors de sa jeunesse Féraud avait acquis des Jésuites le sens et le goût du français, langue vivante. La suite de sa vie coïncida avec cette période durant laquelle notre langue et l'anglais, en contact permanent, devinrent les instruments d'une nouvelle civilisation et les moyens d'expression d'une culture moderne. Leurs grammaires demeurèrent relativement stables. En revanche leurs lexiques furent le lieu de mutations profondes, radicales. L'économie, la science, la politique, d'incessants voyages d'un bord à l'autre de la Manche provoquèrent maints transferts et emprunts de concepts et de mots.

Dans leur diversité, les dictionnaires reflètent les opinions que la partie éclairée d'un peuple se fait des choses et de leurs signes. Les dictionnaires plurilingues portent témoignage sur le volume et les domaines des échanges de toute sorte qui s'opèrent de peuple à peuple. Les dictionnaires monolingues en dérivent et trient diversement, selon leurs tendances, le trésor qu'amassent les premiers. En devenant lexicographe, l'abbé Féraud prouva qu'il comprenait non seulement l'importance des vocabulaires mais celle des mouvements qui les agitent, et cela à une époque où, justement, le lexique français se renouvelait de fond en comble. Importance qui dépasse celle des simples problèmes de style auxquels d'ailleurs le goût de Féraud le rendait sensible. En linguiste très averti de ces questions, M. J. Stefanini éclaire le chemin que l'abbé Féraud parcourut — en le jalonnant par le *Dictionnaire universel des Sciences et des Arts*, le *Dictionnaire Grammatical* — jusqu'en 1787-1788, date de la publication de son fameux *Dictionnaire critique*. La lexicographie n'était pas alors une entreprise pure de toute arrière-pensée polémique. Les dictionnaires fournissaient aux auteurs un moyen de trancher à couvert des questions graves touchant la politique, l'histoire religieuse, la foi. On peut dire que, d'une façon générale, Féraud s'est abstenu de faire œuvre de partisan, c'est pour cela que son dictionnaire critique demeure un précieux instrument de travail. Féraud y témoigne parfois de scrupules qui, à distance,

nous semblent excessifs. Mais qui juge toujours bien son temps ? En matière de vocabulaire son classicisme ne verse jamais dans le purisme. L'ouvrage se recommandait par un sens très juste de la langue. Mais les philosophes n'en aimaient pas l'auteur, certains grammairiens, disciples de Condillac, non plus et ce dictionnaire fut la cible de critique injustes.

L'extension du français sur des territoires où se parlaient anciennement des dialectes soulève maintes difficultés délicates. En ce qui regarde le midi, la situation réciproque du français et du provençal dans les villes et les campagnes au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle n'est pas claire. Les historiens, qui ne sont pas toujours au fait des questions de langue, débattent encore des causes et des circonstances qui firent prévaloir l'usage du français en Provence dans certains domaines. La clarté avec laquelle M. J. Stefanini expose les données de ce problème, le sérieux qu'il apporte à étayer ses conclusions sur une analyse critique des témoignages dont on dispose satisferont sûrement les historiens et les philologues. Une parfaite connaissance des sources donne tout son prix au chapitre qui décrit ensuite l'état de la linguistique provençale au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces quarante pages denses, nourries de citations bien interprétées et de références inédites constituent une des meilleures contributions à la préhistoire du romanisme.

Dans le tumulte de débats où l'imagination et les parti-pris avaient parfois plus de part que le jugement, l'œuvre de Féraud, modeste en apparence, se révèle encore assez originale pour l'époque car ce grammairien n'entreprit ni plus ni moins qu'une description systématique des parlers vivants qui lui étaient familiers. M. J. Stefanini caractérise avec pertinence la nouveauté de ses essais de grammaire et de glossaire de la langue provençale qui préparaient l'élaboration du dictionnaire provençal, et il en marque les limites avec objectivité. En fait, la syntaxe, l'étude de la phrase sont absentes de ce travail ; mais pour être juste on doit rappeler qu'elles ont dû attendre longtemps avant de trouver place dans les travaux des dialectologues. Le mot de « grammaire » recouvre ici la phonologie, la transcription des sons, la morphologie et le lexique. Dans cette description Féraud partit des cadres de la grammaire française, ce qui n'était pas très recommandable en saine méthode, mais c'était dans l'idée d'ennobler une langue vivante digne d'autant d'estime que le français puisque dans le passé la littérature provençale avait rivalisé avec la littérature française. Si, dans le lexique, Féraud ne précise pas toujours autant qu'on le souhaiterait l'aire d'emploi des mots — quelques-uns étant proprement marseillais — son glossaire demeure cependant utilisable. Enfin Féraud a été servi par sa connaissance pratique de l'italien, de l'espagnol et pour l'époque il a situé somme toute justement la position que

le provençal occupe parmi les langues romanes. Il n'est donc pas excessif de dire que cet érudit a « le premier, conçu une grammaire comparée des langues romanes, destinée à en faciliter l'apprentissage » et qu'il en a dégagé les traits essentiels.

M. J. Stefanini avait présenté naguère ce travail comme thèse complémentaire. Les francistes et les romanistes — puisque l'objet de la thèse est double — lui sauront gré d'avoir pris son temps et d'avoir tiré d'un essai déjà fort estimable ce livre qui se lit avec autant d'agrément que d'intérêt. Le titre en est dès maintenant à joindre — en bonne place — à ceux qu'ont recueillis les nouvelles bibliographies mises à jour de l'*Histoire de la Langue française*.

R.-L. WAGNER.

37. *Travaux de Linguistique et de Littérature* p. p. le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg, VII, 1. Linguistique, Stylistique, Philologie. Strasbourg, 1969 [en dépôt à Paris à la Librairie C. Klincksieck], 1 vol. 303 p.

Cet important volume d'un des meilleurs périodiques qui se publient actuellement en France s'ouvre par un hommage justement rendu à Ernest Hoepffner. Il revenait à M. P. Imbs de rappeler la mémoire de ce probe romaniste et notre confrère s'en est bien acquitté. Nous ne signalerons ici — brièvement — que les études dont l'objet est de nature à intéresser les lecteurs de notre Bulletin. La linguistique générale y est représentée par un article de M. A. Martinet, *La deuxième articulation du langage* qui traite des éléments supra-segmentaux — tons, mélodie, accents — et de leurs valeurs (p. 23-28) ; par une analyse de M. B. Pottier, *Typologie interne de la langue* (pp. 29-46) ; par une longue et laborieuse étude de M. Klaus Heger, *La sémantique et la dichotomie de langue et parole. Nouvelles contributions à la discussion sur les bases théoriques de la sémasiologie et de l'onomasiologie* (pp. 47-111) qui demanderait à être elle-même discutée mais surtout illustrée par des exemples. On peut y joindre une note de M<sup>me</sup> J. Rey-Debove, *Les relations entre le signe et la chose dans le discours metalinguistique : être, s'appeler, désigner, signifier et se dire* (pp. 113-129), à comprendre « problèmes posés par la définition dans les dictionnaires ». Une étude enfin de M. H. Gutter, *Corrélations de signifiants et de signifiés dans les langues romanes* (pp. 131-159).

Le français y tient sa part avec une notice de M. G. Tuaillon,



*Substrat et structure : à propos d'un solécisme du français populaire de Lyon et de sa région* (pp. 169-175) ; il s'agit de *j'y sais, j'y ai fail* pour *je le sais, je l'ai fait*. M. G. Merk repose l'*Étymologie de Race* (pp. 177-188) où conflueraient *generatio*, *ratio* et *natio*. Tous les grammairiens retiendront la description modèle que M. G. Moignet propose des syntagmes composés à l'aide de *voici-voilà* dans son étude *Le verbe voici-voilà* (pp. 189-202).

La dialectologie romane est représentée par M. A. Grier, *Interprétation de quelques cartes linguistiques du Val d'Aran* (pp. 269-274) ainsi que par des textes en istroroman publiés par M. Pavao Tekavčić, *Testi istroromanzi dignanesi* (pp. 275-303).

Les médiévistes recueilleront avec faveur un *sermon anonyme sur Sainte Agnès, texte du XIII<sup>e</sup> siècle* (pp. 241-253) conservé dans le ms. 5 du Musée Dobrée à Nantes, publié par M. Robert Taylor.

C'est à regret que nous ne pouvons mentionner d'autres études, excellentes, qui relèvent plutôt de l'histoire littéraire.

R.-L. WAGNER.

38. M. C. DECKERS. — *Le vocabulaire de Teilhard de Chardin. Les éléments grecs*. Éd. J. Duculot, S. A. Gembloux [1968], 1 vol. in-8° ; XII-212 p. [Centre de lexicologie française de l'Université Catholique de Louvain].

Après un long temps mort les lexicologues reviennent à ce qui a été une des idées directrices de F. Brunot et de M. Roques. Pour définir un état de lexique, pour en discerner la structure, les tensions internes, l'étude des vocabulaires techniques fondée sur l'analyse d'œuvres réputées « mineures » est aussi indispensable, sinon plus que le dépouillement d'ouvrages littéraires.

Nul ne peut savoir aujourd'hui ce qui restera du P. Teilhard de Chardin en tant que savant. Mais cet homme a suscité des amitiés, de l'admiration, il inspirait une sorte de ferveur mystique à ses disciples et au cercle plus large d'un public varié. Il écrivait beaucoup, on l'a beaucoup lu. Dans son cas le rayonnement de sa pensée se double d'une influence stylistique. Il est hors de doute que durant quelques décennies un certain français (jargon mi-philosophique mi-scientifique) véhiculera pas mal de néologismes instaurés par ce polygraphe fécond. A nos yeux, celui-ci se situe dans la lignée des penseurs — dont Fourier est le type — qui ressentent le besoin de s'exprimer au moyen de signes créés par eux, en vue de traduire des concepts, flous ou neufs, que trahiraient des mots

usuels. Ils occupent une place à part, en marge, ce qui ne veut pas dire que de temps à autre la langue n'accueille un produit de leur invention. C'est à un néologiste de cette sorte que le français doit, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, le verbe *exister*, devenu fondamental, et c'est à Fourier que remontent les valeurs d'emploi actuelles d'*Harmonie* et de sa famille.

C'est dire l'intérêt que suscite l'étude de M. M. C. Deckers. L'auteur n'a étudié que les unités lexicales formées à partir d'éléments grecs, soit en gros quinze cent mots dérivés ou composés. C'est donc un inventaire partiel. Mais M. M. C. Deckers a eu raison de commencer par lui étant donné les problèmes que posent l'origine, la formation et le sens de ces mots savants. Sans prétendre à la nouveauté l'auteur a adopté le plan le plus simple. La première partie groupe tout ce qui relève de la phonétique, de la morphologie et de l'histoire des bases et des formants. Dans la seconde sont traitées les questions proprement sémantiques. On retiendra en particulier le chap. II qui développe le champ sémantique du mot « *genèse* » et le chap. III qu'occupe l'examen d'« *ether* », de « *phénomène* » et d'« *omega* ». L'estimation de la part que les néologismes occupent dans ce vocabulaire est rendue problématique, évidemment, par le défaut d'un bon dictionnaire du français moderne. L'auteur le reconnaît. On regrettera qu'il n'ait pas songé à consulter (ou qu'il n'ait pas pu consulter) l'*Inventaire général* de M. Roques. En ce qui concerne la morphologie M. M. C. Deckers aurait dû renvoyer aux travaux de M. E. Benveniste sur des mots analogues.

Ce qui dénote l'originalité de cet ouvrage et la perspicacité de l'auteur, c'est l'enquête que celui-ci a conduite sur les sources anglaises de la sémantique des signes utilisés par le P. Teilhard de Chardin. Les pp. 92-106 de l'ouvrage sont probantes. On a donc avec ce livre le modèle d'une monographie lexicale instructive et éclairante ; elle répond de point en point aux exigences de ceux qui suivent le développement des vocabulaires français contemporains.

R.-L. WAGNER.

39. Robert Léon WAGNER. — *La grammaire française. I. Les niveaux et les domaines. Les normes. Les états de langue*. Paris, SEDES, 1968. In-8°, 151 pages.

S'il est une constante de la pensée de M. R. L. Wagner, c'est bien la préoccupation didactique. De l'*Introduction à la linguistique*

française (1947) avec son *Supplément bibliographique* (1955), en passant par l'introduction des *Textes d'étude* (1949), par *Grammaire et philologie* (deux fascicules, 1953-1954), par la *Grammaire du français classique et moderne* (1962) jusqu'aux *Vocabulaires français* (1967) et à l'ouvrage ici recensé, M. Wagner n'a cessé de réfléchir aux meilleurs moyens de guider les étudiants qui abordent, le plus souvent dans le désarroi, les disciplines relevant de la linguistique française. Le présent livre est donné comme étant un complément de *Grammaire et philologie* et il annonce dans son avant-propos un second volume qui s'achèvera par une bibliographie, suite de celle de l'*Introduction* (3<sup>e</sup> tirage, 1965).

Les problèmes de l'enseignement du français sont abordés ici dans la vue d'examiner en quoi les études pourraient être utilement renouvelées grâce aux acquis les plus récents de la linguistique. Il n'y a ainsi rien de surprenant à ce que l'un des thèmes majeurs de l'ouvrage soit une réflexion sur la conciliation des deux démarches que Saussure opposait, la diachronique et la synchronique.

Les étudiants trouveront effectivement, dans ces cent-cinquante pages, le guide le plus sûr et le plus éclairant pour s'y retrouver dans le maquis des diverses sciences qui leur sont proposées sous le titre général de grammaire française : grammaire descriptive, grammaire normative, grammaire historique, stylistique, analyse du style des auteurs, phonétique, phonologie, il n'est aucune discipline dont le domaine ne soit défini avec rigueur, à qui sa juste place ne soit assignée, et l'on imagine combien il était délicat de s'acquitter de la tâche avec clarté et équité. On lira, par exemple, le jugement le plus lucide sur *La pensée et la langue* de Ferdinand Brunot, sur l'*Essai de grammaire de la langue française* de Damourette et Pichon, voire — à quelques réserves près — sur l'œuvre de Gustave Guillaume. M. Wagner se montre particulièrement soucieux de clairvoyance et d'équilibre dans le jugement et bannit toute polémique. C'est un livre de bonne foi.

Ajoutons qu'il est écrit dans une belle langue, sans apprêt, sans termes d'école, et que certain humour discret n'est pas un de ses moindres charmes.

Le plan se recommande par la clarté et la simplicité : en tout, trois grands chapitres : I. La grammaire. Définition de ses niveaux et de ses domaines. II. La grammaire normative. Style et stylistique. III. La grammaire historique. La grammaire des états de langue. M. Wagner fait ainsi le tour de tout ce qu'il est utile de connaître pour un étudiant désireux de dominer les matières qui lui sont proposées, et nous dirions même que maint grammairien chevronné trouverait là, souvent, profitable pâture.

Voulant embrasser le problème de l'expression dans son ensemble

et dans ses justes proportions, M. Wagner est amené à mettre l'accent sur des facteurs souvent négligés par les analyses des linguistes, comme les faits d'ordre social ou d'ordre esthétique qui entrent dans la communication : « un système, écrit-il, différant en cela d'un simple code artificiel, est interprété, exploité par des hommes qui vivent. Il est impossible, lorsqu'on décrit une langue, soit d'ignorer les milieux entre lesquels se répartissent ceux qui la parlent, soit d'oublier qu'un système est assez souple pour se plier aux exigences d'impulsions irrationnelles » (p. 16-17).

Cette idée, de pure sagesse, anime l'ouvrage de bout en bout. Elle explique, notamment, qu'en fait de stylistique, M. Wagner opte décidément pour les principes de Charles Bally et considère que les conceptions différentes qui se sont manifestées plus tard — celles de J. Marouzeau et de M. Cressot — n'ont pas été de nature à clarifier la définition d'une discipline en quête de son propre objet.

La notion de niveau de langue est aussi, pour la même raison, privilégiée. Elle conduit M. Wagner à prendre nettement position dans l'éternel débat qui oppose purisme et laxisme : se situant bien loin des positions extrêmes, mais du côté des formes les plus affinées de l'expression, il souligne l'importance du sentiment du « bon usage », qui n'est pas le fait des doctes, mais bien une exigence naturelle d'un public qui demande à être éduqué : ainsi est légitimée la pratique d'une grammaire normative ; il note aussi, au Moyen Age, l'influence déterminante des clercs, bilingues en latin et français, sur l'élaboration de la structure de l'ancien français (pp. 50-54). Il importe, dans la même vue, de s'appliquer à déterminer les points de clivage qui séparent les divers niveaux de l'expression ; M. Wagner mène ainsi, nous dit-il, plusieurs enquêtes, sur la présence ou l'absence de *ne* dans la parole courante et sur l'accord du participe passé employé avec l'auxiliaire *avoir* (pp. 58-59) : les frontières ne coïncident pas.

C'est souvent dans une estime superficielle et approximative qu'on oppose langue parlée et langue écrite. Le seuil se situe ailleurs, dans le sujet parlant, et le facteur déterminant en est « une certaine qualité que s'attribue l'agent de l'énoncé » (p. 58). S'inspirant d'une remarque de M. E. Benveniste, M. Wagner distingue (p. 130) entre l'attitude purement informatrice et l'attitude narrative qui vise à « suspendre l'échange », à « immobiliser l'auditeur en le captivant », et il souligne : « ces deux espèces d'énoncés, disposant chacun de moyens propres, sont antérieurs à l'écriture ». Ainsi, « la seule question qui se pose au grammairien est de savoir dans quelle mesure l'écrit porte témoignage sur le type d'un énoncé ». M. Wagner, sur ce point, clarifie opportunément les idées : il y a là, pour le grammairien, le stylisticien, le critique littéraire, ample matière à réflexion.



Une autre idée directrice de l'ouvrage est que la tâche du grammairien est, en priorité, de définir des états de langue. Les leçons de la phonologie devront, à cet égard, être retenues et appliquées. Le fait d'évolution, le changement linguistique, presque toujours privilégié dans la recherche, occupe une place imméritée et ne doit pas masquer l'important, qui est la stabilité du système en fonctionnement. C'est celui-ci qui doit être décrit avec les méthodes d'analyse dont on dispose aujourd'hui, « au niveau des valeurs, non à celui des formes » (p. 137). M. Wagner esquisse un programme d'enquête sur ces bases nouvelles, plus syntaxiques que morphologiques, car on a fait jusqu'ici, malgré les apparences, plus de morphologie que de syntaxe. Le lecteur n'est pas peu surpris de voir à quelle sévère « autocritique » — c'est son mot — l'auteur soumet sa thèse sur *Les phrases hypothétiques commençant par SI*. Il en récusé le cadre temporel, l'opposition fondamentale en cause, celle du subjonctif imparfait et de la forme en *-rais*, étant de caractère modal ; il y trouve insuffisante la part faite aux types d'énoncé ; il en refait les principaux tableaux (pp. 140-143). Il fallait bonne dose de courage et d'honnêteté pour se livrer à cette allègre mise en pièces, que nous estimons, quant à nous, injustifiée. La thèse de 1939 a fait date, elle a orienté de façon déterminante la recherche française pendant trois décennies, et nous n'arrivons pas à nous persuader que ce soit dans une mauvaise direction. On pourrait bien plutôt invoquer à son bénéfice l'argument que M. Wagner applique à l'œuvre de Gustave Guillaume, celui des limites imposées par l'époque (p. 33).

De l'enseignement de Gustave Guillaume — il faut bien aborder le point, puisque M. Wagner a tant fait pour la notoriété de l'auteur de *Temps et verbe* — M. Wagner ne s'écarte pas sensiblement ; les principes fondamentaux restent les mêmes chez l'un et l'autre linguiste. Gustave Guillaume n'aurait pourtant pas approuvé, croyons-nous, la prudence manifestée à propos des rapports de la langue avec « ce qu'on appelle la pensée » (p. 17) : « ... Toutes réflexions faites, nous nous rangerons provisoirement au parti des grammairiens modernes qui, sans nier le problème, attendent de sciences autres que la linguistique les moyens de le mieux poser » (*ibid.*). Tout à l'inverse, il semble aux psycho-systématiciens qu'aucune discipline n'est mieux placée que la linguistique pour résoudre la question, s'il est vrai que la langue ne saurait être autre chose que la pensée même en quête de sa propre lucidité.

M. Wagner, non sans hésitation, s'en tient à une attitude expectative. Souhaitons que ce ne soit que très provisoirement, car nul n'est en meilleure position que lui pour démontrer le caractère conciliable et complémentaire de la découverte en direction d'amont

illustrée par Gustave Guillaume et de la recherche en aval conduite par les analystes les plus récents<sup>1</sup>.

Gérard MOIGNET.

40. André MARTINET. — *Le français sans fard*, Paris, P.U.F. [1969], 1 vol. in-12°, 219 p. [Collection S U P Le linguiste].

Le recueil se compose en partie d'études inédites (chap. V, La réforme de l'orthographe d'un point de vue fonctionnel, chap. XIII Qu'est-ce que le « e » muet ?), en partie de textes déjà publiés mais qui ont été révisés et plus ou moins profondément remaniés. Il nous semble que dans son introduction l'auteur pose très correctement (p. 7) le problème de ce qu'on appelle « les chances du français ». La littérature est une chose et on peut penser qu'il se trouvera longtemps encore des étrangers pour apprendre à la lire. Mais qu'on ne se fasse pas d'illusion : c'est ainsi qu'on devient latiniste ou helléniste pour déchiffrer des œuvres écrites dans une langue morte. Les chances qu'a le français vivant, parlé, de conserver une place dans le monde tiennent d'abord à des causes économiques et politiques ; en second lieu à un ensemble de propriétés linguistiques. Si le latin, l'espagnol, l'anglais sont devenus des langues de grande expansion, des langues d'empires, cela a été dû à l'omniprésence d'individus qui les parlaient, au prestige de leurs armes, de leur civilisation, au caractère missionnaire des religions qu'ils véhiculaient. Les Français, casaniers, essaient peu. Trop longtemps les professeurs qui enseignent notre langue à l'étranger s'y sont mal pris, on peut le dire, n'ayant pour but que d'introduire leurs élèves à la lecture des « grands textes » ou bien, à un niveau universitaire plus élevé, cherchant à former des philologues, fort bons spécialistes

1. Quelques remarques de lecture :

P. 55, l. 4 : un bien subtil emploi du subjonctif !

p. 58, l. 29 : norvative, lire normative.

P. 74, l. 1 : nous ne parvenons pas à voir une « construction elliptique de *que* suivi du subjonctif » dans le tour *Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence!* Où est donc l'ellipse ?

p. 104, avant-dernière l. : le mot *dans* manque après *entre*.

p. 111, l. 19 : *soit...* : la deuxième partie de l'alternative a disparu ;

p. 116, tableau : il n'est pas justifié de laisser vide la case des formes composées de la première colonne. On peut citer trois exemples de forme en *-re(1)* composée : *Eulalie*, 18 *Por o's furet morte* ; *St Léger*, 216 *auret perdonat* ; *Alexis*, ms V, 490 *oure costumé* ;

p. 128, l. 4 : M. P. Simon : lire M<sup>me</sup> P. Simon. ;

p. 143 : dernière ligne et note : Bartzsch : lire Bartsch.

parfois mais souvent inaptes aussi à parler le français d'aujourd'hui et à interpréter comme il faut les énoncés d'une conversation courante. L'enseignement méthodique du français oral progresse, certes, mais l'auteur a raison de marquer tout ce qui reste à faire dans ce domaine. Ce corps si méritoire de professeurs devrait, à l'heure qu'il est, sortir des mains de bons phonéticiens, de spécialistes de la linguistique appliquée et de grammairiens au fait des méthodes d'analyse modernes. Cette introduction fournit d'entrée de jeu le motif d'où les pièces du recueil tirent leur unité.

On insistera peu sur les textes non inédits — ils devraient être familiers à tous les francistes — sinon pour dire qu'avec le temps aucun n'a perdu de sa valeur éclairante. L'auteur a eu raison de présenter les six derniers dans un ordre qui suit la chronologie des états du français. Les médiévistes — qui ne dépouillent sans doute pas tous la revue *La Linguistique* — y découvriront une interprétation phonologique de la nasalisation en a. français qui demeurera classique. A propos du chap. XI, Évolution contemporaine du système phonologique français (p. 175), nos observations personnelles de Parisien vivant à Paris ne révèlent plus de différence perceptible entre le timbre du premier *a* de *barrage* et celui du premier *a* de *parage*. Mais, enfant, nous avons connu un *a* plus ouvert. — P. 178, à propos de la quantité, peut-on aligner les couples *meltre-maitre*, *faile-le/faïlle/la fête*, où seule une différence quantitative assure la distinction, et les couples *pomme-paume*, *tache-tâche* où intervient en plus une différence d'aperture ? Pour notre part nous ne percevons ni ne marquons de différence quantitative entre *dégoutte* et *dégoûte*.

Le chap. V traite de l'orthographe. Il abonde en remarques de bon sens, en rappels historiques, en exemples dont les partisans et les adversaires d'une réforme devraient tirer parti. Ce texte dense et d'allure vive ne se résume pas. Nous le tenons pour fondamental tant il regroupe bien — en les illustrant par différents types de transcription — les données théoriques et pratiques du problème. L'auteur n'a, semble-t-il, pas d'illusions sur les chances actuelles d'une réforme. Il s'est établi une relation proportionnelle entre la soumission aux règles orthographiques et la distinction. Elle est devenue si forte que tout amendement des usages — conçu dans l'intérêt des scribes — est senti par eux comme une « faute ». L'adopter serait déchoir parce qu'un texte transcrit dans un système même modérément réformé ressemble à s'y méprendre à celui que rédigerait un illettré. P. 70, l. 25, le symbole [ž ž e t] est ambigu. Il laisse à penser qu'on prononce *je jette* à Paris sans insérer un *a* entre les deux chuintantes, ce qui est faux selon moi.

Même maîtrise dans le chap. XIII où l'auteur définit l'« e » muet et en interprète phonologiquement la fonction. L'idée de comparer

celle-ci à l'action d'un « lubrifiant » est excellente (p. 216). Ailleurs l'auteur évoque l'écart de la diction poétique et de la diction normale (Ex. *Mettons-le en notre gibecière — Ariane ma sœur...*). Je ne sens pas comme lui la nécessité de le réduire, et les moyens qu'il suggère soit en vue de sauter les *a* du premier vers soit en vue de conférer à [*a r i a n*] la valeur de quatre pieds me paraissent à la fois peu commodes et peu justes. Il y a désormais *deux* poésies. Celle des poètes qui tiennent compte de la diction normale du français contemporain, un Desnos, un Éluard quelquefois ; et une poésie authentiquement classique (doublée d'une poésie moderne facticement classique) dont la scansion repose sur des règles qui sont devenues archaïques ; celle-là, à mon sens, doit être récitée respectueusement à l'ancienne. Une dernière remarque : tout au long de l'ouvrage le terme de *grammairien* est opposé à celui de *linguiste*. Cela risque de conduire à une méprise fâcheuse. La grammaire est un produit de la société dans les milieux où la langue est sentie comme ayant des pouvoirs qui dépassent ceux d'un moyen naturel de communication. En ce sens presque tous les usagers d'une langue sont grammairiens, sans qu'ils s'en doutent. Et les grammairiens ne font, partout, que répondre à une demande. Les grammaires portent témoignage sur un état d'esprit et à ce titre intéressent l'histoire générale autant que la philosophie ou la morale. Il s'est constitué, assez tard, une science fondée sur l'observation objective des faits de langue et ayant pour objet une description méthodique des systèmes. Mais on doute que les linguistes supplantent jamais les grammairiens. Leurs fonctions ne sont pas les mêmes. Tout ce qu'il faut souhaiter c'est que les grammairiens contrôlent leurs prescriptions, ce qui ne peut se faire sans qu'ils acquièrent au préalable une connaissance suffisante des méthodes de la linguistique.

R.-L. WAGNER.

- 
41. Jean-Claude CORBEIL. — *Les structures syntaxiques du français moderne. Les éléments fonctionnels dans la phrase*, Paris, Librairie C. Klincksieck [1968], 1 vol. in-8°, 197 p. [Bibl. française et romane p. p. le Centre de Philologie et de Littératures romanes de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Strasbourg. Série A. Manuels et études linguistiques XVI].

On se demande comment un grammairien n'avait pas encore eu l'idée d'étudier méthodiquement la disposition, variable, des éléments fonctionnels de la phrase, ceux-ci pouvant être soit une pro-



position soit des termes. L'intérêt de cette recherche nous était apparu, il y a quelques années, quand nous comparions le texte imprimé d'un roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle avec les manuscrits. Ceux-ci sont à peine ponctués. L'éditeur est donc à chaque instant aux prises avec le problème des coupes. Il nous avait semblé que dans bien des cas l'éditeur, par souci de clarté classique, cédait à la tentation d'en introduire d'arbitraires à l'intérieur de périodes très longues qui excèdent parfois en ampleur celles de M. Proust mais qui organiquement constituent des ensembles bien équilibrés. De là à se poser la question de savoir quelles sont les limites d'une phrase, en français moderne, et quels sont les ordres des éléments qui servent à la composer il n'y avait qu'un pas. On est heureux que M. J.-C. Corbeil l'ait franchi et nous tenons d'entrée de jeu son ouvrage pour bienvenu. Ce n'est pas un hasard d'ailleurs s'il paraît au moment où la grammaire transformationnelle s'inquiète de son côté du même problème. Le temps est passé des monographies qui se bornaient à étudier un type de proposition ou un élément isolés par artifice de leur contexte. Une phrase constitue une unité. C'est en tant que telle qu'on doit l'analyser. Et ces recherches n'en sont qu'à leur début.

L'analyse porte sur un corpus de huit textes, de style varié, de longueur suffisante, publiés entre 1953 et 1964. Ils sont tous de caractère informatif. L'auteur a retenu seulement les phrases déclaratives (affirmatives et négatives), les énoncés interrogatifs représentant une proportion de 0,0089 % de l'ensemble des phrases. Le corpus comporte 1.333 unités. Les éléments fondamentaux sont le verbe, le sujet, l'attribut, l'objet, le complément d'agent et les compléments circonstanciels. L'auteur examine en outre les « charnières » qui marquent les articulations de l'énoncé ainsi que les morphèmes de « mise en relief ». La comparaison des chiffres est instructive. Compte tenu de tous les éléments fondamentaux, les 1.333 unités présentent 158 variétés d'arrangement. Ce nombre s'abaisse à 37 si on élimine les circonstanciels ; on descend de 37 à 10 quand on regroupe ce reste sans tenir compte de l'ordre des éléments. Ces variétés se réduisent enfin à trois grandes catégories suivant la manière d'être du sujet et les modes de la fonction nodale. La statistique permet d'évaluer la probabilité en langue de ces arrangements. Notre incompétence en cette matière nous empêche, hélas, de suivre l'auteur sur ce terrain.

Les grammairiens utiliseront en revanche avec grand profit la description objective des combinaisons effectivement réalisées ainsi que les tableaux qui en condensent les résultats.

L'étude confirme que la variété des arrangements s'accroît surtout en proportion du nombre des constants qu'on introduit dans la phrase. Celle-ci peut en comporter plus d'un et certains de

ces compléments admettent d'être insérés à des places différentes. Sur cette observation et en partant des exemples fournis par le corpus on devrait maintenant pouvoir raffiner la recherche. C'est la conclusion qu'on tire d'autre part des travaux de M. M. Gross sur la pronominalisation. Il n'est pas toujours facile de définir la nature des compléments. On renverra à l'annexe 2 (pp. 167-184) dans laquelle l'auteur réexamine les critères qui permettent de distinguer certains circonstants d'un objet. L'excursus révèle chez M. J.-Cl. Corbeil des dons authentiques de grammairien, mais une analyse de type structuraliste des constituants immédiats l'aurait conduit tout aussi sûrement et plus rapidement à de saines conclusions. Les pages 28-33 où il est traité du problème posé par les annexes du verbe m'ont paru très bonnes. L'examen des charnières (conjonctions de coordination, adverbes) et ses morphèmes de « mise en relief » (cette dénomination est bien criticable), est original et fournit des données neuves et utiles. L'ouvrage s'ouvre par des considérations théoriques qui auraient pu être allégées. L'index analytique n'est pas assez détaillé : où y retrouver référence aux excellentes observations sur les adjectifs qui admettent une expansion par *de* et (ou) une expansion par *que* (pp. 62-63) ? Si la qualité d'une étude de syntaxe se mesure à l'à-propos du sujet, aux jours qu'elle jette sur des faits jusqu'ici négligés, sur des proportions non encore aperçues, ce travail mérite d'être accueilli avec faveur par les francistes. Il est de ceux qu'on doit avoir sous la main.

R.-L. WAGNER.

- 
42. Léon WARNANT. — *Dictionnaire de la prononciation française*, 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Gembloux (Belgique), J. Duculot, 1968. In-8°, LI-654 pages.

Dans cette troisième édition l'éditeur a réuni en un seul volume la prononciation des noms propres et celles des autres mots qui était précédemment répartie en deux volumes. Nous avons rendu compte dans le *BSL* (LXIII, 1968, fasc. 2, p. 94), du volume des noms propres. Nous n'y reviendrons pas.

Disons tout de suite que le *Dictionnaire* de M. L. Warnant est un excellent dictionnaire de la prononciation française, le meilleur assurément de ceux dont nous disposons actuellement.

Pour la transcription phonétique l'auteur a adopté l'alphabet de l'Association phonétique internationale, très clair et très répandu. La prononciation qu'il a prise pour référence est celle des Parisiens cultivés.

La transcription des sens est très heureuse. La prononciation de l'*e* dit muet est fort bien notée avec les variations de coupe syllabique qu'elle peut entraîner.

Lorsque deux prononciations sont en concurrence, il les note en s'attachant, par une indication succincte, à en déterminer le degré d'usage. Ainsi pour *hôtel* et ses dérivés et pour *mauvais*, il met sur le même plan l'*o* ouvert et l'*o* fermé.

Pour *cerf* il accorde la prédominance à la prononciation sans *f*. Nous tiendrions la balance égale entre les deux prononciations. En revanche, nous serions tout à fait d'accord avec lui pour prononcer l'*f* de *serf* et ne pas prononcer celui de *nerf*. Mais ne prononce-t-on pas *Allons ! du nerf !* avec un *f* ?

La répartition d'*o* et de *wa* dans *oignon* et dans *moignon* nous semble bien observée : M. Warnant ne fait état que d'*o* pour *oignon*, mais pour *moignon* il signale que *wa* est plus fréquent que *o*.

Pour *collation*, M. Warnant distingue le sens de « léger repas » (prononcé avec *l* simple) et celui d'« action de conférer » (avec *l* double). Nous nous demandons si cette distinction correspond à une réalité tant soit peu générale. Il est difficile d'observer chez la même personne la prononciation des deux sens qui n'appartiennent pas au même vocabulaire.

L'auteur note avec un yod la prononciation des mots en *-tion* et en *-sion*. C'est bien la prononciation moderne. Hatzfeld et Darmesteter notaient un yod, mais ajoutaient *i-on* en vers ». Peut-être cette réserve pourrait-elle être maintenue, quand ce ne serait que pour l'intelligence de la prosodie traditionnelle.

Au mot *chrestomathie*, M. Warnant indique « *ti*, parfois *si* ». Même avec cette restriction, il fait trop d'honneur à une prononciation vicieuse.

Pour les mots d'origine étrangère l'auteur signale souvent plusieurs prononciations plus ou moins francisées, par exemple trois prononciations pour *jamboree*. Il n'a pas toujours retenu la prononciation francisée, pourtant la plus usuelle. Ainsi la prononciation la plus courante de *chistera* nous paraît comporter à l'initiale le *ch* français et non *tch*. De même pour *imbroglio*, où le *gli* de l'italien est noté par *lj* ; nous croyons que la prononciation calquée sur la graphie est la plus commune. Victor Hugo fait rimer *imbroglio* avec *Clio*.

L'introduction claire et précise se termine sur des tableaux des sons français et de la notation correspondante dans les différentes langues.

Le *Dictionnaire* de M. L. Warnant est d'un maître. D'une utilité pratique incontestable, il mérite de retenir l'attention de tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à la langue française.

G. GOUGENHEIM.

43. Mira ROTHENBERG. — *Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français contemporain*. Thèse (non imprimée) pour le Doctorat d'Université de Paris [1968], 2 vol. in-8° ; I, 355 p. ; II, 129 p.

Cette thèse se situe en bonne place parmi celles qu'ont déjà présentées de jeunes chercheurs israéliens. Travaux excellents, pour la plupart, qui portent sur le français contemporain. Lors de la soutenance, le jury n'a pas ménagé ses éloges à l'auteur. Maître-assistant à l'Université hébraïque de Jérusalem, M<sup>me</sup> M. Rothenberg ne s'est pas mesurée sans armes à un des problèmes les plus irritants qui soient : celui de la distribution des verbes dans les cadres formels que dessinent la morphologie et la syntaxe du français. A une connaissance parfaite de cet idiome elle joint la pratique de plusieurs langues étrangères, ce qui lui a permis d'établir des parallèles intéressants. Sa compétence en grammaire est sûre.

L'existence de verbes qui, disent les uns, se partagent entre deux états, verbes « symétriques » ou « à renversement » disent d'autres, est connue depuis longtemps. Leur nature a intrigué plus d'un grammairien. L'auteur s'est engagé dans une voie qu'avaient ouverte M. A. Blinkenberg, MM. G. Gougenheim, J. Dubois et R. Lagane. Sa bibliographie prouve qu'elle n'ignore rien de ce qui a été écrit là-dessus. Pour constituer son corpus, M<sup>me</sup> M. Rothenberg a eu recours essentiellement aux dictionnaires et a examiné le statut d'environ 6.000 verbes. C'est trop, bien sûr, car nombre d'entre eux n'apparaissent pour ainsi dire pas dans les énoncés de caractère informatif. Elle a utilisé aussi les listes dressées pour les deux degrés du français fondamental. Entre les dictionnaires extensifs et ces listes sélectives on aimerait savoir le nombre de verbes tels que *casser*, *plier*, que lui a fourni le dépouillement des textes — livres, journaux — qu'elle a exploités exhaustivement. L'index de *Roman* 61 établi par les soins de M. B. Quemada lui aurait fourni un indice. Plus d'une fois, M<sup>me</sup> M. Rothenberg s'est montrée trop confiante à l'égard des exemples inventés par les lexicographes. En revanche, à un cas près, elle interprète justement les citations.

Jusqu'ici les grammairiens avaient disserté de haut sur ces verbes, sans trop s'inquiéter de savoir quel volume ils représentent. L'auteur a le mérite d'apporter sur ce point des précisions intéressantes. Elle en a dénombré près de 300 sur les 6440 examinés. La proportion s'accroît sensiblement quand on part des listes du français fondamental : 40 pour 400 (2<sup>e</sup> degré), 60 pour 293 (1<sup>er</sup> degré) En revanche la proportion des verbes de cette nature qui se révèlent réfractaires à la coexistence d'un pronominal moyen (cf. *avancer/s'avancer*, *reculer/se reculer*) demeure constante (de 65 à 68 %) à tous



les niveaux. Autres mérites qu'apprécieront les lecteurs de l'ouvrage : ses index, ses tableaux, les fiches signalétiques dressées pour chacun de ces verbes, avec exemples et citations à l'appui.

La discussion des critères sur lesquels on s'appuie pour définir soit des catégories (transitivité, intransitivité), soit des valeurs est bien conduite. On retiendra la notion de « complément prévisible ». Elle est commode pour différencier les deux valeurs de *il travaille*, *il fume*. Le commentaire des formes pronominales qui doublent quelques-uns des verbes à deux états témoigne d'une grande finesse, encore que dans certains cas la situation soit compliquée. Au sens physique *se pencher* a pour sujet un substantif de la classe « humain » *pencher* un sujet de la classe « non-humain ». Lorsque *pencher*, comme *incliner*, symbolise une attirance (et dans ce cas un complément de type *à* ou *vers* qq. chose est indispensable), il admet un sujet de la classe « humain ». L'auteur a fait un effort méritoire pour classer ces verbes par affinités de sens. Il se détermine sans aucun doute quelques ensembles, mais leurs frontières sont fuyantes. Le souci majeur de M<sup>me</sup> M. Rothenberg — d'accord en cela avec les grammairiens de la dernière génération — a été d'éviter un inventaire descriptif. Formaliste, elle se trouve confrontée à peu près aux problèmes que, de son côté, M. M. Gross a eu à résoudre dans sa recherche sur la syntaxe des complétives. Dans cette perspective on regrette qu'elle n'ait pas serré de plus près celui des transformations et des renversements. A mon sens, elle est demeurée trop asservie aux schémas dans lesquels ses devanciers ont fait entrer les verbes symétriques. Il y a des raisons qui font tenir qu'une phrase passive résulte de la transformation d'une phrase active. Y en a-t-il qui prouvent que *le bois se travaille aisément* soit issu de  $N_{0\text{hum}} V_{tr} N_{1\text{n.hum}}$  ? On peut tirer argument que, contrairement à ce qui se passe pour *Ces parents aiment leurs enfants* (où  $N_0$  et  $N_1$  sont de la classe « humain ») et *Pierre pense à quelqu'un/quelque chose*, tous les verbes transitifs directs admettent de passer à la conjugaison pronominale en tant que non-réfléchis et non-réciproques. Encore qu'en synchronie rien — si ce n'est que la forme pronominale comporte un morphème supplémentaire — ne prouve que *ce bois se travaille bien* soit secondaire et issu de *on travaille bien ce bois*. Mais pour *casser*, *pencher*, *plier* etc. a-t-on à faire un renversement ? Nous tenons pour artificielle l'association de *l'osier plie*, *le verre casse* à *plier l'osier* / *l'osier se plie*, *casser le bois* / *le bois se casse*. On en vient à se demander même si l'ordre de ces schémas ne devrait pas être renversé. Morphologiquement, la situation est relativement simple en français ; M. G. Gougenheim l'a montré en rendant compte du présent ouvrage dans *Le Français moderne*, t.37, 1969, pp. 254-257. En pratique, la question qui se pose est de savoir combien de signifiés se différencient sous un même signifiant.

On a à la résoudre en lexicographie : *un lon cassant* ne se confond pas avec une *malière cassante* et cela conduit à répartir *casser* entre deux vedettes. *Travailler* n'a pas été bien traité dans le D. F. C. mais à lire *travail* on voit qu'il aurait pu être distribué en quatre articles. En ce qui concerne *fondre*, *casser*, *plier*, etc. nous nous demandons si l'état premier de ces verbes n'est pas intransitif et si leur valeur transitive ne résulte pas secondairement de l'action du verbe opérateur *faire* qui apparaît dans certains cas (*Faites fondre le beurre*) et qui s'efface dans d'autres. Ce qu'on présente en général comme le second terme du « renversement » serait alors à placer en tête. Au niveau des signifiés, il est plus facile de partir de *pencher*, *plier* (intr.) pour aboutir à *pencher*, *plier* (tr.) par l'intermédiaire de *faire*+inf. que de suivre le chemin inverse. Après avoir relu en même temps que la thèse de M<sup>me</sup> M. Rothenberg, les travaux de MM. A. Blinkenberg et J. Dubois, nous tenons encore cette question pour ouverte. Mais il faut reconnaître que M<sup>me</sup> M. Rothenberg aide efficacement à la mieux poser.

R.-L. WAGNER.

44. Jacqueline PINCHON. — *Les pronoms adverbiaux EN et Y. Leurs emplois et leurs valeurs en français classique et en français moderne*. Thèse (non imprimée) pour le Doctorat d'État, Paris [1969], 2 vol. I, p. 1374 ; II, p. 375-582).

Au début du chapitre II de la Grammaire transformationnelle du français qui traite des particules préverbaux, M. M. Gross écrit : « La notion de « remplacement » attend encore une étude détaillée ». Lui y démonte les mécanismes de la pronominalisation, ce qui est autre chose. Toutefois les deux points de vue ne sont pas dissociables. *Il le frappa violemment de sa main droite. Il le fixa attentivement de son bon œil* se transforment sans mal en *Il l'en frappa... il l'en fixa*. En revanche un complément adverbial (Ex. *Je le regarde d'un bon œil* = *amicalement*) ne se pronominalise pas. C'est que sa nature y répugne. Au moins en ce qui concerne *en* et *y*, l'ouvrage de M<sup>lle</sup> J. Pinchon répond presque de point en point au vœu de M. M. Gross. On souhaite voir imprimé au plus tôt ce travail beaucoup plus ample d'ailleurs que ne le laisse entendre le titre.

Le principe d'économie qui épargne la répétition indéfinie d'un syntagme nominal agit aussi sur les syntagmes verbaux. L'auteur a traité de *faire/le faire* dans un chapitre qui complète et précise sur par mal de points l'étude toujours actuelle de G. Moignet. A la place qu'il occupe, il donne un peu l'impression de former un excursus. On se serait attendu à le voir figurer dans l'introduction qui expose les généralités.

Comme en d'autres domaines de la grammaire, une nomenclature fâcheuse et des usages hérités de loin sont responsables de classements factices. Sous l'étiquette de « pronoms » comme sous celle d'« adverbes » on range des termes que rien n'autorise à faire cohabiter. Si on regarde aux propriétés syntaxiques, on détermine une famille de morphèmes proclitiques — éléments du syntagme verbal — qui ne comporte que des substituts. Ces particules préverbales — pour reprendre la dénomination de M. M. Gross — se situent avant le verbe selon des ordres qui obéissent à des règles strictes de préséance. Les parvenus que sont *en* et *y* occupent toujours la place qui précède immédiatement le verbe. Les pronoms dits toniques sont bien, eux aussi au moins pour la 3<sup>e</sup> personne, des substituts mais ils fonctionnent comme des substantifs. En revanche des termes tels que *rien*, *personne*, *aucun*, *nul*, dénommés pronoms, ne se substituent au sens propre à rien. Ce que l'on appelle valeur représentative est lié au fait de la substitution. L'analyse de cette valeur bien conduite par l'auteur, dégage deux niveaux selon que la représentation est totale ou partielle. La différence tient au rapport qu'entretiennent, sur le plan des fonctions, une phrase originelle (1) et une phrase suivante (2) dans laquelle entre sous forme de substitut un des termes de la phrase (1). Toute discordance fonctionnelle entraîne des modifications plus ou moins sensibles au plan des signifiés. Certains substituts, au nombre desquels figure *y*, sont propres à assurer une représentation totale ; d'autres — et en particulier *en* — sont plus aptes à assurer une représentation partielle. Les deux particules ne sont donc pas à mettre sur le même pied, ce que l'auteur prouve par une analyse méthodique, très précise, de leurs comportements dans la phrase. A ce problème s'en adjoignent d'autres. Le pouvoir que *en* et *y* possèdent de se substituer à des termes de la classe des animés est probablement celui qui a le plus préoccupé les grammairiens normalisateurs. M<sup>lle</sup> J. Pinchon établit que des contraintes de phrase troublent la répartition que, dans leur logique, quelques théoriciens voudraient maintenir entre substituts attachés à la classe des animés et substituts d'inanimés. On retiendra en particulier tout ce que l'auteur dit des rapports entre *en* et le possessif. Une propriété des proclitiques est de se souder au terme sur lequel ils s'appuient. Cela va parfois jusqu'à déterminer la naissance d'une unité lexicale composée. Tout un chapitre étudié à propos le phénomène dont l'ancien français offre un exemple avec *le faire* = agir, se comporter. Cette ample description des emplois de *en* et de *y*, ordonnée clairement, constitue un tout auquel on ne peut que rendre hommage sans réserve. Elle témoigne de qualités hors pair dans l'ordre de l'esprit (honnêteté, perspicacité), dans l'ordre de la méthode (valeur pédagogique) et dans celui de style.



Le second volet de la thèse où l'auteur passe en revue les doctrines des grammairiens sur ces particules n'est pas moins attachante. Au cours de la soutenance M. J.-Cl. Chevalier a observé à propos que les grammairiens humanistes et leurs successeurs du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle n'ont pas prêté tous la même attention aux pronoms. Les stylisticiens puristes héritent des préoccupations des modistes mais se posent à propos de la valeur représentative de *en* et de *y* des questions qui semblent avoir été sans objet durant le moyen âge. A l'inverse, pour les théoriciens des structures profondes de la phrase, les pronoms sont sinon négligeables du moins secondaires. M<sup>lle</sup> J. Pinchon a recueilli, reproduit et commenté des premiers maints textes vifs, parfois spirituels, qui révèlent comment les problèmes d'emploi posés par ces particules se sont peu à peu dévoilés et précisés à leurs yeux. Dans l'esprit d'H. Yvon (et de M. J.-Cl. Chevalier lui-même) elle s'est efforcée de comprendre ce progrès dans la sympathie, au lieu de taxer d'inintelligence des hommes qui ne disposaient pas d'un bon outillage grammatical et linguistique. Ce faisant, elle éclaire un point de l'histoire de la pensée grammaticale mieux que ne le font les notices assez partiales de F. Brunot dans l'H. L. F. Elle repose du même coup la question de savoir dans quelle mesure l'action de ces grammairiens a infléchi le cours du français. A confronter le témoignage des textes avec leurs doctrines, cette action a été bien faible.

Ce qui conduit à considérer à part *en* et *y* est un accident ancien, fort intéressant en lui-même, dont les conséquences se font encore sentir en français moderne. Convient-il ou non, en effet, de distinguer sous chacune de ces particules un pronom *et* un adverbe ? Au niveau de la phrase on observe que jamais deux *en* et deux *y* ne se suivent, ce qui serait théoriquement possible si l'on avait à faire à deux morphèmes distincts. Mais jamais *en*, quand il équivaut à *de là* n'admet d'expansion déterminative, à la différence de *en* dans *j'en veux trois belles*. Et une séquence telle que *je leur y en ai appris de belles* comme celle d'*il y en a...* incite à reconnaître un *y* = *là*, à ce moment-là, proprement adverbial. Mais cette question, débattue en synchronie sans être close, pouvait être traitée sans qu'il y eût besoin de remonter au temps où les étymons de *en* et de *y* sont devenus des proclitiques : c'est-à-dire au roman commun. La thèse n'aurait embrassé qu'un synchronie large — français classique et français moderne — qu'elle eût été très suffisante. Il ressort en effet de la description que durant cette période le système est demeuré stable. Ce qui différencie les emplois de *en* et de *y* résulte de contraintes de style beaucoup plus que de contraintes de phrase.

M<sup>lle</sup> J. Pinchon a préféré se mettre en garde sur sa droite. Par conscience, aussi bien, elle tenait à ne rien ignorer des questions que soulève l'histoire ancienne des deux particules. Cette enquête



constitue le troisième volet de la thèse. En dépit de ses mérites je dois dire que c'est le seul qui soulève des réserves de ma part. Voici pourquoi. La genèse formelle de *en* est claire. Celle de *i* l'est beaucoup moins et le statut de ce morphème est des plus ambigus quand on songe qu'il représente déjà quelquefois en ancien français la réduction de *li/lui*. La filiation des valeurs de *inde* et de *ibi* — pour autant que cet adverbe soit en cause — à *en* et à *i* s'est opérée en roman commun et en gallo-romain dans les énoncés de caractère informatif et nous avons très peu de témoignages sur ses étapes. L'auteur n'a pas hésité à lire beaucoup de textes latins de l'époque post-classique et de l'époque médiévale. Pour *inde*, des chartes apportent quelques exmples qui attestent une valeur pronominale. En ce qui concerne *ibi*, les témoignages manquent, à moins qu'on ne se fonde sur un exemple des *Formulae Andecavenses*, n° 37 en voulant reconnaître un *ibi* derrière *ubi*: *Et hoc est abendi, tenendi, seu commutandi posteris tuis, vel ubi tua decreverit voluntas.*

Ce travail, méritoire, introduirait très bien une thèse sur les valeurs et les emplois de *en* et de *i* en ancien français et en moyen français. Mais il représente un effort un peu disproportionné car, pour ces deux états de langue, l'auteur n'a pu se livrer qu'à des sondages rapides. Les exemples qu'elle allègue sont tirés de bons textes, certes, mais seuls quelques-uns sont clairs. Il faut savoir — on ne le dit pas assez — que l'histoire du système pronominal à date ancienne n'a jamais été faite et qu'il faudrait la conduire à partir des manuscrits. *En* y apparaît souvent sous ce que l'on veut lire *nen* < *non* et ce que les éditeurs décomposent en *n'en* est parfois un *nen*. Il faut compter en plus avec le préverbe indépendant *en* qui marque la postériorité d'une action par rapport à une autre. La situation des deux particules n'a jamais été bien définie. Elle inspire des doutes, et les jours — ou les faux-jours — que jettent sur elle quelques sondages n'ont guère de valeur probante. En ce qui concerne le moyen français un dépouillement méthodique des manières de langage s'imposerait, ainsi qu'une comparaison des doctrines des premiers grammairiens. On comprend très bien que l'auteur ait voulu discerner les arrière-plans de son sujet. Mais ne trouvant à s'appuyer sur aucune étude solide, ses propres lectures ne pouvaient lui apporter qu'une aide en partie illusoire. Pour tout dire, cette partie de l'ouvrage, conforme je le sais bien aux règles prescrites par la tradition universitaire, ressemble un peu à une fausse fenêtre. L'édifice solide, bien proportionné, et durable à coup sûr élevé par l'auteur n'avait pas nécessairement besoin de cet ajout. Il ne le dépare pas au reste et on comprendra que cette légère critique de principe n'entame en rien l'estime que je porte à cet excellent et probe travail.

R.-L. WAGNER.

45. Marie-Thérèse MORLET. — *Le vocabulaire de la Champagne septentrionale au moyen âge. Essai d'inventaire méthodique.* Paris, Librairie C. Klincksieck [1969], 1 vol. 425 p.

La région est celle qui entoure les deux centres de Réthel et de Mézières. Les documents, des chartes, des actes juridiques publics ou privés qui jettent des jours sur de nombreux aspects de la vie collective et de la civilisation. L'auteur résume en quelques pages les traits dialectaux qui caractérisent la langue de ces pièces. Le vocabulaire est classé d'après la grille établie par MM. R. Hallig et W. v. Wartburg. Celle-ci conduit à des regroupements conceptuels non linguistiques ce qui ne va pas sans inconvénients, parfois. Quand les sources sont, comme ici d'un caractère uniforme, l'assignation d'un mot à tel ou tel secteur n'a donc qu'une portée provisoire. Si l'auteur avait adjoint à son corpus des textes narratifs et descriptifs le vocabulaire se trouverait dispersé davantage. On sera frappé du petit nombre de cas où l'index alphabétique, cependant très riche (pp. 383-417) comporte *plus* de deux renvois. Une étude méthodique de ces cas serait à conduire. Si certaines dissociations s'imposent, d'autres en revanche nous semblent un peu arbitraires. Les articles *adrecier*, *aidans*, *deviser* auraient pu être unifiés. Ces inconvénients, inévitables, sont compensés, il faut le dire, par de larges contextes. De même la mention régulière de la date des pièces d'où les exemples sont tirés remédie au brouillage des états de synchronie.

Dans un autre compte rendu, nous regrettons que M. K. Ewald n'ait pas raffiné son inventaire. Nous semblons, dans celui-ci, faire mauvaise figure au classement qu'a réalisé M.-Th. Morlet. Ce n'est pas goût de la critique, c'est que la question n'est pas simple. Un classement linguistique qui répartirait les unités lexicales par espèces, en tenant compte de leurs caractéristiques morphologiques, et qui subsidiairement les regrouperait autour de quelques concepts simples nous paraît de loin le meilleur. Encore devrait-il comporter quelques renseignements indispensables : on s'étonne de ne pas trouver ici à la bibliographie (pp. 419-420) un renvoi au F.E.W. Celui qu'a adopté M. Th. Morlet n'est pas sans mérite car la grille du *Begriffssystem* a été élaborée avec bon sens. Si tous les inventaires lexicaux étaient soumis à ses normes on pourrait procéder sur eux à de fructueuses comparaisons. Mais à notre sens l'utilisation de cette grille convient mieux aux dépouillements de grandes œuvres qu'à ceux de documents ayant un caractère aussi limité que ces pièces d'archives. Cela dit, les médiévistes et les dialectologues trouveront dans ce travail de quoi remédier aux insuffisances des dictionnaires surtout en ce qui regarde la période du moyen français. Le vocabulaire des pièces contient en effet pas mal

de termes qui apparaissent rarement dans les textes de caractère narratif. Rien qu'à ce titre l'ouvrage mérite d'être bien accueilli.

R.-L. WAGNER.

46. Pierre GARDETTE. — *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais IV. Exposé méthodologique et Tables*. Centre National de la Recherche scientifique, Paris, 1968, 1 vol. 186 p. [Institut de Linguistique romane de Lyon].

Ce volume n'achève pas à proprement parler la publication de l'A.L.E.L. Pour parer au plus pressé l'auteur donne ici le pendant de la Notice et de la table que Gilliéron avait établies pour aider à la consultation et à l'intelligence des cartes de l'A.L.F. Il remet à plus tard un second volume de compléments qui « comprendra les commentaires des cartes, l'index des mots patois, l'index des bases étymologiques » (p. 8). Formons le vœu que ce tome V paraisse le plus tôt possible. Là-dessus on peut compter sur la diligence de l'auteur et le C.N.R.S. y mettra du sien.

L'exposé méthodologique (pp. 12-63) analyse les dossiers de l'enquête. Toutes les données de celle-ci — configuration du domaine, réseau du ratissage, établissement du questionnaire, choix des enquêteurs et des témoins, procédés de l'enquête, transcription et publication des réponses — sont décrites (et illustrées au besoin) sobrement mais avec une précision éclairante. Un seul exemple : M. P. Gardette avait d'abord pensé retenir les localités du Lyonnais et du Forez où Gilliéron avait envoyé Edmond enquêter. Il dut y renoncer, car dans toutes ces agglomérations le patois s'est éteint « de mort violente » (p. 23). Il a suffi d'une génération pour que l'accoutumance d'anciens paysans à des mœurs citadines l'ait fait disparaître. Cette extinction est néanmoins circonscrite. A quinze kilomètres du centre de Lyon le patois vit encore. L'intérêt scientifique de cet exposé, conduit de main de maître, est, on le devine, considérable. Sa partie pédagogique ne l'est pas moins. On doit en conseiller la lecture à tous ceux qui veulent s'initier à l'art difficile de la dialectologie. Inutile de s'étendre sur le prix des documents qui suivent : le questionnaire lui-même (pp. 84-140), les tables des cartes, volume par volume (pp. 141-163), table alphabétique des titres des cartes (pp. 164-182).

C'est en 1939 qu'A. Dauzat annonça la publication d'un nouvel atlas linguistique de la France. C'est en 1942 qu'un Institut de linguistique romane fut fondé dans le cadre des Facultés catholiques de Lyon. Il était inévitable que M. P. Gardette, formé par

A. Duraffour, séduit par les premières réalisations de Jud et Jaberg dans l'A.I.S. entrât dans le champ de visée de Dauzat. Celui-ci eut cependant la sagesse d'admettre que ce jeune dialectologue travaillât à l'atlas du Lyonnais et du Forez en pleine indépendance. Les techniques d'enquête et les publications de Jud et Jaberg représentaient un tel progrès sur celles de Gilliéron que l'A.L.E.L., qui en avait profité, s'imposa d'emblée comme un modèle. Et jusque dans la couleur des fonds de cartes, ceux qui suivirent, d'après le plan dressé par Dauzat, s'inspirèrent de lui. Il était bon, pour l'avenir, que l'auteur rappelât les épisodes de cette histoire. Il l'a fait avec discrétion, esprit, et tout ce qu'il en dit a pour seul but de servir la cause de la dialectologie.

R.-L. WAGNER.

- 
47. Jacques CHAURAND. — *Les parlers de la Thiérache et du Laonnais. Aspects phonétique et morphologique. Méthodologie et lexicologie dialectales*. Paris, Librairie C. Klincksieck, 1968, 1 vol., 425 p.

L'ouvrage déconcertera peut-être les philologues enclins à corser la dialectologie de règles sévères. L'auteur s'est pourtant astreint à l'ordonner suivant un plan classique. On déplore que l'unique carte n'ait pas été établie à une plus grande échelle : il est presque impossible de procéder à des repérages précis sur celle qui est adjointe au livre. Mais dans l'ensemble très peu de choses sont à reprendre dans la description des phonèmes, des morphèmes. Les analyses, les tableaux, les commentaires sont de nature à satisfaire les plus exigeants. C'est le ton général de la thèse qui surprend. Il circule là un air, des souffles, des accents assez inhabituels dans un travail de ce genre. M. J. Chaurand entend en musicien la mélodie des phrases recueillies et apporte beaucoup d'art à la rendre sensible. Certains seront conquis aussi par la liberté — devenue si rare aujourd'hui — et la simplicité directe avec lesquelles il traite de la langue. Ils apprécieront une appréhension si fine des traits qui singularisent et qui diversifient cette forme de français. Au reste, des juges meilleurs que nous ont estimé que ce disciple de M. P. Fouché apportait là une remarquable contribution à la connaissance de parlers qui demeuraient jusqu'ici inexplorés. A peu près totalement exclus des grands Atlas qui couvrent leur périphérie : Picardie, Ardennes, Marne. Le domaine de la Thiérache et du Laonnais méritait-il qu'on lui destinât un Atlas ? La thèse montre justement que dans l'état actuel des



choses le délabrement de ces parlers rendrait une telle tâche sinon impossible du moins peu éclairante. Issu du domaine de l'enquête, connaissant bien tous ses détours, M. J. Chaurand a dressé le plus fidèlement possible un constat. S'il y a jamais eu un dialecte — au sens propre — dans cette région, il s'est rompu depuis longtemps sous les coups de boutoir du français alors que (chose curieuse) la configuration naturelle du pays avec ses réserves, ses écarts, représentait une force conservatrice. Nous avons nous-même observé cela avec surprise, en 1940, quand le hasard nous permit de chercher des patoisants entre Vaux-sous-Laon et Coucy-le-Château dans la campagne où circulait notre formation militaire. Ce n'est pas que manquent des singularités marquantes, en grammaire (dans la morphologie du verbe notamment) en syntaxe et dans le lexique, mais il faut peiner pour les surprendre dans des situations de communication qu'un étranger contrôle mal, et elles ne composent pas un ensemble cohérent. Cela a conduit M. J. Chaurand à s'en tenir au niveau de la synchronie actuelle. Il rejette délibérément toute incursion dans un passé qu'il connaît mieux que personne, comme le prouvent ses bonnes études de toponymie publiées ailleurs. Il prend ces parlers tels qu'ils s'offrent et se donne le plaisir d'en décrire les variétés suivant une méthode impressionniste — la seule valable en l'espèce — sans céder une fois à la vaine tentation de systématiser des faits qui ne se plieraient pas à cette tentative. Il y a, à n'en pas douter, un sociologue en M. J. Chaurand, et de la meilleure espèce. Tout ce qui, dans sa thèse, concerne le comportement linguistique des sujets, les relations que ceux-ci entretiennent avec le français et ces restes de patois, est traité avec une rare justesse. Ce sont des points sur lesquels on passe vite en général dans les ouvrages de dialectologie ; ou bien ils donnent lieu à des commentaires empreints de banalité. Ici, comme d'ailleurs dans la thèse complémentaire de M. Cl. Régnier, ces traits existentiels, si l'on peut dire, prennent toute leur valeur, rattachés à des êtres toujours placés en situation dans leur cadre naturel. De ce point de vue, la troisième partie de l'ouvrage, *Problèmes de lexique* et notamment l'étude des champs notionnels (pp. 325-393), appellent une vive approbation. Les termes sont toujours entourés de contextes qui éclairent leurs valeurs. On y relève pas mal d'archaïsmes à côté de dénominations imagées. Sont énumérés en tête les mots — une trentaine — qui se retrouvent sur l'ensemble de la région étudiée. L'auteur examine ensuite en détail, à partir de vingt-six concepts, des faits de répartition ayant un caractère soit phonétique (ou morphologique), soit lexical. L'étude des niveaux du langage. Les observations que suggère à l'auteur le lexique des *dictons* ne le cèdent pas en intérêt à l'analyse de quelques champs notionnels. C'est manifestement dans le domaine du lexique que l'enquête a

recueilli le plus riche butin. L'auteur l'a senti et on lui saura gré de la justesse de ton qu'il apporte à commenter la valeur de ces reliques. P. 325 sqq., les concepts de « à l'abri » et de « cîme-faite, sommet » ne sont évidemment pas couverts par le sous-titre « lexique anatomique régional » qui les commande. La matière des deux appendices qui suivent les conclusions aurait pu être avantageusement distribuée dans le corps de l'étude. La seule réserve grave concerne un parti-pris constant de l'auteur. En premier lieu, M. J. Chaurand aurait dû donner un index *complet* des termes dialectaux étudiés (pp. 411 et sqq.) : que signifie dans le titre cet adjectif de « *principaux* » ? Tous les mots relevés, cités, méritaient d'être enregistrés là. Or le plus grand nombre d'entre eux, anciens, se présentent sous des formes si différentes ici et là qu'on ne saisit pas du premier coup leur base (cf. p. 391, les dénominations du palonnier). Ces variantes sont en général (mais pas toujours) relevées dans l'index. Il était nécessaire de les regrouper autour de la forme *la plus ancienne* de la base. Mais cela eût conduit l'auteur à se départir de son attitude de synchroniste. Quel mal y avait-il à cela ? Une autre conséquence, non moins dommageable, de cette attitude est de priver le lecteur de cette thèse de tout secours étymologique. Chaque base, quand cela était possible, devait être l'objet d'un renvoi au F.E.W. Nous avons dit tout le bien que nous pensons de ce travail. Mais tant que M. J. Chaurand n'aura pas refondu son index d'après ces règles élémentaires il s'exposera à des griefs de la part de ceux qui utiliseront son livre.

R.-L. WAGNER.

- 
48. *Glossaire des paloïs de la Suisse romande*, t. IV, fasc. 47, Crier croyance. Neuchâtel-Paris, éd. V. Attinger. In-4°, paginé 561-616.

Ce fascicule offre un nouveau témoignage de l'activité des cinq rédacteurs qui continuent l'œuvre magistrale entreprise par L. Gauchat, J. Jeanjaquet, E. Tappolet.

Certains articles offrent une grande richesse de sens, en particulier dans les techniques rurales artisanales éclairées par des dessins (ainsi le verbe *crier*, les noms *croc*, *crochel*, *crosse*). Parmi les sens de *croisée*, nous relevons son emploi, d'origine peu claire, pour désigner les reins du bétail.

D'autres mots, comme *croix*, sont illustrés par un abondant folklore. Le mot *cressin*, désignant un gâteau, remonte à *crescentem*, sans avoir rien de commun avec le *croissant* parisien qui doit son nom au *croissant* lunaire et qui d'ailleurs a pénétré en Suisse. Le

*cressin* est un gâteau dont la pâte monte très vite, à cause de la petite quantité d'eau qu'elle contient, à la différence des autres gâteaux.

Au mot *croître* le glossaire énumère un grand nombre de comparaisons qui expriment la rapidité ou la vigueur de la croissance (comme la pâte dans le pétrin, comme un chêne, comme un peuplier, comme les sapins, comme un jonc, comme la mauve, comme le chanvre, comme des orties avant le mois de mai). Il est curieux de constater que la locution plaisante « croître comme la queue d'un veau », c'est-à-dire vers le bas, donc rapetisser se trouve déjà chez Pétrone (*Satiricon*, 44, 12) (communication de R. Godel). Notons aussi que *croître* transitif entre dans de nombreuses formules de souhait.

G. GOUGENHEIM.

---

49. *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie*, XL, 1966, Bruxelles, Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture. In-8°, 237 pages.

Ce volume contient la suite des *Toponymes hesbignons (I à K)* de M. Jules Herbillon (pp. 25-49).

Pp. 51-127, M. Élisée Legros, avec la collaboration de M. J. Herbillon, donne une ample revue critique des travaux de philologie wallonne, publiés en 1964. Les recherches des deux auteurs ont été, comme d'ordinaire, méthodiques et minutieuses. Une place importante est faite à l'histoire et au folklore. On trouvera dans cette revue une critique des éléments wallons contenus dans le *Dictionnaire étymologique* d'A. Dauzat, J. Dubois et M. Mitterand, dans la 4<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire étymologique* d'O. Bloch et W. von Wartburg et dans plusieurs fascicules du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de W. von Wartburg. Les contributions aux *Mélanges Debouille* font l'objet de plusieurs articles.

Cette revue critique a son parallèle dans celles des travaux de linguistique néerlandaise : les travaux publiés en 1959 ont été recensés par M. K. Philips (pp. 129-185), ceux qui ont paru en 1960 par M. R. de Paepe (pp. 187-237).

G. GOUGENHEIM.

---

50. *Recherches sur la structure phonique du français canadien*, publiées par Pierre R. LÉON, Montréal-Paris-Bruxelles, M. Didier, 1968. In-8°, 233 p. (*Studia phonetica*).

La nouvelle collection des *Studia Phonetica*, que M. P. R. Léon, directeur du Laboratoire de Phonétique de l'Université de Toronto, publie à la Librairie Didier, s'ouvre sur un recueil d'études consacrées à la phonétique du français canadien. Ce recueil suit de près le beau travail de M. J. D. Gendron sur les *Tendances phonétiques du français parlé au Canada* (1966).

La majorité des articles se rapportent au français parlé hors du Québec. Les diverses tendances de la phonétique actuelle (notamment la phonologie et la phonétique expérimentales) sont bien représentées. Une place méritée est faite à l'intonation.

Certaines tendances sont communes au français canadien et au français commun : effacement de l'opposition entre *a* palatal et *a* vélaire, passage de *œ* à *ê*. Cependant l'énergie articulatoire est répartie de façon différente.

Un terrain d'étude fructueux est fourni par la confrontation des parlers canadiens avec ceux de l'Ouest de la France. M. P. R. Léon a comparé l'*h* et l'*r* dans les patois normands et le français canadien dans les *Études de linguistique franco-canadienne* (1967). Dans le présent fascicule M<sup>me</sup> N. G. Debie-Maury confronte de la même façon les archiphonèmes *i*, *ü* et *u* au Canada (d'après l'ouvrage de M. J. D. Gendron) et dans un patois normand de la Manche, qu'elle a étudié.

Nous espérons que ce fascicule sera suivi d'autres de même valeur.

G. GOUGENHEIM.

51. James E. LA FOLLETTE. — *Étude linguistique de quatre contes folkloriques du Canada français. Morphologie et syntaxe*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969. In-8°, 163 pages (Les Archives de folklore, 9).

M. Luc Lacourcière, qui dirige les Archives de folklore, s'est attaché à recueillir et à étudier les contes populaires du Canada français. Les quatre contes de tradition orale qui font le sujet du travail de M. La Follette, ont été enregistrés au Québec en 1948 et 1949. M. La Follette publie dans cet ouvrage deux de ces contes (« Merlin et la Bête à sept têtes » et « le Chasseur et la petite fille »). Ces deux contes ont été transcrits dans une orthographe adaptée de l'orthographe française, mais avec, pour certains mots ou



expressions, une notation entre crochets en alphabet phonétique international. Mais l'étude morphologique et syntaxique porte sur les quatre contes.

La langue de ces contes n'est évidemment pas une langue écrite. C'est celle d'un genre littéraire oral qui conserve un caractère traditionnel. Un indice de ce caractère traditionnel nous est fourni par la note 2 de la p. 65. M. La Follette remarque fort judicieusement que le passé « défini » et le passé antérieur ne se trouvent que dans la bouche du conteur et non dans celle des personnages qu'il met en scène. Ceux-ci en effet parlent la langue de tous les jours.

L'étude de M. La Follette est consciencieuse. Il a relevé tout ce qui s'écartait du français normal : beaucoup d'archaïsmes et des canadianismes.

Quelques remarques :

P. 91. L'emploi de *ci* dans *ce n'est ni ci ni ça* est à rapprocher du français familier *comme ci comme ça* (*couci couça*). — P. 97, de même qu'en français populaire l'emploi d'*être* et d'*avoir* comme auxiliaires de verbes intransitifs correspond, comme le note fort justement l'auteur, à la distinction du résultat et de l'action comme en français populaire.

Quelques malheureuses fautes typographiques, p. 125, n. 2, dans une citation de La Fontaine, *pour tant mal* au lieu de *pour tout mal*, p. 163, 1<sup>re</sup> ligne : *continue* pour *continu*.

Il est fâcheux qu'aucune référence ne soit donnée aux citations. On regrette aussi l'absence d'index.

G. GOUGENHEIM.

52. J. AQUILINA. — *Nomi maltesi di pesci, molluschi e crostacei del Mediterraneo*, Malta University Press, 1969. In-8°, 180 p.

Le titre ne révèle pas la richesse du contenu ; l'ouvrage, en effet, offre au lecteur les formes maltaises qui répondent au questionnaire de l'*Atlante Linguistico Mediterraneo (ALM)*, avec des addenda. C'est dire que nous trouvons ici un vocabulaire qui concerne la mer, la géomorphologie, la météorologie, les astres, la navigation, les embarcations et leurs diverses parties, la vie à bord, le commerce, la pêche, la faune (y compris les oiseaux marins), la flore (y compris la flore terrestre).

L'auteur s'est fort peu étendu sur les procédés d'enquête et sur ses témoins ; nous apprenons seulement (p. 13) qu'il s'agit d'informations relevées entre 1961 et 1962, généralement auprès de pêcheurs de Marsalforno, dans l'île de Gozo. M. A. a voulu en outre

réunir la documentation déjà publiée sur le lexique marin de Malte. Il signale ainsi ce qu'il a trouvé dans le dictionnaire connu de G. B. Falzon ou l'ouvrage d'E. L. Roberts sur les oiseaux de l'île, il donne la liste de mollusques, établie par G. Mamo (1867), etc. Il précise souvent s'il a lui-même rencontré ou non le terme recueilli dans tel ou tel livre ; il en profite pour redresser un bon nombre d'erreurs ou de confusions, effort particulièrement bienvenu (v. 516, 518, 519, 523, 527, 531, pp. 63-65). On aimerait qu'il dise toujours s'il a pu vérifier l'exactitude de la documentation livresque (p. ex. 639, p. 82 pour *fjammella* ou 781, p. 102) et, lorsqu'il s'agit d'un apport personnel, qu'il révèle le lieu de l'enquête ; il est probable, en effet, qu'il n'y a pas toujours identité entre les parlers de Malte et de Gozo (cf. 350, p. 46). Avec raison, M. A. s'est préoccupé de la signification exacte des mots notés, et ce n'est pas chose facile, comme on sait, quand il s'agit de poissons ou de plantes (v. 211, p. 35 — 538, 539, p. 66). On lui saura gré de n'avoir pas hésité à dire, à tel numéro du questionnaire, que le mot manque en maltais, même lorsqu'il s'agit d'une plante aussi courante que le *ciste* (799, p. 105). Tout au plus sommes-nous un peu inquiet devant les équivalents « savants » fournis pour *delta* ou *esluaire* (56, 57, p. 19).

Chaque paragraphe présente, dans l'ordre, les formes italienne, française et anglaise du mot ; le nom de latin scientifique est joint en général, pour les termes de sciences naturelles ; en outre, pour les animaux marins, le lecteur est renseigné par des renvois à des atlas récents, en particulier le si commode *Catalogue des noms de poissons ayant une importance commerciale en Méditerranée* (Rome 1960), publié par l'Organisation des Nations Unies. Les vocabulaires maltais sont donnés dans l'orthographe maltaise, qu'éclaire généralement une notation en caractères phonétiques. Presque toujours l'origine est précisée : arabe, sicilienne, italienne, avec justification d'ordre phonétique et morphologique quand c'est nécessaire (797, p. 104). Une courte introduction (pp. 1-12) donne d'ailleurs une idée de l'importance de la couche arabe, la plus ancienne, par rapport à l'ensemble. Puisque M. A. s'intéresse aussi à l'étymologie, il aurait pu signaler et utiliser le bel article de Geneviève Massignon, *Faune marine et pêche à Bonifacio et Porlo-Vecchio, Corse* (RLiR XXVI (1962), 403-456).

En définitive, petit livre fort intéressant, utile par la documentation abondante et précise qu'il apporte, précieux aussi par l'examen critique qu'il fait des travaux antérieurs.

Voici quelques notes de lecture : 469, p. 57. Lire « le manche » — 556, p. 69, *Coris julis* : « FAO da la voce curiosa *zigarella* ». FAO indique pour maltais *zigurella*, forme monégasque qui était à placer une ligne plus bas, après « Mon. », planche 177. Beau cas d'erreur

matérielle qui risque de créer la confusion. — 596, p. 75. La référence « 98 FAO » est erronée ; lire « le trigle grondin ». — 625, p. 80, *Phycis phycis*. On dit plutôt en français *mostelle (de fond)* ; cf. XVI, p. 108. — 671, p. 87, *Rhinobatos rhinobatos*. La forme *violin de mer*, qui paraît décalquée sur l'italien (*pesce violino*), nous est inconnue. — 775 et 776, p. 102. L'« anémone de mer » n'est pas différente de l'« actinie » ; il s'agit du nom vulgaire et du nom savant du même animal. Le recours aux noms scientifiques latins serait ici nécessaire. — XXII, p. 108, *Capros aper* : « manca la voce francese ». C'est le *sanglier*, dénomination bien établie. — LIV, p. 111, *Ophidion barbatum*. Le nom français est *donzelle*, non « douselle » ; on dit aussi *demoiselle*. — 802, p. 105. La forme française (*le basilic*) a été omise. — 803, p. 105. Est-ce que *L-ispika* désigne bien la lavande officinale ? ne serait-ce pas plutôt la lavande aspic (*Lavandula spica* L.) ?

Raymond ARVEILLER.

53. Fredi CHIAPPELLI — *Nuovi Studi sul linguaggio del Machiavelli*, Firenze, Le Monnier, 1969. In-8°, 192 pages (Bibliotheca del Saggiatore, 30).

Ce volume complète les *Studi sul linguaggio del Machiavelli* du même auteur, publiés dans la même collection en 1952. Ce premier ouvrage étudiait l'époque où Machiavel écrivait le *Pirnce*. M. Chiappelli a fondé ses nouvelles recherches sur les lettres écrites par Machiavel pendant les premières années de son activité (1498-1501). C'est donc une étude sur la formation du vocabulaire et de la syntaxe de Machiavel, mis en rapport avec le développement de sa pensée.

M. Chiappelli signale d'abord l'influence du latin, très forte, qui se manifeste même par l'insertion dans le texte de mots et d'expressions latines. Il étend ensuite ses recherches au vocabulaire des institutions et de la vie politique. Il s'attache à établir l'individualité propre de chaque mot (ainsi pour *città* et *stato*). Il montre aussi comment s'élabore la forme de raisonnement, le *discorso*. Il suit les constructions préférées de l'écrivain, l'articulation du discours de Machiavel, la structure de la période, le système hypothétique, le système concessif, le système causal, la disposition en dilemme.

Ce livre, que complètent d'amples index, est une étude bien faite, qui se lit aisément. Il n'a pas de prétention à la technicité de la

stylistique. Il reste accessible à un public instruit. A notre avis, ce n'est pas un défaut.

G. GOUGENHEIM.

54. Giuliano BONFANTE e Maria Luisa PORZIO GERNIA. — *Cenni di fonetica e di fonemàtica* con particolare riguardo all'italiano. Torino, G. Giappichelli, 1964. In-8°, 94 pages. Prix : 2500 liras.

Conçues comme introduction à un cours de linguistique professé à Turin par M. Bonfante en 1962-63, ces pages ont été rédigées avec la collaboration de son assistante, M<sup>me</sup> Porzio Gernia. L'aperçu se divise en deux parties bien équilibrées, l'une consacrée à la description sommaire des caractères physiologiques des sons, l'autre à l'étude de la fonction distinctive des phonèmes. En raison de la sûreté avec laquelle la méthode est appliquée, il n'y a que peu d'observations à présenter. Les différents types d'accents sont l'objet d'un bref exposé ; celui de l'italien y est qualifié de libre, mais sans que la fonction contrastive que remplit sur le plan syntagmatique ce phénomène phonologique général soit clairement énoncée. De /č/ et de /ǵ/ (de ital. *cena*, *giorno*) classés phonologiquement parmi les occlusives prépalatales, bien que ce soient, de l'avis même de l'auteur, des affriquées du point de vue articulaire, il est donné une interprétation monophonématique, mais de /ts/ et de /dz/ (de ital. *zio*, *zero*) une interprétation biphonématique ; ce dernier point est controversé (cf. T. Franceschi, *La scrittura della zeta e la struttura fonemática dell'italiano*, *BALI*, 9-10, 1964, 36-50, et *Sulla pronuncia di e, o, s, z nelle parole di non diretta tradizione*, Torino, 1965). Les tableaux de restructuration du vocalisme dans diverses langues en vertu du principe de l'équidistance entre les phonèmes sont fort instructifs, ainsi que les listes des groupes consonantiques tolérés par l'italien en position initiale et intérieure (sur ce sujet on peut consulter pour plus de détails l'article de I. Klajn, *I nessi consonantici dell'italiano*, *LN*, 28, 1967, 74-81 et, plus récemment encore, Ž. Muljačić, *Fonologia generale e fonologia della lingua italiana*, Bologna, 1969, §§ 140-143). M. Bonfante adopte à bon droit, nous semble-t-il, la transcription à l'aide du signe de la longue surmontant le symbole phonétique ou phonologique pour les phonèmes intenses graphiquement représentés par les consonnes géminées. Cette esquisse a suscité plusieurs comptes rendus qui en attestent l'intérêt (de M. Mangold, L. Heilmann et G. C. Lepschy — dont on connaît les positions vigoureusement polémiques — respectivement dans *ZRP*, 1965, *LeS*, 1966 et *ID*, 1966) ; il conviendra d'en tenir compte, et de même de la réponse



très vive de l'auteur aux critiques de Lepschy, dans *ID*, 1967. Ainsi complétée et éventuellement corrigée sur quelques points, la monographie de M. Bonfante rendra les plus grands services dans l'enseignement d'un secteur important de la linguistique italienne. — Il faut lire à la p. 31, l. 9 /spoza/ au lieu de /sposa/ ; à la p. 68, dern. l. « precedente » au lieu de « seguente ». A la p. 77, l. 18 il convient de supprimer *gnoseologia* parmi les exemples d'occlusive + nasale, puisque l'on prononce /ñ/ le digramme initial.

Claude MARGUERON.

---

22. Silvio PIERI. — *Toponomastica della Toscana meridionale (valli della Fiora, dell'Ombrone, della Cècina e fiumi minori) e dell'Arcipelago Toscano*. A cura del Dott. Gino Garosi. Riveduto dal Prof. Giuliano Bonfante. Siena, Accademia Senese degli Intronati, 1969. xxiv-472 pages, 4 cartes h.-t. (Accademia Senese degli Intronati. Monografie di Storia e Letteratura Senese, VIII). Prix : 16 000 lires.

Il a été retrouvé dans les papiers du linguiste Silvio Pieri, d'origine lucquoise (1856-1936), un très important fichier destiné à constituer le troisième volet des deux grandes études de toponymie toscane publiées de son vivant : *Toponomastica delle valli del Serchio e della Lima*, préfacée par G. I. Ascoli (1898, réimprimée en 1937 ; 3000 toponymes) et *Toponomastica della Valle dell'Arno* (1919 ; 4800 toponymes). M. Garosi a complété les fiches restées à l'état d'ébauches, vérifié sur place la prononciation exacte des noms de lieux, ajouté maints toponymes, tandis que M. Bonfante s'est chargé de relire l'ensemble et de l'enrichir d'observations de détail. La disposition du texte est parfaitement claire, laissant à l'auteur et à chaque réviseur la responsabilité des tâches assumées.

Point n'est besoin de rappeler longuement les mérites du dialectologue — ses études sur les parlers d'Arezzo, de Pise et de la Versilia en font foi — et du toponymiste précis et scrupuleux que fut Pieri, qui faisait concourir à la solution des problèmes que lui posaient ses recherches une connaissance approfondie des dialectes anciens et modernes de la Toscane, la comparaison linguistique et les recherches d'archives.

Avec ce troisième tome (de 6342 toponymes inscrits à l'index) couvrant la province de Grosseto, une large partie de celles de Sienna et de Livourne et la zone méridionale de celle de Pise, nous possédons désormais, à l'exclusion toutefois de la province de Massa-Carrara, une vue d'ensemble quasiment complète de la

toponymie de la Toscane, seule région d'Italie à posséder un tel monument. Les dialectologues n'auront nulle peine à découvrir aux limites méridionales de ce domaine, sur le versant de l'Amiata et dans la région d'Orbetello, comme ils l'avaient pu faire déjà dans les deux ouvrages précédents pour les zones périphériques de la haute vallée du Serchio et dans la Valdichiana, des traces d'influences de parlers qui n'appartiennent pas au système du plus pur toscan. Les neuf chapitres de ce répertoire regroupent : 1) les n. de l. dérivés d'anthroponymes étrusques et présentant en majorité le suff. *-na* ou *-(na)no* (les bases sont au nombre de 300 environ et sur ce terrain particulièrement périlleux l'auteur fait preuve d'une extrême prudence) ; 2) les n. de l. dérivés d'anthroponymes latins soit sous leur forme primitive (environ 250 bases) soit élargis à l'aide des suff. *-ano* et *-atico* (près de 400 bases ; on connaît l'importance du premier suffixe en vue d'évaluer la densité de la colonisation romaine ; cf. Rohlf, *Hist. Gramm. der Italien. Spr.*, § 1092 et, pour le second, § 1131) ; 3) les n. de l. dérivés d'anthroponymes germaniques (environ 160 bases) ; 4) les toponymes formés à partir de noms de végétaux (240 bases) ; 5) à partir de noms d'animaux (120 bases) ; 6) à partir d'adjectifs latins, germaniques ou italiens (environ 180 bases) ; 7) les désignations concernant les particularités du sol et la géographie humaine (environ 150 bases) ; 8) les n. de l. inclassables dans les catégories précédentes et d'origine diverse, entre autres ceux qui sont tirés de noms de nombre, de verbes, de noms de métiers, de croyances populaires, etc. (près de 300 bases) ; 9) enfin les toponymes d'origine obscure ou incertaine (plus de 500).

Voici quelques brèves remarques de lecture. P. 69, l. 9 : corriger : « *Santofiore* » en « *Santafor* », insérer dans la référence « Purg. » et ajouter que dans la littérature de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, donc avant Dante, ce nom apparaît déjà chez Guittone d'Arezzo, *Rime*, canz. XVII, 43. — P. 160, dern. l. : compléter la référence par « Inf. XXXII, 65 ». — P. 166 : signalons l'importante récupération sur le plan de la toponymie (*Amello*, *Mello*, *Mellino*) de lat. *amellus* 'œil-de-Christ', apparemment sans filiation dans les langues romanes, et ajouter un renvoi à J. André, *Lexique des termes de botanique en latin*, p. 27. — Pp. 202-203 : un bel exemple de recours aux documents médiévaux d'archives qui a permis de découvrir l'étymologie d'un nom moderne, incompréhensible sous sa forme actuelle : *Riluogo* < *Rigorogo*, *Riorogo*, composé de *rīuus* et de *rubus*. — P. 232 : *pīcac* > *Pici*, attestation intéressante du traitement du morphème de pluriel de la première déclinaison dans la région siennoise. — P. 299 : pourrait-on rapprocher les toponymes regroupés sous *lūma* (cf. Ernout-Meillet, *DELL*<sup>4</sup>, p. 338) des *Lama(s)* attestés à date ancienne ou moderne en Espagne et au Portugal (cf. Schulten, in P.-W., *R.E.*, s. u., Bosch Gimpera,

*Etnografia de la Península Ibérica*, p. 530, C. Hernando Balmori, in *Emérila*, 3, 1935, pp. 108-109) ? — P. 317 : *Scocchio(lungo)* dans la prov. de Grosseto présente une évolution du groupe -*pl-* en position intérieure (<*scop(u)lus*, \**scoclu*) qui diffère de celle de *scoppio*, forme bien connue dans le dialecte ombrien et dans la toponymie de l'Ombrie et du Latium ; aux renvois bibliographiques ajouter Batt.-Al., *DEI*, V, p. 3416 et A. Prati, *VEI*, p. 887. — P. 346 : des deux étymologies proposées pour rendre compte du toponyme (*Monte*) *Labbro* dans l'Amiata, la base \**lab-* 'pierre, rocher' paraît préférable au lat. *labrum* ; un rapprochement avec le nom du port étrusque de *Labrō* serait sans doute arbitraire. — P. 356 : M. Bonfante propose de voir dans *Porgo*, *Porphino* non le gr. *πύργος*, mais le germ. \**burgs* à travers la mutation consonantique du longobard (cf. G. Bonfante, *Latini e Germani in Italia*, 1965<sup>3</sup>, p. 26) ; la suggestion est séduisante. — P. 472, l. 16 : corriger « *appellativi* » en « *aggettivi* ».

Claude MARGUERON.

56. Gian Luigi BECCARIA. — *Spagnolo e Spagnoli in Italia. Riflessi iberici sulla linguistica italiana del Cinque e del Seicento*. Torino, G. Giappichelli, 1968. In-8°, xxxvi-378 pages (Università di Torino, Facoltà di Lettere e Filosofia. Filologia moderna, Vol. II). Prix : 6000 liras.

Fallait-il attendre la réalisation encore lointaine de l'inventaire de la langue italienne auquel travaille une équipe sous le patronage de l'Accademia della Crusca pour entreprendre une étude minutieuse, mais qui ne se prétend pas exhaustive, des hispanismes dans l'italien des *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles ? M. Beccaria n'a pas estimé l'objection fondée, et non seulement ses raisons sont bonnes, mais surtout le résultat est là, dans ce fort volume qui est une parfaite réussite. Un matériel déjà assez étendu, mais dispersé entre des études littéraires ou linguistiques de Croce, Farinelli, Zaccaria, Terlingen, Corominas, Migliorini, Morreale, concernant l'influence de l'Espagne sur l'Italie au cours des siècles où la présence de souverains espagnols ou d'États soumis à l'Espagne a déterminé dans certaines classes une forme de bilinguisme ou à tout le moins des contacts fréquents tant sur le plan social que sur celui de la culture, a dû être contrôlé — sur plus d'un point l'ouvrage corrige non seulement le *DEI* de Battisti-Alessio, mais même l'excellent dictionnaire étymologique de Corominas — et complété par les larges dépouillements pratiqués par l'auteur dans de vastes secteurs de la production italienne. L'enquête linguistique est menée en

tenant compte des classes sociales, des genres littéraires et des niveaux stylistiques. La très abondante matière, regroupée dans un index de 27 pages à double colonne comportant, sauf erreur, 1820 types lexicaux qui relèvent de l'italien littéraire (730) ou dialectal (199), du sarde (73), de l'espagnol (565), du catalan (41), du portugais (40), de l'anglais, du français, du provençal, de l'arabe, du latin et de quelques autres langues, est habilement exploitée, discutée, comparée en six chapitres. On y trouve analysée la pénétration des hispanismes dans la langue des chancelleries et de la diplomatie, où il apparaît digne de remarque que la politique de Venise moins favorable que, par exemple, celle de Gênes à l'égard de l'Espagne offre plus de résistance à cette pénétration, dans la langue militaire, dans celle de la marine, du commerce, des cours, des tournois, de l'équitation, de la danse, de l'habillement masculin et féminin, de la cosmétique, de l'art culinaire. Deux chapitres entiers, le 3<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup>, sont consacrés à des termes aussi caractéristiques que *creato* (< esp. *criado*), *brio*, *disinvoltura*, *lindo*, *bizarro*. Ailleurs de précieux renseignements sont fournis sur le degré de connaissance de l'espagnol chez les écrivains italiens (comme il fallait s'y attendre en raison de son purisme, Bembo est absolument réfractaire à tout emprunt lexical aux parlers de la péninsule ibérique), sur les influences exercées par les traducteurs d'œuvres espagnoles, dont certains étaient des Espagnols imparfaitement bilingues, par les récits de voyageurs et de navigateurs italiens qui furent en contact avec l'Espagne et les hispanophones ; mais toujours avec sa prudence coutumière M. Beccaria distingue entre l'innovation individuelle et sans lendemain au niveau de la parole ou encore la citation consciente et de type littéraire d'un hispanisme, et l'innovation collective au plan de la langue. Même dans le cas le plus favorable, celui de l'assimilation, celle-ci n'entame jamais en profondeur la structure de l'italien, qui avait acquis depuis longtemps déjà sa propre autonomie ; la preuve en est donnée par la syntaxe, qui échappe presque entièrement à toute influence (à part quelques exemples de *a pesare di 'malgrado'*, de *già... già 'ora... ora'*, de l'emploi de l'article comme pronom : *gli della terra* < esp. *los de la tierra*, etc.). Enfin l'auteur n'a garde d'oublier l'étude du thème, si productif dans la comédie et la satire, de l'Espagnol typé dans ses caractéristiques les plus — parfois superficiellement — voyantes, et qui s'accompagne fréquemment dans ces genres littéraires d'un recours massif à la langue espagnole ou à un italien fortement hispanisé. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne pourra ajouter que des broutilles à l'impressionnante documentation de première main de M. Beccaria (cf. le compte rendu de Elisa Terni Aragone dans *LN*, 30, 1969, 29-30) et cet ouvrage restera longtemps un instrument de



travail indispensable à tout spécialiste qui s'intéresse à la linguistique comparée hispano-italienne. — P. 309 n. 114 et p. 367 corriger « M. Batallon » en « M. Bataillon ».

Claude MARGUERON.

57. Maria José de Moura SANTOS. — *Os falares fronteiriços de Trás-os-Montes*. Coimbra, 1967, 454 p., 16 cartes.

Le domaine étudié est particulièrement intéressant : il s'agit de la zone frontière du nord-est du Portugal, où les interférences entre l'espagnol et le portugais constituent une frange intermédiaire originale : les isoglosses se recoupent, et la variété des sous-systèmes est grande : conservation d'anciens traits galiciens, et traits communs avec le léonais. De nombreuses cartes illustrent les différents chapitres abordés : phonétique, morphologie, syntaxe, lexique et folklore. Excellente étude de plurilinguisme roman.

B. POTTIER.

58. Hans SMEJA. — *Der Mythos von den Alpengermanen*. Wien, Gerold, 1968. In-8°, 91 pages.

Dissertation de Gratz, visant à remettre en question la thèse, notamment, de K. Zeuss (1837) et de R. Much (1925) selon laquelle des peuplades germaniques auraient été installées dans les régions alpêtres plusieurs siècles avant notre ère.

I. Valais (pp. 9-36). — Avienus (IV<sup>e</sup> s. après J.-C.), *Ora maritima* 674-676 (description de la vallée du Rhône) : *Meat amnis aut <em a> fonte per Tylangios, | per Daliternos, per Chlahilcorum sata | <L>emenicum et agrum...* — Si (a) la source d'Avien est bien (directement ou indirectement) un périple massaliote du dernier tiers du VI<sup>e</sup> s. ; si (b) cette source n'est pas contaminée d'informations beaucoup plus récentes ; si (c) sont bien fondées les corrections au texte des manuscrits, notamment <L> au lieu de C- au vers 676, et si donc les trois ethniques des vers 674-675 désignent des populations en amont du Léman ; si enfin (d) ces trois ethniques s'expliquent par le germanique et ne peuvent s'expliquer que par lui ; alors, on devra en effet conclure à la présence de Germains dans le Valais avant 500. — L'auteur se déclare

prêt à accepter les hypothèses *a*) et *c*), n'individualise pas (et donc ne discute pas) l'hypothèse *b*), et s'attaque à la seule hypothèse *d*) : longue discussion étymologique, dont les aspects négatifs (doutes légitimes sur la germanicité des trois noms) nous paraissent plus convaincants que les aspects positifs (recours au ligure ou à l'« européen » de Krahe). [Une remarque de détail : le refus (p. 32) de considérer *tulangio-* comme un composé possible, « parce qu'un premier membre *tu-* n'existe pas », néglige l'hypothèse d'un \**tulo-langio-* > *tulangio-* avec superposition syllabique, qui est morphologiquement admissible, quoi qu'on veuille ou puisse en tirer].

II. *Slyrie* (pp. 37-41). — C'est à des dates diverses remontant jusqu'au <sup>ve</sup> siècle avant notre ère que certains (linguistes, non archéologues) ont voulu placer l'inscription, du casque B de Negau, que Kretschmer interprétait comme purement germanique. [Sur ce document, voir maintenant l'excellente synthèse de F. de Tollenaere, *De harigasti-inskriplie*, Amsterdam 1967, que H. Schmeja semble n'avoir pas connue]. L'auteur se range, avec raison, à la thèse qui date le texte du début du 1<sup>er</sup> s. de notre ère, et y voit une inscription latine, en écriture « nord-alpine » : *Harigasti Tei (f.) ; v(exillatio) a(larum) III il(lycarum)*, avec formes latinisées du nom du mercenaire germanique (\**Hariagastiz*) et de son père (\**þewaz*). Avec raison aussi, il souligne que le vrai problème posé par le document de Negau n'est pas celui du phonétisme ou de la morphologie du plus ancien germanique, mais celui de la diffusion et de la survivance des alphabets « nord-alpins ».

III. *Alpes pennines* (pp. 42-52) : Tite-Live (XXI. 38), à l'occasion du récit du passage des Alpes par Hannibal en 218, mentionne que, s'il fût passé par là, il se fût heurté à des *semigermanae gentes* ; les *Fasti Triumphales* pour 222 font état d'une victoire de M. Claudius Marcellus de *Galleis Insubribus et Germ[aneis]*, victoire que d'autres sources nous enseignent avoir été remportée sur les Gésates ; d'où Much conclut que les Gésates sont des Germains et que, trois siècles après le témoignage supposé du périple massaliote, les Alpes occidentales continuaient à connaître une occupation germanique. L'auteur n'a pas de peine à montrer que le nom des Gésates, tant dans son radical que dans sa suffixation peut être de l'excellent celtique : *gaisāto-* « pourvu d'un javelot » [mais, pourquoi p. 46, l'inutile et fallacieux détour par le suffixe ethnique *-āti-*?]. Reste alors à expliquer le *semigermanae* et le *Germ[aneis]* des témoignages latins. L'auteur considère que *Germano-* (comme *Venelo-*, etc.) est un de ces noms de peuples de la couche « européenne » de Krahe, qu'on trouve disséminés sur une aire immense, et qu'il a dû exister d'autres *Germani* que les porteurs des langues que nous appelons germaniques (de même qu'il y a eu d'autres

*Veneli* que les porteurs de la langue vénète d'Este et de Padoue). Certains de ces *Germani* (non « germanins ») auraient constitué un élément de ces populations mixtes des Alpes Occidentales, également désignées par le sobriquet militaire de « porte-javelots » (*Gaesali*). — Si bien que ni au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle (*I*), ni dans les siècles suivants (*II*), ni au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle (*III*), les Germains (au sens où nous entendons ce mot) n'apparaissent dans les régions alpines, où leur première intrusion sera, à la fin du <sup>ii</sup><sup>e</sup> s., celle des Cimbres et des Teutons (d'ailleurs fortement mêlés d'éléments celtiques).

IV. En appendice (pp. 53-70), l'auteur revient sur le vieux problème de l'étymologie de *Germānos*. Il y voit un ethnique dérivé d'un nom de fleuve « européen » \**Germā*, lui-même sans doute issu de celle des racines \**ger-* qui signifie « produire un bruit violent ».

Michel LEJEUNE.

59. Gunnar BECH. — *Das germanische reduplizierte Präteritum* (Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filosofiske Meddelelser 44, 1), Copenhague 1969, 54 p.

A l'intérieur du germanique, le prétérit redoublé issu du parfait indo-européen présente des divergences, et se répartit selon l'A. en six types : type gotique à redoublement clair (*hailan*: *haihait*; *flōkan*: *faiflōk*); type en -*r-*, conservé en vieux norrois dans les verbes à radical terminé par voyelle (*sā*:*sera*; *grōa*: *grera*; *snūa*: *snera*), et en vieux haut allemand dans les verbes à radical terminé par une consonne (*stōzan*: *sterōz*; *būwan*: *biruwun* 3<sup>e</sup> p. plur.), et, avec de plus syncope, en vieil anglais (*rēdan*: *reord*; *lētan*: *leort*); type à syncope sans -*r-* également en vieil anglais (*hātan*: *heht*; *lācan*: *leolc*); type récent en germanique occidental et septentrional en -*ē-* (v. angl. *hātan*:*hēt*; *hlēapan*: *hlēop*; v. n. *heita*:*hēt*; *hlaupa*: *hljōp*; etc.). L'A. pense pouvoir ramener à l'unité ces divergences au moyen de deux hypothèses.

La première concerne l'interprétation du redoublement. A la suite des altérations phonétiques dues à la loi de Verner, ce morphème a pu, selon lui, être considéré soit comme préfixe (type *laikan*: *le-laik*), soit comme infixé (*l-el-aik*, ou, de *saltan*, *s-ez-alt*). Et, tandis qu'en gotique, par suite de l'abandon analogique de la loi de Verner (*flōkan*: *faiflōk* au lieu de \**feblōk*), le redoublement aurait été interprété comme préfixe, c'est comme infixé qu'il aurait été traité en germanique du Nord et de l'Ouest. Là, le prétérit en -*r-* (par suite de la loi de Verner) des racines en *s-* (type *sā*: *sera*)

aurait été compris comme bâti à partir du présent au moyen d'un infixé *-ez-*, ensuite étendu analogiquement comme morphème de prétérit, ce qui aurait permis, notamment, avec une disparition de l'Ablaut, une identité entre l'initiale du présent et celle du prétérit (de *grōan*, \**gegro*, remplacé par \**grezo* > *grera*).

A l'intérieur de ce schéma général, les faits anglais donnent à l'A. l'occasion de forger une seconde hypothèse : celle d'une syncope. Dans cette langue, en effet, les prétérits se diviseraient en deux groupes : dans les uns, de radical germ. *-ai-*, la syncope serait antérieure à l'extension de *-ez-* (v. a. *hegailun* > *hehtun* > *hehton*, en regard de got. *haihail*) ; dans les autres, de radical germ. *-ōe-* au présent ; *-ō-* au prétérit, la syncope aurait suivi l'introduction de *-ez-* (v. a. \**rezōedun* > \**rezdun* > *reordon* en regard de got. *rairōþ* [*rēdan*]). L'A. combine ensuite l'hypothèse d'un redoublement interprété comme infixé *-ez-* et d'une syncope accompagnée d'allongement compensatoire pour expliquer les prétérits en *-ē-* ailleurs qu'en anglais : \**rezōedun* > \**rezdun* > \**rēdun* : v. n. *rēþu*, v. s. *redun*, prétérits dont il suit l'histoire dans les différents dialectes, en fonction des évolutions phonétiques diverses, d'abord pour les verbes à radical terminé par consonne, puis pour ceux dont le radical a une finale vocalique, au nombre desquels il met le type v. angl. *sēow*, toujours selon le même schéma : de *sāwan*, prétérit à infixé *-ez-* \**sezōum*, syncopé en \**sezum*, devenu \**sēwun* par allongement compensatoire, et par diphtongaison de *ē* en *ēo* devant *w*, v. angl. *sēowon* avec un *w* « Reduktionsprodukt der synkopierten gerundeten urspr. Stammvokale » (p. 37).

Dans cette démonstration phonétique, pas un mot de morphologie, si ce n'est l'hypothèse de l'« infixation », qu'on ne peut absolument pas tenir pour vraisemblable dans une langue où l'infixation, à l'époque historique, n'a rien d'un procédé vivant (au contraire de ce qui se passe par exemple en celtique où, dans certains contextes syntaxiques, peut être infixé un pronom personnel, et non un morphème purement grammatical comme le serait un *-ez-* de prétérit). Comment réagit un germaniste devant un \**l-el-aik* prétérit de *laikan*? Un helléniste, en tout cas, n'admettra pas que le parfait de *δῆλω* puisse être *δε-δῆλω-κα* ou *δ-εδ-ῆλω-κα* (cf. p. 11). On peut craindre que la grammaire comparée ne soit en perte de vitesse ; mais, nulle part ailleurs autant que dans cet opuscule, on n'en sent la nécessité. Serait-ce vraiment (cf. p. 49) « verlorene Mühe, auf die vielen älteren Beiträge zur Theorie vom germ. reduplizierten Prät. weitläufig einzugehen », et serait-ce trop que de demander, sur un tel sujet, une bibliographie qui comportât plus d'un titre (le seul ouvrage mentionné ici est celui de Fr. van Coetsem), *Das System des starken Verba und die Periodisierung im älteren Germanischen*, Amsterdam 1956) ?



Quoi qu'il en soit, les deux hypothèses phonétiques explicitement mentionnées se superposent, peut-être à l'insu de l'A., à trois hypothèses morphologiques : celle d'une très grande extension du redoublement au parfait (cf. l'explication de *sēow*), celle de la formation du prétérit sur le présent, celle de l'uniformité de la structure radicale du parfait redoublé. En ce qui concerne la première de ces hypothèses sous-entendues, elle entraîne d'une part un silence total sur le type got. *sat* : *sēlum*, qui présente pourtant au pluriel un *-ē-* comme certains des prétérits discutés par l'A. ; or on peut se demander si le *-ē-* de *sēlum* n'a pas la même origine que celui de *sēdimus* (\**se-sd-* > \**se-zd-* > *sēd-*), c'est-à-dire si le pluriel n'est pas bâti sur une forme redoublée à vocalisme au zéro, en regard d'un singulier sans redoublement, mais à vocalisme *-o-*, du type \**woida* (gr. *Φοῖδα*, skr. *vēda*, etc.), et on doit signaler en tout cas que Sturtevant a rapproché le type germanique du type hitt. III sg. *šakki* « il sait »/III plur. *šekkir* (*Language* 11, 1935, 182-3 ; 14, 1938, 10-17). D'autre part, plutôt que de faire des formes comme *sēow*, *cnēow*, par le détour d'évolutions phonétiques compliquées et sans réel fondement morphologique, des formes redoublées (\**gegnoa* > \**keknō*, puis même développement prétendu que dans *sēowon*, cf. ci-dessus), il faut y voir des formes du type de lat. *nōuī* (cf. H. Hirt, *I.F.* 35, 1915, 142-147), c'est-à-dire des prétérits à morphème de parfait \*-*u-*, comme on en a sans redoublement entre autres en latin (*nōuī*, *nocuī*), tokharien (B *nekwa*), hittite (I sg. prétérit. *-u-n*), albanais (M. Lambertz, *I.F.* 60, 1952, 302-5), et, avec redoublement, en sanskrit (*jajñau*).

Par ailleurs, l'hypothèse de la syncope implique que, du point de vue morphologique, seul le type got. *haihait* est ancien, en d'autres termes que le prétérit est fait sur un présent, dont il offre le vocalisme. Ici, deux objections. L'A. est-il sûr que le parfait redoublé soit toujours fait sur le présent ? Pour le démontrer, il eût dû, ce qu'il n'esquisse même pas, l'opposer au parfait non redoublé, en faisant apparaître, notamment, que ce dernier, ne se trouve jamais à côté d'un présent radical, et offre souvent une valeur très proche de celle du présent : c'est vrai, en germanique même, pour les perfect-présents, mais également hors du germanique, pour le parfait d'âge i.e. \**woida* « je sais » (*Φοῖδα*, *vēda*, v. sl. *vede*), pour les formes b. sl. de parfait entrées dans le système du présent, comme v. sl. *mogo* « je peux », et les autres verbes à vocalisme *-o-*, ou comme lit. *liekmi* < \**laik-* (A. Vaillant, *B.S.L.* 57, 1962, 52-56), pour le présent hittite en *-hi* issu d'un ancien parfait, et, par là même, pour tous les présents thématiques des diverses langues, s'ils ont un rapport génétique avec la conjugaison en *-hi* du hittite (W. Couvreur, *Mélanges Boisacq* 206-218).

Cela revient à poser le problème de la fonction du redoublement

qui est sûrement à l'origine un morphème accessoire dans la constitution du parfait indo-européen. Peut-être, en dernière analyse, la fonction essentielle de ce morphème est de résoudre l'aporie théorique qui consiste à dériver d'un présent radical la forme toujours radicale qu'est le parfait, type *dō*: *dedī* (des morphèmes de dérivation ayant pu plus tard être employés pour former un parfait, notamment sur un présent non radical, comme c'est le cas pour \*-u-, qui forme des parfaits de causatifs (lat. *nocuī*, koutchéen *nekwa*) et de dénominatifs (type lat. *plantāuī*), et qui ne se combine qu'exceptionnellement, et sans doute secondairement (type skr. *jajñāu*) avec le redoublement). Mais, même si telle est bien la fonction originelle du redoublement, il reste à se demander si, du point de vue formel, les formes du parfait qui en sont munies offrent le même degré vocalique que les présents qui les ont précédées, et s'il ne faut pas, à cet égard, distinguer deux points dans le temps : un point d'aboutissement où, par un processus de nivellement banal dans la formation des conjugaisons, le parfait aurait pris le vocalisme du présent, illustré par exemple par le gotique *haihait*: *hailan*, qui serait une innovation, mais un point de départ où le vocalisme du parfait redoublé aurait été distinct de celui du présent, en fait le vocalisme zéro conservé par exemple dans v. sax. *hēl* ou v. angl. *heht* (ce vocalisme étant par ailleurs général dans les formes verbales thématiques redoublées : type présent *μῑμνω*, aoriste *ἐῖπον* <\*(e)-we-uk<sup>w</sup>-o-).

C'est ici que la bibliographie, et la grammaire comparée, eussent été particulièrement utiles. Comparaison, d'abord, au niveau du germanique : ce qui correspond aux formes got. comme *haihait* (*hailan*), *staislaut* (*slautan*) qui ont le redoublement et le vocalisme du présent, ce sont en v. saxon des formes à voyelle longue comme *hēl*, dont les prétérits du vieil anglais comme *heht* montrent qu'elles reposent sur d'anciennes formes redoublées (E. Benveniste, *Festschrift Hirt* II, 1936, 231), selon un mécanisme qu'on observe aussi en slave, en latin, ou en tokharien, et qui fait qu'une forme à voyelle longue a fini par se substituer à une forme redoublée de vocalisme zéro. Comparaison donc, ensuite, au niveau indo-européen. En particulier, le tokharien A a des parfaits redoublés à vocalisme zéro auxquels correspondent en B des parfaits à voyelle longue : A *cacāl*/B *cāla* (*lāl*- « aimer »). Or on peut tenir pour fondée l'opinion de Schulze (*Sitzungsber. d. Preuss. Akad. d. Wiss.*, Phil.-Hist. Klasse 1924, pp. 166-174), selon laquelle il y a un rapport de même nature entre got. *haihait*, *staislaut*, et v. sax. *hēt*, *steot* qu'entre le tourfanien *cacāl* et le koutchéen *cāla*.

La seule réserve concerne ici le parallélisme établi par Schulze entre got. *haihait* et v. sax. *hēl* ou v. angl. *heht*, car la divergence entre les formes de l'Est et celles de l'Ouest et du Nord est impor-

tante. Le prétérit gotique a pris le vocalisme du présent, par une innovation qui a des correspondants notamment en latin (*canō* : *cecini*) et celtique (irl. *canim* : *cechan*). Au contraire, le v. angl. *hehl* et le v. sax. *hēt* conservent le degré ancien du parfait redoublé (voir *B.S.L.* 63, 1968, 160-196), comme l'avait déjà pressenti Fr. Kluge, à propos des formes peu claires du v. anglais comme *reord* ou *weold*, en donnant de ce phénomène deux explications du reste contradictoires : l'une par l'analogie d'un pluriel *\*rerdu*n (Pauls Grundriss I, p. 374) — mais si le vocalisme zéro est ancien dans toute la flexion du parfait redoublé, point n'est besoin de supposer cette analogie — ; l'autre par une évolution phonétique telle que *\*weald* > *\*wewld* > *\*weuld* > *weold* (Quellen und Forschungen zur Sprache und Culturgeschichte der germanischer Völker 32, 1879), dont le premier maillon, *\*weald*, devient inutile dans l'hypothèse d'un degré zéro ancien au parfait. Si la phonétique est ici l'auxiliaire indispensable de la morphologie, elle n'exclut pas la priorité nécessaire de cette dernière dans toute reconstruction. Les néogrammairiens, auxquels on a reproché d'avoir fait la part trop belle à la phonétique, le savaient bien. Pour l'avoir ignoré, G. Bech risque de voir le crédit accordé à son étude sérieusement amoindri<sup>1</sup>.

Françoise BADER.

60. Karl Boost. — *Neue Untersuchungen zum Wesen und zur Struktur des deutschen Satzes, der Satz als Spannungsfeld*, 5. unveränderter Nachdruck, Berlin, Akademie-Verlag, 1964, 88 p. Prix : MDN 6,50.

Pour Boost, la phrase allemande est le lieu d'une tension entre le début et la fin, d'une attente suscitée par le début et entretenue aussi longtemps que possible, qui n'est vraiment comblée qu'avec le dernier mot. Il suit dans cette analyse un certain nombre d'auteurs allemands, en particulier Ammann, qui propose d'appeler « thème » le premier élément d'une phrase allemande, qui en serait en réalité le « sujet psychologique » (*Rom wurde von Romulus gegründet* — *Von Romulus wurde Rom gegründet* — *Gegründet wurde Rom von Romulus*). Le reste de la phrase, c'est ce qui n'est pas connu de l'interlocuteur, c'est l'information apportée à propos

1. Sur le problème du prétérit redoublé du germanique, voir maintenant F. O. LINDEMAN, *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 22, 1968, p. 51-63.

du thème : Ammann l'appelle « rhème », en détournant le sens du mot grec, « prédicat ». Pour Boost, la tension caractéristique de la phrase allemande s'établit alors entre ce thème et ce rhème ainsi définis.

Mais à ce principe s'en superpose un autre : le verbe est considéré comme un « centre » qui entre en relation avec chacun des autres éléments de la phrase : *habe* avec *ich, dir, gestern, ein Buch, gekauft* (et réciproquement) ; c'est *habe* qui « fonde » réellement la phrase. De plus, lorsque le verbe est à une forme composée, ou qu'il y a un auxiliaire de mode, ou qu'il y a une particule séparable, le rhème est pris entre les deux morceaux du « verbe », et la tension n'en est que plus marquée encore. L'auteur voit bien que les groupes prépositionnels directifs (*auf den Tisch*) et que la négation, tout comme les infinitifs, doivent être rapprochés quant à leur rôle du second morceau du verbe : *ich habe das Buch gelesen, ich lege das Buch auf den Tisch, ich lese das Buch nicht*. Le rhème de nombreuses phrases allemandes est ainsi « encadré ». Les autres éléments du rhème s'ordonnent à l'intérieur de ce cadre, celui qui apporte la plus grande quantité d'information nouvelle se plaçant à la fin. Les subordonnées, dans lesquelles le verbe est à la fin, ne présentent pas ce cadre, mais il n'y en a pas moins de tension pour Boost, qu'on sent ici gêné par la contradiction évidente entre l'ordre des principales et celui des subordonnées « en chaîne ».

Car c'est la critique principale que nous ferons à cette étude : Boost a pris pour argent comptant ce qu'on appellerait aujourd'hui la structure superficielle, il ne s'est pas préoccupé de savoir ce qu'il y avait dessous, ou derrière. Cela a gauchi par deux fois son analyse, nous semble-t-il. Il n'a pas vu que certains éléments figurant en tête devaient être en réalité replacés à l'intérieur de la phrase avant toute étude d'ordre syntaxique, à preuve ce qui se passe quand on transforme une « principale » en subordonnée : *\*dass gegründet Rom von Romulus wurde* est impossible. D'autre part, il n'est pas du tout certain que les phrases à verbe à la deuxième place doivent servir de base à l'analyse ; on a au contraire tout intérêt à partir de l'ordre en subordonnée, avec le verbe conjugué à la fin : on n'a alors aucune peine à montrer, à la suite de Jean Fourquet, que les connexions syntaxiques s'établissent en remontant de droite à gauche, *gelegt habe* étant déterminé par *auf den Tisch, auf den Tisch gelegt habe* par *das Buch, das Buch auf den Tisch gelegt habe* par *ich*. Mais cela jette évidemment à bas la théorie du « Spannungsfeld »...

Le principe de la dichotomie de la phrase allemande en un thème et un rhème a été repris avec succès par Jean-Marie Zemb (*Les Structures logiques de la proposition allemande*, Paris, 1968), qui l'a considérablement perfectionné. Pour lui, c'est la négation de phrase (*Satzverneinung*) qui marque la coupure entre thème et



rhème, qui ont la même définition que chez Boost, si leur extension est différente : *ich das Buch NICHT auf den Tisch gelegt habe*. Mais il ne faut pas oublier que le travail de Boost a été publié pour la première fois, de façon posthume, en 1955. A cette date, c'était un travail original sur bien des points, qui aurait mérité d'être mieux connu. Il est sans doute dépassé aujourd'hui, mais on y lira encore avec profit nombre d'analyses pertinentes et de réflexions solides sur la nature de la phrase allemande.

Paul VALENTIN.

61. Adriana Patruno BONORA. — *Il valore fonosimbolico di ě nelle lingua tedesca* Atti della Accademia delle Scienze di Torino, Vol. 101 (1966-67), pp. 459-554.

Peut-être eût-il mieux valu commencer par ce qui apparaît à la fin de cette étude : faire l'inventaire des éléments comportant [ě], rechercher ce qu'ils peuvent avoir de commun, et voir si cela peut être mis en rapport avec la présence de [č]. Cette liste est dressée à partir des grands dictionnaires d'usage ; l'auteur n'a pas pu se servir du *Rückläufiges Wörterbuch der deutschen Gegenwartssprache* de E. Mater (Leipzig, 1967), qui ne lui aurait d'ailleurs pas apporté beaucoup plus (à la bibliographie, dans l'ensemble ancienne, il manque surtout W. Henzen, *Deutsche Wortbildung*, Tubingue, 3<sup>e</sup> éd., 1965) ; sa collection et les commentaires resteront en tout cas fort utiles.

Il n'est pas douteux que la majorité des [č] de l'allemand apparaissent dans des zones un peu marginales du vocabulaire, mots « expressifs » et autres. Mais l'auteur aurait dû essayer de préciser et de nuancer cette observation, sans se contenter des gloses « espressivo, affettivo, fonosimbolico... » ; il aurait fallu remarquer que ce sont surtout des verbes qui sont en cause, ou des couples substantifs-dénommatifs, d'autres éléments étant à part (*Borretsch*, *Kutsche*, *Pritsche*, *Putsch* ; *deutsch* !...).

Historiquement, l'origine de [č] doit être cherchée dans les emprunts, au français puis à d'autres langues, à partir de l'époque du mha. Mais il y a aussi les formes dialectales. Il faudrait suivre de près, si l'étude graphématique le permet, les conditions d'emprunt (ou d'adaptation au système) du groupe [tš] d'une part, du passage apparemment aléatoire [ts] > [tš] d'autre part, qui devrait être replacé dans le cadre plus vaste de l'évolution des sifflantes du Moyen Age (*scilt* > *Schild*, *snīden* > *schneiden*, *hirse* > *Hirse*, *hirz* > *Hirsch*).

Mais pour cela, il faudrait raisonner en termes strictement phonologiques. L'auteur semble (p. 487) considérer qu'il y a en allemand un *phonème* [č], ce qui est bien douteux. Cela l'amène à attribuer à un phonème (plus souvent à un « son » !) une certaine valeur sémantique, donc sans doute à en faire un signe linguistique à deux faces. Sans doute vaudrait-il mieux considérer la séquence [t+š], et étudier ce qui, dans sa composition et dans ses particularités de distribution, la met à part des séquences comparables, et pourrait donc expliquer que s'y soit finalement attachée en allemand une valeur stylistique, car c'est plutôt de cela qu'il doit s'agir.

Paul VALENTIN.

62. Marthe PHILIPP. — *Phonologie des graphies et des rimes. L'alsacien de Thomas Murner*. Édition du C.N.R.S., Paris, 1968, 217 p., relié toile, 40 F.

Thomas Murner, contemporain et compatriote de Sebastian Brant, a écrit au début du seizième siècle un certain nombre d'œuvres en vers qui sont un témoin précieux du dialecte strasbourgeois de l'époque. M<sup>lle</sup> Philipp nous en donne ici une description phonologique de valeur. Si elle limite son corpus à ce qui figure à la rime, c'est sans doute pour deux raisons, dont elle n'indique que la seconde. C'est d'abord une façon de réduire considérablement la quantité de matériel graphique à étudier, qui ne prive en réalité que de la ou des consonnes précédant la voyelle de syllabe tonique, puisqu'il s'agit d'un dialecte germanique ; on peut juger que ce n'est pas trop grave. Mais surtout seuls les faits de rime peuvent permettre d'y voir clair dans la diversité, parfois même les contradictions des graphies : qu'on songe qu'au seul phonème symbolisé /i<sub>1</sub> :/ par M<sup>lle</sup> Philipp ne correspondent pas moins de neuf graphies, <i ei ey y j eu eü ü ii >, qui peuvent aussi servir à l'occasion à noter d'autres phonèmes ! On est sûr que Murner pratiquait normalement des rimes pures, et l'auteur fait preuve de toute la prudence nécessaire. Non seulement les rimes sont révélatrices, mais aussi ce qu'il faudrait appeler les non-rimes : lorsque deux séquences proches graphiquement ne riment jamais, on peut être certain qu'elles sont en opposition et on a une espèce de paire minimale.

On possède une partie au moins des manuscrits de Murner, mais M<sup>lle</sup> Philipp les dit peu accessibles ; elle n'a pu consulter que deux lettres autographes. C'est vraiment dommage, car les quelques échantillons qu'elle donne montrent bien que la variété des graphies — plaie de l'époque humaniste — est surtout le fait des imprimeurs,

qui avaient chacun leurs habitudes, et qui, pour assurer une plus large diffusion à leurs produits, n'hésitaient pas à introduire des graphies correspondant à des usages non alsaciens. Il faudrait encore ajouter, à notre sens, le poids de la tradition (ortho)graphique, et, à partir d'une certaine époque, les considérations d'ordre étymologique plus ou moins fantaisistes.

Ces difficultés justifient la démarche de l'auteur, d'abord surprenante. M<sup>lle</sup> Philipp commence en effet par poser les systèmes phonologiques de la langue de Murner, et par les confronter avec d'une part les systèmes qu'on restitue pour le mha., adopté conventionnellement, faute de mieux, comme point de départ, et, à l'autre bout de l'évolution, avec les systèmes du strasbourgeois actuel. Ce n'est qu'ensuite que vient la partie principale du travail, l'analyse détaillée des faits de graphie et de rime, présentée séparément pour chaque phonème. Mais il faut bien reconnaître que la démarche inverse, scientifiquement plus satisfaisante, aurait mis le lecteur à rude épreuve. Même ainsi organisé, le livre n'est pas facile à lire ; mais seule la matière en est responsable. L'auteur, elle, fait preuve d'une patience et d'une perspicacité à laquelle nous rendons hommage, soutenues il est vrai par la pratique qu'elle a des dialectes de la région de Strasbourg, et les connaissances qu'elle acquerrait au même moment en décrivant le dialecte de Blaesheim (*Le Système phonologique du parler de Blaesheim*, Nancy, 1965). Les hypothèses, nécessairement nombreuses, sont toujours prudentes et bien étayées, les raisonnements sont rigoureux ; il faudrait refaire soi-même tout le travail avant de formuler des réserves ou de contester des résultats qui inspirent la plus grande confiance.

Une seconde partie, plus ramassée, retrace l'évolution des systèmes phonologiques de l'époque du mha. classique (début du treizième siècle) au parler actuel, Murner servant de pivot et de jalon. C'est sans doute la première fois que ce genre de travail est tenté sur un dialecte germanique pour une période aussi longue. Un champ nouveau est ainsi ouvert à la recherche : il sera fécond.

Paul VALENTIN.

---

63. André CRÉPIN. — *Histoire de la langue anglaise*. Collection « Que sais-je ? », n° 1265, P.U.F., Paris, 1967, 128 p.

Au lieu, comme on le fait souvent, de présenter successivement vieil anglais, moyen anglais, anglais de la Renaissance, et langue moderne, en donnant pour chacun de ces états une image de ses composantes phonétique, grammaticale et lexicale, A. Crépin

regroupe tour à tour ce qui concerne l'histoire du système phonologique (Deuxième partie), puis celle du système morpho-syntaxique (Troisième partie), et décrit le lexique dans sa formation et dans son devenir (Quatrième partie). Deux séries d'observations encadrent et complètent l'étude de ces trois domaines : les unes (Première partie) visent à donner une idée de la diversité de l'anglais sur le triple plan diachronique, géographique, et sociologique ; les autres sont constituées par le commentaire linguistique d'un extrait de la Bible tel qu'il a été traduit à divers moments, et s'accompagnent de quelques témoignages portés sur la langue au cours des âges.

La description est juste, claire, alerte ; mais il est bien évident que la brièveté imposée par la collection ne permettait guère à l'auteur de donner toute sa mesure. Les choix qu'il a faits sont généralement extrêmement judicieux, et de nature à renseigner parfaitement l'honnête homme ou à initier l'étudiant novice. Une petite réserve cependant : intéressantes en elles-mêmes, les considérations de type transformationniste qui apparaissent aux pp. 60-63 me semblent un peu factices ; elles sont inexploitables à ce niveau (et demeurent du reste inexploitées par la suite). Sans bouleverser systématiquement ou totalement certaines conceptions traditionnelles, A. Crépín tient le plus grand compte de travaux publiés en France et à l'étranger au cours de la dernière décennie. Les petites erreurs que l'on pourrait signaler sont le plus souvent le résultat de lapsus (par ex. p. 12, l. 17 où « premiers » a visiblement été substitué à « derniers » ; à dire vrai, le lecteur non averti mais tant soit peu attentif pourra rectifier de lui-même puisque le contexte est parfaitement clair ; en revanche, dans la liste des abréviations, l'absence de /χ/ et de sa valeur, et la mention erronée d'affriquée (au lieu de spirante) pour /γ/ risquent d'égarer le novice). Les quelques critiques de détail que l'on peut faire ne sauraient cependant faire oublier les grands mérites de cette petite mais riche introduction à l'histoire de l'anglais.

A. R. TELLIER.

- 
64. Jiří NOSEK. — *Contributions to the Syntax of the New English Complex Sentence*. Philologica Monographia XIII, Acta Universitatis Carolinae, Prague, 1966, 137 p. Prix : Kčs 20.

A partir d'énoncés relevés dans un corpus qui reflète divers niveaux de langue — prose philosophique de Bertrand Russell, style journalistique d'un périodique comme *Britain Today*, dia-



logues de théâtre plus ou moins éloignés de la pratique orale courante selon les écrivains —, J. Nosek établit un classement minutieux et fin des phrases complexes en anglais contemporain.

Les critères retenus, syntaxiques et sémantiques, n'ont rien de révolutionnaire, et l'auteur reprend bien souvent à son compte, en même temps qu'une terminologie traditionnelle, un certain nombre de distinctions que d'autres avaient faites avant lui. Il nuance pourtant celles-ci au cours de la discussion assez rapide mais juste qu'il consacre aux points de vue de ses devanciers. C'est ainsi qu'il critique (p. 18) la subtilité, sans doute excessive en effet, de J. Storm qui voyait une différence entre le caractère restrictif (« logically restrictive ») de *so far as*, et le trait emphatique selon lui dévolu à *as far as*. De même fait-il des réserves sur la notion de « concessive disjunction » utilisée par O. Nusser (p. 20), ou sur la décision prise autrefois par Curme de ranger dans les propositions causales celles qui sont introduites par *Not that*.

L'étude est divisée en quatre parties, dans lesquelles sont tour à tour examinées : (I) les propositions adverbiales ; (II) les propositions de type « substantival » (avec les subdivisions classiques selon la fonction : sujet, objet, attribut) ; (III) les relatives, à propos desquelles est retenue la distinction très utile (et généralement pertinente en anglais britannique écrit) entre limitatives et non-limitatives ; (IV) les subordonnées dites « absolues », qu'introduisent par exemple : *Not that...*, *And what if...*, ou *But suppose*. Ce rappel du plan général que suit Nosek ne peut naturellement donner la moindre idée des subdivisions que l'auteur multiplie, afin de ne rien laisser échapper d'important, afin aussi de nuancer l'analyse. L'inconvénient qui guette toujours ce genre d'entreprise c'est naturellement une atomisation peut-être excessive des faits, et l'on se prend parfois à regretter que l'auteur n'ait pas au moins tenté certains regroupements. Il est vrai que le souci inverse peut lui aussi conduire aux excès et estomper plus qu'il ne conviendrait des différences importantes. En réalité, les choix pratiqués par J. N. sont presque toujours parfaitement justifiés de sorte que, dans la perspective qui est la sienne, ce recensement et cette présentation constituent une très bonne mise en ordre.

Bien que les erreurs soient extrêmement rares, de portée minime, et dues à des lapsus que le lecteur rectifie de lui-même, je dois signaler mon étonnement à propos de l'analyse, qui apparaît en note (23), à la p. 103, de l'énoncé : « His large smooth face was the least symmetrical, short of actual deformity, *that* Dixon had ever seen, giving him the look of a drunken sage ». Se référant à un article que je n'ai pas sous les yeux, de F. v. Draat, J. Nosek déclare : « The cases of non-restrictive *that*-clauses, separated by commas, are rather rare and induced by stylistics ». Sans nier, naturellement,

que de tels cas puissent se produire (ils sont relativement fréquents en American English, beaucoup plus rares en British English), ou que la cause en soit d'ordre stylistique, force est de reconnaître que cette explication ne s'applique absolument pas à l'exemple proposé. Tout se passe comme si Nosek n'avait pas pris garde que l'on avait bel et bien affaire ici à une « restrictive » (il est clair en effet que *that* a pour antécédent *the least symmetrical*, et non pas *His large smooth face*). On aurait donc, évidemment : *His large smooth face, WHICH D. had never seen* (non-restrictive en effet, présence de *that* exclue en Br. English), mais : ...*the least symmetrical (face) THAT D. had ever seen* (restrictive, présence de *that*, ou effacement du relatif, en anglais britannique) ; la présence des virgules, invoquée comme preuve du caractère non-limitatif de la relative, est purement et simplement due à l'insertion de l'incise *short of actual deformity* : il suffit d'effacer cette parenthèse pour que les virgules disparaissent. C'est le seul point, encore une fois, où l'auteur du compte rendu se sente en désaccord flagrant avec J. Nosek, dont il estime par ailleurs hautement la très intelligente contribution.

A. R. TELLIER.

65. *Prague Studies in English XII*. Acta Universitatis Carolinae-Philologica 5, Prague 1967, 92 p. Prix : Kčs 20-.

Ce numéro s'ouvre sur une double contribution d'Ivan Poldauf. *On Lexical Limitations to Grammatical Categories* (pp. 7-22) examine la manière dont se résolvent certaines collisions entre catégories grammaticales, et des phénomènes de tension entre fonction et signification. Il faut préciser que l'auteur pense, et s'exprime à juste titre, en termes de catégories lexico-grammaticales. L'anglais fournit la grande majorité des exemples et donne lieu à d'excellentes remarques sur certains aspects du code et de son organisation (notamment, p. 15, les observations sur l'article indéfini : celui-ci est vu comme l'indice que le nom auquel il est associé appartient à la sous-classe des noms de type comptable). Mais les références au tchèque ne manquent pas, ce qui donne occasionnellement à l'article l'allure d'une étude de grammaire contrastive. On peut reprocher à I. Poldauf (en raison d'une formulation trop rapide sans doute) de n'avoir pas indiqué que l'association d'art. indéf. *a* et de *fruit*, si elle n'est certes pas impossible, connaît cependant des occurrences extrêmement limitées. De même a-t-il sans doute tort de sembler prendre pour argent comptant l'idée traditionnelle et assez scolairement normative que *feel, find, see, hear* sont rebelles

sans nuance à la forme périphrastique « be » + V-ing. L'article n'en est pas moins fort intéressant et très suggestif.

Dans *The HAVE Construction* (pp. 23-40) Poldauf part de réflexions présentées par Martin Joos (*The English Verb-Form and Meanings*, 1964), et proches des vues exprimées par des linguistes tchécoslovaques (B. Havránek, V. Mathesius, et Poldauf lui-même). Les définitions du passif, habituelles chez ces derniers, associent le passif non pas au verbe lui-même, mais à la prédication, ce qui permet de parler de passif à propos de formes où l'auxiliaire « être » n'est pas manifesté ; ainsi pour *carried away* dans l'énoncé : *he was seen carried away*, ou encore *broken* dans *a broken leg* et dans des tours du type : *No offence meant...*, *All done, he...* A partir de là, I. P. reprend en fait des idées qu'il avait déjà exprimées en 1940 ; il souligne en particulier que les constructions qui font appel à *have* (*I had a book given to me*) et les autres constructions passives (*I was given a book*), bien qu'elles soient complémentaires, doivent être tenues séparées. Mais il concentre davantage son attention sur des points qu'il avait jadis négligés et tient compte d'études plus récentes de J. Macháček et de J. Nosek. Adoptant ici et là un point de vue et une procédure plus modernes, il signale des impossibilités et le caractère agrammatical de certaines formes. On ne peut s'empêcher de songer au parti que l'auteur aurait pu tirer d'une méthode de type transformationnel (généralement assez féconde dans l'examen de ces problèmes), à laquelle sa démarche timidement et de très loin s'apparente parfois.

Jiri Nosek, aux pp. 41-62, aborde les problèmes de la métaphore : *Metaphor in Modern Colloquial English*. Le début de l'article constitue un résumé très clair des positions qu'ont tenues différents chercheurs. Adoptant un point de vue essentiellement linguistique, et non esthétique, J. Nosek recense les métaphores qu'il a relevées dans un corpus d'anglais britannique où dominent des œuvres d'Osborne et de Pinter. Le classement est fait de manière nette mais souple (on reconnaît la nécessité de chevauchements), et donne au lecteur un répertoire très utile.

Les pp. 63-76 sont occupées par des remarques de B. Trnka sur le développement de la poésie germanique ancienne (*Několik poznámek k vývoji nejstarší poezie germánské*). Un article d'I. Milner, essentiellement littéraire, *The Quest for Community in The Mill on the Floss*, termine le fascicule.

A. R. TELLIER.

66. M. A. K. HALLIDAY. — *Intonation and Grammar in British English*. Mouton, La Haye & Paris, 1967. 62 p., prix : Hfl. 18.

Sous réserve de quelques légères modifications, corrections, et additions, ce n'est pas une œuvre nouvelle que nous donne ici M. A. K. Halliday, mais le regroupement commode de deux longs articles précédemment publiés dans deux revues distinctes (*Archivum Linguisticum*, 15.1. 1963, pp. 1-28 pour *The Tones of English*, et *Transactions of the Philological Society*, 1963, pp. 143-169 pour *Intonation in English Grammar*).

La première partie (pp. 9-30), axée sur la phonologie, pose les problèmes, et d'abord celui de savoir comment décrire l'intonation du British English de manière telle qu'on en puisse intégrer la formulation à celle que l'on donne de la grammaire. Très attaché, comme la plupart des linguistes de l'école anglaise, à la notion de « rank-scale », Halliday pose, en ordre descendant, quatre unités : « tone group », « foot », « syllable », « phoneme ». Il distingue deux éléments structuraux : tonique et prétonique, et utilise un système à quatre degrés pour l'accentuation. S'il a parfaitement raison de souligner que l'intensité est secondaire par rapport à la hauteur et à la durée, on peut se demander si poser quatre degrés d'accentuation n'est pas un peu excessif — au moins sur le plan phonologique, qui est justement celui que choisit l'auteur, car le phonéticien peut évidemment ne pas faire les mêmes réserves. Selon M.A. K. H. (pp. 17-18) le locuteur, quand il choisit son intonation, pratique en réalité trois sélections (ou groupes de sélections) : (a) choix du tone group ; (b) place de la syllabe tonique ; (c) choix entre ton primaire et ton secondaire. A cet égard, ce que l'on est convenu d'appeler intonation n'est qu'un terme général qui recouvre ces trois aspects, désignés ici respectivement par « tonality », « tonicity », et « tone ».

La seconde partie (pp. 30-48) est le complément naturel de la précédente. Ayant étudié les ressources phonologiques de l'intonation, l'auteur peut, en axant cette fois ses observations sur la grammaire, se demander quels sont les systèmes grammaticaux manifestés dans l'intonation. Il n'était pas question, en un mince volume, de décrire tous les cas, ce qui n'aurait pu se faire qu'en récrivant l'ensemble de la grammaire anglaise. Distinguant entre ce qui relève de chacun des choix mentionnés ci-dessus, Halliday passe en revue un certain nombre d'énoncés de divers types (affirmatif, négatif, propositions coordonnées, insertion de relatives non-limitatives, etc.). Il reconnaît bien volontiers, et très modestement, les insuffisances d'un travail portant sur un corpus extrêmement restreint, et le caractère encore hypothétique de certaines de ses



idées. Il semble bien pourtant que cette recherche, dont l'auteur se fait le pionnier, soit riche de promesses.

A. R. TELLIER.

67. Josette LECOMTE. — *Le syntagme verbal homogène en anglais écrit. Étude des problèmes en vue de l'analyse automatique*. Publications linguistiques de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nancy. — VI, Nancy, 1967, 100 p.

La collection, à laquelle Bernard Pottier a donné l'impulsion initiale en y publiant successivement son étude sur les structures grammaticales fondamentales et ses recherches sur l'analyse sémantique, avait déjà accueilli deux excellents volumes sur l'anglais, dus à G. Bourquin (*Le groupement nominal en anglais écrit*), et à M.-Cl. Bourquin (*Le classement fonctionnel des verbes anglais*). Travaillant dans la même perspective, J. Lecomte a préparé un classement rigoureux qui, loin de ne rendre service qu'au seul spécialiste du traitement automatique, devrait intéresser tous les spécialistes de grammaire anglaise. Les formes, les séquences de formes, et les syntagmes homogènes contigus sont bien répertoriés. Sont clairement présentés et analysés les composants du syntagme temporel et les agencements. Bien entendu, il est tenu compte des ambiguïtés de regroupement.

Les critiques que l'on peut faire sont à la vérité bien légères. Elles ne portent guère que sur quelques formulations contestables, ou malheureuses, dues en partie au maintien d'une terminologie un peu ancienne. Par ex. p. 2, des termes comme « sémantème » et « morphème », quand on les oppose, ne sont pas sans danger. On note du reste (p. 6) une tendance à séparer à l'excès fonction structurale et fonction sémantique. D'autre part, s'il est parfaitement exact que l'adverbe est au verbe ce que l'adjectif est au substantif (p. 2), on ne peut pas se contenter d'une formulation de ce genre (que dire par exemple des cas où l'adverbe est incident à l'adjectif, ou incident à l'ensemble de l'énoncé ?). Mais ces quelques insuffisances n'ont finalement aucune influence fâcheuse sur le classement pratiqué et n'entament en rien les éloges qu'on en peut faire.

A. R. TELLIER.

68. Arnold SCHROER & P. L. JAEGER. — *Englisches Handwörterbuch in genetischer Darstellung auf Grund der Etymologien und Bedeutungsentwicklungen, mit phonetischer Aussprachebezeichnung und Berücksichtigung des Amerikanischen und der Eigennamen*. Lieferung 24 : Bogen 116-120 (pp. 1841-1920) ; Lieferung 25 : Bogen 121-125 (pp. 1921-2000), Carl Winter, Universitätsverlag, Heidelberg, s.d.

On a déjà signalé (B.S.L. LXIII, 2, pp. 125-126) les grandes qualités, et les petites imperfections de cet ouvrage, qui approche maintenant de son terme. Les unes et les autres, qui tiennent à la fois à la perspective adoptée et à la typographie, se retrouvent naturellement ici. Il faut redire cependant combien il est fâcheux de voir souvent les termes vieillies ou rares (que les auteurs ont, bien entendu, parfaitement raison de citer dans un répertoire de cette ampleur) apparaître avec plus de netteté que les mots récents et courants (quand ces derniers — ce qui devient plus grave — ne sont pas purement et simplement omis). Ainsi sont très visibles sous *usher* des vocables comme *usherance*, *usherian*, *ushership*, mais on cherche en vain *usherette* ; ou encore *velerinarian*, assez rare, qui a droit aux caractères gras, tandis que *velerinary*, nettement plus fréquent, apparaît en maigre. La raison de cette différence de traitement semble être tout à fait fortuite : *velerinarian* se trouve avoir préséance alphabétique sur *velerinary* et c'est donc lui qui donne son titre à l'entrée. On ne peut que regretter ce constant abandon au seul critère, parfaitement aléatoire, de l'ordre alphabétique.

Mais l'intérêt de ces fascicules ne se dément jamais, et l'on se réjouit, en particulier, de trouver, classés à leur rang alphabétique, de nombreux termes qui ont le préfixe négatif *un-*. Il est rare que les lexicographes se donnent la peine de donner une liste aussi longue. On pourra certes chicaner sur le fait que l'accentuation est moins figée que ne le laissent croire les auteurs ; par exemple *'ʌn'kɔ:d/*, avec double accent, est sans doute aussi fréquent que */ʌn'kɔ:d/*, seule accentuation enregistrée dans l'ouvrage ; et de même pour un certain nombre d'autres cas analogues. Mais étant donné les restrictions que connaît ce type de formation, et bien que le recensement ne puisse évidemment pas être exhaustif, le répertoire ainsi constitué sera très utile aux anglicistes qui consulteront ce dictionnaire.

A. R. TELLIER.

69. Bengt LOMAN. — *Conversations in a Negro American Dialect, transcribed and edited by B. Loman*. Urban Language Series, Center for Applied Linguistics, Washington D.C. 1967, 164 p. Prix : \$ 4.00.

Dans sa très brève introduction à la collection qu'il dirige, Roger W. Shuy signale que le but de la Urban Language Series est multiple : au linguiste fournir des données portant sur des groupes aussi larges que possible de locuteurs ; au sociologue proposer une aide efficace dans sa recherche des stratifications sociales, dont les dialectes sont une manifestation intéressante ; au pédagogue offrir un meilleur moyen d'apprécier ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Les pp. ix-xx décrivent de façon sommaire et sans discussion théorique les conditions dans lesquelles ont été faits les enregistrements, et donnent des indications sur les transcriptions utilisées. On notera que ces documents sont d'autant plus pertinents qu'ils ont été obtenus par la conjonction de quatre situations différentes : (a) l'enfant parle avec un camarade de son âge ; (b) il converse avec un adulte de sa propre famille ou d'une famille du quartier ; (c) il s'entretient avec un membre de l'équipe de l'Urban Language Study ; (d) il soliloque (et, notamment, raconte une histoire devant un auditoire restreint). On ne peut que souhaiter la multiplication de documents de cette qualité.

A. R. TELLIER.

70. *Slovo a slovesnost, ročník XXX-1969*, n° 1 (pp. 1-104), n° 2 (pp. 105-220), n° 3 (pp. 221-334), n° 4 (pp. 337-448), Prague, Academia. Prix 40 Kč (6 dollars).

Le linguiste américain Herbert Galton, s'appuyant sur des matériaux tchèques, cherche à préciser la nature profonde des oppositions aspectuelles. Le temps est, d'après lui, essentiellement succession et succession de changements. Mais à côté des changements, nous notons la stabilité relative de certains objets de perception. De cette manière s'institue la catégorie mentale de l'immuabilité (relative), qui « brave » le temps et correspond fondamentalement à la catégorie grammaticale du présent, qui, à son tour donne naissance à l'aspect imperfectif. L'aspect perfectif correspond au changement et à son insertion dans la succession temporelle. Ces deux notions s'opposent comme deux contraires, sans qu'il faille rechercher une subordination de l'une par rapport à l'autre, où chez l'une, une marque qui ferait défaut à l'autre. —

Nous regrettons, pour notre part, que tant d'efforts soient dépensés, par les uns et par les autres, pour édifier des théories de l'aspect, alors que tant reste à faire, dans chacune des langues slaves, sur le plan simplement descriptif de l'emploi des aspects. Un recueil copieux d'exemples authentiques judicieusement classés apporterait une contribution autrement précieuse, sur le plan didactique, à l'étude de l'aspect que les spéculations théoriques fondées sur un nombre insuffisant d'exemples (pp. 1-10).

Toujours sur la base de matériaux tchèques, Oldřich Uliěný aborde le problème de l'attribut et de sa nature par la méthode transformationnelle (pp. 11-22). Le même auteur (pp. 138-149) tente de préciser la nature des constructions semi-prédicatives.

Jiří Krámský recherche une conception fonctionnelle de la syllabe. Il analyse plusieurs théories des éléments constitutifs de la syllabe et pense finalement que tels de ces éléments ont plus d'importance dans telle langue que dans telle autre. L'auteur pense aussi avoir prouvé expérimentalement que la place de la coupe syllabique avait potentiellement valeur distinctive (pp. 112-119).

Simeon Romportl propose un classement typologique des verbes tchèques (pp. 125-137). Ce classement ne tient compte que du thème de présent, ce qui en limite déjà l'intérêt pratique. Considérer les segments *-uj* et *-ej* comme des formants de l'impératif dans les types de *pracuj* et de *dělej* est assurément contestable. Considérer ensuite ces mêmes segments comme neutralisés en qualité de morphèmes lorsqu'on les rencontre à l'indicatif (*pracuje*) nous paraît bizarre. Considérer enfin comme différenciés les thèmes d'indicatif (*hlás-*, *piš-*, *lám-*) et les thèmes d'impératif (*hlas-*, *piš-*, *lam-*) ne vaut évidemment que pour les quelques unités qui sont assujetties aux alternances de quantité. Qu'advient-il de verbes comme *nosili*, *mazali*? L'auteur les classe parmi les verbes « complexes », c'est-à-dire ceux dont l'élément radical peut être ou lexème pur (indicatif) ou lexème doublé d'une signification grammaticale inhérente (impératif), comme c'est le cas, non seulement de *nos* et de *maž*, mais aussi de *nes*, *ber*, *peč*. Nous avouons mal comprendre les raisons qui déterminent l'auteur à refuser de poser un segment *-o-* à signification grammaticale qui nous dispenserait de cette mystérieuse signification inhérente, qui disparaît à l'indicatif.

Jiří Cejnar étudie certaines graphies du xiv<sup>e</sup> siècle, assez systématiques pour jeter un jour nouveau sur les phénomènes d'assimilation et de résistance à l'assimilation de sonorité en vieux tchèque de cette époque (pp. 150-156).

Jan Průcha présente les résultats d'une analyse statistique sur la fréquence relative de certains types syntagmatiques en tchèque écrit et en tchèque parlé (pp. 276-286). L'enquête est conduite dans l'esprit de la psycho-linguistique.



Igor Nèmec nous donne une intéressante étude sur la négation lexicale en tchèque (pp. 337-346). Il distingue différents types de composés négatifs d'après les catégories de la logique formelle et montre de façon très frappante le rôle joué par l'environnement lexical desdits composés dans la modification de leur sens purement « logique ». Les notions à valeur typiquement objective sont naturellement moins sujettes à des glissements de sens que les mots dont le contenu sémantique recèle une forte dose de jugement subjectif. Ainsi *nečest* n'est pas le « non-honneur » (*čest* « honneur ») comme *nekuřák* est le « non-fumeur », c'est le « déshonneur ».

Ludmila Uhlířová étudie quantitativement la relation qui existe entre la fonction des membres de phrase et leur place dans la phrase tchèque (358-370). Il est impossible de résumer cet article à la manière très riche et bien ordonnée (position dominante de chaque terme dans l'absolu ; fluctuations de la statistique suivant la longueur et la composition de la phrase).

Yves MILLET.

71. Josef VACHEK. — *Dynamika fonologického systému současné spisovné češtiny*, Prague, Academia, 1968, 154 p. Prix, 23 Kč.

Le livre est sorti des presses de l'Académie tchécoslovaque des Sciences pour le Sixième Congrès international des Slavistes et a été salué comme l'un des événements scientifiques de ce congrès. Il fut, pour l'Académie des Sciences, l'occasion de distinguer Josef Vachek par un prix. L'ouvrage dont nous rendons compte couronne la carrière d'un éminent représentant de l'École de Prague, élève de Mathesius, connu comme angliciste et comme bohémiste, surtout par ses grands travaux sur l'École de Prague (*Dictionnaire de linguistique de l'école de Prague*, Utrecht, 1960, 2<sup>e</sup> éd. 1966, éd. russe 1964 et *The Linguistic School of Prague*, 1966).

Aucun travail systématique d'ensemble n'avait encore paru sur la phonologie du tchèque contemporain, du moins en Tchécoslovaquie (cf. Henry Kučera, *The Phonology of Czech*, 's Gravenhage, 1961). Cela est paradoxal, quand on songe à la place que tient la phonologie dans les préoccupations de l'École de Prague. Les études phonologiques du slovaque étaient plus avancées que celles du tchèque depuis les travaux d'Eugen Pauliny, l'orientation des travaux de Komárek sur le tchèque étant nettement historique (*Historická mluvnice česká, hláskosloví*, Prague, 1958).

Dans un premier chapitre, Vachek décrit l'état présent des recherches phonologiques dans le domaine tchèque, prend ses

distances par rapport au remarquable ouvrage de Kučera (auquel il manque, selon Vachek, la « perspective dynamique ») et définit très clairement ses buts : décrire le système actuel du tchèque en tenant compte des « tensions dynamiques », des tendances évolutives, des variantes de générations, des phénomènes centraux et périphériques (pp. 7-14). L'auteur fonde sa théorie « non-statique » de la description synchronique sur l'interprétation dynamique (comme reflets de tendances évolutives) des différences de fréquence et de niveaux stylistiques enregistrés dans le domaine phonologique (chap. II, pp. 15-27 et X, pp. 126-129).

Pour déceler ces tendances évolutives, Vachek ne s'appuie pas seulement sur le système phonologique du tchèque « littéraire » normalisé, mais fait largement appel aux niveaux de langue qui échappent à la norme et, de ce fait, font mieux et plus précocement apparaître les changements ou les tendances au changement dans le système général. Pour classer — de façon parfois bien contestable — les phonèmes en centraux (bien intégrés) et périphériques (faiblement intégrés), l'auteur distingue entre les unités lexicales à valeur intellectuelle et celles (« expressives ») qui portent une note émotive. Il distingue, dans le même esprit et aux mêmes fins, entre les mots « sentis » comme indigènes (bien intégrés) et les autres, et pense ainsi démontrer que certains phonèmes (comme le *g*) contenus préférentiellement dans les mots mal intégrés au plan lexical indigène sont également des phonèmes périphériques. Le phonème incriminé devient ainsi, d'après Vachek, le porteur d'une note d'« étrangeté », signalant le mot étranger. Le lecteur se demande quelquefois si, sur ce terrain, le raisonnement ne tourne pas dans un cercle vicieux pour justifier des conceptions purement subjectives. D'une façon générale, l'auteur aime faire appel à des faits qui dépassent le domaine de la phonologie pure, qui ne serait que le système figé d'un certain plan linguistique d'une langue étroitement codifiée : tous les plans linguistiques, tous les niveaux stylistiques, toutes les couches psychiques mises en œuvre dans la communication, tout cela intervient dans l'analyse de Vachek, qui sait rendre passionnante une discipline aride.

Le chapitre III traite des voyelles, le chapitre IV des sonantes, les chapitres V et VI des corrélations consonantiques (pp. 28-91). C'est le centre du livre, avec le chapitre VII (pp. 92-102) où l'auteur s'intéresse aux problèmes particuliers que pose le ř. Vachek tient le plus grand compte de la théorie des traits distinctifs de Jakobson, dont il adopte la terminologie, sans rester esclave du carcan de l'opposition binaire (les voyelles s'organisent surtout en triades). Il reste fidèle à certains principes de Trubeckoj, qu'il adapte, pour les corrélations.

Un des apports incontestables de Vachek sera sûrement la mise

en évidence d'une tendance (déjà signalée dans plusieurs articles signés de lui) à la confusion des phonèmes *j* et *i* en tchèque. L'auteur admet — contre Trubeckoj — l'existence en tchèque d'une corrélation compacte-non compacte (type *l-ĭ*). Sa démonstration nous paraît très convaincante.

Les derniers chapitres s'intéressent à des questions prosodiques et suprasegmentales.

Le mérite de l'ouvrage est double : il comble une lacune certaine dans la description du tchèque contemporain et complète fort heureusement le travail de Kučera. D'autre part, il trace la voie à une méthode nouvelle pour l'abord de la phonologie. Une planche (p. 130) visualise le système phonologique du tchèque tel que le conçoit Vachek. Un copieux résumé anglais (p. 141-148) rend un peu accessibles les idées de l'auteur aux lecteurs non-bohémistes.

Yves MILLET.

72. DUKIEWICZ Leokadia. — *Polskie głoski nosowe, analiza akustyczna*. Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1967. In-8°, 132 p. avec 64 figures et diagrammes dans le texte et un résumé en anglais. Prix : 30 zł.

73. ZAGÓRSKA BROOKS Maria. — *Nasal vowels in Contemporary Standard Polish, an acoustic-phonetic analysis*. The Hague-Paris, Mouton, 1968. In-8°, 55 p. et VIII planches hors-texte. Prix : 18 florins.

Bien que publiée sous cette forme après celle de M<sup>me</sup> Dukiewicz sur les sons nasaux du polonais, l'étude de M<sup>me</sup> Brooks est au fond plus ancienne, puisqu'il s'agit d'une thèse de doctorat soutenue en 1963 à l'université du Michigan. Mais l'auteur y dit p. 5 avoir apporté à son texte original de nombreuses modifications qui, si le principe général en semble inchangé, permettent de considérer cette réédition comme un livre nouveau.

Si ces deux monographies ont ici un compte rendu commun, c'est que leur objet essentiel est le même : l'étude phonétique, théoriquement objective puisque s'appuyant d'abord sur des enregistrements spectrographiques, des nasales polonaises.

Sans doute y a-t-il entre l'une et l'autre des différences importantes, qui leur permettent de se compléter mutuellement en nous apportant une meilleure information mais aussi, nous le verrons, déroutent parfois. La première de ces différences tient à l'ampleur de leur but : M<sup>me</sup> Dukiewicz s'intéresse aussi aux consonnes

nasales, tandis que M<sup>me</sup> Brooks s'en tient, comme l'indique son titre, aux voyelles. Ensuite, M<sup>me</sup> Brooks n'utilise que le sonagraphe classique, tandis que M<sup>me</sup> Dukiewicz ajoute à ses moyens d'investigation l'interprétation humaine des sons après filtrage (de temps ou de fréquence) ainsi que de l'audition inversée, qu'elle avait décrite en 1958 dans *Język Polski* (XXXVIII, p. 196-203) et dont j'avais montré en juin 1959 à la Société de Linguistique l'utilité *et les limites* (BSL, LV, 1, pp. xxii-xxiii). Les matériaux de base ne sont pas non plus identiques chez nos deux collègues : tous les exemples de M<sup>me</sup> Brooks sont naturels et inclus dans une phrase dont la mélodie appelle qu'ils soient prononcés sur le même ton ; ceux de M<sup>me</sup> Dukiewicz sont des logatomes sans signification comme [ama], [iŋ] ou [sōs].

Mais cette différence n'est sans doute pas aussi importante qu'il semble. *A priori*, les linguistes n'apprécient guère ces syllabes artificielles et donneraient tort à M<sup>me</sup> Dukiewicz d'avoir enregistré par exemple, pour étudier les nasales *polonaises*, une suite [uŋ] impossible en polonais et donc prononcée Dieu sait comment par ses informateurs (p. 31). Mais, d'un autre côté, le choix d'exemples réels conduit aussi à des imperfections quand, comme M<sup>me</sup> Brooks, on cherche des mots qui s'opposent par un segment, et que l'on se sent obligé (pp. 41-43) de se rabattre sur des paires aussi imparfaites que *wąski*~*wosk*, *koza*~*kozo* (avec une différence de longueur parasite) ; *mącié*~*nie knoć* (avec une importante différence d'accentuation) ; *bomba*~*kobra*, *klęska*~*łezka*, *gęba*~*żebra*, *blekil*~*wiek* (avec de notables différences d'environnement).

Ce compte rendu parallèle est aussi justifié par le fait que les deux auteurs sont d'accord pour se limiter à l'étude strictement phonétique, sans référence à la structure. Si pp. 13-16 M<sup>me</sup> Brooks fait une brève digression sur le statut phonologique des voyelles écrites *e* et *a*, c'est sans s'évader des cadres phonétiques et sans laisser même supposer l'existence du principe selon lequel ce qui est uniquement combinatoire ne peut être pertinent, principe dont la prise en considération modifie du tout au tout l'enseignement traditionnel. Elle fait cependant à son exposé une entorse en traitant sur le même plan dans son appendice I (pp. 41-43) les oppositions [-ō-]~[-o-] (*dąsać*~*dosyć*) et par exemple [-om-]~[-o-] (*kapać*~*kopać*). Cette entorse, faite dans les questions posées à ses informateurs, est utile (même si, comme le montrent les exemples précédents, on peut en discuter les détails) mais, il faut le dire, illogique.

L'une et l'autre sont d'ailleurs tacitement aussi d'accord pour faire une autre concession au structuralisme, qui est la limitation des sons étudiés : elles réduisent toutes deux les consonnes à quatre, [m], [n], [ɲ] et [ŋ], les voyelles à [ē] et [ō], sans se soucier de leurs variantes phonétiques (par exemple [ŋ'] dans *blekil*, [ē] ouvert



dans *kęs* et fermé dans *wież*), ni pratiquement des voyelles nasales correspondant aux non-nasales comme [a] ou [u], sans doute considérées par elles comme « phonèmes étrangers ».

Dans un sens encore contraire à l'enseignement classique, mais conforme aux observations de plusieurs linguistes, l'une et l'autre arrivent aussi à une même conclusion, qui est l'asynchronisme des voyelles nasales même devant spirante ou pause. Cependant, elles divergent quant au détail de cette réalisation asynchrone.

Pour M<sup>me</sup> Dukiewicz, les éléments appelés couramment « voyelles nasales » peuvent être, surtout à la finale, non seulement diphtongués mais triphthongués (p. 75). D'autre part, elle tient le ou les derniers segments de cette diphtongue ou triphthongue pour fortement nasalisés : [w] nasal et/ou un son consonantique indéfini qu'elle considère comme « proche de [ŋ] », ce qui lui permet un peu facilement de conclure que [ŋ] apparaît fort bien devant pause, puisqu'on trouve [ō] dans cette position (p. 76).

Le livre de M<sup>me</sup> Brooks est au contraire tout entier orienté vers une conclusion pour certains surprenante : le remplacement des voyelles nasales polonaises, dans la prononciation actuelle, par des diphtongues (et non des triphthongues) *non-nasales* à second élément [u]. Cette opinion de M<sup>me</sup> Brooks nous est d'ailleurs déjà connue par un article publié en 1965 dans *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics* (VIII, pp. 102-109, avec 5 planches de stéréogrammes).

Il est certain que les Polonais ne prononcent pas leurs voyelles nasales comme les Français non méridionaux. Les nôtres sont beaucoup plus homogènes que les leurs, dont l'émission est d'abord faiblement nasale pour se terminer par un son qui n'est plus que faiblement buccal. Cette différence n'était pas enseignée théoriquement aux Langues orientales lorsque j'y faisais mes études, mais je me suis vite rendu compte en Pologne que la prononciation de ma lectrice n'était pas individuelle. Je me souviens aussi de la peine que j'avais à distinguer et à faire distinguer les noms des lettres *ę* et *ł* quand un peu plus tard j'apprenais le morse à mes camarades de cellule ; cette constatation m'avait vivement frappé, car je ne connaissais pas alors l'article que notre confrère Władysław Kuraszkiewicz avait consacré à ce fait dans *Lud Słowiański* (III, 1, A, pp. 3-17 — et non 3-143 comme l'écrit p. 17 et 51 M<sup>me</sup> Brooks, datant de plus cet article non de 1933, mais de 1943, ce qui aurait sauté aux yeux d'un correcteur polonais). Inversement, si Jacek Fisiak a pu transcrire les voyelles nasales françaises comme diphtonguées et labialisées à l'instar du polonais (*Język Polski*, XLII, 1962, pp. 289-290), ce doit être sur l'information d'un de ces nombreux professeurs polonais de français qui, grâce à l'incompétence des signataires de nos accords culturels, ne viennent pas en France

avant la fixation de leurs habitudes articulatoires et enseignent que *sont* se prononce comme son correspondant sémantique *sq* ; peut-être aussi y a-t-il là un effet de l'enseignement de Zygmunt Czerny (*Współczesna wymowa francuska*, 1926, p. 103), selon lequel nos voyelles nasales sont émises avec les lèvres plus arrondies que les non-nasales correspondantes : le tout est de définir les correspondances.

M<sup>me</sup> Dukiewicz donne la même impression que M. Fisiak en disant p. 68 que, « pour des raisons physiologiques et articulatoires (W. Doroszewski, 1952), une réalisation strictement synchronique des voyelles nasales est dans la prononciation normale peu vraisemblable ». Sa citation est mal choisie, puisque les *Podstawy gramatyki polskiej* de Witold Doroszewski (1952) précisent bien au contraire, pp. 86-87, que cette articulation synchronique est normale chez les Français non méridionaux, dont l'anatomie n'est pas particulière (malgré l'observation de notre confrère J. Porte dans *BSL*, LV, 1, p. xxiii, on lui donnera raison sur ce point dans le contexte d'une comparaison de nos systèmes phonétiques). Plutôt que « pour des raisons physiologiques et articulatoires », on aurait préféré : « par suite des habitudes articulatoires des Polonais ». Dans ce livre consacré à la phonétique polonaise, on admettra une affirmation polonocentriste, mais un compatriote de Descartes la regrettera. Cela rappelle un peu l'affirmation répétée par la *Logopedia* de Lublin (3, 1962, p. 14/110), selon laquelle une prononciation dorsale de [r] est non seulement laide (argument éminemment subjectif, bien qu'encore avancé par exemple par M. Frugès, la comparant à un crachement dans *Vie et Langage*, n° 210, sept. 1969, p. 530 b), mais encore malsaine. Un effet apparemment inverse de ce polonocentrisme est la recommandation de certains auteurs de manuels de polonais pour Français de prononcer *kął*, *kij*, *koń*, *mój*, *pas*, *pik* comme *conte*, *quille*, *cogne*, *mouille*, *pas*, *pique*, simplement parce qu'ils prononcent le français avec une base articulatoire polonaise et trouvent cela normal.

C'est encore un peu ce polonocentrisme que l'on retrouve, cette fois dans les deux livres, lorsque sont passés en revue les travaux des phonéticiens étrangers cherchant à définir la réalité acoustique de la nasalité. Que la nasalité ait dans toutes les langues certains caractères acoustiques communs, peut-être et même sans doute (qu'on ne me fasse pas écrire « sans aucun doute »). Mais on ne sait pas *a priori* lesquels, et ce sont au contraire des études comme celles-ci qui nous diront dans quelle mesure il est licite de se servir de celles-là. A l'heure actuelle, où nous disposons encore de très peu d'observations sur l'acoustique du polonais, et même sur celle des autres langues, une telle utilisation des travaux concernant ces dernières est tout à fait justifiée (et l'exemple ne nous en est

pas donné par les Polonais), mais on aurait aimé voir mieux précisées les limites de leur enseignement.

Le fait est que, si comme on l'a dit M<sup>me</sup> Brooks étudie souvent la différence acoustique de deux mots dont deux segments s'opposent par leur degré de nasalité, M<sup>me</sup> Dukiewicz n'a pas un exemple d'opposition de ce genre. Traiter des consonnes nasales polonaises sans montrer en quoi un [m] diffère d'un [b] autrement que par le rappel des travaux sur l'américain ou le japonais, on avouera que c'est pauvre. Elle répondrait à cela que [b] n'existe acoustiquement que par son implosion et son explosion, qui sont fort différentes selon les phonèmes voisins et de plus difficilement visibles au spectrographe (M<sup>me</sup> Bożena Wierzchowska, dans sa si intéressante *Wymowa polska*, 1965, ne donne pas de spectres d'occlusives). Cela permettrait pourtant au moins de voir dans quelle mesure les voyelles de *mama* et de *baba* sont semblables. D'ailleurs, il n'est pas prouvé que les cordes vocales doivent s'arrêter pendant l'occlusion : le passage de *σάββατον* à *σάμβατον* résulte justement du besoin de donner un exutoire à l'air passant par le larynx vibrant pendant l'occlusion prolongée.

L'affirmation de M<sup>me</sup> Dukiewicz selon laquelle l'élément nasal des [-ō] devant pause est très fort aurait aussi gagné en valeur si elle avait ajouté qu'à l'audition inversée par exemple [-o] et [-ow] ne présentent pas plus de nasalité pratiquement que théoriquement. Je sais par expérience que l'audition inversée fait apparaître des nasalités inattendues et disparaître des nasalités attendues, et d'autre part qu'il y a des Polonais prononçant un [-ē] par exemple dans *oczywiście* « évidemment ». La nasalité est chose subjective et relative. Il y a des gens, voire des peuples, qui nous semblent « parler du nez », sans que nous ayons peine à distinguer chez eux les phonèmes opposés par le degré de nasalité. La description de notre [ə] par Palsgrave (si mes souvenirs sont bons) comme « un peu prononcé du nez » ne m'étonne plus.

On comprend donc qu'à l'encontre des conclusions du livre ici recensé de M<sup>me</sup> Dukiewicz, l'article de celle-ci sur l'audition inversée soit cité par M<sup>me</sup> Brooks (p. 19) à l'appui de sa thèse sur la désanalisation des diphtongues réalisant les voyelles nasales. Effectivement, les nasales de l'un des trois lecteurs utilisés y étaient interprétées à l'envers (p. 201) comme [yə] et [yö]. Mais la nasalité semblait conservée chez les autres lecteurs et, pour généraliser, il faudrait être sûr que cette nasalité apparaissait aussi à l'audition inversée de [-e], [-o], [-ew], etc., non nasal, ce qui, je le répète, n'est pas exclu, mais dont M<sup>me</sup> Dukiewicz ne nous a pas informés.

Remercions les deux auteurs de nous donner en hors-texte les sonagrammes qui sont à la base de leurs déductions, bien que pour

la majorité des lecteurs ils ne soient pas directement compréhensibles. On a parfois l'impression que chez M<sup>me</sup> Brooks il n'y a aucun rapport entre les deux sonagrammes d'une paire : cela résulte dans certains cas du choix déjà critiqué des mots opposés (comme *radco-jezdźq*, pl. II), plus souvent d'une mauvaise coupe des sonagrammes (sur la pl. III, par exemple, on voit chez le locuteur SM la fin du mot *ślowo* avant *tabakq* et non avant *tabako* ; une grande partie de ce mot précédent apparaît chez SM devant *boso*, une petite devant *bosq*, et chez JG c'est l'inverse). Notons ici que le rejet par l'imprimeur d'une partie seulement des figures de M<sup>me</sup> Dukiewicz à la fin du livre gêne leur utilisation et qu'il aurait fallu les renuméroter.

C'est à juste titre que M<sup>me</sup> Dukiewicz insiste p. 68 sur le fait que nous ne pouvons pas plus affirmer pour le Moyen Age la prononciation asynchrone des voyelles nasales devant les occlusives et les affriquées que leur prononciation synchronique dans les autres positions. Mais elle s'appuie pour le faire sur l'impossibilité de noter toutes les nuances phonétiques, alors qu'il vaudrait mieux parler de l'infidélité du sentiment linguistique.

L'emploi par M<sup>me</sup> Dukiewicz d'appareils supplémentaires n'est pas la seule raison des dissemblances de sa conclusion avec celle de M<sup>me</sup> Brooks. Le grand fautif est le très petit nombre d'informateurs de l'une et de l'autre (trois ou quatre), inévitable dans ce travail de pionniers, mais rendant difficile une affirmation de caractère général. Si elles ont l'intention de développer ces recherches, dont l'intérêt n'est pas douteux (comme le prouve, en ce qui me concerne, la minutie de mon examen), c'est certainement de ce côté qu'il leur faudra d'abord porter leur effort.

Étienne DECAUX.

- 
74. Hugo SCHUCHARDT. — *Primitiae linguae Vasconum. Einführung ins Baskische*, Zweite Auflage, eingeleitet und mit einer Bibliographie versehen von Antonio TOVAR, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1968, xxiv-38 p.

*Primitiae linguae Vasconum*, que Schuchardt (1842-1927) a publié vers la fin de sa vie, en 1923, est un commentaire linguistique de la traduction basque de la parabole du fils perdu (Luc, 15, 11-32) par Liçarrague (1571). Angel Yrigaray en avait donné une traduction espagnole qui a paru, avec une lettre-prologue de J. de Urquijo, à Salamanque, en 1947. A. Tovar a eu l'excellente idée de rééditer l'original de ce petit ouvrage, qui est un des classiques de la lin-



guistique basque, en le faisant précéder d'une introduction, en allemand, et d'une bibliographie. L'introduction, courte, mais dense, contient un historique des études sur la langue basque et un exposé de l'état actuel des connaissances et des travaux. La bibliographie ne prétend pas être complète ; mais elle donne l'essentiel. Signalons quelques omissions : Luis de Eleizalde, *Listas alfabéticas de voces toponomásticas vascas*, in *Revue internationale des études basques*, du t. XIII (1922) au t. XXV (1936), puis *BAP*, XIX (1963) et XX (1964) ; Ernst Lewy, *Zu Dechepare*, in *RIEB*, t. XXV (1934), p. 225-239 ; Luis Michelena, *Historia de la literatura vasca*, Madrid, 1960, 181 pages. Mon article de la revue *Gernika-EJ* doit être remplacé par *Les origines de la langue basque*, Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris, X, années 1950-1951, Paris, 1951, pp. 59-81. On peut ajouter Lafon, *Le basque dans la nouvelle édition des « Langues du Monde »* (1952), in *BAP*, IX (1953), 299-334.

Ce n'est pas sans émotion que je rends compte de la réédition de ce petit ouvrage, car c'est dans *Primitiae* que je me suis initié, en septembre 1926, à la linguistique basque. On n'y trouve pas un exposé des systèmes de la déclinaison et de la conjugaison, mais l'auteur nous donne les moyens de les dégager des faits. Certaines idées de Schuchardt soit sur des points de détail, soit sur des questions d'ensemble doivent être abandonnées. La « conception passive » du verbe transitif basque, chère à Schuchardt, que j'avais adoptée moi-même à la suite de l'illustre maître, ne me paraît plus soutenable. J'ai eu tort d'écrire, comme je l'ai fait en 1943 (*Syst.*, I, 15) : « La « conception passive » du verbe « transitif » basque, dégagée par Friedrich Müller et établie par Stempf et Schuchardt, est reconnue aujourd'hui de tous les bascologues compétents et connue de beaucoup de linguistes qui ne sont pas bascologues. » J'ai eu tort aussi de traduire, comme Schuchardt l'avait fait, toutes les formes verbales que je citais en m'inspirant de cette conception. J'ai essayé par la suite, dans des articles du *BSL*, de montrer ce que sont en réalité le comportement syntaxique, la diathèse et la structure du verbe basque. Mais Schuchardt a eu le grand mérite de mettre en relief des faits essentiels. Ainsi, le schéma qu'il donne, p. 2, montre d'une façon très claire, les relations qui existent entre *d-u* « il l'a », *d-it-u* « il les a », *z-u-en* « il l'avait » et *z-it-u-en* « il les avait ». Et son affirmation, p. 3, « le prétérit repose sur une base tout à fait différente de celle du présent » m'a personnellement ouvert la voie dans mes recherches.

Cette 2<sup>e</sup> édition reproduit, ce qui est très commode, la pagination de la 1<sup>re</sup>. Un petit nombre de fautes d'impression de la 1<sup>re</sup> a été corrigé. Il en reste ; les voici. P. 2, l. 10 du bas, « kleine Unterschiede », non « keine U. », P. 7, l. 9 du bas, hervorzuheben. P. 8,

l. 10, *ian ezak*, non *ian eza*. P. 9, n° 16, l. 5 du bas, *hellze-aren*, non *holtzearen*. P. 13, l. 10, *wurde*, non *war*. P. 14, n° 27, l. 10, *zuei* (Lc, 12, 4), non *zuek*. P. 16, n° 42, l. 6, *lanean*, non *laneun*. P. 20, l. 4, *selbst*. P. 22, n° 89, l. 5 du bas, *huna* non *hura*. P. 27, n° 118, l. 5, *zakarken*, non *zakarke*. P. 28, l. 4, *uns*. P. 28, n° 24, l. 1, *ene*<sup>15</sup>, non *ene*<sup>81</sup>.

P. 18, n° 67, Liçarrague a effectivement commis une faute : il faut *iaten ziluzten* (et non *zulen*), puisque *maginchelarik* est un pluriel.

Comme il s'agit d'un texte traduit, il conviendrait de conseiller aux lecteurs de le confronter à l'original, ou plus exactement, aux originaux, car Liçarrague a suivi une version française protestante de l'Évangile et le texte latin de la Vulgate (v. Lafon, *Syst.*, I, 54-57). Nous citons ici quelques passages où la connaissance de la version française permet de mieux comprendre la traduction de Liçarrague : 15, « se mit avec des citoyens du lieu » ; 17, « étant revenu à soi-même » ; 25, « lequel étant venu et s'approchant de la maison, ouit la mélodie et les danses » (Liçarrague a suivi le texte latin, où il n'y a pas de relatif ; il dit littéralement « et, en venant, s'étant approché de la maison »). Dans le verset 23, la traduction de Schuchardt est inexacte : *iaten dugula*, forme à auxiliaire « avoir », ne peut pas exprimer une fin. Liçarrague a traduit exactement non la version latine, mais la version française, « et faisons bonne chère en le mangeant ». La traduction du verset 20 mérite que l'on s'y arrête. *Kompassione har zezan* « il prit pitié » traduit « fut mu de compassion », « misericordia motus est », qui traduit lui-même un aoriste passif de l'original grec. Schuchardt traduit littéralement « Mitleid es-wurde-gehabt [von ihm] », ce qui est exact si l'on admet la conception passive du transitif basque. Dans sa note, p. 26, il signale, à juste titre, la différence des constructions : « en latin et ailleurs » on a « er wurde von Mitleid ergriffen », « Mitleid erfasste ihn », en basque et en français « il prit pitié ». Pourquoi Liçarrague a-t-il inversé la construction latine ? Sans doute pour une double raison. Le basque aime ce genre d'expression : Liçarrague emploie aussi, sans doute sous l'influence du français, *pietale hartu* « prendre pitié ». De plus, *hartu* « prendre » signifie aussi parfois « éprouver, subir » : *injuriam hartu* « iniuriam pati » (Liç., *Act.*, 7, 24), *bidegabe hartu* (*ibid.*) « iniuriam sustinere » ; *gaitz hartua* « le mal qu'on a souffert » (Oih., prov. 601) ; *har ahalkeizuna* (Oih., XV, 40) « subir la honte » ; *hartü die amorio* (Etchahoun, p. 73, v. 3) « ils ont éprouvé de l'amour, ils sont devenus amoureux [l'un de l'autre] ». De plus, le basque n'aime pas employer des formes passives (à auxiliaire « être » et « devenir ») accompagnées d'un complément d'agent. Quand il le fait, ce complément d'agent n'est d'ailleurs pas à l'ergatif, mais à l'instrumental.

Nous souhaitons que cette réédition d'un ouvrage très important malgré son mince volume soit lue par les linguistes désireux de savoir ce qu'est la langue basque, et qu'elle suscite des vocations.

René LAFON.

75. *Euskera*. Travaux et actes de l'Académie de la langue basque, vol. XII, Bilbao, 1967, 318 p.

Ce volume contient des contributions intéressantes à l'étude du vocabulaire basque. José Maria Aspiroz donne (5-24) une liste de mots recueillis à Leiza, dialecte haut-navarrais-septentrional, sous-dialecte d'Araiz, SE de Tolosa. Le haut-navarrais-septentrional, qui n'a guère de littérature écrite, est mal connu, et cette liste, qui contient d'assez nombreuses phrases, est la bienvenue. On voit que *a* devient le plus souvent *e* quand il suit, immédiatement ou non, un *i* ou un *u* : *yoan-etorrie* « l'allée et venue », *mendire* « à la montagne », *zimeldue* « fané, flétri », *intxaurrek* « les noix », au lieu de *yoan-etorria*, *mendira*, *zimeldua*, *intxaurrak*. Le nom basque de *Leiza* est *Leitze*. L'auteur ne dit pas ce que note *y* initial de mot et suivi d'une voyelle : sans doute *i* consonne ? *U* s'ouvre parfois, dans la conjugaison, jusqu'à devenir *o*, p. ex. dans *do*, *ditto*, *bailozo*, au lieu de *du*, *ditlu*, *bailuzu*, car le préfixe verbal *bail-* s'emploie dans ce parler. Beaucoup de formes verbales sont identiques à celles du guipuzcoan.

L'article du P. Juan Goikoetxea (25-53) est un petit lexique des environs de Loyola (guipuzcoan septentrional, variété d'Azpeitia). Ici, pas de *y* initial, mais *j*, qui note la même consonne que la *jola* espagnole. Il contient de nombreuses phrases, où les formes verbales sont assez souvent des formes allocutives. On en trouve même dans une phrase interrogative (53).

Agustin Zubizaray étudie (61-83) les noms de famille d'Ondarroa (Biscaye). Justo Garate étudie des « mots d'origine basque dans des langues modernes » (85-118), notamment dans la toponymie des pays d'Amérique latine. Les pages 119-138, en basque, signées du P. Juan Goikoetxea, sont consacrées à Larramendi. Le P. Francisco Altuna publie un dictionnaire basque-castillan de Larramendi, incomplet, resté inédit jusqu'à maintenant (148-300), et qu'il fait précéder d'une introduction en basque (139-147). L'article de J. Ignacio Tellechea Idigoras (301-314) est consacré à la traduction en basque du catéchisme du P. Astete.

René LAFON.

76. Ana Maria ECHAIDE. — *Castellano y vasco en el habla de Orio, estudio sobre lengua tradicional e importada*, Pamplona, 1968, 164 p.

Ce petit ouvrage, qui a paru sous les auspices de la Diputación foral de Navarre et de l'Institución Principe de Viana, est le premier livre de M<sup>lle</sup> Ana María Echaide, qui porte un nom connu parmi les bascologues. Il est dédié à la mémoire de son père, qui présida l'Académie de la langue basque. Il est clair et précis. L'auteur, qui est une Basquaise, s'était proposé un but nettement défini : étudier l'influence que le basque, langue traditionnelle, exerce sur une langue importée, le castillan parlé à Orio (Guipúzcoa), localité de pêcheurs, à 20 kilomètres à l'ouest de Saint-Sébastien. La population est de 3 100 habitants, dont 500 sont des immigrants venus en majorité d'Estrémadure et d'Andalousie. L'auteur a atteint son but. Elle expose, pp. 31-32, les raisons qui l'ont fait choisir Orio. Elle connaît bien les travaux qui traitent du problème du contact des langues. Elle possédait tous les éléments nécessaires pour remplir le programme qu'elle s'était tracé et qui constitue le plan de l'ouvrage : 1<sup>o</sup> Orio. Données socio-géographiques ; 2<sup>o</sup>. La situation linguistique à Orio ; 3<sup>o</sup> Phonétique ; 4<sup>o</sup> Morphologie et syntaxe ; 5<sup>o</sup> Lexicologie et sémantique (formations nouvelles, significations nouvelles) ; 6<sup>o</sup> Vocabulaire ; 7<sup>o</sup> Conclusions.

On notera particulièrement cette conclusion (153) : « L'influence [que le basque exerce sur le castillan à Orio] est en raison directe de l'âge des personnes : elle est plus manifeste chez les plus âgées. Chez les hommes elle dépend aussi de la profession : chez les pêcheurs, qui vivent plus isolés des unilingues castillans, elle est aussi plus forte. Parmi les femmes elle est plus faible que parmi les hommes. »

On souhaiterait parfois quelques observations de plus. Deux traits de la syntaxe basque sont particulièrement frappants : la construction du comparatif de supériorité et l'absence de pronom relatif et de conjonctions de subordination. « Le-frère<sup>1</sup> est<sup>2</sup> plus-jeune<sup>3</sup> que<sup>4</sup> la-sœur<sup>5</sup> », esp. « el-hermano<sup>1</sup> es<sup>2</sup>mas-joven<sup>3</sup> que<sup>4</sup> la-hermana<sup>5</sup> », se dit en basque *arriba<sup>1</sup> baino<sup>2</sup> gazteago<sup>3</sup> da<sup>4</sup> anaia<sup>5</sup>*, où l'ordre des mots est inverse de celui du français et de l'espagnol. On emploie parfois, moins souvent, une construction imitée lourdement des langues romanes, *anaia gazteago da ezen-ez arriba*, avec la particule *ezen-ez* « que non pas ». Il serait intéressant de savoir si la première construction, la seule qui soit vraiment basque, a déteint sur le castillan, et si, à Orio, en parlant espagnol, on place parfois le complément du comparatif avant le comparatif. Quant au pronom relatif, l'auteur écrit (72) : « On emploie le relatif *que* sans préposition : *Un pueblo precioso* (en el) *que todo es nuevo* ; *la malicia* (con) *que se la lleva el tío*. Cela est dû à ce qu'en basque il



n'est pas possible d'employer un suffixe qui équivaille à la préposition castillane. » Ce n'est pas sûr, car en « espagnol populaire ou familier » on emploie *que* sans préposition ; on dit p. ex. *en el tren que he venido* « dans le train par lequel je suis venu » (remarque faite par Gavel et Lacombe, *Grammaire basque*, t. II ; p. 18, n. 1). Cet emploi de *que* sans préposition dans le castillan parlé à Orio n'est donc pas limité au Pays basque et n'est dans doute pas dû au contact basque. Il serait intéressant de savoir si l'on observe à Orio quelque anomalie dans l'emploi des conjonctions *cuando* et *aunque* en castillan.

La bibliographie est abondante. Complétons-la sur un point. La fin des *Listas... toponimicas* de Luis de Eleizalde a paru dans le *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País*, XLX (1963) et XX (1964).

Ce début est plein de promesses.

René LAFON.

77. *Inversiuli leksik'oni*, Tbilissi, éditions *Mecniereba*, 1967, 444 pages.

Aucun nom d'auteur. Sur la couverture et la première page de ce beau volume on lit « Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie. Dictionnaire inverse ». La page iv donne les indications suivantes : « Le *Dictionnaire inverse* a pour base le *Dictionnaire explicatif de la langue géorgienne*, rédacteur général professeur Arn. Tchikobava (t. I à VIII, 1950-1964). Il a été composé sous la direction de Bidz. Potchkhoua (*Počxua*). Rédacteurs : Bidz. Potchkhoua, Mikh. Tchabachvili (*č'abašvili*) ». Le *Dictionnaire explicatif* est l'ouvrage monumental qui a paru sous les auspices de l'Académie des Sciences et dont nous avons rendu compte en son temps dans cette revue. Le présent ouvrage fait honneur, comme le précédent, à la science, au labeur et à l'esprit d'organisation et d'équipe des linguistes géorgiens. La liste, par ordre alphabétique, des 32 collaborateurs figure p. xi. On y trouve plusieurs collaborateurs de l'important recueil *Linguistique ibéro-caucasique*.

Le présent ouvrage est l'inverse du Dictionnaire de l'Académie. Il est présenté et imprimé d'une façon remarquable. Les imprimeurs ont droit à des éloges. Et ceux qui ont suivi l'impression ont bien mérité que l'on cite leurs noms après ceux des auteurs de ce livre. Le Dictionnaire de l'Académie et le *Dictionnaire inverse* constituent deux remarquables instruments de travail dont on dispose dans

peu d'autres langues. Le *Dictionnaire inverse* fournira de précieux renseignements aux spécialistes de la langue géorgienne, à ceux qui travaillent sur l'analyse automatique des textes, enfin à ceux qui enseignent ou apprennent le géorgien.

Quelqu'un qui sait le géorgien peut deviner que les mots terminés par *a* doivent être les plus nombreux en géorgien. Ce que seuls les chiffres lui apprennent, c'est qu'ils le sont en effet, que leur nombre est de 24 691, et qu'il est suivi par celui des mots terminés par *b* (21 237, puis par celui des mots terminés par *l*, 19 647). On tombe ensuite à 8 383 (*v*). C'est *h* qui ferme la marche (26), précédé par *z* (59). Sont au-dessous de 1 000 : la voyelle *u* (119), les occlusives *p*, *p'*, *g*, *k*, *k'*, *q'*, toutes les affriquées, les spirantes sauf *v* et *s*.

La préface de B. Potchkhova (v-xi) fournit toutes indications utiles à ceux qui se serviront de ce volume.

On doit féliciter une fois de plus les linguistes géorgiens pour l'amour et l'intérêt scientifique qu'ils portent à leur langue.

René LAFON.

78. *Iberiul-k'avk'asiuri enatmecniereba*, vol. XVI, Éditions « Mecniereba », Tbilissi, 1968, 279 pages.

Le recueil « Linguistique ibéro-caucasique » poursuit sa brillante carrière. Le vol. XVI contient 18 articles sur diverses langues caucasiennes et 3 sur les travaux et les conceptions linguistiques d'I. Djavakhichvili, fondateur et premier recteur de l'Université de Tbilissi.

La plupart des 18 articles sont consacrés au géorgien, les autres au svane, aux langues nakh (tchéchénes) et à des langues du Daghestan.

Le premier, pp. 5-13, est dû à Arnold Tchikobava et traite de « questions concernant le système de la conjugaison du verbe géorgien ». « La conjugaison du verbe géorgien, dit-il p. 7, constitue un système *complexe*, et ce système ne peut pas être immuable, gelé. Comme tout système actif, celui de la conjugaison du verbe géorgien est dynamique : les liens entre ses composants se modifient ; un lien qui existait auparavant peut être rompu, et inversement des composants qui faisaient partie de cercles différents peuvent être unis les uns aux autres. Un tel changement commence dans la sphère de la fonction (signification) ; habituellement il n'entraîne pas un changement de structure du verbe ; mais dans certains cas il peut nous donner une transformation de la structure du verbe, une réinterprétation... » Et il cite l'exemple suivant. En géorgien moderne nous avons la forme passive *c'amoï'ra* « il se leva brusque-

quement, il surgit » : au figuré, *c'amoïč'ra sak'ilxi* « la question fut soulevée ». Or *c'amoïč'ra* n'a pas de correspondant actif. Cette forme passive paraît formée par analogie avec les autres formes à préverbe de la même racine, p. ex. *gadač'ra sak'ilxi* « il trancha la question », *gadaïč'ra sak'ilxi* « la question fut tranchée » ; *sap'erange gamoč'ra* « il coupa l'étoffe destinée à faire une chemise », *sap'erange gamoič'ra* « l'étoffe destinée à faire une chemise fut coupée ». La forme *c'amoïč'ra* a été rangée à côté de *gadaïč'ra*, *gamoïč'ra*, etc., et considérée comme passive, et sur elle on a fait *c'amoč'ra* : *sak'ilxi c'amoč'ra* « il souleva la question ». Cet article contient un bref résumé de l'histoire des études sur le verbe géorgien. L'auteur dit l'importance et la valeur des travaux d'A. Chanidzé, en particulier de son grand ouvrage de 1953, « Fondements de la grammaire géorgienne ».

M<sup>me</sup> T. Charadzénidzé traite (14-29) du principe de distribution complémentaire et de son importance dans la phonologie et la morphologie. Ses exemples sont empruntés à l'anglais, et aussi au svane, où de nombreux mots ont des formes casuelles parallèles : p. ex. *qān* « bœuf », datif *qāns* et *qanv*, erg. *qānd* et *qanvem*. B. Potchkhova (*Počxua*) étudie (30-42) le champ sémantique, plus précisément la théorie de Porzig sur les « rapports sémantiques essentiels ». L'article de M<sup>me</sup> I. Kobalava (43-54), avec 30 figures et 30 tableaux, montre que le recueil est ouvert aux recherches les plus récentes. Il traite des diapasons formants des voyelles du géorgien. L'article de V. T. Topouria (55-68), rédigé peu avant sa mort, traite des principes de la composition des dictionnaires dialectaux.

L'étude de M<sup>me</sup> K. Lomtadidzé (69-73) sur « la question de la labialisation dans les langues kartvèles » intéresse aussi les langues caucasiennes du NO, qui connaissent la labialisation. Elle montre que les formes zanes et svanes à chuintante plus *g*, *k* ou *k'* ne reposent pas sur des labialisées du type *š<sup>o</sup>*, *ž<sup>o</sup>*, mais qu'il s'agit de complexes. De plus, là où \**škw* du zane et du svane correspond à *šw* du géorgien, il n'y avait pas primitivement des labialisées, mais des complexes « chuintante plus *w* », et une occlusive dorsale s'y est développée en zane et en svane. Des faits analogues observés sporadiquement en géorgien dans des complexes à labiale, même de caractère sifflant, comme *zec'k'vi* « chaînette » (cf. ming. *žáč'vi*) permettent de considérer ces complexes à labiale, même de caractère sifflant, comme des composés et non comme des phonèmes uns. La question du développement d'une dorsale après une affriquée ou une spirante chuintante, avec ou sans *w* ou *v*, est complexe et difficile. Ce phénomène semble limité au domaine kartvèle. M<sup>me</sup> Lomtadidzé cite des formes tirées de la racine signifiant « forger » : gé. *č'ed-*, za. *č'k'ad-*, sv. *šk'ad-*. Nous avons signalé (*Études*, pp. 71-72) qu'elles se rencontrent aussi au Daghestan, sans occlusive

dorsale : rout. *žad*, tab. *žad*, kuri *ččad* « forge » ; la consonne initiale a dû être \**ž*. Nous avions autrefois (*BSL*, t. XXX, 1930, 158-159) attiré l'attention sur des sortes de doublets comme gé. *č'k'noba*, *č'noba* « se flétrir, se faner ». M<sup>me</sup> Lomtatzidzé rappelle que, selon Tchikobaba, *x* dans gé. *cxviri* « nez » n'est pas primitif. L'hypothèse est à vérifier. Nous souhaitons que M<sup>me</sup> Lomtatzidzé essaie de faire la lumière sur les faits de ce genre. C'est à propos des pronoms personnels de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> pers. dans les langues kartvèles que nous y avons touché en 1930. Nous nous étions trompé sur un point : gé. *š* ne provient pas d'un *sk* qui se serait conservé en *zane* et en *svane*, comme nous l'avions écrit à la p. 161 de l'article.

G. Rogava est d'avis (74-78) que le suffixe *-an* de 3<sup>e</sup> pers. du pl. en géorgien provient de *-en* dans les verbes à suffixe *-i* : *ic-i-an* « ils le savent », en regard de *ic-i-s* « il le sait », vient de \**ic-i-en*. Un verbe comme *c'er-a* donne les formes suivantes :

aor. *c'er-a* « il l'écrivit », 3<sup>e</sup> pl. *c'er-es*  
 prés. *c'er-s* « il l'écrit », 3<sup>e</sup> pl. *c'er-en*  
 permansif *c'er-n* « il l'écrit habituellement », 3<sup>e</sup> pl. *c'er-ed*.

« S'il en est ainsi, conclut l'auteur (77), en géorgien, on suppose qu'il y a trois suffixes de 3<sup>e</sup> pers. du pl., *-es*, *-en*, *-ed*, qui commencent par la même voyelle *e*. Reste la question de savoir dans quel rapport l'élément vocalique de ces suffixes est avec les marques du pluriel à la 3<sup>e</sup> pers. avec lesquelles ils concordent phonétiquement. »

Gr. Imnaïchvili conclut ainsi son article (79-104) sur les dialectismes kartliens dans les ouvrages des écrivains géorgiens du xix<sup>e</sup> siècle. Les particularités phonétiques et grammaticales essentielles qui caractérisent le kartlien se reflètent plus ou moins dans ses ouvrages. Quelques-unes d'entre elles se sont fixées dans la langue géorgienne et sont devenues la propriété du géorgien littéraire, tandis que d'autres sont restées encore des dialectismes.

L. Iordanichvili étudie (105-113) les travaux de terminologie de R. Eristavi. Lorsque, dans la 2<sup>e</sup> moitié du xix<sup>e</sup> siècle, on éprouva le besoin d'une terminologie scientifique géorgienne, Eristavi participa au travail terminologique. Il élabora les terminologies de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, de la chimie, des poids et mesures, de l'activité militaire et maritime. En outre, un matériel terminologique manuscrit, conservé dans les papiers d'Eristavi, contient les terminologies de la charpenterie, de la forge, de la métrologie, de l'anatomie, etc. Parmi les termes élaborés et arrêtés par Eristavi, beaucoup sont employés encore aujourd'hui, p. ex. *ruk'a* « carte », *k'unzuli* « île », *buniaoba* « équinoxe ». Al. Tchintcharaouli (*č'inč'arauli*) étudie (114-131) l'établissement et l'interprétation du texte de *Davitiani*, recueil composé vers 1774 par David Gouramichvili (cf. K. Salia, in *Bedi Kartlisa*, 1965, p. 81-83).



N. Kaldani étudie dans un article important (132-143) quelques questions concernant l'alternance des voyelles *e* et *a* en svane, où elle sert à distinguer le présent et l'imparfait.

On passe ensuite aux langues nakh et du Daghestan. L'article de T. Goudava, « Questions de phonétique de la langue bagval » (144-179), contient d'utiles compléments à l'exposé qu'il a fait de cette langue du groupe andi dans *Iberijsko-kavkazskie jazyki* (pp. 351-367). Bien qu'elle ne soit parlée que par 4 000 personnes, on peut y distinguer trois dialectes. L'auteur étudie leurs particularités phonétiques avec beaucoup de précision. Ce travail sera très utile pour l'étude comparative des langues andies. Signalons que l'un des dialectes possède quatre latérales, toutes sourdes, la spirante faible *L* et la forte *LL*, l'affriquée aspirée *λλ* et la glottalisée *λλ'*, toutes deux réalisées comme des fortes. Ailleurs il n'a subsisté que *LL* et *λλ'*. D'une façon générale, le système des latérales s'est disloqué dans cette langue, et plusieurs d'entre elles se sont désagrégées, comme dans d'autres langues des groupes andi et dido, et même dans quelques dialectes avars. M<sup>me</sup> Z. M. Magomedbékova, qui a rédigé dans *Ib.-kavk. jaz.* le chapitre sur le tchamalal, autre langue du groupe andi (384-399), ajoute ici des observations sur quelques particularités du verbe dans un des dialectes (180-190).

Dav. Imnaïchvili consacre un article important (192-217) à la question de la catégorie de personne dans les langues nakh. L'auteur, au début de l'article, présente la situation de la façon suivante. Les langues caucasiennes de la montagne, c'est-à-dire les septentrionales, ont une conjugaison à classes grammaticales, tandis que les langues kartvèles ont une conjugaison personnelle. Les premières en sont à un stade ancien. La conjugaison personnelle des autres est secondaire ; elle dérive d'une conjugaison à classes. Dans les verbes transitifs des langues de la montagne, la classe de l'objet est représentée ; dans ceux des langues kartvèles, la personne du sujet et celle de l'objet le sont. « Mais à un stade ancien de leur évolution la force syntaxique de l'objet l'emporte dans ces langues sur celle du sujet. La représentation du sujet dans les verbes transitifs des langues kartvèles n'est pas primitive, mais secondaire. Ce phénomène s'est manifesté actuellement dans une série de langues de la montagne, où il est devenu nécessaire d'exprimer la personne du sujet. De cette façon, dans une série de langues caucasiennes de la montagne, il existe à côté de la conjugaison à classes, une conjugaison personnelle. Le signe de la catégorie de classe y est présent sous la forme d'un préfixe, le signe de la personne sous la forme d'un suffixe. Ce fait est très important pour saisir le passage de la conjugaison à classes à la conjugaison personnelle. » Au premier stade, c'est la 1<sup>re</sup> personne qui s'est détachée. Au stade suivant, la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup>, comme étant les personnes « définies », s'opposent

à la 3<sup>e</sup>, qui est « indéfinie ». On reconnaît ici, sous d'autres termes, l'opposition établie par E. Benveniste entre la personne et la non-personne. Pour distinguer les personnes, les langues nakh se servent de divers moyens dont les principaux sont : 1<sup>o</sup> l'emploi des pronoms personnels comme marque de personne ; 2<sup>o</sup> l'emploi de diverses formes temporelles ; 3<sup>o</sup> la combinaison originale de marques de classes grammaticales. Le premier est employé en bats, le second dans le tchéchéne de la montagne, le troisième dans le tchéchéne de la plaine, le galantchoïen et l'ingouch.

L'article de T. Goniachvili apporte une contribution importante à l'étude synchronique et diachronique du consonantisme des langues nakh. Troubetzkoy a montré que les glottalisées (occlusives et affriquées) se sont conservées à l'initiale dans toutes les langues du groupe, mais que dans les autres positions elles ne se sont conservées qu'en bats. Dans les autres langues, elles se sont transformées en sonores, phénomène d'ordre secondaire et dialectal. Cela étant, Goniachvili établit les correspondances suivantes :

CCE	CC commun	bats	tché. et ing.
*c'c'	>	c'	z, ž
*c'			

Pour les chuintantes correspondantes, on attend, par symétrie :

*č'č'	>	č'	ž, ʒ
*č'			

[Nous nous servons des sigles suivants : CNO, caucasique du Nord-Ouest ; CC, caucasique du Centre (langues nakh) ; CNE, caucasique du Nord-Est (langues du Daghestan), CCE commun, caucasique commun du Centre et du Nord-Est (nakho-daghestanien).]

En réalité, la symétrie est en défaut. D'après l'auteur, si č' non-initial du CCE commun est représenté en bats par č' et ailleurs par ž, ž, par contre on ne voit pas clairement par quoi CCE \*č'č' est représenté en CC commun. Il y a divergence entre les langues nakh et celles du Daghestan, ce qui donne lieu à penser que la corrélation c'c' — c' ∼ č'č' — č' n'était pas représentée en CC commun, et que le système des affriquées sifflantes et chuintantes y était incomplet. La seconde partie de l'article est consacrée aux consonnes géminées (ou longues, ou tendues), t't' et tt, auxquelles Sommerfelt n'a pas fait de place dans le système. Pour lui, il existe une corrélation à trois termes, d < <sup>t</sup>/<sub>p</sub> en position non-initiale. En réalité, dit

l'auteur (n. 12), il existe en bats, en position non-initiale, un faisceau de corrélations à cinq termes,

$d < \begin{smallmatrix} t & — & tt \\ t' & — & t't' \end{smallmatrix}$  et un à trois termes seulement,  $d < t — tt$

dans les autres langues nakh. A l'exception d'E. A. Bokarev, les comparatistes qui se sont occupés des langues nakh, y compris l'auteur de ce compte rendu, n'ont pas vu que le bats possède les deux géminées *tt* et *t't'* qui sont des phonèmes (bats *mott* « lieu », *mot't'* « langue »). Elles remontent au CC commun, où elles étaient employées en position non-initiale. La glottalisée ne s'est conservée qu'en bats. En tchéchéne et en ingouch, elle s'est changée en *tt*. On a donc, en position non-initiale, les correspondances suivantes, où le bats seul conserve l'état de choses du CC commun :

bats	tché. et ing.
<i>t't'</i>	<i>tt</i>
<i>tt</i>	<i>tt</i>
<i>t'</i>	<i>d</i>
<i>t</i>	<i>t</i>

Exemples :

<i>boht</i>	« nid, boîte »	<i>buatt/buott</i>
<i>mott</i>	« lieu, lit »	<i>muott</i>
<i>mot't'</i>	« langue »	<i>muott</i>
<i>et'l'ilã</i>	« vomir »	<i>ettor/ettar</i>

En position non-initiale, dit l'auteur, autant la situation est simple et claire en ce qui concerne les affriquées sifflantes, autant elle est compliquée du côté des affriquées chuintantes, en partie parce que le manque de racines à chuintantes qui est commun aux deux groupes de langues, CC et CNE, empêche d'établir assez de correspondances. Nous avons déjà fait remarquer dans *Études*, p. 35, que « les correspondances entre CNE et CC sont moins nombreuses et moins sûres [pour les affriquées chuintantes] que pour les affriquées sifflantes », et que « cette question doit être étudiée de plus près ».

L'auteur est d'avis que \**z* du CCE commun est devenu en CC commun \**dd*, puis \**t't'*, \**tt*. D'après lui, \**z* et \**ž* du CCE commun ont, en position non-initiale, perdu leurs éléments spirants *z* et *ž*, qui constituaient des traits pertinents, et il s'est produit une géminisation du composant occlusif qui restait, avec perte de la sonorité. Cette évolution des affriquées \**z* et \**ž* en CC commun se relie, pense-t-il, à la tendance, d'époque CCE commune, à changer ces phonèmes en géminées. Car CCE commun \**z* > av.-andi \**c'c'*, artchi *c/cc*, lak *z/cc/ss* lesq. \**z/cc*, et CCE commun \**ž* > av.-andi

\*čč', lak ž/čč, lesg. ž/čč. On ne peut pour le moment reconstituer qu'un phonème géminé en CC commun : \*dd > l'l', tt, produit de l'évolution de ž\*, ž\*, en position non-initiale. Nous devons, pour notre part, corriger quelques passages de nos *Études* (p. 25, 34-37), citées d'ailleurs par Goniachvili. Il faut reprendre cette question des affriquées sifflantes et chuintantes dans les langues caucasiennes du centre et du NE, en tenant compte des données nouvelles. Elle est très importante, car plusieurs des mots qui la concernent ont des correspondants en CNO, comme Troubetzkoy l'avait déjà indiqué :

	abkh.	ad.	oub.
« langue »	bz(ə)	bze	bža
« lune, mois »	mza	maze	mazá

D'autre part, le mot signifiant « lune » a été rapproché des mots kartvéles signifiant « soleil » : gé. *mze*, mgr. *bža*, sv. *mž/miž* (G. A. Klimov, *Étimol. slov. kartvel'skix jaz.*, pp. 133-134).

L'article de A. A. Magométoŭ sur la catégorie de temps en agoul (231-245) complète ce qu'il a écrit sur cette langue dans *Ib.-kavk. jaz.*, p.p 562-579. Il rappelle d'abord que l'agoul a perdu la catégorie de classe grammaticale, et le verbe agoul sa conjugaison à classes. Toutefois il ne s'est pas formé une conjugaison personnelle. Sous ce rapport, le verbe agoul ressemble à celui de son voisin et proche parent le lesghien, mais il diffère de celui de son voisin tabassaran, où la conjugaison à classes s'est conservée (bien qu'avec une forte tendance à se perdre) et où, en même temps, s'est établie une conjugaison personnelle, fondée sur la suffixation de pronoms personnels. Cela étant, les formes temporelles du verbe agoul sont analytiques, c'est-à-dire obtenues à l'aide de verbes auxiliaires. L'usage de tels verbes se rencontre dans d'autres langues du Daghestan. Mais ce qui caractérise l'agoul, c'est que l'expression du temps y est entièrement analytique. La catégorie de temps, en agoul, a remplacé celle d'aspect, dont on observe encore cependant des traces. Quand on compare, dit l'auteur en concluant, la conjugaison des temps en agoul avec celle d'autres langues du Daghestan, en particulier avec celle du dargwa, où le système aspecto-temporel de la conjugaison comporte des formes organiques et d'autres analytiques, on peut supposer que les voies de formation de la catégorie de temps dans les langues du Daghestan ont différé selon les moyens et les époques (les formes de gérondif jouent un rôle essentiel dans la constitution de cette catégorie).

Ot. Kakhadzé (*Of. K'axaze*), spécialiste de l'artchi, revient « encore une fois » sur les marques de l'ergatif dans cette langue



(246-252). Celles de l'ergatif pluriel sont, pour la plupart, nettement différentes de celles de l'ergatif singulier. Elles sont au nombre de trois : *-čaj*, *-ltaj*, *-maj*. Elles contiennent un suffixe *-j* que l'on rencontre à l'ergatif pluriel du pronom *ža-* : nom. pl. *ža-b* « eux-mêmes », gén. *ža-n*, dat. *ža-s*, erg. *ža-j*. Les marques auxquelles il s'ajoute dans la déclinaison des noms doivent avoir été originellement des pronoms. Des faits analogues s'observent dans des langues apparentées à l'artchi, et jusqu'en géorgien, où le suffixe d'ergatif des substantifs, *-man*, s'analyse en *-ma*, thème de pronom, et *-n*, marque d'ergatif.

Ilia Tsertsvadzé consacre un article bref, mais important, à l'ergatif en lak (253-256). Ses remarques prennent plus de relief si l'on se réfère à l'opposition entre la personne (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>) et la non-personne (3<sup>e</sup>). C'est ce que nous ferons ici. Le lak possède trois cas fondamentaux : nominatif, génitif, datif. L'ergatif manque ; il est suppléé par le génitif dans tout le domaine de la non-personne : *tanal*, gén. sg. de *tā* « il », équivaut d'abord au génitif et ensuite à l'ergatif du géorgien dans les deux phrases suivantes : *tanal dušman iuk'undi* « son ennemi (de lui l'ennemi) a été tué », *tanal iuk'undi dušman* « il tua l'ennemi ». Ainsi, *tanal* exprime le possesseur ou bien l'agent selon qu'il est joint à un substantif ou à un verbe (transitif). Le génitif peut encore être employé avec la valeur d'un instrumental du géorgien : *qqaplibun lič'auril ččala q'oill' qqašajssari* « tu ne peux pas cacher une lance en la mettant dans un sac : *lič'auril* équivaut à gé. *čadebił*, r. *vloženiem* « action de mettre ». Ce qui est spécifique en lak par comparaison avec les autres langues du Daghestan, c'est l'indistinction des deux premières significations. Quant à celle des deux dernières, elle se rencontre dans d'autres langues, p. ex. en avar.

On doit penser que, là où le génitif a la valeur de l'instrumental, c'est dans la mesure où il a aussi celle de l'ergatif. Il a la valeur de l'instrumental non pas en tant que cas exprimant la possession, mais en tant que cas exprimant l'auteur d'un acte.

Par contre, dans les pronoms personnels de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> pers., l'ergatif est identique au nominatif, le génitif n'exprime que la possession.

	nom.	erg.	gén.
1s		<i>na</i>	<i>ttu-l</i>
2s		<i>ina</i>	<i>vi-l</i>
1p		<i>žu</i>	<i>zu-l</i>
2p		<i>zu</i>	<i>zu-l</i>
3s	<i>tā</i>		<i>tana-l</i>

*ttul su* « ma sœur », *vil usu* « ton frère »  
*na dāra* « je le fais »

*ina dāra* « tu la fais »

*žu dāru* « nous le faisons »

*zu dāru* « vous le faites »

*na itulba ču baxxau* « je vendis mon cheval »

*ina vilba ču bauxundi* « tu vendis ton cheval ».

Ainsi, l'absence de distinction entre l'ergatif et le nominatif n'a lieu que dans le domaine de la personne, c'est-à-dire dans les pronoms personnels de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> pers. ; l'emploi du génitif en fonction d'ergatif, qui caractérise le lak, n'a lieu que dans le domaine de la non-personne (pronoms de 3<sup>e</sup> pers. et substantifs). L'auteur est d'avis que l'indistinction du nominatif et de l'ergatif dans le domaine de la personne est un archaïsme, mais que l'indistinction du génitif et de l'ergatif à la non-personne est secondaire.

Le recueil s'achève avec trois articles pleins d'intérêt : V. Topouria, « Ivané Djavakhichvili et les langues kartvèles » (257-262) ; K. Lomtadidzé, « I. Djavakhichvili et le problème des relations mutuelles historico-génétiques du géorgien et des langues ibéro-caucasiennes de la montagne » (263-272) ; G. Rogava, « La découverte des textes à *x* superflus par I. Djavakhichvili et son importance pour l'histoire de la langue géorgienne » (273-277).

René LAFON.

79. Kita TSCHENKÉLI†. — *Georgisch-Deutsches Wörterbuch*, bearbeitet von Yolanda MARCHEV, Fasz. 14, pp. 1211-1306, Fasz. 15, pp. 1307-1402, Fasz. 16, pp. 1403-1498, Fasz. 17, 1499-1594, Zurich, Amirani-Verlag, 1968 et 1969.

Les fascicules de ce dictionnaire continuent à se succéder avec la même régularité (le 14<sup>e</sup> en juin 1968, le 15<sup>e</sup> en novembre 1968, le 16<sup>e</sup> en mai 1969 et le 17<sup>e</sup> en novembre 1969, et ils méritent les mêmes éloges).

Le fasc. 14 contient la suite de la lettre *s*, de la racine verbale *sv-* « placer » à *sxlart'i*. Il est intéressant de comparer les formes existantes tirées des racines homophones *sv-* « placer », *sv-* « boire » et *sv-* « froter ». Mais l'article le plus important est celui qui est consacré à *svla* « aller », le plus long de tout l'ouvrage (pp. 1219-1241), le plus difficile à rédiger, et qui constitue une belle réussite. Non seulement on peut ajouter à la racine le préverbe *da-* et les préverbes de direction (*mi-* et *mo-* ; *a-*, *ga-*, *še-*, *gada-*, *ča-*, *c'a-*, plus les formes avec addition de *mo-*, c'est-à-dire *amo-*, etc.), soit en tout 15 préverbes, mais encore plusieurs racines coopèrent, en se sup-

pléant ou en se doublant, à ce qu'on peut appeler la conjugaison du verbe « aller », ou plutôt de l'ensemble formé par les verbes « marcher », « aller », « entrer », « sortir », etc. Mlle Marchev a été fort bien inspirée en indiquant au début de l'article les références à la Grammaire de Tschenkéli et en donnant une « revue des principales formes et significations », qui tient à elle seule deux colonnes. L'énumération par laquelle s'ouvre l'article, *svl/di/val/va/vl/ved/vel/vid/s/ar*, peut paraître désordonnée. Elle tient à ce que l'auteur a voulu indiquer toutes les bases qui ont fourni des formes. En fait, *va* n'est qu'une forme réduite de *val*, que l'on ne rencontre qu'à la 3<sup>e</sup> pers. du sg. : on dit *mova* « il viendra » au lieu de *movals* (*moval* « je viendrai », *mozval* « tu viendras »). *S-* n'apparaît que dans le participe passé *-sul-*, qui provient de *\*-slvul-*, *\*-slul-* (Chanidzé, *Grammaire géorgienne*, § 422 *d* et *i*). Historiquement, d'ailleurs, il n'appartient pas à la racine ; c'est un préfixe que l'on rencontrait autrefois à l'initiale des substantifs verbaux tirés de trois racines : *slva* « aller », *srba* « courir », *sq'idva* « acheter » (Chanidzé, *Gr.*, § 444 ; *Fondements de la grammaire géorgienne*, § 576). L'impératif *-di* n'est pas tiré de la racine *di-*, comme il pourrait sembler au point de vue synchronique ; c'est une forme réduite de *\*-vedi*, *\*-edi*.

Plusieurs racines ou thèmes entrent donc dans ce qu'on peut appeler la conjugaison de « aller ». Chanidzé énumère d'une part *val*, *ved* (*vid*) et *di*, d'autre part *ar* et *vl* (*Fondements*, § 550 *d* et *i* ; *Gr.*, § 422, *d* et *i*). Si l'on s'en tenait aux grandes lignes, la situation serait assez simple. Nous avons, par exemple, pour les formes à préfixe *mo-*, qui signifient « venir » :

1<sup>re</sup> série : a) cercle du présent : prés.-indic. *movdivar* « je viens », imparf. *movdiodi*, subj. *movdiode* ; b) cercle du futur : indic. *moval*, subj. *movdiode* ;

2<sup>e</sup> série : indic. *movedi*, impér. *modi*, subj. *movide* ;

3<sup>e</sup> série : prés. *movsulvar*, imparf. *movsuliq'av*, subj. *movsuliq'o*.  
Formes à objet indirect : *momsulia* « il m'est venu », *momsuloda*, *momsulodes*.

C'est la racine *val/svl* qui a fourni les participes : prés. *mo-ma-val-i*, fut. *mo-sa-val-i*, passé *mo-s-ul-i*. On tire du substantif verbal *mosvla* les formes parallèles *mo-m-svl-el-i*, *mo-sa-svl-el-i*, *mo-u-svl-el-i* (négatif) : v. Chanidzé, *Gr.*, § 464.

Mais il s'en faut de beaucoup que tout soit prévisible dans le détail, et l'on ne peut pas toujours procéder par simple substitution d'un préverbe à un autre. Ainsi, on ne peut pas tirer l'aoriste de *davdivar* « je marche » de son présent, en suivant le modèle de *movdivar/movedi*, *ševdivar/ševedi*, etc. Car l'aoriste de *davdivar* est emprunté à une autre racine, *ar-*, il a la forme de la version sub-

jective, et il est transitif : *viare*, 3<sup>e</sup> pers. *man iara* ; son sujet se met à l'ergatif, mais il n'admet pas de complément d'objet direct.

M<sup>lle</sup> Marchev a réussi à présenter en ordre tous les types de formes, en tenant compte de la variété des modes, des temps, des préverbes et des versions. Les exercices et les textes contenus dans la Grammaire, indiqués au début de l'article, permettent de se faire une idée du fonctionnement de tous ces verbes.

Les mots commençant par *s* occupent 212 pages ; les thèmes verbaux commençant par *s*, 5 seulement. C'est que beaucoup de mots commençant par *s* sont des mots à préfixe *sa-* ou *si-* d'où l'on ne peut guère tirer de verbes.

Le fasc. 15 contient la fin de la lettre *s* (1307-1314), la lettre *t'* (1315-1382) et le début de *u* (1383-1402), jusqu'à *umizezo* « sans motif ».

L'occlusive dentale glottalisée *t'*, contrairement aux deux autres dentales, *t* et *d*, ne joue aucun rôle dans la morphologie. A l'initiale, elle peut être suivie des cinq voyelles et des consonnes *b* (mais non *g*), *v* (*t'v*, *t'vl*, *t'vr*), *k'* (plus *t'k'b*, *t'k'v*, et *t'k'r*, *t'k'rc*, dans des mots expressifs signifiant « pétiller », « crépiter »), *l*, *m*, *r* (et *t'rp* dans la racine verbale *t'rp-* « aimer » qui a été empruntée à une langue indo-européenne), *p* (uniquement dans *t'pilisi*, aujourd'hui *tbilisi*, nom de la capitale de la Géorgie, dont la racine a été empruntée à une langue indo-européenne, cf. lat. *lepidus*, de la racine *lep-*), *q'* (plus *t'q'v*, *t'q'l*, *t'q'r*). *T'* n'est jamais suivi de l'aspirée *k* ni des spirantes *x* et *γ*. Il sera intéressant d'examiner les correspondants de *t'* plus occlusive dans les autres langues kartvèles notamment en se servant du Dictionnaire étymologique des langues kartvèles de G. A. Klimov. Parfois une voyelle est tombée entre la dentale initiale et l'autre consonne. C'est le cas de *t'ba* « lac » en regard de laze *t'oba-*, *t'iba-* et de sv. *t'ub(a)-*, de *t'pilisi*, de *t'rpoba*. Mais ce n'est pas le cas de *t'q'u-bi*, *t'q'up'i* « jumeau », dont le *t'q'* se retrouve dans les autres langues kartvèles et rappelle le nom de nombre « deux » en adyghé : tcherk. *t'q'oə*, kab. *t'wə*. Il y a là une sorte d'alternance consonantique que nous avons nous-même signalée autrefois, en citant également le mot géorgien, et qui reste à expliquer.

Le fasc. 16 contient la fin de la lettre *u* (1403-1437) et le début de *p* (1438-1498), jusqu'à *prtx-*. La lettre *u* occupe 56 pages. La voyelle initiale *u-* sert à former : 1<sup>o</sup> des mots négatifs, soit seule, soit en combinaison avec divers suffixes, comme *-o*, *-ur/ul*, *-el*, *-ar* ; 2<sup>o</sup> des comparatifs, en combinaison avec le suffixe *-es*. Des cinquante thèmes verbaux commençant par *u*, un seul paraît primitif : *uc'q'* « savoir ». *Uc'q'is* « il le sait » présente avec son synonyme *icis* (rac. *c-*) cette particularité qu'il a la signification du présent, mais que le sujet est à l'ergatif et le complément d'objet direct au



nominatif, comme dans les formes verbales de la 2<sup>e</sup> série dans les verbes transitifs. Ce sont d'anciennes formes de *xolmeobiti*, c'est-à-dire qu'elles exprimaient primitivement « une action habituelle, répétée sans cesse » et qu'elles ont pu « se vider de tout contenu temporel » (Chanidzé, *Gr.*, § 227). Le *xolmeobiti* n'existe plus aujourd'hui que dans quelques dialectes géorgiens. *Icis* et *uc'q'is* sont les deux seules formes de *xolmeobiti* qui ont subsisté dans la langue commune actuelle. Elles ont été dotées d'un imparfait : *uc'q'oda*, *icoda* « il le savait ».

Il semble qu'un seul mot géorgien commençant par *u* ait des correspondants dans toutes les langues kartvéles : *uḡeli*, « joug », qui est suspect d'avoir été emprunté à une langue indo-européenne (lat. *iugum*). Les mots géorgiens à *u* initial, et aussi ceux à *v* initial, demanderaient une étude comparative spéciale.

La consonne *p*, en géorgien, n'a pas d'usage morphologique. Elle ne figure dans aucun préfixe ni suffixe.

Le passif d'état *hpant'ia*, *epant'a*, qui figure dans la liste de Chanidzé (*Fondements*, p. 326, n° 50), n'est pas indiqué dans l'article *panl'* - « disperser, disséminer ».

Les verbes commençant par *p* n'ont pas fourni un très grand nombre de formes variées, à l'exception de *par-* « couvrir, cacher », *pen-/pin-* « étendre », *pren-/prin-* « voler (fliegen) ».

*Pardi* « égal », d'où *pardeba* « comparer », fait penser à *bsq. bardin* « égal », *bardin-du* « comparer ». Ce mot ne doit pas avoir de correspondant dans les autres langues kartvéles, car il ne figure pas dans les dictionnaires comparatifs de Tchikobava et de Klimov.

Il serait très utile de tirer au clair les rapports qui peuvent exister entre les mots suivants : *parcxī* « herse » (d'où le verbe *parcxva*), *porcxī* « rateau », *pocxī* « id. » et le verbe *varcxna* « peigner », d'où *savarcxeli* « peigne ». Ces mots font penser à *bsq. (h)ortz* « dent ».

La racine *picx-*, qui exprime l'idée de chaleur, d'ardeur, au propre et au figuré, et aussi celle de vivacité et de vitesse, peut faire penser à la racine *bsq. p(h)itz* « allumer, animer, ressusciter », qui est elle-même en rapport avec *bizi* « vivant, vif (au propre et au figuré) ; vie ». Au groupe *cx* du géorgien correspondrait ici aussi l'affriquée sifflante *tz* du basque, qui ne connaît pas la dorsale *x*.

Le fascicule 17 contient la fin de la lettre *p*, jusqu'à la p.1529, et une partie de la lettre *k*, jusqu'à la racine *kce(v)*<sup>1</sup>. L'index des racines et thèmes verbaux commençant par *p* occupe les pp. 1525-1529. Plusieurs racines sont monosyllabiques. Mais il n'y a pas de racine formée uniquement de la consonne *p*. Par contre, il y en a une formée uniquement de la consonne *k* : c'est *k-* « louer, faire l'éloge de ». *K*, comme *p*, n'est d'aucun usage morphologique ; il ne figure dans aucun préfixe ni suffixe. *Kve* s'emploie comme pre-

mier élément de composé avec la signification de « sous », par exemple dans *kveniadagi* « sous-sol », de *niadagi* « sol », *kveq'ana* « terre, monde », de *q'ana* « champ », litt. « terre au-dessous », contraire de *zeca* « ciel », synonyme de *ca* « ciel », litt. « ciel au-dessus ». Sauf dans ce dernier cas, il n'y a pas symétrie entre l'expression de « sous, dessous » et celle de « sur, dessus ». Au point de vue synchronique, aujourd'hui -ze fonctionne, ainsi que -ši « dans », comme un suffixe casuel : *saxlze* « sur la maison », *saxlši* « dans la maison ». Par contre, ce n'est pas *kve*, mais *kveš*, qui s'emploie comme postposition, avec le datif ou le génitif : *xis kveš* « sous l'arbre », *saxuravis kveš* « sous le toit ».

Sur le verbe *kmna* « faire » (pp. 1564-1566), et les phénomènes phonétiques, morphologiques et sémantiques auxquels il donne lieu, v. Chanidzé, *Gr.*, § 390, 422 a et b, 431 a, 432 e.

L'article *kon*<sup>1</sup>, qui était difficile à présenter, est très clair et très intéressant. Le géorgien ne possède pas un verbe « avoir ». Il se sert de deux verbes différents, suivant que le possédé est un être animé ou un objet (concret ou non). De plus, en géorgien, on ne dit pas que A a B, mais que B (au nominatif) est objet de possession par rapport à A (datif) : *mamas saxli akvs* « le père a une maison », *mamas cxeni hq'avs* « le père a un cheval ». Il ne faut pas traduire simplement par « B est à A », car l'idée d'appartenance se rend en géorgien par un verbe qui signifie « appartenir » et qui se construit avec le datif de celui à qui l'être ou l'objet appartient, ou bien par le génitif accompagné du verbe « être » : *čemi-a* « il est à moi », litt. « il est mien, de moi ». Le substantif verbal est *koneba* ; il signifie aussi « bien que l'on possède ». On tire de *kon-*, issu de \**kv-an-*, des formes nominales telles que *koneba*, ainsi que *mkone* ou *mkonebeli*, « possesseur », *sakoneli* « bétail, marchandise », et certaines formes verbales, mais non les plus couramment employées.

La racine, sous sa forme la plus simple, est *kv-*, primitivement *kw-*. Elle a servi à former l'indicatif présent : *m-a-kv-s* « je l'ai », litt. « il est objet de possession par rapport à moi ». L'imparfait de l'indicatif et le 1<sup>er</sup> subjonctif sont tirés de la racine élargie *kon-* : *mkonda* « je l'avais », *mkondes* « que je l'aie » (v. Chanidzé, § 430). Il en est de même du turmeobiti *mkonia* « je l'ai eu sans doute » et de son prétérit *mkonoda*. Le futur, *mekneba*, est tiré du verbe *kmna* « faire » (Chanidzé, § 422). Les formes verbales transitives tirées de la racine élargie *kon-* sont à la version subjective, et leur présent a aussi valeur de futur. Elles signifient « etwas in seinen Besitz bringen, sich etwas anschaffen, beschaffen ». Elles expriment une action positive exercée par un agent sur un patient, et non une relation comme la possession (cf. Tschenkéli, *Einf.*, I, p. 476). Elles s'emploient plus rarement que les autres et, semble-t-il, dans certains types d'expression. Tirons quelques exemples du DA IV :

p. 881, *daç'erili xaxvi mžad ikoniel* (Barbalé Djondjadzé) « tenez prêt l'oignon coupé ». Ilia Tchavtchavadzé écrit : *imedi unda vikoniot... rom... q'mac'vilebi upro ml'k'iced iknebian momzadebulni* « nous devons espérer que les jeunes gens seront plus solidement préparés » litt. « il faut que nous ayons l'espoir » ; le subjonctif aoriste transitif *vikoniot* signifie précisément « que nous acquerions et tenions l'espoir ». Une phrase de Staline, 882, contient à la fois la forme ordinaire de subjonctif présent *hkondes* « qu'il l'ait » et le subjonctif aoriste *ikonios* « qu'il ait, qu'il exerce (une influence) », et l'on saisit bien leur différence de valeur : *gazetis up'irvelesi movaleobaa, rom igi idges rac šeizleba axlos mušala masastan, hkondes sašualeba mudam ikonios masze gavlena, iq'os misi šegnebuli da xelm-zyvanieli cen'ri*, « le devoir essentiel du journal est qu'il se tienne le plus près possible de la masse des travailleurs, qu'il ait (*hkondes*) le moyen d'exercer (litt. « qu'il ait, qu'il exerce, *ikonios*) une influence sur elle, qu'il soit son centre conscient et dirigeant ».

L'auteur indique, dès le début des colonnes consacrées à *makvs*, que ce verbe s'emploie aussi comme verbe auxiliaire avec le participe passé et le participe futur, et elle donne les exemples suivants : *c'erili daç'erili makvs* « ich habe den Brief (bereits) geschrieben, der Brief liegt (bei mir) geschrieben », *c'erili dasaç'eri makvs* « ich habe einen Brief zu schreiben, ich muss einen Brief schreiben » ; *ra gaks sacinari?* « qu'as-tu à rire ? ». Ajoutons que le syntagme « participe passé plus *makvs* » a proprement une valeur résultative (« j'ai écrit la lettre, c'est fait », « la lettre est là, près de moi, écrite »), et qu'il ne présente pas la nuance dubitative du turmeobiti, *damic'eria c'erili* « j'ai sans doute écrit, j'ai dû écrire la lettre ». Le verbe « avoir » et le verbe « être » s'emploient tous deux, symétriquement, avec le participe passé ; les formes du premier sont bipersonnelles, alors que celles du second sont unipersonnelles (cf. Chanidzé, *Gr.*, § 425, p. 267) : *čemi c'erili daç'erili-a* « ma lettre est écrite », *c'erili daç'erili makvs* « j'ai écrit la lettre, c'est fait ».

Les formes groupées par l'auteur à la suite de *makvs* sous le signe « a » expriment l'idée de possession et n'admettent pas de préverbe. Celles qu'elle a groupées à la suite de [*makvs*], entre crochets droits, sous le signe « b », sont identiques aux précédentes, mais n'ont, nous dit-on, que le présent et l'imparfait. Elles ne s'emploient qu'avec des préverbes, et elles expriment des mouvements, des déplacements dans une certaine direction. Dans des formes comme *mimakvs* « je l'emporte », *momakvs* « je l'apporte », l'idée verbale, « emporter », « apporter », est exprimée par le préverbe ; le verbe « avoir » sert à indiquer les personnes, les temps et les modes. Le point de départ a dû être « j'ai (avec moi) quelque chose et je me déplace dans telle direction ». Dans *DA V 279, miakvs* est expliqué ainsi : *midis da tan akvs* « il s'en va et il l'a avec lui ».

On emploie dans ces conditions non seulement l'imparfait *-mkonda*, mais *-mkondes*, ainsi que, « dans une certaine mesure », les formes de la 3<sup>e</sup> série (Chanidzé, § 422, *ia*, pp. 265-266). Comme M<sup>lle</sup> Marchev l'indique, le futur et l'aoriste sont tirés de la racine transitive *t'an-*, d'aspect accompli : *mivit'an* « je l'emporterai », *mivit'ane* « je l'emportai ». Chanidzé donne cette précision, que *damakvs* « je le porte » ne s'emploie qu'au présent et à l'imparfait de l'indicatif, ainsi qu'au premier subjonctif, et qu'il n'a pas de verbe supplétif.

On voit une fois de plus l'intérêt que présente ce dictionnaire. Le regretté K. Tschenkéli prévoyait douze ou treize fascicules. Nous en sommes au 17<sup>e</sup>. Il n'y a pas lieu de le regretter. Il faut remercier M<sup>lle</sup> Marchev et ses collaboratrices d'avoir ainsi poursuivi, et d'une manière originale, l'œuvre de leur maître.

René LAFON.

80. *Cheremis-Chuvash Lexical Relationships. — An Index to Räsänen's Chuvash Loanwords in Cheremis.* Edited by John R. Krueger, assisted by E. D. Francis. Indiana University Publications. Volume 94 of the Uralic and Altaic Series. Mouton & Co. La Haye, Pays-Bas, 1968.

Cet index, établi et publié à l'initiative de M. Thomas A. Sebeok dont nous apprécions depuis tant d'années l'infatigable activité, met dans les mains des chercheurs un instrument de travail très utile qui leur permettra de tirer un meilleur parti de l'ouvrage désormais classique de notre éminent confrère finlandais Martti Räsänen. Cet ouvrage, paru dans la fameuse collection des *Mémoires de la Société Finno-ougrienne de Helsinki*, tome XLVIII, sous le titre *Die tschuwassischen Lehnwörter im Tscheremissischen*, est devenu le guide indispensable de quiconque aborde l'étude du tchérémisse. Or on sait que M. Thomas A. Sebeok a depuis longtemps tourné son attention vers cet idiome si intéressant à tant d'égards et qui est une sorte de clef de bien des énigmes que pose l'histoire des langues finno-ougriennes. Situé d'une part au nord de la Volga, dans la région de Kazan, et d'autre part à l'est dans la région d'Oufa, le tchérémisse, divisé en nombreux parlers, a subi une action très profonde de la part des Turks Tchouvaches d'une part et des Tatars de Kazan d'autre part. C'est une langue finno-ougrienne, du groupe volgaïque, évoluée en milieu turk et c'est ce qui lui confère une importance particulière car les langues finno-ougriennes les plus proches (mordve, votiak, zyriène) ont surtout subi, sauf le votiak, une action presque exclusive du russe. Le



témoignage du tchérémisse permet donc souvent de déceler ce qui a pu être consolidé du finno-ougrien ancien au contact de langues dont la structure interne était à peu près identique à celle des langues ouraliennes anciennes. A travers le tchérémisse, on entrevoit par exemple ce que le hongrois peut devoir au turk en ce qui concerne sa structure interne. Mais l'ouvrage de Räsänen ne porte malheureusement que sur les problèmes lexicaux. Il n'en est pas moins important pour l'étude étymologique des langues finno-ougriennes qui ont subi à des degrés divers l'influence turke.

La collection d'Indiana University atteint désormais plus de 100 titres. C'est la plus importante de celles publiées hors de Finlande et de Hongrie. Elle aura apporté une contribution dont l'importance ne saurait être exagérée et qui fait honneur tant à cette jeune université américaine qu'aux savants qui l'ont animée.

A. SAUVAGEOT.

81. Wolfgang STEINITZ. — *Dialektologisches und etymologisches Wörterbuch der ostjakischen Sprache. 3<sup>e</sup> Lieferung. Abhandlungen der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst. Jahrgang 1968. Nr 1. 1968, 85 p. grand in-8<sup>o</sup>.*

Ce 3<sup>e</sup> fascicule, le seul qui nous soit parvenu, voit le jour après la mort de son auteur. Steinitz, qui s'est fait connaître par de nombreux travaux, avait concentré son attention sur les langues ougriennes de l'Ob, plus particulièrement sur l'ostiak où il a apporté une contribution décisive. C'était un esprit large, une intelligence vive, un travailleur acharné dont le nom restera dans les fastes de notre discipline. Sa disparition est une perte que l'on peut dire irréparable, malgré que cette expression puisse passer pour avoir été galvaudée.

Nos regrets ne font que s'accroître à la lecture de ces 85 pages serrées de données précises qui nous renseignent sur tout ce que nous savons des dialectes ostiaks, tels qu'ils ont été prospectés jusqu'ici. Le dictionnaire dont c'est la 3<sup>e</sup> livraison est avant tout dialectologique. Les variantes connues des différents parlers sont toutes mentionnées et les mots sont présentés dans leur contexte, même si ce dernier se trouve réduit à un syntagme très simple. Quant à l'étymologie, elle nous est indiquée très brièvement quand il s'agit de mots qui se retrouvent dans les langues finno-ougriennes ou ouraliennes. Dès qu'il est question d'emprunts, cas qui est très fréquent, des indications nous apprennent quelle est la provenance

du mot et quelle est la langue qui a servi éventuellement d'intermédiaire.

Mais quel sera le sort de cette belle publication ? Sera-t-elle continuée et menée jusqu'à son terme ? Steinitz a-t-il laissé un manuscrit complet ? Ses disciples et collaborateurs seront-ils à même de prendre sa succession ? Tel qu'il se présente, l'ouvrage promet d'être une source d'information très précieuse en un domaine qui n'a pas été jusqu'ici bien avantagé par le sort.

A. SAUVAGEOT.

82. László SZABÓ. — *Selkup Texts (with phonetic introduction and vocabulary)*. Indiana University Publications. Uralic and Altaic Series. Vol. 75. 62 p. in-8°. Prix : 4 dollars. Bloomington 1967.

Cet opuscule reproduit en anglais des textes que l'auteur avait déjà fait paraître dans les *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications linguistiques) de Budapest (tome LXVIII). Cette fois, la traduction est en anglais. Le tout est précédé d'un rapide exposé phonétique et suivi d'un glossaire des plus concis. Ces documents ont été établis d'après une informatrice samoyède ostiak (ou selkoupe), institutrice de sa profession, que l'auteur a eu la chance de rencontrer à Léninegrad en 1964. Mais nous ne savons rien des circonstances exactes dans lesquelles ils ont été relevés : enregistrement, dictée ou rédaction en cyrillique par l'informatrice elle-même ? Tout ce qui nous est dit d'elle est qu'elle est née en 1921 dans un village de la vallée du Tîm, tributaire de l'Ob, où était signalé depuis déjà plus de cent ans un peuplement samoyède assez important et qui passait pour être homogène. Depuis lors, un certain nombre de Samoyèdes sont venus grossir ce peuplement en provenance du sud, ce qui n'a pas dû être sans effet sur l'évolution du parler des gens du Tîm. Ce parler ou ces parlers du Tîm nous sont très peu connus de telle sorte que tout texte, si réduit qu'il soit, est le bienvenu.

Que nous apporte l'opuscule de M. L. Szabó ? Une rapide description phonétique ou plutôt une introduction qui voudrait être phonologique. En réalité, nous y trouvons, après un inventaire des « phonèmes », quelques règles sur leur emploi, en particulier sur les combinaisons dans lesquelles ils peuvent ou ne peuvent pas entrer. Au bout de cet exposé, on demeure perplexe. Les faits sur lesquels il est établi sont peu nombreux et ne permettent pas de formuler de règles générales. En outre, on reste dans le doute quant au caractère de certaines notations. Il semble bien que l'auteur

n'ait pas su discerner ce qui est phonème de ce qui n'est que variante. Il n'y a rien d'étonnant à cela car il n'a visiblement qu'une notion très rudimentaire de la langue à laquelle il a affaire. Il n'a eu ni le temps ni probablement le moyen de faire mieux. Aussi son ambition est-elle manifestement démesurée quand il croit pouvoir définir la structure « phonologique » du parler en question. Qui-conque a été forcé de travailler dans des conditions analogues sait qu'il est impossible de se faire une idée très précise d'une partie des faits. Je me souviens qu'un éminent linguiste finlandais, qui ne savait pas un mot de français, m'avait écouté et même enregistré pour finir par découvrir que le français que je prononçais comportait « au moins 6 quantités distinctes » des voyelles ! Mais lui, il n'avait pas la prétention de faire de la « phonologie » et il transcrivait ce que son oreille percevait ou plutôt, pour être exact, ce qu'il élaborait à partir des perceptions que lui fournissait son oreille. M. L. Szabó n'était pas à même de définir les phonèmes du samoyède du Tim et le seul reproche qu'on puisse lui faire est qu'il se soit fait des illusions sur ce point.

Quant aux textes eux-mêmes, il semble bien qu'ils n'aient pas toujours été reproduits avec l'exactitude voulue. Les graphies sont incertaines parfois et des fautes d'impression ou de copie ont dû s'y glisser en nombre appréciable. On a le sentiment que l'auteur a revu ses notes bien après avoir transcrit ses textes et, à ce moment-là, il a essayé de « normaliser » ses transcriptions, voire même d'en changer, ce qui est une opération désespérée où il est fatal que l'on commette des erreurs.

Mais faisons abstractions de ces défauts, dus à ce que toutes les précautions n'ont pas été prises ou n'ont pu être prises lors de l'écoute et après l'écoute, et demandons-nous ce que ces textes nous disent. Ce qui frappe dès la première lecture, c'est qu'il s'agit d'un samoyède durement malmené par une informatrice qui pense en russe. On ne compte pas les propositions où le verbe vient au milieu de la phrase, suivi, horrible dictu, de son complément d'objet ! Et puis, les mots d'emprunt au russe fourmillent ainsi d'ailleurs que des vocables de provenance turke, tongouse et peut-être même mongole. C'est ainsi que le pluriel est fourni dans le dialecte du Tim par un suffixe *-la* qui a tout l'air d'un emprunt au tongous alors que l'infinitif (également attesté dans le parler du Taz) est en *-gu*, ce qui fait tout de suite penser à quelque variété de parler mongol. Il faut donc se rendre à cette évidence que ce dialecte moribond ne nous renseignera pas beaucoup sur ce qu'a pu être le samoyède ancien. Ceci est d'autant plus décevant que plusieurs théoriciens ont cru voir dans le selkoup (ou samoyède ostiak) un parler samoyède particulièrement archaïque et particulièrement conservateur !

Il est donc dommage que les documents réunis par M. L. Szabó ne soient pas plus nombreux et de meilleure qualité car nous avons besoin de situer le parler (ou les parlers) du Tîm avec plus de précision.

A. SAUVAGEOT.

83. *Journal de la Société Finno-ougrienne*. Tome 69, Helsinki 1968. 144 p. in-8°.

C'est par un bref exposé d'ordre général que débute ce nouveau tome de la célèbre publication finlandaise. Il est de M. Paavo Ravila en qui la science finno-ougrienne révère l'un de ses vétérans les plus éminents. C'est une sorte de manifeste proclamé à l'occasion de la célébration du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de l'État finlandais. Le titre en est « Position de la linguistique finno-ougrienne ». En termes concis, d'une rare fermeté, l'auteur y exprime ses opinions au sujet du point où se trouve notre discipline. Il constate qu'elle a pris un développement non négligeable depuis le début du siècle et qu'elle s'étend désormais à bien des pays où elle était naguère encore totalement ignorée. Des centres d'études finno-ougriennes se sont fondés peu à peu dans bien des pays : en France depuis 1931, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, etc. Une deuxième constatation est celle-ci : la science finno-ougrienne a été essentiellement jusqu'ici une science diachronique. On s'est attaché surtout à étudier l'histoire des langues comme aussi celle des institutions, des traditions populaires, etc. On a par contre négligé les études synchroniques et cette carence est ressentie comme un défaut par ceux qui, aujourd'hui, trouvent leurs inspirations dans les doctrines professées notamment outre-atlantique. P. Ravila fait observer que l'intérêt porté par nos confrères américains à la linguistique synchronique est dû originellement à des considérations d'ordre pratique. La nécessité a fait qu'on a été forcé d'enseigner beaucoup de langues à beaucoup de gens et on a été obligé de le faire dans les délais les plus courts à cause de l'urgence de certaines opérations militaires ou autres. Afin de mettre au point une méthode d'enseignement accéléré, on a été amené à vouloir dégager les traits fondamentaux des langues, à découvrir les stéréotypes (modèles) grâce auxquels on peut construire des énoncés corrects à partir de règles générales, si possible réduites en formules du genre de celles dont se servent les chimistes ou les physiciens pour déterminer certaines applications pratiques. D'autre part, les mêmes préoccupations ont conduit les autorités



civiles ou militaires à vouloir mécaniser la traduction, notamment celle entre langues peu diffusées. Pour y parvenir on s'est tourné vers la recherche des « universaux » du langage dans l'espoir d'établir des règles pratiques de transposition d'un système linguistique à un autre. Tout cela, uni au « mépris de l'histoire » (*sic*) qui anime certains théoriciens américains, a jeté le discrédit sur les recherches historiques. Pourtant, P. Ravila est convaincu qu'il est impossible de saisir le véritable mécanisme du langage sans connaître l'histoire des langues car, écrit-il : « la véritable structure profonde de la langue contemporaine ne peut se trouver que dans l'histoire ». L'homme de science se doit de rester attaché à cette notion qui, évidemment, n'intéresse guère les « missionnaires, les diplomates et les soldats ». La Finlande ne s'applique pas à leur formation, elle n'a d'autre ambition que de servir l'humanité en jetant le plus de lumière possible sur ce qu'a été l'homme finlandais.

Ces propos, qui ont parfois un accent émouvant, doivent nous faire réfléchir mais il nous est également permis de leur opposer quelques observations. D'abord, si la Finlande est aujourd'hui dotée d'une langue nationale dont j'ai essayé de décrire tant de fois l'efficacité et la perfection, c'est bien parce que cette langue a été édifiée par des missionnaires (dont le plus grand a été l'évêque réformé Michel Agricola), par des savants patriotes, par des citoyens férus de progrès, des hommes d'État, administrateurs ou politiciens. La langue littéraire finnoise est issue du souci missionnaire comme aussi de celui de l'efficacité nationale et sociale. Ceci dit, la linguistique honorée non seulement en Finlande mais dans toute l'Europe septentrionale et centrale a trop souvent abusé de l'histoire. Elle a dépensé un labeur colossal à retracer des développements phonétiques plus ou moins dépourvus d'intérêt. Combien de temps n'a-t-on pas gaspillé à discuter pour savoir si l'alternance consonantique du type actuel *-tt-/-t-* en finnois moderne n'est pas passée par un intermédiaire ancien *-t̥t-/-t̥t-*, c'est-à-dire si au lieu d'opposer un degré fort géminé à un degré faible simple, on n'a pas opposé une géminée à premier élément de tenue demi-longue à une autre géminée à premier élément de tenue brève. Ceci pour rendre compte surtout de certains phénomènes estoniens qui trouvent une tout autre explication si l'on les considère à partir de la structure propre de l'estonien et non à partir du fennique commun. C'est ce que les tenants de la linguistique synchronique feraient bien de ne jamais oublier : leurs ratiocinations sur des phénomènes de phonétique plus ou moins aléatoires ont lassé bien des théoriciens qui voulaient découvrir autre chose, à savoir les lois qui commandent la mécanique même du langage. Cela ne veut pas dire que nous dédaignons la linguistique historique. Elle fait entrer en ligne de compte le facteur temps que les synchronistes ont tort de

laisser hors de leurs raisonnements et il faut aussi concéder que les tentatives de grammaire « génératrice » comme les prouesses « transformationnistes » ne sont pas de nature à convertir au synchronisme les esprits quelque peu critiques. Les « modèles » qui nous sont offerts à longueur de pages, sous les ornements graphiques les plus variés, ne répondent pas non plus à la question posée : pourquoi les éléments du langage deviennent-ils « significatifs » et à partir de quels agencements ? Changer la terminologie ne résout rien et ne sert en fin de compte qu'à dissimuler derrière un vocabulaire ésotérique un embarras qu'on sent grandir de tous côtés. On comprend que bien des linguistes hésitent à s'appuyer sur des résultats aussi fallacieux. Les tentatives d'analyse prétendument « structuralistes » des langues finno-ougriennes (hongrois, finnois, estonien) restent très loin derrière ce qu'a apporté la description plus ou moins traditionnelle. Et surtout ces analyses laissent comme résidus des zones étendues de la langue restées inexplorées.

Mais ni les excès des uns ni ceux des autres ne doivent détourner de la recherche qui, pour être complète, doit se poursuivre parallèlement sur le plan synchronique et sur le plan diachronique. On n'y verra pas clair autrement.

M. J. Mägi nous entretient des emprunts de suffixes faits par les « langues finno-ougriennes, plus particulièrement au russe ». C'est un exposé très commode, accessible aux non-spécialistes, qui comprend de nombreux exemples, mais le titre promet plus qu'il n'offre parce que les langues traitées sont celles dites « fenno-permiennes » (fennique, lapon, mordve, tchérimisse, permien). Il n'est pas fait allusion aux langues dites « ougriennes » (hongrois, vogoul, ostiak). C'est en réalité le développement d'une communication qui avait été présentée au II<sup>e</sup> Congrès International de Finno-ougriistique, tenu à Hensinki en 1965.

Notre ami et confrère K. Bouda communique une liste de mots samoyèdes (selkouds ou ostiaks) dont un certain nombre n'étaient pratiquement pas accessibles et dont d'autres n'étaient pas connus dans les acceptions où il les a relevés. C'est une contribution d'apparence modeste mais bien utile.

M. Gerhard Doerfer évoque le problème de la parenté génétique du turk et du mongol en revenant sur deux problèmes controversés, celui du \**p*- initial et celui de la voyelle thématique en mongol.

On sait que pendant longtemps les théoriciens avaient admis que le turk et le mongol seraient issus d'une même langue mère à laquelle ressortirait également le tongous et qu'il était convenu d'appeler altaïque commun. La plupart des travaux de comparaison avaient même été entrepris en vue de définir avec plus de précision cette parenté et de restituer le fonds altaïque. Mais après la 1<sup>re</sup>

guerre mondiale, le doute avait commencé à s'emparer de certains esprits. Notre éminent confrère hongrois Louis Ligeti m'avait confié ses perplexités dès les débuts de sa carrière et mon maître hongrois Zoltán Gombocz les partageait. J'avais été moi-même amené en 1929 à supposer que l'altaïque n'avait jamais existé en tant qu'entité propre et qu'il fallait comprendre séparément le turk, le tongous et le mongol dans l'ensemble ouralo-altaïque. Ces doutes ont, si l'on ose dire, grandi, au point que d'excellents théoriciens n'estiment plus pouvoir faire remonter le turk et le mongol, à plus forte raison le tongous, à un même point de départ commun.

C'est ce que rappelle M. G. Doerfer qui résume le problème en ces trois thèses : 1) turk et mongol sont apparentés, 2) les similitudes relevées entre les deux langues sont dues à des emprunts plus ou moins tardifs, 3) ces similitudes, en ce qui concerne les mots qui semblent témoigner d'une parenté, reposent sur des emprunts anciens du mongol commun au turk commun. Cette dernière thèse serait celle de l'auteur.

Les deux arguments retenus ici par M. G. Doerfer sont ceux offerts par le traitement du \**p*- initial ancien et celui de la voyelle thématique. Le mongol commun aurait eu \**p*- à l'initiale alors que le turk ne montre plus aucune trace de cette consonne et il aurait également conservé dans les mots primaires (généralement dissyllabiques) la voyelle brève finale ou voyelle thématique.

C'est au grand Ramstedt que revient le mérite d'avoir montré que le mongol commun avait possédé un \**p*- initial, hypothèse qui avait été presque aussitôt confirmée par la belle étude publiée par Paul Pelliot dans le *Journal Asiatique* (et à laquelle M. Doerfer ne fait pas allusion). Ce \**p*- est attesté dans une partie du domaine tongous, soit tel quel (golde) soit sous forme d'*f*- (mandjou), d'*h*-, etc. Il est également attesté en kitaï, comme l'a signalé notre confrère Hambis. Pour ma part, j'en avais fait largement état dans ma thèse de 1929 (*Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*). Les \**p*- retrouvés çà et là dans les dialectes turks modernes s'expliquent par des accidents secondaires, comme le montre très bien M. G. Doerfer.

Quant à la voyelle thématique, il est impossible d'y voir le résultat d'un développement tardif du mongol. M. G. Doerfer a raison d'affirmer qu'il s'agit d'un trait ancien de la langue, inhérent à sa structure originelle. Le mongol a conservé là un trait, qui est le même que celui retrouvé en fennique et lapon d'une part, en samoyède d'autre part. Le mot ouralo-altaïque était le plus souvent un dissyllabe terminé par une voyelle brève (\*-*a* ou \*-*ä* probablement). Cette voyelle thématique a disparu des mots turks dès les monuments les plus anciens. Un phénomène analogue s'est produit dans une partie de l'ouralien et en tongous. Ce qui laisse

supposer que le turk a probablement possédé cette voyelle thématique, c'est qu'il a maintenu l'harmonie vocalique, inexplicable pour le cas où le mot turk commun n'aurait été qu'un monosyllabe à terminaison consonantique. Une analyse plus poussée du turk permettrait peut-être de déterminer les cas où certains mots dérivés ont pu conserver des vestiges de l'ancienne voyelle de liaison, préservée de la destruction par le suffixe d'élargissement. On sait qu'une partie des élargissements constitués par des suffixes dérivatifs est liée au radical par une voyelle dont le timbre dépend de la nature du radical comme aussi de celle du suffixe et qu'une autre partie des suffixes de dérivation est tout simplement accrochée au thème consonantique du mot primaire. Cette situation rappelle celle constatée en mongol mais aussi en samoyède et dans les langues finno-ougriennes. Il est donc probable que le turk a possédé à très haute antiquité une voyelle thématique. C'est en tout cas une hypothèse plus satisfaisante que celle qui lui a été opposée et qui voudrait voir dans les emprunts turks du mongol des voyelles thématiques secondaires, rajoutées par le mongol plus ou moins tardivement. Nous ne pouvons donc pas ne pas donner raison à M. G. Doerfer.

Les autres contributions contenues dans ces cahiers ne concernent pas la linguistique.

A. SAUVAGEOT.

- 
84. Károly RÉDEI. — *Nord-ostjakische Texte* (Kazym-Dialekt) *mit Skizze der Grammatik*. Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Van der Boeck & Ruprecht. 1968, 140 p. in-8°.

M. K. Rédei a eu l'occasion de poursuivre récemment ses investigations concernant les parlers ostiaks au sujet desquels il a produit comme on sait plusieurs études importantes. Cette fois, ce sont des textes qu'il a recueillis de la bouche d'étudiants ostiaks rencontrés à Léninegrad en 1964. Ces documents sont traduits en allemand, éclairés de quelques notes et précédés d'un abrégé, malheureusement un peu sommaire, de la grammaire de ce parler qui ressortit au dialecte du Kazym, parler dont nous ne possédons pas beaucoup de matériaux.

Tels qu'ils se présentent, ils nous apportent une contribution précieuse et aussi très instructive. En effet, il suffit de les lire d'un peu près pour se rendre compte que le parler ostiak en question est moribond. Manifestement, ses formes ont été simplifiées, parfois



même confondues et la syntaxe a été bouleversée par l'action du russe qui est devenue la langue véhiculaire des Ostiaks. Nous sommes loin des informateurs qu'avaient rencontrés un Castrén, un Reguly et même un Karjalainen, un J. Pápay. Ce qui frappe en particulier, c'est que l'ordre des mots est désormais à peu de choses près celui du russe. Le prédicat n'est plus aussi exclusivement en fin de phrase, etc.

Ce qui est également gênant, c'est qu'une bonne partie de ces textes ne sont que des traductions du russe et il n'est pas surprenant que l'allure de la phrase ostiaque s'en ressente. Dans ces conditions, ce qui est à retenir de leur témoignage, c'est ce qui concerne la prononciation et la morphologie comme aussi le lexique, dont notre connaissance est si insuffisante. Il est regrettable d'ailleurs qu'un glossaire en fin de volume n'ait pas rassemblé tous les vocables contenus dans les textes.

Quoi qu'il en soit, ce travail délicat a rendu un grand service à la comparaison des langues finno-ougriennes et il faut en remercier M. K. Rédei.

A. SAUVAGEOT.

85. *Ural-Altäische Jahrbücher*. Bd. 41, Heft 1-4. Wiesbaden. Otto Harrassowitz, 1969, 423 p. grand in-8° et 2 photographies.

Ce tome est consacré à la commémoration de l'érudit hambourgeois Martin Fogelius (1634-1675) qui fut l'un des tout premiers à découvrir le lien de parenté existant entre le hongrois, le finnois et le lapon.

Il reproduit et complète les contributions apportées au « symposium » qui s'est tenu à Hambourg du 4 au 8 juin 1968, auquel les « événements » survenus en France n'ont pas permis à l'auteur de ces lignes d'assister.

Est-ce une coïncidence purement fortuite ? A lire ces pages, il semble que soit passé sur elles une sorte de vent de « contestation ». Elles reflètent un grand débat provoqué par la remise en cause d'un certain nombre de résultats qui passaient pour être acquis.

La part du lion a été accaparée par la phonétique comparée. On sait que les langues ouraliennes ne sont attestées qu'à basse époque. Nous ne connaissons le hongrois que depuis le milieu du x<sup>e</sup> siècle, le finnois depuis les alentours du début du xvi<sup>e</sup> siècle, l'estonien à peine plus tôt, le carélien ne nous a laissé que deux infimes documents du xiii<sup>e</sup> siècle, le zyriène à peine davantage au xiv<sup>e</sup> siècle et les autres langues ne sont apparues qu'au cours du

xviii<sup>e</sup> siècle. Cela revient à dire que si l'on veut se faire une idée de la préhistoire et non de l'histoire des langues ouraliennes, on se trouve condamné à opérer avec toutes sortes d'expédients : restitution des anciennes formes par le moyen de la grammaire comparée, examen des emprunts contractés par les différentes langues ouraliennes à des langues étrangères, etc. Mais ces expédients n'apportent que des clartés bien vacillantes. Les emprunts les plus intéressants, par exemple, ont été effectués à une époque trop reculée pour que nous puissions vérifier leur signification. Ils proviennent de langues qui ne sont elles-mêmes attestées que plus tard, etc.

C'est notre collègue le professeur Gyula Décsy qui a engagé la bataille en exprimant sur la plupart des grands problèmes que pose la grammaire comparée ouralienne des opinions qui ne pouvaient manquer d'émouvoir les tenants de l'enseignement traditionnel. Comme les propos qu'il a tenus avec cette belle hardiesse que nous aimons en lui mettaient en cause en particulier la théorie du vocalisme originel de l'ouralien et du finno-ougrien, il a provoqué la riposte attendue du professeur Erkki Itkonen, auteur d'une théorie qui a produit une grande impression et suscité de vives polémiques au cours de ces dernières années. A vrai dire, tout ce débat s'est trouvé lié à une autre théorie, plus ancienne de peu, proposée par le regretté Wolfgang Steinitz. Ce dernier avait cru devoir restituer le vocalisme finno-ougrien commun à partir des observations qu'il avait faites en ostiak, parler qu'il avait spécialement étudié. Il avait cru déceler que le même système vocalique se retrouvait dans son principe en tchérémisse et cette concordance lui était apparue décisive. A partir de cette comparaison, il avait restitué pour le finno-ougrien une série de voyelles « pleines » et d'autres « réduites ». Il concluait que la langue d'origine avait possédé 8 voyelles « pleines » et trois « réduites » (*ɔ, o, u, a, i, ä, e, i* d'une part et d'autre part *õ, õ̃, ẽ*). Le Finlandais Erkki Itkonen, partant du fennique, comparé avec le lapon et plus vaguement avec le mordve, le tchérémisse et le permien, a de son côté établi un autre système, à peu près identifiable à celui du fennique commun, comprenant 7 voyelles (*u, o, a, i, e, ä, ü*) où les voyelles *o, e, u, i* pouvaient être à la fois longues et brèves.

C'est sur ces prémisses que s'est engagé le débat qui se prolonge depuis des années. Les linguistes de l'école hongroise répugnent à admettre que la langue commune ait comporté des longues. En effet, ils expliquent l'histoire du vocalisme hongrois en faisant l'économie de cette hypothèse. En outre, ils ne croient pas aux vertus conservatrices de ce qu'ils appellent le « frigidaire » finnois. Ils estiment qu'au cours d'une évolution qui a duré plusieurs millénaires, beaucoup de choses ont pu changer plusieurs fois et que l'archaïsme constaté en fennique ne doit pas égarer les chercheurs.

A cela s'est ajoutée la querelle suscitée par une autre hypothèse d'Erkki Itkonen, celle selon laquelle l'ouralien n'aurait connu en fin de mot que 3 voyelles brèves : *-a/-ä* et *-e*. Bien mieux, les thèmes en *-e* auraient même été à eux seuls plus nombreux que ceux en *-a* et *-ä* réunis. Cette dernière assertion m'avait amené à formuler des réserves qui s'inspiraient d'une considération simple : s'il en avait été ainsi, on s'expliquerait mal que la langue originelle ait connu l'harmonie vocalique, laquelle consiste en effet à déterminer le timbre de la voyelle thématique à partir de celui de la voyelle radicale. Or les thèmes en *-e* auraient possédé à la radicale (c'est-à-dire en 1<sup>re</sup> syllabe) tantôt une voyelle sombre (*a, o, u*), tantôt une voyelle claire (*ä, ö, ü*). S'ils avaient été les plus nombreux, l'harmonie vocalique n'aurait intéressé que moins de la moitié des thèmes primaires. Piqué au vif par cette observation (dans le tome 54 de notre Bulletin), Itkonen avait répliqué (*Suomalais-ugrilaisen Kielen- ja Historian Tutkimuksen alalta*, p. 67, note 37) en alignant l'ensemble des mots pour lesquels, avec l'aide du lapon, il restituait une voyelle thématique *-a, -ä* et *-e*. J'avais alors cru devoir signaler que cette comparaison, uniquement établie à partir du fennique et du lapon, n'était pas convainquante. Nombre de mots pour lesquels était restitué un *-e* correspondaient en hongrois à des thèmes terminés par une voyelle ouverte (soit *a* soit *e*). C'est ainsi qu'en face de finnois *käte-* « main » et *vele-* « eau », le hongrois présente *keze-* et *vize-* de même qu'en face de finnois *vaske-* « fer », nous trouvons hgr. *vasa-*, etc. Bien mieux, le samoyède yourak *jaha* « rivière, cours d'eau » ne s'oppose pas moins nettement à finnois *joke-*, etc.

Gyula Décsi a été également frappé par l'aspect assez étrange de cette théorie des voyelles thématiques et il a lui aussi opposé les faits hongrois à ceux allégués par Erkki Itkonen (pp. 59, 60) mais il a voulu trop bien faire et il a cru pouvoir également exciper des thèmes verbaux du hongrois, qui sont tous affectés de voyelles de liaison de timbre fermé : *ado-k* « je donne », *ülök* « je suis assis », *élök* « je vis », etc. Si en effet, nous parlons ici de « voyelle de liaison » c'est précisément pour rappeler que la voyelle brève unissant le radical du verbe à la désinence ou au suffixe modal n'est pas en hongrois le reflet nécessaire de la voyelle thématique ancienne. Dès les plus anciens textes (à partir du début du XIII<sup>e</sup> siècle), nous constatons que les morphèmes verbaux sont soudés au radical du verbe par le moyen d'une voyelle brève fermée, à moins qu'ils ne soient directement juxtaposés à ce radical. Dans l'Oraison Funèbre, on relève ainsi *odut* (= *adott*) « donné » à côté de *uogmuc* (= *vagyunk*) « nous sommes », etc. Ce qu'il faut retenir de ce fait, c'est qu'il est actuellement impossible de déterminer quels sont les thèmes verbaux qui ont pu connaître originellement une voyelle

finale brève ouverte ou une voyelle fermée, quelle que soit l'explication que l'on puisse offrir de ce phénomène. Force est donc de se contenter des thèmes nominaux ou, dans quelques cas seulement, des thèmes verbaux secondaires où il existe une voyelle de liaison qui pourrait être identifiée avec la voyelle originelle du thème primaire : *éled* « s'animer » (*él* « vivre »), *gyullad* « s'enflammer » (*gyúl* « s'allumer »), etc. Encore convient-il d'ajouter que dans de nombreux cas, la voyelle qui lie le radical du verbe à l'élément dérivatif suffixé est déterminée dans son timbre par la nature même de cet élargissement.

A ce propos, une autre remarque s'impose. Pourquoi nos confrères s'obstinent-ils en ce qui concerne le hongrois à ne mentionner que les formes modernes des mots? Pourquoi citer la forme *köt* « lier » (p. 55) alors que l'Oraison Funèbre offre un plus ancien *kel* (qui semble bien avoir été un thème à voyelle thématique ouverte)? Et pourquoi *könny* « larme » au lieu de l'ancien *kenw* (lire *keñü*) ou encore *könyök* « coude » plutôt que l'ancien *kenyek* (litr. *keñek*)? Pour une fois que nous disposons de quelques rares témoignages anciens, il faut les utiliser.

De ce qu'a exposé Gyula Décsi, il résulte, comme nous le savions et l'avions ici-même signalé bien des fois, que le hongrois reconnaît non pas trois mais quatre voyelles thématiques distinctes : deux fermées (*e, o*) et deux ouvertes (*ä, â*). Est-ce là un archaïsme ou une innovation? Sur ce point, nous ne recevons aucune explication mais, passant outre, notre confrère de Hambourg nous expose qu'il estime qu'en finno-ougrien commun (il se refuse à remonter plus haut), il n'y aurait eu que deux voyelles thématiques, l'une en *-a* et l'autre en *-ä*. Compte tenu des effets de l'harmonie vocalique, cela revient à dire qu'il n'y avait qu'une seule et même voyelle thématique, prenant tantôt le timbre sonore et tantôt le timbre clair selon que la voyelle radicale était sombre ou claire. La règle de l'harmonie vocalique s'expliquerait ainsi fort bien. Mais alors qu'en est-il de l'état hongrois? Qu'il me soit permis de dire tout de suite, sans pouvoir m'étendre ici davantage, que cette hypothèse me paraît simpliste. Un état ancien de langue n'est pas nécessairement simple et il se peut que ce soit Lehtisalo qui ait eu raison en posant 4 voyelles thématiques distinctes (*a/ä, â/ə*). Il s'était essentiellement fondé sur les faits samoyèdes mais il se trouve que les faits hongrois viennent à l'appui de son interprétation.

Bien d'autres observations sont suggérées par cet exposé introductif de Gyula Décsi mais il y faudrait consacrer tant d'espace qu'il est impossible de nous attarder davantage. C'est que notre fougueux confrère nous donne un vrai festival de toutes sortes d'idées et d'hypothèses dont certaines ne manquent pas de séduction. Pourtant, parmi tout ce jaillissement, il se trouve que telle ou



telle inspiration n'est pas aussi bien venue que d'autres. Ainsi, lorsqu'il veut faire intervenir la métrique dans l'appréciation de certains phénomènes phoniques, il s'enhardit jusqu'à identifier la versification finnoise d'Agricola à celle de la Complainte de Marie en vieux hongrois. Or il est patent que l'évêque Agricola avait tout simplement introduit en finnois le *Knittelvers* qui était à la mode dans la poésie allemande de son temps ! Et quant à la transposition hongroise du Planctus Mariae, il faut une bonne dose de courage pour y découvrir un vestige de l'ancienne poésie païenne des Conquérants hongrois. C'est également une imitation approximative des versifications médiévales.

Aux critiques et aux hypothèses de Gyula Décsy, Erkki Itkonen a naturellement opposé sa défense. Point par point, il a repris ses thèses en apportant toujours les mêmes arguments. Sur un point de détail, il semble avoir cédé (nous disons il semble parce que plus loin il paraît avoir oublié sa concession !), c'est sur la restitution de l'ü. Les opinions sont en effet partagées à ce sujet. Les uns veulent attribuer un ü au finno-ougrien commun, les autres s'y refusent. Décsy avait proposé de ne « créditer » le finno-ougrien que des 6 voyelles qu'il appelle fondamentales parce qu'elles lui paraissent être le plus souvent présentes dans le plus grand nombre de langues, à savoir : *a, o, u, ä, e, i* (p. 52), ce qui est probablement excessif car l'*ä* se distingue, comme phonème, assez rarement de l'*e*. Erkki Itkonen, du bout des lèvres, se résigne à admettre que l'ü aurait pu être un allophone d'*i* et cela déjà en finno-ougrien commun sinon même en ouralien (p. 86) ! Suit un essai de démonstration où il est fait référence à 2 mots qui auraient compris cet ü : finnois *nysi* (thème *nyle-*) « manche » et *syli* « brasse, giron ». A cette occasion, Erkki Itkonen croit devoir faire état de formes restituées par W. Steinitz pour l'ostiak commun (à savoir \**nöl* et \**θöl*). Or ceci pose un problème car les formes en question sont présentées comme si elles avaient une finale consonantique. Faut-il comprendre que la voyelle thématique serait tombée en ostiak à une date aussi ancienne ? Et puis, en face de ces formes ostiak, il y a les formes vogoules que W. Steinitz a restituées en \**nělš* et \**tělš* respectivement, c'est-à-dire qu'il les fait remonter à des vocalismes distincts, ce qui est en désaccord avec les restitutions qu'il a proposées pour l'ostiak. En d'autres termes, nous n'avons pas de restitution valable pour l'ougrien (hongrois, vogoul, ostiak) ni même pour l'obougrien (vogoul, ostiak). Si l'on croit à l'existence d'un groupe ougrien qui aurait même été le premier à se scinder du tronc finno-ougrien, on ne voit pas comment il serait loisible d'opérer avec les seuls formes ostiak, en ignorant non seulement les formes vogoules correspondantes mais aussi les formes hongroises (*nyele-* « manche », *öle-* « brasse, giron »). A moins d'estimer

que l'ostiak est bien une « langue-clef », supposition qui a été assez reprochée au regretté Steinitz ! Ce détail serait assez oiseux si l'auteur ne récidivait pas un peu plus loin (p. 88) en arguant, dans un autre contexte, que le mot finnois *veri* (thème *vere-*) « sang » pourrait tout de même avoir eu un *-e-* en 1<sup>re</sup> syllabe parce que l'ostiak *wər* supposerait un ancien *-e-* (Steinitz avait restitué le mot en *\*wər*) alors que le prototype vogoul aurait été *\*wīr*, avec un *i* (bref selon Steinitz). Le mot hongrois a originellement pu comporter un *i* (l'*e* fermé peut en être issu). Il est toutefois difficile d'interpréter les graphies *wirud* et *werud* « ton sang » qui coexistent sur le manuscrit de la Complainte de Marie mais il n'est pas invraisemblable que nous ayons ici le reflet d'un ancien *-i-*. Comme on le voit, les démonstrations produites à tout prix pour sauver une théorie ne sont pas toujours des mieux inspirées.

Faisant le bilan des discussions, Gyula Décsi a prononcé d'une part un violent réquisitoire contre les méthodes employées par le regretté W. Steinitz et d'autre part il a fini par apporter une adhésion presque totale à la théorie formulée par Erkki Itkonen au sujet du vocalisme. Il s'est en outre félicité que le linguiste finlandais ait à son tour pris en considération les faits « ougriens ». Oui, mais en y regardant de plus près, il apparaît que les faits en question n'ont été pris en considération par Erkki Itkonen que sous la forme des restitutions proposées par W. Steinitz ! Et comme nous venons de le dire plus haut, cette prise en considération s'est surtout limitée à celle des restitutions ostiak, ce qui revenait à reconnaître la primauté de cette langue en matière de comparaison. Il faut donc voir les choses comme elles sont. Les restitutions de Steinitz ont été obtenues péniblement à partir de recoupements approximatifs fondés en grande partie sur les notations antérieures des explorateurs finlandais, Karjalainen et Kannisto. Ces notations, très minutieuses, ne sont d'ailleurs pas toujours très réalistes mais il n'y avait guère mieux à faire. Or ce que nous apprenons de nouveau sur le vogoul et sur l'ostiak ne vient guère les éclairer. Dans ces conditions, il est risqué d'opérer avec les restitutions de Steinitz qui ne s'accordent pas lorsqu'il passe de l'ostiak au vogoul, ainsi que je l'avais signalé dès leur parution (en 1950 et 1955). Or les deux langues considérées sont manifestement très proches l'une de l'autre. Comment alors expliquer qu'un ancien *\*a* de l'une corresponde par exemple à un ancien *\*ĕ* de l'autre ? Cet écart ou cette discordance, comme on voudra, donne à réfléchir tant qu'on estime que vogoul et ostiak sont issus du même « ougrien » auquel on attribue également le hongrois. Ce problème ne semble pas avoir retenu trop d'attention et pourtant il devient urgent de le résoudre. Extraire des restitutions de Steinitz tel ou tel mot ostiak pour les besoins de la cause n'est pas une prouesse méthodologique. Et puis

le parti à tirer d'autre part du hongrois n'est pas épuisé, loin de là. C'est ainsi qu'il n'y a pas que l'\**ē* long du fennique qui corresponde à l'*e* bref ouvert du hongrois mais aussi l'*e* bref, notamment dans un mot aussi important que le verbe hgr *él* « vivre » issu d'un plus ancien \**älä* (comme en témoignent les dérivés *eledel* « nourriture », *eleven* « vivant », etc.), etc. Comme on le voit, le « symposium » de Hambourg, qui a remué tant de choses, n'a pas non plus tout embrassé.

Les deux auteurs auxquels nous venons de faire allusion n'ont pas été les seuls à traiter du vocalisme. M. Ch. Rédey a présenté des réflexions sur le vocalisme permien, M. O. Lavotha a traité de la corrélation quantitative en obougrien. M. G. O. Nagy communique ses statistiques de fréquence des voyelles en vieux-hongrois. M. Aulis J. Joki présente un certain nombre d'observations au sujet du vocalisme samoyède dans lequel il voit avec raison un témoignage précieux pour nous guider dans la restitution du vocalisme finno-ougrien. Ceci va évidemment à l'encontre des vues exprimées par Gyula Décsi qui écarte délibérément toute intervention du samoyède dans la comparaison intra-finno-ougrienne. Les observations de M. Aulis J. Joki lui donne certainement tort car il ne faut pas se priver de ce qui peut éclairer la recherche. Il se trouve en effet que le samoyède présente des voyelles thématiques susceptibles d'être ramenées à des originaux \*-*a*/\*-*ä* et \*-*e*, ce qui voudrait dire que l'ouralien aurait déjà possédé des thèmes en -*a*/*-ä* et -*e*, contrairement à ce que pense Gyula Décsi. Pourtant, il est un point où il apporte de l'eau au moulin de notre confrère de Hambourg, c'est quand il affecte d'une voyelle thématique -*e* des thèmes tels que selkoup (samoyède ostiak) *qōpā* « peau », sous le prétexte que le mot attesté chez Prokofev comporte une finale en -*ā* (et une radicale longue !) alors qu'en yourak nous avons *hōba* « id » dont Lehtisalo a noté que l'*a* final se prononçait plus ou moins « lâchement ». A ce compte, le latin n'aurait pas eu de mots terminés en -*a* dans les cas où le français présente -*e* ! Or une partie des exemples allégués par Joki en faveur de l'existence de thèmes selkoups en -*e* a pour correspondants en yourak des mots en -*a*. On devine la suite. La polémique autour des voyelles thématiques n'est donc pas près de prendre fin. M. P. Hajdú y ajoute son mot pour signaler les travaux de son compatriote G. Bereczki dont les interprétations du vocalisme tchérimisse ont provoqué une vive réaction d'Erkki Itkonen.

Le second thème traité à Hambourg a porté sur les relations éventuelles de parenté des langues ouraliennes avec d'autres langues ou groupes de langues : indo-européen, altaïque, youkaguir, autres langues « paléoasiatiques », etc. M. Bo Wickman ne sort pas de prudentes généralités et il se borne à constater que les opinions divergent selon les chercheurs, ce qui nous laisse assez incertains



quant à l'idée qu'on doit désormais se faire de la situation après les travaux des 50 dernières années. M. Pentti Aalto, après avoir répété quelques vues non moins générales sur la méthode à suivre en grammaire comparée, en vient quand même aux faits et passe en revue un certain nombre de similitudes morphologiques relevées entre l'ouralien et l'altaïque. Il est piquant, entre autres, qu'il croie devoir attirer l'attention sur le cas d'une correspondance aussi suggestive que celle du finno-ougrien \**singgere* « souris » et de tongous (golde) *singar*, *singare* (mandjou) *singgeri*, etc. que j'avais signalée dès 1929 dans mes *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*, ce malencontreux ouvrage que M. Pentti Aalto tient à ignorer parce qu'il représentait le premier essai d'une comparaison lexicale fondée sur des correspondances phonétiques régulières ! Mais il a eu tort de ne pas s'y reporter car il aurait pu y découvrir que le radical du mot ouralo-altaïque était une forme \**šinge-* ou quelque chose d'approchant et que l'élément *-re* restitué tant pour le finno-ougrien que pour le tongous ne saurait être qu'un élargissement. Comme cet élargissement se retrouve de part et d'autre, il prouve qu'à une date très ancienne, l'ouralo-altaïque possédait déjà des mots dérivés par suffixation. A moins que nous ayons affaire à un emprunt mais il faudrait alors savoir dans quel sens il s'est opéré et cela poserait bien des questions ardues au sujet de la localisation des peuples de langue finno-ougrienne. En outre, notre confrère finlandais aurait pu se convaincre de cet autre fait que le tongous a traité l'*s-* non mouillé à l'initiale autrement que ne l'a fait le samoyède (et une partie des langues finno-ougriennes proprement dites) ce qui n'est pas sans importance si l'on veut fonder la comparaison ouralo-altaïque sur autre chose que des similitudes dispersées, rassemblées uniquement d'après leur aspect phonique tardif. Il aurait enfin pu lire comment se présente le problème de l'interprétation des mots qui ont un *b-* initial en tongous ou en mongol, voire même en turk, etc.

C'est également dans les détails qu'entre M. V. Skalička lorsqu'il énumère une liste de mots indo-européens pour lesquels il essaie de trouver des correspondants finno-ougriens (alors qu'il conviendrait de voir aussi du côté ouralien et même ouralo-altaïque). Il nous est impossible de nous arrêter sur cette contribution au sujet de laquelle il convient de formuler d'expresses réserves. Est-il par exemple de bonne méthode d'opposer latin *is* à hgr. *itt* « ici » ? A ce compte, tout peut se comparer à tout.

Le problème des relations entre le youkaguir et l'ouralien a été traité par l'auteur de ces lignes tandis que M. W. Veenker a présenté un « panorama » de la question des rapports entre l'ouralien et les divers idiomes avec lesquels on a essayé de le comparer. Enfin, M. Gyula Décsy a formulé des conclusions dans lesquelles



il a voulu résumer la doctrine qu'il voudrait voir admettre en matière de comparaison finno-ougrienne. Fidèle en cela à la tradition hongroise, il préconise avec raison d'interpréter les faits autant que possible à l'intérieur de la langue, puis par comparaison avec les idiomes les plus voisins ou les plus prochainement apparentés et de ne se risquer à établir des correspondances plus lointaines que lorsque les langues à comparer auront été à peu près également prospectées. C'est le bon sens même à condition toutefois de ne pas pousser les choses jusqu'à l'extrême. Il faut savoir ne pas se priver des lumières qu'une comparaison même lointaine, même isolée, peut jeter sur un phénomène qui resterait sans cela impénétrable. Il en est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, de l'histoire ou plutôt de la restitution de la conjugaison en finno-ougrien. Si l'on s'en tient aux seules langues finno-ougriennes, on se condamne à n'y voir que du trouble.

La troisième partie de ce volume est consacrée à l'étude du problème du berceau finno-ougrien ou, si l'on préfère, de l'habitat primitif des Finno-ougriens. A vrai dire, ce sujet est traité en second lieu dans ces cahiers, avant le problème des relations de l'ouralien avec d'autres langues. C'est une erreur car la détermination du lieu où ont vécu les Ouraliens, puis les Finno-Ougriens, avant leur dispersion dépend des relations qu'ils ont pu entretenir avec d'autres peuples, de langues apparentées ou non.

C'est M. P. Hajdú à qui est revenu la tâche d'exposer le point où en est actuellement la question. Il l'a fait avec concision et fermeté. Comme on sait, la théorie traditionnelle a varié. Les premiers chercheurs avaient situé le berceau ouralien en Asie, dans les parages de l'Altai. Ensuite, on a estimé qu'il devait se circonscrire en deçà de l'Oural, entre la Volga et les monts, dans les vallées de la Kama et de la Biélaya. Ici-même, j'ai critiqué à plusieurs reprises cette théorie qui est insoutenable dès qu'on l'examine d'un peu près. En se fondant sur les recherches de palynographie et toutes une série de considérations en partie inspirées par les plus récentes découvertes des archéologues soviétiques, M. P. Hajdú en vient à supposer que les Ouraliens ont dû résider en Sibérie Occidentale, dans la région du cours moyen de l'Ob et qu'ils ont pu dès l'aube du III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. déborder vers l'Ouest sur le versant européen de l'Oural et dans les vallées tributaires de la Volga.

Cette hypothèse, Erkki Itkonen, qui avait enseigné le contraire, semble se résigner à l'admettre en arguant que les tribus ouraliennes les plus occidentales, dans lesquelles il ne voit pas les ancêtres directs des Fenniques, auraient de très bonne heure pu pousser loin vers la Baltique et même l'atteindre, ce qui n'a rien d'in vraisemblable étant donné que certaines trouvailles faites en Finlande et plus généralement sur le pourtour de la Baltique contraignent à

admettre que des contacts ont existé entre ces parages et l'Oural dès la fin du paléolithique alors que la civilisation supportée par l'ouralien ne pouvait être que néolithique, si l'on en croit le témoignage de l'ancien lexique restitué pour l'ouralien commun.

M. Géza de Rohan-Csermák, qui a cru devoir s'en tenir à l'hypothèse du berceau cis-ouralien, expose ses vues sur le rôle que la pêche a pu jouer dans la vie des Ouraliens et des Finno-ougriens. Il nous représente qu'ils ont dû remonter loin vers le Nord à la recherche des gros poissons dont ils faisaient une part importante de leur alimentation pour revenir ensuite hiverner dans des zones plus méridionales. Cette migration est également supposée par Erkki Itkonen mais d'une autre façon. Pour lui, c'est à la suite des rennes que les Ouraliens, voire les Finno-Ougriens, seraient remontés loin vers le Nord tous les étés. Il faudrait donc s'entendre car la chasse au renne sauvage demande un tout autre équipement, une autre organisation et une autre préparation que la pêche à l'aide de barrages, de bordigues, etc. Si migration il y a eu, il serait utile de déterminer ce qui l'a provoquée : la chasse au renne sauvage ou la pêche aux gros poissons de diverses variétés ? A moins que nous ayons affaire à deux sortes de populations : des pêcheurs d'une part et d'autre part des chasseurs. C'est à considérer car cela impliquerait énormément de choses.

Ce qui laisse perplexe dans toutes ces recherches, c'est la partialité de la documentation utilisée. Ainsi, pour M. P. Hajdú, le témoignage des noms d'arbres est essentiel et il rappelle que l'on peut restituer pour l'ouralien les noms des conifères : pin, sapin, cèdre de Sibérie, mélèze. Il omet de considérer que ces mêmes noms se retrouvent en dehors de l'ouralien. C'est ainsi qu'il restitue pour le mélèze un nom ouralien en \**näŋe* ou *näŋe*, qu'il ne compare naturellement pas au \**ŋaŋla* que J. Benzing restitue de son côté pour le tongous commun. et qui s'applique aussi à un conifère. Inversement, Benzing a restitué pour le mélèze un mot \**xīsī* qui évoque assez le \**kowse* (plutôt *kūse*) proposé pour désigner en ouralien le sapin, sans parler du mongol *qosi* « cèdre », etc.

Des arbres à feuilles caduques, P. Hadjú relève qu'un seul a un nom qui se trouve attesté dans plusieurs langues finno-ougriennes, c'est, paraît-il, l'orme, représenté par hgr. *szil* dans *szilfa* « ormeau », tchérimisse *šolo* « id. », mordve *šilēj* « id. » et aussi dans le finnois *salava* « *salix fragilis* », pratiquement sorti de l'usage de la langue. Mais ce terme fait penser à tongous *čalban* et ses variantes qui s'appliquent au bouleau. Alors réfléchissons un instant et demandons-nous ce que tout cela peut signifier. Pas autre chose que nous rappeler cette vieille constatation que les noms appliqués aux arbres peuvent changer de signification. On appelle du même terme un autre arbre qui ressemble plus ou moins au premier. Qui

nous oblige à supposer que le mot finno-ougrien \**sala* a bien désigné originellement l'orme ? Le témoignage triple du mordve, du tchéremisse et du hongrois, dont nous savons au demeurant qu'il a été parlé anciennement dans les parages de la moyenne Volga ? Est-ce suffisant ? Certainement non puisque déjà en fennique il a été appliqué à un autre genre d'arbre et que s'il est à rapprocher du terme tongous mentionné plus haut, nous avons affaire à une 3<sup>e</sup> acception. Et puis, à y regarder de plus près, les appellations des conifères dont fait état P. Hajdú ne sont pas si sûres non plus car elles se rapportent d'une langue à l'autre à des variétés différentes. Il est donc imprudent d'attribuer un rôle déterminant à ce genre de rapprochements. Ils ne sont valables que du seul point de vue de la phonétique comparée. Ils ne peuvent porter témoignage que des relations entretenues entre elles par les langues où on a pu les relever mais ils ne veulent rien dire quant à leur situation géographique. Et il en est ainsi des noms d'animaux, de plantes, etc. Rappelons-nous que sans quitter la France, nous sommes incapables de décider de quelle sorte de poisson il s'agit quand nous entendons parler de « mulet ». Selon les régions, il s'applique à des poissons différents. Et il en est de même du « rouget », etc.

Je ne suis pas le seul à exprimer de pareilles réserves car dans ce même tome des *Ural-Allaische Jahrbücher*, M. Denis Sinor revient expressément sur ces faits (p. 280) pour s'élever à son tour contre la désinvolture avec laquelle opèrent certains théoriciens qui savent pourtant se montrer plus qu'exigeants en d'autres circonstances. Si M. Sinor m'avait fait l'honneur de me lire, il aurait découvert depuis déjà de longues années les rapprochements avec lesquels il croit être le premier à opérer. A ce propos, quand il fait allusion au nom d'arbre attesté en turk sous la forme *tıl*, qui désigne le « mélèze » nous nous permettrons de lui rappeler qu'il s'agit tout simplement d'un emprunt de certains parlers turks (et aussi de certains parlers tongous) à une langue obougrienne ou au samoyède (notre éminent confrère finlandais M. Räsänen, dans son dictionnaire étymologique du turk l'a d'ailleurs signalé aussi pour sa part). Par contre, on est surpris de lire sous la plume de M. Sinor que le hgr. *űsző* « génisse » aurait quelque chose à faire avec le turk. Le mot ne se retrouve pas seulement en vogoul mais aussi en fennique, en mordve, sans parler de sa présence en lapon. Le regretté Munkácsi y avait vu un emprunt très ancien à l'iranien. Ce terme est à joindre à ceux que les Iraniens ont prêtés aux Finno-Ougriens quand ils leur ont enseigné les premiers rudiments de l'élevage à une époque où il n'y avait dans le secteur ni Turks ni Mongols. Et puis, il nous paraît que M. Sinor voit du mongol partout, jusque dans les mots turks empruntés par cette langue où ils sont légion.

A. SAUVAGEOT.



86. *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications linguistiques). Tome LXX, fasc. 2. Éditions de l'Académie. Budapest 1968, 208 p. in-8°. Prix 16 florins.

M. Jerzy Bańcerowski poursuit son long exposé sur le « processus d'affaiblissement et de renforcement en finnois » dont nous avons rendu compte déjà l'année dernière. On sait où veut en venir l'auteur : montrer que les phénomènes désignés sous l'appellation d'alternance consonantique (finnois *astevaihtelu*, allemand *Stufenwechsel*) procèdent tous d'un « processus » général qui provoque dans certains cas le renforcement et dans d'autres cas l'affaiblissement de la consonne dans telle ou telle position. Nous avons déjà dit que cette thèse est insoutenable *a priori* pour la raison que l'alternance constatée en fennique (mais pas dans tous les dialectes) et en lapon (sauf en lapon du sud) apparaît comme quelque chose de très particulier dont on ne rencontre nulle part ailleurs l'équivalent, du moins à notre connaissance, et ceci en dépit des efforts qui ont été multipliés pour en trouver au moins des traces dans d'autres langues. Si donc il s'agissait des effets d'un « processus » général, ces phénomènes auraient des chances de réapparaître ailleurs, ce qui n'est pas le cas. Mais l'exposé est littéralement lardé d'assertions péremptoires qui ne laissent pas de surprendre. Ainsi, l'amuïssement d'un *-t-* intervocalique serait plus attendu que celui d'une spirante sonore gutturale ( $\gamma$ ) (p. 278). Alors comment se fait-il que le  $\gamma$  tende à disparaître dans bien des langues où la dentale se maintient ? Un trait irritant de ce plaidoyer, c'est qu'il est fait flèche de tout bois. Dès qu'un fait dûment constaté oppose une difficulté, on se jette sur n'importe quel argument pour l'écarter. Ainsi, l'auteur, on se demande pourquoi, est gêné (p. 279) par l'explication donnée de la présence d'un *-d-* faisant fonction de degré faible de *-t-* dans la langue finnoise écrite. Ce *-d-* y a été introduit arbitrairement. Nous voulons dire qu'il n'est pas l'aboutissement d'un développement phonétique. C'est sous l'influence combinée du suédois et de la graphie qu'il a fini par acquérir droit de cité et aussi pour cette 3<sup>e</sup> raison que la langue commune avait besoin de noter par un signe unique les variantes dialectales du degré faible de *-t-*, lesquelles variantes vont encore du *-ð-* conservé jusqu'au zéro en passant par *r* et *l*. Il y a tout lieu de penser que c'est essentiellement cette dernière raison qui a été décisive. Mais M. Bańcerowski n'a évidemment cure de tout cela. Il ne connaît que la phonétique pure (mais pas expérimentale) et il argumente comme on le faisait aux plus beaux temps de la phonéticomanie. Et puis, il laisse de nombreuses erreurs çà et là. C'est ainsi que son argumentation au sujet du groupe *-kt-* tombe à l'eau quand il l'applique à des mots finnois tels que *vene* « canot » et *huone* « chambre, habitat » qui n'ont



jamais comporté de finale en *-k* mais bien en *-š* (p. 288). Il n'est pas non plus exact qu'il n'y ait pas d'exception au traitement du groupe *-hi-* (p. 284) qui, tant en ingrien que dans certains parlers estoniens, ne connaît pas de degré faible (ingrien : *lehtel* « les feuilles » à côté de suomi *lehdet* et *lählen* « je pars » à côté de suomi *lähden*, etc.). Il n'est pas exact qu'on ne retrouve pas de trace d'une très ancienne spirante dentale sonore en finno-ougrien (p. 295). Plus particulièrement, le lapon lui oppose soit *f* soit *h* à l'initiale...

Si certaines assertions sont déplacées, d'autres en revanche auraient pu être épargnées au lecteur à qui on n'a vraiment pas besoin d'apprendre en 1968 que «...l'affaiblissement est d'autant plus fort (*sic*) que le son est plus éloigné du commencement du mot », encore qu'il eût convenu de préciser que cette constatation ne vaut que pour le cas où le mot porte l'accent dynamique sur sa première syllabe ! Ce qui donne quelque idée de la candeur qui a inspiré ces considérations c'est qu'on puisse lire (p. 308) : « En tout cas, il serait singulier qu'il y ait eu en finno-ougrien commun, voire même en ouralien des *p*, *t*, *k* et des  $\beta$ ,  $\delta$ ,  $\gamma$  et pas de *b*, *d*, *g* ». Il faudrait tout de même savoir si l'on a affaire à une étude phonétique ou à une restitution à partir de considérations qui semblent s'inspirer de la phonologie. Nul ne s'étonnera donc que nous considérions cette « nouvelle » théorie comme nulle et non avenue.

Sur la lancée de notre excellent confrère Ivan Fónagy, dont nous avons si souvent signalé ici même les beaux travaux, M. L. Elekfi continue son investigation instrumentale des phénomènes d'accentuation et d'intonation en hongrois. Cette fois, il s'est demandé comment se distinguaient les accents d'intensité de phrase, celui qu'il dénomme « logique » et celui qu'il appelle « émotionnel ». Pour ce faire, il a procédé de la façon suivante : il a relevé un certain nombre de phrases dans lesquelles il a situé les accents en question. Ces phrases ont été enregistrées en 5 variantes phonatoires différentes, produites par 5 sujets distincts. Le premier mot ou le premier groupe de mots formant segment a été ensuite isolé et reproduit devant 40 auditeurs dont 36 étaient des étudiants en lettres de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années ayant pour spécialité le hongrois et 6 personnes employées à l'Institut de linguistique hongroise. Ces sujets avaient sous les yeux les textes des phrases témoins et il leur était demandé de désigner le genre d'accent (intellectuel ou affectif) qui leur paraissait marquer l'extrait qu'ils avaient entendu. Les résultats ont été mesurés par rapport à la liste préalablement établie des accents tels qu'ils avaient été distingués par l'investigateur (qui ne nous donne guère d'éclaircissement sur ce point particulier). Il a noté les cas où les sujets étaient tombés juste et ceux où ils se sont trompés, prenant l'un des accents pour l'autre, sans parler des

hésitations et des flottements. L'examen de ces résultats enseigne que le début de l'énoncé ne fait pas toujours sentir si le locuteur a voulu marquer l'emphase ou s'est contenté de porter un accent purement « intellectuel ». Par contre, la distinction a été mieux perçue par les auditeurs à mesure qu'ils ont eu communication de la suite de la phrase. Cela veut dire que la production phonatoire ne suffit pas le plus souvent à marquer toute seule la différence entre les deux attitudes du sujet parlant et que la structure de l'énoncé complet ainsi que sa signification y contribuent. Mais selon que les énoncés étudiés commençaient par tel ou tel terme, l'opération s'est avérée plus ou moins délicate. Ainsi, quand le premier terme était un substantif précédé de l'article défini, l'accent qu'il portait a été conçu dans 71 % des cas comme intellectuel au lieu d'être apprécié comme emphatique. Inversement, un substantif non précédé de l'article défini n'a paru porter l'accent intellectuel (au lieu de l'emphatique) que dans 31 %, etc. Ces résultats doivent s'interpréter en tenant compte de plusieurs facteurs. C'est ainsi que les 5 émissions sur lesquelles ont dû se fonder les auditeurs pour deviner si l'on avait affaire à l'un ou l'autre accent étaient elles-mêmes variables. Et puis, il s'agissait de lectures de textes écrits, la plupart empruntés à des poèmes d'Alexandre Petőfi, le plus connu des poètes hongrois. Certes, une partie des phrases choisies étaient extraites de passages ou d'œuvres relativement moins connus mais il n'empêche qu'on se trouvait en présence de la versification avec toutes ses contraintes prosodiques. Pourquoi ne pas avoir opéré avec des enregistrements pris sur le vif d'énonciations entièrement spontanées ? Il est dommage que l'auteur ait réduit la portée de son expérience en accumulant les difficultés. Mais ce n'est pas tout, le point de départ théorique est contestable. M. L. Elekfi part de ce postulat que l'ordre des mots décide de la nature de l'accent. En effet, pour reprendre l'exemple dont il se sert, la formule *Apa ír* « Père écrit » lui paraît relever de l'accent intellectuel sous le prétexte qu'elle obéit à un ordre des termes « rationnel ». Par contre, la formule *Ír apa* « Il écrit (le) père » serait représentative de l'ordre « émotionnel ». C'est du pur Rivarol ! A ce compte-là, quand un sujet hongrois dit : *Esik az eső* « Il pleut » (Tombe la pluie), ce serait une émission emphatique. Or il n'est que d'écouter ce genre d'énoncés pour se rendre compte qu'il exprime tout simplement le plus banal des constats. Inversement, si l'on entend quelque locuteur dire « *Az eső esik* », il devient manifeste que nous avons affaire à une expression où le mot *eső* « pluie » se trouve précisément en position emphatique. L'ordre des mots n'y fait donc pas toujours grand'chose. Ce qui est certain, c'est que le terme immédiatement antéposé au prédicat apparaît presque toujours comme marqué d'emphase, même si l'auteur ou le diseur en a jugé autrement (c'est

le cas de l'exemple n° 7 traité par l'auteur p. 346). Quand se décidera-t-on à abandonner tout apriorisme ? La linguistique est une science expérimentale avant tout.

Notre confrère finlandais Erkki Itkonen revient sur l'une des questions les plus controversées de la linguistique historique et qui est celle-ci : les changements phonétiques résultent-ils de lois qui connaissent ou ne connaissent pas d'exceptions ? En réalité, il y a dans son exposé deux parties distinctes. D'une part il nous expose son point de vue en ce qui concerne la nature des lois phonétiques, problème qui ne saurait être évoqué ici, et d'autre part, il saisit cette occasion pour défendre une fois de plus sa thèse sur la restitution du vocalisme finno-ougrien commun. On sait qu'il estime que le vocalisme fennique, tel que nous le saisissons sous son aspect présent ou tel que surtout nous sommes en mesure de le restituer en fennique commun, correspond en gros au vocalisme finno-ougrien commun. Cette thèse a été contrebattue d'abord par le regretté Wolfgang Steinitz et ensuite par plusieurs autres théoriciens s'appuyant sur des arguments différents. Le fennique serait-il, selon l'expression imagée de M<sup>me</sup> Edith Vértès, le « frigidaire » où se seraient conservées les voyelles du finno-ougrien commun ? Cette fois, M. Erkki Itkonen attire tout particulièrement l'attention sur les emprunts contractés au cours des siècles par le fennique, emprunts qui révèlent que les voyelles d'origine se sont bien maintenues. C'est ainsi que le nom du « miel » et de ses dérivés est *mesi* (thème *mete-*) alors que cet *-e-* peut passer pour indo-européen commun. Il en est de même de finnois *orpo* « orphelin », etc. Tout ceci est exact mais il ne faudrait pas pourtant supposer que c'est vrai dans tous les cas. C'est ainsi que le fennique a emprunté à date relativement ancienne un grand nombre de mots au balte et parmi ceux-ci il en est dont le vocalisme n'a pas été conservé : *orsi* (thème *orte-* « poutre ») (lituanien *ārdas*), *morsian* « fiancée » (lit. *marli*), *olul* « bière » (lit *alūs* ou germanique *\*alub*, cp anglais *ale*, etc.), *lohi* « saumon » (v. lit. *lāšis*), etc. D'autres irrégularités du même genre ont affecté le vocalisme des mots d'emprunt balte : finnois *harmaa* « gris » fait face à lituanien *šiřmas*, letton *siřms*, etc. L'*-e-* de *meri* « mer » surprend ainsi que celui de *reki* « traîneau », etc. Quelle que soit la bonne conservation des voyelles dans la plupart des mots, il ne faut pas tout de même en déduire que le vocalisme attesté en finnois est toujours le plus authentiquement archaïque. Naturellement il faut reconnaître que la bonne méthode exige que l'on tente d'expliquer les faits comme si, effectivement, les lois phonétiques ne connaissent pas d'exceptions. S'il était procédé autrement, on en viendrait vite à tout expliquer par tout, ce qui abolirait toute comparaison.

M. Erkki Itkonen a opéré dans ses restitutions uniquement avec



les faits constatés dans les langues fenno-permiennes (fennique, lapon, permien, mordve, tchérémisse). Il a laissé de côté les langues dites ougriennes (hongrois, vogoul, ostiak) et c'est bien ce qui lui est le plus souvent reproché. En bonne méthode, il aurait dû se contenter dans ces conditions de ne restituer que l'état fenno-permien. En particulier, on ne saisit pas pourquoi il n'a pas au moins posé les termes dans lesquels se formule le problème de la restitution des autres langues, celles laissées de côté. Il lui était facile de démontrer que Steinitz n'a pu lui-même restituer l'état de choses ougrien ou prétendu tel. C'est qu'une autre question se pose, préalable celle-là à toute comparaison interne aux langues ougriennes : a-t-il vraiment existé un groupe ougrien, nous voulons dire un ensemble dont le vogoul et l'ostiak d'une part, le hongrois d'autre part auraient fait partie ? Certains de nos confrères hongrois ont fait ces dernières années des efforts pour établir les grandes lignes du vocalisme ougrien et nous aurions aimé voir M. Erkki Itkonen dire son opinion précise sur ces tentatives. Pour ne prendre qu'un exemple, il s'agit de savoir si oui ou non le finno-ougrien commun a possédé des voyelles longues. Les historiens du hongrois en doutent et ils ont fait valoir de sérieuses raisons. Et puis, il y a le problème de l'*i* médian. A-t-il existé ou non ? Qu'on n'en retrouve aucune trace à partir du finnois n'a rien qui puisse emporter la conviction. Mais arrêtons-nous ici pour rappeler qu'aucune théorie ne nous a encore apporté de solution entièrement satisfaisante, pas plus celle de M. Erkki Itkonen que les autres.

M. Paavo Siro trace brièvement le tableau de la conjugaison négative dans les langues finno-ougriennes (il aurait pu dire ouraliennes aussi bien). On sait que la plupart de ces idiomes ont cette particularité de posséder un verbe de négation qui se construit soit avec le thème « négatif » du verbe à nier, soit avec une forme nominale dérivée du thème verbal à nier. On a en finnois *EN tule* « je ne viens pas (= je nie venir) où *tule* est le thème négatif construit avec *en* « je nie » (1<sup>re</sup> pers. sg. du verbe *e-* « nier »). Au passé en finnois moderne, on dit *EN tullut* « je nie étant venu » (*tullut* « étant venu », participe passé actif), etc. Il est aisé de voir que ce verbe négatif est désormais défectif en suomi puisqu'il ne possède plus qu'un temps et qu'un mode (présent de l'indicatif). Pour ce qui est de l'impératif, c'est une autre forme verbale qui est employée, purement interdictive celle-là. De toute évidence, les parlers fenniques d'aujourd'hui, à l'exception de l'estonien méridional, n'ont plus que des débris de la conjugaison négative ancienne dont le lapon, le permien, le mordve et le tchérémisse (comme aussi le samoyède) ont conservé de plus importants vestiges. C'est ce que constate M. Paavo Siro, notamment au sujet de l'estonien littéraire qui n'a plus retenu de tout le système qu'une forme unique *ei*.



Mais faut-il considérer cette forme comme l'équivalent des particules de négation du genre du hongrois *nem* « ne pas, non » ou de l'allemand *nicht*, etc. ? Certes pas. Et ici, nous butons sur une explication étrange de la part de l'auteur. Il se borne à déclarer que si l'indication de la personne et du nombre fait défaut dans la « structure superficielle » de l'estonien, elle peut se retrouver dans sa « structure profonde ». Outre que nous n'aimons pas cette distinction entre « structure superficielle » et « structure profonde », qui n'explique rien ici, il aurait été facile de montrer que l'élément *ei* se comporte autrement que la particule négative en hongrois, en français ou en suédois, par exemple. C'est qu'elle se construit avec un thème verbal nu ou avec un participe également nu : *ma palun* « je demande », *sa palud* « tu demandes, etc. », mais *ma ei palu* « je ne demande pas », *sa ei palu* « tu ne demandes pas » et aussi *ma palusin* « je demandai », *sa palusid* « tu demandas », etc. mais *ma ei palunud* « je ne demandai pas », *sa ei palunud* « tu ne demandas pas », etc. Cette particularité suffit à entretenir le sentiment qu'on a affaire à un verbe de négation sous une forme atrophiée. Faisons donc l'économie de formules vagues qui ne disent rien. Par ailleurs, ce qu'il y a lieu de retenir, c'est que la réduction du paradigme du verbe de négation au seul présent de l'indicatif a eu pour conséquence que le thème négatif n'a plus été suffisant et qu'il a fallu, pour exprimer le passé et les modes autres que l'indicatif, recourir à d'autres formes (participe passé actif ou participe passé passif, thème de conditionnel, thème de potentiel). Nous avons là un bel exemple de l'effort déployé par les sujets parlants pour reconstruire un système tombé en ruine.

M. Robert T. Harms se propose de démontrer par une méthode « nouvelle », c'est-à-dire ce qu'il appelle la « phonologie générative » que l'impératif des langues permiennes a bien eu pour terminaison le \*-k attesté dans d'autres langues finno-ougriennes. Son exposé se divise en deux parties : l'une contenant des généralités et l'autre apportant la prétendue démonstration promise. Laissons donc les généralités et considérons les démonstrations. La première veut nous apprendre que l'*e* du fennique est passé à *i* en fin de mot mais s'est maintenu quand il se trouvait protégé par une consonne (par exemple -k). Or le -k final s'est amui à son tour. Si donc, un mot présente en finale un -e, cet -e témoigne (et continue à témoigner) de l'ancienne présence d'une consonne finale. Il n'est pas besoin de « phonologie générative » pour le déterminer et toutes les grammaires finnoises le font sans avoir attendu cette « nouvelle » méthode. Ensuite il nous est dit que cet -e maintenu ne se comporte pas comme l'-e qui est passé à -i en finale absolue. Oui mais il conviendrait de rappeler que l'ancienne gutturale finale n'est pas totalement oubliée puisqu'elle donne lieu à des phénomènes de

sandhi sur lesquels les grammaires insistent d'ailleurs beaucoup. Il nous est rappelé ensuite que l'ancien *e* long fennique est passé (en suomi) à *ie* et qu'il ne se comporte pas de la même façon que l'*e* long issu d'une contraction : (estonien) *lee* « chemin » finnois *tie*, gén. sg. *lien* (*li-en*) mais *teke-* « faire » *leen* « je fais » (*tee-n*). Oui encore, mais à côté de ces formes nous en trouvons d'autres où le comportement est le même : *teillä* « sur les chemins » et *teimme* « nous fîmes ». La démonstration n'est donc pas complète et surtout elle a été simplifiée pour ne pas tenir compte de ce qui peut passer pour l'exception. En bonne méthode, nouvelle ou pas, cette procédure est inadmissible. C'est ensuite au tour du zyriène car en fait de permien, l'auteur ne s'appuie que sur des faits zyriènes. Nous découvrons alors qu'il s'agit, à partir de considérations qui se veulent « phonologiques », de démontrer que l'impératif zyriène s'est construit anciennement avec un suffixe *\*-k*, désormais amui mais qui, ayant protégé la voyelle thématique, serait cause que certains impératifs se terminent en *-i* à côté d'autres qui ne connaissent que zéro : *mun* « va, pars » mais *kiskü* « tire, arrache ». Or les grammaires zyriènes enseignent la règle simple que voici : la voyelle *-i* termine la forme de 2<sup>e</sup> pers. sg. de l'impératif quand le verbe se termine par un groupe de consonnes, encore que certaines variations dialectales apparaissent çà et là. Les raisonnements spécieux sur les oppositions de timbres à l'intérieur du vocalisme zyriènes n'apportent pas d'explication à ce phénomène qui peut s'interpréter de plusieurs façons puisque nous ne possédons pas de monuments assez anciens du permien pour pouvoir suivre les choses de plus près.

M. Erik Vászolyi restitue pour le permien une désinence *\*-n'* de latif attesté dans d'autres langues finno-ougriennes mais qui n'apparaît plus en permien que dans des formes adverbiales plus ou moins clichées et aussi comme élément de désinences casuelles complexes. Comme il le dit lui-même, il s'agit de « vestiges pétrifiés » mais il paraissent suffisamment éloquents.

M. Alexandre Csúcs a dressé une statistique à partir du 1<sup>er</sup> volume du dictionnaire étymologique en cours de publication qui concerne uniquement le lexique d'origine finno-ougrienne en hongrois (*A magyar szókészlet finn-ugor elemei*, Budapest 1967). Ce premier volume ne comprend que les entrées allant d'*a-* à *gy-*, soit approximativement le tiers de l'ensemble du lexique supposé être d'origine finno-ougrienne. Le nombre des entrées contenues dans ce premier volume est de 207, ce qui correspond à 18.708 entrées dans le grand dictionnaire (*A magyar nyelv értelmező szótára*) édité sous les auspices de l'Académie des Sciences. Mais comme ces dernières entrées sont en grande partie fournies par des dérivés et des composés et que la plupart de ces mots secondaires ont pour souche des

mots autochtones, le pourcentage des éléments finno-ougriens est plus important qu'il n'apparaît à première vue. Il en est de même pour la fréquence relative de ces éléments dans l'usage encore que nous ne disposons d'aucune statistique de quelque valeur. Nous attendons toujours que nos confrères hongrois entreprennent une investigation sérieuse sur ce point.

La répartition numérique des mots est assez caractéristique. Sur les 207 mots retenus, 74 commencent par *f*- (issu d'un ancien \**p*-finno-ougrien). Cela fait 35,7 %. Ensuite viennent les mots commençant par *e*- ou *é*- (42 soit 20 %) et ceux commençant par *a*- et *á*- (41 soit 19,8 %), etc. On voit combien la partie du lexique à ancienne initiale \**p*- joue un rôle important, au moins numériquement. Je me permettrai de rappeler que c'est la raison pour laquelle, dans ma thèse *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*, en 1929, j'avais cru devoir retenir essentiellement les mots comportant à l'initiale les occlusives \**p*-, \**t*-, \**k*-.

Du point de vue de la distinction des parties du discours, on notera que 110 de ces 207 vocables sont des substantifs et 80 des verbes. La proportion de ces derniers paraîtra peut-être importante mais il y a lieu de considérer que la distinction verbe/nom est relativement récente en finno-ougrien et d'autre part, ce sont les langues de civilisation qui ont développé plus particulièrement leur stock de substantifs (et aussi d'adjectifs). On peut même ériger en règle que les notions de civilisation sont surtout supportées par des noms. C'est une constatation dont on n'a pas fini de tirer tous les enseignements.

Du point de vue étymologique, on constatera que 56 % seulement des explications proposées sont considérées comme sûres. Les autres sont ou vraisemblables (13,5 %) ou probables (14,4 %) ou controversées (11,1 %) ou carrément douteuses (3 %).

Pour ce qui est de leur appartenance, 55,7 % de ces vocables sont communs au hongrois et au vogoul, 53 % au hongrois et à l'ostiak, 41,5 % au hgr. et au zyriène, 38,6 % au hgr. et votiak, 32,3 % au hgr. et au finnois (mais seulement 26,5 % au hgr. et à l'estonien), 26 % au hgr. et au lapon, etc. L'auteur estime que ces pourcentages indiquent le degré relatif de parenté du hongrois avec les autres idiomes finno-ougriens et il trouve, ce qui est juste, que cela est conforme avec ce qui a été enseigné sur la position relative des dialectes finno-ougriens les uns par rapport aux autres. Ces chiffres confirmeraient donc la parenté plus proche du vogoul et de l'ostiak et du hongrois. Ils apportent leur soutien à l'hypothèse d'après laquelle il y aurait eu des liens particuliers entre le permien et le hongrois, etc. Nous le reconnaissons d'autant plus volontiers que nous sommes pour notre part assez sceptique au sujet de cette hypothèse. C'est qu'en y regardant de plus près, les choses

apparaissent sous un autre jour. Nous avons nous aussi établi une statistique, mais en partant d'un autre calcul. Nous avons relevé, par exemple, les mots qui ne sont signalés que dans le prétendu ougrien. En faisant la part belle aux étymologies contestables, nous trouvons que 29 vocables seulement seraient proprement « ou-griens », c'est-à-dire attestés uniquement en hongrois, vogoul et ostiak. Les mots relevés en hongrois et vogoul seulement sont au nombre de 18, dont le tiers au moins répond à des étymologies peu sûres. Enfin, 6 mots seulement ne sont attestés qu'en hongrois et en ostiak. Ces chiffres donnent une idée très différente au sujet de ce qui se passe en réalité. En effet, seuls peuvent porter témoignage de l'unité présumée des langues ougriennes les vocables qui ne se retrouvent pas hors de ces trois langues. Les chiffres mentionnés ci-dessus montrent que cela se réduit à peu de choses. Nous ne nous sentons donc pas ébranlé par les statistiques de M. A. Csúcs.

Quatre contributions sont apportées à la connaissance du verbe. Il s'agit d'exposés présentés à la « conférence » qui s'est tenue à Budapest du 7 au 9 septembre 1967 et qui s'était précisément donné comme ordre du jour « la grammaire et la sémantique du verbe ».

M. V. Skalička traite de la « morphologie du verbe ». Il part de ce postulat que le rôle des « morphèmes » ou, comme il s'exprime, des « éléments morphologiques », est surtout de participer à la construction de la phrase. C'est la morphologie « avec l'aide de laquelle nous donnons à chaque vocable la direction qui nous renseigne sur le rôle qu'il aura dans la phrase ». C'est peut-être vrai en tchèque mais ce n'est pas exact en hongrois et encore moins dans les langues qui s'expriment avec un minimum de « moyens morphologiques ». Il nous est dit, en passant (p. 428) qu'il y a des langues où c'est le substantif qui est le plus développé (hongrois, finnois) alors que dans d'autres, c'est le verbe (mordve, vogoul, ostiak). On aimerait savoir ce que cela veut dire. L'auteur reconnaît que, du point de vue sémantique, certains morphèmes peuvent être parfois superflus. Ainsi, ceux qui indiquent la personne du sujet du verbe quand « il y a sujet ». Il illustre cette règle en citant les deux énoncés hongrois *az apám kérdezett* « le père a demandé » et *azt látom* « je l'ai vu ». Le premier énoncé comporte effectivement une forme qui n'a pas de marque de sujet de 3<sup>e</sup> personne du singulier mais un sujet explicite. Ceci est courant en hongrois. Quant à *azt látom* « je vois cela », nous y avons bel et bien une désinence de 1<sup>re</sup> personne du singulier (-*m*) qui « marque ici la forme « objective » du verbe » ! Il est affirmé plus loin qu'un « lexème » (l'auteur dit « élément lexical ») ne saurait à la fois exprimer une chose et son contraire. Il ne se rappelle pas le français *hôte*, par exemple. Il affirme qu'il y a en hongrois des voyelles de liaison qui sont sans « signification ».



C'est inexact ; la voyelle de liaison peut parfaitement jouer un rôle différenciatif. Si nous disons *bűnűsűk*, cela veut dire « des criminels » mais *bűnűsek* signifie « ils (elles) sont coupables », etc.

M<sup>me</sup> Hélène Molnár H. traite des « structures d'attraction » du verbe en hongrois. En d'autres termes, plus traditionnels, cela veut dire qu'elle énumère les cas où le verbe se construit avec des compléments affectés de telle ou telle marque casuelle. C'est ainsi qu'on dit en hongrois *haragszik valakire* « être fâché contre quelqu'un » (sur qqun), etc. Selon elle, le verbe « forme structure » avec le complément et elle distingue autant de types de « structures » qu'il y a de possibilités latentes dans la langue. Naturellement, elle y mêle la fameuse théorie ou méthode « transformationniste » et nous avons droit à l'immanquable opposition du type : *az agyagot golyóvá formálja* « il forme l'argile en une boule » et *golyót formál az agyagból* « il forme une boule avec l'argile », etc. Comme si ces énoncés étaient « transformables » sans laisser de résidu, nous voulons dire qu'il s'agit d'exprimer deux processus distincts, bien reflétés dans les énoncés qui traitent les deux compléments en présence différemment parce qu'ils expriment des relations syntagmatiques différentes. Et c'est ici que le bât blesse car il convient de savoir ce qu'on doit entendre par « attraction ». Alors, il nous est fait allusion à la « transitivité » du verbe sans que nous sachions ce que nous devons entendre par là et il nous est même ajouté que tout s'explique par le rapport que ces énoncés entretiennent avec la « réalité ». Mais que faut-il entendre du point de vue linguistique par « réalité » ? Après avoir essayé de trouver quelque chose de consistant dans un pareil exposé, on en vient à se demander pourquoi l'auteur a oublié la notion classique de « rection » qui rendait déjà clairement compte de ces phénomènes et sur laquelle le regretté Louis Hjelmslev a formulé des remarques qu'il serait dommage d'oublier.

Avec M. C. J. Hutterer, il est question des « temps et des modes » mais nous n'avons affaire qu'à des rappels de généralités qui traînent dans tous les manuels et, en particulier, l'auteur a su utiliser les manuels soviétiques.

Nous revenons à la précision et à la clarté avec le trop bref exposé de notre confrère Jean Perrot qui remet heureusement les choses en place en montrant qu'il ne convient pas de traiter en vrac toutes les constructions qui comprennent un prédicat et des extensions plus ou moins complexes et plus ou moins occasionnelles pour en faire des entités rigides. L'usage comporte des constances dans certains syntagmes verbaux et aussi des stéréotypes dont les termes sont commutables indéfiniment. Il convient de savoir les distinguer si l'on ne veut pas tomber dans la confusion. Comme nous l'avons signalé plus d'une fois, la relation sujet/prédicat est différente de

par sa nature de toutes les autres relations syntagmatiques. C'est la relation fondamentale. Les autres syntagmes, qu'ils constituent des groupes proprement nominaux ou des groupes verbaux (verbe + extensions diverses) ne sont que des relations secondaires qui ne supportent pas à elles seules une énonciation, sauf dans le cas (plus fréquent qu'on feint de le croire) où nous avons affaire à des expressions elliptiques. Il serait intéressant que Jean Perrot nous donne un exposé plus large de ses vues.

Nous ne nous arrêterons pas sur l'exposé de M. J. Zsilka intitulé « Rapports du mouvement et de l'état dans la langue ». Il y reprend ses analyses « transformationnistes » en les commentant et en les additionnant de propos qui exigeraient d'être repris phrase par phrase pour être réfutés comme il se doit.

D'autres contributions pleines d'intérêt figurent également dans ce fascicule ainsi que plusieurs comptes rendus qu'on peut lire avec fruit. Les articles sont suivis de résumés, fort inégaux, en russe, allemand ou anglais. L'exposé de notre confrère Jean Perrot a été reproduit en français. C'est une délicate attention à laquelle nous sommes très sensibles. Notre regret est que nous ne pouvons pas agir de même quand nous publions le manuscrit d'un de nos confrères hongrois. Il est vrai que nous rendons un plus grand service à la science hongroise en le diffusant en français.

A. SAUVAGEOT.

87. *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications linguistiques). Tome LXXI, fasc. 1. Budapest 1969. Éditions de l'Académie. 227 p. in-8°. Prix du fasc. 16 florins.

Complétant ses études sur le dialecte ostiak du Vach, M. J. Gulya communique la liste des mots qu'il a recueillis lors de sa mission en URSS. Chaque entrée est suivie de tous les renseignements que l'auteur a pu noter : formes d'emploi des mots, locutions où ils figurent, etc. C'est très précieux car les dictionnaires de l'ostiak dont nous disposons ne nous fournissent pas toujours autant de précisions et surtout, ils ne les classent pas aussi systématiquement. En outre, il s'agit d'un glossaire qui ne comprend que la seule variété dialectale relevée par l'auteur. On n'est donc pas gêné pour situer le mot ou la construction auxquels on a affaire, ce qui permet de se faire une idée plus exacte d'un parler pris en lui-même et non pas dilué dans la comparaison avec les autres parlers. Il faut féliciter M. J. Gulya de nous avoir apporté cette contribution.

M. P. Hajdú, à qui nous devons déjà de bien beaux travaux sur

le samoyède, traite ici d'un suffixe de dérivation qu'il a identifié dans les parlers samoyèdes et qu'il dénomme « connectif-réciproque ». Il s'agit d'un suffixe qui apparaît associé le plus souvent à la marque (simple ou redoublée) du duel dans des locutions du type samoyède selkoup (ostiak) *šillī iraqumosqāqī* « deux époux, homme et femme » (= deux vieux hommes ou deux vieilles gens). L'élément -s-, combiné au suffixe *qāqī* (redondant) de duel, exprime l'idée d'un ensemble formant un tout (ici un couple). M. P. Hajdú fait remonter ce suffixe à un ancien \*-č- mouillé et il le compare à un suffixe relevé en finno-ougrien, dont la forme originelle a été généralement restituée en \*-ȳč-. On trouve en effet des formes telles que l'ostiak *jəγ sāγən* « le père et le fils » (= le père et ce qui fait deux avec lui : *jəγ* « père », -sā- suffixe connectif-réciproque », -ən « suffixe de duel). Ce même suffixe se retrouverait sous un aspect quelque peu différent dans des mots estoniens dialectaux et en vote : estonien *pojat-sed* « des frères », etc. Rappelons que le finnois présente de son côté des formes telles que *päilset* « bride (d'un cheval) », *suitset* « mors (d'un cheval) » dont le -ls- remonterait également à un ancien \*-ȳč-. M. P. Hajdú montre d'autre part que des concepts analogues sont couramment exprimés, à l'aide d'autres moyens formels, dans plusieurs langues de Sibérie, notamment en tongous, etc.

Notre confrère soviétique V. I. Litkin revient sur le problème si controversé de la voyelle thématique en ouralien. On sait que les mots ouraliens étaient en principe des dissyllabes terminés par une voyelle brève dont on a essayé de déterminer le timbre. Deux opinions s'affrontent. Selon les uns, il y avait 4 voyelles thématiques, deux ouvertes et deux fermées. Selon les autres, il n'y en aurait eu que 3, à savoir -a/-ä d'une part et d'autre part -e. Cette dernière voyelle aurait affecté aussi bien les mots sombres que les mots clairs. C'est notre confrère finlandais Erkki Itkonen qui s'est fait le principal défenseur de cette opinion et il l'a fondée sur la comparaison des parlers fenniques et des parlers lapons qui ont les uns et les autres plus ou moins bien conservé la voyelle thématique. Ainsi, à finnois *kala* « poisson » répond en lapon de Norvège *guolle* (-e répondant régulièrement à -a du finnois) tandis qu'à finnois *kuole-* « mourir » s'oppose le lapon *gulä-* (où ä « sombre » correspond à -e- du fennique). Pour ce qui est d'-ä du fennique, sa correspondance en lapon est également -e, tout comme pour -a (finnois *elä* « vivre »/lp *aelle-*). C'est en extrapolant que l'on a ensuite essayé de déterminer que tel ou tel mot présentait un \*-e au lieu d'un \*-a ou d'un \*-ä. En effet, les finales sont en grande partie amuies en mordve comme en tchérimisse et celles qui subsistent ne reflètent pas toujours un état ancien. Dans les autres langues finno-ougriennes, elles ont disparu sauf dans le cas où, dès une date

très ancienne, elles ont été protégées par un élargissement suffixal. Ainsi, le hongrois *hal* « poisson » présente toujours un thème vocalique dans des formes telles que *halak* « poissons » (nominatif pl.), *halat* « poisson » (accusatif sg.), *halas* « poissonneux », etc. Si l'on veut donc mieux assurer la comparaison, il est nécessaire d'aller examiner les formes élargies des mots où la voyelle thématique a été préservée. Ce n'est pas facile car toutes sortes d'actions et de réajustements sont venus brouiller les choses. Devant certains suffixes, un certain timbre s'est généralisé, par exemple, ou bien des assimilations se sont produites, etc. C'est à un procédé un peu semblable que recourt V. I. Litkin en opérant sur les formes de 3<sup>e</sup> pers. sg. du présent de l'ind. des verbes d'un dialecte zyriène, celui d'Udor où il a constaté que les verbes se présentent à la forme indiquée sous deux aspects différents selon qu'ils remontent à un thème en *\*-e* ou à un thème en *\*-a/\*-ä*. Dans le premier cas, leur 3<sup>e</sup> pers. sg. du présent de l'ind. se termine en *-e* et dans le second cas en *-as*. On a ainsi : *kile* « entendre »/finnois *kuule-/lp gulä-* et autrement *olas* « il vit » / fi. *elä-* « vivre » / lp. *aelle-, udas* « il donne à boire » / fi. *anta-* « donner » / lp. *vuow'de-/ hgr. ad*, etc.

L'hypothèse est séduisante car elle permettrait, si elle était vérifiée, de réduire le nombre des thèmes primaires dont on ne savait jus'ici par quelle voyelle ils se terminaient. Aussi bien V. I. Litkin nous propose 20 étymologies où il croit pouvoir nous éclairer sur ce point.

Pourtant, à la réflexion, les choses ne vont pas si vite. En règle générale, toute voyelle finale a été amuïe en permien. C'est seulement quand elle était protégée par une consonne qu'elle s'est maintenue (plus ou moins altérée quant à son timbre). Une forme *kile* suppose donc une finale consonantique disparue ou bien nous avons affaire à une réfection secondaire. Il est donc hasardeux de s'appuyer sur ces formes. En outre, la comparaison doit être plus poussée car il est des cas où la nature de la voyelle thématique ne peut apparaître que par recoupement. Ainsi sur la foi de lp. *gorä-* « attacher » et de zyr Ud. *kere* « froncer, plisser » que l'auteur rapproche de fi. *kuro-* « faufile, bâtir », nous aurions affaire à un thème ancien du type *\*kure-*. Mais alors comment expliquer l'*-o* finnois ? Et comment rendre compte de fi. *kure* « pli, fronce » puisque nous savons que les dérivés déverbatifs en *-e* (anciennement *\*-ek*) sont souchés sur des thèmes en *-a/\*-ä* ? Et puis, n'avons-nous pas le témoignage du samoyède nenets (yourak) *hürä-* « attacher »/sam. selkoup (ostiak) *kuráp, kurám* « tresser » ? Il nous est proposé de voir dans le mot zyriène d'Udor *piže* « exprimer, pressurer, tordre » un ancien thème en *-e* et de le rapprocher de hgr. *facsar* « tordre, exprimer, presser », ce qui s'accorderait avec le finnois *puserta-* de même sens. Le seul ennui est que le mot hgr. présente



-a-, ce qui en général devrait correspondre à une voyelle thématique -a du fennique. Mais de son côté l'-e- du mot finnois peut parfaitement bien refléter un plus ancien -a- puisque le suffixe complexe -ria- est toujours précédé d'un -e-. Enfin, dernière remarque, le zyriène *pj'd'žjrt-*/votiak *pjžjrt-*, également de même sens, se prêterait mieux à la comparaison mais il faudrait alors rendre compte de ce que signifie le -j- qui fait figure de voyelle thématique. Non, les choses ne sont pas si simples. Considérons en effet le mot finnois *kuole-* « mourir », qui présente une voyelle thématique -e, il répond au verbe hongrois *hal* « mourir », zyriène *kul-*, etc. Mais si nous considérons le dérivé hongrois *halál* « mort » (la mort) attesté dès l'Oraison Funèbre (des environs de 1200), il est difficile de supposer que ce mot ait comporté une voyelle thématique fermée. Il en est de même du passé narratif relevé dans ce même texte vénérable où nous lisons *hadlaua* « il entendit » qui répond au finnois *kuuntele-* « écouter » et où nous avons -a- en face de l'\*-e- finnois. Cela prouve qu'il est aventureux de restituer à partir du seul fennique et du seul lapon l'état de choses ancien. D'autant plus que la voyelle thématique hongroise apparaît sous quatre aspects : deux timbres fermés (*o*, *ë*) et deux timbres ouverts (*a*, *e*). Cette répartition résulte-t-elle d'une innovation hongroise ou reflète-t-elle l'état de choses finno-ougrien ? Ou même ouralien ? Certes, on peut arguer que l'on n'a pas pu restituer le vocalisme proprement ougrien et que ce qui se passe en ougrien (hongrois, vogoul, ostiak) ne saurait donc être pris en considération mais alors pourquoi cette prétention de restituer des formes finno-ougriennes ou ouraliennes ? Et puis, est-il si sûr qu'il y ait eu un état de choses ougrien ? En d'autres termes, n'est-il pas temps de réexaminer les prétendues relations préférentielles qui auraient existé entre le hongrois et les langues ob-ougriennes (vogoul et ostiak) ? Sur quels critères précis s'est-on fondé ? Implicitement, on a déjà remis en question, au moins partiellement, cette parenté à partir du moment où l'on a essayé d'expliquer certains phénomènes hongrois en formulant l'hypothèse selon laquelle il y aurait eu une période de contacts intimes entre le hongrois et le permien ! Comme on le voit, l'exposé de V. I. Litkin pose plus de questions qu'il n'en résout.

M. L. Honti nous entretient de la façon dont le complément d'objet du verbe se trouve indiqué dans le dialecte vogoul de là Tavda. Deux cas se présentent : l'objet est représenté par un nom affecté d'un suffixe d'accusatif ou bien il figure simplement au nominatif. En réalité ce dualisme se superpose à un autre dualisme, celui du verbe qui se trouve conjugué différemment selon que l'objet qu'il gouverne est défini ou indéfini. L'exposé est clair, illustré d'exemples extraits des relevés de Munkácsi et de Kannisto et les enseignements qui en ressortent sont manifestes. L'objet

indéterminé est figuré au nominatif, c'est-à-dire sans marque aucune le désignant comme objet et il est construit avec un verbe conjugué à la forme dite subjective (ou mieux indéfinie). On lit donc des énoncés du type : *tül' kül wärs* « là il construisit une maison » (*wärs* « il construisit », *kül* « maison ») où ce qui est interprété comme objet pourrait aussi bien être sujet. Si par contre, l'objet est conçu comme déterminé, qu'il soit ou non affecté d'un suffixe (*m* ou *m*+voyelle) d'accusatif, le verbe qui le gouverne est à la forme objective (ou définie) : *ti khâtme ôkhelstel* « il lut cette lettre » (*li* « cette », *khât* « lettre » + *-me*, suff. d'accusatif, *ôkhelstel* « il la lut ») ou *verüu äw il-nöplestil* « il maria la plus jeune fille » (*äw* « fille », *ilnöplestil* « il la maria »). Sans nous arrêter davantage sur les détails, disons que ces règles ne s'appliquent pas toujours sans exception. En particulier, l'emploi de la conjugaison objective souffre de ratés évidents qui s'expliquent par l'état moribond du dialecte étudié. Il est perceptible que le système originel est en train de se détraquer. Ce qui est regrettable, c'est que l'auteur ait opéré avec les notions traditionnelles de complément d'objet et de verbe. En réalité, tout deviendrait plus clair si l'on se décidait à analyser les phrases en question sans vouloir y discerner des relations entre des concepts qui n'y ont pas été exprimés. Un énoncé tel que *kälti iüketstäm* « j'ai pansé sa main, je lui ai pansé la main » s'analyse en réalité en : « sa main est mon panser » et ce qui est présenté comme un complément d'objet n'est tout simplement qu'une dépendance subjectale du prédicat. Cette procédure permet d'entrevoir la fonction du prétendu suffixe d'accusatif qui présente un emploi rappelant quelque peu celui du « génitif » ou « cas relatif » (en *-m*) de l'esquimo. Il faudrait donc repenser toute cette question.

Mme Anna Jászó A. a relevé dans des textes folkloriques ostiaques de la Sigva les formes de « noms verbaux » dérivés en *-t-* et en *-m* qui se trouvent employés en fonction prédicative. Elle se demande s'il faut y voir les formes conjuguées ou simplement des noms, généralement affectés de suffixations possessives, qui feraient fonction de verbes. La question est mal posée. Originellement, la distinction est très malaisée car il y a indistinction entre les formes verbales et celles dites nominales. Encore de nos jours, il n'est pas possible de décider, d'après un critère morphologique, si une forme finnoise *tuleval* est un participe présent pluriel (venants) ou une 3<sup>e</sup> pers. pl. du présent de l'indicatif « ils, elles viennent ». Cela dépend des conditions d'emploi (pas même de l'ordre des mots !). Pour ce qui est des formes en *-m*, rappelons qu'elles servent à former les temps de passé composé en permien comme en lapon. Ce fait est à méditer quand on songe à la répartition ancienne des dialectes finno-ougriens. Il est frappant que le hgr. ne présente rien de comparable.

Mme Marguerite Palló K. revient sur plusieurs étymologies

turkes d'emprunts hongrois. Il s'agit d'interpréter le -z- intervocalique de mots hongrois tels que *győz* « vaincre » que l'auteur fait judicieusement venir d'un turk ancien *jigād-* ou *jägād-* et *búza* « froment » qui, en moyen turk, se présente sous les espèces d'un mot *buyđai*, osmanli *buğday*, etc. Traditionnellement, les linguistes hongrois sont portés à voir dans ces emprunts des mots en provenance de l'ancien tchouvache ou bulgare. Mais est-ce bien indispensable ? Si, comme il y a tout lieu de le supposer, la forme turke (non bulgare) a comporté un -đ-, il n'y a rien de plus naturel que de se représenter que le -đ- en question ait été remplacé en hongrois ancien par un -z-. Cela prouverait seulement que les vocables en question ont été empruntés alors que l'ancien -đ- était déjà passé à -z- en hongrois. On sait que les voyageurs arabes ont de leur côté noté ce -đ- turk par -z- et c'est ce que nous entendons constamment en France même quand des Français peu habiles à prononcer l'anglais substituent -z- au *th* sonore. Dans ces conditions, il ne semble pas qu'il soit absolument nécessaire de songer au tchouvache et ces vocables peuvent tout aussi bien venir d'un autre dialecte turk où l'ancien -đ- serait passé à -đ- avant de parvenir en hongrois ancien. Il est en effet difficile de toujours pouvoir discerner d'où a pu venir tel ou tel emprunt turk. Les anciens Hongrois ont vécu dans un monde où ils se trouvaient entourés de nombreuses tribus turkes plus ou moins en effervescence et il faut s'attendre à ce que les emprunts reflètent cette confusion. Dans leur souci de serrer les choses au plus près, nos confrères hongrois ont parfois perdu de vue cette toile de fond historique.

Bien d'autres études sont contenues dans ce fascicule. Plusieurs étymologies nouvelles, notamment celles proposées par M. Ch. Rédei. M. L. Bese traite de la conjugaison en mongol moyen mais cette étude paraîtra en anglais dans les *Acta Orientalia* à Copenhague. M. J. Zsilka revient, avec toujours les mêmes exemples factices sur le « système organique » et le « système inorganique » des « formes de phrases » (*mondalformák*), ce qui confirme que la méthode dite « transformationniste » est vraiment incapable de rendre compte des mécanismes d'une langue telle que le hongrois. En particulier, l'auteur passe devant des constructions du type *rákötölle a madzagol a dugó-ra* « il attache la ficelle sur le bouchon » caractérisé par la surdétermination (l'élément *rá* et l'élément *-ra* sont combinés pour exprimer le même mouvement) sans en saisir la signification. Il se contente de les trouver intransformables et par conséquent « isolées » (*magányos*). A quoi bon vouloir alors se servir d'une procédure qui se révèle aussi vaine ?

De nombreux comptes rendus, le plus souvent détaillés et même parfois critiques, nous montrent comment nos confrères hongrois réagissent devant les publications qui leur parviennent de l'étranger

Les principaux exposés sont suivis de résumés en allemand, russe, anglais et même français.

A. SAUVAGEOT.

88. Elli KÖNGÄS MARANDA. — *Finnish Folklore Reader and Glossary*. Indiana University Publications. Uralic and Altaic Series. Volume 71, 337 p. Bloomington 1968. Mouton & Co. La Haye. Prix : 8 dollars.

A partir de 80 pages de textes « folkloriques » divers, Mme Elli Kōngäs Maranda entreprend d'enseigner le finnois à des étudiants qui veulent y trouver accès pour des études folkloriques et autres. Pour cette raison, cet ouvrage, polycopié comme il est désormais courant de le faire aux États-Unis, s'adresse à un public restreint, tout à fait distinct de celui des manuels publiés ces dernières années, où est généralement tentée une « approche rapide » de la langue de tous les jours.

Quelques paradigmes et un long glossaire de 242 pages se chargent d'éclairer le débutant sur les secrets de la morphologie du finnois car il n'est naturellement ni question de la prononciation ni de la syntaxe. Aussi peut-on se demander comment l'étudiant pourra s'en tirer sans la présence du maître. Il est vrai que le glossaire est assez habilement confectionné. Les entrées sont fournies par la forme du mot saisie dans le texte et les renseignements suivent, qui permettent de reconstituer tout le paradigme. Cela veut dire que chaque article de mot est un petit condensé de règles morphologiques. Typographiquement, les phénomènes sont bien indiqués sauf quand l'auteur place un 0 (: zéro) dans certaines positions alors que pareille indication est vraiment superflue. Une note introductive aurait pu en faire faire l'économie. D'autant plus que ce zéro vient se placer à tort et à travers. Ainsi, le génitif pluriel du mot *jyvä* « grain » se présente soit sous la forme *jyvien* « des grains » soit sous un aspect plus archaïque *jyvän*. Dans ce dernier l'auteur a cru bon d'intercaler un 0 (: zéro) : *jyvä-0-n* sans doute pour rappeler que la forme remonte à un ancien \**jyväden*. Le zéro semble vouloir tenir la place de l'ancienne spirante sonore dentale -ð-. Or à ce compte-là, il aurait fallu aussi intercaler un -0- dans *jyvi-0-en* (< \**jyviden*), ce qui n'a pas été fait. Ce petit détail suffit à révéler que l'auteur n'est pas très versée dans l'histoire de la langue finnoise (elle n'a pas lu, par exemple le paragraphe 43 du manuel de notre éminent confrère L. Hakulinen, sans parler de bien d'autres ouvrages destinés aux étudiants).



Les textes choisis sont assez hétéroclites. Ils ont en commun d'être « normalisés », ce qui signifie que le lecteur n'est jamais en présence d'un texte authentique de folklore mais de textes « arrangés » ou, plus exactement, habillés dans la langue littéraire moderne. Aussi est-il assez surprenant de lire qu'ils reproduiraient, en ce qui concerne certains d'entre eux, des variantes proches de la langue courante. Il suffira de les comparer à n'importe quel texte finnois enregistré pour se rendre compte de l'énorme écart qui les sépare de la langue vivante. En réalité, ils sont conçus dans un style assez gauche, très éloigné de la façon de s'exprimer des vrais récits populaires. Cela n'a rien qui surprenne et il faut reconnaître que la langue vivante, telle qu'elle se présente, est vraiment impropre à l'initiation d'étrangers quels qu'ils soient.

L'ouvrage rendra service aux ethnologues qui veulent se faire une idée du finnois mais nous ajouterons tout de suite qu'ils ne doivent se faire aucune illusion. Ce livre ne les mettra pas en contact avec la vraie poésie populaire car tous les textes sont refaçonnés. Un bien plus grand service aurait été rendu aux chercheurs si le livre n'avait admis que des textes authentiques, quitte à les éclairer du commentaire indispensable. On aurait pu ainsi acquérir une véritable initiation à la langue si variée, si curieuse des différents genres poétiques et narratifs de la tradition populaire finnoise.

A. SAUVAGEOT.

---

89. *Karjalan Kielen Sanakirja* (Dictionnaire de la langue carélienne). Lexica Societatis Fenno-Ugricae XVI, 1. Volume 1, 576 p. grand in-8°. Helsinki 1968.

Voici le premier volume d'un ouvrage capital, attendu depuis bien longtemps. C'est en 1896 que la Société de Littérature finnoise avait pris une première résolution de le publier. Il s'agissait de consigner le lexique des parlers caréliens déjà passablement explorés à cette date. Cette publication s'imposait parce que les chants populaires de tradition ancienne étaient pour la plupart conçus dans ces formes dialectales et l'on sait l'importance extraordinaire que ces poèmes ont revêtue dans l'histoire de la civilisation finnoise moderne. On aurait pu croire que le dictionnaire exhaustif de ces parlers jouirait de toutes les priorités. Or il n'en a rien été. Sa préparation, constamment interrompue et constamment reprise, s'est étendue sur des dizaines d'années de telle sorte que le travail de fichage ne prenait plus fin. Ce n'est qu'en 1955 que les choses

ont commencé à prendre vraiment tournure et que la rédaction du premier volume a enfin démarré sous la direction éclairée du professeur Pertti Virtaranta qui s'est signalé par tant de travaux remarquables. Entouré d'une petite équipe, en butte à toutes sortes de difficultés, il n'a pu faire sortir des presses le premier volume, qui comprend les entrées depuis A jusqu'à J, qu'en 1968.

Pour se représenter la difficulté immense de la tâche, il faut se rappeler comment se présente le problème à résoudre. Et d'abord que faut-il entendre par « langue carélienne » (*karjalan kieli*) ? Les chercheurs ne sont pas toujours tout à fait d'accord sur ce point. Ce qu'on rencontre en réalité, c'est une succession de parlers dont les uns ont été relevés très au nord, jusqu'auprès de la côte de la Baie d'Arkhangelsk, alors que d'autres sont situés autour du lac Ladoga et près de l'Onéga, à l'est de la frontière de l'État finlandais. Ces parlers forment souvent une sorte de transition de l'un à l'autre et même, en poursuivant vers le sud, on tombe sur des agglomérations rurales, où la population parle quelque chose qui semble ne plus être du carélien et forme une sorte de pont entre le carélien et le vepse, cette langue qui est la plus orientale du groupe fennique. Où fixer les limites du carélien proprement dit ? Anciennement, pendant une partie du XIX<sup>e</sup> siècle, on a même distingué le carélien de l'olonetzien, parlé dans la région d'Olonetz (*Aunus*) que l'on désigne aujourd'hui sous l'appellation de carélien méridional. Il se trouve en outre que ces parlers groupés sous l'appellation commune de carélien sont, quand on descend du nord au sud, si différenciés que l'interintelligibilité n'est pas immédiate. Il faut s'y faire avant de pouvoir comprendre et se faire comprendre d'un groupe à l'autre.

Une autre difficulté a été que les matériaux réunis sont de provenances et de qualités très différentes. Ils ont été rassemblés au cours d'un siècle de prospection par une succession de chercheurs qui n'avaient ni les mêmes prédispositions ni les mêmes méthodes et qui souvent étaient partis en quête de choses très différentes. Cet immense inventaire, il a fallu le trier, le classer, lui imposer un faciès commun. Il ne pouvait être question de reproduire telles quelles les notes de chaque enquêteur. Il fallait en outre veiller à rectifier les erreurs qui s'étaient glissées çà et là, les doublons qui fourmillaient, etc. On conçoit que ce labeur fastidieux mais indispensable ait dévoré un temps énorme, de longues heures qui se sont additionnées en longues années.

Ce n'est pas tout. Des décisions « déchirantes » se sont imposées. Il a fallu limiter la matière, en rejetant tout ce qui paraissait superflu ; il a fallu aussi uniformiser la transcription. Elle a donc été dans son ensemble simplifiée. Peut-être un peu trop même puisque la mouillure n'a pas été indiquée dans nombre de cas où

le lecteur non initié ne la supposera pas. Certains timbres vocaliques ont été abolis, etc.

Le problème délicat était de choisir les formes d'entrée puisque les mots différaient de forme d'un parler à l'autre. Le choix retenu a été celui des formes septentrionales. Les auteurs du dictionnaire n'ont pas expliqué la raison qui les y a incités. On peut la deviner sans peine, pensons-nous, en supposant que ces formes sont celles qui se rapprochent et même parfois s'identifient extérieurement, plus particulièrement par leur graphie, à celles correspondantes du finnois écrit. Dans le corps de l'article, les autres formes sont reproduites, avec indication du parler auquel elles ressortissent. Pour peu que l'article concernant un mot donné soit un peu long, on y voit défiler les variantes dialectales enregistrées dans les lieux explorés. Chaque mot peut ainsi offrir un petit tableau comparatif de ces variantes dialectales : *hepoine* « cheval » / *hepoñi* / *heboñi* / *heboñe* / *hebone* / *hebón* / *heboin*.

Les mots sont illustrés par des exemples phraséologiques mais ceux-ci ne sont pas toujours traduits en finnois suomi ce qui ne permet pas d'en saisir la signification exacte dans tous les cas. Trop souvent, ces phrases resteront inintelligibles à quiconque n'a pas eu l'occasion de s'initier à ces parlers. C'est dommage parce que le dictionnaire ne pourra pas de ce fait rendre tous les services auxquels on était en droit de s'attendre. Il nous est dit que cette disposition a été appliquée en vue de limiter l'extension de l'ouvrage qui menace, tel qu'il est rédigé de comprendre 5 ou 6 gros volumes du même format.

La petite équipe dirigée par le professeur P. Virtaranta a encore du travail sur la planche. Nous lui souhaitons de tout cœur, dans l'intérêt de la science et aussi de la civilisation de langue finnoise, de pouvoir aller jusqu'au bout de sa tâche, ingrate mais combien essentielle. Ces travailleurs auront bien mérité de leur patrie et ils auront édifié un monument qui durera autant que la langue finnoise elle-même, à laquelle on nous permettra de souhaiter la plus longue vie.

A. SAUVAGEOT.

---

90. Pertti VIRTARANTA : *Lähisukukiellen lukemisto* (Livre de lecture des langues proches parentes). Suomalaisen Kirjallisuuden Seura. Helsinki 1967, 239 p. in -8°.

Voici une chrestomathie des dialectes fenniques. Hormis naturellement les parlers ressortissant au finnois propre ou *suomi*. Les textes reproduits vont du carélien au live en passant par l'estonien

qui est représenté par des échantillons dialectaux, la langue littéraire étant accessible dans d'autres ouvrages.

Une partie de ces textes sont inédits. Les uns ont été relevés par magnétophone à date récente, voire même très récente, et d'autres sont déjà plus anciens mais tous ont été rassemblés après la 1<sup>re</sup> guerre mondiale. Ce sont donc des versions rafraîchies des traditions populaires qui les inspirent le plus souvent. La transcription varie quelque peu d'un auteur à l'autre car certains de ces textes oraux ont été recueillis par d'autres prospecteurs que le professeur Pertti Virtaranta qui édite ce recueil. Certains sont pourvus de notes, le plus souvent insuffisantes, et il en est qui sont d'accès difficile à qui les aborde sans une préparation assez poussée. Ce sont des textes de travail à l'usage des étudiants des universités de Finlande mais il est peu probable que ceux à qui ils sont destinés puissent les étudier sans l'aide du maître. Pour cette raison, ils ne rendront pas au dehors de la Finlande les services qu'ils auraient pu rendre s'ils avaient été accompagnés d'une traduction en finnois de Finlande.

Leur difficulté est d'ailleurs inégale. Alors que les textes caréliens du nord, ceux en ingrien ou en vote peuvent être compris en gros par un lecteur de langue maternelle finnoise, les morceaux choisis en carélien du sud, en olonetsien, en vepse et davantage encore en estonien et en live sont peu perméables à qui n'a pas reçu l'initiation nécessaire. Cette constatation rappelle que les liens qui unissent ces parlers entre eux sont plus ou moins étroits, plus ou moins relâchés non seulement au gré des répartitions géographiques mais aussi des influences subies au cours des temps et des mouvements de population. Le lude et le vepse, soumis à l'action du russe, sont envahis de vocables d'emprunt qu'un Finnois de Finlande, même s'il provient du terroir de Savo, par exemple, ne saurait saisir. Par contre, les échantillons dialectaux estoniens sont presque indéchiffrables à ces mêmes gens du Savo mais plus à la portée de ceux qui ont quelque familiarité avec les patois de l'extrême sud-ouest de la Finlande (région de Turku). L'estonien, très longtemps resté sous l'action de l'allemand, s'est empli de calques presque impénétrables pour quiconque ne connaît pas l'allemand. A cela s'ajoute que les développements phonétiques ont été divergents. Les parlers de l'est ont préservé à leurs formes une certaine corpulence alors que ceux de l'ouest les ont mutilées. Ces changements ont profondément bouleversé l'économie interne de la langue bien que les traits essentiels de la morphologie apparaissent inchangés. Nous disons qu'ils apparaissent ainsi parce qu'en réalité, les catégories sémantiques ont été maintenues en gros mais elles ont reçu un support nouveau là où la détérioration phonétique a exigé une réfection plus ou moins considérable.



Pour cette raison, il y a lieu de se demander comment il se fait que les catégories sémantiques aient été maintenues tant que faire se pouvait. On pense tout de suite que c'est la cohésion du monde fennique qui en est la cause principale. Si profondément que les systèmes phoniques aient pu être altérés, les gens qui s'en servaient continuaient à penser par les mêmes catégories. Ils ont donc éprouvé le besoin de continuer à les exprimer en recourant à des expédients ou à des innovations. Pour ne citer qu'un exemple, là où l'atrophie des finales avait aboli la distinction entre certains cas, celle-ci a été rétablie, par exemple, en allongeant les consonnes du corps des mots.

Il est donc dommage que ce petit livre si soigneusement rédigé n'ait pas été rendu plus accessible par la traduction des textes qu'il contient. Cela aurait permis à tout finnisant de se rendre compte des phénomènes qui ont changé le faciès des parlers fenniques et les ont séparés les uns des autres. Les parallélismes de développement et les différences, voire les divergences auraient pu se dégager plus nettement, ce qui présente un très grand intérêt du point de vue de la linguistique générale.

A. SAUVAGEOT.

- 
91. *Suomen kielen käsikirja* (Manuel de la langue finnoise).  
Weilin-Göös-Helsinki 1968, 540 p. grand in-8°.

Sous la direction du professeur Osmo Ikola, voici un épais manuel rédigé par lui-même et 5 autres spécialistes dont les noms sont familiers aux finnisants et même aux finno-ougrisants. Destinés au grand public, ces exposés portent sur la préhistoire, l'histoire, l'état présent et l'usage de la langue finnoise sous tous ses aspects. Des indications d'ordre pratique y sont ajoutées (sur la manière d'orthographier les mots et noms étrangers, sur la ponctuation, sur les signes d'imprimerie, sur les abréviations usuelles, sur les mots savants, sur les étymologies les plus suggestives, etc.). Il est à noter qu'aucune concession n'a été faite à la vulgarisation. Tout est fondé en science, tout au moins selon la conception que s'en font les auteurs. Nous voulons dire par là qu'ils font état des résultats qu'ils estiment pour leur part concluants.

C'est à M. Erkki Itkonen qu'est revenue la tâche de présenter la préhistoire du finnois : peuples et langues, langue-mère ouralienne, ses affinités avec d'autres idiomes, berceau des Ouraliens, dissociation des dialectes au cours des temps, formation des différentes langues ouraliennes, etc. Il y soutient les thèses habituelles : l'oura-

lien aurait eu des liens plus ou moins définissables avec l'indo-européen et même l'altaïque et le youkaghir, etc. Pour ce qui est de l'habitat primitif, l'auteur est visiblement embarrassé. Il n'a pas pu ne pas tenir compte des dernières hypothèses formulées, lesquelles d'ailleurs sont exactement opposées : l'une situant le berceau en question très à l'ouest, c'est-à-dire en Pologne, et l'autre très à l'est, en Sibérie Occidentale. Prudemment, il opine plutôt pour celle-ci, en essayant toutefois de faire déborder cet habitat primitif sur le versant européen de l'Oural et notamment dans la vallée de la Kama où les théoriciens finlandais croyaient devoir localiser les anciens Finno-ougriens. Mais rien n'est dit au sujet des Samoyèdes dont les spécialistes russes estiment qu'ils viennent du Sud, plus précisément de la région des monts Sayan.

Définissant la civilisation finno-ougrienne qui a succédé à l'ouraliennne, M. E. Itkonen compte parmi les mots qui ressortissent au finno-ougrien commun le vocable finnois *porsas* « porcelet, goret » qu'on fait habituellement venir d'une forme archaïque de l'indo-iranien. Mais ce terme n'est attesté qu'en finnois, mordve et permien, ce qui est plus qu'insuffisant pour l'attribuer au finno-ougrien tout entier. Il a d'ailleurs l'allure d'un emprunt relativement tardif à un dialecte iranien du nord, en dépit des apparences, nous voulons dire de la voyelle *o* de la première syllabe. M. E. Itkonen suit aussi l'enseignement traditionnel lorsqu'il estime que ce sont les Ougriens (ancêtres communs des Vogouls, Ostiaks et Hongrois) qui se seraient séparés les premiers du tronc dont les Fenniques se seraient détachés à leur tour bien plus tard en poussant vers l'ouest. Ayant épousé les vues de Paavo Ravila, il suppose que le lapon est issu d'un préfennique dont l'autre branche a donné souche aux parlers fenniques proprement dits. Nous avons souvent exprimé nos doutes sur ces points et à mesure que nous progressons dans la connaissance de ces parlers, nous constatons que rien ne vient les dissiper. Il faut en effet expliquer entre autres choses comment il se fait que la conjugaison lapone procède d'une construction toute différente de celle du fennique.

M. Osmo Ikola présente un raccourci très suggestif de l'histoire de la langue finnoise (*suomi*) dont on sait qu'elle n'est attestée qu'à partir du xvi<sup>e</sup> siècle, exception faite de gloses incertaines retrouvées çà et là dans des documents d'archives. La naissance de la langue écrite nationale n'est pas sans recéler quelque mystère. On a tout lieu de supposer que l'Église a utilisé le finnois dans ses rapports avec les populations de Finlande bien avant la Réforme et l'invention de l'imprimerie. Il n'en est pas moins vrai que les quelques textes manuscrits sauvés jusqu'à nous sont sans doute contemporains des premières publications de l'évêque réformé de Turku, Michel Agricola. Son abécédaire serait selon M. Ikola de 1543.

Il doit refléter un état de langue un peu plus ancien de sorte que nous pouvons dater l'ancien finnois des premières années du xvi<sup>e</sup> siècle. La traduction du Nouveau Testament par Agricola, celle de quelques fragments de l'Ancien et d'un certain nombre de psaumes ainsi que la rédaction d'un missel ont néanmoins jeté les vrais fondements de la langue écrite. Celle-ci n'a été utilisée que par des ecclésiastiques tout au long de la période dite suédoise, c'est-à-dire jusqu'en 1809. Une traduction complète de la Bible, publiée en 1642, à peine retouchée au cours des temps, a formé le socle sur lequel a été édifié tout ce qui a été écrit en finnois de Finlande avant les premières années du xix<sup>e</sup> siècle. M. Ikola a raison de dater le début de la phase moderne du finnois écrit des années 1820 et non pas de 1809, date à laquelle la Finlande, arrachée à la Suède, a été érigée en grand-duché autonome ayant pour souverain absolu le tsar de toutes les Russies. Cet événement politique, dont les conséquences ont été incalculables, n'a pas agi directement sur la tenue de la langue qui a conservé encore longtemps son caractère de moyen d'expression de l'église d'État et de l'édification religieuse. C'est seulement vers 1820 que sous l'impulsion d'idées introduites dès le milieu du siècle précédent la langue écrite a été remise en question par des patriotes qui lui préféraient des formes d'expression plus populaire. C'est alors que s'est déroulée la « guerre des dialectes » à la faveur de laquelle certains intellectuels auraient voulu substituer à la langue de la Bible une forme dialectale différente, plus ou moins identique à celle des dialectes de l'est de la Finlande et de la Carélie orientale où venaient de ressurgir les chants populaires de facture archaïque. Mais après une période d'une vingtaine d'années de remous et de flottements, une sorte de compromis s'est établi, qui a en gros conservé la structure de la langue écrite supportée par la Bible. Le finnois contemporain en est le prolongement. M. Ikola le date de 1870, ce qui nous paraît un peu prématuré car il est indubitable que la langue a traversé une nouvelle période de grands changements après 1900. Un texte de 1870 est aussi démodé qu'un texte français du milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.

M. M. Rapola décrit brièvement les principaux dialectes de Finlande et il insiste tout particulièrement sur l'analogie qui existe entre ceux de la pointe sud-est du pays et les parlers estoniens situés de l'autre côté du Golfe de Finlande. Selon lui, ces parlers représentent un apport relativement tardif en provenance d'Estonie alors que le carélien ancien et les parlers du Häme formeraient le noyau le plus ancien des dialectes parlés en Finlande et dérivant du fennique commun directement. Encore ajoute-t-il que le peuplement ancien de la Finlande, à partir de l'Estonie, s'est produit au cours de longues et successives infiltrations de petits

groupes ou clans familiaux de telle sorte que des éléments dialectaux distincts se sont rencontrés, superposés et plus ou moins mêlés. M. M. Rapola a sans doute raison et cela ne simplifie pas la tâche de ceux qui veulent reconstituer la préhistoire des parlers de Finlande. En revanche, cela permet d'expliquer bien des analogies et bien des divergences qui resteraient autrement un mystère.

M. A. Alhoniemi donne une caractéristique générale du finnois qui est sommaire mais fort réussie. Elle n'apprend rien de bien nouveau au spécialiste mais offre un résumé très suggestif de ce qu'il faut constamment garder présent à l'esprit quand on étudie le finnois. Il montre, pour commencer, que la langue commune actuelle est pauvre en moyens phoniques. Tout juste 8 voyelles et 13 consonnes. Encore l'emploi de ces phonèmes est-il limité très strictement à un nombre relativement réduit de combinaisons. D'abord par la règle de l'harmonie vocalique selon laquelle les vocables indigènes ne peuvent comporter que deux types de voyelles (sombre + indifférentes ou claires + indifférentes). Comme il y a 2 voyelles indifférentes (*e, i*), trois voyelles sombres (*a, o, u*) et trois voyelles claires (*ä, ö, ü*, écrit *y*), il en résulte qu'un mot ne peut comprendre que 5 voyelles distinctes au maximum. Le choix des combinaisons possibles s'en trouve réduit d'autant. Pour mesurer les effets de cette restriction, il nous suffit de songer que nous ne pouvons pas trouver dans le lexique autochtone du finnois des mots du type *solitaire, solitude, vermoulu, curiosité, volume*, etc. Il est vrai toutefois que ces restrictions sont en partie compensées par l'emploi de nombreuses diphtongues : *kaula* « cou », *koulu* « école », *kuola* « bave », *keula* « prou, étrave », etc. Quant au consonantisme, il est caractérisé par l'asymétrie. Il y a d'une part des occlusives qui sont uniquement sourdes (*p, t, k*) ainsi qu'une sifflante (*s*) et une laryngale (*h*) qui a pour allophone une gutturale sourde (*χ*). D'autre part, il y a une série de phonèmes : *l, r, m, n, v, j, η* qui ont uniquement sonores. La gutturale nasale sonore est sans doute une occlusive et elle n'apparaît simple que comme l'allophone d'un *-n-* devant *k* (*onki* « hameçon »). A l'état isolé (entre voyelles) on ne l'entend que geminée (*onget* « des hameçons » : *onnet*), ce qui fait qu'en cette dernière position elle ne peut que figurer le degré faible de *-nk-* dans l'alternance consonantique (devant syllabe fermée). Elle n'a donc pas de corrélation sourde. Il en est autrement du *d* qui est la seule occlusive sonore à entrer dans le jeu de l'alternance consonantique en tant que degré faible de *-t-* : *sola* « guerre » (*sodal* « les guerres ») mais ce *d* ne peut, pour cette raison, apparaître qu'à l'intervocalique et il faut bien dire qu'il y détonne au point que beaucoup de locuteurs sont encore embarrassés pour le produire à la place de leur variante dialectale qui est le plus souvent soit *-r-*, soit *-l-*, soit simplement zéro. C'est



qu'il s'agit d'un phonème introduit de force dans la langue parlée et dont la production cause des difficultés.

Le plus gros morceau du livre est celui présenté par M. Osmo Ikola. C'est une grammaire descriptive et normative du finnois d'aujourd'hui. Le plan suit les divisions traditionnelles des grammaires en usage dans l'enseignement : phonologie, morphologie, dérivation, syntaxe. Le lecteur est constamment mis en garde contre les erreurs ou incorrections qui se rencontrent le plus fréquemment dans l'usage. Bien des recommandations exprimées sont instructives car elles nous révèlent les intentions de ceux qui ont la charge de défendre et de perfectionner le finnois. C'est ainsi que l'auteur insiste sur l'obligation de produire des liaisons en sandhi (p. 115) à la fin des mots terminés (autrefois) par une occlusive glottale que l'orthographe ne note pas. Cette liaison consiste à émettre les deux vocables qui se suivent en géminant la consonne initiale du second mot. Ainsi faut-il prononcer la phrase *Kalle koettaa ottaa pallon kiinni* « Charlot essaie d'attraper la balle » en *Kalle koellā otlāppal-lonkīnni* puisque l'infinitif *ottaa (otlā)* est censé se terminer par l'occlusive glottale qui, historiquement, est le vestige d'un *-k* final disparu. Or cette occlusive glottale ne se prononce pas, bien que l'auteur conseille de la produire quand le mot qui la suppose est suivi d'un mot commençant par une voyelle : *anna olla* « laisse » devrait alors être prononcé *anna' olla*. Mais d'une région à l'autre, l'usage diffère de telle sorte que l'on entend des liaisons assez discordantes et il paraît difficile d'obtenir un accord entre les locuteurs sur ce point. Et puis, on peut se demander pourquoi les puristes se montrent si exigeants en l'occurrence. On ne saisit pas bien le profit qui peut en être obtenu pour la clarté de l'expression. Que certaines prononciations entachées de dialectalisme comportent des liaisons de ce genre confère peut-être au parler un caractère plus ou moins « autochtone », cela ne veut pas dire qu'on ait affaire à un perfectionnement de la langue. Une pareille recommandation rend plus délicate la prononciation de la langue commune sans pour cela la doter de moyens utiles pour être plus claire ou plus suggestive. Nous pensons que nos confrères de Finlande font fausse route en abondant dans un « populisme » déplacé. En particulier, l'assimilation de la consonne finale à celle qui commence le mot suivant, processus qui a déformé systématiquement les finales consonantiques dans certains dialectes, introduit à la fin de mot une variance dont la nécessité ne se fait vraiment pas sentir.

M. Osmo Ikola ne retient comme parties du discours, à l'exemple de notre commun maître E. N. Setälä, que trois sortes de vocables, les noms, les verbes et les particules. Oui, mais il ne faut pas tout de même oublier qu'un substantif se distingue très bien d'un adjectif dans certains cas isolés. Ainsi, le dérivé *pimeys* « obscurité,

ténèbre » ne saurait être qu'un substantif alors que *pimeä* veut dire à la fois « obscurité » et « obscur ».

Comme il fallait s'y attendre, la description la plus contestable est celle de la syntaxe. Faute d'une doctrine claire, les faits sont souvent mal analysés. Ainsi, des locutions du type *kannu on linna* « la bouilloire est en étain » sont rangées parmi celles où le verbe d'existence est combiné avec un « attribut » du sujet. Il faudrait s'entendre pour savoir ce que l'on doit concevoir comme « attribut ». Ici, pour une fois, la méthode transformationniste peut nous être utile. On a en effet au pluriel *kannut oval linna* « les bouilloires sont en étain » où il est aisé de voir que le complément *linna* « en étain » reste au singulier, autrement dit ne s'accorde pas en nombre avec le sujet. Nous définirons donc l'attribut du sujet comme étant un complément qui s'accorde en nombre avec lui.

Quoi qu'il en soit, l'exposé grammatical est très riche de toutes sortes de renseignements et d'observations qui apportent beaucoup de clarté sur l'état actuel de la langue et sur les problèmes auxquels elle a à faire face. Même si certaines pages ne portent que sur des généralités sans intérêt pour l'initié, l'ensemble est une mine précieuse où l'on pourra puiser une quantité de renseignements qui ne se trouvent pas réunis ailleurs. Ce n'est donc pas seulement le public finlandais qui en profitera mais tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, portent leur attention sur la langue finnoise telle qu'elle s'emploie de nos jours.

A. SAUVAGEOT.

- 
77. Paul ARISTE : *A Grammar of the Votic Language*. Indiana University Publications. Uralic and Altaic Series. Volume 68. Mouton & Co. La Haye 1968, 121 p. in-8°. Prix 8 dollars.

Ce petit livre copié sur une dactylographie souvent défectueuse, ne paie pas de mine. C'est pourtant une précieuse contribution de notre confrère estonien le professeur Paul Ariste à la connaissance des parlers votes en train de se mourir. Il ne reste plus guère en effet qu'une centaine de personnes qui parlent encore le vote tout en se servant du russe. C'est dire que l'on se trouve en présence d'une série de variantes très abimées. L'auteur s'est efforcé de tracer une esquisse grammaticale des faits qu'il a lui-même relevés sur place mais il y a intégré ce qu'il a estimé devoir retenir de ce qui avait été publié avant lui et dont l'essentiel tient surtout dans la grammaire d'Auguste Ahlqvist, le célèbre linguiste et poète finnois, ouvrage publié en 1856 et qui reflète à certains égards une langue un peu mieux conservée..

En gros, il y a deux types de parlers, ceux de l'Ouest et ceux de l'Est. P. Ariste a travaillé essentiellement sur la variante occidentale qu'il a trouvée dans le village de Kattila. Naturellement, il a tenu compte des autres variétés du vote, ce qui a évidemment compliqué la description. Pouvait-il agir autrement ? N'aurait-il pas mieux valu fournir un inventaire exhaustif du seul parler de Kattila ? Méthodologiquement, c'eût été préférable mais nous aurions été privés des renseignements concernant les autres variétés. Cette description porte sur le phonétisme, traité avec une discrétion compréhensible, et sur la morphologie qui constitue le gros de l'ouvrage. De syntaxe, il n'est point question et elle doit s'inférer des exemples cités abondamment dans le cours de la description morphologique. Au demeurant, elle ne surprend pas le finnisant car elle se superpose en gros à celle des autres parlers fenniques.

Comme l'avait signalé le regretté Lauri Kettunen, le vote, tel qu'il nous apparaît, fait l'effet d'un parler finnois plus ou moins proche des parlers du Häme en Finlande. Sur ce fond s'est plaquée une couche plus récente de différents éléments ingriens, finnois, estoniens, sans parler naturellement de l'action du russe qui a été très puissante. Plusieurs traits du vote ont donné lieu à des interprétations plus ou moins abusives. Ainsi, Kettunen a estimé que les formes à vocalisme sombre des suffixes attachés à des mots clairs : *pälikko* (finnois suomi *päällikkö*) sont un archaïsme qui témoigne de l'absence d'harmonie vocalique à date ancienne en fennique ! C'est tout simplement une innovation qui s'est produite sous l'action des parlers estoniens circonvoisins.

Un trait de la morphologie retient l'attention. C'est la forme du génitif pluriel qui est en *-i*, c'est-à-dire un thème de pluriel sans désinence : *jalka* « pied, jambe » / *jalkoi* « des pieds, des jambes » mais il se trouve que le partitif pluriel a la même forme alors qu'on trouve à côté de *jalkoi* également *jalkoje* « des pieds ». Avons-nous affaire à une innovation résultant de quelque réduction (chute de l'*-n* final et contraction des voyelles, suivie d'abrègement) ou à un archaïsme ? Car si cette dernière supposition s'avérait juste, elle ferait penser à ce qui se passe en lapon où le thème de pluriel en *-i*, employé nu, sert de génitif pluriel.

Le thème *le-* sert à former un futur du verbe d'existence alors qu'en finnois suomi, il n'a fourni que le mode potentiel. Ceci est probablement un archaïsme dont nous retrouvons l'équivalent en hongrois (*le-sz* « il, elle devient, il elle sera, etc. »).

Un autre trait, relevé par Ariste, ne manque pas non plus d'intérêt, c'est celui qu'il signale (p. 30) au sujet de l'emploi du cas ablatif comme complément d'agent du verbe au passif *enən münęttu neđ'd'ant* « j'ai été métamorphosé par la sorcière » (*neđ'd'ant* « par

la sorcière », ablatif en - *t*). Or cette construction a été reprochée à beaucoup d'auteurs finnois comme étant d'importation suédoise. Ce détail tendrait à prouver que le vote a subi l'action de la langue écrite, c'est-à-dire de la langue de la Bible, soit sous sa forme suomi soit sous sa forme estonienne.

A travers toutes ces actions, toutes ces influences, il est difficile de discerner le faciès authentique du vote. Est-ce, comme le voulait Kettunen, un « mélange dialectal » issu de la rencontre et du brassage de populations d'origine finnoise péninsulaire (Häme), de Caréliens venus au sud du Golfe de Finlande par vagues successives entre le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle et le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, d'Estoniens, etc. ? *A priori*, il est toujours facile d'échafauder une pareille hypothèse car l'histoire ne nous a guère fourni d'exemples sûrs de ce genre de genèse d'un parler hybride. On en revient, que se soit sur le plan dialectal ou sur celui des langues indépendantes, à cette même fameuse théorie des *Mischsprachen* qui a si longtemps alimenté la polémique avant la 1<sup>re</sup> guerre mondiale et qui s'était calmée un moment. Pour notre part, nous préférons opérer avec les notions de substrat, d'adstrat et de superstrat qui se vérifient assez clairement sous nos yeux un peu partout. Car la question se pose toujours de définir les éléments qui ont servi de soubassement à l'édification d'un dialecte ou d'un idiome. L'anglais est-il une *Mischsprache* ? Certes non et pourtant, si on lui appliquait les théories de Kettunen, c'est à cette définition que l'on aboutirait. Ne désespérons donc pas de voir un jour dégager les éléments qui ont servi de fondement au vote. A ce moment-là, on pourra le situer parmi les dialectes fenniques.

A. SAUVAGEOT.

- 
93. *Virilläjä* (L'animateur). Bulletin de la Société pour la langue maternelle. Helsinki 1968, 4 fasc. totalisant 432 p. grand in-8°. Prix de l'abonnement : 15 marks finlandais.

Il n'est pas possible de rendre un compte détaillé du contenu si riche et si divers de ces cahiers. Nous ne retiendrons donc que ce qui présente le plus d'intérêt pour les non-spécialistes.

M. Heikki Leskinen nous apporte ses réflexions sur la situation de la linguistique fennique. Son propos est intitulé « Position de la linguistique historique ». En réalité, ce qu'il traite, ce sont les problèmes qui se posent aux linguistes de Finlande et c'est en cela que nous devons les considérer de plus près. L'auteur reconnaît que la linguistique finlandaise n'a guère été tournée que vers l'histoire



jusqu'à ces dernières années. Encore convient-il d'ajouter qu'elle s'est toujours intéressée à la phonétique historique, négligeant par trop la morphologie et surtout l'étude de la syntaxe. Pour ce qui est de la lexicologie, elle a été considérée plutôt du point de vue historique, quand elle n'a pas été purement étymologique. L'investigation synchronique n'a guère été appliquée qu'aux langues finno-ougriennes plus ou moins éloignées du fennique. Il faut attendre les années d'après-guerre pour voir percer le structuralisme dans sa version d'outre Atlantique. M. H. Leskinen voit dans la méthode « transformationniste », la grammaire « générative » et les applications mathématiques diverses inspirées par les théories de la communication et de l'information des procédures visant à « alimenter » les machines à traduire et autres engins de communication ultrarapide. Il constate que ces études ont été surtout développées aux États-Unis, où elles ont été subventionnées par les crédits de l'armée et en URSS où elles ont joui d'un appui non moins officiel. L'étude diachronique du langage est d'après lui une science purement théorique, à la différence de la synchronique qui trouve des applications de toutes sortes dans la pratique, ne fût-ce que pour faciliter l'enseignement des langues vivantes.

Selon M. H. Leskinen, la linguistique historique est seule capable de fournir des explications sur le mouvement perpétuel qui transforme la langue. C'est une science à trois dimensions alors que l'étude synchronique, qui se meut sur un même plan, ne procède que de deux dimensions et s'interdit de considérer autre chose que les relations réciproques entretenues par les éléments constitutifs de l'énoncé. L'histoire « explique » là où la synchronie ne fait que « constater ». En effet, aucune « exception » n'est expliquée par l'examen synchronique des faits. Il reconnaît pourtant en fin d'exposé que l'étude synchronique a tout de même du bon, qu'elle sert à éclairer certains faits historiques et qu'elle a contribué ainsi à mieux pénétrer le mécanisme de l'évolution des langues.

De pareilles assertions ne peuvent manquer de susciter des remarques et aussi des objections. D'abord, il n'est pas exact que la linguistique historique soit une discipline purement théorique, sans applications pratiques. Notre commun maître E. N. Setälä, dont M. H. Leskinen cite précisément les ouvrages a exposé dans *Kielentulkimus ja oikeakielisyys* (Linguistique et orthologie) que la langue ne peut être dirigée, amendée, perfectionnée que si l'on a auparavant connaissance de son passé. Et tous les jours nous sommes témoins des efforts multipliés selon cette procédure dans tous les pays soucieux de défendre l'intégrité de leur langue et pour normaliser l'usage en fonction des données de l'histoire. La propriété du style est jugée d'après l'étymologie et l'usage est défini correct dans la mesure où il s'inspire de la tradition. Ce n'est

pas pour rien que les linguistes de Finlande se sont tournés de préférence vers la diachronie. Ils voulaient y puiser les enseignements nécessaires pour aborder la tâche qui leur est toujours apparue primordiale : celle qui consistait à faire du finnois une langue de civilisation. C'est dans le passé qu'ils sont allés chercher les modèles des constructions par lesquelles ils ont voulu remplacer les calques étrangers dont l'intrusion menaçait l'intégrité de la langue. C'est si vrai que la langue de la première bible finnoise est caractérisée par des formes plus usées que celles des éditions modernes. Parce qu'entre temps, on a « restauré » la langue par référence au passé. Et cette restauration a été si loin qu'elle a rétabli, entre autres, les voyelles brèves finales des mots là où elles s'étaient déjà amuies...

La structure même des langues fenniques et plus particulièrement celle du finnois de Finlande ou *suomi* fait que l'enseignement de la langue est facilité par l'explication historique. J'en ai fait personnellement l'expérience au cours des 36 années durant lesquelles j'ai eu la responsabilité de l'enseignement du finnois à l'École des Langues Orientales. Comment faire saisir à l'élève que le mot *laidun* « pâture, pacage » fait au génitif singulier *laitumen* si on ne lui dit pas que tout *-m* est passé à *-n* en finale absolue mais s'est par contre maintenu devant voyelle ? Même pour les besoins de « grammaire générative », il faut qu'il apprenne à se méfier des finales en *-n* qui peuvent dissimuler un *-m-* du thème vocalique correspondant. C'est peut-être pécher contre la rigueur méthodique mais le propre de toute grammaire normative (le terme « grammaire générative » est superflu ici) est d'être efficace. Elle a pour mission de mettre l'apprenti en état de construire un énoncé correctement. Et cette constatation nous met en garde contre ce qu'est précisément une grammaire « générative ». Elle n'est une analyse que dans la mesure où elle révèle les mécanismes dont il faut se rendre maître pour pouvoir s'exprimer. Elle fait donc bon marché des exceptions, des anomalies, des synonymies aussi. Le grand William Marçais avait raison de répéter : les exceptions servent à quelque chose et si l'on ne s'en avise pas, c'est qu'on ne comprend rien à la langue.

Qu'il s'agisse de synchronie ou de diachronie, il faut toujours savoir jusqu'où on peut « ne pas aller trop loin », pour nous exprimer par une formule appréciée des journalistes.

Ne quittons pas M. H. Leskinen sans lui rappeler qu'il a omis de signaler que dès 1920, Eliel Lagercrantz, dans sa description du lapon, avait déjà fait profession de « structuralisme » en inventant le terme (allemand) de *Strukturtyp* pour désigner des « modèles » morphologiques dont l'analyse ne pouvait procéder que par référence à la forme du tout. Il avait affirmé avec force que tout mot lapon était « en forme » et cette notion a été développée ultérieurement par Erkki Itkonen et Paavo Ravila sans parler de

Lauri Posti et de bien d'autres. Il s'est donc développé un certain « structuralisme » au contact même des faits et l'école finlandaise peut à juste titre s'en montrer fière. Que ce « structuralisme » ne s'identifie pas avec celui professé par certains de nos confrères américains, et bien d'autres, ne change rien à la chose et surtout ne diminue en rien leur mérite.

M. Pauli Saukkonen présente des réflexions sur « Les styles de la langue ». Selon lui, les différenciations de style reposent sur l'emploi des synonymes, mots ou énoncés. Il en résulte que dès qu'il y a synonymie, il y a différence de style. En opérant comme il le fait sur certains énoncés finnois, il lui est aisé de montrer qu'il en est bien ainsi : *en usko hänen tulevan* « je ne crois pas qu'il vienne » communique bien la même information que la formule *en usko, että hän tulee* « je ne crois pas qu'il vienne » mais la première locution est de style soutenu et l'autre est banale. Les deux formules ne sont donc pas stylistiquement équivalentes. Elles disent bien la même chose en gros mais elles ne le disent pas de la même façon et ne sont pas accompagnées par les mêmes harmoniques. La remarque est d'importance car elle met en cause, comme l'auteur le signale lui-même, le principe de la méthode « transformationniste ». La commutation d'un énoncé en un autre qui transmet apparemment la même communication change en réalité la valeur de celle-ci. On n'a donc pas affaire à deux termes homogènes. Bien mieux, la contrainte sociale veut que ces locutions ne soient pas interchangeableables. On n'est donc pas libre de commuter à sa guise en toutes circonstances telle formule donnée. Il faut donc distinguer dans la « communication » deux éléments distincts : un message concernant un fait et une forme de message qui oriente sur l'interprétation qu'il convient de donner au fait dont la connaissance est communiquée.

De telles assertions choquent par leur manque de nuances. Aussi, avant d'en terminer, l'auteur se reprend quelque peu pour reconnaître qu'il peut quand même exister des synonymes vraiment complets. Il a raison car lorsque nous entendons prononcer alternativement devant le micro d'une radio de langue française : « Je pense vous revoir dans le proche futur » et « je pense que je vous reverrai dans le proche avenir », il est difficile de discerner dans ces deux variantes la moindre nuance de style. Elles disent vraiment la même chose, dans un même milieu, aux mêmes auditeurs, et dans des circonstances absolument identiques. M. P. Saukkonen suppose que 50 % des synonymies sont de ce type mais que la latitude qu'elles accordent au sujet parlant n'est pas de longue durée parce qu'elles ne tardent pas à être exploitées dans des emplois différenciés. Mais l'inverse est également vrai, ce que ne dit pas notre auteur. Deux locutions de même contenu mais de

styles différents peuvent, à force d'être utilisées l'une pour l'autre finir par devenir totalement synonymes. C'est le cas par exemple de cette phrase de l'Écriture : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour » qui ne se différencie plus désormais de celle par laquelle on tend d'ailleurs à la remplacer « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Il y a quelques années, leurs assonances étaient très nettement différentes mais elles ont perdu cette dissonance à la suite d'une succession d'événements extra-linguistiques. Les choses sont donc en réalité plus compliquées que ne l'expose notre auteur.

Eva Lindén revient sur le problème de l'ordre des mots et de la répartition de l'accent de phrase. Elle considère tout particulièrement l'ordre dans lequel se présentent le sujet et le verbe. Pour saisir de quoi il s'agit il faut se rappeler que les puristes finnois estiment que le sujet explicite est défini s'il précède le verbe et indéfini s'il vient après lui. Déjà, dans mon *Esquisse de la langue finnoise*, j'avais cru devoir mettre en doute cette assertion. Depuis lors plus d'une étude est parue concernant ce problème. Cette fois, il s'agit de l'ordre des termes sujet-verbe dans les propositions subordonnées ou coordonnées. Il apparaît vite, à la lecture des exemples cités, tous empruntés soit aux parlers dialectaux du sud-ouest soit à ceux du Häme et du Savo que l'usage populaire n'est pas du tout de fixer l'ordre dans lequel le sujet doit se placer par rapport au verbe selon qu'il passe pour être défini ou indéfini. Nous lisons ainsi *ni siel ol' ukot jo humalassa* « alors là-bas, les bonshommes étaient déjà ivres » (il avait déjà été question d'eux). Le pluriel *ukot* « les bonshommes » est donc défini, mais il le serait aussi par lui-même car un nominatif pluriel est en soi défini (sans quoi on aurait un partitif pluriel, en l'occurrence *ukkoja* dans la langue normale). L'auteur constate en outre, au sujet de la répartition de l'accent de phrase (mais il n'a pas été noté dans tous les exemples dont elle fait état) que celui-ci peut tout aussi bien frapper le sujet antéposé que le sujet postposé au verbe et que ce phénomène ruine la théorie selon laquelle le « prédicat psychologique » devait porter l'accent en toutes circonstances. En réalité, ce qui empêche l'auteur d'apporter une explication claire de ce qu'elle a observé, c'est qu'elle omet de faire entrer en ligne de compte deux facteurs. Le premier est l'ordre dans lequel les concepts se présentent à l'esprit du locuteur et le second est son souci de marquer tel terme d'une emphase pour le mettre en relief. Ceci est notamment très important dans les textes oraux. Enfin, troisième omission, elle a négligé de distinguer les cas où, par sa forme même, le sujet est conçu comme défini ou indéfini.

M. Esko Koivusalo traite d'une question très importante, moins du point de vue théorique que du point de vue pratique. Il s'agit



du complément circonstanciel de lieu qui se rapporterait au complément d'objet du verbe. Reprenons l'exemple même cité par l'auteur et que le regretté E. A. Saarimaa a expressément condamné dans son « Guide de la langue finnoise » comme étant d'intrusion étrangère : *Matias ajatteli rypisty nyttä kirjettä laskussa* « Mathias pensa à la lettre frippée dans sa poche ». Le finnois peut-il tolérer l'emploi d'un complément adnominal à un cas local déterminé qui soit simplement postposé au substantif déterminé par lui ? La grammaire traditionnelle ne considère ces compléments que comme des extensions adverbiales. En fait, elles fonctionnent dans la prose finnoise courante comme des qualifications ajoutées au substantif, que celui-ci soit sujet ou, comme ici, objet du verbe. Saarimaa estimait qu'il valait mieux dire *Matias ajatteli taskussaan olevaa rypistynyttä kirjettä* « Matias pensa à la lettre frippée qui était dans sa poche ». Des deux constructions, il n'est pas douteux que celle-ci est plus conforme à la règle finno-ougrienne selon laquelle toutes les déterminations doivent précéder le substantif. Le même problème s'est posé à nos amis hongrois et là-aussi les puristes ont condamné d'abord les constructions adnominales où le complément de nom postposé était exprimé à un cas local. *A Fehérvára menő hadi uton várt ránk Haasz százados...* (Galambos Lajos : Új Irás, août 1969, p. 26) « Sur la route nationale de Fehérvár, le capitaine Haasz nous attendait... » est la formule ancienne, celle attestée déjà dans la Charte de fondation de l'abbaye de Tihany (1055), le complément « sur la route de Fehérvár (*út* « route », *hadi út* « route d'armée, route nationale ») a été « adjectivé » par l'emploi d'une liaison fournie ici par le terme *menő* « allant », participe présent du verbe *men-* « aller ». C'est ce que nous rendons en français par « la route nationale menant à Fehérvár ». Ce même procédé a été recommandé dans le cas cité plus haut d'après Saarimaa. Du côté hongrois, certains, parmi lesquels mon regretté collaborateur, l'éminent linguiste J. Balassa, n'ont pas hésité à proposer tout simplement de supprimer la liaison adjectivante en renversant l'ordre des mots pour obtenir, par exemple (Balassa József : *A magyar nyelv könyve*, p. 298) : *a foglalkozás a néppel* « le fait de s'occuper du peuple » au lieu de construire : *a néppel való foglalkozás* (*nép* « peuple », *foglalkozás* « occupation », *való* « étant »). Le hongrois *való* joue le même rôle que le finnois *oleva* « étant », les deux constructions étant superposables. M. Esko Koivusalo se demande par quel processus les constructions incriminées se sont généralisées en finnois. Il suppose que le locuteur a rapporté soit au sujet soit au complément d'objet le complément circonstanciel originellement lié au verbe. Et il cherche naturellement à déterminer dans quels cas ce transfert s'est produit. Il met en cause des énoncés du type : *Hän näki ruoan pöydällä* « Il vit la nourriture sur

la table » où le complément circonstanciel de lieu suit l'objet qui vient lui-même immédiatement après le verbe. La contiguïté de l'objet et du complément circonstanciel de lieu suggère une liaison plus intime entre eux, ce qui tend à émanciper le complément circonstanciel de l'attraction du verbe. Tout cela est fort clair et tout à fait vraisemblable. Il est seulement dommage que l'auteur se perde soudain dans une série de digressions qui n'ont que peu de rapport avec le problème qu'il traite et que son exposé reste pour ainsi dire en suspens.

Notre ancien collaborateur et ami, M. Vilho Kallioinen communique les résultats de ses observations instrumentales sur l'intonation de la phrase interrogative en finnois contemporain. Cet exposé fait suite à l'article publié dans la *Revue des Études Finno-ougriennes* (tome II, fasc. 2, pp. 107-112, Paris 1965). C'est une démonstration en règle de ce qui se passe dans l'émission des phrases interrogatives en finnois. On sait qu'elles sont caractérisées par l'absence de l'intonation dite interrogative, ce qui pose des problèmes d'un grand intérêt. Il serait à souhaiter que cette contribution si suggestive soit publiée dans une langue de plus grande diffusion. On y verrait par exemple que l'élévation (relative) de la voix en fin d'émission revêt un caractère expressif ou affectif, ce qui s'explique puisqu'elle ne joue plus de rôle significatif (l'auteur dit « symbolique »).

M. Martti Rapola, le vétéran de la linguistique historique finnoise, revient sur les traductions de textes bibliques dues à l'évêque Michel Agricola, le fondateur de la langue écrite au xvi<sup>e</sup> siècle. Il démontre que ces traductions sont composites. Les plus anciennes ont été établies d'après le texte latin de la Vulgate, probablement revu à la lecture de la bible suédoise de 1526, puis de celle de Luther. Par la suite, Agricola se serait servi d'Erasme et aussi, mais rarement, de l'original grec. Sur ce dernier point, nous serons aussi réservé que Martti Rapola car nous n'avons personnellement jamais rencontré un seul passage où l'original grec se serait imposé. Tout peut s'expliquer autrement et l'auteur a bien raison de signaler, par exemple, que l'emploi de la postposition *päälle* « sur, dessus » dans *iotea nimens päle uscouat* « qui credunt in nomine eius (Jean, I, 12) s'explique tout simplement par le fait que cette construction du verbe *usko-* « croire » avec la postposition *päälle* « sur » avait été employée avant Agricola. C'est ce que laisse supposer le passage du « Fragment d'Upsal » où l'on relève *sille etteij höe usco minun pällen* « quia non crediderunt in me » (Jean XV, 5) où le même verbe est associé à la même postposition qui traduit ici servilement le suédois *på* (*han tror på Gud* « il croit en Dieu »). Les svécismes peuvent s'expliquer par l'infiltration qui s'est produite bien avant la Réforme dans l'usage parlé, voire même écrit des locuteurs plus

ou moins bilingues, dont étaient essentiellement les personnes instruites. Parallèlement, certains latinismes proviennent de l'usage que faisaient du latin les clercs de l'époque. Ils écrivaient, parlaient et pensaient en latin. Il était inévitable qu'ils cherchassent à se forger des équivalents finnois des formules latines qui leur étaient familières. Cette action de l'adstrat, peut-être même du superstrat, est un phénomène universel. Avant de quitter cet exposé si condensé et si instructif, disons notre surprise de voir attribuer à la Vulgate les formules *Erat lux illa vera* et *Et verbum illud caro factum est et habitavit in nobis* (Jean 1, 9 et 15) avec les démonstratifs *illa* et *illud*. Ces démonstratifs n'y figurent pas et tout le raisonnement édifié à leur sujet se trouve donc entièrement caduc.

M<sup>me</sup> Magda Kövesi-Andrássy nous entretient de l'hypothèse formulée depuis quelques années par nos confrères hongrois selon laquelle les occlusives sonores se seraient développées en hongrois dès une date ancienne sous l'influence de certains dialectes permien. Plus exactement, ce processus aurait pris naissance dans une aire géographique où une partie des dialectes permien se trouvait en contact avec des parlers protohongrois. Mais le processus en question se présente sous un double aspect : production d'initiales sonores d'une part et d'autre part sonorisation et dénasalisation des groupes *\*-mp*, *\*-nl*, *\*nk*- intervocaliques d'autre part. Cette dernière évolution a été constatée dans bien des langues de par le monde, en grec, par exemple et dans plusieurs langues mélanésiennes et polynésiennes, etc. C'est quelque chose de banal qui peut se produire n'importe où. Quant aux initiales sonores, elles peuvent s'expliquer par des phénomènes de sandhi tels qu'on en constate dans plusieurs secteurs de l'ouralien (mordve, parlers finnois, samoyède yourak, etc.). Nos confrères hongrois se sont donné beaucoup de mal pour rendre plausible cette évolution « protohongro-permienne » que rien ne confirme dans les faits dès qu'on se met à les scruter d'un peu près. On est forcé de s'apercevoir que les auteurs de cette malencontreuse hypothèse opèrent avec des faits hétéroclites qui ne justifient aucunement leur prétention de situer les Protohongrois au contact des Protopermien entre 500 avant et 100 après Jésus-Christ. Nous l'avons répété à plusieurs reprises et il est admirable que les tenants de l'hypothèse persistent à ne tenir aucun compte des graves objections qui leur ont été opposées (cp. ci-contre le compte rendu de la revue *Magyar Nyelv*).

Deux contributions appellent des remarques. L'une est de M. Matti Leiwo, intitulée : « Procédures de tests dans les études sémantiques ». Il ne s'agit de rien moins que de « mesurer les significations ». Cette idée a été suggérée à l'auteur par les travaux de

plusieurs théoriciens américains notamment d'Osgood, Suci, George, Tannenbaum, Percy (*The Measurement of Meaning*). Ici, nous avons affaire à une « enquête », effectuée auprès de jeunes gens qui parlent en argot, aux fins de repérer les « intensités » des multiples acceptions dans lesquelles les mots choisis sont employés. En quoi cette procédure aboutit-elle à une « mesure » ? C'est ce que l'auteur n'explique pas. Et puis, il néglige aussi de nous dire sur quel ton, selon quel débit, avec quelle modulation les mots isolés en question ont été émis par les différents sujets testés. On est confondu devant tout ce verbiage qu'on se garde bien d'éclairer par une analyse approfondie des faits. Savons-nous qui étaient les sujets interrogés ? Avons-nous affaire à des enregistrements ? Où sont les « mesures » expérimentales ? Quand on « mesure », ce n'est qu'en recourant à des instruments aussi précis que possible et non pas à des ratiocinations fumeuses. On conseillera à l'auteur de se renseigner auprès de notre excellent confrère hongrois, le professeur Ivan Fónagy, qui a publié plusieurs études sur ce même sujet et sur lequel il aurait intérêt à prendre exemple.

L'exposé de MM. Osmo A. Wiio et Kaarle Nordenstreng n'est pas moins décevant dans son genre. Cette fois, il s'agit de mesurer l'intelligibilité de textes parlés. Le résumé en anglais parle de *Listenability*. Le terme est impropre, comme hélas trop souvent chez nos confrères américains car il ne saurait être question ici des conditions d'écoute mais de l'intelligibilité d'un texte écouté, ce qui n'est pas la même chose. En fait de texte « parlé », l'expérience n'a porté que sur du texte lu à haute voix dans les conditions où un présentateur donne lecture d'informations à la radio. On a fait entendre ces lectures par 54 personnes, toutes recrutées dans la même école, et l'opération a consisté en ceci que l'on a supprimé chaque huitième vocable en remplaçant son émission par un « blanc » sur fond sonore atténué. Les sujets qui s'étaient prêtés à l'expérience ont été invités à deviner le vocable manquant. La mesure d'intelligibilité a été indiquée par le nombre des réussites. Plus a été grand le nombre des vocables devinés plus le texte a été considéré comme intelligible. Et ceci pour en venir à quoi ? On est en droit de se le demander. La place de huitième mot dans une succession de vocables formant phrase n'a rien de privilégié en soi. Dans ces conditions les rapports existant entre les différentes parties du discours, tels qu'ils sont formulés par la proportion

$$100 \times \frac{\text{adjectifs} + \text{adverbes}}{\text{substantifs} + \text{verbes}}$$

ne signifient strictement rien. C'est dépenser en pure perte beaucoup de temps sinon beaucoup d'ingéniosité car les auteurs n'ont pas l'air d'avoir pensé que les choses pouvaient être quand même un peu moins simples que cela !



Ce qui caractérise ces nouveaux cahiers par rapport aux précédents, c'est qu'ils contiennent un moins grand nombre de contributions ethnologiques mais par contre beaucoup plus d'études d'ordre pédagogique dont plus d'une offre un grand intérêt. Il en est de même des nombreuses notules et des comptes rendus plus ou moins amples au cours desquels sont exprimées des vues intéressantes. Rappelons que la plupart des exposés importants sont suivis de résumés (en allemand et en anglais) qui sont en général assez amples pour rendre service à qui ne sait pas lire le finnois.

A. SAUVAGEOT.

---

94. *Sananjalka* (La fougère à l'aigle). Bulletin de la Société de langue finnoise, tome 10. Turku (Åbo), 1968, 234 p. grand in-8°.

Parmi les contributions intéressant notre discipline, relevons d'abord un article de M. Martti Parvio qui nous apporte du neuf au sujet de la traduction du Nouveau Testament de l'évêque réformé Michel Agricola. Cet ouvrage, paru en 1548, est l'un des monuments les plus importants du finnois ancien. L'auteur, à la recherche d'exemplaires de ce vénérable ouvrage, a eu la chance d'en découvrir un, totalement ignoré, dans la réserve de notre Bibliothèque Nationale. Et il se trouve que cet exemplaire, pourvu d'une dédicace de la main même de l'évêque, est en même temps le mieux conservé des 74 identifiés à ce jour et au sujet desquels M. Martti Parvio nous apporte des renseignements concis mais précis. Ce qui pourtant retient davantage notre attention, c'est qu'il montre que la seconde préface à ce Nouveau Testament n'est pas une œuvre aussi personnelle qu'il avait été généralement admis. Agricola l'a rédigée d'après des modèles dont le principal a été la Chronique suédoise d'Olaus Petri, le fameux réformateur suédois. Mais ce qui frappe alors le plus, ce sont, dans la rédaction même, les tournures employées par Agricola pour rendre en finnois le texte suédois. Tantôt, il décalque servilement son modèle mais dans d'autres cas, il s'en affranchit complètement. Et ce comportement est très significatif de la « manière » du réformateur finnois. Constatant, au cours de la lecture de sa traduction du Nouveau Testament, on tombe sur des mots à mots serviles, qui ont même dû être à peu près inintelligibles aux contemporains non initiés, et tantôt au contraire on découvre des rendus qui sont d'une très bonne venue. Comment expliquer ce contraste ? Probablement par le fait que le traducteur a dû utiliser des versions antérieures, fragmentaires qu'il a complétées par des traductions plus fraîches et

plus idiomatiques. Mais ces fragments antérieurs étaient-ils de lui ou de prédécesseurs inconnus ? C'est ce que nous ne savons pas.

M. Pentti Virrankoski se demande qui a pu être l'auteur d'une sorte d'hymne de victoire publiée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle en finnois pour célébrer le succès remporté par Charles XII de Suède sur Pierre le Grand à Narva en 1700. Ce poème est conçu en vers dits « kalevaliens », c'est-à-dire obéissant à des règles métriques qui furent celles des poèmes populaires. L'identification de son auteur n'est pas sans intérêt car cela permet de situer les lieux où il a pris contact avec les restes de poésie populaire qui subsistaient encore à cette époque dans certaines régions de la Finlande occidentale. L'auteur parvient à déterminer que le poème est dû à un certain Josephus Calamnius, chapelain de Haapajärvi, dans le district de Kalajoki en Finlande septentrionale. Cette précision géographique est importante car elle situe en même temps le milieu rural où des poèmes populaires existaient encore. On peut dire dans ces conditions que cette région a été comme le berceau de la poésie néo-kalevalienne dont la fortune devait être décisive dans l'histoire de la littérature finnoise moderne. Calamnius a donc été l'un des pionniers qui ont contribué à reconvertir la poésie finnoise au style ancien et ceci bien avant la percée obtenue au XIX<sup>e</sup> siècle par le romantisme d'inspiration kalevalienne. Rappelons qu'Agricola et ses successeurs avaient ignoré le vers kalevalien ou s'ils en avaient eu connaissance, ils s'étaient bien gardés de s'en servir, probablement par hostilité à tout ce qui avait un relent de paganisme.

M<sup>me</sup> Eva Kangasmaa-Minn examine les relations qui existent entre le verbe et le complément d'objet. Elle n'a pas de peine à découvrir que la notion de complément d'objet est en finnois moderne quelque chose de fort mal défini. Mais elle n'en part pas moins de cette notion, qui implique le postulat selon lequel il y a en finnois un complément d'objet, sous quelque aspect qu'il se présente. Or qui nous dit que ce postulat est justifié ? Les réponses qu'elle apporte sont déconcertantes car elles procèdent à la fois de deux considérations : celle de la forme du mot prétendu objet et celle de la signification de l'énoncé où verbe et prétendu objet sont associés. Elle en vient ainsi à considérer comme complément d'objet le syntagme *koko ajan* « pendant tout le temps » dans un énoncé tel que *Nojasin koko ajan seinään* « Je me suis appuyé tout le temps contre le mur ». Or le verbe *nojasin* (de *nojala* « s'appuyer ») est proprement intransitif. On peut dire plus simplement *nojasin seinään* « je me suis appuyé au mur, contre le mur » et par conséquent, l'addition de *koko ajan* n'est qu'une extension faisant fonction de complément circonstanciel de temps. Pourquoi faudrait-il concevoir *koko ajan* comme un complément d'objet ? Parce que le mot *ajan* est au « génitif-accusatif », forme sous laquelle il semble

faire fonction de complément d'objet (total, au singulier) quand il est construit avec un verbe de sens transitif ? Cela revient à dire que le critère de l'objet est la forme du mot qui semble en tenir lieu. Mais où est le sens transitif dans un énoncé tel que *istuin koko ajan* « j'ai été assis tout le temps » ? Force est de constater que le syntagme *koko ajan* remplit des fonctions sémantiques différentes selon qu'il se construit avec tel ou tel verbe. Alors, que devient le critère formel ? Ne vaut-il pas mieux dire avec Gombocz que le concept d'objet est « logique », par quoi il voulait faire saisir qu'il est difficile de le dégager à partir des combinaisons purement formelles ? Ce qui vient compliquer tout, c'est que l'on opère toujours avec ces catégories définies par la grammaire classique. Il vaudrait mieux procéder à partir de l'analyse des cas qui se présentent concrètement dans l'usage et ne se décider à formuler une définition qu'*a posteriori*, non pas *a priori* comme c'est devenu la mode ces derniers temps.

A. Alhoniemi revient sur la classification des cas de la déclinaison tchérémissie. Ce n'est pour lui qu'un prétexte pour remettre en cause la classification habituellement admise par les finno-ougriotes qui ont accoutumé de distinguer les cas concrets ou locaux et les cas grammaticaux. Il prend comme point de départ cette constatation qu'en finnois comme en hongrois, les cas « locaux » se groupent en trois séries de formes : celles qui expriment la situation dans un lieu, celle qui indique la pénétration dans ce même lieu et celle qui marque la sortie ou l'éloignement de ce lieu. Or ces distinctions ne seraient pas exprimées congrûment par l'appellation traditionnelle de cas « locaux ». Il faudrait dire cas « directionnels » (*suuntasijat*). Mais qui dit direction (*suunta* en finnois) implique par là qu'il y a déplacement dans un sens ou dans un autre alors que « cas local » faisait plus vaguement allusion à toute situation ou tout mouvement observés par rapport à un lieu. Nous ne voyons pas l'avantage de cette substitution de terme. Le problème n'est pas là puisque ce qui intéresse, c'est de savoir quel est le rendement de ces formes casuelles. Or celles-ci, naturellement, ont été exploitées dans des sens différents et la plupart ont acquis des fonctions multiples dont le terme « cas directionnel » ne rend pas non plus compte. Alors, pourquoi changer de terminologie ?

En dehors de ces contributions, ce cahier contient plusieurs études intéressant l'ethnologie, l'histoire comparée de la littérature et l'histoire de la littérature finnoise. On y lit également plusieurs comptes rendus intéressants. Des résumés en allemand et en anglais suivent les différents exposés. Ils sont généralement assez amples et assez détaillés pour être vraiment utiles, ce qui mérite d'être signalé.

A. SAUVAGEOT.

95. *Magyar Nyelv* (La langue hongroise). Bulletin de la Société de Linguistique de Hongrie). Tome LXIV, Budapest 1968. Éditions de l'Académie, 4 fascicules totalisant 512 p. in-8°. Prix du fasc. 10 florins.

Dans l'abondance habituelle des contributions qui se pressent dans ces pages denses, nous choisirons de rendre compte de celles qui présentent un intérêt plus général.

C'est ainsi que M. Béla Kálmán propose une explication de l'état actuel du vocalisme hongrois. Il essaie de la dégager de la seule considération du système des voyelles tel qu'il apparaît depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, écartant délibérément les autres facteurs, notamment extra-linguistiques, qui ont pu contribuer à la genèse de la situation que nous constatons présentement. Il estime, non sans raison, que ce que le linguiste doit d'abord essayer de faire, c'est de trouver une explication des phénomènes à l'intérieur du langage. Il part naturellement du postulat selon lequel la langue est un système où tout se tient. Le problème devant lequel il se trouve est le suivant : au seuil de la période moderne de son développement, le hongrois opérait avec un système de huit voyelles qui connaissaient chacune une quantité brève et une quantité longue. Ce système était le suivant :

<i>a</i>	<i>o</i>	<i>u</i>
<i>ä</i>	<i>ö</i>	<i>ü</i>
<i>e</i>		<i>i</i>

Or aujourd'hui, la langue commune se sert alternativement de deux systèmes qui sont :

I —	<i>ā</i>	<i>o</i>	<i>u</i>	/ (longues)	<i>á</i> ,	<i>ó</i> ,	<i>ú</i>
	<i>ä</i>	<i>ö</i>	<i>ü</i>	/ (longues)	<i>é</i> ,	<i>ő</i> ,	<i>ű</i>
			<i>i</i>	/ (longue)			<i>í</i>
II —	<i>ā</i> ,	<i>o</i> ,	<i>u</i>	/	<i>á</i> ,	<i>ó</i> ,	<i>ú</i>
	<i>ä</i> ,	<i>ö</i> ,	<i>ü</i>	/	<i>ő</i> ,	<i>ű</i>	
	<i>e</i> ,	<i>i</i>		/	<i>é</i>		<i>í</i>

L'orthographe hongroise note par *a* l'*ā* et par *e* l'*ä*. La longue *ā* représente un *a* illabial long de même que l'*é* est un *e* fermé long. Il en résulte que la corrélation quantitative est représentée de la manière suivante :

<i>ā</i>	/	<i>á</i>
<i>o</i>	/	<i>ó</i>
<i>e</i>	/	<i>é</i>
<i>u</i>	/	<i>ú</i>
<i>ü</i>	/	<i>ű</i>
<i>i</i>	/	<i>í</i>



Dans la série brève, les sujets parlants utilisent soit le système à 8 voyelles (distinguant deux sortes d'*e*, l'un ouvert et l'autre fermé) soit le système à 7 voyelles (d'où l'*e* bref fermé est absent). Dans ce dernier cas, ils ne reconnaissent plus que 7 phonèmes vocaliques. Ainsi, quand cette dernière solution prévaut, l'on a affaire à 7 voyelles brèves s'opposant à 7 longues alors que le système bref à 8 voyelles s'oppose à un système long à 7 voyelles seulement, l'*é* long fermé servant d'homologue long aussi bien à l'*e* bref fermé qu'à l'*e* bref ouvert. Comment en est-on venu là ? Surtout si l'on se rappelle que certains dialectes continuent à opposer un *ε* bref ouvert à un *ē* long également ouvert et que d'autres possèdent un *ā* long de leur côté. M. B. Kálmán suppose que ce déséquilibre du système I est dû à la disparition de l'ancien *a* bref illabial, remplacé par *ā*. L'ébranlement communiqué à l'ensemble du vocalisme par cette amputation aurait provoqué un réaménagement dont l'*é* fermé bref (noté *ĕ* dans les grammaires hongroises) aurait fini par faire les frais. Mais l'auteur va peut-être un peu vite en besogne et voici pourquoi : la genèse de l'*ā* est l'un des chapitres les plus obscurs de l'histoire phonétique du hongrois. Dans un nombre considérable de cas, il provient d'une ouverture d'un ancien *o* (*holos* « poissonneux » a donné *halas*, etc.). Dans d'autres cas, il semble bien, si l'on en juge par les graphies anciennes, qu'il se soit substitué à un ancien *a* illabial (*halál* « mort » mais *holz* « tu mourras » dans l'Oraison Funèbre). Aussi, une controverse assez vive s'est poursuivie au sujet de cet *ā*. D'autre part, l'*ĕ* (bref fermé) s'est maintenu encore plus ou moins complètement chez beaucoup de sujets parlants mais il faut reconnaître que sa production est variable et surtout que son timbre se distingue mal. C'est ainsi que les Français qui sont pourtant si habitués à distinguer les deux timbres ouvert et fermé de l'*e* ont de la peine à identifier l'*ĕ* hongrois qui est tout aussi difficile à saisir pour eux que le second *é* d'un mot comme « événement » (*e* « moyen » selon l'abbé Rousselot). Il est évidemment tentant de supposer que la tendance à l'équilibre et à la symétrie porte à remplacer un appareil où 8 brèves alternent avec 7 longues par un autre où il n'y a plus de corrélation quantitative qu'entre sept voyelles. Au système 8/7, on substitue un système 7/7 qui paraît plus satisfaisant à l'esprit. Mais il faudrait aussi se demander si les choses ne vont pas plus loin. En effet, en y regardant de plus près, nous découvrons que le système peut se décrire autrement. On a d'une part les corrélations quantitatives complexes :

$$a / \acute{a}, o / \acute{o}, \ddot{o} / \acute{o}, e / \acute{e}$$

où la quantité est associée au timbre, la voyelle longue étant plus fermée et plus tendue que la brève, et d'autre part des corrélations simples : *u / ú ; ü / ű, i / í* où seule la différence de durée intervient. Les oppositions du type *ā / ā* et *ĕ / é* se rangeaient dans la série des

corrélations simples, de même que l'opposition  $\bar{a}$  /  $\bar{a}$ . Pour peu que la distinction de timbre n'ait pas été nette entre la brève fermée et la brève ouverte, l'élimination allait de soi. Et ce qui le confirme, c'est que les corrélations simples sont à leur tour menacées. En contrepartie, on note chez certains sujets une tendance à réduire la durée des longues fermées de telle sorte que le système en passe de se former semble bien ne plus devoir comporter qu'une opposition purement qualitative des timbres ouvert/fermé. Comme on le voit, c'est un lièvre de taille qu'a soulevé notre confrère hongrois.

Quant à M<sup>me</sup> Magda Kövesi-Andrássy, elle fait le point sur une autre question, non moins controversée, qui est celle de l'origine des occlusives sonores en hongrois. Comme on le sait, le finno-ougrien (et même déjà l'ouralien) ignorait ce types d'occlusives. Comment se sont-elles installées en hongrois ? L'auteur constate qu'une autre branche du finno-ougrien présente plus particulièrement des occlusives sonores, c'est le permien (votiak et zyriène). Elle estime, avec d'autres théoriciens hongrois, que cette rencontre n'est pas fortuite et que les occlusives sonores ont dû s'introduire en permien comme en hongrois à la faveur d'un même développement résultant de la contiguïté des Protopermiens et des Proto-hongrois qui auraient vécu plus de 2000 ans côte à côte dans une région située à la latitude du grand coude de la Volga. Les occlusives seraient nées des effets de deux processus : 1) à l'intérieur du mot, les groupes  $*mp-$ ,  $*ml-$ ,  $*nl-$  et  $*\eta k-$  seraient passés à  $-b-$ ,  $-d-$ ,  $-g-$ , 2) une partie au moins des  $*p-$ ,  $*l-$ ,  $*k-$  des initiales se serait sonorisée en  $b-$ ,  $d-$ ,  $g-$ . Ce dernier développement serait dû à l'action exercée d'une part à l'intérieur même de la langue par l'assimilation de l'initiale à la sonore de l'intérieur du mot et, d'autre part, dans les très anciens emprunts à l'iranien et au turk, à l'adoption pure et simple d'initiales sonores propres à ces langues.

Théoriquement, tout cela pourrait être vraisemblable. Mais qu'en est-il quand on vérifie les arguments présentés à l'appui de cette thèse ? Pour ce qui est des groupes nasale + occlusive sonore, il est certain qu'ils ont produit tant en permien qu'en hongrois des occlusives sonores : finnois *anla-* « donner » / hgr. *ad* « id. » / votiak, zyr. *ud-* « donner à boire, à manger », finnois *jänkä* « marécage » / zyr *jegir* « id », estonien *pung* « bourgeon » / zyr *bugil'* « globe (de l'œil), protubérance » / hgr. *bog* « nœud, protubérance », vogoul *χump* « vague, onde » / hgr. *hab* « mousse, onde » / zyr *gibav-* « faire des ondes, des vagues », etc. Mais il saute aussitôt aux yeux que les mots de ce type, relativement rares en hongrois, sont encore plus rares en permien et, surtout, les vocables permien qui ont développé  $-b-$ ,  $-d-$ ,  $-g-$  à partir des groupes  $*mp-$ ,  $*ml-$ ,  $*nl-$ ,  $*\eta k-$  se comptent sur les doigts de la main. Encore n'est-on pas sûr de toutes ces rarissimes correspondances !

Pour mieux saisir ce qui s'est passé, il ne faut pas se contenter de ne considérer que ces groupes à nasale. En réalité, les occlusives permienes intervocaliques, tout comme les hongroises, ont subi un vaste processus de spirantisation et de sonorisation dont nous ne saurions ici retracer les phases. Pour ce qui est du permien, la présence de la nasale devant une occlusive sourde a tout simplement préservé celle-ci de l'amuïssement total. En hongrois, il n'en a pas été tout à fait de même puisque le *-l-* intervocalique est passé à *-z-* : finnois *vete-* « eau » / hgr. *víz* mais votiak *vu* / zyr *va* alors que le *\*-p-* et le *\*-k-* hongrois se sont plus ou moins complètement amuïs. Comme en permien, la nasale a maintenu l'occlusive en la sonorisant avant de disparaître elle-même. Ce phénomène est banal en phonétique générale. Il en a été de même en grec et aussi dans les langues d'Océanie, etc. Ce que voudrait nous faire admettre M<sup>me</sup> Kövesi-Andrássy, c'est que le point de départ de ce mouvement s'est trouvé situé à la suture des territoires de peuplement des Protopermienes et des Protohongrois, très longtemps avant notre ère. En tout cas, ce processus aurait encore été actif quand le hongrois (avec les autres langues ougriennes, à savoir le vogoul et l'ostiak) aurait emprunté au prototurk le nom du castor (*hód* en hgr.). J'ai déjà signalé ici-même bien des fois que ce prétendu emprunt était illusoire. D'abord parce qu'en turk, il s'analyse en *kun+duz*. Or le hongrois n'a que *hód*, sans aucune trace du *-z* (éventuellement de l'*-r* qui y correspondrait s'il s'agissait d'un emprunt à une langue turke de type « tchouvache »). En outre, une graphie hongroise ancienne fait état d'un mot *houdu*, *houd* (Bárczi Géza : *Magyar Hangtörténet*, 2<sup>e</sup> éd. pp. 64 et 91) où l'on ne s'explique pas la présence de la longue *ó*, pas plus que l'on ne rend compte de la graphie diphtonguisante. A moins de supposer tout simplement qu'il s'agisse d'une forme dialectale où la diphtongue serait issue d'un plus ancien *-ol-*, ce qui nous éloignerait passablement du prétendu prototype turk. Dans ces conditions, il est aventureux de vouloir fonder la chronologie des emprunts turks sur cet unique exemple selon lequel cet emprunt serait parvenu en protohongrois alors que *\*k-* devant voyelle postérieure n'était pas encore passé à la spirante *χ-* et que la nasale s'était maintenue dans le groupe *\*nl*, éventuellement passé à *\*-nd-*.

Une autre cause de la sonorisation aurait été naturellement les emprunts à des langues possédant des occlusives sonores. A date ancienne, deux groupes viennent ici en question : l'iranien et le turk. Mais les emprunts du hongrois proprement dit à l'iranien ancien n'ont pas gardé la sonore à l'initiale ainsi qu'en témoignent des mots tels que *tíz* « dix » et *tehén* « vache ». Pour étayer sa chronologie, l'auteur fait aussi état de mots hongrois tels que *nemez* « feutre » qu'elle aligne aux côtés de *száz* « cent » (fi. *sala*) et de *tíz* mentionné

plus haut. Mais ce vocable peut avoir été emprunté bien plus tard à une variété d'iranien où la consonne dentale finale était une spirante sonore (ð) qui aurait été alors rendue en hongrois par -z, tout comme les Français substituent trop souvent un z au *th* anglais de *the*, *with*, *rather*, etc. Le zyriène *named* semble par contre correspondre aux formes vogoules en -*nt* et il s'agirait alors d'une dérivation en \*-*nt*- (Magda Kövesi-Andrássy : *A Permi neylvek ősi képzői*, pp. 74 et suiv.).

Rien dans la démonstration n'est susceptible de nous contraindre à accepter la thèse de l'auteur. Tous les faits examinés peuvent recevoir une autre explication, plus satisfaisante, et ceci pour une raison capitale dont l'auteur ne tient pas compte : c'est que les langues permienes, attestées à basse époque (à partir du xiv<sup>e</sup> siècle), se présentent sous les espèces de parlers qui ont énormément souffert de l'action du russe. Or il n'est pas douteux que les sonores russes, ayant envahi une partie importante du lexique, se sont imposées et ont déteint souvent sur des mots autochtones. C'est ainsi que le mot *bur* « bon » répond à *para-* du finnois, etc., alors que dans d'autres cas, l'initiale sourde a subsisté. Rattrouper ces exemples isolés et incertains pour échafauder une hypothèse qui vise surtout à expliquer les migrations anciennes des Hongrois est une entreprise quasi désespérée dont nous pouvons dire qu'elle ne semble pas devoir réussir.

Naturellement, bien des observations de détail seraient à faire. C'est ainsi que le *d* de carélien méridional *andoa* « donner », qui est une occlusive sonore, ne saurait être assimilé au *D* de l'estonien *anda* « id » qui est une douce sourde (p. 167). Il en est de même de l'estonien *g* de *kõrge* « haut » (fi. *korkea*), etc. On est surpris de lire (p. 168) que le *b*, le *d* et le *g* du lapon N. dans *buollel* « brûler », *dalve* « hiver » et *gaesse* « été » seraient des « sonores » dues à l'influence du scandinave ! Il me semblait que notre éminent confrère hongrois G. Lakó avait une fois pour toutes dissipé cette erreur due à une graphie trompeuse. Il s'agit bel et bien de douces sourdes dont on ne voit pas comment elles auraient été suscitées par l'influence des parlers scandinaves qui, à cette latitude, ne les connaissent pas. On est également perplexe quand des emprunts turks sont attribués au prototchouvache (p. 171), qui présentent en hongrois une occlusive initiale sonore (*dél* « midi, sud », *görény* « putois », *gödény* « pélican », *gözü* « rat des champs ») comme si un dialecte turk ancien avait possédé des sonores initiales autres que *b-*. En réalité, le seul emprunt d'allure tchouvache est *görény* et les autres peuvent avoir été introduits plus tardivement. De même, il est difficile de voir dans *kender* « chanvre » un emprunt ancien au tchouvache, etc. Ce qui est écrit d'autre part sur les phénomènes de sonorisation des occlusives en carélien méridional,



en olonetsien et en ludique ou en vepse est de nature à égarer le lecteur non initié car il s'agit de sonorisations banales et certainement très récentes. Aussi devant cet exposé, on ne peut que se trouver renforcé dans l'idée que l'hypothèse à laquelle il a été consacré est plus un plaidoyer qu'une démonstration en bonne forme. Accordons-lui ce mérite d'avoir mis en plein jour la fragilité d'arguments invoqués le plus souvent à tort.

M. Melcsuk nous propose un nouveau « modèle » de la déclinaison du substantif hongrois. Rien n'est plus instructif que cette tentative. Voyons plutôt avec quels « paramètres. » il est tenu d'opérer. Avant même d'accoler un suffixe à un mot base, il faut savoir sur quel thème de ce mot il y a lieu de greffer tel ou tel suffixe. Il faut donc avoir préalablement dressé l'inventaire de tous les thèmes possibles. Il faut, 2<sup>e</sup> opération, déterminer quand la greffe s'effectue par simple juxtaposition ou par l'intermédiaire d'un élément de liaison, en l'occurrence une voyelle brève. Mais si l'on a réussi à déterminer qu'il faut utiliser cette liaison, il reste encore à préciser de quel timbre doit être la voyelle utilisée, ceci naturellement en accord avec la règle de l'harmonie vocalique. Toutefois, cette règle ne suffit pas à décider de tous les cas car si le suffixe comporte une voyelle brève *e* fermé (notée *ë* par nos confrères hongrois), il est nécessaire de tenir compte de l'effet de labialisation qu'elle subit de la part de la voyelle précédente si celle-ci se trouve être un *ö* ou un *ü*. Une fois ces prémisses établies, il reste à répartir les formes selon les paradigmes suivants : 1) singulier, 2) pluriel, 3) substantif possessivé (affecté de suffixes de possessivation), 4) substantif (possessivé ou non) élargi d'un suffixe *-é* (*é* long) de possession. Si l'on ajoute à cela que l'auteur retient 21 cas de la déclinaison (choix contestable), ceci l'amène à « générer » 842 formes ! La procédure à suivre pour y parvenir exige 10 démarches successives (pp. 191-192). Il nous reste à prier M. Melcsuk d'essayer son procédé sur des étrangers désireux d'apprendre rapidement et sûrement le hongrois puisque ce résultat semble être l'objectif suprême de la « grammaire générative ». En effet, on se trouve en présence d'une accumulation de règles qui caractérisent essentiellement la grammaire dite normative. C'est si vrai que l'auteur se trouve dans l'embarras dès qu'il a affaire à des formes facultatives et par ailleurs il laisse « tomber » tout ce qui est exception plus ou moins apparente. Que cette procédure n'ait rien à voir avec l'investigation scientifique du langage, c'est ce qui apparaît d'une manière éclatante. Est-elle au moins justifiée par son efficacité pratique ? L'expérience que nous en avons tentée nous a démontré qu'il n'en est rien. Alors à quoi bon toutes des formules déguisées en images d'allure mathématique ?

M. Eméric Békési veut réconcilier la doctrine de mon regretté

maître Zoltán Gombocz, dont j'ai souvent évoqué le nom et la grande figure ici même au cours de tant d'années, avec l'interprétation marxiste du « signe linguistique ». Nous sommes très sensible à l'expression de cette piété car il faut le dire, Gombocz a été bien oublié. J'ajouterai que sa doctrine n'avait pas eu plus de succès de son vivant et l'on compterait sur les doigts de la main ceux qui furent ses disciples ou même seulement ses auditeurs attentifs. M. Békési part du mince opuscule consacré par Gombocz à la sémantique historique du hongrois (*A magyar történeli nyelvtan vázlat IV*, Pécs 1926). A cette époque, Gombocz était sous l'effet de l'enseignement de Ferdinand de Saussure dont il n'avait pris directement connaissance qu'en 1924 lorsque je lui avais rapporté de Paris le *Cours de Linguistique générale*. La définition du signe linguistique choisie par M. Békési comme point de départ de son argumentation est tout simplement celle du grand Genevois. Et pourtant, sur un point, Gombocz n'avait pas cru pouvoir accepter complètement la théorie de « l'arbitraire du signe ». Il prétendait, contre toute évidence, que le signe linguistique pouvait encore, dans certains cas, refléter directement la réalité objective. Il a cité des onomatopées, hongroises et étrangères, qui lui semblaient confirmer cette vue. J'ai à plusieurs reprises cité ce texte mémorable et chaque année, dans mon enseignement, j'ai répété l'expérience qui consistait à faire prononcer par un Hongrois devant les étudiants les onomatopées en question qui auraient dû être intelligibles sans apprentissage préalable (*op. cit.*, p. 12). Or en 38 ans d'enseignement, pas une fois la moindre de ces onomatopées n'a pu être interprétée et il est même arrivé que plusieurs d'entre elles ont embarrassé le sujet parlant hongrois qui les avait proférées à ma demande ! Mais dès 1924, au cours des entretiens que j'ai eu avec le maître, je m'étais élevé contre cette interprétation qui revenait à remettre en cause le caractère arbitraire du signe. Et, à l'occasion de cette réhabilitation plus ou moins partielle, M. E. Békési montre la même répugnance. Cette fois il est question de la relation « nécessaire » entre le langage et la « réalité objective », le tout teinté d'une interprétation sociologique de rigueur. Sans nous arrêter davantage sur cette conception du signe linguistique, disons qu'elle revient toujours à en nier l'arbitraire. Cette fois-ci au nom d'un « matérialisme » qui, tel qu'il se trouve formulé, ne peut apparaître que bien simpliste. Cela n'a rien de surprenant car l'éducation philosophique de nos confrères hongrois laissait à désirer du temps où je me trouvais parmi eux et il ne semble pas que la situation se soit améliorée si l'on en juge par les textes depuis lors publiés. Gombocz se distinguait précisément de ses pairs par son érudition en cette matière et c'est ce qui l'isolait au milieu d'eux. Le petit ouvrage auquel M. Békési a consacré ses remarques en est un témoignage.

C'est un modèle de clarté et de savoir car Gombocz avait l'esprit lumineux et tout ce qu'il touchait devenait clair. Si clair que d'aucuns, habitués aux tortueuses circonvolutions des raisonnements de bien des penseurs d'Europe Centrale, s'y sentaient dépayés. Aussi bien, le problème qui se pose désormais n'est pas de savoir si les conceptions de Gombocz cadrent ou ne cadrent pas avec les thèses de telle philosophie mais bien de vérifier si elles fournissent une explication satisfaisante des phénomènes eux-mêmes. Le temps est passé où la science était la servante de la philosophie, même si celle-ci n'est plus une théologie.

Dans une notule, M. P. Fábíán repose une question de principe qui dépasse largement le cadre étroit de son intervention. Il propose de dater la période moderne de la langue hongroise de 1867, année du fameux compromis austro-hongrois (*Kiegyezés, Ausgleich*). La plupart des spécialistes avaient jusqu'ici choisi une autre date : 1872, année de la parution de la revue *Magyar Nyelvőr* (Le gardien de la langue hongroise) qui mit fin à l'ère dite de la *Nyelvújítás* ou Rénovation de la langue. L'auteur déclare franchement à cette occasion que dans la détermination des périodes parcourues par le développement de la langue, c'est l'histoire extérieure de celle-ci qui doit jouer le premier rôle. Ceci surprendra. Il est au contraire caractéristique de constater que les événements historiques n'ont entraîné de conséquences linguistiques qu'avec un retard plus ou moins grand. C'est ce que Staline lui-même avait reconnu dans sa fameuse interview à la Pravda du 20 juin 1950. Il est parfois déconcertant de voir combien des bouleversements historiques ont peu de répercussions sur la langue. Au contraire, un mouvement de pensée, une invention, un changement de vie ou une migration peuvent tout mettre en branle. La belle homogénéité du français littéraire vient d'être remise en question non pas par la seconde guerre mondiale mais par le développement de l'automobile (et du tourisme), la radiodiffusion et la télévision. Que le compromis de 1867 ait mis en marche une certaine évolution de la société hongroise n'est pas douteux mais en réalité, pour ce qui est de la langue proprement dite, le mouvement propulsé par le *Magyar Nyelvőr* a vraiment changé la face de la langue et a renversé une tendance qui l'avait marquée profondément. Nous nous en tiendrons donc jusqu'à plus ample informé à la date de 1872 pour faire commencer la période qui s'étend jusque vers 1910, date à partir de laquelle disparaissent de la langue écrite courante certaines formes de mots (passé narratif du verbe, par exemple, etc.). Et puisque nos confrères hongrois s'expriment volontiers en termes marxistes, rappelons-leur que la langue ne saurait être considérée comme une « superstructure » (*nadstroika*). Faire dépendre les développements linguistiques des événements politiques ou sociaux est donc une

hérésie. Gutenberg a changé les langues d'Occident plus que toutes les guerres de religion. Encore fallait-il que leur structure s'y prêtât, ce qui est un fait purement linguistique. On ne peut donc mesurer l'évolution d'une langue qu'en s'appuyant sur des données linguistiques. Aller chercher l'explication ailleurs, ce n'est plus faire œuvre de linguiste.

Des notes, notules, comptes rendus complètent ces cahiers ainsi que des revues très utiles sur la topographie hongroise de 1956 à 1966, sur les études de phonétique historique entre 1958 et 1967, sur les revues finno-ougriennes parues en 1966. On nous pardonnera d'exprimer le regret de n'y lire aucune mention des *Études Finno-ougriennes*.

A. SAUVAGEOT.

96. *Magyar Nyelvőr* (Le Gardien de la langue hongroise). Revue de la Commission de l'Académie des Sciences de Hongrie pour la défense et l'expansion de la langue. Éditions de l'Académie. Budapest 1968. 4 fasc. in-8° totalisant 492 p. Prix du fasc. 6 florins.

Cette vaillante publication fondée en 1872 continue sa carrière. Comme on le sait, elle était destinée par ses fondateurs à mener le bon combat pour le maintien et le développement de la langue au moment où celle-ci sortait d'une période mouvementée de renouvellement. Il s'agissait alors d'épurer, de rectifier, de régulariser car un siècle d'innovations n'avait pas seulement introduit des réformes et des perfectionnements mais aussi pas mal de désordre et d'éléments hétéroclites. Pourtant, le siècle passé n'était pas révolu que le plus gros de la tâche que s'était assignée la revue était déjà accompli. Mais on sait que la lutte pour le maintien et le progrès de la langue ne cesse jamais. C'est pourquoi la publication a été continuée et ne s'est pas départie de ses intentions.

Ces nouveaux cahiers sont bourrés comme les précédents de toutes sortes d'études sur l'usage qu'il faut faire de la langue. Comme auparavant, répétons-le, aucune concession n'a été faite au public. Ce qui est exposé est fondé en science, même s'il s'agit d'une notule purement vulgarisatrice. C'est dire que nous ne possédons pas en France l'équivalent de ce périodique dont les services sont inestimables.

Parmi le nombre considérable des contributions de toutes sortes allant de la formulation de principes généraux jusqu'à l'explication de mots ou termes isolés, nous ne pouvons relever que ce qui présente un intérêt général.



M. F. Papp nous rend compte d'une statistique dressée par lui des fins de mots et il nous indique la répartition de celles-ci selon les parties du discours. Comme il le fait justement remarquer, le problème de la fin de mot n'a pas la même importance dans toutes les langues. Quand on ouvre par exemple un dictionnaire russe (bilingue ou non), il est relativement aisé de distinguer d'après la fin de mot les différentes parties du discours. Une finale en *-a*, par exemple ne saurait être celle d'un verbe (qui sont présentés à l'infinitif en *-t'*), etc. La situation n'est pas la même en hongrois où la finale absolue du mot isolé, telle qu'elle figure dans sa forme d'entrée dans le dictionnaire, ne fournit presque pas de renseignements sur la catégorie à laquelle il appartient. Les noms sont indiqués à la forme dite du nominatif singulier et les verbes sont présentés sous les espèces de leur thème nu (qui assure également la fonction de 3<sup>e</sup> pers. sg. du prés. ind. subjectif). Ainsi un mot en *-g* peut être un adjectif (*beteg* « malade ») ou un verbe (*remeg* « trembler ») ou encore un substantif (*sereg* « troupe, armée »). Rien ne signale son appartenance si ce n'est sa signification intrinsèque. Naturellement, il existe quand même certains types de mots qui sont identifiables plus ou moins aisément, encore faut-il alors faire entrer en ligne de compte non pas le dernier phonème mais les deux ou trois derniers. Ainsi, un mot terminé en *-ik* (*fáz-ik* « avoir froid », etc.) soit un déterminatif distributif (*mely-ik* « lequel ») tandis qu'un mot terminé en *-ság / -ség* ne peut plus être qu'un substantif dérivé (*beteg-ség* « maladie », *jó-ság* « bonté »), etc. Un autre critère, tout relatif, est celui de la fréquence de répartition. M. F. Papp note ainsi que sur 100 mots terminés en *-a* (prononcé *â*), plus de 93 % sont des substantifs, plus de 3 % des adjectifs alors qu'il n'a relevé qu'un seul verbe. Ceci demande d'ailleurs une rectification. En effet, M. F. Papp a établi sa statistique d'après le grand dictionnaire édité sous les auspices de l'Académie des Sciences (*A magyar nyelv értelmező szótára*) qui a consigné sous une entrée à part la forme *vala* du verbe d'existence. Cette forme, 3<sup>e</sup> personne sg. du passé narratif, est aujourd'hui tombée en désuétude. On ne la rencontre plus que dans des textes archaisants, surtout bibliques et liturgiques, en particulier dans le culte protestant. C'est une erreur de l'avoir traitée comme un thème indépendant car elle fait en réalité partie du paradigme du verbe d'existence dont les thèmes sont *vagy, vol-, val-*. Cela revient à dire qu'il n'y a aucun verbe hongrois terminé par *-a* à sa forme de base. Bien plus, aucun verbe hongrois n'apparaît à l'état isolé, terminé par une voyelle, les 7 verbes qui ont un thème vocalique ne figurant à la 3<sup>e</sup> pers. sg. du prés. ind. subjectif qu'élargis d'un suffixe en *-sz* (*te-sz* « il fait », *le-sz* « il devient », *hi-sz* « il croit », etc.). Si donc on ne considère que les formes d'entrée,

on peut ériger en règle qu'un mot terminé par une voyelle ne peut être un verbe.

A l'occasion de cette même investigation, M. F. Papp nous communique qu'il a déterminé la présence en hongrois contemporain de 5410 mots primaires dont 422 verbes et 4515 substantifs ce qui fait que ces derniers prennent plus de 83 % du lexique total alors que les verbes n'en forment que 7,80 % ! Ces chiffres sont à retenir mais dans l'ensemble ils confirment ce qu'on observe dans les langues de civilisation de type occidental. Le nombre des noms et plus particulièrement celui des substantifs (quand il y a distinction entre substantifs et adjectifs) l'emporte de beaucoup sur celui des verbes. Notre civilisation est toute nominale parce que notre savoir est essentiellement classé sous des appellations nominales. Il serait intéressant d'instituer des comparaisons avec des langues qui ressortissent à d'autres civilisations.

Évidemment, la répartition des finales n'est plus la même dès que l'on examine les mots qui apparaissent dans un texte. Un rapide sondage révèle que les finales en *-a* (prononcées en *-ă*) affectent les verbes dans une proportion notable, environ 25 %, mais les substantifs viennent toujours en tête avec plus de 50 %. En troisième lieu se rangent les mots outils divers, serrant de près les verbes.

MM. J. Implom et L. Lőrincze examinent les emplois « incorrects » de l'ordre des mots dans les constructions où l'on a affaire à une épithète antéposée à un rapport d'annexion (construction qui correspond à notre complément de nom). Un exemple illustre de quoi il s'agit. Les auteurs mettent en cause les constructions du type : *A megrongálódott Fejér megye útjai az idén megjavítják* « Les routes détériorées du comitat de Fejér seront réparées cette année ». Les termes en présence sont : *a* « le, les », *megrongálódott* « détérioré », *megye* « comitat », *útjai* « ses routes », Bien que l'auditeur saisisse de quoi il est question dans une pareille énonciation, elle peut prêter à un contresens car, par sa position dans l'ordre des mots, le terme *megrongálódott* « détérioré » se rapporte à *Fejér megye* « comitat de Fejér » et non pas aux routes. Pour exclure toute ambiguïté, il faudrait dire : *Fejér megye megrongálódott útjai megjavítják* « Les routes détériorées du comité de Fejér seront réparées ». Cela signifie qu'on intercale l'épithète entre les deux composants du rapport d'annexion : *Fejér megye* « le comitat de Fejér » et *útjai* « ses routes » (à l'accusatif en *-t*). Mais chez le locuteur, les choses se sont présentées autrement. Il a traité le rapport d'annexion *Fejér megye útjai* « les routes du comitat de Fejér » (« = comitat de Fejér ses routes ») comme un tout irréductible et l'émission a été débitée de telle sorte qu'une césure a séparé l'épithète du premier terme du rapport d'annexion, ce qui exclut également, à l'oreille, toute ambiguïté. Nous nous trouvons donc

devant un trait de structure qui fait difficulté pour la langue visuelle mais non pas pour la langue orale. Ce que les auteurs ne signalent pas par contre, c'est que l'article *a* (invariable) se rapporte non pas à *Fejér megye* « comitat de Fejér, mais bien au complément de nom *útjait* « ses routes », ce qui est susceptible de produire d'autres ambiguïtés dans certains cas. L'invariabilité des déterminatifs et des épithètes, jointe à la rigueur de l'ordre des mots qui exige l'antéposition des déterminants, est à l'origine de cet embarras.

M. J. Herczeg examine les emplois de l'infinitif en fonction de prédicat dans des énoncés tels que : ...*menekülni* !, *egyedül lenni* ! *nyugodtan meggondolni mindent sel innen* ! — *jaj itt már villámos jár...* « se sauver, être seul, méditer tranquillement tout et partir d'ici — hélas, voici déjà un tramway qui circule... ». Il se demande dans quelle mesure ces infinitifs pourraient être remplacés en hongrois par des formes verbales finies ou même par des noms déverbatifs en *-ás* / *-és* qui sont des noms d'action. Il omet de se demander s'ils ne sont pas tout simplement imités de langues telles que le latin et le français. Il est frappant que tous les exemples qu'il cite puissent être transposés en français par un infinitif. Ajoutons que le finnois utilise aussi ce procédé stylistique mais à une bien moins grande échelle. C'est que le finnois a vécu au contact du suédois alors que le hongrois, profondément latinisé dès ses débuts, a également subi l'action du français littéraire. Ce n'est pas par hasard que des écrivains comme Michel Babits et Désiré Szabó ont particulièrement utilisé de ce procédé qui permet d'ailleurs de résoudre élégamment bien des problèmes de style, ainsi que le montre fort justement M. Herczeg.

Plusieurs contributions traitent du problème épineux de la transcription des mots étrangers. Une coutume s'est établie de les noter non pas dans leur orthographe d'origine mais selon leur prononciation d'après les règles de l'orthographe hongroise. Dans bien des cas, cela n'entraîne aucun inconvénient majeur. C'est ainsi que le mot français *blouse* est écrit *blúz*. Il est déjà plus curieux de constater que la « lame Gillette » est écrite *zsilettpenge* et que les signaux Morse sont indiqués sous les espèces de *morzejel* ainsi que le signale M. J. Süle qui n'approuve pas que le *laser* soit orthographié *lézer* sous le prétexte que l'*a* d'origine est prononcé comme on sait. Un autre théoricien, M. L. Grétsy opine en sens contraire. Il défend la graphie *lézer* pour *laser* de même que *bébi* pour *baby* et *blézer* pour *blazer* et il va plus loin en écrivant *déviszkupa* pour *Coupe Davis*, *gém* pour *game*, *grépfrúl* pour *grape-fruil*, etc. Tout cela est fort bien mais il nous apparaît qu'une appellation comme *Coupe Davis* ne doit pas être traitée comme un nom commun quant à *gém* pour *game*, il paraît d'autant plus inopportun qu'il existe déjà un mot *gém* dans la langue. C'est le nom du

« héron ». Mais une autre chose surprend, c'est que ni l'un ni l'autre des deux auteurs que nous venons de mentionner ne propose des équivalents hongrois. On a le sentiment que les linguistes hongrois se sont résignés à laisser entrer les termes étrangers dans leur langue, pour se contenter de leur donner un aspect orthographique conforme aux règles établies. Nous sommes loin de l'époque où l'on s'efforçait de créer des mots nouveaux afin de réduire au minimum l'apport d'éléments lexicaux étrangers qui risquaient d'augmenter à l'excès les mots immotivés. Cette nationalisation du vocabulaire avait en outre l'avantage de rendre directement accessible l'intelligence d'un nombre appréciable de concepts savants. C'est là un facteur important pour une langue qui devient l'instrument des masses et cesse d'être le moyen d'expression réservé à une élite. Or il est curieux de constater qu'au moment même où le nouvel État hongrois développe un effort considérable pour diffuser l'instruction dans les masses ouvrières et rurales, la langue se charge de plus en plus d'éléments étrangers savants qui demeurent impénétrables à qui n'a pas acquis une culture internationale. Les hommes des Lumières et ceux des Réformes avaient pensé et agi autrement entre 1770 et 1872. On croirait que leur élan est définitivement arrêté, ce qui peut avoir pour l'avenir de la langue hongroise des conséquences incalculables. Déjà des voix s'élèvent qui dénoncent l'indifférence des masses populaires parmi lesquelles la lecture ne se répand pas (cf. l'article « Demi-illettrés » de M. P. Szekulity dans *Élet és Irodalom*, 18 octobre 1969) et certains estiment que le style de trop d'écrivains y est pour quelque chose. A vrai dire, quand on lit certains articles de journaux fort répandus, on se demande comment des personnes de peu d'instruction peuvent s'en assimiler le contenu, dissimulé qu'il est dans des vocables trop savants ou dans des phrases aux circonvolutions trop complexes. Aussi est-il difficile de se défendre du sentiment que la langue hongroise est à la veille d'une nouvelle crise. Tous ses amis souhaiteront ardemment qu'une nouvelle *Nyelvújítás* (Rénovation de la langue) l'en fasse promptement sortir.

A. SAUVAGEOT.



97. Ilona MOLNÁR H. — *Módosító szók és módosító mondalrészletek a mai magyar nyelvben*. (Mots modificateurs et parties de phrase modificatrices en hongrois contemporain). *Nyelvludományi Értekezések*. 60. Éditions de l'Académie. Budapest 1968, 91 p. in-8°. Prix 15 florins.

Il n'est pas aisé de discerner ce qu'a voulu exposer M<sup>me</sup> I. Molnár. Cela commence par une longue série de considérations sur la nature de la phrase, sur le concept de « modalité » en linguistique, etc. Tout cela, essentiellement inspiré de ce qui a été écrit par nos confrères soviétiques dans leur analyse de la langue russe. C'est ainsi que la définition retenue pour la phrase est celle présentée par G. V. Vinogradov mais l'auteur ne sait pas qu'elle n'est qu'une reprise de celle donnée déjà par Antoine Meillet il y a plus d'un demi-siècle. Plus généralement, l'information de l'auteur est très superficielle dès qu'il s'agit des linguistes occidentaux dont le seul qui lui soit vraiment connu semble être le regretté Ch. Bally car les allusions aux autres sont si fugitives qu'elles ne révèlent rien. Nous ne nous attarderons pas sur ces propos qui ne font que ressasser ce que l'auteur a déjà fait paraître dans plusieurs périodiques ou recueils sur ce même sujet. Mais quel est ce sujet ? Autant qu'on puisse le deviner, il s'agit de montrer le mécanisme par lequel, dans la phrase hongroise, le locuteur parvient à faire ressortir son sentiment au sujet de la communication qu'il énonce ou, pour être plus exact, au sujet du contenu de cette communication. En effet, toute énonciation communicative un constat ou une série de constats en même temps qu'elle exprime l'attitude adoptée par le locuteur au sujet de ce qu'il communique. Même lorsqu'il s'agit de déclarations purement énonciatives, le locuteur prend parti : il se veut neutre ou objectif. C'est une manière comme une autre de prendre position. Il reste à savoir alors par quels procédés linguistiques le locuteur parvient à extérioriser cet harmonique subjectif qui colore nécessairement tout énoncé, quel qu'il soit.

On aurait pu supposer que l'auteur aurait procédé d'abord à l'analyse des faits de langue pour en induire une interprétation de ces faits. Il en est tout autrement ; elle éprouve le besoin de commencer par une sorte de théorie générale du langage, de ses relations avec la pensée (et avec la « réalité »), ce qui l'amène à se contredire d'une page à l'autre (notamment p. 30), ce qui aussi n'éclaircit pas l'exposé. Et quand enfin nous passons à l'examen des faits concrets, une surprise de taille nous attend. Nous découvrons que l'auteur confond les propositions subordonnées et les incidentes, distinction pourtant traditionnelle qui se retrouve dans toutes les grammaires élémentaires. On lit ainsi *A gondolat (nem tagadom) jó-mondotta* (p. 45) « L'idée (je ne le nie pas) est bonne, dit-il ». Or l'auteur (Illés Béla) avait pris soin d'insérer son incidente (*nem tagadom*

« je ne le nie pas ») entre parenthèses afin précisément de rappeler au lecteur qu'une rupture doit intervenir dans le débit mais il semble que cette précaution n'ait nullement impressionné M<sup>me</sup> I. Molnár. Un peu plus haut, sur la même page, elle avait analysé une énonciation telle que *tudom, nem véd engem sem emlék sem varázslat* (empruntée au poète Radnóti) « je le sais, je ne serai protégé, moi, ni par un monument ni par un prestige » en une proposition principale (*tudom* « je le sais ») et une subordonnée non articulée au moyen d'une conjonction « je ne serai protégé ni par un monument ni par un prestige » (= ni un monument ni un prestige ne me protégeront moi). Or il s'agit en réalité de deux énoncés juxtaposés, que sépare dans le débit un arrêt de la voix, si peu marqué qu'il soit. Nous n'avons plus affaire à une phrase complexe mais à quelque chose de très différent et la question ne se pose même pas de savoir pourquoi les deux énoncés en question ne sont pas articulés ensemble par le moyen d'une conjonction ! Après cela, peu importe le reste de l'argumentation de l'auteur puisqu'elle s'inspire d'une analyse erronée des faits. Nous aurions quelque scrupule à insister davantage.

A. SAUVAGEOT.

---

98. József TOMPA. — *Ungarische Grammatik*. Éditions de l'Académie, Budapest 1968. 426 p. grand in-8°.

Ce livre imposant par ses dimensions, imprimé en beaux caractères bien frappés, sous une reliure sobre mais élégante, est destiné au public de langue allemande. Il est surtout offert à ceux qui veulent se faire une idée assez précise de ce qu'est « la plus grande langue finno-ougrienne de civilisation », sans pour autant se donner le mal de l'apprendre pratiquement. Quiconque sait assez d'allemand pour le lire peut donc y puiser les renseignements qu'il cherche au sujet de ce qui se passe en hongrois. Il a pour auteur un spécialiste qui s'est distingué depuis de nombreuses années par ses travaux variés et importants sur la langue hongroise dans son présent comme aussi dans son passé. Pour cette raison, M. J. Tompa avait été chargé de rédiger la grammaire collective publiée en 1961-1962 en deux volumes sous les auspices de l'Académie des Sciences de Hongrie et dont le titre est : *A mai magyar nyelv rendszere* « Le système de la langue hongroise d'aujourd'hui », grammaire qui se dit descriptive et l'est dans sa plus grande partie. En son temps, nous avons rendu compte ici même de cet important ouvrage auquel ne peut manquer de se reporter tout chercheur qui s'occupe du hongrois à quelque titre que ce soit.

Le présent livre n'est donc en son principe qu'une réduction de la grammaire officielle en question, avec naturellement quelques adaptations çà et là. L'état de langue qu'il décrit est assez peu homogène car il rassemble tout ce qui constitue le « bagage » du Hongrois cultivé, nous voulons dire qu'il se rapporte aussi bien au style poétique des grands classiques tels qu'Arany et Petöfi qu'à celui des poètes modernes, en passant par la prose du siècle passé pour embrasser le parler des gens cultivés d'aujourd'hui. C'est évidemment le hongrois langue de civilisation dont sont exclus les variantes trop dialectales et les vulgarismes. Il s'agit donc d'un domaine plus étendu que celui dans lequel nous avions cru devoir opérer dans notre *Esquisse de la langue hongroise*. Devons-nous donner tort à M. J. Tompa ? Certainement pas. Une langue est constituée d'éléments qui ne sont pas d'une égale homogénéité ; divers « systèmes » successifs y coexistent et c'est précisément le propre d'une langue de civilisation que de contenir cette diversité dans son sein.

Pour ce qui est de la présentation des faits, l'auteur s'est montré aussi traditionnaliste que ses collaborateurs et lui-même l'avaient été lors de la rédaction du « Système de la langue hongroise d'aujourd'hui » et ceci en dépit des critiques exprimées à cette époque de plusieurs côtés. Le défaut de cette procédure est de dissimuler certains des traits les plus originaux de la langue et de fausser l'idée qu'on peut se faire de son mécanisme véritable dans la mesure où on veut le faire cadrer avec les catégories de la grammaire classique. Afin que nul n'en ignore, l'auteur croit devoir en outre donner à chaque instant une définition des termes qu'il emploie (et qui sont ceux de la terminologie classique). Nous avons ainsi droit à une explication qui prétend nous faire comprendre ce qu'il faut entendre par « substantif », « adjectif », « infinitif », etc.. Beaucoup d'espace aurait pu être économisé en laissant tomber toutes ces généralités qui sont déplacées dans un ouvrage de cette qualité. De deux choses l'une, ou le lecteur a assez de culture linguistique ou grammaticale pour savoir de quoi il retourne quand il est question de ces termes, ou bien il n'est pas capable de suivre l'exposé, qui exige par moment assez d'attention. D'autant plus que les détails sont retenus souvent avec pas mal de minutie et demandent, pour être bien saisis, un effort certain de la part du lecteur, même averti. Car le livre contient une masse énorme d'exemples, dont il est inutile de dire qu'ils sont d'une absolue authenticité. C'est d'ailleurs ce qui fait la valeur de ce livre qui pourrait paraître et paraîtra sans doute assez rébarbatif à plus d'un lecteur.

La question est de savoir si l'ouvrage remplira bien la mission à laquelle il est destiné. C'est improbable et voici pourquoi : en dépit

des affirmations de son auteur, il s'agit d'une grammaire descriptive très poussée qui entre à chaque pas dans des détails souvent très ténus.

Ce qui aggrave encore la difficulté, c'est que la disposition typographique n'est pas heureuse. Les mots hongrois sont constamment reproduits dans le même caractère que le contexte allemand et les morphèmes sont mentionnés sans aucune marque spéciale indiquant qu'il ne s'agit pas de vocables autonomes. L'interprétation des faits surprend aussi parfois. On est ainsi surpris de lire qu'il y aurait (p. 203 et *passim*) un « génitif. » en hongrois alors que son absence est l'un des traits caractéristiques de sa morphologie nominale. Il est même déplacé de prétendre que le suffixe *-nak/-nek* puisse faire fonction de génitif en aucune façon. C'est en faisant des concessions de cette taille au lecteur de langue allemande qu'on se condamne à présenter du hongrois une image faussée,

C'est dommage car il y a dans ce livre une substance copieuse et dense de toutes sortes de remarques, notations, observations qui sont précieuses pour qui veut vraiment pénétrer dans l'usage du hongrois moderne. Seulement, le public apte à tirer de ce livre tout le profit qu'il peut offrir est nécessairement celui qui sait déjà la langue et peut se reporter aux publications parues en langue hongroise. Il est douteux que le non-spécialiste puisse, avec la seule aide de cette grammaire, se faire une idée suffisamment nette du véritable système du hongrois contemporain. Il est à craindre qu'il ne soit rebuté dès les premières pages, tant il est vrai qu'il est difficile de présenter sa propre langue maternelle d'une manière accessible à ceux qui ne la savent pas. Ce qui vous paraît naturel exige des explications et ce sur quoi l'on s'attarde risque de ne pas retenir l'attention de l'étranger ou de lui être dans sa propre langue si familier qu'il est superflu d'insister. Jamais on ne se sent plus mal à l'aise que lorsqu'on enseigne sa propre langue à un étranger. M. J. Tompa aurait dû faire revoir son texte par quelque spécialiste allemand.

A. SAUVAGEOT.

- 
99. GYÖRGI G. VARGA. — *Alakváltozatok a budapesti köznyelvből.* (Variations dans la langue commune de Budapest). Éditions de l'Académie, Budapest 1968, 258 p. in-8°. Prix 40 florins.

Ce petit livre rend compte d'un grand labeur et apporte une quantité importante d'informations sur la prononciation actuelle du hongrois « normal » parlé à Budapest. M<sup>me</sup> Georgette Varga y livre les résultats des investigations qu'elle a effectuées pour savoir



comment se présente désormais la prononciation de la langue dite « commune, » dans la capitale. Elle a choisi d'examiner celle de 100 sujets qu'elle a triés avec soin, ne retenant que ceux qui sont nés à Budapest, de parents eux-mêmes établis depuis longtemps dans cette ville, et n'ayant pas séjourné trop longtemps à l'extérieur ni subi d'influences venant du dehors. Ces 100 personnes se répartissent dans les milieux les plus divers, les différentes classes sociales, de préférence pourtant parmi les personnes instruites plutôt que parmi celles sans beaucoup d'instruction. Il y avait parmi elles 51 femmes ou jeunes filles, 49 hommes. Les moins de 30 ans étaient 51, dont seulement 8 avaient moins de 18 ans. Des 49 plus de trente ans, seuls 4 dépassaient les 50 ans. Du point de vue instruction, 27 seulement n'avaient qu'une instruction primaire, 45 n'avaient que le baccalauréat (examen de maturité) et 28 avaient fait des études supérieures. Pourtant, parmi ces derniers sujets, aucun n'était professeur de hongrois ni linguiste).

L'investigation s'est fondée sur une enquête effectuée à partir d'un questionnaire minutieusement préparé. Les mots tests ont donc été prononcés isolément, ce qui est fâcheux mais l'auteur a quelque peu corrigé ce défaut en faisant état de ses observations lorsque l'informateur a été amené à reprendre le mot en cause dans une phrase émise à son sujet. Elle n'a pas pu le faire dans tous les cas et cette correction est elle-même sujette à caution. Elle a par contre recueilli les commentaires des sujets interrogés et les a exploités, ce qui n'est pas sans intérêt. Elle a pu ainsi constater, comme il fallait s'y attendre, que les sujets étaient loin de mettre en accord leur prononciation réelle et l'idée qu'ils se faisaient de ce qu'elle devait être. Cela rappelle quelle distance il y a entre la langue et la parole. Une investigation de ce genre est d'ailleurs à recommander à ceux qui mettent en doute le bien-fondé de la distinction saussurienne.

Il est naturellement impossible de rapporter ici tout ce qu'il y a lieu de retenir de cette étude si riche et si instructive mais, à titre d'exemples, nous signalerons les quelques résultats suivants.

Comme on le sait, un sujet de controverses entre spécialistes de hongrois est l'opinion qu'il y a lieu de se faire du rôle de l'*e* bref fermé (noté *ë* dans les grammaires et dictionnaires mais laissé sans notation dans l'orthographe officielle). Les uns opinent que cet *ë* n'est pas un phonème mais une variante de l'*e* bref ouvert, d'autres au contraire lui concèdent le statut de phonème, avec plus ou moins d'aménagements. Ce qui découle des observations réunies par M<sup>me</sup> G. Varga, c'est que l'*ë* n'est prononcé que dans un nombre relativement réduit de cas par rapport aux conditions dans lesquelles il devrait être produit selon l'étymologie. Mais cette proportion varie d'un mot à l'autre et cette variance est curieuse à ana-

lyser. Ce sont en général les mots de grande fréquence qui gardent leur *ë* étymologique (*lész* « il devient », *mëgy* « il va ») ou des mots dans lesquels l'*ë* peut passer pour plus « expressif » (*pëtly* « petite tache, moucheture, etc. ») ou encore des mots de vocalisme sombre (*lédny* « jeune fille », *cigarëlla* « cigarette ») ou encore devant certains élargissements (*eszëm* « je le mange », *ebédhöz* « pour le déjeuner », *kétszër* « deux fois »), etc. Mais il arrive aussi, dans un nombre appréciable de cas, que ce qui tient lieu de l'*ë* est une voyelle brève produite selon un timbre intermédiaire entre *ë* et *e*, plus ouverte qu'*ë* et plus fermée qu'*e*, sorte de compromis, en somme. Par contre, ce qui est également symptomatique, c'est qu'il est des *e* ouverts étymologiques qui se trouvent produits en *ë*, voire en *e* (intermédiaire entre les deux). Ces phénomènes, naturellement, affectent inégalement les vocables. Dans certains mots, l'*ë* a partout disparu, dans d'autres, il s'est maintenu davantage, etc. L'*e* intermédiaire n'affecte qu'un pourcentage encore assez réduit des mots (de 7 à 8 % en général) ce qui ne laisse pas entrevoir qu'un réglage final du vocalisme puisse être obtenu en le généralisant. L'image d'ensemble qui se dégage des tableaux statistiques est que l'*ë* s'efface de plus en plus. L'effacement est plus accentué chez les moins de 30 ans et chez les personnes les plus instruites. Mais chez aucune de ces personnes, nous ne rencontrons de système phonologique d'où *ë* aurait totalement disparu ni même celui où il ne ferait office que d'une « variante » d'*e* ouvert. Les théories échafaudées à ce sujet ne sont que des vues de l'esprit.

Un autre cas est également très intéressant. C'est celui de l'alternance *ë* / *ö*. Dans une partie du domaine dialectal hongrois, l'*ë* bref fermé est passé, par labialisation, à un *ö* plus ou moins fermé. La langue littéraire a admis un certain nombre de formes en *-ö-* qui coexistent désormais dans l'usage avec les formes en *-ë-*, même quand ces dernières sont prononcées en *-e-* bref ouvert. L'emploi d'*ö* permet parfois de sortir alors de l'ambiguïté : *felé* « vers » / *félé* « par dessus ». Chez ceux qui ne savent pas produire un *ë*, *félé* risque de se confondre avec *felé* dans une partie des cas d'emploi alors que *föle* reste toujours clair. Mais cette confusion ne se produit qu'assez rarement et les autres vocables où apparaît l'alternance *-ë-/-ö-* ne font pas le plus souvent difficulté *per/pör* « dispute, querelle, litige », *pereg/pörög* « tourner », *tejfél/tejföl* « crème (de lait) », etc. En dépit de ce fait, certains de ces vocables tendent à se prononcer avec *ö* plutôt qu'avec *ë* (ou son substitut *e*). Dans certains cas, la variante en *ö* a évincé celle en *ë* : *sör* « bière » (au lieu de *sër*), *sölél* « sombre, obscur » (*sëlél*), *sörle* « soie de porc » (*sërle*, mais seulement *sërlés* « porc », etc.). Il semble que toutes sortes de considérations soient intervenues dans la préférence accordée à la variante en *ö* : euphonie (pour éviter la succession de trop d'*e*), expressivité

(dans *fröccsen* pour *frëccsen* « gicler », par exemple), etc. Inversement, l'*e* semble avoir été préféré dans les mots savants (*feltéllen* « absolu », *feljebbvaló* « supérieur », etc.). Il est curieux que cette opposition entre *ë* et *ö* n'ait été utilisée que très rarement à des fins différentiatives : *vörös* « rouge » / *vërës* « id. » (mais *véres* « sanglant », les uns et les autres dérivés de *vér/vere-* « sang »). On serait toutefois dans l'erreur en supposant que les choses en restent là. Dans nombre de mots, la voyelle produite réellement a varié plus ou moins de timbre entre un *ö* plus ou moins ouvert et un *ë* plus ou moins labialisé.

Comme on le voit, l'examen détaillé des faits de prononciation nous place devant des phénomènes qui relèvent de la parole et par là de la phonétique plus que de la phonologie. Il en ressort que le concept de phonème se dégage au travers de toutes ces observations comme étant quelque chose de très abstrait, ce que nous savions déjà. Mais il apparaît aussi que les phénomènes proprement phonétiques, saisis pour ainsi dire sur le vif, ont leur influence sur le comportement de la langue en ce qu'ils brouillent souvent l'idée que le locuteur peut se faire de tel ou tel phonème supposé présent dans tel ou tel mot. Cela entraîne des rajustements, des corrections, des égalisations qui finissent par transformer le faciès du mot intéressé. Un autre aspect de la réalité linguistique nous est rappelé par cette investigation : qu'il est toujours hasardeux de vouloir déterminer plus ou moins à vue de nez, pour ne pas dire *a priori*, le système phonologique d'une langue donnée, saisie dans un état donné. C'est ainsi que le fameux *ë* bref fermé, même chez les sujets qui semblent l'ignorer, est quand même produit çà et là dans quelques cas isolés. Est-on alors en droit d'affirmer qu'il n'existe plus en tant que phonème ? Même s'il est prononcé régulièrement dans les quelques vocables où il subsiste ? Mais si aucune contrainte psycho-physiologique ne s'exerce dans ce cas sur la phonation, ne devons-nous pas considérer que la production d'un *ë* est en hongrois moderne un phénomène phonologique ? Par là nous voulons dire que le locuteur, lors du montage qu'il a opéré en apprenant sa langue maternelle, a acquis le sentiment qu'il devait employer dans telle séquence déterminée un *ë* de timbre fermé. C'est ainsi que le mot *ëgy* « un » a été réalisé avec un *ë* (étymologique) par 1 sujet sur 100 interrogés alors que 59 ont produit à la place un *e* ouvert. On peut alors supposer que cet unique sujet était de ceux qui reconnaissent régulièrement *ë* comme phonème. Mais les 40 sujets restants ont produit quelque chose qui n'était ni un *ë* ni un *e* mais un timbre intermédiaire et comme il ne se peut pas qu'une contrainte phonétique quelconque ait joué ici, il faut supposer que ces sujets ont essayé, sans y parvenir, de produire l'*ë* dont ils avaient plus ou moins obscurément conscience qu'il devait figurer

dans le mot en question. C'est cette réalisation incomplète de l'*ë* qui a tenu cette fois le rôle du phonème *ë*. On ne peut donc pas considérer que ce dernier a totalement disparu du « système » phonologique hongrois, quand bien même il n'est plus représenté que par une « variante ».

Comme on le voit, c'est avec fruit qu'on lit l'étude de M<sup>me</sup> G. Varga et il serait utile de pouvoir disposer d'inventaires du même genre en ce qui concerne d'autres langues, plus particulièrement le français de variété dite « parisienne ».

A. SAUVAGEOT.

100. Ferenc FABRICIUS-KOVÁCS. — *A kronkrét-absztrakt jelentés-fejlődés problematikája* (Les problèmes de l'évolution sémantique allant du concret à l'abstrait). *Nyelvtudományi Értekezések* n° 61. Éditions de l'Académie. Budapest 1968, 79 p. in-8°. Prix : 18 florins.

Prenant prétexte d'une étude étymologique des principales expressions de l'activité intellectuelle dans les langues slaves, l'auteur estime le moment venu d'apporter une solution « définitive » au problème que pose le développement de l'acception des mots « du concret à l'abstrait ». Après avoir examiné brièvement ce qui, selon lui, a été proposé avant lui, et faisant à peu près exclusivement état des opinions émises par des théoriciens soviétiques, il croit pouvoir affirmer que le sens des mots a toujours évolué du concret à l'abstrait et naturellement il lie cette évolution supposée à la fois à la nature du langage et de la pensée comme aussi à la genèse du langage.

M. F. Fabricius-Kovács n'est ni philosophe ni psycho-physiologue de son métier et, naturellement, il a recueilli de seconde main tous les renseignements dont il croit pouvoir tirer profit pour fonder « définitivement » l'explication de ce processus sémantique au demeurant si connu que rien n'est plus banal en sémantique linguistique. Son axiome est que le langage et la pensée sont étroitement associés, si intimement même qu'il n'y aurait selon lui aucune pensée sans l'appui du langage. Mais le terme « pensée » qu'il emploie (*gondolat*) est lui-même si vague, ses acceptions si multiples, qu'on est en droit de lui demander ce qu'il entend vraiment par là. En tout cas, ce qu'il est important de noter, c'est qu'il ignore ou passe sous silence les travaux si considérables effectués ces 20 dernières années en Occident (et même en URSS) par les spécialistes de la physiologie cérébrale et par les psychologues de telle sorte que son



exposé détonne par un simplisme déconcertant. Non, les choses sont plus compliquées et tout ce long préambule ne peut manquer de produire l'effet d'un verbiage sans intérêt.

Du point de vue linguistique, l'argumentation de M. Fabricius-Kovács est la suivante : si l'on examine l'étymologie des mots (surtout des verbes) exprimant les diverses fonctions « intellectuelles », on reconnaît aussitôt qu'ils n'ont pris cette acception « abstraite » que secondairement. Originellement, ils ne portaient que des significations « concrètes ». Cette « constatation » est fondée sur les étymologies slaves en question, auxquelles sont ajoutées quelques autres, surtout empruntées à l'indo-européen.

Que vaut cet argument ? Pas grand'chose en réalité. Pour une première raison qui est celle-ci : ces étymologies nous emmènent dans quel passé ? Tout au plus de 4 à 5000 ans en arrière. Or il est vraisemblable que certaines langues attestées de nos jours ont un passé bien plus lointain. L'ouralien remonte probablement au-delà de 5000 ans, peut-être même de 10000 ans. Une date aussi proche de nous par rapport à l'échelle chronologique de la préhistoire nous autorise-t-elle à formuler des déductions décisives sur le comportement sémantique des langues d'origine ? Nullement. Entre le début de l'indo-européen commun ou de l'ouralien commun et notre époque historique, les expressions concernant tels ou tels concepts ont pu à plusieurs reprises aller du « concret » à l'« abstrait » et vice-versa. Et ceci nous amène à considérer une deuxième raison : le passage de l'abstrait au concret. M. Fabricius-Kovács, que ce phénomène contrarie, s'en débarrasse avec désinvolture. Il ne veut y voir qu'un « concrétisme tardif ». Voire. Quoi qu'il en soit, pour tardif qu'on le tienne, ce « concrétisme » a atteint de telles proportions que nous sommes bien forcés de considérer que c'est l'un des mouvements sémantiques importants. Il est aisé de constater que ce développement se poursuit sous nos yeux dans toutes les langues et à tout instant. Nous disons au garagiste de vérifier la « direction » de notre voiture et bien avant nous avons eu l'âme d'un canon, la conscience d'un « magnien » comme aussi la justification du typographe, etc. La démarche de l'esprit qui nous vaut ces développements est la même que celle imputée à l'homme primitif. Cela voudrait dire que les démarches de l'esprit humain sont demeurées les mêmes, chez tous les hommes, dans tous les temps, sous tous les cieux et dans toutes les conditions de vie. Cette évidence doit faire réfléchir.

Mais il y a autre chose. Quand on veut restituer le sens originel de tel ou tel « radical » ou de telle ou telle « racine » par la procédure de la grammaire comparée, on aboutit à une signification souvent très vague, très extensive qu'il est impossible de soucher sur tel objet ou telle « sensation » précise. Et même si l'on parvient à serrer

de plus près l'acception qui paraît être ancienne, elle demeure « abstraite ». C'est le cas pour le nom de la « lune » en germanique qui correspond au *mens* du latin et dont la racine semble bien avoir exprimé la notion très générale de « mesure ». Il en est de même du nom germanique de la « main », etc. On nous dit que le concept de « savoir » vient soit de la notion de « vision » (latin *videre*, etc.) soit de celle de « percevoir un goût » (français *savoir*, etc.) mais l'anglais *to know* remonte à cette racine que l'auteur mentionne lui-même (p. 45) sous le russe *znal'* et les autres mots slaves qui s'y rattachent. Or ici, il s'avoue incapable de rattacher cette « racine » à un objet déterminé qui serait « concret ». Le mot français *technique* emprunté au grec n'est pas plus « abstrait » que ne l'était la racine sur laquelle il a été construit et le verbe hongrois *tesz* « il fait » qui remonte à un ancien \**teke-* (finnois *teke-* « faire ») suppose un prototype dont l'acception était des plus « abstraites ». Les exemples de ce genre sont innombrables pour peu qu'on se donne la peine de les chercher çà et là dans les langues qui ont une histoire ou même dans celles qu'on peut restituer partiellement par la comparaison. La linguistique n'offre donc pas de fondement à l'assertion selon laquelle la seule démarche de l'esprit aurait été de procéder du « concret » à l'« abstrait ».

Mais cette théorie n'est pas d'aujourd'hui. Elle s'est développée depuis un siècle et c'est notre regretté Lucien Lévy-Bruhl qui a eu le mérite de lui donner sa formulation la plus claire. Il a eu aussi cet autre mérite de revenir sur ce qu'avait d'excessif les conclusions qu'il en avait tirées. Tout vient de l'hypothèse selon laquelle l'homme des « sociétés inférieures » ne pensait pas par les mêmes catégories que nous. Il aurait eu une mentalité « prélogique » dont le trait cardinal aurait été une incapacité à penser l'abstrait. Mais il faut bien se rendre à cette évidence que les « primitifs » qui ont pu être étudiés de près ne répondent pas à ce signalement simpliste. Notre regretté Maurice Leenhardt, qui a si longtemps vécu parmi les Canaques de la Nouvelle-Calédonie et dont je puis témoigner qu'il parlait le houailou avec une perfection qui ravissait les indigènes, a montré combien la langue de ces hommes, qui vivaient encore à l'âge néolithique, abondait en abstractions si poussées qu'il était difficile à un esprit aussi concret que celui d'un Français de notre temps d'y pénétrer sans un long apprentissage. Et il est de fait qu'en étudiant de près les documents qu'il a rapportés, on tombe à chaque page sur des dénominations obtenues manifestement par l'application d'un concept « abstrait » à une réalité tangible. C'est un peu ce qui s'est produit en germanique où un arbre aussi facile à distinguer que le tilleul est dénommé « ce qui est flexible » (allemand *Linde*).

C'est ce qu'on est convenu d'appeler l'« association des idées »

qui joue le rôle décisif dans le mouvement sémantique imprimé aux mots. Or son mécanisme, comme je l'ai signalé (*Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1953, pp. 465-472), se reflète de la même façon dans toutes les langues que nous connaissons, ce qui veut dire que la « mentalité » humaine n'a pas varié depuis le moment où les langues sont attestées ni même depuis l'époque plus ou moins lointaine à laquelle nous pouvons remonter par la grammaire comparée. Il nous est donc interdit de rien inférer de postulats qui ne se vérifient pas à la lumière des données dont nous disposons. Spéculer sur ce qui s'est passé avant ne relève plus de la science mais de la fiction.

Une dernière observation s'impose. M. Fabricius-Kovács, dans ses spéculations sur le comportement mental de l'homme primitif, estime que c'est le travail (plus ou moins collectif) qui a développé le besoin de la communication et provoqué l'éclosion du langage. Il oublie la religion. Les grottes préhistoriques témoignent, entre autres, des croyances et des rites qui animaient la vie spirituelle de nos ancêtres lointains. C'est ce que Durkheim, Marcel Mauss et Lucien Lévy-Bruhl avaient décrit d'une manière assez suggestive et c'est aussi ce que leurs successeurs signalent de tous côtés. On se condamne à ne rien comprendre de l'évolution sémantique des langues si l'on fait abstraction de ce qui a alimenté la pensée humaine dès ses origines.

Plus généralement, nos confrères d'observance marxiste nous déçoivent en prétendant « marxiser » leur explication du langage uniquement en faisant allusion au caractère social de celui-ci (que Meillet et son école avaient mis en évidence sans plus attendre) et en ramenant tout à des actions ou interactions entre classes sociales, etc. Qu'ils se rappellent l'avertissement de Staline qui voyait avec raison dans le langage quelque chose de plus fondamental, qu'il s'agissait d'interpréter autrement. Nous attendons une théorie plus profonde, susceptible de rendre vraiment compte des phénomènes constatés.

A. SAUVAGEOT.

101. *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Ungaricae*. Tomus XIX. Fasc. 1-4, 452 p. in-8°. Éditions de l'Académie, Budapest 1969. 73+73 florins.

Ces quatre fascicules abondent en contributions variées et importantes. Nous nous contenterons de signaler sommairement celles sur lesquelles il ne nous paraît pas utile de nous arrêter.

Notre éminent confrère turkologue J. Németh revient sur l'éty-

mologie de plusieurs noms turks de tribus, de peuplades ou de clans qui s'expliquent par allusion à des phénomènes météorologiques, en l'occurrence la neige et les tempêtes ou bourrasques de neige. Notre confrère soviétique A. Dulson, de Tomsk, communique les comparaisons qu'il a instituées entre l'ostiak de l'Iénisséi (*ket*) et les langues sino-thibétaines. Rappelons que le regretté Kai Donner avait déjà exprimé l'opinion que le *ket* se rattacherait à des idiomes du type sino-thibétain. Il n'est pas de notre compétence de nous exprimer à ce sujet.

M. L. Benkő nous entretient du « Rôle des synthèses dans la linguistique hongroise ». C'est un exposé de ce qui s'est passé dans l'histoire de la linguistique hongroise depuis un demi-siècle.

M. I. Fodor examine les problèmes que pose la synchronisation des films. M. J. Bihari étudie les éléments slaves du Yiddisch tandis que notre éminent ami G. Bárczi apporte ce qu'il appelle une « Contribution à l'histoire de l'Atlas des Dialectes hongrois ». Ce dernier exposé est des plus instructifs. Il nous révèle que les linguistes hongrois qui se sont attelés à cette laborieuse entreprise ont procédé empiriquement. Ils ont mis leur méthode de travail au point après de nombreuses discussions et quelques essais successifs, repris et contrôlés. Qu'un pareil processus ait pris beaucoup de temps est évident mais il a eu cet avantage que la méthode s'est peu à peu affinée à mesure qu'on prenait contact avec les faits. Cette procédure est aux antipodes de celle arrêtée par Gilliéron et elle représente un compromis entre celle-ci et celle de l'école allemande dont l'ambition démesurée a eu pour résultat qu'elle n'a pu aboutir. Nous rendrons compte plus loin du 1<sup>er</sup> volume de cet Atlas linguistique de Hongrie et nous nous contenterons de renvoyer au texte de Bárczi dont la lecture ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui portent attention à l'enquête dialectologique. Qu'ils n'oublient pas en la lisant que la modestie de Bárczi dissimule soigneusement le rôle déterminant qu'il a joué dans la conception et la réalisation de ce grand œuvre.

G. Bereczki expose, cette fois-ci en allemand, sa théorie du vocalisme finno-ougrien par référence à celles de W. Steinitz et E. Itkonen et par rapport à la position du tchéremisse. Cet exposé avait déjà vu le jour en hongrois dans le tome 70 des *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications linguistiques) ainsi que nous l'avions signalé ici même. Mais entre temps, dans le dernier volume des *Ural-Altäische Jahrbücher* (tome 41), notre confrère finlandais Erkki Itkonen a prononcé contre les vues de Bereczki un véritable réquisitoire auquel nous pensons que notre confrère hongrois ne tardera pas à répondre. La question traitée est la suivante : le tchéremisse a-t-il possédé des voyelles réduites avant de se disloquer en dialectes différenciés ? On sait que le regretté W. Steinitz avait



fondé toute sa théorie du vocalisme finno-ougrien sur la concordance qu'il croyait avoir découverte entre l'ostiak et le tchérémisse. L'un et l'autre de ces idiomes aurait possédé à date ancienne un double jeu de voyelles : des voyelles réduites et des voyelles pleines. Et comme Steinitz supposait que l'ostiak représente un stade relativement archaïque du finno-ougrien, il avait estimé que cette concordance était en elle-même le reflet d'un état de choses ancien, ce qui l'autorisait à extrapoler en supposant que le finno-ougrien commun avait distingué deux sortes de voyelles : des pleines et des réduites. A l'inverse, E. Itkonen, partant de cette hypothèse que le fennique, plus ou moins contrôlé par le lapon, représentait le plus fidèlement l'état de choses finno-ougrien commun, a opiné que les voyelles dites réduites n'auraient pas existé à date ancienne et ne seraient que le résultat d'innovations propres à l'ostiak d'une part et au tchérémisse d'autre part.

Là-dessus, M. Berezki a entrepris de démontrer que les voyelles réduites du tchérémisse seraient récentes et que l'examen des dialectes les plus conservateurs révélerait qu'elles remonteraient à des voyelles pleines. Pour les besoins de sa démonstration, il a supposé que ce sont les dialectes orientaux du tchérémisse qui sont précisément conservateurs dans la mesure où ils présentent des voyelles réduites de faciès varié. Or E. Itkonen croit avoir pu restituer pour le tchérémisse commun des voyelles déjà réduites et il considère que les parlers orientaux ont au contraire innové en substituant des voyelles pleines à des voyelles réduites dans les cas où notamment les dialectes occidentaux, qu'il estime pour sa part plus conservateurs, ne connaissent que des voyelles réduites. Tels sont les termes de la discussion. Il faut dire que M. E. Itkonen est parvenu à ses résultats en appliquant une procédure de recherche extrêmement compliquée. Comme nous connaissons le tchérémisse depuis moins de cent ans, les documents plus anciens étant défectueux, notre confrère finlandais en est réduit à opérer des restitutions de grammaire comparée. Il relève tous les mots qu'il rencontre dans le plus possible de variantes dialectales, il les classe, les confronte avec les mots étymologiquement apparentés qui ont pu être repérés en fennique et il essaie de définir ce qu'a pu être le timbre de la voyelle radicale des mots considérés. Si par exemple, il s'agit de vocables présentant *-i-* en fennique, il va identifier les correspondances de cet *i* dans les différentes variantes dialectales tchérémisses. Naturellement, la statistique lui donnera des indications. Si telle voyelle figure le plus fréquemment dans les variantes tchérémisses, il en induira que nous avons affaire là à la représentation « normale » de l'*-i-* fennique en tchérémisse. Quant aux autres timbres, il s'efforcera de rendre compte de leur présence. Ceci se fera en recourant à l'examen des phonèmes qui précèdent

et de ceux qui suivent comme aussi des autres facteurs qui ont pu jouer un rôle dans la formation de ces timbres aberrants. C'est en somme du pointillisme avec comme correction un effort pour faire intervenir l'effet de la structure phonologique et même de la structure morphologique. Mais une pareille méthode est fondée sur un premier postulat qui est celui-ci : le tchérimisse commun était un parler relativement homogène. Un second postulat est que les données sur lesquelles on opère soient également homogènes. Enfin le tout est obtenu par induction. Or on sait que le raisonnement par induction a été souvent contesté, avec raison, car il ne comporte que rarement une vérification. Et puis, en l'absence de toute documentation historique un peu ancienne, nous ignorons les mouvements internes de population qui n'ont pas manqué de se produire, surtout que les Tchérimisses ont vécu durant des siècles au contact des turks Tchouvaches et des Tatars de Kazan, etc. Nous savons même qu'aujourd'hui, nombre d'entre eux sont bilingues, au point parfois de se servir presque plus du turk (et plus récemment du russe) que du tchérimisse. Aussi, pour quiconque a quelque habitude de la dialectologie, il apparaît assez risqué de vouloir introduire cette précision pointilliste dans un fatras de faits qui sont par nature passablement confus et chaotiques. Les hypothèses qui en sont induites ne peuvent être que très conjecturales.

Et puis, en regardant les choses de plus haut, il y a lieu de se demander s'il est tellement important de définir aussi conjecturalement des timbres précis de voyelles pour un état de langue difficile à définir avec les moyens dont nous disposons. La restitution détaillée du vocalisme tchérimisse commun n'intéresse que l'histoire séparée de cet idiome et elle ne se justifierait pleinement que si nous pouvions décrire vraiment cette histoire. Le manque de monuments anciens nous l'interdit. C'est dommage mais il faut voir les choses en face.

Ceci dit, nous formulerons ici quelques remarques au sujet de l'exposé de M. Bereczki. Pour ce qui est de la présence de l'*a* à la 1<sup>re</sup> syllabe de mots d'emprunt au russe du type *panar* « lampe » (russe *fonár*), *saldat* « soldat » (russe *soldát*) elle s'explique plus simplement par l'imitation de la prononciation russe en -a- de l'*o* inaccentué (*akanie*) (p. 315). D'autre part, certaines restitutions de voyelles longues radicales sont quelque peu aventurées. Pourquoi supposer un *ē*- long dans le verbe « devenir » (hongrois *lesz* « il devient ») présenté (p. 317) sous sa forme finnoise *suomi* en *liene* (mode potentiel) ? De même, l'*uu* (= *ū*) de *suomi suu* « bouche » n'est qu'une innovation finnoise, etc.

Ce qui gêne dans l'exposé de M. Bereczki, ce sont ces inexactitudes de détail qui jettent un jour fâcheux sur tout le texte. Nous attendons la suite de cette étude.

M. Ch. Rédei reprend pour sa part le problème des relations privilégiées que le hongrois aurait entretenues avec les langues permienues à date très ancienne, alors qu'il était encore parlé dans les parages de la Volga. On trouvera ici-contre les réflexions que nous a inspirées notamment l'exposé publié par M<sup>me</sup> Magda Kövesi-Andrássy dans le fasc. 2 de *Virittájá* 1968. M. Rédei réagit de la même façon que nous à ces propos. Il constate que les « similitudes » sur lesquelles on s'est fondé pour prétendre que le hongrois aurait emprunté un certain nombre de formes au permien, en particulier l'infinitif en *-ni* et les développements phonétiques parallèles dont on a pris argument pour échafauder l'hypothèse d'une sorte de symbiose permo-protoghongroise s'avèrent des arguments peu solides. Il ne fait qu'une seule concession aux tenants de l'hypothèse qu'il réfute : l'emprunt par le hongrois, plus exactement par le protohongrois, de 3 vocables : hgr. *ezüst* « argent », *kenyér* « pain », *küszöb* « seuil » et d'un suffixe qui se refléterait dans les noms de nombres *kilenc* « neuf », *harminc* « trente » et peut-être aussi dans *nyolc* « huit ». C'est évidemment peu de choses et il n'est pas sûr que le mot *ezüst* soit un emprunt au permien. On a voulu y voir une sorte de mot composé dont le premier terme aurait signifié « blanc » et dont le second serait à identifier avec le terme hgr. *vas* « fer » (finnois *vaski* « cuivre »). Les formes attestées en permien sont le zyriène *eziš* « argent » et le votiak *azveš* « id. ». Mais à côté on trouve également en zyriène *oziš* « étain » et en votiak *uzveš* « id. » à quoi le vogoul oppose *ālwas* « plomb », etc. Comme on a repéré en ossète un *ævzist*, *ævzestæ* « argent », on en a déduit que le permien avait prêté ce vocable à cette langue iranienne passablement éloignée géographiquement de l'aire du permien. Or nous avons en grec un certain ἄσβεστος qui a désigné l'amiante et un autre mot ἄσδέτιον « chaux » (en russe *izvest'*) qui est un terme de civilisation dont on peut penser qu'il a effectué quelques migrations par-ci par-là et qui est probablement à l'origine à la fois des formes permienues et de la forme hongroise comme aussi des formes ossètes. Il faut donc écarter cet « emprunt » du hongrois au permien.

Voilà réduit d'une unité le faible contingent des éléments qui témoigneraient de la symbiose entre Protopermiens et Protohongrois. Si, par ailleurs on se reporte au dictionnaire des éléments finno-ougriens (et ouraliens) du hongrois (*A magyar szókészlet finn-ugor elemei*), on s'aperçoit que pour ce qui est des mots commençants d'*A* à *Gy*, il ne présente que 9 mots qui ne sont (provisoirement) attestés qu'en hongrois et en permien et 11 autres qui pourraient l'être mais au sujet desquels on est loin d'être certain. Cette remarque vient confirmer l'assertion de M. Rédei selon laquelle les éléments communs aux seuls permien et hongrois sont réduits à un nombre négligeable. On peut donc faire tranquillement l'écono-

mie d'une hypothèse qui ne faisait d'ailleurs que compliquer l'étude déjà passablement difficile des relations interdialectales anciennes des langues finno-ougriennes.

M. J. Gulya se propose de résoudre l'énigme de l'alternance d'*a* (lire *â*) et *á* (lire *ā*) en hongrois. Ce problème a déjà fait couler pas mal d'encre, donné lieu à plusieurs polémiques et causé bien des difficultés aux théoriciens qui ont essayé de comparer les mots hongrois en *a* et *á* (à la 1<sup>re</sup> syllabe) et les mots finnois en *a*, par exemple. M. Gulya espère jeter une lumière nouvelle sur ces faits en faisant entrer en ligne de compte les traitements constatés en ostiak et en vogoul. Il a à cela au moins deux bonnes raisons. D'abord, il a approfondi l'étude de l'ostiak et nous a rapporté des documents précieux sur cette langue encore très insuffisamment explorée. Ensuite, il croit, comme tout le monde, que le hongrois et les langues dites « ougriennes de l'Ob » sont étroitement apparentées. Cette parenté privilégiée des langues « ougriennes » est devenue l'objet d'une sorte de dogme. La conséquence en est qu'on s'efforce de divers côtés d'expliquer le hongrois par le vogoul et l'ostiak comme, moins souvent, le vogoul et l'ostiak par le hongrois. Or il est curieux de constater que nul n'a osé jusqu'à présent nous proposer une reconstitution d'ensemble de ces trois idiomes. Tout ce que les chercheurs ont fait, c'est de restituer un état vogoul commun, ostiak commun, protohongrois. Cela revient à dire que nous avons à nous débrouiller pour y voir clair entre ces trois restitutions, lesquelles portent, comme de bien entendu, exclusivement sur la phonétique. M. Gulya a le courage de se mettre à cette tâche ingrate. Il croit avoir établi que le hongrois *á* (= *ā*) répond à *a* (*a* plein) de l'ostiak tandis qu'*a* (= *â*) trouve en ostiak des correspondants qui ne présentent pas *a* mais d'autres timbres vocaliques. Pour ce qui est du vogoul, les choses sont moins nettes, une partie des *á* hongrois répondant à un *ū* long, d'autres à un ancien *ā* long, etc. Dans certains cas, l'auteur ne s'en tire qu'en faisant intervenir des alternances vocaliques tant en vogoul qu'en ostiak où il en est qui sont effectivement attestées mais qui paraissent récentes. Si l'on compare ensuite les correspondances « ougriennes » aux faits attestés ailleurs, notamment en fennique, on s'aperçoit qu'on n'y voit toujours pas bien plus clair, comme le reconnaît d'ailleurs M. J. Gulya (p. 353). Alors qu'en conclure ? Que le système d'alternances vocaliques observé en ostiak et en vogoul recouvre un ancien système qui aurait été celui de la langue originelle ? C'est reconnaître, ce que l'auteur fait expressément (p. 353)... « que le problème du vocalisme fenno-permien/ougrien ne peut se résoudre sans l'hypothèse d'une alternance vocalique ». Soit. Mais alors pourquoi ne pas reconnaître en même temps qu'on en revient à la théorie de Setälä, reprise par Lehtisalo ? Ce n'est pas



absurde en soi, le tout est d'en démontrer la plausibilité. M. J. Gulya avoue qu'il n'est pas parvenu jusque-là.

M. L. Papp nous entretient des documents rédigés en hongrois au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle et qui sont surtout des lettres privées, des testaments, des communications relatives à des litiges, etc. Mais son exposé ne porte que sur les conditions dans lesquelles ces documents ont été produits ce qui fait que cette étude est pratiquement extérieure à la langue elle-même. Nous savons dans quels documents le hongrois a pu être utilisé et à quelles fins mais il nous reste à savoir quel aspect avait cette langue.

Une précieuse chronique des publications et travaux parus en Hongrie et des comptes rendus critiques complètent comme toujours ces fascicules qui témoignent à nouveau de l'ardeur avec laquelle notre discipline est cultivée en Hongrie.

A. SAUVAGEOT.

102. *A magyar nyelvjárások atlasza. Első rész* (Atlas des dialectes hongrois. Première partie). Éditions de l'Académie, Budapest 1968, 192+3 cartes. En étui de format 49/34 cm. Prix : 420 florins.

Voici le premier tome de l'Atlas linguistique de Hongrie. Il se présente sous les espèces de 192 premières cartes dont 172 portent des renseignements lexicographiques, 14 des informations spécialement phonétiques et 6 des données morphologiques.

Les renseignements lexicographiques recueillis concernent les noms des céréales et de leurs parties, les plantes parasites, les plantes cultivées, les outils agricoles, les véhicules ruraux et leurs parties, le harnachement des bêtes de trait (chevaux et bœufs), la moisson et le battage. Les autres cartes apportent des données sur le comportement de certains phonèmes et de certaines suffixations.

Toutes ces informations ont été recueillies par des enquêteurs spécialisés qui ont visité 395 points en tout, répartis sur le territoire actuel de l'État hongrois (moins de 90.000 km carrés) et sur les territoires hungarophones des états voisins (Tchécoslovaquie, URSS, Roumanie, Yougoslavie, Autriche). Ces points sont inégalement distants les uns des autres, selon la densité de la population car on a choisi comme lieux d'enquête de préférence des agglomérations rurales comptant autour de 2.000 habitants. A l'intérieur des frontières politiques de la Hongrie, on a retenu 327 points et au-delà de ces frontières il n'a été possible de visiter que 78 points.

Une fois recueillies, dépouillées et classées, les informations ont

été soumises à un contrôle de deux dialectologues qui ont revisité les points d'enquête à cet effet. Pour ce contrôle, on s'est servi également des enregistrements qui avaient pu être pris. Cette procédure a permis de réunir des renseignements qui sont pratiquement synchrones.

Les cartes reproduisent la question posée à l'informateur et sont accompagnées de remarques sur les circonstances de l'enquête quand ces circonstances ont pu jouer un rôle quelconque dans l'établissement des observations instituées. Parfois des faits qui n'ont pas été portés sur la carte sont indiqués au verso avec les explications complémentaires qui permettent d'apprécier leur signification propre. Toute particularité marquante a été notée afin de faire apparaître le résultat de l'enquête sous son vrai jour. Les formes relevées sont reproduites en transcription phonétique à côté du nom de la localité d'où elles proviennent. Celle-ci est indiquée à l'intérieur d'un quadrillage (indiqué d'A à P pour les relevés en territoire national). Le mot d'entrée, en haut, à gauche de la carte est également glosé en français ainsi que certaines explications. De la sorte le lecteur français peut utiliser l'Atlas sans la moindre difficulté. Soyons-en reconnaissants à nos confrères hongrois.

Les précautions dont se sont entourés les rédacteurs sont telles qu'on peut dire que les cartes présentent le maximum réalisable de fiabilité.

Sur chaque lieu d'enquête, deux informateurs au moins ont été interrogés. On a choisi les sujets qui semblaient offrir les plus grandes garanties. Bien souvent d'autres informateurs ont été sollicités après coup par les visiteurs du contrôle. Les résultats ont été chaque fois dûment confrontés, pesés, passés au crible.

Les phases de cette immense performance réalisée par nos confrères hongrois ont été décrites (en français) dans le tome XIX, fasc. 3-4 des *Acta Linguistica Academiae Hungaricae*, dont nous rendons compte ici même, par notre éminent confrère Géza Bárczi qui a présidé l'équipe (*munkaközösség*) chargée de confectionner cet Atlas. Ce volume I a été rédigé par MM. L. Deme et S. Imre et les autres membres de l'équipe sont MM. L. Benkő, B. Kálmán, M. Kázmér, K. Keresztes, L. Lóricze, J. Végh, tous dialectologues connus pour leurs travaux. Nous sommes donc en présence d'une œuvre collective, d'un travail d'équipe mais à la différence de ce qui se passe trop souvent en pareil cas, la rédaction ne se ressent pas de cette pluralité d'auteurs. Tout a été fondu en un ensemble homogène derrière lequel s'efface toute distinction de personne. Ceci est en soi une réussite peu commune.

L'ensemble de l'Atlas comprendra 6 volumes de même format et de même ampleur soit à peu près autant de cartes que l'Atlas linguistique de la France, dont l'exemple a été longuement médité

par les auteurs au cours de discussions approfondies. Mais ils ont tenu compte également des autres atlas parus avec, comme de juste, le souci d'adapter au hongrois les enseignements dont ils se sont inspirés. Il semble qu'ils y aient réussi bien qu'il soit naturellement difficile de porter un jugement sur une œuvre de cette dimension avant de l'avoir pratiquée assez longuement.

Rappelons que les dialectes hongrois, qui sont en voie de rapide extinction, présentent une relative cohésion et il est rare que ceux qui les parlent ne puissent se comprendre d'un patois à l'autre. Cette apparente homogénéité est le résultat de brassages incessants qui se sont succédé au cours des siècles et qui se sont renouvelés encore récemment depuis la seconde guerre mondiale, introduisant çà et là des enclaves qui viennent bigarrer les isoglosses et les rendent parfois presque impossibles à établir. En outre, l'action de la langue écrite, relativement faible jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, a exercé une influence grandissante sur les dialectes qu'elle a finis, en certains endroits, par envahir au point de les défigurer totalement. Il est vrai qu'en revanche, le dialecte a souvent déteint sur la langue commune régionale.

Tous ces faits vont s'éclairer de plus en plus à la lecture des cartes qui nous sont offertes et qui nous apportent chacune son pesant d'informations d'une précision indiscutable. C'est donc un instrument incomparable de travail qui a été mis au point par les linguistes hongrois, pour le plus grand profit de la linguistique en général. Devant ce véritable monument, nous ne pouvons que leur exprimer nos félicitations.

A. SAUVAGEOT.

103. WANE (Yaya). — *Les Toucouleur du Fouta Tooro (Sénégal) : stratification sociale et structure familiale*. I.F.A.N., Dakar, 1969, 250 p., 40 fig., 1 carte.

Ce livre relève de la sociologie et de l'histoire. Toutefois, le linguiste intéressé par la langue des Toucouleur, laquelle n'est autre qu'un parler fulfuldé (peul), y trouvera une ample moisson d'autant plus intéressante que notre collègue Yaya Wane est lui-même toucouleur et qu'il nous livre un lexique sociologique abondant. Celui-ci est présent à toutes les pages du livre et il se retrouve concentré dans un glossaire serré de 16 pages, encore qu'il ne compte pas les nombreux noms de personnes et de lieux.

La notation adoptée est celle de l'International African Institute. Le lecteur dispose donc de données cohérentes. M. Wane doit être remercié pour cet effort que trop rarement les sociologues acceptent

de faire. Les injectives toutefois sont notées par des majuscules B, D, G, J, ce qui est acceptable. L'auteur aurait pu mettre un point souscrit quand il a affaire à des anthroponymes ou à des toponymes dont la consonne initiale est une injective. De plus, à notre connaissance, tous les auteurs s'accordent à reconnaître trois injectives. Que représente G ?

Nous relevons la liste des vingt-sept souverains qui se succédèrent au Tekrur (Futa Tooro) après Koli Tengela Ba que l'auteur donne pour originaire du Badyar. Cela représente plus de quatre siècles à partir de 1512 (?) pendant lesquels l'Islam s'est progressivement implanté.

La classe d'âge (*fedde*) prend toute son importance sociale pendant l'adolescence et la jeunesse. Les castes (*leJji*) sont des catégories sociales complexes : castes d'autorité, *looroBBé*, *seBBé*, *jaawamBe*, *subalBe* ; celles des manuels, *maabuBe* (tisserands), *wayilBe* (forgerons et orfèvres), *sakkeeBe* (peaussiers), *lawBe* (bois-seliers), *buurnaaBe* (céramistes) ; les « techniciens de la diffusion » : *awluBe* (griots généalogistes), *wambaaBe* (guitaristes), etc. ; enfin les serviteurs, les *maccuBe*. Ces castes se regroupent en trois ensembles hiérarchisés, les *rimBe* sont ceux qui appartiennent aux castes libres et dirigeantes, les *nyeenyBe*, des castes professionnelles, enfin la catégorie servile des *jaaBe*.

Chacune des « sous-castes » sont étudiées en détail, toujours avec l'appui de matériaux lexicaux.

Le second chapitre est consacré aux structures fondamentales de la parenté toucouleur, *bandiraagal*, *jiidigal* et *galle*. Il y est donné une importante terminologie. De même qu'en bambara, on a *tlomásamá* (oreille tirée ?), terme réversible par lequel se désignent entre eux les bisaïeux et leurs arrière-petits-enfants, de même en toucouleur, on trouve *kellinofel* (p. 84) ; le sens exact ne semble pas avoir été conservé, mais on peut dégager *nofel*, diminutif de *nofru* « oreille » et *kelli* qui rappelle *kelline* « brisûres ».

Parmi les noms individuels (p. 111 sq.) nous relevons *GanyaaDo* (hai) *Woppa* (abandonné) qui traduisent cette attitude si générale de rejet de l'enfant pour lui assurer la vie. Une des fonctions du nom individuel est d'être un signe antinomique de la mort. Il semble que M. Wane associe trop étroitement le *yelloode* avec le « nom de famille », et le prénom avec le *inde*, terme toutefois que nous ne retrouvons pas dans le livre. A vrai dire cette association résulte d'une fixation due aux exigences des listes d'état-civil ; c'est donc un phénomène d'origine coloniale.

Dans le lexique, nous relevons une nouvelle explication du bambara *nyàmàkálá*, emprunté par le toucouleur (pl. *nyamakalaen*) : de *nyamde* « manger », « consommer », et *kala* « n'importe quoi » (H. Gaden donne « chaque, chacun »). Ainsi M. Wane explique



*nyamakala* comme « se nourrir de n'importe quoi ». Nous restons personnellement sceptique devant l'explication adaptée au peul d'un mot d'origine étrangère au peul (ce qui est attesté par le genre *zéro/-en*).

Sociologues et linguistes trouveront dans ce livre une ample information et une description précise de bien des institutions que nous ne connaissions jusqu'ici que superficiellement. M. Yaya Wane qui est lui-même toucouleur, a ainsi rendu un beau témoignage à son peuple et au Sénégal. Les vingt pages de bibliographie (y compris les documents d'archives) permettent de situer l'originalité et l'intérêt de ce livre. Les linguistes qui sont souvent contraints, par goût ou par nécessité, à un certain formalisme trouveront une ample matière sémantique.

Maurice HOUIS.

104. MEILLASSOUX (Claude), DOUCOURE (Lassana), SIMAGHA (Diaowé). — *Légende de la dispersion des Kusa (épopée soninké)*, I.F.A.N., Dakar, 1967, 135 p.

Cet ouvrage comporte deux parties, une introduction (pp. 1-8), le texte de la légende (pp. 19-133). Tous les travaux sur le soninké sont les bienvenus, tant cette langue est méconnue malgré son importance pour l'histoire de l'Afrique sahélienne et occidentale. Cet effort s'ajoute à celui de Vincent Monteil qui vient de publier plusieurs documents de son père, Charles Monteil, dans le Bulletin de l'I.F.A.N.

La légende de la dispersion des Kusa a été recueillie à Nioro du Sahel (Mali). Le narrateur en est un griot nommé Diaowé Simagha, originaire de Goumbou (cercle de Nara). Le récit est dit et non chanté, coupé de pauses pendant lesquelles le griot tire quelques accords d'une guitare (*gābare*).

L'auteur donne quelques notes de phonologie pour justifier la notation choisie. Si l'étude phonologique et grammaticale reste à faire, Cl. Meillassoux a néanmoins réussi à mettre sur pied un texte, grâce à des travaux, en partie inédits de Charles Monteil (parler du Gadiaga), ainsi qu'à sa *Légende du Wagadu* parue à l'I.F.A.N. en 1953.

Les Kusa sont l'une des trois fractions principales des Soninké. Le texte, sous une forme épico-lyrique, rend compte de l'affaiblissement et de la dispersion des Kusa. Son contenu sociologique est plus riche que son contenu historique.

Garaxe Jibinga est un tyran sanguinaire qui exige du clan des griots de lui payer un tribut sur les dons qu'ils reçoivent d'un riche

seigneur. Les griots vont trouver leur doyen, Bincigi ; celui-ci ayant provoqué Garaxe est tué. Le héros du texte est son fils, Maren Jagu, élevé dans l'idée constante de venger son père. Il est d'ailleurs un enfant d'une précocité extraordinaire et, en âge de comprendre sa mission, il acquiert des talismans qui le rendent invulnérable et qu'il utilise contre Garaxe. Il parvient à tuer celui-ci et délivre les Kusa, mais il exige aussitôt qu'ils cultivent pour lui un champ collectif. Les Kusa s'y refusent ; c'est là que date leur dispersion.

Maren Jagu, est, selon les termes de Cl. Meillassoux, un héros magicien. Pour posséder les talismans, il est animé d'un courage particulier « qui consiste à oser affronter les coutumes et les interdits » (p. 15). Il tue tous les vieillards qui le rendent invulnérable. Il accomplit le geste de sacrifier sa famille puis sa sœur. Dans les deux cas les victimes sont sauvées par une intervention magique. Il s'apprête alors à accomplir le meurtre absolu, celui du patriarcat. A ce prix les Kusa recouvreront leur liberté. Mais la puissance magique du héros s'arrête devant la résistance collective du peuple. Celui-ci est délivré de la tyrannie de Garaxe, mais les Kusa s'opposent aux exigences de Maren Jagu, ils refusent que des Kusa travaillent sur les champs d'un autre Kusa, ils refusent cette nouvelle tyrannie « qui enfonce les règles du pouvoir et de l'honneur des clans » (p. 16).

Le texte fait 116 pages, accompagné d'une traduction littérale et d'une traduction libre. Il apparaît évident que le soninké n'est pas du même type que le bambara. Pourquoi *garaxe* passe dans la traduction à Garaghé, alors qu'on attend Garakhé (31) ? De même Maghana correspondant à *maxama* (118) ? On s'étonne que *maré* devienne Marain et non Maren ; on ne peut éviter de poser une part de convention. *jagu* devient Diagou, mais *jibiga* devient Djimbiga. Il doit y avoir une erreur de traduction (note 1, p. 24) pour *salihana* ; ce mot ne doit pas signifier « première prière » puisqu'elle correspond à *zühr* (et non *uhr*), prière du midi, qui est la seconde prière, après *çubh*, prière de l'aube. Le bambara a *sélifaná*. On aimerait que l'auteur soit plus explicite (note 2, p. 26) à propos de *ñama* qui viendrait de *na ñama* « anéantir, exterminer », ce mot que tous les ethnologues s'acharnent à expliquer. Le bambara a *nyàmá* (qui ne se confond pas avec *nyàmán* « ordures »). Pourquoi traduire en 206 par biche ce qui est une antilope (*siina*). Il s'agit peut-être de la gazelle Corine ou Gazelle à front roux, fréquente en zone sahélienne et qui est *siné* en bambara. Nous trouvons un mot correspondant au susu *làbé* « nom clanique » dans *dābe* « lignage » (362).

Ces quelques remarques ne sont que de détail et n'entament pas l'intérêt de ce travail. L'auteur doit être remercié pour ce texte

relevant d'une langue encore très mal connue et pour laquelle il apporte un document précieux, traduit de très près et qui fournira une base nécessaire pour celui qui tentera l'étude linguistique du soninké.

Maurice Houis.

105. *Kaïdara, récit initiatique peul*, rapporté par Amadou-Hampâté BÂ, édité par Amadou-Hampâté BÂ et Lilyan KESTELOOT, Julliard, Classiques Africains n° 7, 1969, 179 p.

Ce livre est un très beau témoignage de la littérature de langue fulfuldé. *Kaïdara* est le titre d'un récit initiatique attesté chez les Peul du Ferlo sénégalais. Il appartient au genre dit *jantol*. Les *jantli* sont de longs récits, aux personnages humains ou divins, retraçant des aventures mythiques, des histoires exemplaires ou, comme c'est le cas, des allégories initiatiques. Les *jantli* sont en prose ou en vers et peuvent également s'écrire, contrairement aux *taali* (fable animale, récit humoristique); ils sont le fait des lettrés, car ils nécessitent science et adresse. Un lettré aussi éminent qu'Hampâté Bâ a « créé » ce texte écrit sur la base d'une trame orale. Les auteurs n'appellent texte que ce qui est écrit. A notre sens, on peut aussi parler d'un texte de style oral, puisqu'il y a une « histoire très précise », dont la progression reste inchangée, comportant en outre certaines parties fixes que « la mémoire ou la plume... respectent intégralement ». La création se fait jour dans la forme selon que le texte est proféré ou chanté, en prose ou en vers, que certains passages seront développés ou écourtés, interrompus par des questions posées à l'auditoire.

De plus, on ne raconte pas *Kaïdara* de la même façon, selon qu'on s'adresse à des enfants ou à des auditeurs avertis. Ceux-ci recevront « une version ésotérique à laquelle on ne fait allusion que devant ceux qui sont soit au courant, soit à même de le comprendre » (p. 10). C'est cette version que reproduit le livre. Le maître parle par images, mais derrière, il y a toujours un symbole ou une idée complexe.

*Kaïdara* est « un rayon émané du foyer qu'est Guéno », l'Éternel. Polymorphe lorsqu'il se rend visible, il choisit de préférence « les traits de petits vieux difformes ou mendiants pour mieux égarer les opportunistes et les superficiels » (p. 13). Mais ceux qui veulent l'atteindre doivent passer par onze épreuves, dans un voyage souterrain, car il est « dieu de l'or et de la connaissance ». « ... l'or est le socle du savoir; mais si vous confondez le savoir et le socle, il

tombe sur vous et vous écrase » (p. 14). Kaïdara est donc un initiateur, une émanation de Guéno, une « gouttière de Guéno ».

L'initiation à Kaïdara comporte trois phases bien distinctes. La première, c'est « la quête des voyageurs au pays des nains, faite de degrés symbolisés par des animaux. Toute question est encore sans réponse. Au terme, il y a le don de neuf bœufs chargés d'or. La deuxième phase : le retour des voyageurs vers la surface de la terre où l'or est le don ambigu par excellence car il procure ou richesse ou sagesse. Dans la troisième phase, Kaïdara apparaît sous la forme dérisoire d'un mendiant qui révélera les symboles des degrés qu'il faut franchir au pays des génies-nains.

Ce récit dépasse infiniment son anecdote. Il est une pédagogie en action. Il superpose une éthique à la fois peul et universelle, il est une initiation au langage symbolique avec, sous-jacente, une cosmogonie ésotérique.

Le texte apparaît en langue fulfuldé sur la page de gauche, la page de droite est réservée à la traduction. Les notes sont nombreuses et très riches en renseignements de détail, tant sur la langue que sur les croyances, les symboles et les institutions.

Maurice HOUIS.

106. Joseph FORTIER S. J. — *Le mythe et les contes de Sou en pays Mbaï-Moissala*. Classiques Africains n° 6, Paris, Julliard, 1967. 334 p., 11 photo., 3 cartes, 3 fig.

L'auteur, qui connaît bien le sujet dont il traite, nous livre une somme de textes de style oral tirés d'une fraction du peuple sara du Tchad. Le livre comprend une introduction substantielle sur l'origine des Mbaï, la mythologie sara, une analyse des mythes, quelques pages sur le genre littéraire des contes et des notes sur la langue. Le corps du livre est consacré aux mythes, puis aux « contes de Sou le farceur » (24 pièces).

Les Mbaï, le groupe le plus important de l'ethnie sara, sont établis sur les deux rives du Pendé (ou Logone oriental). On sait que le sara est classé par J. H. Greenberg dans le groupe Chari-Nil de la famille nilo-saharienne.

L'implantation des Bagirmi en pays sara est relativement récente. L'auteur traite de cette histoire en quelques pages très denses ; des lecteurs déjà informés peuvent s'y reconnaître, mais on doit regretter que le développement trop analytique ne permette guère aux lecteurs non avertis de se retrouver dans ce foisonnement de noms de lieux et de peuples.



L'auteur présente les croyances et les coutumes utiles à la compréhension des textes et il dégage l'importance de *Lôā*, dieu créateur, et de *Sú*, héros civilisateur qui apporta les semences, les outils, les armes, le feu et le secret de l'initiation. C'est un personnage ambigu qui, dans les contes, apparaît comme un farceur. Les Mbaï se distinguent des autres groupes sara par quelques caractéristiques. Tout d'abord, ils ignorent tout lien fédératif entre les chefferies. De plus, il existait jusqu'en 1950 un personnage, le *bôlā* ou représentant d'un génie de la brousse et chef suprême des initiés. Ensuite, les Mbaï rendent un culte aux jumeaux ; les chefs de famille leur élèvent des autels à l'occasion de la naissance de tous les enfants. Enfin les Mbaï se distinguent par le culte qu'il rendent à *Kàdà* dont l'autel est l'un de ceux qu'on trouve le plus fréquemment dans les villages. Toute personne a son *kàdà*, sorte de « garde du corps ».

Les informations données par le P. Fortier sont d'une grande richesse et notre résumé ne rend compte évidemment que des grands traits.

L'auteur situe ensuite les mythes dans leur contexte. Les contes de *Sú* font penser immédiatement au cycle de l'Araignée, *sú* signifie d'ailleurs « araignée » dans la plupart des dialectes sara. Toutefois les Sara ne font jamais le rapprochement, bien qu'il soit évident, écrit Fortier, « que sa mythologie participe aux thèmes essentiels du cycle de l'Araignée, dont le domaine s'étend depuis la côte occidentale (Ashanti du Ghana) jusqu'au Congo septentrional (Mangbetou, Baramba, Baboua) en passant par le Cameroun et la République Centrafricaine (Baya, Mandja et Banda) » (p. 33).

Dans les neuf versions du *mythe du mil et de l'œuf*, celui-ci est uniquement destiné à rendre compte du premier couple.

Dans le *mythe sur le voyage au ciel et la chute de Sú, Lôā et Sú* sont en dispute. *Lôā* est pêcheur et forgeron. *Sú* monte au ciel par une racine, une liane ou un fil d'araignée et surprend tous les secrets de *Lôā*.

Le *mythe sur les hommes souterrains et les fils d'étoiles* n'est que fragmentaire chez les Mbaï mais il se complète par des références aux versions que possèdent d'autres groupes.

*Origine de la mort : le margouillat et le caméléon.* Le thème est commun en Afrique. *Sú* envoie un message à la Mort par l'intermédiaire du caméléon, mais le margouillat qui était caché a tout entendu et, plus rapide, donne le message mais en le déformant.

*Sú démiurge et fondateur du culte.* *Sú* n'est pas le vrai démiurge, mais il a voulu imiter le Créateur, fort mal, puisque les hommes étaient difformes et que *Lôā* dûnt les remettre dans leur assiette.

*Le démiurge qui ressuscite les morts.* C'est un mythe, ainsi que le

premier, qui est peu connu des Mbaï. Ce récit fait toutefois partie d'un fond qui est connu de Moundou jusqu'au lac Iro. Au sommet, il y a les jumeaux primordiaux *Lôā* et *Kàdà*, ensuite le « fabricant d'hommes », enfin *Sú* lui-même qui s'essaye au rôle de demiurge mais échoue. Ces trois niveaux sont en fait reconstitués à partir de versions que Fortier discute.

*La sorcière-calebasse qui engloutit tous les hommes.* Le mythe fait intervenir une sorcière qui veut le dévorer. Il la tue mais un calebassier naît de ses cendres. Le fruit engloutit tous les habitants d'un village sauf une femme enceinte dont les jumeaux forceront la calebasse à rendre les habitants.

Quant aux *contes*, Fortier précise bien que les Mbaï ne distinguent pas entre les mythes et contes. Dans chaque famille c'est le père ou plus encore les femmes qui transmettent aux enfants les histoires de *Sú* ou des contes modernes.

Suit une *note sur la langue*. Le Mbaï est un dialecte sara parlé par 40 000 locuteurs (sous-préfecture de Moïssala). Ceux qui se disent Mbaï dans la préfecture de Doba parlent en fait le ngambaï ou un autre dialecte que celui des textes.

Le mbaï comporte 7 voyelles orales : *i, e, ə, a, ɔ, o, u*, et 4 voyelles nasales : *ĩ, ě, ã, õ* (contestées, note l'auteur, par MM. Tubiana et Bouquiaux). Quant aux consonnes, on note un injective *β*, une corrélation sourde-sonore : *p, t, s, k, h* et *b, d, j, f*, 4 prénasales : *nb, nd, nj, ng*, 3 nasales : *m, n, ŋ*, auxquelles s'ajoutent *r, l, y, w*. Il y a trois tons ponctuels.

Un fait caractéristique des noms, partagé par le ngambaï et le kenga, est le dérivatif nominal *k'* qui n'apparaît que devant les lexèmes verbo-nominaux à voyelle initiale. Dans le syntagme complétif, la séquence est immédiate entre, dans l'ordre, le complété et le complétant. Dans le syntagme qualificatif, l'ordre est le même mais il s'y insère un connectif *ki*. On relève une modalité nominale *-gà* à valeur de pluralité. En l'absence de tableau paradigmatique, il est difficile de saisir le système pronominal. La conjugaison, très esquissée, montre un trait bien connu dans les deux autres dialectes sara décrits, à savoir qu'elle fait appel à des auxiliaires *ndi* « demeurant », *rà* « se tenir debout », *tò* « être couché ». Ce que l'auteur appelle la « classe des mots-outils » sont des morphèmes fonctionnels marquant le circonstant ou une syndèse.

Les textes sont en notation phonologique, sur la page de gauche, la traduction normale sur la page de droite. La plupart sont en mbaï, mais quelques-uns sont en ngambaï (qu'il serait préférable d'écrire ngambay, de même que mbay), en ngama, en majingaï, en kaba de Kouki, en sara-nar. Les textes seraient plus lisibles s'ils étaient présentés non selon une disposition linéaire, mais selon

une disposition en « vers » qui en fasse ressortir le rythme. Les notes sont abondantes et très utiles pour la compréhension linguistique, sémantique et culturelle.

Maurice HOUIS.

107. *African Language Studies*, X, School of Oriental and African Studies, London, 1969, 191 p.

L'éloge de cette collection n'est pas à faire. Elle est bien connue des africanistes ; la qualité de ses articles et de la présentation en fait une référence indispensable.

Le n° X comporte cinq articles.

1) *The discovery of a lost swahili manuscript from the eighteenth century* (1-30). Il est signé de Jan Knappert, bien connu pour ses travaux sur cette langue. Un manuscrit swahili, du dialecte de Mombasa, en écriture arabe, a été donné à un Anglais en 1783. L'auteur a retrouvé à Dublin un manuscrit qui pourrait bien être celui-là. Il date approximativement du 3<sup>e</sup> quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. La graphie est la même que celle du manuscrit en dépôt à Marburg. La langue de cet hymne est proche de la langue poétique actuelle de Mombasa. Il consiste en 38 stances de 5 lignes. L'hymne est donné dans son texte original, suivi d'une traduction et d'un commentaire substantiel. Le contenu est marqué d'un mysticisme musulman dont l'expression et les images ne sont pas encore stéréotypées. Il est du type des *wa'adhi* ou « avertissement » : louanges à Mohammad, prières à Allah, exhortation à la vertu, avertissement contre les maux de l'enfer.

2) *A descriptive statement of operative verbal extension in swahili* (31-46), de Carol M. Eastman. Le verbe swahili est un constituant composé, 1) d'un préfixe complexe comportant un référent de classe et une modalité d'aspect, 2) d'un thème verbal, 3) d'un dérivatif suffixé (extension suffixes), 4) d'un suffixe flexionnel. Seul le dérivatif n'est pas le monème nécessaire. De plus on ne peut prévoir, à de rares exceptions près, si tel thème peut se présenter avec tel dérivatif. Les énoncés donnés en exemple relèvent du dialecte de Mvita. Cet article est une intéressante contribution à la dérivation.

3) *Some observations on hybrid verbs in somali* (47-89) de B. W. Andrzejewski, long article très documenté. Les données se réfèrent au somali tel qu'il est parlé dans la région Nord de la

République Somalienne. Le terme de « verbes hybrides » recouvre ce que d'autres auteurs considèrent, suivant deux classes, comme des adjectifs et comme des formes où se combinent des adjectifs et le verbe fort *yqhay* « être ». Selon l'auteur, les « adjectifs » somali sont des constituants dont le paradigme et les contraintes syntaxiques sont ceux des verbes. Ceci est appuyé par de nombreux exemples à travers plusieurs thèmes : terminaison des verbes hybrides, radicaux dérivés, radicaux simples, patrons accentuels, association notionnelle.

4) *The Nupe verb* (90-160) de N. V. Smith. C'est une contribution capitale, en particulier sur les « verbes discontinus » (splitted verbs), écrite avec concision et clarté. On sait que cette langue, parlée depuis les rapides de Boussa jusqu'au confluent Niger-Bénoué, est bien connue grâce à deux autres travaux du même auteur. Une présentation schématisée s'impose.

I : Phonologie. Les verbes sont mono-/di-/trisyllabiques, toujours à syllabes ouvertes. *Structure des verbes monosyllabiques* :  $C^{(w/y)}V$ . Un nom peut être formé par redoublement selon la formule  $C^{(w/y)}V \rightarrow CV^{(w/y)}CV$  où les deux C sont identiques et -V- prévisible d'après -V : *li* « to choose », *lili* « choosing », *gò* « to receive », *gugò* « receiving ».

*Structure des verbes polysyllabiques* :  $C^{(w/y)}VC^{(w/y)}V(CV(CV))$ . On peut appliquer très justement, selon nous, le terme d'A. Martinet de syntème à ces formes. Ceci est évident dans le passage du constituant verbal au constituant nominal. L'auteur distingue les cas suivants :

1) Verbes polysyllabiques dont les deux éléments sont libres, un verbal+un nominal : *gāgwa* « to escape », est formé de *gā* « to pass, surpass » et *egwa* « hand » : *egwagā* « escape ». Ou encore un verbal+un verbal : *taya* « to slip » < *la* « to be on » et *ya* « to leave, put away » : *titaya* « slipping ».

2) Verbes polysyllabiques dont un seul des éléments est libre, X+nominal : *sikò* « to heat » < *sì*, élément lié et *èkò* « fist » : *èkòsì* « beating ». Ou encore X+verbal : *fipà* « to fall on top of » < un élément lié *fì* et *pà* « to press down on » : *fìfipà* « falling » ou encore, verbal+X : *wulu* « to beat » < *wu* « to beat, kill » et *lu*, élément lié : *eluwu* « beating » ;

3) Verbes polysyllabiques dont aucun élément n'est libre : *dzāra* « to be harsh », *eradza* « harshness » ; *yāba* « to close » *yiyāba* « closing ». Ces verbes peuvent donc être, en fin de compte, ramenés à un syntème groupant verbal+nominal ou verbal+verbal.

D'une façon générale, les verbes monosyllabiques et ceux qui, polysyllabiques, ont une séquence verbe+verbe, donnent un nom par redoublement. Ceux qui, polysyllabiques, ont une séquence verbe+nom, forment des noms en invertissant la séquence de sorte



que l'élément nominal est initial et muni éventuellement d'un préfixe vocalique *e-*.

Nous n'entrons pas dans le détail des tons, très rigoureusement donnés par N. V. Smith. Il poursuit par le classement des verbes d'après des critères syntaxiques où entrent en jeu ce qu'on peut appeler l'objet et le circonstant à valeur locative.

La dernière partie est consacrée aux systèmes grammaticaux du verbe selon la méthode de Halliday. L'étude se situe au niveau de la proposition, puis au niveau plus restreint des formes conjuguées. Suit une liste de verbes de 26 pages où ceux-ci sont identifiés d'après les critères utilisés dans les deux premières parties.

5) *Further indigenous scripts of West Africa: Manding, Wolof and Fula alphabets and yoruba « holy » writing* (161-181), par David Dalby. Cet article est la suite de deux articles parus antérieurement dans *African Language Studies* et qui portaient sur le Vay, Mende, Loma, Kpele, Basa. Il rend compte de l'écriture de la langue *nko* (manding) inventée par un lettré de Kankan, M. Souleymane Kanté. Il y a une dizaine d'années une écriture du wolof fut inventée par M. Assane Faye. Deux écritures originales du fulfuldé ont été créées, l'une par M. Oumar Dembélé (né à Bamako en 1939), l'autre par M. Adama Ba (né au Mali, autour de 1920). Enfin, M. Y. O. Oshitelu, fondateur de l'« Église du Seigneur » (Aladura) dans le Nigéria occidental, laissa un journal dans une écriture qu'il inventa pour transcrire le Yoruba. Elle fut élaborée entre 1926-28 à la suite d'un rêve inspirateur.

Dalby voit deux sources probables d'inspiration, d'une part l'écriture sud-arabique et les symboles utilisés dans les talismans, d'autre part des pictogrammes et des idéogrammes associés aux aires culturelles du Mali, du Nigéria méridional et du Cameroun. Les écritures du Libéria et de Sierra Léone relèvent peut-être d'une autre source.

Maurice HOUIS.

---

108. Jean DONALDSON. — *White Tai phonology* (Hartford Studies in Linguistics, n° 5), Hartford 1963. 48 p. ronéoté.

Miss Donaldson a étudié le Thai blanc des réfugiés, originaires de Lai-Châu, installés dans le sud à Tung Nghia lors d'un séjour d'un an et demi. La description semble excellente. Le Thai blanc était déjà connu par le Dictionnaire du Commandant Minot publié par l'É.F.E.O. en 1940, fondé sur le dialecte de Muong Te.

Il n'y a pratiquement aucune différence, en ce qui concerne les

consonnes et les voyelles, mais il y en a pour les tons. Minot distinguait six tons, et deux architonèmes pour les mots à finale occlusive (il y avait quatre occlusives finales possibles : *p*, *t*, *k*, ?). Pour Miss Donaldson il n'y a plus que trois occlusives finales, mais il y a sept tons.

D'après sa description il semble clair que l'occlusion glottale finale s'est fondue dans le ton, et que deux tons se sont confondus. Il y en avait une trace dans le Dict. de Minot : les deux mots « loutre » et « champ » sont homonymes, alors qu'ils s'écrivent *naak* et *naa* (le -? final était la réalisation de -*k* après voyelle longue).

A. G. HAUDRICOURT.

---

109. Erik HAARH. — *The Zhang-zhung language, a grammar and dictionary of the Unexplored Language of the Tibetan Bonpos* (Acta Jutlandica, XL, 1, Humanistik serie 47), Einar Munksgaard, København, 1968, 43 p.

Il existe au Tibet une religion concurrente du Bouddhisme, nommée Bon, dont les textes sacrés sont écrits dans une langue de sa province d'origine, à la frontière du Tibet actuel et du Cachemire. Un dictionnaire de cette langue (Zhang-zhung) en tibétain, vient de paraître à Delhi. M. Haarh en donne la traduction anglaise pages 27-43. Les exemples de phrases sont assez nombreux pour qu'il nous donne également une étude grammaticale pp. 13-24. Enfin il montre que cette langue appartient au groupe ouest-himalayen des langues Tibéto-birmanes, et pourrait être l'ancêtre des dialectes parlés dans le district d'Almora, région himalayenne de l'Inde, immédiatement à l'ouest du Népal.

A. G. HAUDRICOURT.

---

110. Henry F. BLOOD. — *A Reconstruction of Proto-Mnong*. Summer Inst. of Ling. University of North Dakota. 1966, x-114 p.

Le pasteur Blood, missionnaire américain au Vietnam, a soutenu à l'Université d'Indiana, une thèse de M. A. qui fait l'objet de cette publication.

Il s'agit d'un travail comparatif sur un ensemble de dialectes du Vietnam sud, à savoir le Mnong Rlam, recueilli par l'auteur et sa femme, le Mnong Bunar par R. Phillips et Merle Douglas, le Stieng

par R. Haupers, le Chrau par D. Thomas, et deux dialectes Koho, le Srê et le Chil par Miss H. Evans. En revisant ce matériel l'auteur a pu récolter trois autres dialectes Mnong : Mnong-gar, Mnong-kuanh et Mnong-chil.

La reconstruction d'un « Mnong commun » est fondée sur la comparaison des cinq dialectes Mnong, mais aussi en utilisant les quatre langues plus méridionales : Stieng, Chil, Srê et Chrau. Les anomalies de correspondances entre voyelles finales, entre groupes initiaux (syllabe prétonique, ou vrai groupe) sont d'abord exposées (pp. 17-38), la comparaison des voyelles de la syllabe tonique, permet de présenter un corpus de 428 mots (pp. 39-80), enfin une discussion des problèmes de restitution de la langue commune, posés par ces correspondances, est présentée en conclusion (pp. 81-110).

Il est à regretter que ces travaux de valeur ne soient que le sous-produit de l'ethnocide de ces populations (voir sur les Mnong, l'ouvrage du spécialiste français Georges Condominas, *L'exotique est quotidien*, page 464).

A. G. HAUDRICOURT.

111. A. L. BECKER (Ed.). — *Occasional Papers of the Wolfenden Society on Tibelo-Burman linguistics*. University of Michigan 1969, 221 p. Ronéoté.

Cet ouvrage est composé de deux travaux. Le premier : *Proto-Karen a reanalysis* (pp. 1-116) dû à Robbins Burling. Il s'agit d'une réanalyse des enquêtes de Robert B. Jones publiées en 1961, et dont j'ai fait le compte rendu ici (58, 2, 323-6) en 1963, j'avais critiqué le classement dialectal et la restitution obtenue. R. Burling en faisant un classement correct, améliore considérablement la restitution, on peut seulement regretter que faisant preuve du même xénophobie scientifique que son prédécesseur, ne tenant pas comptes des enquêtes de Gordon Luce, il restitue six tons au lieu de trois pour la langue commune,  $\gamma$  au lieu de  $r$ , etc.

La seconde partie (pp. 116-221), intitulée : *Lahu and Proto-lolo-burmese*, est une critique approfondie par James A. Matisoff, du travail de Robbins Burling que j'ai signalé ici (63, 2, 327-8). J. A. Matisoff, qui est professeur à Columbia, est un linguiste normal (de mon point de vue) et les modifications qu'il propose aux reconstructions de Burling sont importantes et convaincantes. Matisoff déclare qu'il faut tenir compte de l'histoire, c'est-à-dire des inscriptions et de l'orthographe birmane, qui permet de restituer

un *r* (au lieu de *γ*) et de distinguer *kr* et *ky*, qu'il faut prendre un système phonologique pour une réalité objective et non pour la création arbitraire du linguiste, et par conséquent établir un système équilibré pour les voyelles du Lahu. Finalement après avoir apporté du nouveau sur nombreux points de détail, il propose de restituer quatre séries d'occlusives, au lieu des trois admises par Burling, c'est-à-dire une sonore en plus des sourdes ordinaires, sourdes aspirées et sourdes glottalisées.

A. G. HAUDRICOURT.

---

112. *Mon-khmer Studies III* (Publication n° 4 of the Linguistic Circle of Saigon). Summer Institute of Linguistics, Saigon, Vietnam, 1969, 147 p. + 2 p. d'errata.

Les missionnaires linguistes du Summer Institute, publient un recueil de seize articles ou courtes notes, dont certains déjà publiés en 1966 dans le *Văn Hóa Nguyệt san*. Parmi ceux-ci les plus importants portent sur des langues en cours de description, tel le Katu de l'arrière-pays de Danang, dont Judith Wallace décrit les phonèmes (pp. 64-73) et Nancy Costello le syntagme nominal (pp. 21-36), tel le Cua de l'arrière-pays de Quang-ngai, dont la phonologie est décrite par Jacqueline Maier (pp. 9-20) et la structure des phrases par Eva Burton (pp. 5-8). Les phonèmes du Stieng sont inventoriés par Ralph Haupers (pp. 131-137), les affixes du Sedang par Kenneth Smith (pp. 108-219), ceux du Chrau par Dorothy Thomas (pp. 90-107). On trouve aussi une liste de mots Kuy de Thaïlande par R. Johnston (pp. 1-4), et une critique des affirmations de Cowan sur la parenté proche de l'Atjeh et du Cham par Vaughn Collins (pp. 48-60).

A. G. HAUDRICOURT.

---

113. William J. SAMARIN. — *Field Linguistics, a guide to linguistic field work*, New York, Holt Rinehart & Winston, 1967, in-8°, VIII-246 p.

Cet ouvrage est tout à fait comparable par son but et son contenu aux « Instructions d'enquête linguistique » publiées par Marcel Cohen, il y a quarante ans. Après quelques mots sur l'utilité et l'urgence de la récolte des langues (pp. 1-6), il examine les qualités



de l'enquêteur et ses relations avec le groupe enquêté (pp. 7-19), le choix des informateurs (pp. 20-44), ce qu'il faut recueillir (pp. 45-74), comment le recueillir (pp. 75-105) avec de précieuses indications sur le choix du magnétophone et son utilisation.

La seconde partie de l'ouvrage est plus linguistique, il s'agit d'abord d'expliquer ou de traduire ce qu'on recueille (pp. 106-129), de la séance de travail avec l'informateur (pp. 130-150), de la façon d'accumuler les faits : cartes perforées ou ordinateur (pp. 151-174) et enfin la description linguistique proprement dite (pp. 175-217). La liste des cent et deux cents mots utilisée par les lexicostatisticiens, une bibliographie et un index terminent cet ouvrage, qui ne sera pas seulement utile aux chercheurs de langue anglaise, il est à recommander ; il comble une grave lacune actuelle de l'enseignement.

A. G. HAUDRICOURT.

---

114. *Current Trends in Linguistics*. IV : Ibero-American and Caribbean Linguistics. Ed. by Th. A. SEBEOK. Mouton, La Haye, 1968, xix+659 p.

Ce volume ne déçoit pas : il constitue une très riche source d'information pour tout ce qui concerne l'Amérique latine.

Le domaine hispanique est représenté par E. Coseriu, qui fait une présentation générale des recherches dans le monde américain (atlas, revues, centres de publications) ; E. Garcia, pour les études phonologiques ; F. A. Martinez, qui fait le point des contributions lexicographiques ; J. M. Lope-Blanch, qui donne un panorama de la dialectologie (texte publié en espagnol à Madrid en 1969) ; Y. Malkiel, pour la philologie (les notes contiennent comme toujours de précieux renvois bibliographiques) ; J. Mattoso Câmara, en ce qui concerne le domaine brésilien.

Le spécialiste des langues amérindiennes trouvera dans le chapitre suivant d'excellentes mises au point : J. A. Suárez, sur les langues classiques (nahuatl, quechua, guarani, maya) ; Th. S. Barthel sur les systèmes d'écriture (aztèque et maya) ; J. E. Grimes, sur les descriptions récentes des parlers indigènes ; M. K. Mayers sur la dialectologie ; R. E. Longacre sur la reconstruction des proto-langues ; R. A. Hall Jr. sur les parlers créoles.

Un troisième chapitre est consacré à la « linguistique appliquée », où l'on trouvera des articles sur les programmes et les méthodes (R. Lado), l'enseignement de l'espagnol (L. J. Cisneros), des langues étrangères (F. Gomes de Matos et L. Wigdorsky), de l'écriture

(Y. Lastra), ainsi que l'état actuel du bilinguisme (R. J. Di Pietro), et de la recherche en linguistique appliquée et quantitative (traitement automatique).

La documentation bibliographique a été très soignée et on ne peut que recommander cet ouvrage fondamental.

B. POTTIER.

---

## PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA SOCIÉTÉ

### I. OUVRAGES

- H. W. BAILEY, *Khotanese Texts I-III*, Cambridge 1969.
- Ch. P. BOUTON, *Les mécanismes d'acquisition du français langue étrangère chez l'adulte*, Paris 1969, 627 p.
- R. BROWNING, *Medieval and modern Greek*, Londres 1969, 151 p.
- L. BRUNO, *Parentesco lingüístico*, Buenos-Aires 1969, 83 p.
- E. ÇABEJ, « Meshari » i Gjon Buzukut (1555), Tiranë 1968, deux vol. : I. *Pjesa e dulë. Faksimile dhe transkribim Fonetik*, 404 p. ; II. *Pjesa parë Hyrje dhe trans-literim*, 300 p.
- E. ÇABEJ, *Shumësi i singularizuar në gjuhën Shqipe*, Tiranë 1967, 216 p.
- J. CALONGE, *Transcripción del Ruso al español*, Madrid 1969, 55 p.
- I. COTEAŢU, *Morfologia numelui în protoromână (română comună)*, Bucarest 1969, 160 p.
- M. COYAUD, *Questions de grammaire chinoise* = Documents de linguistique quantitative 3, Saint-Sulpice de Favière 1969, 95 p.
- U. DAMBSKA-PROKOP, *Quelques propositions d'analyse syntaxique du français contemporain, en application aux romans d'Alain Robbe-Grillet*, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 113 p.
- A. DURAFFOUR, *Glossaire des patois franco-provençaux*, publié par L. Malapert et M. Gonon sous la direction de P. Gardette, Paris 1969, 719 p.
- N. G. B. DE FERNÁNDEZ PEREIRO, *Originalidad y Sinceridad en la poesia de Amortovadoresca*, La Plata 1968, 190 p.
- R. FILIPOVIĆ, *The Yugoslav Contrastive Analysis project Serbo-Croatian and English. The Organization and Objectives of the Project*, Zagreb 1968, 17 p.
- G. B. FORD, *Old Lithuanian Texts of the Sixteenth and Seventeenth Century, with a Glossary*, La Haye 1969, 43 p.
- D. GADZARU, *Ensayos de Filología y lingüística románicas*, La Plata 1969, 168 p.
- I. J. GELB, *Sequential Reconstruction of Proto-Akkadian*, Chicago 1969, 244 p.
- M. R. HAAS, *The prehistory of Languages*, La Haye-Paris 1969, 120 p.
- H. HALLDÓRSSON, *Íslenzki Ordakasafn*, Reykjavík, I 1968, 338 p. ; II 1969, 305 p.
- V. E. HANZELI, *Missionary Linguistics in New France*, La Haye-Paris 1969, 141 p.
- H. HUMBACH, *Die aramäische Inschrift von Taxila*, Wiesbaden 1969, 12 p.
- K. JEPPESEN, *La Frottola* : II. *Zur Bibliographie der handschriftlichen musikalischen Überlieferung des weltlichen italienischen Lieds um 500*, *Acta Jullandica* 41 : 1, 1969, 349 p. ; III. *Frottola und Volkslied : Zur musikalischen Überlieferung der folkloristischen Guts in der Frottola*, *ibid.* 42 : 1, 1970, 329 p.
- J. JOYAUX, *Le langage cet inconnu*, Collection « Le Point de la Question », S. G. P. P. 1969, 318 p.

- V. KIPARSKY, *Gibt es ein Finnougrisches Substrat im Slavischen?* Helsinki 1969, 27 p.  
(= *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, serie B, t. 153/4).
- R. KÖDDERITZSCH, *Die Nomina auf -išče, -išča, -isko in den ostslavischen Sprachen*, Meisenheim am Glan 1969, 403 p.
- J. KRÁMSKÝ, *The Word as a linguistic Unit*, La Haye-Paris 1969, 83 p.
- T. LEWICKI, *Źródła Arabskie do Dziejów stowiańszczyzny*, Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1969, 160 p.
- J. NEBEZ, *Kurdische Schriftsprache*, Hambourg 1969, 91 p.
- E. NEU, *Das hethitische Medio-passiv und seine indogermanischen Grundlagen*, Wiesbaden 1968, 208 p.
- J. OKELL, *A reference Grammar of colloquial Burmese*, Londres 1969, 2 vol., 482 p.
- B. PALEK, *Cross-Reference, A Study from Hypersyntax*, Prague 1968, 158 p.
- F. R. PALMER, *Selected Papers of J. R. Firth 1952-1959*, Londres et Harlow 1968, 209 p.
- V. Z. PANFILOV, *Grammar and Logic*, La Haye-Paris 1968, 106 p.
- A. PARPOLA, *The Srautasūtras of Lātyāyana and Drāhyāyana and their commentaries*, Commentationes humanarum litterarum Societas Scientiarum Fennica, 43/2, 1969, 273 p.
- A. PARPOLA, S. KOSKENNIEMI, S. PARPOLA, P. AALTO, *Decipherment of the Proto-Dravidian Inscriptions of the Indus Civilization, A first Announcement*, Copenhagen 1969, 72 p. — *Progress in the Decipherment of the Proto-Dravidian Indus Script*, Copenhagen 1969, 47 p.
- I. T. PHIRAINEN, *Graphematische Untersuchungen zum Frühneuhochdeutschen*, Berlin 1968, 271 p.
- K. L. PIKE, *Language in relation to a unified theory of the structure of human Behaviour*, La Haye-Paris 1967, 762 p.
- R. G. PIOTROVSKIJ, *Ekstralingvističeskie i vnutrijazykovye voprosy pri pererabotke teksta v sisteme «čelovek-mašina-čelovek»*, *Voprosy lingvistiky*, p. 40-64.
- K. PISARKOWA, *Funckje Składniowe Polskich Zaimków Odmiennych*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1969, 187 p.
- G. PRICE, *The present position of minority Languages in Western, A selective bibliography* University of Wales Press 1969, 81 p.
- E. RAND, *The Syntax of Mandarin interrogatives*, Berkeley and Los Angeles 1969, 113 p.
- L. ROSIELLO, *Linguistica illuminista*, Bologne 1967, 217 p.
- S. SZLIFERSZTEJNOWA, *Kategoria Strony (Z historii myśli lingwistycznej)*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1969, 119 p.
- TEOGNIS, *Elegias* (traduction, introduction et notes par M. M. Carosi et E. L. Najlis), Univ. de Salvador 1968.
- N. S. TRUBETZKOJ, *Principles of Phonology*, translated by Chr. A. M. Baltaxe, Univ. of California Press 1969, 344 p.
- H. J. ULDALL, *Outline of Glossematics. Part I: General Theory*, Copenhagen 1967, 90 p.
- B. VARDAR, *Étude lexicologique d'un champ notionnel. Le champ notionnel de la liberté en France de 1627 à 1642*, Edebiyat Fakültesi Basımevi 1969, 187 p.
- D. S. WORTH, *Dictionary of western Kamchadal*, Univ. of California Publications, Berkeley and Los Angeles 1969, 320 p.
- A. XHUVANI et E. ÇABEJ, *Prapashtesat e gjuhës Shqipe*, Tiranë 1962, 112 p.
- H. ZAFRANI, *Pédagogie juive en terre d'Islam. L'enseignement traditionnel de l'hébreu et du judaïsme au Maroc*, Paris 1969, 191 p.
- J. ZALESKI, *Język Aleksandra Fredry. Część I Fonetyka*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1969, 186 p.



II. REVUES

- Acta Asiatica, Bulletin of the Institute of Eastern Culture*, Tokyo, 17, 1969, 84 p.
- Acta Jullandica* 41 : 2, Copenhagen 1969, 49 p. + 20 tables : Ten Years later. A Comparison between Census Studies of Patients in Psychiatric Institutions in Denmark in 1957, 1962 and 1967, by N. Juel-Nielsen and E. Strömberg.
- Acta Jullandica* 41 : 3, Copenhagen 1969, 183 p.. A Psychiatric-Psychological Study of 50 severely Hypogonadal Male Patients, by J. Nielsen, A. Sørensen, A. Theilgaard, A. Frøland and Sv. G. Johnsen.
- Acta linguistica hafniensia. International Journal of Structural Linguistics* XI/2, Copenhagen 1968.
- Aegyptus. Rivista Italiana di Egittologie e di Papirologia* 47/3-4, 1967.
- Aevum*, 43/5-6, 1969.
- Africa* 24, 1969.
- Annual Report of the National Language Research Institute* 1968-1969, Tokyo.
- Antropologica* 23, 1968.
- Ariel* (Special Issue : the Revival of the hebrew Language) 25, 1969.
- Atlasul lingvistik Moldovenesk*, Vol. I Parta I, Kishinev 1968 (235 cartes).
- Bibliographie Nationale Marocaine*, nouvelle série 64 (avril 1968); 65 (mai 1968).
- Biuletyn Polskiego towarzystwa językoznawczego* (Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique) 27, 1969.
- Boletín de Antropología*, Universidad de Antioquia, vol. 3 n° 11, sept. 1969.
- Bulletin d'analyses de la littérature scientifique bulgare*. Langue et Littérature, 1969.
- Bulletin de l'enseignement supérieur du Bénin*, 1969.
- Bulletin des séances de l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer*, Classe des Sciences morales et politiques, 1969.
- Ceĭi. Rakstu Krājums*, 12 (1965), 13 (1967), 14 (1969).
- Cuadernos de Filología* (Valparaíso, Chile) 1, 1968.
- Études tsiganes*, 15<sup>e</sup> année, 1969.
- Gjurmene albanologjike*, Prishtinë, 2, 1969.
- Glossaire des patois de la Suisse romande*, t. 5 (*débagouler-décharger*), 1969.
- Graecolatina et Orientalia* 1, 1969 (Bratislava).
- Humanitas*, 19 et 20 (1967-1968) (Coimbra).
- Indo-Iranian Journal* 12, 1969 et 1970.
- Islas* 11, 1969 (Cuba).
- Istoria Limbii Române*, 2, 1969 (Bucarest).
- Izvestia Akademii Nauk SSSR. Seria Literaturi i jazika*, t. 28/6, 1969.
- L'Italia Dialettale. Rivista di Dialettologia italiana* 32 (N. S. 9), 1969.
- Jezik, Časopis za kulturu*, 1969-1970 (Zagreb).
- Journal of the Nigeria English Studies Association*, 3/2, 1969.
- Lenguaje y Ciencias* (Trujillo, Pérou), 1969-1970.
- Lingua e Stile* 4, 1969.
- Listy filologické* 92, 1969.
- Literatura Contemporanea* (Valparaíso, Chile), nov. 1969 : Poesia Social : un Caso español contemporaneo Santiago Daydi Tolson.
- Ossolineum*. Publishing House of the polish Academy of Sciences, 1969/4.
- Revista de Ciencias do homem* (Universidade de Lourenço Marques), 1 (1968); 2 (1969).
- Revista Portuguesa de Filologia* 2, 1969 : *Suplemento bibliografico* (Os Estudos de linguística Românica na Europa e na América desde 1939 a 1960).

- Revue roumaine de mathématiques appliquées*, 14, 1969.  
*Rivista degli Studi Orientali*, 44, 1969.  
*Rocznik Slawistyczny* (Revue slavistique), 30-31 (1969).  
*Rozprawy Komisji Językowej* 7, 1969.  
*Slawjanskae jazykoznanie (bibliografičeskij ukazatch')*, 1969.  
*Slovenská Reč*, 35, 1970.  
*Slovník spisovného. Jazyka českého* 38, 1969.  
*Statistika teksta*, Sborník statej, 1969.  
*Studi e Saggi Linguistici* 9, 1969.  
*Studia romanica et anglica zagrabiensia* 27-28, 1969.  
*The canadian Journal of Linguistics (La Revue canadienne de Linguistique)* 14, 1968.  
*The Yugoslav Serbo-Croatian-English Contrastiv Project* (Institute of Linguistics, Univ. of Zagreb - Center for applied Linguistics, Washington) A. Reports 1 (70 p.); 2 (134 p.); B. Studies 1 (46 p.); 2 (104 p.); Prilozi i Gra'a I, 1969 (59 p.) (1969).  
*Tōhōgaku* (Eastern Studies) 38, 1969.  
*Transactions of the International Conference of Orientalists in Japan* (The Tōhō Gakkai — The Institute of Eastern Culture) 14, 1969.  
*Vestnik. Istoria Jaziki Literatura*, 1969.  
*Vishveshvaranand. Indological Journal*, 7, 1969.  
*Voprosi Jazikoznania*, 1969.  
*Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 22, 1969.

### III. TIRÉS A PART

- C. BEUCHAT, *Psicoanálisis y Argentina en una novela de Ernesto Sabato*, Universidad católica de Chile. Santiago. Serie Monografías 12, 19 p.  
*Bulletin de la Commission royale de Toponymie et Dialectologie*, 42, 1968 : p. 3-25 Rapport annuel; p. 27-103. H. Draye et K. Roelandts, *De Plaatsnamenstudie in 1959-1965 (Vervolg)*; p. 105-128. A. Boileau, *Johannes Kinker et le Wallon*; p. 129-205. J. Lechanteur, *Index général des textes d'archives liégeoises d'Edgard Renard*; p. 207-259. E. Legros, *L'édition de Martin Lejeune par Jules Feller. Le glossaire*; p. 261-342. E. Legros, *La philologie wallonne en 1965*.  
B. COLLINDER, *Der Sprachforscher « behind the looking-glass »*, *Filologiskt Arkiv* 16, 28 p.  
A. FRINTA, *Normalization in the Formation of Slavonic Languages*, *Linguistics* 47, 1969, p. 18-23.  
O. KIESER, *Dilpsch « Sperling » in Halle an der Saale*, *Wiss. Z. Univ. Halle* 1969, H. 6, p. 49-55.  
— *Schimpf- und Kosewörter aus Halle an der Saale* (1967), *Wiss. z. Univ. Halle* 1969, H. 6, p. 57-75.  
H. N. KLASSEN, *Untersuchungen zum grammatischen Bau der niederdeutschen Mundart im Gebiet Orenburg* (R. S. F. S. R.), *Wiss. z. Univ. Halle* 1969, H. 6, p. 27-48.  
Z. KLEMENSIEWICZ, *Studia Syntaktyczne Część druga*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1969, 22 p.  
E. L. NAJLIS, *Dialectos del Mataco*, Buenos Aires 1968, *De Anales* n° 4 Universidad del Salvador, p. 1-14.  
E. ÖHMANN, *Nhd Papst*, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, Serie B, tome 153, 5, Helsinki 1969, 6 p.

COMPTE RENDU 1970

- M. DE PAIVA BOLÉO, *Alcuni Problemi del Paesaggio dialettale Portoghese, specialmente della parlata meridionale*, *Accademia Nazionale dei Lincei*, n° 111, 1969, 18 p.
- R. G. PIOTROWSKI, *Informational Characters of Language*, *Actes du X Congrès International des Linguistes*, Bucarest 1969, p. 293-294.
- A. SOVIJÄRVI, *Der Lautübergang im Lichte von Röntgenfilmen und Spektrogrammen*, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, Serie B, t. 153, 3, Helsinki 1969, 18 p.
- G. WEDEL, *Zur Frage der Methodik im Fremdsprachenunterricht*, *Wiss. Z. Univ. Halle* 18, 1969, p. 183-198.
- R. WINOGRADOWA, *Untersuchungen zum verbalen Präfix ver- in der deutschen Sprache der Gegenwart*, *Wiss. Z. Univ. Halle* 1969 H. 6, p. 21-26.
-

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES RECENSÉS

S. ABRAHAM, <i>F. KIEFER, A Theory of Structural Semantics</i> (B. Pottier).....	11
<i>Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae</i> , t. 19, fasc. 1-4 (A. Sauvageot).....	233
<i>African Language Studies</i> 10, 1969 (M. Houis).....	249
<i>A magyar nyelvújítások atlasza. Első rész</i> (A. Sauvageot).....	239
J. AQUILINA, <i>Nomi maltesi di pesci, molluschi e crostacei del Mediterraneo</i> (R. Arveiller).....	95
P. ARISTE, <i>A grammar of Votic Language</i> (A. Sauvageot).....	196
<i>Atti e Memorie del 1° Congresso internazionale di Micenologia</i> (F. Bader).....	47
R. W. BAILEY, L. DOLEŽEL, <i>An annotated bibliography of statistical Stylistics</i> (R. L. Wagner).....	12
L. BAUMBACH, <i>Studies in Mycenaean Inscriptions and Dialect</i> (F. Bader).....	40
G. L. BECCARIA, <i>Spagnolo e Spagnoli in Italia</i> (C. Margueron).....	101
G. BECH, <i>Das germanische reduplizierte Präteritum</i> (F. Bader).....	105
A. L. BECKER, <i>Occasional Papers of the Wolfenden Society on Tibeto-Burman</i> <i>Linguistics</i> (A. G. Haudricourt).....	253
R. S. P. BEEKES, <i>The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in</i> <i>Greek</i> (F. Bader).....	37
<i>Beiträge zur Indogermanistik und Keltologie, Julius Pokorny zum 80 Geburtstag</i> <i>gewidmet</i> (F. Bader).....	25
H. F. BLOOD, <i>A Reconstruction of Proto-Muong</i> (A. G. Haudricourt).....	252
G. BONFANTE e M. L. PORZIO GERNIA, <i>Cenni di fonetica e di fonematica con</i> <i>particolare riguardo all'italiano</i> (C. Margueron).....	98
A. P. BONORA, <i>Il valore fonosimbolico di è nelle lingua tedesca</i> (P. Valentin).....	111
K. BOOST, <i>Neue Untersuchungen zum Wesen und zur Struktur des deutschen</i> <i>Satzes, der Satz als Spannungsfeld</i> (P. Valentin).....	109
G. F. BOS, <i>Categories and Border-Line Categories. A synchronic Study in general</i> <i>Linguistics</i> (A. R. Tellier).....	11
<i>Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie</i> , 40, 1966 (G. Gougenheim).....	93
E. BUYSSENS, <i>La communication et l'articulation linguistique</i> (B. Pottier).....	9
G. CARDONA, <i>On Haplology in Indo-European</i> (F. Bader).....	20
P. CHANTRAINE, <i>Dictionnaire étymologique de la langue grecque</i> , t. 1 (M. Lejeune).....	49
J. CHAURAND, <i>Les parlers de la Thiérache et du Laonnais</i> (R. L. Wagner).....	90
F. CHIAPPELLI, <i>Nuovi Studi sul linguaggio del Machiavelli</i> (G. Gougenheim).....	97
N. CHOMSKY et G. A. MILLER, <i>L'analyse formelle des langues naturelles</i> (J. Dubois).....	8
V. CORAZZA, <i>Le parole latine in gotico</i> (P. Flobert).....	55
J. C. CORBEIL, <i>Les structures syntaxiques du français moderne. Les éléments</i> <i>fonctionnels dans la phrase</i> (R. L. Wagner).....	78



# COMPTES RENDUS 1970

M. COYAUD, N. SIOT-DECAUVILLE, <i>L'analyse automatique des documents</i> (B. Pottier).....	10
A. CRÉPIN, <i>Histoire de la langue anglaise</i> (A. R. Tellier).....	113
J. A. DABBS et al., <i>Glossary of agricultural terms, English-Bengali</i> (C. Caillat)....	34
M. C. DECKERS, <i>Le vocabulaire de Teilhard de Chardin. Les éléments grecs</i> (R. L. Wagner).....	71
J. DONALSSON, <i>White Tai Phonology</i> (A. G. Haudricourt).....	251
W. DRESSLER, <i>Studien zur verbalen Pluralität</i> (N. van Brock).....	15
L. DUKIEWICZ, <i>Polskie gloski nosowe, analiza akustyczna</i> (E. Decaux).....	125
A. M. ECHAIDE, <i>Castellano y vasco en el habla de Orio, estudio sobre lengua tradicional e importada</i> (R. Lafon).....	134
<i>Essays in Memory of E. A. Speiser</i> (N. van Brock).....	36
<i>Euskera</i> , vol. 12, 1967 (R. Lafon).....	133
K. EWALD, <i>Terminologie einer französischen Geschäfts und Kanzleisprache von 13 bis 16 Jahrhundert auf Grund des Cartulaire de l'Abbaye de Flines</i> (R. L. Wagner).....	60
F. FABRICIUS-KOVÁCS, <i>A konkrét-absztrakt jelentésfejlődés problematikája</i> (A. Sauvageot).....	230
J. FORTIER S. J., <i>Le mythe et les contes de Sou en pays Mbat-Moissala</i> (M. Houis) ..	246
J. DU FOUILLOUX, <i>La Vénerie et l'Adolescence, éd. par G. Tilander</i> (G. Gougenheim).....	66
P. GARDETTE, <i>Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais IV. Exposé méthodologique et Tables</i> (R. L. Wagner).....	89
<i>Glossaire des patois de la Suisse romande</i> , t. 4 fasc. 47 (G. Gougenheim).....	92
P. GUIRAUD, <i>Le jargon de Villon ou le Gai Savoir de la Coquille</i> (R. L. Wagner)...	60
E. HAARH, <i>The Zhang-zhung language, a grammar and dictionary of the unexplored Language of the Tibetan Bonpos</i> (A. G. Haudricourt).....	252
M. A. K. HALLIDAY, <i>Intonation and Grammar in British English</i> (A. R. Tellier) ..	118
A. HAMPÂTÉ-BA, <i>Kaidara, récit initiatique</i> (M. Houis).....	245
<i>Iberiul-k'avk'asiuri enatmecniereba</i> , vol. 16, 1968 (R. Lafon).....	136
<i>Inversiuli leksik'oni</i> (R. Lafon).....	135
<i>Journal de la Société Finno-ougrienne</i> , t. 69, 1968 (A. Sauvageot).....	154
M. JOUSSE, <i>L'anthropologie du geste</i> (R. L. Wagner).....	13
<i>Karjalan Kielen Sanakirja</i> , vol. 1 (A. Sauvageot).....	187
S. M. KATRE, <i>Problems of Reconstruction in Indo-Aryan</i> (C. Caillat).....	30
J. R. KRUEGER et D. E. FRANCIS, <i>Cheremis-Chuvash Lexical Relationships</i> (A. Sauvageot).....	150
J. E. LA FOLLETTE, <i>Étude linguistique de quatre contes folkloriques du Canada français. Morphologie et Syntaxe</i> (G. Gougenheim).....	94
<i>Le Langage</i> (publ. sous la direction de A. Martinet) (B. Pottier).....	7
J. LECOMTE, <i>Le syntagme verbal homogène en anglais écrit. Étude des problèmes en vue de l'analyse automatique</i> (A. R. Tellier).....	119
P. R. LÉON, <i>Recherches sur la structure phonique du français canadien</i> (G. Gougenheim).....	94
H. LEWICKA, <i>La langue et le style du théâtre comique français des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. II Les composés</i> (G. Gougenheim).....	65
B. LOMAN, <i>Conversations in a Negro American Dialect</i> , (A. R. Tellier).....	121
<i>Magyar Nyelv</i> , t. 64, 1968 (A. Sauvageot).....	210
<i>Magyar Nyelvőr</i> (A. Sauvageot).....	218

W. MAŃCZAK, <i>Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence</i> (G. Gougenheim).....	58
E. KONGAS MARANDA, <i>Finnish Folklore Reader and Glossary</i> (A. Sauvageot).....	186
A. MARQUES DE OLIVEIRA FILHO, <i>Um Ensaio de Paleo-lingüística</i> (F. Bader).....	15
A. MARTINET, <i>Le français sans fard</i> (R. L. Wagner).....	76
R. S. MCGREGOR, <i>The Language of Indrajit of Orchā. A Study of early Braj Bhāṣā Prose</i> (C. Caillat).....	32
C. MEILLASSOUX, L. DOUCOURE, D. SIMAGHA, <i>Légende de la dispersion des Kusa (épopée soninké)</i> (M. Houis).....	243
B. MIGLIORINI, <i>Dal nome proprio al nome comune</i> (J. André).....	14
H. I. MOLNÁR, <i>Módosító szók és módosító mondatrészek a mai magyar nyelvben</i> (A. Sauvageot).....	223
<i>Mon-khmer Studies III</i> (A. G. Haudricourt).....	254
M. TH. MORLET, <i>Le vocabulaire de la Champagne septentrionale au moyen âge. Essai d'inventaire méthodique</i> (R. L. Wagner).....	88
G. NEUMANN, <i>Indogermanische Sprachwissenschaft 1816 und 1966</i> (N. van Brock).....	19
J. NOSEK, <i>Contributions to the Syntax of the new English Complex Sentence</i> (A. R. Tellier).....	114
<i>Nyelvtudományi Közlemények, t. 70 fasc. 2</i> (A. Sauvageot).....	170
<i>Nyelvtudományi Közlemények, t. 71 fasc. 1</i> (A. Sauvageot).....	180
M. PHILIPP, <i>Phonologie des graphies et des rimes. L'alsacien de Thomas Murner</i> (P. Valentin).....	112
S. PIERI, <i>Toponomastica della Toscana meridionale (valli della Fiora, dell'Ombrone della Cecina e fiumi minori) e dell'Arcipelago Toscano</i> (C. Margueron).....	99
J. PINCHON, <i>Les pronoms adverbiaux en el y. Leurs emplois et leurs valeurs en français classique et en français moderne</i> (R. L. Wagner).....	84
<i>Prague Studies in English XII</i> (A. R. Tellier).....	116
L. J. PRIETO, <i>Messages et signaux</i> (B. Pottier).....	10
M. ROTHENBERG, <i>Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français contemporain</i> (R. L. Wagner).....	82
K. RÉDEI, <i>Nord-ostjakische Texte (Kazym-Dialekt) mit Skizze der Grammatik</i> (A. Sauvageot).....	158
W. J. SAMARIN, <i>Field Linguistics, a guide to linguistic field work</i> (A. G. Haudricourt).....	254
<i>Sananjalka, t. 10</i> (A. Sauvageot).....	207
M. J. DE MOURA SANTOS, <i>Os falares fronteiriços de Trás-os-Montes</i> (B. Pottier).....	103
K. K. SARKAR, <i>Early Indo-cambodian Contacts</i> (S. Lewitz).....	34
A. SCHROER et P. L. JAEGER, <i>Englisches Handwörterbuch in genetischer Darstellung auf Grund der Etymologien und Bedeutungsentwicklungen</i> (A. R. Tellier).....	120
H. SCHUCHARDT, <i>Primitiae linguae Vasconum. Einführung ins Baskische</i> (R. Lafon).....	130
Th. A. SEBEOK, <i>Current Trends in Linguistics IV: Ibero-American and Caribbean Linguistics</i> (B. Pottier).....	255
<i>Slovo a slovesnost, ročník 30, 1969</i> (Y. Millet).....	121
H. SMEJA, <i>Der Mythos von den Alpengermanen</i> (M. Lejeune).....	108
J. STEFANINI, <i>Un provençaliste marseillais, l'abbé Féraud, 1725-1807</i> (R. L. Wagner).....	67
W. STEINITZ, <i>Dialektologisches und etymologisches Wörterbuch der ostjakischen Sprüche</i> (A. Sauvageot).....	151

# COMPTES RENDUS 1970

<i>Studi e saggi linguistici</i> 8, 1968 (M. Lejeune).....	52
<i>Studi Micenei ed Egeo-Anatolici</i> , 8 (1969), 9 (1969), 10 (1969) (F. Bader).....	41
<i>Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde, Gedenkschrift für Wilhelm Brandenstein (1898-1967)</i> (M. Lejeune).....	22
<i>Suomen kielen käsikirja</i> (A. Sauvageot).....	191
L. SZABÓ, <i>Selkup Texts (with phonetic introduction and vocabulary)</i> (A. Sauvageot).	152
G. TILANDER, <i>Littre et Remigereau comme lexicographes et Miscellanea cynegetica</i> (G. Gougenheim).....	66
J. TOMPA, <i>Ungarische Grammatik</i> (A. Sauvageot).....	224
<i>Travaux de Linguistique et de Littérature</i> p. p. le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg 7/1 (R. L. Wagner).....	70
K. TSCHENKÉLI, <i>Georgisch-Deutsches Wörterbuch</i> (R. Lafond).....	144
<i>Ural-Altaische Jahrbücher</i> , Band 41, Heft 1-4 (A. Sauvageot).....	159
J. VACHEK, <i>Dynamika fonologického systému současné spisovné češtiny</i> (Y. Millet).	123
G. G. VARGA, <i>Alakvöltozatok a budapesti kösnyelvben</i> (A. Sauvageot).....	226
<i>Virittäjä</i> (A. Sauvageot) 1968.....	198
P. VIRTARANTA, <i>Lähisukukielten lukemisto</i> (A. Sauvageot).....	189
<i>Voprosy Jazykoznanija</i> 1968 (R. L'Hermitte).....	1
R. L. WAGNER, <i>La grammaire française I. Les niveaux et les domaines. Les normes. Les états de langue</i> (G. Moignel).....	72
Y. WANE, <i>Les Toucouleur du Fouta Tora (Sénégal): stratification sociale et structure familiale</i> (M. Houis).....	241
L. WARNANT, <i>Dictionnaire de la prononciation française</i> (G. Gougenheim).....	80
M. ZAGÓRSKA BROOKS, <i>Nasal vowels in contemporary standard Polish, an acoustic-phonetic analysis</i> (E. Decaux).....	125

## TABLE DES AUTEURS DE COMPTES RENDUS

---

- |  |  |
|--|--|
| J. ANDRÉ, n° 11.                             | R. L'HERMITTE, n° 1.                     |
| R. ARVEILLER, n° 52.                         | C. MARGUERON, n° 54, 55, 56.             |
| F. BADER, n° 12, 15, 17, 23, 24, 25, 26, 59. | Y. MILLET, n° 70, 71.                    |
| C. CAILLAT, n° 18, 19, 20.                   | G. MOIGNET, n° 39.                       |
| E. DECAUX, n° 72, 73.                        | B. POTTIER, n° 2, 4, 5, 6, 8, 57, 114.   |
| J. DUBOIS, n° 3.                             | A. SAUVAGEOT, n° 80, 81, 82, 83, 84,     |
| P. FLOBERT, n° 29.                           | 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94,  |
| G. GOUGENHEIM, n° 30, 33, 34, 35, 42,        | 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102.       |
| 48, 49, 50, 51, 53.                          | A. R. TELLIER, n° 7, 63, 64, 65, 66, 67, |
| A. G. HAUDRICOURT, n° 108, 109, 110,         | 68, 69.                                  |
| 111, 112, 113.                               | P. VALENTIN, n° 60, 61, 62.              |
| M. HOUIS, n° 103, 104, 105, 106, 107.        | N. VAN BROCK, n° 13, 14.                 |
| R. LAFON, n° 74, 75, 76, 77, 78, 79.         | R. L. WAGNER, n° 9, 10, 31, 32, 36, 37,  |
| M. LEJEUNE, n° 16, 27, 28, 58.               | 38, 40, 41, 43, 44, 45, 46.              |
| S. LEWITZ, n° 21.                            |  |
-





